

LE
CULTE DOMESTIQUE

POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE.

OU

TROIS CENT-SOIXANTE-CINQ COURTES MÉDITATIONS

SUR

LE NOUVEAU TESTAMENT.

PAR NAPOLÉON ROUSSEL.

SECONDE ÉDITION

TOME PREMIER



PARIS

A LA LIBRAIRIE PROTESTANTE,

RUE TRONCHET, 2.

GENÈVE

VEUVE BEROUD ET S. GUFERS, LIBR.

NIMES

GARVE, LIBRAIRE.

1848

BIBLIOTHÈQUE
des pasteurs
7, ch. des Cèdres
1004 - LAUSANNE

TP 5979

PRÉFACE.

En publiant *Le culte Domestique*, son auteur s'est proposé un but unique : l'édification de ceux qui voudront faire usage de son livre. Il tendra vers ce but, soutenu par une seule force, celle que le Saint-Esprit communique aux cœurs qui l'implorent avec humilité.

Il faut donc se dire qu'on ne trouvera ici ni dissertations savantes, ni controverses habiles; pas même l'exposé méthodique d'un système de théologie. Non, rien de semblable. Toutes ces choses peuvent être bonnes; l'auteur n'a pas la prétention de les condamner; seulement il déclare que ce n'est pas ce qu'il a l'intention de faire. Qu'on n'attende de lui autre chose qu'une exposition bien simple des sentiments et des pensées qui lui monteront à l'esprit, après avoir ardemment supplié Dieu de diriger sa plume. C'est à genoux qu'il se propose de méditer la Parole de Dieu, et il compte sur les promesses de Celui qu'on ne prie jamais en vain.

Pour remplir la tâche toute spéciale qui vient d'être indiquée, on peut s'y prendre de deux manières différentes : se poser en docteur; ou parler en simple frère. Encore ici l'au-

teur ne veut pas prononcer entre ces deux méthodes. La meilleure est peut-être, pour chacun, celle qu'il préfère. Quant à lui, c'est en simple chrétien qu'il se présente; il dira ce qu'il aura senti et pensé sur lui et pour lui, sans prétendre sermonner personne; parlant, non d'autorité, mais d'expérience, et se conseillant lui-même en donnant avis aux autres. Il éprouve le besoin de se mettre à ce point de vue pour laisser parler son cœur et rester simple, naturel, vrai, qualités essentielles à ses yeux. Qu'on ne cherche donc pas plus ici l'art oratoire que la science du docteur. C'est un frère qui parle à ses frères de ce qu'il a lui-même expérimenté; rien de plus.

Enfin, encore un mot d'avertissement. L'auteur écrit ici pour des chrétiens. Il ne s'arrêtera donc pas à poser le fondement qui est Christ et Christ crucifié, ni à répéter les rudiments de la foi chrétienne qu'il suppose connus et acceptés de ses lecteurs; mais il s'efforcera de pénétrer plus avant dans le sens des Saintes-Écritures, toujours au point de vue unique de l'édification. Par la même raison, il indiquera plutôt ses idées qu'il ne les développera; car si le monde reste impuissant pour agir, même après avoir entendu de longs et chaleureux discours, le chrétien, grâce à Dieu, n'a besoin que d'être averti pour se relever et marcher.

Et maintenant, que Dieu bénisse ce travail et pour celui qui l'entreprend et pour ceux qui le liront.



LE

CULTE DOMESTIQUE

POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

OU

365 COURTES MÉDITATIONS SUR LE NOUVEAU-TESTAMENT.

PREMIERE MEDITATION.

(LISEZ MATTHIEU I.)

Dès sa première page, l'Évangile nous fait connaître la personne et la mission de Celui dont il vient nous retracer l'histoire; cet être n'est rien moins qu'Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous, Dieu descendu vers nous. Sa mission est de sauver son peuple de leurs péchés; c'est pourquoi il s'appelle Jésus. En deux mots, l'Évangile, la Bonne Nouvelle, c'est Dieu venant nous sauver des suites effrayantes de nos transgressions.

A l'énoncé de ce fait, il faut le reconnaître, la plupart des hommes restent impassibles; les incrédules sourient, les chrétiens de nom disent Amen et restent indifférents; les hommes convertis, eux-mêmes, ne retrouvent pas toujours dans leur cœur cet élan de gratitude qu'ils ont jadis senti. Pourquoi cela? c'est qu'incrédules, indifférents et chrétiens ne sentent pas assez vivement la réalité et la laideur de leurs péchés; et nous-mêmes qui lisons ou écoutons ces lignes, ne sommes que médiocrement émus à la pensée d'être pardonnés. Aucun de nous, peut-être, ne met en doute que Jésus soit venu sur la terre; aucun ne songe à nier sa divine mission;

mais tous, à différents degrés, ont la conscience durcie; tous se font du mal de fausses idées, tous se font illusion sur ses justes conséquences. Le pécheur ressemble au poitrinaire : le germe de mort qu'il porte dans son sein se développe, grandit sans qu'il s'en aperçoive, et ce n'est que lorsqu'il se voit sur la couche funèbre, qu'il commence à soupçonner l'imminence du danger.

Pauvres aveugles que nous sommes! si nous ne pouvons voir et toucher la maladie qui nous dévore, écoutons du moins celui qui veut nous guérir. Nous qui plaindriions le malade refusant d'aller, sur l'ordre d'un habile docteur, chercher la santé sous un ciel plus beau, dans une atmosphère plus pure, sachons que nous ne sommes ni plus sages, ni moins à plaindre, et pour nous faire une juste idée de la gravité de notre position, écoutons le médecin des âmes, regardons à l'appareil immense qu'il déploie pour nous guérir, énumérons les soins, les remèdes extraordinaires qu'il a dû rassembler. Pour nous sauver de nos péchés, il n'a fallu ni un homme, ni un ange; mais un Dieu! Pour nous sauver de nos péchés, il n'a suffi ni de conseils, ni d'exhortations, ni de sacrifices de taureaux; il n'a fallu rien moins que la mort du Prince de la vie! Pour nous sauver de nos péchés, quatre mille ans de préparation ont été nécessaires : Dieu a dû avertir Adam, appeler Abraham, donner la loi à Moïse, envoyer prophètes sur prophètes; incarner son Fils, abaisser à la vie terrestre le Roi des cieux; laisser insulter par ses créatures le Créateur, et déchirer sur une croix les membres de Celui qui devait nous punir et qui a voulu nous sauver! Voilà le remède, le remède seul efficace à notre maladie morale; jugeons par là de sa gravité et de son danger!

Ah! disons-nous bien que, si nous n'apprécions pas notre péché, comme notre juge l'apprécie, c'est parce que nous-mêmes sommes les coupables, et que le mal est l'élément dans lequel nous aimons à vivre; disons-nous bien qu'un jour, l'illusion qui nous fascine tombera avec la passion qui la nourrit; et sous l'influence de ces salutaires pensées, ouvrons les

yeux pour voir en même temps la grandeur, la beauté du salut qui nous est offert. C'est un Dieu qui nous est donné pour Sauveur; qui pourrait nous condamner? c'est Christ qui nous justifie; qui pourrait nous accuser? Que la paix, que la joie entre dans notre cœur en même temps que le salut, et que ces sentiments chrétiens produisent en nous, sous l'influence du Saint-Esprit, des fruits abondants de sanctification.

II^e MEDITATION.

(LISEZ MATTHIEU II.)

Quelle étrange contradiction entre la croyance et la conduite d'Hérode! Il consulte les sacrificateurs pour savoir où et quand le Messie doit naître; il s'enquiert des Mages à quelle époque ils ont vu l'étoile miraculeuse; il reste persuadé qu'en suivant cet astre, ils découvriront et lui feront découvrir son futur compétiteur au trône; et avec cette persuasion, Hérode ne s'en propose pas moins de faire mourir celui qu'il regarde comme l'envoyé du Seigneur! Conçoit-on une telle folie? Oui, lorsqu'on fait un examen sérieux de son propre cœur, où l'on ne retrouve que trop, hélas! de ces contradictions flagrantes entre la foi et la conduite. Il ne s'agit pas ici de la foi des formalistes, mais de la foi des chrétiens, de la foi qui vient de Dieu, et l'on peut dire qu'avec cette foi sincère et véritable dans le cœur, notre vie reste encore bien souvent souillée par le péché. Comment cela peut-il se faire? le voici : A l'époque où nous avons été convertis, vivement frappés du prix de cette foi par laquelle nous obtenions un ciel que tous nos efforts n'avaient pu nous mériter, nous nous sommes longtemps arrêtés à considérer la grande vérité qui en faisait l'objet : Christ, mort pour nos péchés, et ressuscité pour notre justification. En admiration devant cette sagesse de Dieu qui nous sauvait en nous humiliant, nous sommes restés passifs comme si la vue de ce magnifique spectacle devait modifier nos cœurs; comme si la contemplation des doctrines évangé-

liques devait nous communiquer le mouvement et la vie, et nous faire agir à notre insu ; comme si la vérité abstraite avait une force propre qui dût nous pousser dans la voie de la sainteté. Erreur funeste qui nous a fait attendre nos progrès dans la sanctification de notre acquiescement sincère aux vérités chrétiennes. Non, il n'en est pas ainsi; pour sanctifier la vie, il faut quelque chose de plus ; il faut que le Saint-Esprit vienne encore réchauffer notre cœur et le mettre en contact avec ces vérités. La foi nous a sauvés d'abord ; mais l'Esprit doit maintenant nous sanctifier. Croyez, est-il dit partout, et vous serez sauvés ; mais priez, est-il sans cesse répété, et vous recevrez le Saint-Esprit. Être entré dans la foi, ce n'est pas encore être saint ; sans doute la foi vient de l'Esprit, mais à sa suite doivent venir les autres grâces. Ce n'est pas la foi, don du ciel, elle-même, mais bien l'Esprit, dispensateur de la foi, qui ajoute à la foi la vertu ; à la vertu la science ; à la science la piété ; à la piété l'amour fraternel. Demander à la foi de nous sanctifier, c'est demander à une grâce de Dieu de nous procurer une autre grâce ; c'est confondre le bienfait avec le bienfaiteur.

Voilà donc l'explication des contradictions qu'on trouve entre nos croyances et notre conduite. C'est que nous attendons trop de la réaction de la vérité pure sur nous-mêmes, et nous oublions que c'est du Saint-Esprit que nous pouvons recevoir de nouvelles faveurs. Cet Esprit n'est-il pas Dieu ? n'est-ce pas de lui que procèdent tous les dons ? n'est-il pas l'égal et du Fils et du Père ? Songeons-y donc plus souvent : rappelons-nous qu'il peut venir en personne habiter notre cœur ; de notre corps faire son temple, détruire notre vieil homme par sa présence, comme par sa présence développer le nouveau. Je ne dirai pas : croyons, chrétiens ; car nous avons déjà cru et c'est pour cela que nous sommes déjà sauvés ; mais je dirai : puisque nous avons cru, prions maintenant pour être sanctifiés. Oui, Esprit-Saint, parle à nos cœurs, donne-nous des témoignages sensibles de ta présence dans la pureté de notre vie, afin qu'étant sauvés, ce ne soit pas seulement comme à travers le feu ; mais à plein, mais au large, mais mûris dans la sainteté.

III^e MEDITATION.

(LISEZ MATHIEU III.)

En lisant l'histoire des glorieuses révélations accordées par Dieu aux saints hommes des temps prophétiques et apostoliques, on se surprend à regretter de n'avoir pas été soi-même à la place d'un Ésaïe ou d'un saint Paul. Ce regret vient de ce que nous apprécions mal les biens spirituels placés sous notre main, car nous allons voir que Dieu a fait pour nous plus que pour les Apôtres et les Prophètes.

Jésus fait au sujet de Jean-Baptiste deux déclarations qui étonnent d'abord; c'est que le Précurseur de Christ était le plus grand des prophètes, et qu'en même temps il était moindre que le plus petit membre du royaume des cieux. Pour comprendre cette double parole, il faut se rappeler deux choses : la première, que toute grandeur, selon l'Évangile, vient de Dieu, et que dès-lors ce mot est ici synonyme de faveur; la seconde, que la plus grande des faveurs, c'est la connaissance du Sauveur. Les deux déclarations de Jésus reviennent donc à ceci : Jean-Baptiste est le plus favorisé des prophètes; toutefois, celui qui, venant après lui, a pu mieux me connaître et entrer ainsi complètement dans le royaume des cieux, est plus heureux que Jean-Baptiste. Pour éclaircir cette pensée, reprenons la chaîne des dispensations divines relatives à Jésus-Christ.

A l'origine même de l'alliance, « Abraham aperçoit le jour de Christ; » mais la Parole de Dieu ne nous dit rien de plus. Plus tard, « les prophètes découvrent les souffrances et la gloire du Sauveur; » mais ce n'est qu'en faisant effort, et même ils apprennent que « ce n'est pas pour eux qu'ils administrent ces choses. » Plus tard encore, Jean-Baptiste arrive, voit l'aurore du salut qui se lève sur le monde; mais il n'a pas le temps d'en contempler le plein jour, car de la prison où il

expire, il envoie demander à Jésus « s'il est bien le Christ qui devait venir? » En avançant encore, et passant du ministère de Jean-Baptiste à celui de Jésus, il nous est dit que « ce sont les violents qui ravissent le royaume des cieux; » c'est un pas de plus; car si Jean-Baptiste disait que ce royaume était proche, Jésus dit maintenant qu'il est venu. Plus Jésus avance dans sa vie, plus la foule se presse sur ses pas, jusqu'à ce qu'enfin sa mort et sa résurrection ouvrent à des païens les portes du salut. A la grande Pentecôte, cette porte s'ouvre encore plus large et laisse entrer en un jour trois mille hommes convertis.

Ainsi Jésus est une lumière; plus on s'en approche, mieux on est éclairé. Après sa venue, ses Apôtres, son Église, son Saint-Esprit, jettent un éclat plus vif encore, et ceux qui viennent assez tard pour en être témoins, sont plus grands, c'est-à-dire plus favorisés, plus heureux que les Patriarches, et les Prophètes qui les ont précédés.

Comment donc nous chrétiens, venus au XIX^e siècle, pourrions-nous porter envie aux glorieux personnages de l'Ancien ou du Nouveau-Testament? Voyez sur cette échelle de faveurs et de grâces, quelle place élevée nous occupons. De plus que les Apôtres, nous avons vu l'Église s'établir sur tous les points du globe, et nous prouver ainsi qu'elle est fille de Dieu. De plus que les premiers martyrs, nous avons vu le christianisme survivre à toutes les fureurs de la persécution, et nous montrer que la foi qui méprise le glaive est descendue du ciel. De plus que le Moyen-Age, nous avons vu la Parole de Dieu se multiplier, courir les océans et les mondes, pour accomplir sous nos yeux cette vision apocalyptique d'un ange portant l'Évangile éternel à toute nation, à toute tribu, à toute langue. De plus que nos réformateurs, après avoir vu comme eux les oracles de malheur s'accomplir sur les Juifs, nous croyons apercevoir déjà l'aurore du jour prophétique qui les rappelle en Orient et les amène à la foi chrétienne.

Que de motifs de rendre grâce n'avons-nous donc pas pour être nés dans une contrée et à une époque où viennent conver-

ger tant de rayons lumineux ! Mais aussi, quel compte terrible n'aurions-nous pas à rendre, si nous fermions les yeux à tant de clarté !

IV^e MEDITATION.

(LISEZ MATHIEU IV.)

Ce récit met à la fois sous nos yeux la ruse du Démon et la sagesse de Christ. Étudions la première pour apprendre à la fuir, et la seconde pour l'imiter dans toutes les occasions.

Les moyens que Satan emploie pour séduire le Seigneur sont nombreux et fort variés. Il prend occasion de tout ce qui passe sous les yeux de Jésus pour présenter à son cœur un mauvais désir. Il lui parle au nom de ses besoins les plus légitimes : la faim ; comme il lui suggère les pensées les plus orgueilleuses : la domination de l'univers.

Image frappante des tentations dont Satan assaille notre cœur. C'est à tout propos qu'il nous les envoie ; c'est au moment où nous nous y attendons le moins, pendant une prière, dans la maison de Dieu, au milieu d'une lecture pieuse ; comme c'est durant un jeûne religieux qu'il se présente à Jésus-Christ. Tous les prétextes lui sont bons ; il puise des arguments dans les motifs les plus opposés, et même dans les circonstances les plus défavorables à sa cause. Quand notre conscience, par un retour subit à la vigilance, le surprend à travailler notre cœur, nous sommes vraiment confondus de son adresse. Si nous nous débattons contre ses suggestions, il les retire, mais pour les ramener sous une autre forme, jusqu'à ce que nous fassions sa volonté. Mais c'est peu pour lui de rôder constamment autour de notre cœur, il sait encore approprier ses moyens d'attaque au caractère de celui qu'il veut séduire. A nos premiers parents, il avait osé dire que Dieu les avait trompés, et que malgré la menace du Seigneur, ils ne mourraient point ; avec Christ, au contraire, il s'appuie sur la véracité de ce même Dieu et cite sa Parole !

La tentative que Satan fait ici sur Jésus, il la répète chaque jour sur nous-mêmes, et souvent jusqu'à la réussite; dans une discussion religieuse où nous nous inquiétons plus du triomphe de notre dire que de celui de la vérité, c'est Satan qui nous souffle des citations pour attiser notre orgueil. Quand un frère, un ami, un parent nous censure, c'est encore Satan qui s'industrie à nous fournir des passages en réponse à cette accusation. Enfin, voyez comme nous avons honte de paraître ignorer un fait, une doctrine de la Bible, tandis que nous prenons si facilement notre parti de ne pas l'étudier! Dans toutes ces occasions, n'est-ce pas Satan qui se déguise en ange de lumière? Prenons-y garde! ce sont là ses plus perfides séductions. Dans les sujets religieux comme dans les sujets mondains, l'orgueil et l'entêtement sont également l'œuvre de ce grand ennemi de nos âmes. Défions-nous de lui, sous quelque habit qu'il se présente, et pour lui résister, étudions la conduite de notre divin Maître. Jésus opposa tout simplement à Satan la Parole de Dieu; mais l'on peut supposer qu'à cette arme il joignit la prière, car ailleurs il est dit qu'il se retirait habituellement au désert (où il se trouvait dans ce moment), pour y prier son Père. Aussi remarquez, après ces assauts multipliés, tous victorieusement repoussés, quel changement rapide et réjouissant s'opère dans cette scène : Satan s'enfuit, et les anges de Dieu arrivent pour servir son vainqueur.

Le chrétien trouve dans sa vie des expériences analogues. Quand après avoir été tenté par Satan et soutenu par l'Esprit de Dieu, il est finalement resté triomphant, la joie, la paix, l'amour, la sainteté, tous ces envoyés célestes, viennent rafraîchir son cœur fatigué. Les forces lui arrivent de toutes parts, et il s'étonne alors de n'avoir pas vu de plus loin le misérable piège auquel il a risqué de succomber, il se demande comment il a pu être un seul instant fasciné; comment des passions si grossières ne l'ont pas plutôt repoussé qu'attiré, et enfin il bénit Dieu de l'avoir préservé. De ce combat et de cette victoire, sortent de nouvelles forces qui le rendent

capable de triompher plus aisément le lendemain, et avec le temps, Satan s'enfuit découragé. Mais ne nous y trompons pas, il reviendra; eussions-nous déjà parcouru tout une vie sainte et pure, il nous jettera encore ses tentations. Le tigre, dans sa cage même, guette sa proie en liberté. Veillons donc jusqu'à la dernière heure de notre dernier jour.

V^e MEDITATION.

(LISEZ MATTHIEU V, 1 à 26.)

Il faut en convenir, l'homme naturel doit être bien surpris lorsqu'il entend de semblables affirmations : « heureux les pauvres en esprit ; » — « heureux ceux qui pleurent ; » — « heureux ceux qui sont affamés de justice. » Mais le chrétien, qui lit ces paroles avec les yeux de l'expérience, y découvre aisément le sens que voici : Heureux ceux qui se sentent pauvres en Saint-Esprit, car la conscience de cette pauvreté leur fera demander les secours de l'Esprit qui leur manque. Heureux ceux qui pleurent sur leurs fautes, car le repentir conduit à crier grâce. Heureux ceux qui s'avouent qu'ils n'ont pas de justice, car alors ils emprunteront la justice de Dieu, manifestée, sans la loi, par la foi en Jésus-Christ ! Ainsi le bonheur dont parle ici Jésus n'est ni dans notre dénuement de l'Esprit de Dieu, ni dans le péché qui fait couler nos larmes, ni dans notre injustice ; mais dans le sentiment que nous avons de toutes ces misères, car ce sentiment nous conduit à demander la grâce et le pardon qui nous ouvrent la porte des cieux.

Mais le chrétien expérimente la vérité de ces paroles dans un sens plus prochain. Il y a véritablement de la joie pour lui à s'humilier devant Dieu ; à se frapper la poitrine, comme le péager ; à verser des larmes de repentir, comme Pierre ; à se sentir un avorton, comme saint Paul. Il y a du bonheur à rendre ainsi gloire au seul puissant, seul bon, seul sage, en attendant tout de lui ; jamais nous ne sommes plus heureux que dans

ces moments de complet abandon de notre prétendue dignité. Plus je me sens indigne, plus je suis humble, reconnaissant, dévoué pour faire la volonté de mon Dieu, soutenu que je suis par les forces de son Esprit; car c'est alors que je répète cette expérience de l'Apôtre : « Quand je suis faible, c'est alors que je suis fort ! » Admirable sagesse de l'Évangile qui ne nous abaisse que pour mieux nous relever, qui ne nous fait toucher la terre que pour nous reporter plus haut dans les cieux.

Toutefois prenons garde : un écueil se présente dans une facile confession de notre misère spirituelle. Il nous arrive plus souvent de l'articuler des lèvres que de la tirer des profondeurs de notre cœur. Tel de nous qui dit avec force, que tous les hommes sont plongés dans le péché, s'irriterait peut-être de s'entendre désigner personnellement comme pécheur, et tel autre qui consent à se déclarer vaguement coupable, se garderait bien de répondre au frère qui lui demanderait en quoi ?

Cherchons donc un critère auquel nous puissions reconnaître jusqu'à quel point est sincère l'aveu de notre état de péché ; nous le trouverons dans l'exemple de saint Paul, qui se dit le *premier* des pécheurs. La main sur la conscience : croyons-nous valoir moins que tous les autres hommes ? Il est permis d'en douter. Cependant rien ne serait plus dans le vrai que cette persuasion. Si chacun ne peut pas être en effet plus coupable que tous les autres, il peut et doit cependant se sentir tel ; car il ignore la vie secrète de ses semblables, qui peut-être les excuse, tandis qu'il connaît les secrets de la sienne, qui certainement le condamnent. Celui donc qui se croit meilleur que tel ou tel autre pécheur, se séduit lui-même ; son erreur peut durer autant que son orgueil ; mais elle tombera certainement au jour où ceux qui se jugent les premiers seront proclamés les derniers par le Seigneur.

VI^e MEDITATION.

(LISEZ MATTHIEU, v, 27 à 48).

Tous ces préceptes reviennent à ceci : vous devez, non-seulement ne pas transgresser la loi par les actes de votre vie, mais non pas même par les pensées de votre cœur; ou si l'on veut une expression plus générale : « Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait. »

Parfait! moi, être parfait! Mais cela est-il donc possible? — Ce qu'il y a de certain, c'est que Jésus me le commande, et que dès-lors je dois tendre à le devenir. On a quelquefois demandé si le chrétien peut ou ne peut pas arriver à la perfection. Il vaudrait beaucoup mieux descendre sur le terrain de l'expérience, et se dire : suis-je parfait, moi, et non tel autre? Quand je me pose la question en ces termes, la réponse m'est plus que facile : non, certes, non, je ne le suis pas! et si j'osais le prétendre, je le serais encore moins, car il me manquerait, de plus, l'humilité.

Mais, dois-je devenir parfait? la réponse de Jésus n'est pas moins claire : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » Je dois donc tendre sans cesse à la perfection, sans m'inquiéter de la longueur de la route; il me suffit de savoir qu'aujourd'hui, à cette heure, je ne suis pas encore au terme.

Peut-être d'autres nous diront-ils que puisque le chrétien doit tendre à la perfection, cela suppose qu'il existe des parfaits ici-bas. — Vaines disputes que tout cela, chers frères; ce que je sais, c'est que moi, moi-même, je ne suis pas parfait, et sans témérité, je crois pouvoir ajouter : Vous non plus! J'en appelle à votre conscience! Travaillons donc tous deux à le devenir, et laissons la science qui enfle pour la charité qui édifie; mettez votre main dans la mienne; courons ensemble, nous supportant l'un l'autre, et quand nous serons assis dans notre patrie céleste; nous pourrions discourir sur le chemin que nous aurons par-

couru. Pour le moment, à l'œuvre; nous ne sommes pas parfaits, tendons à le devenir.

La perfection qui nous est assignée, comme point de mire, est bien propre à faire éviter un piège que la paresse tend sur notre route. On se dit volontiers : aujourd'hui j'irai jusque-là pour me reposer ensuite. Il arrive alors de deux choses l'une : ou qu'on remplit la tâche imposée, ou qu'on la laisse inachevée. Dans le dernier cas, on se décourage à tort; dans le premier on est satisfait de soi-même, écueil dangereux pour l'humilité, et grande tentation pour ralentir le pas du lendemain.

Le vrai chrétien ne mesure pas son dévouement; son amour ne compte pas avec Dieu; c'est même un non-sens de dire que le dévouement se mesure et que l'amour peut compter. Laissons donc la lice ouverte. Ne regardons pas aux aspérités ou à la largeur de la route, ne limitons pas notre tâche; faisons tout ce que nous pouvons, nous n'irons jamais au-delà du but, comme nous ferons toujours assez, si nous aimons. Ainsi nous avancerons calmes et contents; or, rien ne rend le voyageur alerte comme le calme de l'esprit et la joie du cœur. Pardonner ni sept fois, ni septante fois sept fois le jour, mais sans limite et sans nombre; — aimer non-seulement ses frères, mais encore ses ennemis, comme Dieu verse sa lumière sur toutes ses créatures; en un mot, être parfait comme notre Père céleste est parfait, voilà notre tâche. Ecrasante pour l'homme comptant sur lui-même, le serait-elle encore pour celui qui attend tout de Dieu? Non, tout est possible à Dieu, et ce n'est qu'appuyés sur Dieu que nous prétendons marcher.

VII^e MEDITATION.

(LISEZ MATTHIEU, VI, 1 à 18.)

Faire le bien pour être vu des hommes, selon l'Évangile, ce n'est pas faire le bien; c'est accomplir un acte intéressé qui cherche sa récompense dans la gloire humaine. Ce principe est

si simple, et en même temps il se justifie si facilement devant la conscience chrétienne, que nous sommes tous prêts, sans autre explication, à l'accepter et à dire : donner pour être vu, c'est de la vanité, c'est de la pure hypocrisie. Aussi ne pourrait-on guère nous reprocher la choquante ostentation des Phariséens ; et Jésus revenant aujourd'hui sur la terre, n'aurait pas à nous défendre de faire sonner la trompette dans les synagogues ou dans les rues, quand nous faisons l'aumône. Non, mais peut-être son reproche emprunterait-il une autre forme, et pourrait-il bien nous dire : N'accordez pas vos dons aux pauvres ou aux œuvres chrétiennes dans le but de faire placer vos noms sur une liste de donateurs. Ne rendez pas des services à des frères pour avoir ensuite l'occasion d'en parler à d'autres ; ne cherchez pas une compensation aux mépris du monde dans l'approbation d'un petit cercle d'amis. Ne rêvez pas des œuvres bonnes et grandes pour y attacher votre nom, et ne vous joignez pas à telle ou telle société de bienfaisance, parce qu'il vous en reviendra une part plus ou moins grande de considération. Si Jésus venait nous tenir ce langage, oserions-nous dire encore que cela ne nous regarde pas ? Cependant si les exemples sont changés, les idées restent les mêmes ; c'est toujours la recherche de la gloire humaine.

Etrange résultat que nous tirons parfois des préceptes évangéliques ! Ils sont destinés à purifier notre cœur, et nous trouvons le moyen de les faire servir à rendre notre corruption plus grande, en la déguisant un peu mieux, sans l'affaiblir. Ainsi, quant au secret dont nous devons entourer nos bonnes actions, certes, nous n'aurions pas la maladresse des Phariséens ; mais sous d'habiles précautions, nous n'en visons pas moins à leur but ; nous mettons plus de cendre sur le feu de notre orgueilleuse vanité ; mais le brasier couvert en est tout aussi vif au fond de notre cœur. Ainsi, nous appliquons nos prétentions d'estime à d'autres œuvres que celles du monde ; mais toujours est-il vrai que nous serions bien fâchés de n'être pas vus, entendus et connus de tels ou tels hommes.

Oui, voilà ce qui paralyse non-seulement les progrès de notre

sanctification intérieure; mais encore les progrès du règne de Dieu confiés à nos soins, c'est cette recherche de notre nom, quand nous ne devrions chercher que la gloire de notre Dieu. Aussi Jésus nous dit-il : Vous avez déjà reçu votre récompense; vous désiriez être vus des hommes, honorés par vos frères; vous y avez réussi, vous êtes payés selon vos propres désirs; n'attendez donc rien de votre Dieu, vous n'avez rien fait pour lui; son nom et son règne n'ont été entre vos mains que des instruments pour satisfaire votre propre ambition.

Celui qui dira, en entendant ces paroles, ceci ne me concerne pas, sera bien aveugle, ou pis encore. En tous cas, il est à plaindre, car il ne peut ou ne veut pas voir un cancer qui lui ronge le cœur. « Prenez garde! » peut-on lui dire, comme Jésus. Mais celui qui reconnaîtra son portrait plus ou moins fidèle dans ces lignes, et qui se frappera la poitrine en même temps qu'il confessera sa faute, celui-là ne sera pas loin du royaume des cieux, puisque le pardon du Christ est attaché à l'aveu de nos misères et à notre confiance en Lui. Oui, ayons la franchise de le reconnaître : chrétiens, nous sommes vaniteux même en religion, et nous avons besoin d'apprendre à faire le bien dans l'ombre où les autres vont faire le mal. Nous avons besoin d'apprendre combien est douce une vie humble, cachée en Christ, ne s'inquiétant que de la volonté de Dieu, et mettant tout son plaisir, comme toute sa gloire, à n'agir que sous son regard. Il y a là une satisfaction de conscience plus précieuse que toute l'enflurè de cœur. Le bien est une fleur qui, dans le secret du cabinet, répand la plus suave odeur; mais qui, portée au grand air, perd tout son parfum. Gardons-le donc précieusement dans le sanctuaire de notre âme, et Dieu, qui sait ce qui s'y passe, nous récompensera publiquement, devant ses anges, au dernier jour.

VIII^e MEDITATION.

(LISEZ MATTHIEU, VI, 19 à 34).

Quelles admirables paroles que celles que nous venons de lire ! quelle force dans le raisonnement, quelle grâce dans les comparaisons, quelle justesse dans l'appréciation des causes, et surtout quel calme, quelle paix respirent dans cet abandon à la bonne providence de Dieu ! Essayez de répondre à ce que dit ici Jésus, et vous sentirez que ceux-mêmes qu'il ne persuade pas n'ont rien à répondre : « Ne vous mettez point en souci pour votre vie, » dit-il. Remarquons-le bien : défendre le souci, ce n'est pas défendre le travail ; au contraire, c'est lui donner plus de temps. Car celui qui travaille avec calme, avancera plus son œuvre que celui dont l'inquiétude agite l'esprit. Comprendons-le donc : c'est la préoccupation pour l'avenir et non le travail du moment que Jésus condamne. Quand il dit : « A chaque jour suffit sa peine, » il suppose qu'on s'occupe chaque jour, mais seulement de l'œuvre de ce jour, et c'est afin qu'on s'en occupe plus et mieux qu'il interdit l'inquiétude pour le lendemain.

D'ailleurs, à tous nos tourments d'esprit que gagnerions-nous ? Tous nos soucis ajouteront-ils une seule coudée, une seule ligne à notre taille ? L'exemple choisi pour nous faire sentir notre impuissance étonne d'abord ; car s'il est vrai que l'homme ne puisse pas accroître ou réduire sa stature, faire devenir blanc ou noir un seul de ses cheveux, il a du moins, pense-t-on, une véritable puissance sur la volonté des hommes et sur la direction des événements. Ce raisonnement n'a qu'une apparence de la vérité. Pour déterminer tout événement et toute volonté d'homme, il faut, comme pour accroître notre taille, le concours de deux volontés, celle de l'homme et celle de Dieu ; en vain vous plantez ou arrosez, si Dieu ne donne l'accroissement ; en vain vous sollicitez vos frères, si Dieu n'incline leurs cœurs ; en

vain vous bâtissez, travaillez, comptez, si Dieu ne bénit l'édifice, le travail et les calculs.

Eh! si nous voulions consulter notre expérience, comme elle confirmerait cette simple réflexion! Rappelez-vous combien de plans vous avez formés, et combien se sont réalisés! Reportez-vous seulement à hier, et voyez si vous avez fait aujourd'hui la tâche que vous vous étiez imposée! Chaque matin nous fixons l'emploi de nos heures, le but de notre course, et chaque soir nous sommes en face de nouveaux mécomptes; nous sommes si bien habitués à tout cela, que nous n'y prenons plus garde, et que le lendemain nous reconstruisons un brillant avenir sur la même base où vingt fois nous avons vu crouler notre passé.

Ramenés par le sentiment de notre impuissance à la source de toute force, combien alors nous trouvons en Dieu de motifs pour nous rassurer : cette stature que nous ne pouvons accroître, c'est Dieu qui l'a donnée et développée; ces cheveux dont nous ne pouvons changer la couleur, Dieu en sait le nombre, et pas un ne tombe sans sa permission. Si vous voulez des raisons plus persuasives, voyez ce que Dieu fait, même pour les oiseaux de l'air, qui ne sèment ni ne moissonnent, et qui cependant trouvent chaque jour leur pâture. Ne valons-nous pas beaucoup plus qu'un grand nombre de ces petits oiseaux? Et si notre Créateur, notre Père prend soin d'eux, combien plus ne prendra-t-il pas soin de nous? Ces raisons sont si fortes, si simples, si naturelles, qu'elles sont venues se ranger sous notre plume, comme si elles sortaient de notre propre esprit. C'est qu'une fois qu'on les a lues, on ne peut les oublier, on ne peut en donner d'autres, ni même oser, dans la crainte de les affaiblir, en changer l'expression. Aussi tous ceux qui les entendent pour la première, comme pour la centième fois, en sont-ils frappés, et avouent-ils qu'il n'y a rien à répondre.

Pourquoi donc nous mettons-nous en souci du lendemain? pourquoi ces inquiétudes si vives sur un avenir qui nous échappe et que Dieu dirigera certainement? Hélas! Jésus va nous l'apprendre : c'est que nous sommes « des gens de petite

foi, » et que tout en reconnaissant en théorie la force de ces raisons, dans la pratique nous agissons à-peu-près comme si nous n'avions aucune confiance en Dieu ; disons plus : comme si Dieu n'existait pas ou avait abdiqué entre les mains de l'homme la direction de l'univers. C'est quand nous ne savons plus à qui recourir, quand nous avons épuisé nos propres ressources, que dans une espèce de désespoir nous nous écrions en abandonnant l'événement au hasard : « Eh bien ! à la garde de Dieu ! il en sera ce que Dieu voudra ! » Tristes paroles qui, par l'heure tardive à laquelle on les prononce, prouvent que nous n'avons songé au secours de Dieu qu'après avoir épuisé tous les autres. Aussi le plus souvent succombons-nous, non sous la charge réelle de nos travaux, mais sous le poids écrasant de nos soucis et de nos inquiétudes.

O notre Dieu ! quelle n'est pas notre incrédulité naturelle, si après avoir tant et tant reçu de toi, nous n'avons pas encore acquis la confiance que tu veilleras sur nous à l'avenir ! tu nous as créés, et nous ne voulons pas croire que tu nous nourriras ! tu nous a donné une âme, et nous doutons si tu conserveras notre corps ! Mon Dieu, mon Dieu, apprends-nous à « rechercher avant tout le royaume des Cieux et sa justice, sachant bien que tout le reste nous sera donné par dessus. »

IX^e MEDITATION.

(LISEZ MATTHIEU VII.)

L'Écriture-Sainte renferme quelques paroles dont on a singulièrement abusé pour faire, au nom de Dieu, précisément le contraire de ce qu'il commande. Ainsi celles de saint Paul : « Je me fais tout à tous » : ainsi celles de Jésus dans ce chapitre : « Ne jetez pas les choses saintes aux chiens, de peur que se retournant, ils ne vous déchirent. » Si l'on se demande pourquoi c'est de ces préceptes plutôt que d'autres qu'on abuse souvent, la réponse sera facile : c'est parce que ces préceptes sont des li-

mites posées à nos devoirs, et que dès-lors nous sommes heureux de pouvoir nous appuyer sur la Parole divine pour justifier et rapprocher les limites que nous voulons mettre à notre activité. Aussi est-il rarement nécessaire de presser auprès de nous la nécessité de n'annoncer l'Évangile qu'avec prudence; car nous sommes plus que prudents, nous sommes timides; disons le mot : nous sommes lâches, et si l'on nous le reprochait nous répondrions volontiers : « C'est temps perdu avec de telles personnes; Jésus lui-même nous dit de ne pas jeter nos perles » devant les pourceaux. » Mais ce passage va-t-il aussi loin que nous voudrions l'étendre? C'est douteux; expliquons-le donc, en consultant non plus notre désir de repos, mais la Parole de Dieu elle-même.

« Lorsque quelqu'un n'écouterait point vos paroles, dit Jésus à ses apôtres, en partant de cette maison, secouez la poussière de vos pieds contre elle. » Voilà sans doute « les chiens et les pourceaux » dont parle l'Évangile; ce sont ceux auxquels on vient donner gratuitement la Parole de salut, et qui ne veulent pas l'écouter. Mais qu'avaient déjà dû faire les apôtres à leur égard? se présenter dans leurs maisons, et leur parler; et ce n'est qu'après que ces auditeurs se seraient bouché les oreilles pour ne pas entendre, que les apôtres devaient se retirer. Oui, voilà le devoir du chrétien : « annoncer l'Évangile à toutes créatures, » et ne quitter la place qu'après avoir acquis la conviction que sa voix n'est pour ceux qui l'entendent qu'une cymbale retentissante; et alors même, il ne se retire que parce que son temps et sa parole peuvent être mieux employés ailleurs. Aussi Jésus ordonne-t-il à ses apôtres, persécutés dans une ville, de passer dans une autre.

Est-ce là ce que nous faisons? non; nous nous retirons avant d'être entrés dans la maison; nous nous taisons avant d'avoir ouvert la bouche, et nous décidons d'avance que dans telle occasion nous parlerions en vain. Mauvaise excuse. Si nous avions pour les vérités évangéliques un amour tel que l'appréhension de les voir profaner nous fit quelquefois garder le silence, le même amour nous porterait plus souvent encore à parler pour

les faire connaître et aimer. Le véritable motif qui nous tient la bouche close, c'est une crainte personnelle, celle de nous compromettre, celle d'être tournés en ridicule, celle prévue par Jésus, dans ces mots : « Quiconque aura honte de moi devant les hommes, j'aurai honte de lui devant mon Père ! »

Soyons donc prudents en annonçant l'Évangile autour de nous; mais pour être prudent dans l'accomplissement d'un devoir, il faut commencer par l'accomplir. Taisons-nous, si l'on ne veut pas nous écouter; mais avant de nous taire, parlons, et parlons aussi longtemps qu'on nous écoute. Le même livre qui nous dit de ne pas jeter nos perles devant les porceux, nous dit aussi que la Parole ne peut pas être retenue captive, et que si nous ne parlons pas, les pierres elles-mêmes crieront. Paul annonçait le salut « en temps et hors de temps; » « de maison en maison, » à l'exemple de son maître et du nôtre qui nous dit de le faire, « tandis qu'il est encore jour. » On ne peut pas se taire sur ceux qu'on aime; de l'abondance du cœur, la bouche parle. Jugeons par là si nous aimons et si nous aimons abondamment Celui qui nous a tant et tant aimés!

X^e MEDITATION.

(MATTHIEU VIII, 1 à 17.)

Si nous sommes véritablement chrétiens, nous possédons la foi qui donne le salut. Ce n'est donc pas à l'acquérir que nous avons maintenant besoin d'être exhortés. Mais notre foi est-elle cette foi « grande » dont parle Jésus? et si nous n'avons pas cette foi, que faut-il faire pour l'obtenir? Pour l'apprendre, étudions l'histoire d'un homme qui la possédait.

Dans tout Israël, Jésus n'avait pas vu de foi plus grande que celle du centenier de Capernaum. Cette foi mérite donc bien d'être étudiée. Le centenier croit, non-seulement que Jésus a la puissance de guérir son serviteur en se rendant

auprès de lui, mais encore de loin, en prononçant quelques paroles. Cette foi est si ferme dans cet homme, qu'alors même que Jésus lui déclare son intention d'aller chez lui pour rétablir son serviteur, le centenier va jusqu'à s'opposer à cette condescendance, qu'il juge superflue. Voilà sa foi dans toute sa grandeur. Mais d'où procède-t-elle, et d'où vient que le centenier ne permet pas à Jésus de se rendre dans sa maison? C'est, dit-il, qu'il ne se juge pas digne que le Maître entre chez lui; en d'autres termes, sa grande foi vient de sa profonde humilité.

Dans une autre occasion, en parlant à la Cananéenne, Jésus répète ce qu'il dit ici au centenier : « Ta foi est grande; qu'il te soit fait selon que tu le souhaites. » Et en quoi cette femme avait-elle montré la grandeur de sa foi? Sans en être offensée, elle avait vu les apôtres repousser sa personne, Jésus lui refuser une réponse, et plus tard n'ouvrir la bouche que pour la comparer à un chien! Elle aussi avait prouvé la grandeur de sa foi par la profondeur de son humilité.

Voilà pourquoi la Cananéenne et le Centenier ont la foi grande; et par contre, voilà pourquoi tant de chrétiens ne la possèdent pas; car rien n'est plus rare qu'une sincère humilité. Sans doute, nous ne sommes pas entrés dans la foi sans avoir senti plus ou moins notre état de péché et nous en être humiliés devant Dieu. Mais, en nous éloignant de ce moment de notre conversion du monde à Dieu, nous avons insensiblement perdu ce profond sentiment de notre culpabilité. Nous nous sommes mis à comparer notre nouvelle vie à celle du mondain, et, satisfaits de notre pureté comparative, nous en sommes venus à n'être plus aussi mécontents de nous-mêmes; tandis qu'une véritable humilité nous mettant en présence, non de la conduite du monde, mais de la loi divine, toujours mieux comprise à la lueur de l'Esprit-Saint, nous aurait montré notre vie toujours plus coupable, alors même qu'elle devenait peut-être plus sainte. Oui, voilà le paradoxe apparent que le chrétien seul peut comprendre, et qui, compris, peut nous faire passer de la foi qui sauve à la foi grande qui sanctifie

le croyant déjà sauvé. En réalité, le chrétien est toujours meilleur, et cependant il se juge avec vérité toujours pire. Il est meilleur, parce qu'il se détache véritablement des convoitises et des vanités du monde; et il se sent pire, parce que les lumières du Saint-Esprit pénètrent encore plus vite dans sa conscience que la sainteté dans sa vie; marche double comparable au flambeau s'approchant, qui éclaire avant de réchauffer.

Voulons-nous donc croître dans la foi? décroissons dans notre propre estime. Il n'y a pas ici d'exès à craindre, nous ne nous verrons jamais aussi petits que nous le sommes; il faudrait pour cela nous placer à la hauteur de Dieu; et comme nous ne le pouvons pas, jugeons de nous par sa Parole, qui nous apprend que l'homme est désespérément méchant, et qui fait dire même à un grand apôtre : Je ne suis qu'un avorton!

XI^e MEDITATION.

(LISEZ MATTHIEU VIII, 18 à 34.)

« Les renards ont des tanières, les oiseaux du ciel ont des nids, mais le Fils de l'homme n'a pas un lieu où reposer sa tête. »

Cette parole, lue avec attention, est profondément émouvante; il y a là une peinture si vraie de la vie persécutée et souffrante de Jésus, qu'on se rappelle en même temps et ce peuple qui l'assaille à coups de pierres pour l'avoir instruit, et ces grands qui veulent le mettre à mort pour avoir fait des miracles. Le Fils de Dieu n'avoir pas sur cette terre, dont il est le créateur et le maître, un seul lieu où reposer en paix; quitter le ciel glorieux pour la terre maudite; y semer des bienfaits pour y recueillir la haine; et quand il a tout fait pour les sauver, recevoir, de la main de ses propres créatures, l'insulte, la flagellation, des crachats et la mort!

Oh! quand on songe à cette vie si pauvre, si humble, si pleine de souffrances, on éprouve un mouvement de honte en se voyant soi-même paisiblement entouré de toutes les douceurs de la vie; on se demande si l'on est bien le disciple d'un maître si dénué des biens de ce monde? on se demande si l'on peut en conscience nager dans l'abondance, tandis qu'à deux pas de soi tant d'autres souffrent et meurent de misère et de faim? On n'ose pas répondre à ces questions, on s'endort, on se distrait pour penser à autre chose.

Il est vrai que, tout en restant dans la position sociale la plus élevée, nous pouvons sanctifier cette position en bénissant Dieu de nous l'avoir donnée; mais alors d'autres questions se présentent à la conscience : Ne devrais-je pas faire disparaître ce luxe qui absorbe le pain du pauvre, sans accroître mon bien-être? Ne pourrais-je pas me sevrer de ces fantaisies, de ces exigences d'un goût raffiné, auxquelles je ne songerais certainement pas si je ne pouvais pas les satisfaire? Ne vaudrait-il pas mieux, dût-on me trouver étrange, ressembler moins au monde et plus à Jésus-Christ dans ma demeure, ma table, mes vêtements et mes plaisirs? Je ne sais ce que chacun peut répondre à ces questions pour se justifier, mais je sais que plus d'une fois elles ont torturé ma conscience!

Il est encore d'autres circonstances où ces paroles de Jésus reviennent à l'esprit : c'est surtout quand on entend les chrétiens se plaindre de leurs misères, de leurs souffrances, ou même de la privation de telle ou telle petite commodité qui leur eût procuré un sommeil un peu plus doux, une jouissance un peu plus vive. Plus Dieu verse sur nous de bienfaits, plus nous devenons exigeants; et jamais peut-être n'avons-nous poussé plus de gémissements que dans les moments où nous avons le plus de motifs pour rendre grâce. Ecoutez les conversations, c'est presque toujours des petites misères de la vie, qu'on parle : ici, d'une légère indisposition; là, d'une petite contrariété; ailleurs, d'un peu de pluie ou de vent, en attendant que le lendemain on se plaigne de trop de calme et de chaleur. Si du moins on se plaignait de tout cela dans la juste mesure que tout

cela mérite, on pourrait se justifier en alléguant que ces plaintes ne sont que l'expression d'une véritable douleur; mais non, on s'en plaint avec une force, avec une amertume qui feraient dire à de plus pauvres ou de plus souffrants, s'ils entendaient ces plaintes : ce sont des blasphèmes!

Ah! regardons, regardons à la vie de celui qui n'avait pas un lieu pour reposer sa tête, et nous trouverons alors notre demeure toujours suffisante; regardons à sa misère qui lui faisait demander l'hospitalité qu'on lui refuse, et nous nous trouverons alors assez riches. Comptons les insultes qu'on lui prodigue, les coups qu'on lui inflige, les clous dont on perce ses membres; regardons-le expirer sur la croix, oubliant ses souffrances et priant pour ceux qui le font souffrir; alors nous apprendrons à supporter sans plaintes les petits maux qui effleurent notre existence, et à bénir Dieu de nous avoir épargné de plus grandes épreuves. Nous avons beau arranger notre vie, ici-bas, pour le calme et la joie; il sera toujours vrai que le chrétien doit charger sa croix, suivre son maître et marcher au milieu des persécutions du monde, ou des épreuves envoyées par Dieu lui-même. Le signe distinctif des chrétiens, c'est la croix!

XII^e MEDITATION.

(LISEZ MATHIEU IX, 1 à 7.)

Jésus dit à Matthieu : « Suis-moi. » Sans hésitation ni retard. Matthieu se lève et suit Jésus. Un autre jour, Jésus avait adressé la même parole à un autre disciple; mais celui-ci avait répondu : Permits-moi d'abord d'aller ensevelir mon père.

Lequel des deux fit mieux? Matthieu évidemment. Cependant lequel imitons-nous? L'autre certainement. L'excuse de celui-ci était excellente : comment se refuser le temps d'ensevelir son père! Nos excuses ne sont pas moins bonnes : avant de suivre Jésus, nous voulons d'abord gagner notre vêtement

et notre pain, prendre un peu de repos ou de délassement, nous promettant bien de courir sur les traces du Maître, dès que nos affaires seront réglées. Mais que répond Jésus à ce disciple? « Laisse les morts ensevelir leurs morts; toi, suis-moi. » Que nous répondrait-il donc s'il était là pour approprier ses paroles à notre excuse : « Recherchez d'abord le royaume des Cieux et sa justice; le reste vous sera donné par-dessus. » Aussi notre lenteur à obéir est-elle inexcusable. On ne peut pas nous reprocher de transgresser habituellement la volonté du Seigneur; mais notre lenteur à obéir montre assez combien nous coûte l'obéissance.

On ne peut pas dire que nous ne suivions pas les traces du Sauveur; mais c'est de si loin, qu'évidemment ce n'est pas sans regret ni fatigue. Nous nous arrêtons, nous nous relevons, et effrayés, nous nous remettons en chemin. Après quelques pas, nouvelle fatigue, nouveau repos, long assoupissement, jusqu'à ce qu'un autre réveil et une autre terreur viennent nous jeter quelques pas en avant. Telle est notre marche dans la vie chrétienne : pénible, lente, et tortueuse, quand elle ne va pas à reculons!

Ce qui nous séduit et nous trompe, c'est que nous comptons toujours faire le lendemain les quelques pas que nous nous sommes épargnés la veille, et comme le lendemain ne peut avoir soin que de ce qui le regarde, comme déjà toutes ses heures sont prises, il se trouve que la tâche reste arriérée ou s'arrière encore davantage. Oh! funestes bonnes intentions pour l'avenir! que de mal vous m'avez fait, que d'heures, de jours, d'années vous m'avez dérobés! Si du moins je pouvais dire que vous ne m'en arracherez plus! Oui, je veux me défier des beaux projets, comme d'une ruse de Satan. Je veux faire aujourd'hui ce qui peut être fait aujourd'hui, me rappelant bien que le renvoyer, ce n'est que voiler le refus de l'accomplir.

Jamais le chrétien n'est plus heureux que dans la prompte obéissance. Autant il souffre à marchander avec sa conscience, autant il trouve de joie à partir à son premier ordre. Dans le

premier cas, c'est un esclave qui traîne sa chaîne; dans le second, c'est un fils qui court en liberté. La joie de l'obéissance le rend léger, lui donne de la force, et dès que Jésus l'appelle de nouveau, il se lève et le suit promptement, comme le fit Matthieu.

Il est probable qu'en donnant à Lévi l'ordre de le suivre, Jésus lui en donna aussi le désir et la force, soit par l'autorité de sa parole, soit par l'inspiration de son Esprit. Eh bien, ne nous adresse-t-il pas la même parole : « Suis-moi ? » Ne nous offre-t-il pas le même Esprit ? Sans doute. Donc, gardons-nous de croire qu'il y ait entre nos circonstances et celle de Matthieu une opposition qui explique sa promptitude et excuse notre lenteur. C'est le même Jésus qui nous parle ; son ordre nous a été conservé précisément par ce même apôtre ; non sans doute comme un simple souvenir à conserver, mais encore comme un précepte à suivre. Enfin c'est le même Esprit qui dans ce moment presse notre conscience de suivre Jésus et de lui obéir avec promptitude. Dire que cet ordre : « Suis-moi, » et cet exemple : « il se leva et le suivit, » ne nous concernent pas nous-mêmes et ne nous sont pas applicables à l'instant, ce serait encore une de ces subtilités raisonneuses qui prouvent précisément ce qu'elles veulent cacher : notre manque d'obéissance, notre paresse, notre lâcheté. Jésus ne demande qu'une preuve, il nous dit : « Suis-moi. » Sans répondre, levons-nous et marchons !

XIII^e MEDITATION.

(LISEZ MATTHIEU IX, 18 à 38.)

Une lecture attentive de la Bible fait découvrir au croyant une foule de preuves de sa divinité qui échappent à l'incrédule. En voici deux exemples puisés dans ce chapitre : Quand le paralytique vient demander la guérison de son corps, Jésus lui dit : « Tes péchés te sont pardonnés. » Lorsque la femme

malade depuis douze ans s'approche pour être guérie d'une perte de sang, le Sauveur lui dit : « Ta foi t'a sauvée. » C'est-à-dire que, dans les deux cas, c'est une guérison physique qu'on demande au Sauveur, et que dans les deux cas, c'est un bien spirituel qu'il accorde : à l'un, le pardon de ses péchés, à l'autre, le salut.

A la première lecture de ce passage, un incrédule s'étonnerait sans doute de voir Jésus accorder tout autre chose que ce qu'on lui demande. A première vue, un chrétien éprouvera peut-être l'étonnement contraire en voyant les malades ne pas demander tout d'abord au Sauveur le pardon de leurs péchés. Mais qu'on y réfléchisse, et l'on sentira la convenance parfaite qui existe, au contraire, entre les deux conduites attribuées ici aux divers personnages. N'est-ce pas, en effet, le propre de l'homme de songer avant tout à son corps ? Et n'est-il pas, au contraire, digne de la Divinité de s'occuper premièrement du salut des âmes ? Ici, l'homme pense en homme, fait une demande d'homme ; mais Jésus pense en Dieu, et fait une réponse de Dieu. Toutefois, l'évangéliste ne fait aucune remarque à cet égard ; il semble même ne s'être pas aperçu de la différence entre l'objet de la demande et celui de la réponse, évidemment il n'est qu'historien. Un inventeur, pour relever le mérite de son héros imaginaire, n'aurait-il pas, au contraire, dit que Jésus exauça de suite les prières qu'on lui faisait et non des demandes qu'on ne lui adressait pas ? Sans doute. Mais Matthieu, sans se préoccuper de tout cela, raconte simplement ce qu'il a vu. Si par le naturel de son récit, la justesse de ses caractères, la candeur de sa parole, il révèle un Dieu, c'est sans l'avoir cherché ; c'est le pur et simple résultat de la réalité des faits ; c'est que la vérité porte avec elle son inimitable cachet.

Cette double disposition, du côté de Jésus, à se préoccuper avant tout des biens éternels, et du côté de ceux qui s'approchent de lui à rechercher au contraire les biens de ce monde, se retrouve du reste à chaque page de l'Évangile. Voyez quelle foule innombrable de malades viennent ou sont

apportés à Jésus, tandis que dans ce même livre on ne trouve que les rares exemples d'une Madeleine pleurant sur ses péchés, et d'un brigand demandant à Jésus de se souvenir de lui après sa mort! Voyez les troupes demander le pain qui périt, les Apôtres, eux-mêmes, s'informer de l'époque d'un règne terrestre; tandis que le Fils de Dieu ramène toujours les pensées vers le ciel, et prend occasion du monde matériel pour rappeler le monde invisible : le puits de Jacob le conduit à parler de l'eau jaillissante en vie éternelle; le pain distribué au peuple l'amène à l'entretenir de la nourriture qui ne se corrompt pas; et toujours dans sa parole le ciel se substitue à la terre, l'éternité au temps, l'esprit à la matière, comme on doit l'attendre d'un être qui, descendu du bienheureux séjour, se trouve, ici-bas, en terre étrangère, l'esprit préoccupé et le cœur rempli de ce qu'il a vu de toute éternité.

Telles sont les preuves nombreuses, mais souvent cachées, que la Bible nous donne de sa divine origine. Semblable à la terre stérile aussi longtemps qu'on la laisse inculte, féconde dès qu'on la laboure, ce saint volume n'est qu'un livre insipide pour le lecteur dédaigneux qui le feuillette, tandis que fouillé par le fidèle, il produit en abondance des fruits savoureux qu'une main divine a pu seule y déposer. On peut dire même que la Bible donne à chacun ce que chacun lui demande : des armes à l'incrédule, comme un bouclier au croyant. C'est donc à nous à la lire, non pas sans doute, avec un cœur séduit et des yeux fermés, mais dans un esprit de prière et avec le désir de trouver la vérité.

XIV^e MEDITATION.

(LISEZ MATTHIEU X, 1 à 20.)

« Soyez prudents comme des serpents, et simples comme des colombes. » On cite souvent ces paroles; mais presque toujours pour justifier sa prudence et bien rarement pour s'exhorter à la simplicité. On ferait beaucoup mieux en faisant le

contraire. Ce qui nous manque, ce n'est pas la prudence, c'est la simplicité; à tel point, que l'usage excessif de la première nous fait manquer aux règles de la seconde.

Nous portons cette prudence jusque dans les choses de Dieu, et là jusqu'à l'excès; nous voulons parer à toutes les difficultés, lever tous les obstacles, sans examiner si peut-être ils ne viennent pas du Seigneur, ou si nos moyens pour les combattre sont bien légitimes. Sans doute, nous ne dirons pas un mensonge, mais nous tairons la vérité; nous ne flatterons les passions de personne, mais nous ménagerons les faiblesses de celui que nous voulons gagner; nous ne nous joindrons pas à un complice pour faire le mal, mais nous le laisserons s'accomplir volontiers, s'il tend à favoriser nos louables projets.

Oh! nous sommes prudents, trop prudents; mais d'une prudence qui effrayerait des cœurs plus candides, et bien différente de celle de Jésus.

Cependant la simplicité n'est pas moins recommandée que la prudence, elle n'est pas moins en harmonie avec le caractère de celui dont la parole doit toujours être oui ou non. Ce n'est pas pour rien, sans doute, que cette simplicité nous est présentée dans la Bible sous la même image que le Saint-Esprit. Oui, l'Esprit de Dieu est simple, droit, naïf; lisez plutôt les pages de l'Évangile, écrites sous sa dictée. Aussi, voyez comme cette simplicité de la Parole de Dieu lui gagne le cœur; comme elle donne confiance à la vérité de ses récits; comme elle subjugue, avec le temps, les esprits les plus prévenus, et conduit, sans autres preuves, l'incrédule à la foi, le blasphémateur à la sainteté. Pourquoi donc ne pas imiter ce que nous admirons? pourquoi nous cuirasser de précautions, nous envelopper de silence, ne marcher qu'au milieu de détours, et peut-être de ruses, lorsque nous voyons Dieu, par des moyens tout opposés, atteindre le même but? Plus simples, nous serions plus aimables; on écouterait plus volontiers notre parole, on prendrait confiance en nous, et nous aurions ainsi plus facilement gain de cause dans les travaux chrétiens, que nous poursuivons avec tant de prudence et de mystère.

Nous rendrions ainsi notre christianisme recommandable dans le monde, et lui ouvririons les cœurs en parlant nous-mêmes à cœur ouvert.

Qui, ayons plus de confiance dans la cause de la vérité, si du moins c'est bien elle que nous défendons. Si c'est pour la vérité que nous combattons, elle triomphera sans le secours de notre prétendue sagesse, et si ce n'est pas pour elle que nous agissons, toute notre prudence ne lui donnera pas la victoire. Ne prétendons pas être plus zélés que Dieu, plus chrétiens que Christ ; quand notre maître veut que son œuvre éprouve un échec entre nos mains, acceptons ce revers comme mérité par nous, et nous réservant peut-être la réussite pour plus tard. Soyons simples, droits, sincères, quoi qu'il arrive, et laissons à Dieu le soin de veiller sur les conséquences de notre droiture et de notre sincérité.

Eh ! combien il y a plus de charmes dans cette ouverture de cœur ; plus de plaisir dans cette main tendue et serrée, plus de bonheur dans cette parole droite, souriante et simple que dans tous ces efforts, pour voiler une vérité qu'on croit nuisible ; dans toutes ces politesses affectées, qui ne trompent personne ; dans toutes ces exagérations du sentiment qui ne servent qu'à faire soupçonner son absence. Ah ! si le prudent, selon le monde, pouvait apprendre comment, on le juge, comme il se hâterait d'être simple selon l'Évangile, même en vue de son intérêt. Toutefois, ce n'est pas un calcul que Christ nous propose ; car ce serait encore de la prudence, et la pire de toutes ; la prudence de l'hypocrisie. Soyons donc simples, non par habileté, mais par confiance en Dieu et par amour pour la vérité.

XV^e MEDITATION.

(LISEZ MATTHIEU X, 21 à 42.)

A première vue, cette prédiction de Jésus à ses disciples : « Vous serez haïs de tous, à cause de mon nom, » est vérita-

blement étrange. On se demande comment les chrétiens, appelés par leur maître, à aimer tous les hommes et à leur faire du bien, pourront, par-là même, s'en faire haïr. Mais quand la réflexion, s'aidant de l'expérience, vient apprécier cette triste prévision, on reconnaît que rien n'est plus fondé.

En effet, les premiers bienfaits que veut répandre le disciple de Jésus, sont spirituels, et l'homme charnel n'en veut pas. Le chrétien parle de foi, de pardon, de sainteté, et l'inconverti, pour qui toutes ces choses sont antipathiques, s'ennuie, se fatigue, s'irrite à les entendre seulement nommer. Le fidèle, gardât-il le plus profond silence, que sa vie pure et sainte, mise en face des souillures du monde, suffirait pour irriter celui qu'elle condamne par ce contraste. La vue seule des vertus chrétiennes est pénible à supporter pour qui veut rester dans le vice; c'est un miroir qui lui montre la laideur de son visage; c'est un soleil qui fait ressortir les taches de sa vie; et comme cette laideur, ces taches morales plaisent à ce pécheur, il faut bien qu'il haïsse celui dont la foi et la pureté chrétiennes pressent sa conscience d'incessants aiguillons.

Aussi, Christ lui-même, ses Apôtres, les chrétiens des premiers siècles et tous ceux qui après eux ont voulu vivre et parler selon la piété ont-ils été profondément haïs par ce monde qu'ils voulaient convertir.

Maintenant, si nous faisons un retour sur nous-mêmes, chrétiens du XIX^e siècle, nous reconnaitrons qu'en général le monde ne nous hait pas; nous vivons avec lui en assez bonne intelligence: il nous voit, il nous sourit; comme à notre tour nous lui accordons nos visites et nos sourires. Pourquoi cela? ce monde est-il plus près du christianisme que celui de jadis? ou bien, nous chrétiens, sommes-nous plus près du monde que les chrétiens d'autrefois? Il est bien à craindre que cette dernière supposition ne soit la plus exacte, surtout quand on remarque les précautions que nous prenons pour être chrétiens dans la société, le silence dans lequel nous tenons notre foi, le calme de notre action évangélique, notre disposition à nous décharger, sur une association, de notre devoir personnel de tra-

vailer à l'extension du règne de Dieu. Aussi, notre christianisme, renfermé dans le secret de notre cœur, d'où il ne sort guère que pour se manifester dans le sanctuaire du cercle étroit de nos amis, notre christianisme passe-t-il inaperçu de la multitude; comment donc pourrait-il la blesser? notre vie chrétienne s'harmonise doucement avec celle du monde; comment pourrait-elle lui faire honte et nous en faire haïr? Non, c'est impossible, et si parfois nous sentons la haine de ce monde, c'est pour des motifs tout autres que celui de notre fidélité.

Il faut le dire ici : chacun de nous a sur les doctrines de l'Évangile, ou sur les formes de l'Église, sa petite idée particulière, et dès lors favorite. S'il se tait habituellement sur les points essentiels de la foi, du moins sur ce point secondaire, est-il plein de feu et de courage. Le monde, plus clairvoyant que les chrétiens ne le jugent, s'aperçoit bien vite de ces faiblesses, et quand il se trouve en face de ses frères en incrédulité, le monde tourne en ridicule l'importance qu'il nous voit attacher à telle opinion spéciale, parce qu'il ne la lie pas avec les grandes doctrines par nous sous-entendues. Il se persuade (et nous contribuons beaucoup à former cette persuasion) que nous faisons de ce point un point fondamental, une condition de salut; dès lors, trouvant notre prétention déraisonnable, il s'absout lui-même de ne pas y souscrire; et, à la faveur de sa critique fondée à l'égard de notre christianisme si compliqué, il rejette le christianisme si simple de Jésus-Christ. Nous insistons : lui, nous résiste; nous revenons à la charge, pressant l'importance, la nécessité de notre *schibboleth*; et le monde, fatigué, harcelé, finit par nous haïr; non à cause du nom de Jésus, mais à cause du nom que nous avons voulu y ajouter. C'est alors que, nous drapant en victimes, nous nous appliquons, mais à tort, la déclaration de Jésus : « Réjouissez-vous et tressaillez de joie. »

Ah! soyons fidèles et sévères, quand il s'agit d'annoncer le Sauveur, et de vivre selon la piété; mais soyons plus larges, moins orgueilleux, peut-être, lorsqu'il s'agit de nos idées pro-

prés sur des questions particulières qui n'emportent pas la condamnation ou le salut. Effaçons-nous devant le soleil évangélique, et laissons à ses rayons toute leur force pour pénétrer dans les cœurs. Comme Jean-Baptiste, diminuons afin que le Maître croisse, et prenons garde de ne pas être une pierre d'achoppement pour les faibles s'approchant de l'Évangile de Jésus-Christ.

XVI^e MEDITATION.

(LISEZ MATTHIEU, XI.)

« Mon joug est doux. » Il semble d'abord qu'il y ait contradiction dans les termes de cette affirmation, et qu'un joug ne puisse jamais être une chose douce à porter. Mais examinons de plus près cette parole et nous la trouverons d'une justesse admirable.

Qui que vous soyez et quoi que vous fassiez, un joug pèsera inévitablement sur votre vie : le joug de la conscience, si vous cédez à la passion ; le joug de la passion, si vous suivez la conscience. Ces deux forces tirent en sens contraires et l'on ne peut obéir à l'une, sans être déchiré par l'autre. Voilà ce dont chacun de nous a fait la double expérience ; le plus méchant sent encore l'aiguillon du remords, comme le plus saint lutte encore contre de mauvais penchants. Mais de ces deux jougs, lequel est le plus pesant, même à ne tenir aucun compte de l'Évangile ? Celui de la conscience, répond l'homme que la tentation sollicite au mal ; mais dès qu'il a cédé, il change lui-même de langage, et confesse combien lui pèse le joug de sa passion. Consultez encore les vieillards, les hommes d'expérience, les sages de tous les temps, tous vous diront que tôt ou tard le pécheur gémit et pleure sous le fardeau de ses souvenirs ; tous vous diront que la plupart des méchants meurent en regrettant de n'avoir pas mieux vécu ; tandis que pas un homme consciencieux ne regrette en mourant d'avoir résisté aux mauvaises suggestions. En sorte qu'on pourrait déjà dire

qué, comparé au lourd fardeau du mal, le joug de la conscience est facile à porter.

Mais si cela est vrai du joug de la conscience, juge strict et sévère qui ne parle qu'au nom d'une inflexible loi, combien plus cela sera-t-il reconnu juste du joug de Jésus, maître doux et humble de cœur, de Jésus qui pardonne, de Jésus qui appelle et dit : « Venez à moi vous tous qui êtes fatigués et chargés ; » de Jésus qui, fait homme, a connu nos épreuves et partagé nos douleurs ; de Jésus qui ne nous charge pas au-delà de nos forces et qui soulève le fardeau avec nous ; de Jésus qui ne nous commande pas au nom de son droit, mais qui nous prie au nom de son amour, et dont tous les ordres reviennent à cette exhortation : « Aimez-vous comme je vous ai aimés, moi qui donne ma vie pour vous. » Qu'on nous dise en quoi ce joug pourrait être encore allégé. Êtes-vous faibles dans la foi ? Jésus ne vous oblige pas de courir dans ses sentiers, il vous dit d'y marcher et d'y prendre des forces. Êtes-vous pauvres ? Jésus n'exige de vous ni or ni argent ; il vous demande ce cœur que vous pouvez lui donner, tout aussi bien que le riche. Avez-vous comblé la mesure du péché, et votre conscience crie-t-elle justice et condamnation ? Jésus vous répond : pardon et grâce. Graciés et pardonnés, retombez-vous encore de loin en loin, sur la voie étroite de la vie chrétienne ? Jésus vous relève et vous pardonne encore ; il oublie le passé, porte vos regards vers l'avenir, et vous offre les secours de son Esprit pour raffermir vos pas sur cette voie difficile. Que pourriez-vous demander de plus ? Rien sans doute ; et cependant Jésus fait plus encore : il vous donne une satisfaction intérieure, une paix, une joie dans l'accomplissement du devoir sur lesquelles vous n'aviez pas compté. Sans doute, la chair lutte encore, mais l'âme lui résiste avec calme ; la passion parfois se réveille, mais l'Esprit de Dieu triomphe, et votre vieil homme, affaibli par ces défaites successives, succombe enfin dans cette lutte toujours plus inégale et pour vous toujours plus facile. Voilà pourquoi le chrétien peut dire avec vérité le joug de mon maître est doux et son fardeau léger.

Courage donc, ces combats, de jour en jour moins pénibles sur la terre, prendront fin dans les cieus. Alors l'un des deux principes, la passion sera détruite; l'amour du bien seul nous possèdera et se développera dans notre âme. Alors, être saint ne sera plus pour nous un joug, mais un bonheur. Alors nous comprendrons, par expérience, ces extases des saints hommes de la Bible, qui nous parlent de leurs joies à faire la volonté de Dieu avec un enthousiasme qu'aujourd'hui peut-être nous avons peine à comprendre, mais que nous jugerons tout simple lorsque dans le ciel la passion aura cessé de tyranniser nos cœurs. Sur la terre la volonté de Dieu, bien que douce et facile, reste encore un joug; mais dans le ciel la volonté de Dieu ne fera qu'une avec notre volonté. En attendant, veillons et prions.

XVII^e MEDITATION.

(LISEZ MATTHIEU XII, 1 à 21.)

« Je veux la miséricorde et non pas le sacrifice. » Cette parole nous peint très bien et d'un seul trait ce que Dieu demande de l'homme; d'abord, ce ne sont pas des sacrifices, des holocaustes de boucs ou de taureaux; ce ne sont pas des observations de jeûnes ou de fêtes; ce ne sont ni un culte extérieur, ni des actes matériels; mais bien les sentiments de notre cœur, l'amour pour Lui, pour nos frères, et le dévouement qui en découle. « Le sacrifice que Dieu aime, dit le Psalmiste, c'est un cœur brisé et repentant. » « Quand même je donnerais tout mon bien aux pauvres, ajoute Paul, si je n'ai pas l'amour, je ne suis rien; » et ainsi d'un bout à l'autre bout de la Bible, retentissent des échos de cette parole : « Je veux la miséricorde et non pas le sacrifice. »

Cette vérité est devenue si élémentaire pour le chrétien, qu'il serait superflu d'insister ici pour la faire mieux comprendre : et cependant notre nature humaine nous porte si fortement vers la religion de sacrifices, que sans nous en douter, nous perdons bien souvent de vue celle qui nous demande la

miséricorde. De même que la pierre lancée dans les airs, tend par son poids à retomber en terre, notre âme élancée vers le ciel par l'Évangile de grâce, tend toujours à redescendre vers le culte matériel et l'action terrestre, perdant peu à peu l'esprit qui devrait les inspirer. Stricts observateurs du sabbat, comme les Pharisiens peut-être, nous interdisons-nous jusqu'au froissement d'un épi de blé, tandis que comme eux, nous épions pour en médire ceux qui se permettent d'y toucher. Nous montons au temple, poussés par l'habitude ou le devoir, et non par l'esprit de Dieu; dans notre culte domestique, nous ployons le genou, nous lisons des lèvres, écoutons de l'oreille, mais le cœur assez libre pour suivre tout autres pensées. Parfois, nous versons l'aumône pour le pauvre auquel une visite, un mot de compassion auraient encore fait plus de bien. C'est ainsi que nous accomplissons la lettre, tout en échappant à l'esprit; et que nous donnons en sacrifice notre temps, notre argent, nos aises, tout en refusant notre cœur.

Il faut bien nous le dire : tout cela, c'est de la forme; tout cela, c'est du bruit; tout cela, ce n'est rien ! Nous ferons beaucoup mieux, en agissant moins, et en veillant plus sur nos intentions. A l'avenir observons-nous avec tant de vigilance que nous ne fassions pas un geste, ne disions pas un mot qui ne soient la traduction fidèle de nos pensées. Peut-être alors notre action et nos paroles n'auront-elles pas une grande portée; mais par cela même nous serons arrachés au danger de prendre l'écorce pour le fruit, la forme pour le fond, la mort pour la vie. Alors, comprenant mieux ce qui nous manque, nous pourrons mieux le demander.

Le plus difficile pour nous, c'est peut-être de reconnaître aujourd'hui notre pharisaïsme. C'est un reproche que nous aimons tant à faire aux autres, que nous sommes bien loin de supposer que nous l'ayons mérité. Ouvrons donc les yeux à la clarté qui les blesse, prêtons l'oreille au cri qui la déchire; l'important, c'est de voir la lumière et d'entendre la vérité; voici ce qu'il faut avoir le courage de confesser.

Nous, chrétiens, nous avons notre pharisaïsme tout aussi bien que ceux, qu'en dehors de la vraie foi, nous appelons Pharisiens. Le nôtre, pour être subtil, n'en existe pas moins; la meilleure preuve en sortira de notre vie de croyants : depuis des années nous prions Dieu de nous sanctifier; si toutes nos prières ont été des requêtes de notre cœur et non pas un vain bruit de nos lèvres, comment se fait-il que nous soyons aujourd'hui si peu avancés dans la sainteté? Depuis des années nous lisons la Parole de Dieu; si toutes lectures bibliques sont tombées sur notre cœur, comme autant de bons grains sur un terrain bien préparé, et non sur le grand chemin de notre intelligence, comment se fait-il que si peu de ces grains aient levé et porté des fruits? Dieu n'exauce-t-il donc pas les prières? sa Parole retourne-t-elle à lui sans effet? Non! non! mais nos prières n'ont été le plus souvent que de vaines redites; nos lectures que de vaines formalités, et en les faisant les unes et les autres nous avons été de véritables Pharisiens. Nous avons prié des lèvres, écouté de l'oreille, tout en fermant les avenues de notre âme; et nos études évangéliques, il faut le dire, nous ont donné plus la couleur que le fond du chrétien. C'est toujours le sacrifice, rarement, bien rarement la miséricorde.

Mon Dieu aie pitié de nous! Tu vois notre misère, nous périssons, si tu ne nous sauves! Viens, Seigneur, viens à notre secours, et que ton Esprit renouvelle notre cœur après avoir renouvelé notre entendement!

XVIII^e MEDITATION.

(LISEZ MATTHIEU XII, 22 à 50.)

Qu'est-ce que le péché contre le Saint-Esprit que Jésus nous dit ne pouvoir être pardonné, ni dans ce monde, ni dans l'autre? La réponse se trouvera dans les circonstances qui ont provoqué cette déclaration.

Jésus par sa simple parole guérit un sourd-muet, en présence de la foule; on peut supposer qu'il avait en vue, non-seulement le soulagement du malade, mais encore la conversion des témoins du miracle, et que ce prodige était un moyen employé par le Saint-Esprit, pour porter les hommes à la foi. Mais les Pharisiens, plutôt que de se rendre à l'évidence, attribuent cette guérison miraculeuse à l'influence de Satan. Alors Jésus les réprimande, les confond, les condamne, et termine en déclarant que le péché contre le Saint-Esprit ne sera jamais pardonné. Le péché contre le Saint-Esprit est donc celui dans lequel ces Pharisiens viennent de tomber : on ne comprendrait pas sans cela pourquoi Jésus en parlerait dans ce moment.

Ainsi, résister à l'influence divine qui, d'une manière ou d'une autre veut nous éclairer, et pousser cette résistance jusqu'à rendre l'œuvre de Dieu inutile, tel est le péché contre le Saint-Esprit. En d'autres termes, pécher contre le Saint-Esprit, c'est fermer les yeux à la lumière, c'est repousser le pardon; c'est refuser le salut, et par conséquent, rester sous la condamnation. Est-il étonnant qu'un tel péché ne puisse être pardonné? S'il en était autrement, l'homme pourrait continuer à vivre dans le mal et entrer dans le Ciel, encore couvert de ses iniquités; il pourrait rester incrédule et jouir des bénéfices de la foi : il serait pardonné et sauvé malgré lui.

Une comparaison éclairera cette pensée : un homme dépérit chaque jour sous l'influence délétère d'une boisson qu'il affectionne. Un médecin l'en avertit et lui offre un remède infallible; le malade refuse : est-il étonnant qu'il meure? De même, l'homme boit chaque jour le péché, comme de l'eau. Jésus, médecin des âmes lui offre son Esprit, pour le purifier. Le pécheur refuse : est-il plus surprenant qu'il reste condamné? Toutefois, l'un et l'autre veulent justifier leur étrange conduite; et alors le malade dit que le remède est un poison, le Pharisien répond que l'Esprit du Seigneur est l'esprit de Satan, tous deux refusant ainsi le salut, doivent donc nécessairement succomber.

Ce péché irrémédiable est donc celui de tout homme, qui,

sollicité par la grâce à se convertir, repousse cet appel et reste sous la condamnation. Ainsi, les chrétiens, déjà convertis et sauvés, ne sauraient le commettre. Mais qu'ils y prennent garde, un autre danger les menace à côté de ce précipice fermé. L'Esprit de Dieu, après avoir fait accepter la grâce unique du salut, offre les grâces successives de la sanctification, qu'on peut plus ou moins repousser. Le salut est le même pour tous les élus : c'est le passage de la mort à la vie, mais les élus se sanctifient à différents degrés, comme des êtres organisés avec plus ou moins de force et de santé, continuent également à vivre.

Maintenant si nous venons à nous, nous pourrions dire, peut-être, que nous n'avons pas repoussé le pardon, qui du pécheur perdu fait le chrétien sauvé. Mais, pouvons-nous en dire autant de tous les secours que l'Esprit de Dieu nous a offerts, pour nous rendre toujours plus conformes à Jésus-Christ? Non; dans ce sens nous péchons chaque jour contre l'Esprit-Saint; nous le contristons; nous l'éteignons en nous; nous le chassons de son temple. Ce péché ne va pas à la mort, c'est vrai; mais il retarde nos progrès dans la vie spirituelle, et ainsi nous tiendra dans le Ciel, à une plus grande distance du trône de notre Dieu. « Il y a plusieurs places dans la maison de notre Père; » la nôtre pourrait bien être tout près de la porte! On peut être sauvé, dit saint Paul, « comme au travers du feu! »

Notre salut accompli, il reste donc encore sous l'influence de l'Esprit un vaste champ à notre activité. Pécheurs pardonnés et sauvés, réjouissons-nous à la pensée « qu'il n'y a plus pour nous de condamnation; » mais en même temps, « travaillons à notre salut, avec crainte et tremblement. » Travaillons tandis qu'il est jour, car le temps vient où nous regretterons, en vain, d'avoir perdu un jour, une heure, un seul instant!

XIX^e MEDITATION.

(LISEZ MATTHIEU XIII, 1 à 23.)

« Pourquoi leur parles-tu par paraboles? » disent les Apôtres à Jésus. « Afin, répond le maître aux disciples, que vous, vous compreniez et que ceux du dehors ne comprennent pas. » Le langage de Christ est donc clair pour les uns, et inintelligible pour les autres. Cependant, remarquons-le bien : les paroles en sont exactement les mêmes pour les deux classes d'auditeurs, comme aussi les intelligences qui les admettent ou les repoussent, sont de même nature et de même portée. Comment se fait-il donc que des esprits si semblables reçoivent si différemment les mêmes enseignements? Comment se fait-il que l'Évangile apparaisse aux uns comme la sagesse de Dieu, et qu'il soit pour les autres folie et scandale? C'est, nous dit ailleurs Jésus, que Dieu « cache aux intelligents et aux sages ce qu'il révèle aux petits enfants. »

Mais cette explication ne fait qu'accroître la difficulté : pourquoi Dieu se cache-t-il aux intelligents et aux sages, et se révèle-t-il aux petits enfants? Le voici : les sages dont il s'agit ici sont les hommes qui s'estiment tels et qui ne le sont pas, car saint Paul oppose leur sagesse à la sagesse de Dieu ; et les petits enfants dont il est question dans ce passage, sont les hommes qui se font petits, car Jésus dit que ressembler à un enfant, c'est devenir humble comme lui. En sorte qu'en substituant aux expressions *sages* et *petits enfants*, ce qu'elles signifient, vous aurez cette pensée : Dieu se cache aux orgueilleux qui se prétendent sages, et il se révèle aux humbles qui se sentent petits enfants.

Eh! en effet, pourquoi Dieu donnerait-il son Esprit de lumière à celui qui se croit assez intelligent pour comprendre par lui-même? Un tel homme ne peut pas le demander, et par conséquent pas le recevoir. D'ailleurs, comment un homme

qui est sage à ses propres yeux, un homme content de lui-même, un homme plein de sa propre justice, pourrait-il saisir une doctrine qui l'humilie afin de le sauver? C'est impossible; son esprit n'est pas tourné de ce côté; en vain la Parole de Dieu l'y pousse; lui, fait effort pour s'en détourner. Aussi, pour les plus illustres philosophes, la Bible a-t-elle eu de grandes clartés et des obscurités profondes, et l'un d'eux a-t-il pu dire : « L'Évangile a des caractères de vérité grands, frappants, inimitables, » et ajouter aussitôt : « avec tout cela cet Évangile est plein de choses incroyables. » Oui, l'Évangile était incroyable pour un homme trop satisfait de son intelligence et de sa moralité pour se persuader que son cœur fût mauvais, sa vie pécheresse, et qu'il n'y eût de salut pour lui que dans la grâce et le pardon. Oui, en même temps cet Évangile était frappant de vérité pour ce même écrivain, quand il ouvrait sa conscience, instinct divin, à l'influence des beautés morales inspirées par le Saint-Esprit.

Mais si Dieu, par la nature des choses mêmes, ne peut se révéler à ceux qui ne pensent pas avoir besoin de son secours et de sa révélation, comment n'aurait-il pas compassion d'êtres faibles et ignorants, confessant leur ignorance et leur faiblesse, et lui demandant de les éclairer et de les fortifier? Leur humilité n'est-elle pas le plus touchant motif que puisse émouvoir le cœur d'un Père? Leur humilité ne sera-t-elle pas le plus puissant ressort pour les pousser à la prière? et s'ils prient, Dieu leur refusera-t-il de les entendre? « Si nous, tout méchants que nous sommes, nous savons donner de bonnes choses à nos enfants, combien plus notre Père céleste ne donnera-t-il pas son Saint-Esprit à ceux qui le lui demandent! »

Voulons-nous donc avancer dans l'intelligence de la Bible? Abaissons-nous; que nos genoux fléchissent, que notre tête s'incline; nous sommes devant le Dieu qui fait grâce aux humbles et se révèle aux petits enfants.

XX^e MEDITATION.

(LISEZ MATTHIEU XIII, 24 à 58.)

La question que les serviteurs adressent au père de famille : « Seigneur, n'as-tu pas semé de la bonne semence dans ton champ ; d'où vient donc qu'il y a de l'ivraie ? cette question est au fond celle qui, depuis six mille ans, fait le tourment de tous les philosophes : comment se fait-il que cet univers, où la bonté de Dieu brille à chaque pas, porte en même temps des traces de mal et de désordre ? L'explication la plus habituelle des sages du siècle est celle-ci : « nos maux viennent des limites de notre être ; ils étaient inévitables dans la création du meilleur des mondes possibles. » Ce qui revient à dire que Dieu lui-même est imparfait et borné dans sa puissance, car nous concevons un mieux qu'il n'a pas su réaliser.

Le christianisme résout la difficulté d'une toute autre manière ; il nous apprend que l'ivraie a été semée dans le champ par l'ennemi de nos âmes, par Satan. Cet être malfaisant, principe du mal, dont il est ici question, est mentionné dans mille autres passages de la Parole de Dieu. C'est le Serpent qui séduit nos premiers parents, en Eden ; c'est le Tentateur de Christ au désert ; c'est le Malin dont nous prions Dieu de nous délivrer dans l'Oraison dominicale ; c'est le Diable qui entre dans le cœur de Judas ; c'est le Lion rugissant qui rôde autour de nous ; enfin, c'est l'Ange déchu qui doit être au dernier jour lié pour une éternité. Donc, d'après la Bible, indubitablement il existe un être qui s'oppose aux desseins de Dieu, veut notre malheur et y travaille avec une persévérance et une adresse diaboliques : il existe un être qui se nomme Satan !

Et lors même que la Parole de Dieu ne nous l'aurait pas appris, n'aurions-nous pas trouvé la triste preuve de son existence dans l'étude de notre cœur ? Hélas, avouons-le, l'existence de Dieu n'est pas plus clairement établie par les mer-

veilles de la création que l'existence de Satan par les tempêtes soulevées dans notre âme. Si Satan n'existe pas, d'où nous viennent donc ces idées mauvaises, tombées subitement dans notre esprit, sans que nous sachions ni pourquoi, ni comment? D'où nous viennent ces tentations auxquelles nous résistons ou succombons, mais que dans tous les cas nous sentons bien distinctes de nous-mêmes? Comment nous expliquer en nous cette volonté double et simultanée? Comment se fait-il, si nous sommes seuls dans notre cœur, que nous aimions le bien en même temps que nous faisons le mal, et qu'ainsi notre volonté et notre action aillent en sens contraires? N'avez-vous jamais senti une force étrangère, puissante, vous pousser, et porter votre main et vos yeux vers une convoitise en même temps que votre conscience prononçait votre condamnation? Et cependant n'avez-vous pas accompli ce mal, malgré votre conscience, malgré vos efforts, je dirai presque malgré votre volonté? C'est vous qui avez cédé, c'est vrai; mais n'est-il pas aussi vrai que vous vous sentiez attirés? Quand vous avez surmonté la tentation, n'est-elle pas revenue le lendemain? et une, deux, trois fois vaincue, n'a-t-elle pas triomphé au moment où vous vous y attendiez le moins? Oui, vous comme moi, moi comme vous, nous avons senti Satan se glisser dans notre âme, nous suggérer des pensées qui nous faisaient frémir, et cela au milieu même de nos plus saintes occupations. Oui, nous l'avons vu nous caresser jusqu'à l'accomplissement de son désir, alors se retirer en ricanant et nous laisser en proie à la honte et au remords. Si ce n'est pas Satan qui fait cela, qui est-ce donc? Est-ce nous, ayant à la fois deux volontés et deux désirs opposés? Est-ce Dieu qui nous pousse au mal après nous avoir prescrit le bien? Non, c'est l'ennemi de nos âmes, c'est Satan en personne.

Il faut donc bien nous le dire, et dans cette pensée nous puiserons un nouveau motif pour résister à la passion : quand une mauvaise pensée s'empare de nous et nous tourmente jusqu'à ce que nous l'ayons accomplie, disons-nous que ce n'est pas notre volonté que nous faisons, mais celle de Satan; nous de-

venons son ouvrier, et son ouvrier pour travailler contre nous-mêmes; nous devenons son complice, et son complice pour nous enfoncer un poignard dans le sein. Ce n'est pas à nous, c'est à lui que nous obéissons; ce n'est pas notre volonté, c'est la sienne que nous suivons; ensorte qu'en abandonnant le service de Dieu, nous ne recouvrons pas notre liberté, mais nous entrons au service de Satan! Secouons donc un joug honteux, que nous n'avons peut-être toléré jusqu'à ce jour que parce que nous avons cru faire notre propre volonté, et puisque nous ne pouvons servir qu'un maître, donnons-nous entièrement à Celui dont le joug est doux et le fardeau léger.

XXI^e MEDITATION.

(LISEZ MATTHIEU XIV, 1 à 24.)

Quand on rapproche les deux anneaux extrêmes de la série d'événements que l'Évangile rapporte sur Hérode, on se demande comment ils peuvent appartenir à la chaîne d'une seule et même vie; comment ce prince a pu commencer par consulter le Prophète et finir par lui trancher la tête? Mais lorsqu'on suit des yeux et de la main les divers chaînons qui unissent ces deux extrémités, l'étonnement disparaît, et il ne reste que cette leçon: que la pente au mal est glissante, qu'on y avance à son insu, et qu'après les premières fautes, l'homme s'y précipite, comme après le premier pas sur le bord d'un précipice, le voyageur roule inévitablement jusqu'au fond de l'abîme! Nous allons en étudier un triste exemple.

Hérode a épousé la femme de son frère, voilà sa première faute. Toutefois, ce prince est loin d'être un homme de tous points corrompu; il écoute encore la voix de la conscience et prend les conseils de l'homme de Dieu pour gouverner son peuple. Mais Hérodiade, effrayée de l'influence que Jean-Baptiste prend sur l'esprit de son époux, demande que le conseiller soit mis en prison. Hérode, qui a sacrifié son frère à son amour coupable, hésita-t-il longtemps à lui sacrifier encore un étranger?

D'ailleurs, pense-t-il sans doute, enfermer Jean-Baptiste dans la prison de son palais, ce n'est pas lui faire du mal; c'est peut-être le mettre à l'abri des machinations de son ennemie; enfin le Prophète ainsi retenu près de lui, n'en sera que plus facilement consulté. La prison s'ouvre... le second pas dans le mal est accompli.

Plus tard Hérode donne une fête; il n'y a là rien de bien condamnable; on y boit avec excès; la faute est un peu plus grave mais elle n'est pas encore énorme; remarquez seulement qu'elle découle de la première. Quand les têtes sont échauffées, on propose des danses; dans tout autre moment la danse eût peut-être été repoussée; mais après un festin, mais après d'abondantes libations, c'était la chose du monde la plus innocente, c'était un simple délassement. Oui, mais tenez compte des pensées impures, des désirs coupables qui s'élèvent dans les cœurs, et vous verrez que c'était faire un troisième pas vers les bords de l'abtme.

La fille d'Hérodiad a été si légère, si gracieuse, que la tête affaiblie d'Hérode ne peut résister aux charmes de sa danse voluptueuse, et dans son fol enthousiasme, ce prince promet, avec serment, en récompense à la jeune fille, jusqu'à la moitié de son royaume! Parole inconsidérée, sans doute; mais parole que l'orgueil va transformer en un joug de fer, sous lequel la volonté d'un roi même devra plier.

La jeune fille, après avoir consulté sa mère, demande la tête de Jean-Baptiste. Que répondra le roi? Sa promesse a été faite avec serment; s'il y manque, pense-t-il, les seigneurs de sa cour n'auront plus de confiance en sa parole; d'ailleurs Jean-Baptiste n'est qu'un seul homme, on aurait pu lui demander bien davantage; et alors, mû par la vanité, étourdi par le vin, entraîné par la volupté, Hérode ordonne le supplice! A ce dernier pas, son pied se pose sur le vide, et le malheureux tombe d'un seul coup au fond du précipice. Quoi d'étonnant? n'était-il pas au bord? et ce bord, ne l'avait-il pas atteint sans beaucoup de peine, ni de crainte? Exemple effrayant de l'empire que le mal exerce sur nous, dès que nous lui avons entr'ouvert

notre cœur! Sans doute, la conduite lâche et criminelle d'Hérode nous indigné, nous glace d'épouvante; et cependant, qui de nous ne pourrait découvrir dans sa propre vie une chaîne de fautes, imperceptible par un bout, énorme par l'autre? Ce sont de ces secrets que le monde ignore, mais que chacun peut retrouver en interrogeant sa conscience. Aussi ferons-nous bien, à l'avenir, de nous défier de nous-mêmes et de ne pas nous imaginer qu'il y ait une si grande distance entre la faute isolée et le vice d'habitude, entre le vice qu'on cache et supporte, et le crime qui épouvante. Le moyen le plus sûr de ne pas faire le dernier pas, c'est d'éviter le premier. Jésus le savait bien, quand il nous a fait dire, non-seulement: délivre-nous du mal, mais encore: préserve-nous de la tentation.

XXII^e MEDITATION.

(LISEZ MATTHIEU XIV, 22 à 36.)

Il règne entre les principes et les faits de l'Evangile une harmonie bien digne d'être remarquée. Les doctrines et l'histoire mêlées, confondues, jetées pêle-mêle à chaque page de ce livre, se fondent si bien ensemble qu'on reste convaincu que Celui qui a posé les préceptes est bien Celui qui dirige les événements. Nous allons en juger.

La vérité, le plus souvent exprimée dans la Bible, sous forme de préceptes ou d'exhortation, est incontestablement celle-ci: crois, et tu seras sauvé. Les passages qui la contiennent sont trop nombreux pour qu'il soit possible de les énumérer ici. D'un bout à l'autre de l'Evangile, c'est la foi, toujours la foi, que Christ et les Apôtres posent comme base du salut.

Maintenant, pour apprécier le genre d'harmonie dont nous avons parlé, entre les doctrines et les faits de nos saints Livres, rapprochons de cette doctrine du salut par la foi un fait historique, par exemple la belle scène de Jésus marchant sur les eaux et de Pierre allant à sa rencontre.

Au milieu de la mer de Galilée, pendant les ténèbres de la

nuit, les Apôtres, livrés à eux-mêmes, aperçoivent tout à coup un corps glisser sur les flots et s'approcher de leur barque. Ils croient voir un fantôme; et, de frayeur, ils poussent de grands cris. La voix bien connue de Jésus les rassure : c'est moi, dit-il, n'ayez point peur. La confiance revient au cœur des Apôtres, et Pierre, le plus ardent, s'écrie dans le transport de sa joie et de son admiration : « Seigneur, commande que j'aïlle à toi sur les eaux. » — « Viens, » lui dit Jésus. Pierre descend de la nacelle et marche sur la mer. Ici, déjà, non le précepte, mais l'histoire nous montre Pierre soutenu par la foi, et dès-lors s'avançant sans danger.

Mais le vent, jusque-là douce brise, se fortifie et gronde; Pierre s'effraie, repasse de la foi au doute, et aussitôt commence à s'enfoncer. Encore ici donc, non le précepte, mais l'histoire nous montre le doute ramenant le danger, comme la foi avait obtenu le secours, et nous présente même ce doute qui n'est ni la foi, ni l'incrédulité, entraînant un péril qui n'est non plus ni la mort, ni le salut. Il commençait, dit l'Évangéliste avec une admirable justesse d'expression, « il commençait à s'enfoncer. »

Mais la vue du péril fait sentir à Pierre le besoin du secours; la foi se ranime dans son cœur; la prière revient sur ses lèvres; désespérant de lui-même, il met toute sa confiance au Sauveur et s'écrie : « Seigneur, Seigneur, sauve-moi ! » Jésus l'exauce; Pierre remonte sur les flots, et bientôt repose paisible dans la nacelle à côté de son Sauveur. C'est-à-dire qu'enfin l'histoire, comme le précepte, nous montre la foi complète produisant un salut également complet.

Voilà donc d'après ce récit, la foi d'un homme servant de mesure exacte aux secours qu'il reçoit de son Dieu : il croit et marche; il doute et s'enfonce; il croit de nouveau et il remonte. Admirable proportion entre la dose du remède et son efficacité; juste équilibre entre la force et le poids qu'elle soulève; simple et touchant récit, où l'absence comme la présence de la foi concourent à nous montrer que par elle et par elle seule l'homme sera sauvé.

Or, n'est-ce pas là précisément ce que nous avaient déclaré, sous forme de précepte, toutes les pages de la Bible? et ne touchons-nous pas du doigt cet admirable accord entre les faits et les doctrines? Oh! mon Dieu, que ta sagesse est grande, que ta parole est admirable, que les traces de ton doigt sur ce Livre sont profondes et resplendissantes de clarté!

Si telle est la foi, quelle n'est donc la puissance du levier que Dieu a mis entre nos mains! Quel inappréciable trésor ne portons-nous pas dans un vase de terre! Hélas! ne serait-il pas plus juste de dire quelle perle de grand prix nous laissons enfouie? Une source d'eau vive nous est ouverte, et nous allons nous creuser des citernes crevassées! Nous pourrions remuer les montagnes par la foi, et notre incrédulité nous retient immobiles! Nous restons, nous languissons dans le péché, nous nous traînons sur cette terre quand nous pourrions devenir saints, et nous élever jusqu'aux cieux. Oh! Jésus, nous nous enfonçons comme Pierre dans l'abîme; donne-nous donc comme à lui de crier: « Seigneur, sauve, sauve-nous! » Nous croyons; mais nous voulons mieux croire; « subviens, Seigneur, subviens à notre incrédulité! »

XXIII^e MEDITATION.

(LISEZ MATTHIEU XV, 1 à 20.)

La loi prescrivait aux juifs d'honorer leurs parents, et de faire des offrandes à leur Dieu. Pour éluder à la fois ces deux obligations, voici comment s'y prirent les Pharisiens: Si leur père leur demandait quelque secours, ils répondaient: *Corban*; c'est-à-dire, ce que tu me demandes ne m'appartient plus; je le destine au Seigneur. Si le prêtre de l'Éternel venait alors réclamer l'offrande, le Pharisien déclarait qu'elle ne devait être livrée qu'après sa mort; et ainsi, débarrassé de son père et de son Dieu, ce stricte observateur de la lettre tuait l'esprit de la loi, et restait paisible possesseur de son bien. Il fit plus: com-

me l'obligation pesait encore sur la fortune de ses héritiers, il imagina de dire que l'énoncé de la formule de consécration tenait lieu de la consécration elle-même, et qu'ainsi, après sa mort comme pendant sa vie, il était libéré sans rien donner à personne de tout ce qu'il avait promis. Telle est la doctrine absurde dont parle ici Jésus, et qui déclarait tout homme déchargé de l'obligation de secourir son père pourvu qu'il prononçât ce seul mot : *Corban!*

A l'ouïe d'un tel principe, l'esprit reste confondu, le cœur se serre, et l'on se demande s'il est bien possible que les hommes l'aient jamais conçu et pratiqué; hélas! cela n'est que trop certain, puisque Jésus le dit; et, d'ailleurs, n'est-ce pas la conséquence logique de cet orgueil humain qui, plutôt que de se déclarer incapable d'accomplir la loi, préfère la fausser et la détruire? Il est facile de s'en convaincre.

Tout homme mis en présence de la loi divine, est obligé de reconnaître qu'il en a violé tous les commandements. Mais si l'évidence sollicite cet aveu, l'orgueil défend de le faire, et suggère bientôt les moyens d'y échapper, en affaiblissant les exigences de cette loi. La loi demande des vertus, c'est-à-dire des œuvres bonnes dans leur principe; mais l'homme s'arrêtant à l'idée d'œuvres, s'attache uniquement dans les siennes à la bonté des résultats. Quand ces œuvres elles-mêmes coûtent trop à son cœur passionné, il les remplace par d'autres plus faciles; à celles-ci encore trop gênantes, il substitue des œuvres méritoires par convention. Ces dernières, tôt ou tard, jugées trop pénibles, sont tôt ou tard remplacées par de simples paroles, par de vaines formes. C'est ainsi que par degré, l'orgueilleux Pharisien anéantit la loi, tout en prétendant l'accomplir.

Si l'orgueil est la source de toutes ces coupables transformations que l'homme fait subir à la loi de Dieu, tenons-nous donc prosternés dans une profonde humilité. Écoutons dans toute la pureté la Parole de Sinaï; loin de fermer les yeux aux clartés menaçantes qui s'en échappent contre ses transgresseurs, reconnaissons-nous pour les coupables, implorons notre grâce, et levons nos regards suppliants vers la croix du Sauveur. Là,

nous trouverons le pardon pour le passé, la force pour l'avenir; et dès lors, ne redoutant plus la loi, dont les foudres ne peuvent plus nous atteindre, nous travaillerons, poussés par l'amour, à suivre les commandements d'un Père, devenus doux et faciles pour le cœur de ses enfants.

XXIV^e MEDITATION.

(LISEZ MATTHIEU XV, 21 à 30.)

Il n'y a dans la Parole de Dieu qu'une seule définition de la foi; mais il s'y en trouve des milliers d'exemples. C'est que la foi doit plutôt être sentie que comprise, plutôt être jetée dans notre cœur que déposée dans notre esprit. Suivons donc la voie que nous trace l'Évangile; étudions les faits au lieu de développer des théories.

Une femme vient demander à Jésus la guérison de sa fille. Il faut que sa confiance soit bien grande, car remarquez qu'elle est étrangère à la patrie, à la religion, à toutes les circonstances de celui qu'elle implore. Elle fait entendre humblement sa requête, Jésus ne répond pas; elle crie de nouveau, Jésus la repousse; elle insiste et se prosterne, le Sauveur l'insulte presque en la comparant à un chien! Dans cette désespérante extrémité, que va faire la Cananéenne? Malgré le silence du Sauveur, malgré son refus, malgré ses paroles humiliantes, elle persévère et demande avec un redoublement d'ardeur la guérison de son enfant. Alors contre l'attente des Apôtres et de la foule, Jésus l'exauce enfin.

Pourquoi donc le Sauveur a-t-il refusé si longtemps la grâce que finalement il voulait accorder? La réponse se présente d'elle-même: Jésus voulait ainsi éprouver la foi de cette femme; et s'il pouvait nous rester un doute sur son intention à cet égard, il serait levé par l'examen attentif de sa conduite dans des circonstances tout à fait analogues. Presque toujours

Jésus éprouve la foi de ceux qui le prient avant de les exaucer. Rencontre-t-il un aveugle ? il ne le guérit pas de suite, mais il oint ses yeux de boue, et l'envoie se laver dans les eaux de Siloé, et ce n'est que lorsque cet homme a donné une preuve visible de sa foi en se rendant au réservoir qu'il recouvre la vue. Un second aveugle se présente-t-il encore ? Jésus ne le guérit pas plus vite ; mais il le conduit hors de la bourgade, lui frotte les yeux avec de la salive, lui demande s'il voit quelque chose, et ce n'est que lorsque celui-ci répond qu'il voit des hommes qui lui semblent des arbres, que Jésus-lui rend complètement la vue. Ailleurs, c'est un sourd-muet qui n'entend et ne parle qu'après une épreuve du même genre ; ailleurs, ce sont les aveugles de Jéricho que Jésus laisse courir et crier, et dont il n'ouvre les yeux qu'après avoir entendu leur réponse à cette question : Que voulez-vous que je vous fasse ? Dans l'Ancien-Testament comme dans le Nouveau, l'épreuve de la foi précède son triomphe : Naaman n'est guéri qu'après s'être plongé sept fois dans le Jourdain ; les murailles de Jéricho ne tombent que lorsque les Israélites en ont fait le tour, chaque matin pendant une semaine ; et ce n'est qu'après avoir levé le couteau sur le sein d'Isaac, qu'Abraham est appelé le père des croyants.

Maintenant, si l'on demande pourquoi Dieu, qui connaît le fond des cœurs, veut cependant nous faire subir des épreuves, comme s'il ne le connaissait pas, répondons à coup sûr qu'il le fait pour notre bien. Ne discutons pas avec notre Père ; il veut éprouver notre foi, qu'il l'éprouve ; et de ces exemples tirons un avertissement salutaire, c'est que nous devons persévérer quand même Dieu semblerait d'abord ne vouloir pas nous exaucer. Il ne peut pas en être autrement pour nous qu'il n'en a été pour tous les hommes dont nous parle la Bible ; c'est ce qu'il faut bien nous dire, et en conséquence, prier et prier jusqu'à ce qu'on nous réponde.

Mais hélas ! notre confiance en Dieu est si faible, qu'elle ressemble assez à de la défiance ; il semble, en vérité, que ce soit nous qui voulions éprouver Dieu et savoir s'il nous tiendra

ce qu'il nous a promis. Nous prions pendant un certain temps ; nous espérons dans une certaine limite, et lorsque l'objet de nos vœux n'arrive pas à l'heure par nous fixée, nous tombons dans le doute, cessons de prier et nous plaignons de n'avoir pas été exaucés.

Ah ! ce n'est pas ainsi que croyait et priait la Cananéenne : ce n'est pas ainsi que croit et prie le pécheur qui sent sa misère ; ce n'est pas ainsi que croit et prie celui qui se fait de justes idées de la bonté de son Créateur et de son Père. Il sait qu'il en a reçu la vie, il sait qu'il ne respire que par le soin de sa providence, et que le tendre Père qui nourrit son corps ne laissera pas périr son âme. La bonté et la puissance de son Dieu dans la nature lui révèlent sa bonté et sa puissance dans la grâce ; il espère donc, même contre toute espérance, et attend la paix, la joie du Saint-Esprit au milieu même des angoisses qu'il lui faut traverser, comme il attend avec assurance l'astre du jour après les ombres de la nuit, le printemps après l'hiver, la moisson avec chant de triomphe après les semailles répandues avec larmes. Prions, croyons ; mais prions et croyons avec la persévérance de la Cananéenne, et rappelons-nous qu'avec une instance de moins de sa part, cette femme s'en retournait sans être exaucée !

XXV^e MEDITATION.

(LISEZ MATTHIEU XVI.)

« Si quelqu'un veut venir après moi, dit Jésus, qu'il renonce à lui-même. » C'est qu'en effet le renoncement à sa personnalité est la base de la vie chrétienne. Jésus s'est donné tout entier à nous ; de même nous devons nous donner sans réserve à lui, et aussi longtemps que nous n'aurons pas fait complètement ce sacrifice, aussi longtemps nous gémirons sous les tiraillements d'un cœur partagé.

Oui, voilà la source de nos souffrances morales, faibles chrétiens que nous sommes; c'est qu'en entrant au service de Jésus-Christ, nous voulons rester en partie indépendants. Comme le serviteur selon le monde, nous offrons à notre Maître une partie de notre temps; mais nous nous réservons certaines heures du jour ou certains jours de l'année. Comme le serviteur selon le monde, tout en travaillant pour notre Seigneur, nous tenons nos intérêts bien distincts des siens, nous établissons une juste balance entre son salaire et nos fatigues. Comme le serviteur selon le monde, enfin, nous obéissons plus par l'activité de notre corps que par la soumission de notre esprit, et c'est, sinon en murmurant, du moins avec peine, que nous accomplissons notre tâche; ainsi dans cette dure servitude, quelles que soient nos œuvres, notre activité, notre obéissance, nous restons le véritable propriétaire de nos pensées, de nos affections, et ce que nous accordons à Dieu lui est plutôt vendu que donné. Certes, ce n'est pas là se renoncer soi-même.

Aussi, une semblable vie est-elle un supplice prolongé; mille fois mieux vaudrait nous sacrifier tout entiers, nous renoncer complètement; car alors en donnant notre vie à Jésus, nous la retrouverions en lui libre et heureuse.

Le véritable serviteur de Christ n'est plus, comme nous le sommes encore, un esclave dans la maison; il devient le fils, l'héritier, et dès lors, identifiant ses intérêts avec ceux de son Maître, il ne désire plus, ne fait plus que ce que désire et fait son Père. Plus d'intérêts distincts, plus de volonté propre, plus de personnalité; mais une abnégation, un anéantissement complet du moi. Dès lors les projets de son Seigneur devenant les siens, il les poursuit comme sa propre œuvre; c'est-à-dire, avec plaisir. Dès lors ses idées, ses sentiments, le but de son existence, tout s'agrandit; il ne s'aime plus lui seul, mais il aime tous les hommes; il ne cherche plus sa propre gloire; mais lui, vermisseau, travaille à la gloire de Dieu en s'occupant de la conversion du monde; il s'occupe des affaires de sa maison. Ainsi, d'esclave il devient libre; de serviteur,

il devient fils; il retrouve dans ce renoncement lui-même, le bonheur, la vie, la liberté.

Il est vrai que le chrétien peut tenir à la fois de l'esclave et du fils, et ne passer que lentement de la pénible position de l'un à la place si douce de l'autre; sentir un jour la force de ces raisons, et devenir pour un moment fils obéissant; les oublier une heure après, et retomber serviteur tremblant; mais si tel est notre cas, disons-nous bien qu'il nous est impossible d'être véritablement heureux et de nous sanctifier réellement dans cette fausse voie; que d'après Jésus, il faut choisir : servir Dieu, ou Mammon; nous donner entièrement au Seigneur, ou redevenir complètement notre propre maître,

Notre propre maître? Ah! nous avons trop souffert jadis dans cette liberté, pour y retomber volontairement aujourd'hui. Nous savons ce qu'il en coûte de traîner, au milieu des plaisirs du monde, une conscience chargée vers le tombeau. Non, rompons plutôt les liens qui nous retiennent encore dans notre propre esclavage; entrons sans partage au service de notre Dieu, et faisons de sa vie notre vie, de ses plans nos plans, de son bonheur et de sa sainteté notre bonheur et notre sainteté.

XXVI MEDITATION.

(LISEZ MATTHIEU XVII.)

Au milieu des événements extraordinaires qui remplissent les Évangiles, il n'en est pas un second peut-être aussi majestueux que la transfiguration de Jésus sur le Thabor. Le visage de Christ resplendit de divinité, ses vêtements étincellent de lumière; Moïse, jadis le dépositaire de la loi, Élie le grand Prophète d'Israël, tous deux depuis des siècles citoyens des Cieux, redescendent sur la terre pour s'entretenir avec le Sauveur. Pendant cet échange de pensées profondes et divines, une nuée couvre la montagne, une voix éclatante s'é-

chappe de son sein, et Dieu lui-même fait entendre ces paroles : « C'est ici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection. »

Mais quel est le but d'une aussi brillante apparition ? Un autre Évangéliste va nous le révéler : « Ils s'entretenaient ensemble de la mort que Jésus devait souffrir. » Quelle ne doit donc pas être l'importance d'une mort qui nécessite l'auguste réunion d'Élie, de Moïse, de Jésus et de Dieu !

Mais, qu'ont dit sur cette mort les voix de cette mystérieuse assemblée ? Tous les Évangélistes gardent à cet égard le plus profond silence. Les Apôtres, présents à l'entretien, n'en ont pu pénétrer le sens. Pierre, le plus hardi, le plus intelligent peut-être, semble avoir perdu l'esprit en écoutant ces sublimes discours. Aussi, cette mort reste-t-elle encore aujourd'hui pour nous un mystère insondable ; nous savons qu'elle nous a sauvés ; mais comment ? nous l'ignorons ; pour nous comme pour les Apôtres, comme pour les anges, c'est un mystère dont nous apercevons les bords, mais que nos regards ne sauraient pénétrer jusqu'au fond.

Enfin le spectacle que les Apôtres contemplèrent sur le Thabor et que nous y contemplons nous-mêmes par la foi, est le plus glorieux qui jamais ait brillé sur la terre : Moïse, représentant de la Parole de Dieu ; Élie, le seul Prophète jugé digne de ne pas mourir ; Jésus, le Sauveur du monde ; Dieu lui-même, personnifié dans le son d'une voix ; voilà les personnages de cette scène imposante ; voilà les rayons qui projettent leur gloire sur l'objet de la divine conférence, et voilà enfin ce qui nous fait comprendre que cette mort, contre toutes nos idées humaines, devait être féconde et glorieuse, et devenir, selon la promesse des armées célestes, planant sur Bethléem, « un grand sujet de joie pour la nation. »

Prosternons-nous donc devant ce mystère qui nous échappe ; mesurons la grandeur de notre salut sur l'importance de la mort qui nous l'assure, et enfin réjouissons-nous de la gloire qu'elle nous présage, à nous chrétiens, destinés à devenir conformes à Celui qui fut transfiguré sur le Thabor, semblables à

Jésus-Christ ! mais surtout rappelons-nous que cette ressemblance doit commencer dès ici-bas dans une vie sainte et pure.

XXVII^e MEDITATION.

(LISEZ MATTHIEU XVIII, 1 à 22.)

« Si deux ou trois d'entre vous, nous dit Jésus, s'accordent sur la terre pour demander quelque chose, tout ce qu'ils demanderont leur sera accordé par mon Père qui est aux cieux. Car où il y a deux ou trois personnes assemblées en mon nom, j'y suis au milieu d'elles. »

Après avoir lu cette déclaration de Jésus, nous ne voudrions pas dire que Dieu n'exauce pas tout aussi bien la prière secrète du chrétien que la prière publique de l'Église ; cependant on ne peut s'empêcher de reconnaître que cette déclaration semble attacher un avantage à la prière faite en commun. Au reste, on comprend qu'il en soit ainsi quand on se laisse guider par l'analogie de la foi. Le but vers lequel tend toute l'économie évangélique, c'est l'amour des hommes pour Dieu, des hommes entre eux ; l'union dans la prière, qui suppose ces deux amours, doit donc être agréable au Seigneur. Ce ne sont plus des hommes étrangers les uns aux autres qui, chacun fermé dans son cabinet, font monter leur requête vers leur Créateur ; ce sont des frères qui, se tenant par la main, présentent à leur Père l'expression d'un sentiment unanime. Leur affection mutuelle, les vœux des uns pour les autres, cet échange de bons services jusque dans le sein de Dieu, tout cela émeut les entrailles de ce père, réjouit son cœur et le prédispose à les mieux écouter.

Que chacun de nous se rappelle ici ses expériences auprès de son père selon la chair. Ce père a-t-il jamais été mieux disposé à vous satisfaire que lorsque, réunis à vos frères et sœurs, vous exprimiez un seul et même désir, et qu'une seule faveur faisait plusieurs heureux ? Non, rien n'est plus touchant qu'une prière commune ; aussi, même ici-bas l'infortune qui craint de ne pas

obtenir l'objet de sa demande, s'unit-elle à une autre infortune pour solliciter plus efficacement.

Mais la prière, ou si vous le préférez, le culte rendu à Dieu et la lecture de la Bible, pratiqués entre deux ou trois frères ou dans un cercle de famille, offrent encore d'autres avantages. Il y a réaction des uns sur les autres; quand deux amis s'entre-tiennent ensemble des choses de Dieu, du choc de leur parole, jaillit la lumière. On l'a dit : les chrétiens isolés sont des tisons fumants; rapprochés, ils se réchauffent, la flamme brille et le feu sacré reprend toute sa vigueur. Tous les chrétiens ont leurs jours de langueur, mais pour tous ce jour n'est pas le même, et en se rapprochant, les forts d'aujourd'hui soutiendront les faibles, qui devenus forts, à leur tour, leur rendront le même appui demain.

Ne nous bornons donc pas plus au culte particulier qu'au culte public. Ayons pour lire notre Bible et prier notre Dieu, de petites réunions journalières en famille; ce n'est pas tout. Là, le plus habituellement, un seul parle pour tous, ou si des paroles s'échangent, c'est presque toujours entre le père et l'enfant, entre le maître et le serviteur, ce qui donne à l'entretien le ton et la tournure d'une instruction. Mais ayons encore nos prières et nos lectures entre amis, entre frères, dans un cercle intime où chacun puisse ouvrir son cœur en toute liberté, sans prétention et sans crainte; confesser sa foi, comme ses doutes, exposer ses expériences, rendre compte de ses pensées secrètes et faire ainsi du bien à ceux mêmes dont il en espère et en retire. Mais par-dessus tout que ces conversations, ces lectures, ces prières, soient faites avec une grande simplicité. Si malheureusement quelqu'un s'érige en docteur, les uns l'imiteront, les autres garderont le silence; qui sait si la discussion disputeuse ne s'en suivra pas et ne viendra pas ainsi changer, en une arène d'une vaniteuse science, le sanctuaire de frères réunis pour être mieux exaucés? Oui, le Sauveur a promis de se trouver là où deux ou trois seraient rassemblés, mais remarquez bien la condition : « Rassemblés en son nom ! »

XXVIII^e MEDITATION.

(LISEZ MATTHIEU XVIII, 21 à 35.)

Il est sans doute inutile de rappeler au chrétien, gracié par son Dieu, qu'il doit rester étranger à toute pensée de vengeance. L'homme qui serait encore capable d'un tel sentiment donnerait par cela même la meilleure preuve qu'il n'a pas encore goûté combien le Seigneur est bon, et que lui-même n'est pas encore pardonné. Mais, si bien des hommes s'abstiennent, sans trop d'effort, de manifester, par des actes ou des paroles, leur antipathie envers ceux qui les offensent, peut-être ne la répriment-ils pas toujours aussi facilement dans le secret de leurs pensées. Ils pardonnent de fait, c'est vrai; mais ce n'est pas assez; Jésus veut qu'on pardonne « de cœur. »

C'est donc peu de ne pas tirer vengeance d'une injure; c'est peu de ne pas la rappeler au coupable par des récriminations, et aux autres par des rapports : il faut encore, il faut surtout que le cœur se purifie de toute pensée haineuse, de tout mauvais désir. Il est vrai que nous ne sommes pas toujours maîtres de notre premier mouvement; il est certain que parfois l'outrage dont nous nous plaignons est si grave, qu'il semble créer une exception; mais quelques réflexions, la contemplation de la vie de Jésus, et surtout la prière, doivent extirper de notre sein jusqu'au dernier vestige de cette racine d'amertume.

Il faut l'accorder : tel homme nous a gravement outragé, cet homme est un méchant. Mais, après tout, il est ce que nous avons été envers Dieu, qui nous a pardonnés. Sa méchanceté est un tort non-seulement à notre égard, mais surtout à l'égard du Seigneur, et dès lors il y a là pour nous, son compagnon de péché, un motif pour le plaindre et non pour l'accabler. Il n'a pas encore, comme nous, la foi, les sentiments et la vie du chrétien : ses torts en sont la preuve; n'est-il pas en cela d'autant plus malheureux, et notre premier mouvement ne devrait-

il pas être de l'éclairer pour l'arracher à la colère à venir? En nous offensant, ne fait-il pas plus de mal à lui qu'à nous? Haïrions-nous l'homme qui nous heurterait en se précipitant dans un abîme? Nous songerions plutôt à lui tendre la main, et si nous ne pouvions arriver jusqu'à lui, du moins, à genoux sur le bord du précipice, nous prierions Dieu de préserver sa vie. Eh bien! notre ennemi, en nous offensant, précipite son âme dans le gouffre de l'éternelle perdition. Nous, chrétiens, qui voyons de plus haut et de plus loin que lui, ayons pitié de sa misère et secourons-le, bien loin de le haïr. Dieu nous a bien aimés, nous, tout haïssables que nous étions!

Toutefois il ne faut pas exagérer, ou plutôt dénaturer le pardon des injures, en se prescrivant le rétablissement de rapports amicaux qui parfois seraient peut-être impossibles à soutenir en face du caractère de l'offenseur, ou par la nature de ses torts; cette réconciliation extérieure ne serait qu'une vaine forme, à chaque instant contredite par le sentiment amer resté dans le fond de notre âme. Non; mais, selon la parole même de Jésus, pardonnons d'abord « du cœur, » que toute antipathie s'évanouisse; que la prière, la compassion, l'amour même pour le pécheur égaré, pénètrent notre sein apaisé; que des services, secrets peut-être, en soient les premiers fruits, et quand ces sentiments se seront établis en nous, le rapprochement, s'il est possible et désirable, s'opérera de lui-même; n'eussions-nous aucun espoir de le voir jamais s'accomplir, cette conduite ne nous en serait pas moins imposée. Quand Jésus vint pour la dernière fois à Jérusalem, ce n'était pas pour en guérir les malades, et cependant il pleura sur cette ville! Quand il monta sur la croix, ce n'était plus pour instruire ses ennemis, mais encore alors il pria pour eux. Comme cet aimable Sauveur, aimons donc, alors même que nous ne pourrions plus tendre au-dehors une main de réconciliation; prions encore dans le secret, alors même que nous ne pourrions plus exhorter en face, et comme à l'ouïe de la prière de Jésus mourant, le centenier païen fut converti, peut-être aussi, à la faveur de la nôtre, Dieu convertira-t-il notre ennemi; peut-être un jour le verrons-nous

venir à nous , reconnaître ses torts , et rendre grâce avec nous au Sauveur qui nous aura à tous deux pardonné.

XXIX^e MEDITATION.

(LISEZ MATTHIEU XIX, 1 à 30.)

Ici un jeune seigneur adresse à Jésus cette question : « Que dois-je faire pour obtenir la vie éternelle ? »

Dans le livre des Actes des Apôtres, le geôlier de Philippe fait à Paul cette demande : « Que dois-je faire pour être sauvé ? »

Évidemment ces deux hommes tendent au même but : le Ciel. Comment se fait-il donc que Jésus indique au jeune seigneur une voie toute différente de celle que Paul montre au geôlier ? C'est qu'en poursuivant le même but, le jeune seigneur et le geôlier sont dans des dispositions d'esprit toutes différentes. En disant : « Que dois-je faire pour obtenir la vie éternelle, » le premier montre qu'il pense avoir accompli déjà et pouvoir accomplir encore les commandements qui donnent la vie. En s'écriant au contraire : « Que dois-je faire pour être sauvé, » le second fait comprendre qu'il se juge perdu, digne de mort. Jésus et Paul entrent, chacun de son côté, dans l'esprit de la question qui leur est adressée : à celui qui prétend mériter le Ciel, Jésus présente la loi à observer ; comme à celui qui sent sa misère, Paul offre le pardon à croire. Mais alors y a-t-il donc deux moyens pour obtenir la vie éternelle : l'un dans les œuvres, l'autre dans la foi ; et l'homme est-il capable de remplir également l'une ou l'autre condition ? Ou bien, y a-t-il contradiction entre les conseils de saint Paul et celui de Jésus-Christ ? Non, ici même où Jésus semble le plus clairement prêcher les œuvres, c'est la grâce qu'il recommande ; loin de contredire Paul, il le confirme, et pour nous en convaincre, il suffira d'étudier dans son ensemble le récit que nous venons de lire.

Un jeune seigneur, qui pense avoir en tout et toujours observé la loi de Dieu, vient, pour plus de précaution, demander

à Jésus s'il ne lui resterait pas encore une œuvre à accomplir pour obtenir la vie éternelle? Le Sauveur comprend que cet homme est plein de sa propre justice, et se propose de le convaincre de péché. Pour cela il refuse d'abord pour lui-même le titre de bon que le jeune seigneur lui donne : « Dieu seul est bon, » dit-il, et il proclame ainsi, quoique indirectement, la nature pécheresse de tous ceux qui l'écoutent. Mais le jeune homme ne comprend pas encore. Alors Jésus fait un nouveau pas dans sa démonstration; il lui dit de garder les commandements; le jeune seigneur, toujours plein de lui-même, répond qu'il les a tous observés. Surpris de son profond aveuglement, le Sauveur a recours à un grand moyen pour ouvrir les yeux du jeune homme : « Vends tout ce que tu as, lui dit-il, et donne-le aux pauvres. » Cette fois le riche seigneur, mis aux prises avec son avarice, garde le silence et s'en va tout triste.

Il se retire, mais l'instruction continue. « Qui donc peut être sauvé, disent les Apôtres à Jésus, qui vient de déclarer plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, qu'à ce riche d'entrer dans le royaume des Cieux? » — « Quant à l'homme, cela est impossible, répond enfin le Maître; mais ce qui est impossible à l'homme est possible à Dieu. » Voilà donc mis complètement à découvert le but auquel le Sauveur tendait depuis le commencement de l'entretien : il oblige ceux qui l'écoutent à reconnaître leur impuissance pour mériter le salut par leurs œuvres, et à confesser la nécessité de ne l'attendre que de Dieu. En d'autres termes : gagner le Ciel est impossible à l'homme; mais le lui donner est possible à Dieu; nous serons sauvés, non par nos œuvres, mais par la foi, afin que ce soit par grâce.

On le voit donc, en prêchant en apparence les œuvres, c'est la grâce que Jésus proclame, et par conséquent il s'accorde parfaitement avec Paul, répondant au géolier qui s'enquiert de la voie du salut : « Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé. »

Oui, la grâce de Dieu est inscrite d'un bout à l'autre bout de la Bible, même dans les passages qui semblent l'annuler. C'est

dans ce sens que Paul a dit : « La loi est un pédagogue qui conduit à Christ ; » car celui qui la consulte voit bien vite qu'il ne peut l'accomplir, et, par répulsion, il en vient à chercher son salut dans le pardon offert par Jésus-Christ.

Oh ! ne le cherchons que là, si nous voulons trouver la paix de l'âme dans cette vie, et le bonheur dans l'éternité ; bénissons Celui qui nous a tant aimés que de venir, après notre chute, dans l'abîme, nous tendre encore la main et nous offrir le pardon de nos péchés !

XXX^e MEDITATION.

(LISEZ MATTHIEU XX, 1 à 16.)

Il est impossible de présenter une parabole qui vienne mieux à l'appui de la doctrine du salut de l'homme uniquement opéré par la grâce de Dieu. Des ouvriers travaillent depuis l'aurore jusqu'au soir ; d'autres n'arrivent à la vigne qu'une heure avant la nuit ; et cependant le maître donne à tous également un denier. Quand les premiers, jaloux de la faveur accordée aux seconds, osent la reprocher à leur seigneur, celui-ci leur adresse cette réponse aussi claire que péremptoire : « Mon » ami, je ne te fais point de tort ; n'as-tu pas accordé avec moi » à un denier ? Prends ce qui est à toi, et t'en va ; mais si je » veux donner à ce dernier autant qu'à toi, ne m'est-il pas per- » mis de faire ce que je veux de mes biens ? Ton œil est-il malin » de ce que je suis bon ? »

Ainsi donc : à tous, la justice ; à quelques-uns, la grâce, voilà la règle de conduite de ce père de famille, ou plutôt de notre Dieu. Or, la justice, qui de nous oserait la réclamer ? Qui de nous prétendrait avoir travaillé toute la journée de sa longue vie ? Qui de nous affirmera qu'il a supporté la chaleur du jour, sans faiblir ? C'est cependant ce qu'il faudrait, pour avoir droit au ciel, comme on a droit à un salaire.

Aussi devant la Bible, offrant à chaque page le pardon, et

notre conscience nous reprochant si souvent le péché, est-il bien peu d'hommes qui osent afficher la prétention de gagner le ciel uniquement par leurs œuvres; mais il n'en manque pas qui tiennent du moins ce langage : nous faisons le bien et le mal. Du premier, nous recevrons la récompense ; pour le second, nous obtiendrons le pardon; ainsi, partie par nos œuvres, partie par la grâce, nous serons complètement sauvés.

Ceci n'est après tout que de l'orgueil mal déguisé. Le péché est si patent dans notre vie, que l'homme le plus content de lui-même n'oserait pas le nier. Il accepte donc le pardon; mais en même temps, comme il ne veut à aucun prix se déclarer indigne, il ajoute le lambeau souillé de ses prétendues bonnes œuvres au vêtement de justice que lui présente Jésus-Christ ! Ce qui n'est, après tout, que le déguisement d'un orgueil insensé et impie. Pour nous en convaincre, examinons de plus près cette folle prétention.

Quelle est la part que l'homme qui adopte un tel système se réserve de remplir lui-même dans son salut? Est-ce l'accomplissement d'une partie de la loi, pendant toute sa vie? ou bien l'observation de tous les commandements durant une partie de son existence? Non, de fait, ce n'est ni l'un ni l'autre. Il ne s'assujettit à aucune règle précise; il pose, entre le bien indispensable et le mal permis, une limite qu'il avance ou recule selon le besoin du moment; il ajoute dans la balance de la justice divine, juste le poids de grâce et de pardon qu'il croit suffisant pour faire tomber le plateau chargé de ses œuvres; en sorte que le bien imposé, pour lui, c'est celui qu'il a fait; le mal permis, c'est celui qu'il n'a pas évité; et finalement, d'après sa doctrine, la mesure de bonnes œuvres nécessaires, c'est précisément celle qu'il a remplie, et l'homme sauvé par ses mérites et par sa foi, c'est lui et toujours lui.

Non, la loi de Dieu n'est pas ainsi malléable au gré de nos passions; elle est une pour tous, et ne s'arrête qu'à la stricte et complète observation de tous les commandements. « Maudit est » quiconque ne persévérera pas, dit Dieu lui-même, dans » toutes ces choses pour les faire ! » Cette règle, l'avons-nous

suivie, cette mesure, l'avons-nous comblée? Non! mille fois non! Il ne nous reste donc qu'une ressource: la grâce et le pardon qui sauvent, dès à présent, en comblant l'abîme de toute condamnation. Oui, il nous faut cette grâce si abondamment offerte dans la Parole de Dieu, et qui déborde de chaque mot de cette citation: « *justifiés gratuitement* par la *grâce*, par la *rédemption* qui est en Jésus-Christ. » Quelle accumulation d'évidence! « Justifiés, » — « gratuitement, » — « grâce, » — « rédemption, » — « Sauveur! » Et ailleurs: « Ce n'est point par les œuvres afin que personne ne se glorifie; » et ailleurs: « Vous êtes sauvés par la grâce, par la foi; cela ne vient point de vous; c'est un don de Dieu; » et ailleurs.... mais il faudrait citer la Bible entière!

Oh! mon Dieu, que tes dons sont magnifiques, que ton amour est vaste, que ta miséricorde est immense! quels que soient nos péchés, ta grâce y suffit! Nous savons maintenant que nous sommes sauvés; nous en sommes certains, comme nous sommes certains de notre existence, et de cette assurance vient toute notre joie et tout notre bonheur! Oh! que ces sentiments se montrent dans notre vie par notre dévouement pour nos frères, jusqu'à ce qu'ils se manifestent dans le Ciel, envers toi, Seigneur, par une telle adoration.

XXXI^e MEDITATION.

(LISEZ MATTHIEU XX, 47 à 34.)

Parmi les procédés nombreux employés pour reproduire les images de la nature, un seul est véritablement fidèle, et fidèle jusqu'à la plus minutieuse exactitude, à tel point que l'œil, aidé du verre le plus puissant, retrouve dans les détails les plus déliés de cette œuvre une irréprochable perfection. Ce résultat est admirable, mais il cesse de surprendre quand on apprend que le peintre est ici l'astre du jour, et qu'ainsi c'est en quelque sorte la main de Dieu qui conduit le crayon. De

même, parmi les milliers de livres qui retracent la nature humaine, il en est un seul d'une étonnante précision; plus longtemps on l'étudie et de plus près on l'examine, plus aussi on y découvre des perfections inattendues et de nouvelles preuves de son incomparable fidélité. Ce phénomène admirable n'étonnera pas davantage que le premier, si l'on se rappelle qu'ici l'image est produite sous l'impression du soleil de justice, et qu'elle ne peut dès lors être que la reproduction exacte de la réalité.

Il y a du plaisir à contempler les traits d'un ami exactement reproduits; de même il y a de la joie à trouver dans ce livre ces traces indélébiles de sa divinité. Contemplons donc un instant à ce point de vue celle de ses pages qui se rencontre sous nos yeux.

Jésus, fils de Dieu, venu sur la terre pour sauver ce qui était perdu, se dirige dans ce moment sur Jérusalem où doit s'accomplir son sacrifice expiatoire. Quelles pensées doivent naturellement l'occuper pendant ce voyage? Sans doute celles des souffrances qui l'attendent et du salut qu'il va pour accomplir. C'est précisément ce qui arrive : Jésus, nous dit l'Évangéliste, prit à part, sur le chemin, ses douze Apôtres, et leur dit : « Nous montons à Jérusalem; le Fils de l'homme sera livré aux principaux sacrificateurs et aux scribes, et ils le condamneront à mort. » Du Sauveur, passons aux autres personnages de cette scène.

La mère de Jacques et de Jean se trouve là, auprès de ses fils qu'elle aime et du Seigneur qu'elle sert. Mère tendre et servante croyante, de qui devons-nous supposer qu'elle va s'occuper? De ses enfants auprès de son Maître. Aussi la voyons-nous se prosterner au pied du Sauveur, et demander pour eux dans son royaume, qu'elle suppose sans doute terrestre, une place à la droite et à la gauche de son trône.

Et les deux fils de cette femme, jeunes hommes, sans doute présomptueux, comme on l'est à cet âge, que répondront-ils aux difficultés que leur présente Jésus? Probablement qu'ils sauront bien les vaincre! En effet, quand le Sauveur, faisant

allusion à ses souffrances et à sa mort, leur dit : « Pouvez-vous boire le calice ? — nous le pouvons, répondent-ils sans hésiter, ni réfléchir. »

Enfin, leurs collègues, hommes passionnés comme eux, verront-ils sans envie leurs égaux travailler par l'intrigue à s'élever au-dessus d'eux ? Non, certes ; aussi nous est-il dit que « les dix autres Apôtres furent indignés contre les deux frères. »

Admirable esquisse dont chaque trait reproduit un des plis de notre propre cœur, et dont l'ensemble nous force à dire : voilà qui ne peut avoir été peint que d'après nature.

Mais si l'on peut remarquer une variété toute naturelle entre les rôles attribués ici aux Apôtres, aux fils de Zébédée et à leur mère, on peut y saisir aussi un point de ressemblance qui se retrouve, en effet, chez tous les hommes. La mère, les deux enfants et les disciples, tous tendent à s'élever : c'est par ambition que Jacques et Jean veulent être assis à côté d'un monarque ; c'est par ambition que leurs collègues leur refusent ces places ; et si l'épouse de Zébédée, en sa qualité de mère, est trop dévouée pour songer d'abord à elle-même, encore reste-t-elle ambitieuse pour ses enfants. Toujours et partout, même chez des disciples de Jésus-Christ, qui devraient être si saints, même chez des pêcheurs du lac de Génézareth, qui devraient être si humbles, toujours ce besoin naturel de notre cœur de se gonfler. Chacun prend peut-être une voie différente, mais tous tendent au même but : s'élever au-dessus des autres, paraître plus grands qu'ils ne sont.

Au milieu de cette galerie de portraits plus ou moins semblables entre eux, et qu'on pourrait, avec raison, nommer des portraits de famille, un seul se détache et fait exception. C'est celui du Fils unique de Dieu. Non-seulement Jésus exhorte ses Disciples, à l'humilité, mais comme toujours il joint l'exemple au précepte, en se présentant, lui Dieu, pour modèle à ses propres créatures : « Que quiconque d'entre vous, dit-il, voudra » être le premier, soit le serviteur des autres, comme le Fils de » l'homme est venu, non pour être servi, mais pour servir et » donner sa vie en rançon pour plusieurs. »

Et nous qui contemplons ce tableau, quand trancherons-nous avec le monde par notre humilité, comme Jésus se détachait de la foule de ses Apôtres ? Ce sera lorsque, comme le reçurent plus tard les Apôtres, nous recevrons nous-mêmes le baptême du Saint-Esprit. Retirons-nous donc comme eux après avoir senti notre faiblesse, et mettons-nous en prière jusqu'à ce qu'enfin nous soyons exaucés.

XXXII^e MEDITATION.

(LISEZ MATTHIEU XXI, 1 à 22.)

Un des traits caractéristiques, qui détachent le mieux la belle figure de Jésus-Christ sur le fond des autres personnages de l'histoire évangélique, c'est le calme parfait avec lequel le Fils de Dieu reçoit également, de la part des hommes, les plus insultants mépris et les plus glorieux hommages. Après la multiplication miraculeuse des pains, la foule veut le faire roi; Jésus reste calme et refuse. Au milieu d'une de ses prédications, les Juifs ramassent des pierres pour le lapider; Jésus immobile, continue à les instruire. Aujourd'hui nous le retrouvons précédé et suivi de tout un peuple, étendant des vêtements sous ses pas, jetant des rameaux à sa rencontre, criant tour à tour : Gloire à Dieu, gloire au Fils de David; et Jésus, toujours impassible, poursuit sa marche vers le temple où il ne sort de son calme admirable que pour chasser les vendeurs et censurer les Pharisiens. Bientôt nous le verrons non moins indifférent aux moqueries d'Hérode, aux soufflets des soldats et aux crachats des huissiers. Et certes ce n'est pas que le cœur de Jésus fût étranger à toute émotion de joie ou de tristesse; non, ailleurs il pleure sur le tombeau de Lazare, gémit sur Jérusalem, et tressaille en rendant grâce à Dieu d'avoir instruit et sauvé les pauvres et les petits; en un mot, nous voyons Jésus s'attendrir toutes les fois qu'il est en présence d'un sentiment d'amour, de confiance, de repentir; mais jamais tant

qu'il ne s'agit que des témoignages de gloire ou de honte que les hommes lui adressent. Pourquoi? C'est ce qu'il vaut la peine de se demander.

Serait-ce parce que la gloire ou la honte qui vient des hommes faibles, ignorants, pécheurs, ne peut guère flatter ou abaisser celui qui en est l'objet, et Jésus ne tient-il aucun compte de l'admiration ou des mépris de la race humaine, par la même raison que nous-mêmes n'attacherions guère de prix aux éloges ou aux censures qui nous viendraient du fond d'un cachot ou du sein de la rue?

Serait-ce aussi parce que cette gloire est non moins fragile que méprisable, et que ceux qui l'accordent, inconstants dans leurs caprices, peuvent la retirer, aujourd'hui crier : « Hosanna, » en entrant par la porte des Oliviers, et demain vociférer : « Crucifie! crucifie! » en sortant par celle du Calvaire?

Serait-ce encore parce que cette exaltation n'ajoute rien au vrai mérite; pas plus que ces mépris ne le diminuent et que la conscience, juste juge, humilie celui qu'un monde aveugle relève, et relève celui que ce monde humilie?

Serait-ce enfin, parce que Jésus sur la terre, type parfait du chrétien, en avait aussi revêtu l'humilité, et qu'il repoussait aussi humblement la gloire qui vient des hommes qu'il supportait patiemment leurs dédains?

Nous pouvons croire, en suivant l'esprit de l'Évangile, que c'est pour toutes ces raisons, et dès lors trouver ici, comme ailleurs, un exemple à suivre dans la conduite de notre Maître.

Les hommes nous accordent-ils leurs louanges? Restons calmes; car ce sont les louanges d'êtres inconstants, plongés dans le péché, qui ne prouvent pas le moins du monde que nous ayons un mérite, et qui devraient plutôt nous faire rougir, en nous rappelant qu'à Dieu seul appartient la gloire et à nous la confusion de face. Les hommes nous jettent-ils leur oubli, leurs dédains et leurs insultes? Restons calmes et passons, nous n'en serons pas moins ce que nous sommes : des rachetés de Jésus, des enfants de Dieu, des héritiers du ciel; et finalement ce ne sont pas ces juges qui distribueront les couronnes de la vie

éternelle. Si les hommes qui nous louent ou nous blâment doivent exciter un sentiment dans notre cœur, c'est un sentiment de pitié; car en nous admirant, certes, ils s'abusent; comme en nous déchirant, avant tout, ils offensent leur Dieu. Prions pour eux; oublions leurs éloges et leurs dédains, comme Jésus, qui ne semblait s'apercevoir ni de l'admiration de tout un peuple, ni des outrages des gouverneurs et des Rois.

XXXIII^e MEDITATION.

(LISEZ MATTHIEU XXI, 23 à 46.)

Les incrédules se plaisent à présenter cette objection : Dieu n'est-il pas injuste en attachant de si grandes faveurs à la connaissance d'un Évangile auquel tous les peuples n'ont pas un accès également facile ?

On pourrait répondre : Dieu est maître absolu de ses biens, et pourvu qu'il traite les moins bien partagés avec une exacte justice, il reste libre de traiter qui bon lui semble avec plus ou moins de faveur. Mais cette réponse, appuyée sur la souveraineté du Créateur, n'est pas facilement comprise. Écoutons-la donc exposée par la bouche de Jésus lui-même dans ces paroles : « Celui qui tombera sur cette pierre en sera brisé, et elle écrasera celui sur qui elle tombera. »

Jésus nous est à la fois représenté comme un fondement solide sur lequel doivent reposer les espérances du fidèle, et comme une pierre de scandale où les incrédules peuvent venir se briser. La même vérité se reproduit sous différentes images : Siméon dit que le Sauveur est venu « pour être une occasion de chute et de relèvement; » et Paul déclare que l'Évangile est « pour les uns, odeur de vie; pour les autres, odeur de mort. »

Ainsi donc, Jésus, mis à la connaissance des hommes, leur apporte infailliblement l'un de ces deux résultats : de la part de Dieu, une faveur plus grande, ou une condamnation plus sévère; c'est un rocher qui les sauve ou les écrase; c'est une

main tendue qui les tire dans le Ciel qu'ils ont perdu, ou qui leur montre plus clairement l'enfer qu'ils ont mérité, selon que ces hommes reçoivent ou repoussent les grâces que ce Jésus vient leur offrir.

Dès lors, l'injustice apparente qui frappe au point de vue de l'incrédule disparaît, car Jésus, dans cette déclaration, ne parle en aucune manière des hommes auxquels l'Évangile n'est pas présenté; il leur laisse donc ce que, par eux-mêmes et sans lui, ils auraient obtenu; s'il aggrave une position, c'est celle de ceux qui le repoussent; mais en même temps il sauve tous ceux qui le reçoivent dans leurs cœurs; ainsi chacun sera traité selon ce qu'il aura reçu.

Pour nous qui connaissons le contenu de l'Évangile; pour nous sur qui des flots de lumières ont été répandus, cette vérité prend un aspect sérieux, presque effrayant! Il n'y a dans le monde, jusqu'à ce jour, aucun peuple auquel il ait été plus accordé qu'à nous: des Bibles dans toutes les familles; des prédicateurs dans toutes les églises, la paix dans notre patrie, l'abondance dans nos maisons; l'instruction intellectuelle, morale et biblique, sous toutes les formes, la décadence des peuples païens, la prospérité des nations chrétiennes, tout concourt à nous éclairer, tout nous presse, nous sollicite d'ouvrir les yeux; il semble vraiment que Dieu nous fasse violence pour nous faire accepter la vérité et le salut. Quand l'Évangile était offert à la génération précédente comme un simple code de morale, on comprend qu'il n'ait pas eu un grand attrait pour les cœurs; mais aujourd'hui, lorsque, grâce à l'effusion du Saint-Esprit répandu sur la terre, nous savons que le salut de Jésus est complet et gratuit; que pour nous qui l'avons reçu il n'y a plus de condamnation, et que le Ciel, dès maintenant, nous appartient; quelle grâce nouvelle, quelle lumière plus éclatante, quelle faveur plus magnifique pourrions-nous encore attendre? Aucune; non, aucune! C'est pourquoi, si nous négligeons un si grand salut, notre condition est pire que la première, et sur nous pèse une double condamnation!

Retournons donc cette médaille évangélique tour à tour sur

ses deux faces, car des deux côtés elle peut également nous instruire et nous exhorter. D'une part, nous lisons : *mort éternelle !* De l'autre : *pardon complet, vie sans fin !* Attachons-nous à ces promesses, emparons-nous de ces privilèges, et, joyeux de les posséder, travaillons à nous sanctifier. Que le côté effrayant de l'Évangile lui-même excite chez nous, non pas une crainte servile, mais un saint tremblement, et que nous avançons ainsi sous la double impulsion du respect et de l'amour.

XXXIV MEDITATION.

(LISEZ MATTHIEU XXII, 1 à 22.)

Si le monarque qui gouverne aujourd'hui notre patrie, nous appelait, nous, sujets obscurs de son vaste royaume, aux noces d'un de ses enfants, qui de nous songerait à refuser l'invitation ? Personne, sans doute ; c'est précisément ce qui nous explique pourquoi nous refusons de nous rendre à l'appel du Monarque des Cieux, nous invitant au festin de la vie éternelle. Notre acceptation et notre refus s'expliquent l'un l'autre ; nous nous rendrions au festin d'ici-bas, parce que nous aimons le monde et ses plaisirs, et nous dédaignons la fête d'en-haut, encore parce que nous préférons au Ciel, la terre et ses biens.

Faire sentir la folie d'une telle préférence serait tâche facile ; mais on l'a fait si souvent et si complètement en vain, que la parole découragée expire sur les lèvres au moment de le tenter encore. Aussi comprend-on bien la nécessité de cet ordre que le Roi donne à son serviteur allant convier d'autres hommes : « Contrains, contrains-les d'entrer. » Hélas ! il n'est que trop vrai, il faut que Dieu nous sollicite, nous pousse, nous contraigne à recevoir ses bienfaits. Son festin est prêt, il nous y convie ; pour parler sans figure, son Ciel est ouvert, il nous appelle, et comme nous ne répondons pas à ses douces invitations, il faut qu'il en vienne à nous y jeter par l'affliction, la maladie.

les revers et le dégoût de ce monde. Il faut que son Esprit vienne heurter lui-même à la porte de notre cœur, qu'il nous y attende, si nous ne lui ouvrons pas, et qu'il frappe et reffrappe chaque jour ; heureux encore si nous cédon's avant l'heure suprême où la salle du festin se ferme et où les invités retardataires ne trouvent plus au-dehors que les ténèbres, les pleurs et les grincements de dents !

Sans doute, nous avons pour nous justifier des prétextes nombreux et même plausibles pour notre raison séduite par notre cœur. Des invités, un possède une métairie ; comment ne pas aller la voir ? Un autre a fait emplette de cinq paires de bœufs ; comment ne pas les essayer ? Un troisième se marie ; peut-il courir à d'autres noces ? Oui, tant que vous voudrez, ces excuses sont valables ; mais après tout, le roi indigné n'envoie pas moins ses troupes incendier la ville et faire périr ses habitants !

Voici donc aujourd'hui notre position : nous avons refusé de répondre à l'appel de notre Dieu, sans cependant vouloir nous mettre mal avec lui, car nous lui disons : « Je t'en prie, tiens-moi pour excusé ; » mais tandis que nous courons à notre trafic, d'une part, les soldats du roi sont en marche sur notre ville ; de l'autre, ses serviteurs cherchent d'autres convives sur le grand chemin, et ils les prennent « tant mauvais que bons. » Maintenant, c'est à nous de choisir ! Vivre quelques heures encore au milieu de nos préoccupations terrestres pour tomber à l'improviste sous le glaive de la mort et de la condamnation, ou courir sans retard à la rencontre du serviteur qui ramasse les impotents, les boiteux, les aveugles pour nous rendre avec eux au festin.

Toutefois, remarquons bien un détail de cette parabole : si « bons et mauvais » y entrent, ce n'est pas sans revêtir la robe de noces que le maître fait distribuer à la porte, et si par impossible un de nous pouvait y pénétrer, couvert de ses propres haillons, ce ne serait que pour en être honteusement chassé. En d'autres termes, après nous avoir invités, malgré notre indignité, à prendre place dans son Ciel, Dieu nous offre encore les forces de son Saint-Esprit pour nous revêtir, dès ici-bas,

des sentiments en harmonie avec un tel séjour. En acceptant l'offre de la vie éternelle, nous faisons bien voir que nous sommes appelés, mais ce n'est qu'en revêtant la sainteté que nous montrerons que nous sommes élus. Admirable parabole, qui fait comprendre en même temps la bonté de Dieu pour les pécheurs et sa sévérité pour les saints; explication frappante de cette grande vérité: l'invitation comme la robe de noces, le salut comme la sanctification nous sont donnés par le Seigneur! Démonstration sans réplique qu'il n'y a de la part de l'homme aucun mérite à recevoir, mais une effrayante culpabilité à refuser.

Seigneur, que ta bonté nous touche, que ta sévérité nous avertisse, et que l'une comme l'autre nous contraignent enfin d'entrer!

XXXV^e MEDITATION.

(LISEZ MATTHIEU XXII, 23 à 46.)

La Bible est extrêmement sobre de détails sur notre état futur dans le Ciel; elle se borne à nous apprendre que nous y serons heureux. Cette sage retenue est une preuve de la divinité de ce livre. En effet, pour parvenir au Ciel, il nous importe beaucoup plus d'en connaître le chemin que le séjour. Aussi cette divine Parole, si brève quand elle décrit les joies de notre céleste patrie, devient-elle abondante lorsqu'elle explique la foi et la sainteté que le chrétien doit revêtir dès ici-bas. Étudions, cependant, le peu de données qu'elles nous fournit sur la nature de notre existence éternelle dans les Cieux.

D'abord l'identité de notre être, notre personnalité sera conservée; en d'autres termes, ce sera bien nous-mêmes qui continuerons à vivre; sans cela, toutes les promesses, comme toutes les menaces, n'auraient plus de sens; ce ne serait plus nous, ce serait un autre qui vivrait, et dès lors nous n'aurions plus de motifs ici-bas pour espérer ou craindre. Aussi, Jésus

nous présente-t-il la vie éternelle comme commençant sur cette terre, et ne faisant que se continuer dans le céleste séjour. « Celui qui croit, dit-il, a en lui-même » et non pas aura « la vie éternelle. »

Mais cette identité ne s'arrête pas à l'âme; elle s'étend jusqu'à notre corps; saint Paul l'établit en parlant de la résurrection : « Semé corruptible, dit-il, notre corps ressuscitera incorruptible; semé animal, il ressuscitera spirituel; » puis-
sant motif pour conserver pur ce corps, temple du Saint-Esprit et destiné au séjour de la sainteté.

En troisième lieu, il est certain que nous reconnaitrons dans l'autre monde ceux que nous aurons connus dans celui-ci; car Jésus nous présente le mauvais riche lui-même se préoccupant dans l'éternité de ses frères restés sur la terre, reconnaissant Lazare qu'il voit dans le ciel, et interpellant Abraham. Ainsi, non-seulement cet homme reconnaît celui qu'il a rencontré ici-bas, mais encore il apprend à connaître le Patriarche qu'il n'avait jamais vu. Si tel est le privilège d'un méchant, dès lors plongé dans la Géhenne, peut-on supposer que les élus qui se sont vus sur la terre ne se reconnaîtront pas dans les Cieux ?

Enfin, nous emporterons de cette terre avec notre âme, notre corps et nos souvenirs, encore nos sentiments d'amour et nos inclinations morales. En effet, il nous est dit que tandis que la prophétie prendra fin et que la foi sera transformée en vue, une seule chose restera éternellement : la charité, l'amour de Dieu pour sa créature et reflet de cet amour sur les créatures entre elles et sur leur Dieu.

Là se borne l'héritage que, de cette terre, nous emporterons dans les cieux. Maintenant, pour mieux apprécier la parfaite sagesse des pensées divines, comparons-les aux idées grossières des Saducéens, plus rapprochées qu'on ne pense de nos propres idées.

Dans leur manière charnelle de juger, les Saducéens se demandent de qui la femme, unie successivement à sept maris sur la terre, sera l'épouse exclusive dans le Ciel. De même nous, bien qu'avec d'autres sentiments que ceux de ces incré-

dules, nous transportons plus d'une idée terrestre dans les Cieux. L'un veut croire à la vie éternelle, parce que le désir de revoir un ami, un enfant, un époux, lui en fait un besoin. L'autre, heureux dans ce monde de ses affections de famille, se nourrit surtout de l'espoir qu'elles seront continuées au-delà du tombeau. Un troisième place d'avance son bonheur dans la connaissance des mystères et des merveilles qu'il ne peut sonder ici-bas; en un mot, presque tous, nous recherchons la terre dans les Cieux; tous nous ferons donc bien d'écouter l'explication de Jésus : « Après la résurrection, dit-il, les hommes ne prendront point de femmes, ni les femmes de maris; » mais ils seront comme les anges de Dieu. » Admirable réponse qui, non-seulement fait disparaître la difficulté de détail soulevée par les Saducéens; mais qui s'harmonise avec tout le reste de la révélation. En effet, pourquoi des distinctions de sexes sur la nouvelle terre, où l'on ne connaîtra plus ni la naissance, ni la mort? Pourquoi des liens où se mêle toujours plus ou moins l'affection de la chair? Pourquoi des rapports de famille; par exemple, de père à fils, qui établiraient la subordination dans le sens inverse de ceux qu'auront fait naître le degré de foi et de sainteté? Pourquoi des attachements qui deviendraient douloureux s'ils pouvaient passer de la terre au ciel où nos anciens amis ne seront peut-être pas? Non; mais à la place de toutes ces affections plus ou moins terrestres, une harmonie de sentiments tous dirigés vers notre Dieu. C'est un trait remarquable de la Bible qu'elle parle si peu de l'amour des bienheureux les uns pour les autres, dont nous sommes nous-mêmes tant préoccupés, et qu'elle nous entretienne sans cesse de l'amour de toutes ces créatures pour leur Dieu! C'est que la créature à aimer pourrait nous manquer dans le ciel, mais que Dieu ne nous y manquera pas!

Oui, n'en doutons pas : nous connaissons et aimerons dans le Ciel nos amis et parents convertis sur la terre; mais rappelons-nous que nos joies les plus vives seront puisées dans notre amour et notre adoration pour le Seigneur. Si nous n'apprécions encore qu'imparfaitement ce genre de bonheur,

c'est un motif de plus pour tourner dès ici-bas notre cœur de ce côté, et apprendre à bégayer dans ce monde ce que les anges répètent avec joie dans les Cieux : « Saint! Saint! Saint! est le Dieu des armées! »

XXXVI^e MEDITATION.

(LISEZ MATTHIEU XXIII, 1 à 12).

A la faveur de quelques préceptes de Moïse, faussement interprétés, les Juifs en étaient venus à mettre entre leurs nombreuses formules de serments, des degrés d'importance et par là d'obligation. Jurer par le nom de l'Eternel était le plus solennel des serments, et les autres engagements perdaient plus ou moins de leur valeur, selon qu'ils étaient pris au nom d'objets réputés plus ou moins sacrés, tels que le temple, la ville de Jérusalem, ou l'autel du Seigneur. Ce que Jésus combat donc ici, ce n'est pas tant les serments en eux-mêmes que la doctrine qui établit entre eux des différences d'obligation. Selon lui toutes les promesses obligent; aussi bien celle faite au nom de l'autel que celle prononcée sur le don qu'on y dépose.

Ailleurs, Jésus va plus loin; il interdit toute espèce de serments, et veut que notre parole soit simplement un oui ou un non. Remarquons, toutefois, que dans cette occasion, Jésus combattait encore le même préjugé; car il rappelle ici et le serment au nom de Dieu, considéré comme obligatoire, et les serments au nom des créatures, regardés comme moins importants.

De ce rapprochement, on peut conclure que tous les serments, quels qu'ils soient obligent également, et qu'à moins de circonstances toutes particulières et indépendantes de notre volonté, nous ne devons pas avoir recours à cette forme de langage pour affirmer ou nier, promettre ou refuser. Un chrétien, appelé devant un tribunal, peut bien prêter le serment

exigé par la loi pour ajouter plus de solennité à ses paroles, comme Jésus a souvent dit ces mots : « En vérité, en vérité, » et saint Paul ceux-ci : « Je le déclare devant Dieu ; » mais hors de ces grandes occasions, la simple affirmation doit nous suffire, et notre oui et notre non nous engager autant que toutes les protestations imaginables.

Sans doute, il serait superflu de faire remarquer la beauté du précepte qui déclare que tous les serments imposent une égale obligation. Mais il ne le sera pas peut-être de faire mieux sentir que cette forme de langage est une chose mauvaise, qui, comme le dit Jésus, est inspirée aux hommes par Satan. En effet, jurer avec plus ou moins d'énergie pour persuader de la sincérité de notre parole, ou pour donner un plus haut degré de certitude à l'accomplissement de nos promesses, c'est déclarer en d'autres termes que, lorsque nous n'avons pas recours à toutes ces démonstrations, notre sincérité n'est plus aussi complète, notre promesse n'est plus aussi sacrée ; c'est dire que nous avons deux degrés de sincérité, deux mesures de véracité ; c'est dire qu'il ne faut pas se fier toujours également à notre parole ; si ce n'est pas même avouer que nous sommes capables de mentir et de nous parjurer ! Tout cela ne vient-il pas du Malin ?

Il y a plus. De la persuasion que le serment solennel engage irrévocablement, on passe facilement à la pensée que la simple promesse engage moins, et que si rien ne peut rompre l'un, plus d'une circonstance peuvent légitimement dispenser de tenir l'autre, c'est entrer dans la doctrine des Phariséens qui n'attachaient tant d'importance à l'engagement pris au nom de l'Éternel, que pour être en droit d'en mettre moins à celui formulé sur le nom de la ville ou du Temple. Encore une fois, tout cela ne vient-il pas du Malin ?

Oui, Jésus le déclare, lui qui nous connaît si bien. Soyons donc plus simples dans nos paroles, et pour cela soyons plus droits dans nos pensées. Notre vigilance doit avant tout porter sur notre cœur, car c'est de là que partent, comme d'un fort, les traits enflammés de Satan. Vidons la place occupée par cet

ennemi, et nous n'éprouverons plus alors le désir de manquer de sincérité, ni le besoin de recourir aux protestations; alors notre simple parole vaudra seule une démonstration de la vérité.

XXXVII^e MEDITATION.

(LISEZ MATTHIEU XXIII, 23 à 39.)

« Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et qui lapides
 » ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassem-
 » bler tes enfants, comme une poule rassemble ses poussins
 » sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu ! »

Que ces paroles sont à la fois touchantes et tristes ! comme elles peignent bien la sollicitude de Jésus pour les hommes et l'ingratitude des hommes envers Jésus ! Depuis trois ans et demi le Sauveur va de lieu en lieu faisant du bien, et partout il est méconnu par la populace ou par les grands. S'il pardonne les péchés d'un croyant, les Pharisiens l'accusent de blasphème; s'il ouvre les yeux d'un aveugle, les Juifs voient en lui l'envoyé de Satan; s'il guérit un paralytique, on l'accuse de violer le sabbat. On l'interroge, mais pour lui tendre un piège; on le prie à dîner, mais pour censurer sa conduite. A tout ce qu'il fait et à tout ce qu'il dit, ses ennemis cherchent une fausse interprétation, et même quand il a ressuscité Lazare, quand il n'est plus possible de nier ses miracles, on délibère et arrête que pour avoir rendu la vie il est digne de mort ! Toutes les exhortations, tous les avertissements qu'il adresse aux Juifs glissent sur leur cœur, comme l'eau glisse sur le marbre, sans y laisser de trace, et enfin aujourd'hui même, lorsque ce peuple de col raide reste là immobile devant son bienfaiteur, se creusant l'esprit afin de trouver un prétexte pour le condamner, Jésus s'écrie : « Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes
 » et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je
 » voulu rassembler tes enfants, comme la poule rassemble ses
 » poussins sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu ! »

Et remarquez que, lorsque Jésus parle des prophètes mis à mort, des envoyés lapidés, ce n'est pas sans faire un retour sur le sort qui l'attend; il sait qu'il sera de ce nombre, il est venu pour cela, et après avoir tenté d'instruire ses bourreaux, il courbe volontairement la tête sous leur haine pour leur fournir, à leur insu, encore un moyen de salut!

L'ami qui se sacrifie pour son ami, trouve au moins la récompense de son dévouement dans l'affection de l'être auquel il se consacre; mais ici Jésus donne sa vie pour ceux qu'il sait le mépriser et le haïr. La pensée de mourir pour un ennemi qui vous refuse une larme, mais qui, malgré lui, vous admire, peut encore vous soutenir à l'heure du supplice; mais ici, ni la foule stupide, ni les prêtres irrités, ne soupçonnent pas même que Jésus soit mû par un sentiment généreux; à leurs yeux il expire, parce qu'il ne peut pas descendre de la croix; et ainsi, ce Sauveur consent à mourir, non-seulement haï, mais encore ignoré, méconnu, pris pour un malfaiteur, au même instant où il est le plus digne d'admiration. Une seule pensée l'anime, c'est qu'un jour ces êtres égarés pourront revenir de leur aveuglement, pleurer sur leur crime, se confier en Lui et finalement être sauvé; et soutenu par cette espérance, Jésus marche à la mort, sans pousser une plainte, sans faire un reproche, que dis-je? il marche au supplice en pleurant sur la ville déicide : « Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et lapides ceux » qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler » tes enfants, comme la poule rassemble ses petits, et vous ne » l'avez pas voulu! »

Oh! que de tels sentiments, plus faciles à comprendre qu'à dépeindre, sont supérieurs à la pauvre humanité! Comme ils dévoilent bien le Dieu caché sous une enveloppe humaine! Qui jamais a senti et parlé avec cette noblesse et cette simplicité? O Jésus! qui sommes-nous pour que tu nous aimes ainsi? qu'avons-nous fait pour exciter en toi une telle compassion? Oui, Seigneur, nous aussi par nos péchés, nous sommes du nombre de ceux qui t'ont fait souffrir et mourir! Mais voici, Seigneur; nos yeux sont pleins de larmes, nos cœurs sont émus de recon-

naissance. Nous voulons aller à toi, nous placer sous tes ailes, être du nombre de ces petits que tu sauves et protèges; reçois-nous, Seigneur, reçois-nous parmi tes enfants sur cette terre; bientôt nous irons près de toi te demander la vie éternelle, fruit de ton inépuisable amour!

XXXVIII^e MEDITATION.

(LISEZ MATTHIEU, XXIV, 1 à 28.)

En lisant ce chapitre où Jésus parle en même temps de la destruction de Jérusalem et de la fin du monde, on pourrait croire que le Sauveur place ces deux faits à la même époque; mais une lecture plus attentive prouve qu'il n'en est pas ainsi, et bien que nous ne puissions entrer ici dans de longues explications, nous ferons du moins remarquer que la confusion apparente, qui se trouve dans la réponse de Jésus aux Apôtres, avait été occasionnée par la confusion réelle qui se trouve dans la question des Apôtres à Jésus. Les Apôtres demandent à la fois : quand sera détruit le temple de Jérusalem et quand viendra la fin du monde; de même Jésus répond à la fois sur deux sujets, ce qui ne veut pas dire qu'ils doivent être contemporains.

Mais que dit le Sauveur sur l'un et sur l'autre de ces événements? Jésus prédit que le temple de Jérusalem sera détruit; et aujourd'hui il n'y reste pas pierre sur pierre; il annonce que de faux christes viendront dans le monde; et quelques siècles plus tard, vingt faux christes s'étaient successivement présentés; enfin, il affirme que l'affliction, tombant sur cette ville, sera telle qu'on n'en aura jamais vu de semblable; et l'histoire nous apprend qu'en effet, un million d'hommes y périt durant le siège par l'épée ou la famine.

Voilà donc trois prédictions déjà réalisées. N'est-ce pas autant de gages de la vérité de celles qui ne le sont pas encore? Sans doute; étudions donc un instant ces prophéties, et choi-

sistons ici de préférence celle dont l'accomplissement semble avoir déjà commencé de nos jours.

« Parce que l'iniquité, dit Jésus, se sera multipliée, la charité de plusieurs se refroidira. »

C'est bien, en effet, ce que nous avons tous plus ou moins expérimenté. Nous voyons les vices les plus hideux ramper autour de nous, les crimes les plus effrayants se multiplier au sein de notre société; chaque matin nous sommes épouvantés en apprenant quelque sanglant épisode de la veille, à tel point, que ce triste spectacle nous fait douter parfois si l'homme vaut mieux que la bête des champs, et si nous sommes bien des êtres créés à l'image de Dieu. A la vue permanente, à l'ouïe incessante de toutes ces monstruosité, nos idées se confondent, nous perdons presque la notion du bien et du mal; nous nous demandons si nous sommes plus obligés que les autres, nous sentons faiblir pour la race humaine cette sympathie qui jadis faisait vibrer notre cœur; le mépris prend en nous la place de la charité, et la misanthropie étouffe le saint amour des âmes.

Oh! que tout cela est triste! Mais en même temps, songeons-y bien, tout cela a été prédit. C'est une preuve de plus de la vérité de la Bible; une raison de plus pour croire, un motif nouveau pour veiller. Si en face de cet abîme de corruption, la charité de plusieurs doit infailliblement se refroidir, que du moins ce ne soit pas la nôtre. Plus le monde est méchant, plus il a besoin de nos compassions, de nos secours, de nos pardons; ce ne sont pas les justes que Jésus est venu sauver, mais les injustes, et ce n'est pas au milieu des brebis qu'il envoyait ses Apôtres, mais au milieu des loups ravissants. Que notre amour se proportionne donc au profond égoïsme de notre époque, qu'il croisse avec la perversité des hommes; multiplions-nous, soyons partout en même temps, puisqu'il y a tant et tant à faire, et rappelons-nous que la promesse de salut est pour celui-là seul qui persévère jusqu'à la fin!

XXXIX^e MEDITATION.

(LISEZ MATHIEU XXIV, 29.)

« Veillez, nous dit Jésus, car vous ne savez à quelle heure le Seigneur doit venir. » — « Il viendra quand vous n'y penserez point. » — « Comme un éclair, parti de l'Orient, brille tout à coup jusqu'en Occident; il en sera de même de l'avènement du Fils de l'homme! » Toutes ces paroles nous portent à la vigilance par la pensée que la fin peut venir pour nous, tout aussi bien dans une heure que dans un siècle, et cette incertitude comme cette imminence possible du danger sont, en effet, bien propres à réveiller le serviteur allangui. Déjà, du temps de saint Paul, s'était répandue parmi les Thessaloniens, la croyance que le Seigneur allait venir, et cette persuasion avait jeté l'Église dans une émotion profonde. Plus tard, au moyen-âge, l'opinion que la fin du monde était proche fut répandue et reçue avec une telle confiance, que de toutes parts les populations assiégeaient les églises, abandonnaient leurs occupations, donnaient leurs biens comme si elles n'avaient plus à en jouir, et se préparaient à cette grande catastrophe par le jeûne et la prière. De nos jours, les chrétiens qui se sont beaucoup occupés de la seconde venue du Seigneur, la croient prochaine, et puisent dans cette espérance de puissants motifs de sanctification. Dans tous ces exemples nous voyons, qu'en effet, rien n'est plus propre à réveiller notre foi et à sanctifier notre vie que l'attente de notre comparution devant Dieu. Mais la fin du monde, la venue de Christ, le jugement dernier, sont-ils donc les seules pensées propres à produire ce résultat? N'y a-t-il pas une catastrophe, une venue solennelle, tout aussi prochaine et non moins assurée, capable de nous tirer aussi de notre assoupissement spirituel? La mort, notre mort, notre propre mort, n'est-elle pas à la porte? et à force d'être certaine, a-t-elle cessé d'être importante? Si l'on nous prouvait à n'en pouvoir douter que

dans cinquante ou soixante ans le monde finira, ou que Jésus apparaîtra, ne serions-nous pas arrêtés dans nos projets, bouleversés dans nos pensées et vivement poussés dans une direction tout autre que celle de notre vie actuelle? Eh bien! la mort, la mort de vous et de moi, la mort de nous tous, est tout aussi certaine, tout aussi rapprochée que la venue du Christ, que la fin du monde, que le jugement dernier; que dis-je? personne de nous ne peut dire avec assurance qu'il sera témoin sur cette terre de l'un de ces événements, tandis que tous nous pouvons affirmer qu'indubitablement dans ce monde, dans ce siècle, avant peu, nous serons témoins de notre propre mort. N'est-ce pas aussi là pour nous une venue du Seigneur, une fin du monde, un jugement terrible? Après notre mort, tout ne sera-t-il pas pour nous irrévocablement fixé?

Contemplant donc plus souvent ce moment suprême, et de ce point culminant de la vie, plongeons nos regards sur les misérables passions, les mesquins intérêts de ce monde. Que la terre est petite, vue des hauteurs du Ciel! Que la vie est courte, mesurée sur l'éternité! Que nos plaisirs sont grossiers, comparés à l'amour de Dieu! Que nos douleurs sont légères, auprès du poids immense d'une gloire infiniment excellente, et que l'état du pécheur est digne de pitié pour nous qui le voyons marcher en aveugle à sa perte éternelle! Nous pouvons bien nous étourdir pour échapper à ces pensées; mais ces pensées, malgré nous, nous cherchent, nous pressent, et chaque jour nous enserrent dans un cercle de plus en plus étroit. Demain notre mort ne sera pas plus assurée, mais elle sera plus prochaine, et notre regret de n'y avoir pas songé, plus profond. Pensons-y donc aujourd'hui, regardons à son jour, comme l'ouvrier dans les champs interroge la hauteur du soleil, comme nous-mêmes consultons l'aiguille sur le cadran de nos demeures, et sous la bénédiction de l'Esprit-Saint, nous puise-rons dans son attente l'activité, le sérieux, la sainteté qui conviennent à des chrétiens.

XL^e MEDITATION.

(LISEZ MATTHIEU XXV, 1 à 30).

La parabole des talents a pour but de nous donner cet enseignement : Dieu n'exige de ses serviteurs qu'en raison de ce qu'Il leur a donné ; mais Il demande un compte même à celui d'entre eux qui a le moins reçu. Rien n'est plus juste. Cependant, le serviteur auquel il n'avait été remis qu'un talent, prétextant le caractère exigeant de son maître, s'abstient de travailler afin de rester irrépréhensible. Rien n'est plus absurde qu'une telle conduite. Ce ne sont ni dix, ni cinq, ni même un seul talent que son Seigneur lui demande comme fruit de ses travaux ; mais au moins l'intérêt qu'eût produit la faible somme placée chez le banquier, si le serviteur avait eu seulement le désir et le courage de l'y porter. Que répondre à cela ? Rien. Aussi le serviteur garde-t-il le silence, et nous qui lisons son histoire, approuvons-nous le jugement qui le condamne ?

Notre acquiescement à sa condamnation est un indice que nous n'estimons pas que nous ayons agi comme ce serviteur, et que de nous, comme de lui, on puisse dire que l'exigence de Dieu sert de prétexte à notre inaction. Cependant on peut l'affirmer tout aussi bien de nous que de ce serviteur. Peut-être plus habile que lui, justifions-nous notre repos par notre propre incapacité, mais ce n'est là de notre part que de la paresse sous un manteau d'humilité ; car, tout en reconnaissant que les ordres du maître sont légitimes, nous prétendons, dès qu'il s'agit de nous les appliquer, que tels ou tels ne nous concernent pas, et sous prétexte d'être d'indignes serviteurs, nous secouons la tâche qui nous revient. Que puis-je, dit-on, par exemple, pour l'évangélisation du monde, moi si faible, si complètement ignoré ? Que puis-je, pour le soulagement de la misère publique, moi-même si nécessaire ? Que puis-je, pour l'édification de l'Église et de la paix des familles, moi, qui ne vois personne et que personne ne consulte ? Mais à tous ces mauvais prétextes,

le maître répond : Tu pouvais du moins déposer mon unique talent chez le banquier. Jésus ne nous demande à nous pauvres, faibles, obscurs, ni cinq, ni dix talents, mais l'intérêt d'un seul. Il ne s'agit pas pour nous de répandre l'Évangile jusqu'au bout du monde, mais de le donner à notre porte. Ne parlons pas de soulager la misère publique, mais allégeons celle de notre voisin Lazare. Ne parlons pas d'édifier l'Église entière, de pacifier toutes les familles ; mais bien d'édifier ceux qui nous approchent, de pacifier ceux qui vivent à nos côtés, et pour cela, nous n'avons pas besoin de prononcer de belles paroles, mais de donner l'exemple de la vie chrétienne. C'est parce que nous plaçons le but trop haut que nous ne l'atteignons pas, c'est parce que nous regardons trop loin que nous ne voyons pas à nos pieds. Nous estimons la tâche du chrétien grande et belle ; si belle et si grande que nous n'osons y toucher. Oui, notre tâche est grande par son ensemble, belle par ses résultats ; mais elle peut être humble dans ses détails et petite dans nos travaux. Travaillons devant nous, à nos pieds, dans notre cœur, et nous trouverons toujours à faire. Nous exagérer nos devoirs est un piège de satan, qui voudrait nous en dispenser ; faire peu, agir en silence, est le sûr moyen de faire quelque chose. Ce ne sont pas les hommes, mais Dieu que nous avons à contenter ; et, bien que sévère, ce Maître n'exige de nous dans le cas où nous ne pourrions pas davantage, que la peine qu'aurait dû prendre son serviteur de placer son argent à intérêt. Est-il un seul d'entre nous qui ne puisse faire cela ? Ne pouvons-nous prier dans notre cœur, veiller sur notre vie, réprimer nos lèvres, rebufler nos pensées, donner une obole, sinon un talent, dire une bonne parole, sinon faire de longs discours ? Oui, le chrétien, le plus faible peut, parce que le plus faible chrétien est ouvrier avec Dieu et que Dieu ne lui demande rien dont il ne veuille en même temps lui fournir les moyens d'exécution. Courage donc ! à l'instant même demandons-nous quel bien nous pouvons accomplir dès aujourd'hui ? et à cette question faite avec sincérité, notre conscience rendra certainement une réponse que Dieu par son Esprit nous donnera la force de réaliser.

XLII^e MEDITATION.

(LISEZ MATTHIEU XXV, 31 à 46.)

Le langage des élus et celui des réprouvés dans le tableau du jugement final, qui vient de passer sous nos yeux, présentent une particularité bien digne de remarque : dans l'une et dans l'autre de ces réponses, adressées au Roi récompensant la charité des uns et punissant la dureté des autres, les méchants et les bons disent également : Seigneur, quand est-ce que nous t'avons vu avoir faim ou soif, être étranger, nu, malade, ou en prison ? Ces paroles, exactement les mêmes, sont cependant l'expression de pensées bien différentes, selon qu'elles sortent de la bouche des réprouvés ou des élus. C'est pour se justifier de n'avoir pas donné que les méchants les prononcent, tandis que c'est pour repousser un éloge que les justes les font entendre ; et dans les deux cas, ces mêmes mots peignent admirablement bien les sentiments de ces deux classes d'hommes. En effet, quelque nombreux que soient les bienfaits que le chrétien a déjà semés autour de lui, il les juge toujours bien rares et bien légers, comparés à ceux qu'il aurait pu et dû répandre. Aussi regarde-t-il moins derrière que devant lui ; il ne s'arrête pas à dérouler l'ouvrage terminé pour s'en glorifier ; mais il mesure de l'œil l'immense étendue de celui qui reste inachevé, et cette vue le stimule en même temps qu'elle l'humilie. Sans doute le chrétien ne peut pas ne pas voir le bien qu'il a fait, mais ce qui le frappe surtout, ce sont les imperfections dont il est entaché, les motifs douteux qui l'ont inspiré, et les faibles résultats qui en sont sortis. Demain il fera plus et mieux ; cependant il trouvera encore des raisons pour s'humilier ; et si, en traversant la vie, comme en face de la mort, il reste paisible, ce n'est pas que la pensée de ses bonnes œuvres le rassure, mais bien parce qu'il fonde son assurance uniquement sur le pardon acquis par Jésus-Christ.

Ainsi s'explique l'étonnement de ce chrétien, lorsqu'à la porte du Ciel il s'entend dire par Jésus : « J'ai eu faim, et tu » m'as donné à manger; j'ai eu soif, et tu m'as donné à boire; » car toutes les fois que tu as fait ces choses pour l'un de ces » petits, tu les as faites pour moi-même. »

De son côté, bien au contraire, l'homme sans charité trouve dans ce monde mille moyens de justifier sa dureté de cœur, sous le nom de prudence, et ses refus aux indigents, sous prétexte de réserver ses secours pour des hommes plus intéressants ou plus nécessiteux. S'il faut l'en croire, ceux qui s'adressent à lui, n'en sont pas dignes; d'ailleurs lui-même a ses besoins; enfin n'a-t-il pas déjà beaucoup fait, et ne l'a-t-on pas toujours payé d'ingratitude? Si bien, qu'en vieillissant, son cœur se rétrécit, ses prétextes se multiplient, et finalement il s'aveugle à tel point, qu'il se croit juste et charitable, alors qu'il n'est qu'avare et égoïste. Lui aussi meurt tranquille, mais quelle tranquillité! Aussi comprend-on sa surprise à l'ouïe de ces paroles de Jésus : J'ai eu faim et tu ne m'as pas donné à manger; j'étais en prison et tu ne m'as pas visité; et sa stupéfaction en entendant cet arrêt : Maudit, va au feu éternel, préparé pour le Diable et ses anges.

Maintenant, ramenons nos pensées sur nous-mêmes : sommes-nous satisfaits ou mécontents des bonnes œuvres que nous avons accomplies? Si nous en sommes mécontents, est-ce par humilité ou par remords de conscience? Pouvons-nous dire en tout cas que nous les ayons accomplies, non à cause de nous-mêmes, ou des hommes, mais véritablement à cause de Jésus-Christ, en sorte que ce soit comme à ses petits, à ses enfants, à ses créatures que nous ayons porté nos secours? Autant de questions que nous ferons bien de nous adresser à nous-mêmes, et cela dès aujourd'hui, dans la crainte qu'un jour ce soit Jésus qui les fasse, à notre grande surprise et à notre éternelle confusion!

O Dieu de charité, amollis nos cœurs à la vue des souffrances de corps et d'âme qui frappent chaque jour nos regards; donne-nous de les sentir comme si elles tombaient sur nous-

mêmes, ou plutôt comme si Jésus notre Sauveur vivait dans les malheureux que tu places sous nos pas; et qu'au jour du jugement ce soit à nous qu'il dise : « Venez, les bénis de mon Père, possédez en héritage le royaume qui vous a été préparé depuis la fondation du monde !

XLII^e MEDITATION.

(LISEZ MATTHIEU XXVI, 1 à 35.)

Tout dans la nature marche dans une paix profonde, tout y progresse dans un silence majestueux. L'astre qui nous éclaire semble immobile à l'œil qui le contemple; les fruits qui nous nourrissent se développent avec une lenteur que la plus longue patience ne peut suivre; les flots de l'Océan s'étendent et gravissent insensiblement sur les bords de la plage. Le fleuve coule, la forêt s'agite, l'oiseau gazouille; mais à quelques pas, leur bruit nous échappe, et ce n'est que par exception, au sein des tempêtes, comme en soulèvent les ouragans et les hommes, que l'agitation et le bruit viennent troubler l'ordre paisible et doux de l'univers.

Telle est aussi l'image de Christ au milieu des hommes qui l'entourent. Toujours calme, toujours paisible, ses traits et sa parole portent l'empreinte du Dieu qui gouverne le monde et créa l'univers. Au milieu des scènes les plus tumultueuses, avec les motifs les plus légitimes pour s'agiter, Jésus reste ce qu'il est dans le repos, au sein de la prière, à l'abri de tout danger.

Suivons-le pendant ces jours où une mort certaine est sans cesse devant ses yeux, où chaque pas le rapproche du Calvaire, et contemplons ce visage empreint d'une sérénité qui fait du bien à l'âme.

Au milieu d'un festin, chez Simon le lépreux, une femme survient, et, dans un sentiment d'amour et de reconnaissance, verse un parfum précieux sur les pieds de Jésus. Le Sauveur,

préoccupé de sa mort prochaine, voit dans cette action comme les préparatifs anticipés de sa sépulture, et sans se plaindre comme sans donner un éloge, il regarde faire cette pieuse femme.

Les Apôtres, au contraire, comme tous les hommes, hélas ! plus émus à la vue des trésors matériels qu'à celle des sentiments religieux, blâment cette prodigalité ; ils vont jusqu'à s'indigner contre Madeleine ; Judas regrette au nom des pauvres une valeur de trois cents deniers que convoitait son avarice.

Eh bien ! comment Jésus réprime-t-il ces mauvais sentiments envers la femme qui l'honore ! Par cette simple et douce parole : « Laissez-la faire. » Mais de l'irritation des Apôtres, pas un mot ; pour la cupidité de Judas, pas un reproche ; seulement cette douce exhortation : « Laissez-la faire. »

Quelques jours plus tard, la veille même de sa mort, le Sauveur institue la sainte scène, et prédit à ses Apôtres que l'un d'eux doit le trahir. Le traître déicide est là, près de sa victime, et dit : » Est-ce moi ? » — Tu l'as dit, répond Jésus avec calme, et il n'ajoute pas la plus légère plainte. Quoi ! l'auteur de ma mort est là, il me touche, me regarde, me parle ; dans quelques heures il va me livrer à mes bourreaux, et je ne lui reprocherai pas sa lâcheté ? et je ne le couvrirai pas de honte ? et je contiendrai ma juste indignation ! Non, sans doute, c'est ce que moi, homme, je ne saurais faire ; mais Jésus, mon Maître, n'est pas un homme ; et sa douceur, sa paix inaltérables, sont empreintes ici pour me servir de modèle.

Enfin, accompagnons ce Prince de la paix, ce Roi débonnaire, qui, quelques jours auparavant, entrait impassible au milieu des acclamations triomphantes dans Jérusalem, accompagnons-le encore le même soir jusqu'au jardin des Oliviers. Il vient prier son Père ; il médite, non sur la mort violente qu'il accepte, mais sur l'isolement où vont tomber après lui ses disciples ; et dans sa touchante sollicitude, il les compare au troupeau de faibles brebis dont les loups viennent de dévorer le berger. Pour les rassurer, il leur annonce sa résurrection, et il pousse la tendresse jusqu'à les prémunir contre le

découragement qui suivra leur coupable abandon. Pierre, toujours ardent, s'indigne à la pensée qu'on puisse le supposer assez lâche pour délaissier son Maître; il se récrie, il proteste, il accuse presque le Sauveur de l'avoir calomnié. Hélas! Jésus qui aurait pu confondre d'un mot cette présomptueuse assurance en lui rappelant la faiblesse de sa foi sur la mer de Tibériade, Jésus lui répond, non pour lui faire un reproche, mais pour le prémunir contre le désespoir : « Avant que le coq ait chanté, tu me renieras trois fois; » et un autre Evangéliste nous apprend que ce tendre Sauveur venait de dire à ce même Apôtre : « j'ai prié pour toi, que ta foi ne défaille point; quand tu seras relevé, fortifie tes frères. »

Oh! Jésus, doux et paisible Maître, source du véritable calme, donne-nous ta paix, cette paix inconnue du monde, cette paix que rien ici-bas n'altère, et que toi seul peux donner, afin que notre vie soit tranquille, que notre cœur ne se trouble point, même dans l'épreuve, même à l'approche de la mort, et que nous passions avec une joie chrétienne dans ta paisible éternité!

XLIII^e MEDITATION.

(LISEZ MATTHIEU XXVI, 36 à 75.)

Au milieu des scènes que nous venons de lire, deux figures principales se détachent de la foule des nombreux personnages : celle de Christ et celle de saint Pierre. Plaçons-les l'une à côté de l'autre, et cherchons quelques instructions dans ce rapprochement.

Mais d'abord que cette comparaison du Maître avec le disciple, de la créature avec son Créateur, ne surprenne personne. Rappelons-nous que si Jésus est Dieu de toute éternité, cependant sur la terre il a été fait homme semblable à nous en toutes choses, excepté dans le péché. Soumis à tous les besoins de la nature humaine, exposé même à la tentation, il

peut donc, à cet égard, nous être comparé; sans cela on ne comprendrait pas que la Bible nous le présentât comme un modèle dont nous sommes appelés à suivre exactement les traces. Comparons donc Jésus, homme, à Pierre, homme aussi bien que lui.

Nous prenons le Sauveur au Jardin des Oliviers, et déjà nous le trouvons courbé sous le poids de la tristesse, à la pensée des souffrances et du supplice qui pour lui se préparent. Il entre à Gethsémané, ses angoisses augmentent; son âme, dit-il lui-même, est saisie de tristesse jusqu'à mourir. Il veut que ses amis veillent auprès de lui; il demande s'il est possible que ce calice d'amertume lui soit épargné; il exprime jusqu'à trois fois ce désir, et son accablement est tel, son épreuve est si forte, on pourrait presque dire sa frayeur est si grande, que son corps se couvre de grumeaux de sang.

Mais une fois « l'heure venue, » il relève la tête, parle avec calme au traître qui l'approche, reprend avec noblesse la tourbe de soldats qui l'assaillent et marche à leur rencontre. Arrivé devant le Sanhédrin, interrogé par le Grand-Prêtre, Jésus donne lui-même avec assurance le témoignage qu'on le cherche pour le faire mourir : oui je suis le Christ, le Fils de Dieu; et il attend en silence sa sentence de mort. Le juge la porte avec colère; Jésus l'entend avec calme et au même instant trouve assez de réflexion dans son esprit, assez d'amour dans son cœur pour tourner la tête au chant du coq, et jeter un regard sur son disciple renégat, afin de le soutenir contre son désespoir. Si donc nous voulions résumer la conduite de Jésus, du mont des Olives au tribunal du Grand-Prêtre, nous pourrions dire que son courage et sa force vont toujours en croissant.

Maintenant prenons Pierre au même point de départ. Sous les Oliviers, il est plein de feu et jure que ni la prison, ni la mort ne pourront le séparer de Jésus. A Gethsémané, il est déjà moins ardent, il ne peut pas même veiller; il s'assoupit, malgré les instantes prières de son ami et de son maître. Plus tard, transporté de colère et non de courage, il saisit un glaive

et frappe; mais bientôt il ralentit le pas, laisse passer devant lui le Sauveur et ne le suit plus que de loin. Il entre timidement dans la cour du Grand-Prêtre, et tremblant de froid et de crainte, il s'y chauffe en silence, au milieu des ennemis de Jésus. On lui demande s'il ne connaît pas ce Galiléen; il nie être des siens. On lui répète la même question, il s'effraie encore et affirme avec serment que Jésus lui est inconnu. Enfin une simple servante élève pour la troisième fois le même soupçon; alors Pierre renie le Fils de Dieu avec imprécation et tombe ainsi jusqu'au dernier degré de faiblesse et de honte! Si nous voulions résumer aussi sa conduite, nous pourrions dire que, du mont des Olives au tribunal de Caïphe, son courage, à l'inverse de celui de Jésus, est allé sans cesse en faiblissant.

D'où vient cette différence entre Jésus et Pierre? comment l'un croit-il en force jusqu'à l'héroïsme et l'autre en faiblesse jusqu'à la lâcheté? la réponse est facile : à Gethsémané, Jésus par trois fois avait prié, et Pierre par trois fois s'était endormi.

Qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende!

Oh! mon Dieu, que ta Parole est fertile en leçons et que ses enseignements sont clairs et précieux. Oui, Seigneur, près de toi se trouve la force, et en nous la présomption; apprenons donc à nous connaître, afin que nous tremblions sur nous-mêmes, et à te connaître toi-même, afin que nous allions te prier avec ardeur, avec larmes jusqu'à ce que tu nous aies fortifiés!

XLIV^e MEDITATION.

(LISEZ MATTHIEU XXVII, 1 à 30.)

En écoutant le récit que nous venons de parcourir, le chrétien ne peut se défendre d'un sentiment d'intérêt en faveur de ce malheureux gouverneur romain, de ce Pilate qui consent,

mais comme malgré lui , à la mort du Sauveur. On lui sait gré d'avoir reconnu que Jésus innocent était poursuivi par l'envie; on suit avec plaisir les efforts qu'il fait pour le justifier, et ses déclarations répétées qu'il n'a trouvé en lui aucun sujet de condamnation; on aime à le voir pour sauver l'innocent saisir l'occasion que lui fournit son droit de faire grâce. Il n'est pas jusqu'à l'avis de sa femme, jusqu'à ses ablutions de mains qui n'inspirent une certaine compassion pour cet homme se débattant contre la complicité du crime.

Ce n'est pas tout : en général , nous plaignons plus que nous ne blâmons les hommes qui, comme Pilate, se laissent entraîner dans des fautes que, livrés à eux-mêmes, ils eussent été incapables de commettre; et, passant de cette disposition indulgente envers les hommes faibles à un jugement analogue envers nous-mêmes, nous sommes assez disposés à nous excuser du mal dont nous n'avons pas pris l'initiative, mais que d'autres nous ont conduits à accomplir. « On me l'avait conseillé, dit l'homme faible; j'ai résisté d'abord; je n'ai cédé qu'à regret; » et dès lors le malheureux se croit à demi justifié.

De fait, un tel homme est doublement coupable; coupable, comme le méchant, puisqu'il accomplit le même mal, et coupable encore pour avoir mieux que lui connu, apprécié, aimé le bien et ne l'avoir pas fait. Sans la participation des hommes faibles, les violents seraient presque toujours arrêtés dans leurs projets, et de grands maux épargnés au monde, comme sans le consentement de Pilate, la rage de Caïphe restait impuissante. La Providence a tellement distribué les rôles dans le grand drame de l'histoire, que l'action des pervers est à chaque pas paralysée par la résistance passive de ceux qui leur refusent de les laisser faire ou passer; dès lors le mal ne devient possible que par le concours d'un certain nombre de volontés.

S'il en est ainsi, comment dire que l'homme qui acquiesce au mal est moins coupable que l'homme qui le propose? Le bras dira-t-il à la tête : c'est toi qui m'as conseillé, tu dois

porter les conséquences de la faute commune? Et si l'homme faible tient ce langage, sera-t-il pour cela justifié devant Dieu? La Parole de ce Dieu va nous répondre.

Adam dit à l'Éternel : c'est la femme qui m'a conseillé; et cependant Adam lui-même fut maudit!

Ève dit au Seigneur : c'est le serpent qui m'a séduit; et toutefois Ève elle-même fut condamnée!

Roboam ne fit que suivre l'avis de ses jeunes amis, et, néanmoins, dix tribus furent retranchées à son royaume!

Que dirons-nous encore? Ananias n'agit-il pas d'après le consentement de Saphira? Hérode ne se rendit-il pas à la prière de la fille d'Hérodias? Judas ne dut-il pas son crime aux suggestions de Satan? Et pour tout cela, Ananias, Hérode, Judas furent-ils tenus pour innocents? Qu'en a-t-il donc été de Pilate? ou plutôt qu'en sera-t-il de nous-mêmes, si sous prétexte qu'on est venu nous solliciter, pousser notre main, arracher notre parole, nous consentons par faiblesse au mal qu'on vient nous suggérer? Hélas! après avoir parcouru l'histoire il est facile de répondre : L'homme faible qui consent à aider ou laisser faire le mal, est tout aussi coupable que celui qui le lui demande. Devant le tribunal de Dieu, il importera peu de s'appeler Caïphe ou de se nommer Pilate. Veillons donc pour repousser un mauvais conseil aussi bien que pour éviter une mauvaise action.

XLV^e MEDITATION.

(LISEZ MATTHIEU XXVII, 31.)

Oui, cette parole est profondément vraie : « Les voies de Dieu ne sont pas nos voies. » Le chemin que le Seigneur prend est toujours celui auquel nous n'aurions pas songé; aussi sommes-nous étonnés quand nous voyons que par ces moyens inattendus le but est parfaitement atteint.

A la première page de cet Évangile, un Sauveur nous était

annoncé, et à la dernière nous n'en trouvons plus : Jésus est mort, ses Apôtres sont dispersés, ses amis sont abattus, et le plus courageux vient ensevelir leur Maître avec leur dernière espérance.

Naguère ce Jésus enseignait le peuple, contenait les grands, faisait des miracles, sauvait les autres, comme disent les scribes et les sénateurs; et maintenant, exposé sur une croix, il ne peut se sauver lui-même!

A son entrée triomphale à Jérusalem, la foule crie : « Hosana! Gloire au fils de David!... » Et le lendemain ce n'est plus un libérateur, plus un roi; il déclare lui-même que son règne n'est pas de ce monde.

Hier il se disait le Fils unique de Dieu, il assurait avoir à son service plus de douze légions d'anges : aujourd'hui il est abandonné de ceux mêmes qu'il appelait ses disciples, et de Dieu qu'il nommait son Père.

Et qui nous apprend tout cela? qui nous dévoile la honte dont on le couvre? qui nous révèle que Jésus fut conduit en criminel à Golgota, flagellé par des soldats, conspué par des esclaves, mis au rang des brigands et crucifié de la main des bourreaux? qui fait tous ces aveux et nous présente couvert d'ignominie celui qu'à la première page il voulait nous faire adorer sous le nom d'Emmanuel? c'est Matthieu, un de ses premiers Apôtres.

Ces étranges événements ne bouleversent-ils pas toutes nos idées humaines? Est-ce ainsi qu'on marche à la conquête de l'univers? Est-ce ainsi qu'on délivre un peuple? Oui, c'est ainsi que Dieu, sinon les hommes, accomplit les brillantes promesses de son Fils : cette honte, ces injures, ces souffrances, cette mort sont elles-mêmes les moyens du salut, qui semblait désespéré; cette mort est une expiation, c'est la mort de la victime tombée dans le combat qui nous donne la victoire. A l'heure où nous estimions tout perdu, tout se trouve accompli, et notre juge apaisé ne veut plus voir en nous que l'image de celui qui nous a rachetés. Devant nous plus de jugement, mais un pardon; devant nous, non plus la loi, mais la grâce; et si

Jésus n'a pas voulu fouler ici-bas un royaume pour nous y donner le titre de citoyens, c'est qu'il voulait nous faire rois dans l'éternité.

Cette parole, une fois prononcée par les Apôtres, expliquée par le Saint-Esprit, répandue dans le monde, les voies de Dieu sont comprises; cette mort ignominieuse, ces verges flétrissantes, ces crachats insultants deviennent des sujets de gloire et s'anoblissent en tombant sur un Sauveur. La croix, jadis signe de honte, instrument de supplice comparable à celui de nos jours qu'on n'ose pas nommer, la croix de l'esclavage se sanctifie et brille depuis dix-huit siècles comme l'étoile des nations. Les voies de Dieu deviennent les voies des chrétiens; comme leur maître, ceux-ci apprennent à souffrir, à s'humilier, à croire, à prier pour mourir enfin au péché et vivre à la justice. La croix n'est plus pour eux une folie; c'est la sagesse de Dieu. L'homme devenu croyant ne songe plus à escalader le Ciel sur le monceau de ses mauvaises œuvres, il consent à s'y laisser transporter par la foi en Jésus-Christ.

Telle est l'œuvre accomplie par cette mort, abîme insondable sur la voie de l'homme, mais phare lumineux qui, sur la voie de Dieu, nous montre le pécheur sauvé à l'instant même où le pécheur se croyait perdu.

Oh! Dieu, que ta sagesse est profonde, que ton amour est vaste! Que ne pouvons-nous les imiter comme nous les admirons! Transforme, Seigneur, cette connaissance en sainteté, et que notre vie porte enfin les fruits dont les germes ont été déposés en nous par ton Saint-Esprit!

XLVI^e MEDITATION.

(LISEZ MATHIEU XXVIII.)

Le monde demande parfois au chrétien comment il s'est assuré que les faits sur lesquels reposent sa foi sont vrais; comment il s'est convaincu que les trésors qu'il espère lui seront

accordés. Comment savez-vous si Jésus est bien mort pour vos péchés, et comment savez-vous qu'il vous donnera une vie éternelle, sainte et bienheureuse?

Je sais que Jésus est mort pour mes péchés, parce qu'il n'est en moi aucun besoin plus vivement éprouvé que celui du pardon, et quand l'Évangile vient me dire: Jésus te fait grâce et te sauve, par cela seul je pressens que ce livre me dit la vérité.

Je sais que Jésus me donnera pour le temps et dans l'éternité une vie sainte et heureuse, parce que depuis que j'ai reçu cette promesse dans mon cœur, les prémices m'en ont été données; ce n'est plus une espérance, c'est une réalité; ce n'est plus une attente, c'est une expérience faite. La foi est là, le Saint-Esprit est là, l'amour est là; je les sens dans mon cœur, et j'ai pour garant de l'avenir le présent même; je sais que Jésus tiendra sa parole, parce qu'il la tient déjà. En les quittant, Jésus a dit à ses disciples: « Je suis avec vous jusqu'à la fin du monde; » et la preuve que ces paroles sont vraies, c'est qu'en moi, son disciple, un des anneaux de la chaîne qui traverse les siècles, se réalise aujourd'hui, sans que j'en puisse douter, l'exactitude de cette promesse: « Je suis avec vous jusqu'à la fin du monde. » Que le mondain se récrie, qu'il refuse de me croire, ce n'est pas pour lui, c'est pour moi que je sens, et cela me suffit.

Mais il y a plus: cette parole que je sais accomplie en moi, s'est accomplie en d'autres. Des chrétiens de tous les lieux et de tous les temps, ont affirmé pour eux ce que nous affirmons pour nous, c'est que Christ était avec eux. Ces chrétiens nous ont laissé des feuilles où chacun à son tour nous a retracé sa propre expérience, et chose merveilleuse! cette expérience, toujours incomprise par le monde, se trouve être identique chez les chrétiens des siècles les plus distants et des lieux les plus opposés, en même temps qu'elle est identique à la nôtre; eux aussi se croient sauvés; eux aussi éprouvent la paix; eux aussi sentent dans leur âme s'agiter le Saint-Esprit; et, grâces en soient rendues à Dieu, par leur expérience si souvent répétée, ils servent de contre-épreuve à la réalité et à la vérité de nos propres sentiments. Pour dire que nous nous abusons, il fau-

draît dire que les chrétiens s'abusent depuis dix-huit siècles sur ce qui se passe en eux-mêmes !

Oui, Jésus est avec nous. Toutefois, il faut aussi le dire, le sentiment de cette présence n'est pas toujours d'une égale vivacité, et nous ne sommes pas plus maîtres de le fixer dans notre cœur, que nous ne le serions de nous donner la vie, si nous n'existions pas; ou de la retenir, malgré Dieu, maintenant que nous existons. Cette faiblesse doit nous humilier; nous rendre vigilants, car si nous ne pouvons pas disposer à notre gré de cette présence bienheureuse, de cette union si douce, nous savons cependant par expérience que le péché la suspend, que la sanctification la retient, et que la prière la ramène. Nous ne sommes pas Dieu pour agir à sa place; mais nous avons reçu le précieux privilège de disposer de lui en l'appelant dans notre cœur. Prions donc sans cesse, veillons sans nous lasser. Ces deux mots résumeront toujours la tâche du chrétien.

XLVII^e MEDITATION.

(LISEZ MARC I, 1 à 20.)

Nous apprenons par un autre Évangéliste que l'appel de Pierre, de son frère et des deux fils de Zébédée, tous quatre pêcheurs sur le lac de Génésareth, fut précédé d'une pêche miraculeuse qui dut convaincre ces nouveaux Apôtres, que le maître qu'ils allaient suivre était bien le Fils de Dieu. En effet, à la vue des milliers de poissons sous le poids desquels le filet se rompaît, Simon Pierre s'écria : « Seigneur, retire-toi de moi qui suis un homme pêcheur. » Quel ne dut donc pas être l'étonnement de ce même Apôtre, lorsque Jésus, au lieu de l'abandonner, lui dit : « Je te ferai pêcheur d'hommes? » Quelle ne dut pas être sa surprise en se voyant, lui, pauvre artisan, homme ignoré, créature pécheresse, appelé à suivre, en qualité d'Apôtre, le Fils de Dieu et à travailler avec lui à la conversion du monde ! Cet étonnement ne put-il pas se chan-

ger en défiance, en doute, je dirai presque eu humble incrédulité?

C'est du moins là ce qui nous arrive à nous-mêmes, faibles et coupables créatures appelées aussi par Jésus à une vie céleste, heureuse et sans fin. Comment, moi, si petit dans l'espace, si faible dans la création, moi d'une vie si courte dans la suite des siècles, d'une ignorance si profonde au milieu des merveilles de l'univers, enfin moi, souillé dans mes pensées, dans ma vie et jusque dans mes projets, comment oserais-je espérer qu'une vie éternelle me sera donnée, que je serai transporté dans le Ciel, que j'y verrai face à face mon Créateur? Compter sur une aussi magnifique destinée, ne serait-ce pas de ma part la plus folle des présomptions? — Et entraîné par ces réflexions qui semblent inspirées par l'humilité, nous tombons de l'espérance dans le doute, du doute dans l'incrédulité.

Mais si nous voulons mieux y réfléchir, nous comprendrons que le motif qui nous fait craindre est précisément celui qui devrait nous faire espérer. L'humilité ne consiste pas à reconnaître que nous méritons peu, mais à reconnaître que nous ne méritons rien. Si l'offre du Ciel et de l'éternité nous paraît trop grande pour nous, c'est parce que nous la comparons à nos droits, et que nous sommes effrayés de la disproportion. Mais si, faisant un pas de plus, nous arrivons à reconnaître que nos mérites sont, non pas faibles, mais nuls, n'espérant rien de nous, nous attendrons tout de Dieu. Dès-lors, comment oserions-nous nous défier de cette bonté? Dire que le don du Ciel est trop magnifique, serait dire que le Seigneur n'est pas assez miséricordieux pour le faire; dire qu'une vie éternelle est trop longue, serait dire que Dieu n'est pas assez puissant pour la donner. En un mot, vouloir amoindrir les dons, c'est rabaisser le Donateur. Ah! s'il y a quelque chose de véritablement étrange dans tout ceci, c'est que nous mesurons Dieu sur nous-mêmes, et que, parce que nous sommes incapables de donner sans limite, nous limitons la bonté de notre Dieu. Elevons notre esprit à la hauteur de ses pensées; montons notre cœur à l'unisson de son amour, et si nous ne pouvons le

faire, parce que notre cœur et notre esprit sont trop étroits, du moins ne jugeons pas le Seigneur de l'univers d'après nous, infimes créatures; mais comparons Dieu à Dieu. Regardons ce que pour nous il a voulu faire dans la nature, et nous comprendrons ce qu'il peut vouloir accomplir dans le règne de la grâce : c'est pour nous qu'il a créé cette terre, si vaste et si fertile, et suspendu dans les cieux l'astre qui nous éclaire et nous réchauffe. Tout cela ne vous semble-t-il pas trop grand, trop beau, pour de si faibles créatures? Si l'on nous montrait pour la première fois les merveilles de la création, oserions-nous penser que toutes ont été faites pour nous? Non, sans doute; et cependant les rapports admirables de cet univers avec nous-mêmes, les fruits que nous en tirons chaque jour, prouvent jusqu'à l'évidence que tout cela a été créé pour être dominé par l'homme. Par là comprenons donc la munificence de notre Dieu et n'attendons pas moins à l'avenir qu'il ne nous a donné dans le passé. Oui, le Dieu de la grâce peut être prodigue, car les dons ne coûtent rien à son pouvoir, et l'éternité seule égale son amour!

XLVIII^e MEDITATION.

(LISEZ MARC I, 21 à 45.)

L'histoire de Jésus-Christ renferme deux vies distinctes : l'une humaine, l'autre divine, et qui, cependant ne peuvent être séparées l'une de l'autre, ni oubliées l'une ou l'autre sans inconvénient. Jésus parle avec une autorité qui étonne et convainc la foule; d'un mot il guérit les malades, chasse les démons, ressuscite les morts; voilà le Dieu. D'un autre côté, il éprouve le besoin d'être secouru, et il prie; à la vue des souffrances d'un lépreux, il est ému de compassion, comme nous le serions en voyant souffrir un de nos semblables; il a faim et soif, il cherche le repos, il est même soumis à la tentation; voilà l'homme. Et cette vie dans son ensemble, pleine à la fois

de miracles et de besoins, nous présente l'image parfaite de l'Homme-Dieu.

Oui, l'oubli de l'une ou de l'autre face de cette double nature entraîne pour nous un égal danger. Si nous perdons de vue que Christ est Dieu, nous n'aurons plus assez de confiance en lui pour le prier, et nous reposer sur lui de l'accomplissement de notre salut; nous le considérerons comme un aidé, non comme un Sauveur. Si nous oublions qu'il est homme, nous regarderons sa vie terrestre comme au-dessus de l'humanité, et tout en l'admirant nous ne songerons jamais à l'imiter.

C'est surtout cette dernière erreur qu'il importe de combattre. La vie de Jésus dépasse tellement notre vie en sainteté, que nous finissons par prendre ce qui est pour ce qui devrait être, et parce qu'aucun homme à notre connaissance n'a jamais atteint cette noble stature, nous en concluons qu'il ne nous est pas donné d'en approcher.

Mais remarquons qu'il ne s'agit pas de savoir ce que nous faisons, mais bien ce que nous devrions faire. Il s'agit, non d'examiner autour de nous si les plus grands chrétiens sont arrivés à la hauteur de Christ, mais d'écouter ce que dit la Parole : « Christ nous a laissé un modèle afin que nous suivions ses traces. » « Soyez mes imitateurs, dit saint Paul, comme je le suis de Jésus-Christ, » et enfin nous apprenons ailleurs que le Seigneur a tout disposé ici-bas pour que nous parvenions « à la stature parfaite de Christ. » Sans doute, voilà ce que nous ne sommes pas; tant s'en faut! mais il n'en est pas moins vrai que voilà ce qu'on nous demande d'être.

N'élevons donc pas entre la vie humaine de Christ et la nôtre une barrière imaginaire, afin de nous dispenser d'atteindre notre Maître. Ne nous imaginons pas que nos prétentions modérées à la sainteté soient de l'humilité; non, c'est de la paresse, c'est de la lâcheté; nous ne nous lamentons sur notre passé que pour mieux nous excuser dans notre avenir. Dès que Christ nous est présenté comme modèle, disons-nous bien que nous pouvons le suivre, et au lieu de nous effrayer de sa haute perfec-

tion, réjouissons-nous d'être invités à marcher sur les pas du Fils de Dieu.

Il est vrai qu'en nous réjouissant d'être appelés à un tel privilège, nous pouvons craindre de rester incapables d'en jouir; mais acceptons cette humanité de Christ dans toute son étendue, et nous verrons que si, d'une part, elle nous impose une grande tâche, de l'autre, nous trouvons aussi en elle les moyens de l'accomplir. Si Jésus, vrai homme, a pleuré comme nous, souffert comme nous; s'il a été ému et tenté comme nous, il mesure donc bien toute la force de nos propres tentations, toute la faiblesse de notre humanité; il connaît donc d'avance toutes nos expériences, et dès lors il compatit à nos misères, comme il eut compassion de celles de ce pauvre lépreux. Jésus n'est pas un juge superbe et dédaigneux, qui laisse impitoyablement tomber le glaive de la loi sur le coupable: c'est un père tendre, un frère affectionné qui s'abaisse jusqu'à nous, petits enfants, pour nous soutenir et nous encourager. En voyant nos combats, nos souffrances, il se rappelle les avoir supportées, et, sous l'impression de ce souveur, il prend pitié de nous et nous offre, avec ses sympathies, son puissant secours. Ouvrons-lui donc, sans crainte de l'offenser, notre âme fatiguée par le péché, tourmentée par la tentation, en proie à tous les mauvais désirs, et soyons sûrs que, loin de nous repousser, ce Frère nous attirera vers lui, nous prendra dans ses bras pour nous réchauffer sur son cœur. Oui, Jésus est notre Dieu; mais il est notre ami, notre Sauveur, notre avocat, en un mot, notre frère; un frère qui s'est donné pour nous sur la terre et qui, pour nous, prie encore dans les Cieux.

XLIX^e MEDITATION.

(LISEZ MARC II.)

Il n'est pas de question qui ait été plus souvent agitée dans l'Eglise que celle-ci: L'homme est-il sauvé par la foi, ou par

les œuvres? Remarquons, avant tout, qu'il n'est pas possible de trouver un terme moyen entre ces deux opinions, car le Saint-Esprit lui-même dit par la bouche de saint Paul : « Si c'est par la foi, ce n'est pas par les œuvres, et si c'est par les œuvres, ce n'est pas par la foi. » Comment donc a-t-on pu tomber dans une telle discussion, et puiser dans la même Bible des arguments à l'appui des deux opinions? Le voici.

Oui, la Parole de Dieu présente les bonnes œuvres comme le moyen d'obtenir la vie éternelle; et en même temps, oui, elle présente la foi comme le seul moyen d'être sauvé. Est-ce là une contradiction? Non; comme deux voies peuvent mener au même but, les œuvres et la foi peuvent conduire également bien à la félicité éternelle. Mais évidemment pour arriver par un chemin, il faut le suivre, ce chemin; pour être sauvé par la foi, il faut l'avoir, cette foi; comme pour être sauvé par les œuvres, il faut posséder ces œuvres. La question se transforme donc en celle-ci : Avons-nous la foi? avons-nous les œuvres? Dès lors elle est bien facile à résoudre. Si de fait il ne se trouve aucun homme qui ait accompli les œuvres imposées par Dieu, aucun ne sera donc sauvé par elles; et à ces mêmes hommes qui auront manqué la première voie de salut, restera la seconde; condamnés pour n'avoir pas agi, ils pourront être sauvés pour avoir cru.

La question de théorie, ainsi transformée en question d'expérience, devient on ne peut plus claire, dans notre propre histoire comme dans le Nouveau-Testament. Dans le chapitre que nous venons de lire, nous voyons que c'est à cause de sa foi que Jésus pardonne le paralytique. Ainsi nous avons déjà vu et nous verrons encore de nombreux exemples où Jésus répète cette parole devenue presque une formule : « Va, ta foi t'a sauvé. » Mais une circonstance digne de remarque, c'est que ce même Jésus n'a jamais dit à un seul homme : Va, tes œuvres t'ont sauvé. L'esprit de ses discours est si contraire à cette pensée, que cette expression seule nous choque; notre oreille est blessée, notre cœur froissé en entendant ces mots : Va en paix, tes œuvres t'ont sauvé. Quoi! il y aurait des hommes sauvés par leurs mérites, et Jésus n'en aurait jamais rencontré

aucun? Quoi! il existerait des justes, et pas un ne serait venu vers lui pour recevoir son approbation? Non, non, il n'y a qu'un seul bon, dit Jésus lui-même au jeune seigneur qui se croit capable d'accomplir la loi, et ce seul bon, « c'est Dieu. » Si le Sauveur n'a promis la vie éternelle à personne comme récompense, c'est que personne ne l'avait méritée: « Personne, dit saint Paul, ne sera justifié par les œuvres de la loi. »

Eh! maintenant que m'importe de savoir que les bonnes œuvres ouvrent le Ciel à moi qui sais avant tout que je n'ai pas ces œuvres? M'apprendre que les bonnes œuvres sauvent, c'est m'apprendre que je suis condamné, et c'est précisément ce que la loi fait à mon égard. Promulguée, pour m'obtenir la vie, si je l'avais observée, il se trouve qu'elle me donne la mort pour l'avoir violée. Mais grâce à Dieu en même temps que cette loi m'effraie, elle me pousse par la frayeur même à chercher mon salut dans ma confiance en Jésus-Christ. Je pouvais être sauvé par la sainteté, c'est vrai; mais je n'ai jamais été que pécheur, il ne me reste donc que la foi pour dernière ancre de salut.

Oui, Seigneur, je n'en veux pas d'autre, elle seule convient à ma faiblesse, elle seule me rassure; elle seule, par la joie qu'elle me donne, peut me sanctifier. Tu m'as pardonné mes péchés, comme au paralytique; comme lui, je vais me lever à ton commandement pour faire ta volonté.

L^e MEDITATION.

(LISEZ MARC III, 1 à 19.)

Le Sauveur se choisit douze Apôtres, et dans ce choix fait entrer Judas qu'il sait devoir le trahir. Quelles ne durent pas être les angoisses secrètes de ce bon Maître pendant son ministère, en voyant chaque jour attaché à ses pas, assis à sa table, admis dans son intimité, un homme capable de le livrer à la mort pour trente pièces d'argent! Suivons-les l'un et

l'autre par la pensée : Jésus instruit le peuple, et Judas épie ses paroles pour y puiser un sujet d'accusation; Jésus se retire en prière à Gethsémané, et Judas marque la place pour venir l'arrêter; Jésus collecte des aumônes en faveur des pauvres; et Judas s'en fait le porteur pour mieux s'en emparer. De pas en pas ces deux vies se heurtent, et le coup retentit au fond de l'âme du Sauveur, qui peut, à chaque instant, se dire : voilà l'instrument de ma mort ! Toutefois, au milieu des agitations inévitables que ces pensées jettent dans le cœur de Jésus; jamais le Maître n'adresse un reproche au disciple, jamais il ne montre contre lui un simple mouvement d'impatience; que dis-je ! à la dernière Cène, Jésus parle à Judas avec calme, et une heure plus tard, quand le traître arrive, suivi de ses satellites, et dépose, comme sceau de son hypocrisie, un baiser sur le front du Sauveur, Jésus lui dit encore : « Mon ami, quel sujet t'amène ? » Jésus, appeler Judas son ami ? Admirable douceur ! ineffable charité !

De cette conduite de Jésus envers Judas, rapprochons notre conduite envers ceux dont nous avons à nous plaindre : quelle distance, quel contraste, quelle criante opposition ? Ne demandons pas à quel degré d'exaspération nous transporterait la présence et les caresses d'un ennemi mortel, livrant par un faux témoignage notre tête au bûcher ; non, grâce à Dieu, nous ne sommes pas soumis à une telle épreuve ; mais demandons-nous quelles seraient nos dispositions, pour des hommes coupables envers nous d'un manque d'égard, d'un oubli des convenances, d'une parole un peu vive ; qui sait ? coupables peut-être de ne pas nous avoir assez haut placés dans son estime ! Des torts semblables, insignifiants aussi longtemps qu'ils s'adressent à d'autres, deviennent énormes dès qu'ils tombent sur nous-mêmes ; que le méchant offense Dieu, nous n'en prendrons guère de souci ; mais qu'il nous blesse, il est impardonnable ! Nous vieillirons peut-être, mais ce souvenir ne vieillira pas dans notre cœur, nous en reparlerons encore après des années dans le monde, et nous croirons être bien modérés en refoulant les reproches directs prêts à s'é-

chapper de nos lèvres. Que serait-ce donc si ce malheureux, au lieu de nous avoir offensés dans le passé, se proposait de nous nuire à l'avenir? Que serait-ce si nous apprenions que tout en nous souriant, il nous déchire, tout en se disant notre ami, il machine contre nous une intrigue? Ah! nous n'aurions pas assez de force, pas assez de paroles pour exprimer notre indignation, et toute notre clémence irait peut-être jusqu'à fuir avec horreur et pour toujours l'homme dont nous consentons à ne pas nous venger.

Est-ce là le sentiment chrétien? Non, certainement non. C'est peu de laisser la vengeance de fait au Seigneur, il faut encore déposer toute haine, tout souvenir irritant du passé. Le chrétien ne songe à son ennemi que pour le plaindre; s'il peut, il l'exhorte; et s'il ne le peut pas, il le recommande encore à la grâce de son Dieu.

Une telle conduite paraîtra difficile, impossible peut-être; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle serait chrétienne, que Christ a supporté sans se plaindre, durant des années, Judas devant ses yeux; et qu'à moins de renier notre Maître, nous devons tendre à l'imiter.

Ah! les offenses nous paraissent bien plus excusables quand elles viennent de nous, et le pardon bien plus naturel quand nous le réclamons de nos frères. Combien de fois n'avons-nous pas témoigné notre surprise que tel homme jadis, légèrement blessé par nous, ait pu conserver si longtemps le souvenir d'une piqure si légère. Oublions donc nous-mêmes comme nous voudrions qu'il eût lui-même oublié, ou plutôt rappelons-nous cette parole du Sauveur: « Si vous pardonnez aux hommes leurs offenses, Dieu vous pardonnera les vôtres; mais si vous ne leur pardonnez pas, Dieu ne vous pardonnera pas non plus! » Cette sentence devant les yeux, qui oserait se venger? Oh Dieu! non-seulement pardonne-nous, mais apprends-nous à pardonner.

LI^e MEDITATION.

(LISEZ MARC III, 20 à 35.)

Il n'y a pas dans toute la Bible une parole plus agréable à entendre pour nous, chétives créatures, que celle prononcée par Jésus se tournant vers ses Apôtres : « Voilà mes frères, mes sœurs et ma mère. » Cette pensée, douce et noble, surprend et charme ; on l'étudie, on la répète, et toujours elle apparaît nouvelle et fraîche, versant un baume sur notre âme. Être le frère du Fils de Dieu, être la sœur de Jésus-Christ ! enfin être de la famille du Créateur de l'univers et du Sauveur des hommes ! Oh ! cela touche le cœur, anoblit l'esprit ; cela fait aimer, et donne de la dignité.

A ce premier mouvement de joie, excité par la déclaration de Jésus, succède presque une pensée de crainte. On se surprend à douter qu'une telle parenté soit possible. Comment des êtres qui n'étaient pas hier, qui chaque jour se traînent dans le péché, dont la vue bornée ne porte pas jusqu'à demain, prétendraient-ils entrer jamais dans la famille du Saint des saints, du Seigneur des seigneurs ? Cette appréhension, qui se comprend quand on fixe ses regards sur le contraste de notre petitesse avec la grandeur de Dieu, s'affaiblit et disparaît lorsqu'on examine l'admirable moyen que Jésus nous indique pour établir cette parenté : c'est, dit-il, « de faire la volonté de Dieu. » En effet, quoi de plus propre à rapprocher des êtres, à les mettre de niveau, à les unir d'affection, que de leur donner une même volonté ? Rassemblez des créatures d'un même âge, d'un même sexe, d'une même intelligence, d'une même passion, vous ne formerez jamais qu'une foule sans cohésion, une réunion sans sympathie ; leur ressemblance sur ces divers points, en portant leurs désirs sur les mêmes objets, suscitera peut-être au milieu d'eux des rivalités, des divisions, des haines, et, finalement, il faudra séparer les prétendants pour ré-

tablir la paix. Mais rapprochez des hommes qui n'aient qu'une seule volonté, fussent-ils d'âges, de sexes et de goûts différents, vous les verrez se chercher, s'unir, se plaire ensemble, se façonner les uns sur les autres, se ressembler enfin comme les membres d'une famille.

Tel est le moyen que Jésus met en jeu pour mettre de l'unité et de la ressemblance dans cette famille où les hommes peuvent prendre place à côté de lui, de son Père et du Saint-Esprit. Pour être le frère de Jésus, il n'est pas nécessaire d'être à la hauteur de son intelligence ou de sa sainteté, il suffit de vouloir ce qu'il veut, de faire ce qu'il fait, d'aimer ce qu'il aime, comme l'aïeul et l'arrière-petit-fils, à travers leur distance d'âge, de force, de facultés, se ressemblent et sont parents, s'aiment d'un même amour et sont également heureux.

Et d'ailleurs cette parenté réelle que Jésus nous offre d'établir avec lui, n'a-t-elle pas déjà commencé entre chrétiens sur cette terre? Vous qui avez cru et qui avez rencontré un croyant, n'avez-vous pas senti à son approche que vous apparteniez tous deux à la même famille? Une sympathie secrète ne vous a-t-elle pas portés l'un vers l'autre? Ne vous êtes-vous pas compris dès les premières paroles? Sans doute; et une heure après votre rencontre, vous aviez déjà confiance l'un à l'autre, comme avant de vous quitter vous avez reconnu que vous étiez parents, et parents pour l'éternité! S'il en est ainsi entre nous, faibles nourrissons du même Évangile, pour le peu de pensées, d'espérances et d'amour que nous avons puisé dans son sein, comment n'en serait-il pas de même de nous avec Jésus, la source même de ces pensées, de ces espérances et de cet amour? C'est de sa vie que nous vivons; c'est sa sève qui pénètre et monte en nous, qui nous vivifie et fait, du cep et du sarment greffé, une seule et même plante. Oui, quiconque fait la volonté de Dieu se transforme à son image; entre dans sa famille, devient frère, sœur ou mère de Jésus-Christ.

Fortifions donc cette parenté spirituelle en confondant toujours plus notre volonté avec la volonté de Dieu. Ce n'est pas seulement un conseil que Jésus nous donne, c'est une force

qu'il nous offre; allons la chercher où lui-même l'a trouvée, dans le sentiment qui lui fit dire : « Mon Père, que ta volonté soit faite et non pas la mienne. » Oui, la prière, c'est toujours là qu'il faut en revenir, car c'est elle qui lie le Ciel à la terre, la créature au Créateur, et qui du Dieu trois fois saint, Père, Fils et Saint-Esprit, fait pour nous un tendre père, un frère bien-aimé et un doux consolateur.

LII^e MEDITATION.

(LISEZ MARC IV, 1 à 23.)

Attentivement examinée, la parabole du Semeur laisse dans l'esprit une impression sérieuse, on pourrait presque dire effrayante. Des quatre classes d'auditeurs qu'elle place en face de la Parole de Dieu, une seule est vraiment attentive, du moins attentive à salut, tandis que les trois autres oubliées, à différents degrés, restent sous la condamnation. Quel avertissement pour une assemblée chrétienne, ne fût-elle composée que de quatre personnes ! Que chacun de nous la prenne donc au sérieux et voie à laquelle de ces classes il appartient.

Ne vous est-il jamais arrivé d'entendre une lecture de la Bible dans un culte domestique, sans qu'un seul mot ait fait impression sur votre esprit, en sorte que, le livre refermé, vous étiez aussi calme qu'avant qu'il eût été ouvert ? N'avez-vous pas quelquefois entendu, sans l'écouter, un discours chrétien, dont huit jours plus tard vous n'auriez pas même pu rappeler le sujet ? C'est ici le grand chemin dont parle Jésus ; c'est la Parole répandue par le Semeur, enlevée par Satan.

Ne vous est-il jamais arrivé d'entendre, avec un vif plaisir, de bonnes choses, de les repasser dans votre cœur, et même d'essayer de les mettre en pratique par une vie plus pure, des entretiens plus sobres et quelque activité chrétienne ? Mais au milieu de votre course vers le bien, n'avez-vous pas rencontré le conseil du sage, la raillerie de l'incrédule ou peut-être l'op-

position du méchant; et en face de ce conseil, de cette raillerie, de cette opposition, n'avez-vous pas abandonné vos projets, et n'êtes-vous pas rentré presque étonné de votre zèle dans votre ancienne indifférence? C'est ici le terrain pierreux, la Parole y tombe, mais elle n'y prend pas racine, empêchée qu'elle est par l'affliction, la moquerie et le scandale du monde.

Après avoir entendu, goûté, accepté l'Évangile jusqu'à en faire profession; après avoir peut-être annoncé vous-même cette vérité aux hommes, et en avoir élevé l'étendard si haut dans votre vie extérieure, n'avez-vous pas fini par vous perdre de vue vous-même en vous refusant le grain que vous fouliez? N'avez-vous pas en quelque sorte vécu pour sanctifier, conseiller, convertir les autres, négligeant de conseiller, de sanctifier votre propre personne, et cela avec une candeur étonnante? Voilà l'épi, d'abord monté en herbe, mais bientôt étouffé; voilà les soucis du monde, la tromperie des richesses, menées d'un même pas avec une profession de l'Évangile, froide, sèche et sans fruits.

Mais peut-être ne sommes-nous dans aucune de ces trois classes, et pourrions-nous montrer des fruits que la semence de la Parole tombée sur le bon terrain de notre cœur, a fait lever dans notre vie; c'est possible, admettons que ce soit certain. Toutefois, remarquons quelle distance dans la parabole entre le nombre de grains semé et le nombre recueilli. Un grain en rapporte cent, l'autre soixante, et le moins actif en donne trente! Pour parler sans figure, comprenons que si la Parole de Dieu a vraiment pénétré notre cœur, si la grâce est en nous, ce ne sont pas quelques bonnes œuvres, répandues sur les semaines de nos années qu'elle doit produire, mais des œuvres abondantes sur les jours de nos semaines, sur les heures de nos jours; ou plutôt c'est une seule œuvre, mais une œuvre incessante de dévouement à la volonté de Dieu. On n'est pas un peu chrétien, l'Esprit-Saint ne convertit pas à demi; non, l'œuvre que Dieu commence il l'achève, en sorte que, si celle que nous croyons accomplie en nous, n'est pas progressive, elle n'est qu'apparente, elle n'est pas commencée! Jésus ne nous montre pas d'épis garnis de deux ou

trois grains; mais des épis chargés de trente, de soixante et de cent; les autres en sont dégarnis ou meurent avec ceux qu'ils portent. Examinons donc si nos œuvres, rares et faibles, ne seraient pas de ces grains avortés qui restent parmi la balle et qu'emporte le vent.

En terminant, Jésus dit, et nous ne pouvons mieux faire que de répéter après lui : « Qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende ! »

LIII^e MEDITATION.

(LISEZ MARC IV, 24 à 41.)

Les comparaisons employées dans la Bible pour faire comprendre les phénomènes spirituels par les phénomènes physiques, sont si justes, si parfaites, que cette belle harmonie conduit à penser que les deux ordres de faits procèdent de la même source; en d'autres termes, que le Créateur des Cieux et de la terre est bien aussi l'auteur de l'Évangile. Un examen attentif a même fait dire à des hommes profondément pieux, que certainement, en ordonnant les détails de la nature, Dieu avait eu en vue les opérations de la grâce; que, par exemple, en fixant les lois d'après lesquelles le grain de blé se sème, se développe et mûrit, non-seulement il avait voulu donner une nourriture à l'homme, mais encore lui fournir un moyen de comprendre par analogie le grain de la foi, semé, développé et mûri dans le cœur. Certes, cette vue est grande, car elle subordonne la matière à l'esprit, et fait briller la sagesse divine dans le double résultat obtenu par un seul moyen. Pour présenter un second exemple à l'appui de cette ingénieuse pensée, quoi de plus juste que la comparaison entre cet homme corrompu de sa nature, renouvelé par la grâce, et cet olivier sauvage qui, de lui-même, porte des fruits amers, mais qui, greffé sur l'olivier franc, donne des olives savoureuses? Quoi de plus exact que ce rapprochement du vent et du Saint-Esprit,

qui tous deux soufflent sans qu'on sache d'où ils viennent, ni où ils vont, sans qu'on les voie, mais dont on reconnaît la présence par les effets? Quoi de plus parfait que le mot de nouvelle naissance pour faire comprendre le renouvellement du cœur par l'influence de ce même Esprit? Cherchez, vous chrétiens, qui connaissez ces faits spirituels par votre expérience, cherchez dans le langage humain d'autres expressions pour donner une idée plus claire de ce qui s'est passé en vous; vous n'en trouverez pas, et vous serez contraints d'en revenir à l'emploi des images bibliques pour vous faire comprendre.

Arrêtons quelques instants nos pensées sur une de ces comparaisons présentées dans ce chapitre. Jésus dit : « Il en est du Royaume de Dieu, comme si un homme avait jeté de la semence en terre; soit qu'il dorme ou qu'il se lève la nuit ou le jour, la semence germe et croît sans qu'il sache comment. »

Douce et juste image de la foi déposée dans le sein de l'homme. Le chrétien sait fort bien que cette foi est venue dans son cœur, jadis vide comme la terre inculte; il en a bien le témoignage intérieur; mais c'est tout; il ne la sent pas germer et croître. En vain il s'observe, s'écoute, se regarde; il ne peut du jour au lendemain saisir le changement progressif qui s'opère en lui. Mais qu'il revienne plus tard sur le champ de son observation et il sera contraint de reconnaître que sa foi a grandi, qu'elle est devenue ferme sur tel point, où jadis elle était vacillante, qu'elle est plus vaste, plus claire, qu'elle illumine mieux les vérités évangéliques dont maintenant il saisit l'ensemble. Cette foi s'est donc développée constamment, « de nuit, de jour; » mais « sans qu'il sache comment, qu'il ait veillé ou dormi, » c'est-à-dire dans son activité, comme dans le repos; pendant sa prière, comme après elle; et même (chose étonnante, mais qu'il faut bien reconnaître), même quand le chrétien n'a pas prié, les grâces lui sont venues, comme si Dieu avait voulu lui faire mieux sentir que lui-même en était le souverain dispensateur, et ainsi réveiller dans son cœur une plus profonde gratitude.

Jésus continue : « Car la terre produit d'elle-même, premièrement l'herbe, ensuite l'épi, et puis le grain tout formé dans l'épi. » C'est le principe qui se développe dans ses conséquences, c'est la foi qui, de l'intelligence, passe dans le cœur. Alors le chrétien passe par une nouvelle transformation, il ne contemple plus, il déploie son activité ; l'herbe est devenue épi. Et chose remarquable ! alors il ne lui en coûte pas plus pour agir qu'il ne lui en avait coûté pour croire ; le dévouement lui est devenu facile et doux ; il s'y complait comme jadis il l'avait redouté ; Jésus le dit : c'est le grain qui arrive après l'herbe, et qui arrive tout formé.

Enfin, dit le Maître : « quand le fruit est dans sa maturité on y met aussitôt la faucille. » Quand l'homme est sanctifié, la faucille de la mort le détache de la terre pour le déposer joyeusement dans les Cieux. Mais peut-être ce détachement joyeux de la terre n'a-t-il pas encore été réalisé dans notre expérience, et nous sentons-nous plus pressés de rester que de partir. Aussi Dieu, dans ses tendres compassions, nous laisse-t-il encore ici-bas pour achever de nous mûrir. Remarquons donc bien ce qu'il nous reste à expérimenter : évidemment le blé n'a pas été semé, développé et mûri que dans le but d'être un jour moissonné. La moisson n'est et ne peut être que l'époque où retentissent les chants de triomphe. De même quand la foi est réelle et vive ; quand elle a produit ses fruits de sanctification, ce doit être avec joie que celui qui la possède voit arriver l'heure de la moisson céleste, puisque cette heure le porte vers son Dieu. En sommes-nous là ? Envisageons-nous la mort comme un gain, ou du moins la voyons-nous venir sans terreur ? non, non : nous tremblons à sa pensée, comme la tige encore faible ondule sous le vent. Preuve évidente que nous ne sommes pas mûrs et que nous avons à nous sanctifier. Hâtons-nous donc, l'été s'approche, le moissonneur armé s'avance, prenons garde de n'être pas coupés, herbe verte, à côté d'épis en pleine maturité !

LIV^e MEDITATION.

(LISEZ MARC v, 4 à 20.)

Qu'étaient les démoniaques, dont il est si souvent parlé dans le Nouveau-Testament? — De simples malades, s'il faut en croire ceux qui ne croient pas la Bible; mais de véritables possédés du démon; si nous donnons confiance à la Parole de Dieu. Ces êtres malheureux reparaissent si souvent dans l'histoire évangélique, qu'on ne peut mettre en doute leur existence; ils y sont si clairement distingués des malades ordinaires, qu'on ne peut, sans tordre le texte sacré, les confondre avec eux; enfin ces esprits immondes, mais intelligents, montrent parfois une connaissance si juste de la personne et de la mission de Jésus-Christ, qu'on ne peut sans dérision voir en eux des hommes, ignorants des choses divines par nature, et de plus, affaiblis par la maladie.

D'où vient donc le doute de quelques esprits sur l'existence de ces démoniaques aux temps évangéliques? C'est qu'on n'en voit plus de semblables aujourd'hui. Mais à ce compte, il faut douter aussi de l'existence de Jésus qui n'est plus sur la terre, et des miracles des temps bibliques, qui ne sont pas sous nos yeux; il faut dire que Dieu n'a jamais fait ce qu'il ne fait plus.

Sur ce point, comme sur tout autre, concernant les choses de Dieu, nous n'avons qu'une conduite à tenir: écouter la Parole et croire ce qu'elle dit; ainsi nous arriverons à voir aux lumières de la foi ce que nous ne saisissons pas aux lueurs de notre intelligence. L'homme se présentant sur le seuil de la Bible comme à la porte d'un souterrain, peut prendre deux partis différents, ou bien s'effrayer au premier coup-d'œil jété sur cet abîme, et se dire: « Je n'entrerai pas, ce n'est là qu'obscurité; ou bien y pénétrer avec l'espoir qu'en avançant, ses yeux se feront peu à peu à l'atmosphère du nouveau monde qu'il parcourt. S'il est vrai que dans le premier

cas il ne peut rien connaître des lieux qu'il refuse de visiter , il n'est pas moins certain que dans le second , il voit , en avançant , les objets d'abord inaperçus , se détacher les uns des autres , s'éclairer peu à peu et frapper enfin son esprit par leur grandeur et leur beauté. Plus longtemps il y séjourne , mieux il distingue , plus il voit , et il finit par se mouvoir à l'aise où d'autres , transportés tout à coup , se heurteraient à tous les angles et tomberaient à chaque pas.

Ce n'est pas tout, jusqu'ici le phénomène est naturel; la comparaison peut être poussée plus loin. Fait étrange! bonheur inattendu! plus cet homme approche du fond qu'il croyait obscur, plus la clarté devient vive autour de lui; il s'en étonne, il admire jusqu'à ce qu'il reconnaisse enfin que de ce fond même se détache et s'avance un flambeau étincelant, que le maître de ces lieux y avait déposé. Oui, pour parler sans figure, à l'homme qui, confiant en son Dieu, entre dans la lecture de la Parole avec simplicité, qui cherche à la comprendre, non à la réfuter; à cet homme se présente bientôt une lumière plus vive que sa pâle intelligence, la lumière du Saint-Esprit! Par elle il comprend ce qui sans elle l'aurait peut-être scandalisé. Il comprend, par exemple, pour en revenir à notre sujet, que puisque Satan est un être vivant et actif, ses anges, les démons, peuvent bien vivre et agir aussi; il comprend que si ce père du mensonge s'empare quelquefois de nos cœurs, il a bien pu jadis s'emparer des corps de nos semblables; il comprend que si les démoniaques ont existé aux temps évangéliques, et s'il n'en existe plus de nos jours, c'est qu'ils ne sont plus nécessaires pour manifester la toute-puissance de Jésus-Christ. Le chrétien comprend enfin, et c'est ici qu'il s'édifie en même temps qu'il s'éclaire, il comprend que Celui qui jadis chassait les démons du corps des possédés, peut bien aujourd'hui chasser Satan de notre cœur. Oui, Jésus a vaincu l'ennemi de nos âmes; le lion peut bien encore rugir; mais passons avec confiance; pour nous, le lion est enchaîné.

LV^e MEDITATION.

(LISEZ MARC V, 21 à 43.)

La dernière circonstance du miracle que Jésus vient d'opérer, bien que petite en apparence, mérite toute notre attention. Après avoir ressuscité la fille de Jaïrus, Jésus ordonne de lui servir à manger ; c'est-à-dire que le miracle du Sauveur s'arrête là précisément, où l'action de l'homme peut commencer.

La même particularité se retrouve dans plus d'un trait de l'histoire évangélique. Le Fils de Dieu qui, sans doute, aurait pu nourrir ses Apôtres chaque jour par un nouveau prodige, leur recommande cependant de recueillir les restes des pains par lui miraculeusement multipliés. Ailleurs, Il rend la vie à Lazare, mais Il ne le débarrasse pas lui-même des bandes que des mains d'homme suffisaient à détacher. Telle est la règle : Jésus fait pour nous jusqu'à des miracles ; mais il ne fait rien de superflu ; où finit son œuvre, commence notre tâche.

Ces réflexions ne seront pas inutiles pour des chrétiens qui, pour fuir la présomption, tombent quelquefois dans une coupable langueur. Ils se sont dit si souvent, que d'eux-mêmes ils ne pouvaient rien sans le secours de Dieu, qu'ils en sont venus à se persuader que ce Dieu doit presque les contraindre d'agir, et qu'aussi longtemps que le bien ne leur est pas doux et facile, ils peuvent renvoyer de l'accomplir, tout en gémissant sur leur faiblesse, qui serait beaucoup mieux nommée lâcheté.

Est-ce à dire que dans l'œuvre de notre salut nous ayons à prendre notre part ? Non : notre salut, comme la résurrection de la jeune fille ou celle de Lazare, est tout entier accompli par le Sauveur. Est-ce à dire seulement que notre sanctification, fruit de ce salut, soit en partie mise à notre charge ? Non : de son principe à sa fin, notre sanctification est l'œuvre du Saint-Esprit. Mais si nous n'avons rien à faire dans cette grande et belle œuvre, nous avons, du moins, à ne pas nous y opposer, et

c'est ici que notre participation, qui consisterait à laisser Dieu agir en nous, se transforme en résistance pour l'en empêcher.

Ce n'est pas tout. Si nous reconnaissons du moins que la lenteur de nos progrès (peut-être faudrait-il dire notre marche rétrograde) a pour cause notre mépris des secours qui nous sont accordés, on pourrait espérer qu'un jour enfin la honte nous relèverait et nous pousserait en avant. Mais non; nous trouvons plus commode et plus tranquillisant d'attribuer notre langueur à l'absence de la grâce divine, en sorte qu'au fond c'est Dieu que nous accusons de nos propres péchés. Tel qui n'a pas agi quand il le devait, dit avec un soupir que Dieu ne l'a pas permis; tel autre qui veut rester dans le repos, déclare qu'il attend un signe de la volonté du Seigneur. Celui-ci tombe et se plaint que le secours lui ait manqué; celui-là reste dans la boue, et implore la main qui vingt fois lui a été tendue, et qu'il a toujours repoussée.

Non, ce n'est pas l'Esprit de Dieu qui nous manque pour agir, c'est nous qui lui manquons pour l'employer. Semblables à cet avare qui attend d'être plus riche pour user de ses biens, et qui meurt avant d'avoir touché à l'or dont personne ne peut le contraindre à se servir, nous soupignons après de nouvelles forces et nous laissons s'alanguir celles que Dieu nous a déjà données.

Ah! quand l'incrédule se justifie auprès de nous en disant que Dieu ne veut pas le convertir, nous savons bien lui répondre que c'est lui-même qui refuse d'ouvrir son cœur à l'Esprit-Saint, qui, toujours là, frappe à la porte. Quand cet incrédule met en doute l'existence de cet Esprit, nous savons bien lui dire que nous en avons fait nous-mêmes l'expérience, et que l'Esprit de Dieu témoigne à notre esprit que nous sommes ses enfants. C'est vrai, c'est bien. Mais ne voyez-vous pas que ces paroles de notre bouche s'élèvent contre nous-mêmes? et que puisque l'Esprit de Dieu est en nous pour nous rendre témoignage, il s'y trouve aussi pour agir, et que dès lors, si nous n'agissons pas, ce n'est pas lui qui nous fait défaut, mais bien nous qui le délaissions et qui comprimons ses efforts.

Réveillons-nous donc de cet assoupissement volontaire, et ne restons pas plus longtemps sur la route, les reins ceints et les bras croisés. Comme les parents de la jeune fille, donnons à ce corps rétabli la nourriture qu'il peut maintenant supporter, et n'attendons pas, immobiles sur notre lit, que la manne du ciel vienne chercher notre main et ouvrir notre bouche. Comme les amis de Lazare, rendons aux membres du ressuscité la liberté d'agir, et ne restons pas vivants au fond du sépulcre ouvert, jusqu'à ce que Jésus vienne nous contraindre d'en sortir. Ce Sauveur n'a pas poussé Lazare hors de la grotte; mais il lui a crié: « Sors! » Sortons donc comme lui, puisqu'aussi bien que lui nous sommes ressuscités; rompons les liens du péché avec les forces que Jésus nous rend; suivons la route qu'il nous a tracée; agissons enfin dans la vie nouvelle qu'il nous dispense; ou plutôt laissons agir en nous la grâce du Seigneur, qui, dès que nous ne la comprimerons plus, se déploiera dans notre infirmité.

LVI^e MEDITATION.

(LISEZ MARC VI, 1 à 29.)

« Tous ceux qui ne vous recevront pas, dit Jésus à ses Apôtres, et qui ne vous écouteront pas, en partant de là, secouez la poussière de vos pieds en témoignage contre eux. »

Et nous, disciples du même Maître, lorsque nous rencontrons des hommes qui refusent d'entendre nos exhortations chrétiennes, que faisons-nous à leur égard? Nous les déclarons des pécheurs endurcis, nous nous irritons contre eux; et si nous ne transformons pas nos appels repoussés en injures, du moins nous retirons-nous avec une vivacité bien autrement significative que le calme et silencieux départ des Apôtres, secouant la poussière de leurs pieds en témoignage contre une maison ou une ville.

Avons-nous donc plus à cœur de faire accepter l'Évangile que

ne le demande Jésus-Christ? Non, certainement. Pourquoi donc cette irritation contre quiconque ne cède pas à notre activité chrétienne? Hélas! parce qu'en la déployant nous recherchons, non la gloire de Christ, mais notre propre gloire, et que dès-lors ce n'est pas sur le Sauveur, mais sur nous-mêmes que vient tomber l'affront. Qu'une œuvre chrétienne dépérisse entre les mains de nos frères, c'est un regret pour nous sans doute; mais qu'elle périlite sous notre conduite, c'est un violent chagrin. Ainsi nous ne sommes guère étonnés de voir tous les dimanches des centaines d'auditeurs sortir d'une église sans y avoir été convertis, et nous sommes confondus de surprise que telle personne ne se soit pas encore rendue aux puissantes raisons que nous lui avons données pour croire et se convertir. Ces milliers d'âmes qui résistent à l'influence de la prédication publique, sont-elles donc moins précieuses que la seule qui repousse nos paroles? Notre éloquence, nos efforts sont-ils plus grands que ceux du prédicateur, frappant depuis des années sur les mêmes cœurs et les trouvant toujours durs et froids? Non, non; répétons-le : nous sommes irrités de ce que l'incrédule résiste, non pas à l'Esprit-Saint; mais à nous, et nous sommes moins chagrins de la perte des âmes que de la perte de nos travaux.

Ah! si nous avions plus à cœur l'œuvre de Dieu et le bien spirituel de nos frères, nous trouverions bien d'autres moyens de les poursuivre. A la parole chrétienne restée vaine, nous ferions succéder le silence calme, la charité active, la douceur, le support; et par notre vie nous gagnerions ceux que n'ont pu toucher nos discours. La vie chrétienne est un argument auquel on ne résiste pas. Il ne convainc pas l'esprit, mais il frappe le cœur, et tôt ou tard il se fait accepter. L'incrédule qui refuse de vous entendre parler ne peut pas refuser de vous voir agir. Vos exhortations lui sont importunes, mais vos services lui sont toujours agréables. Ce que vous nommez son endurcissement, appelle votre compassion et non votre sévérité. C'est une maladie plus grave, plus longue, serait-ce un motif pour vous de brusquer et de frapper le patient? Non. Sachez attendre; versez de l'huile sur ces plaies cuisantes; supportez s'il le faut les

cris aigus du malheureux qui souffre et dont l'esprit s'égaré dans le délire de la fièvre; veillez à ses côtés en silence; épiez ses mouvements pour venir à son aide quand il en sera temps; traitez-le avec la douceur qu'exige sa faiblesse, peut-être trouverez-vous plus tard l'occasion de lui parler avec force, tout en vous faisant écouter avec plaisir. Alors celui que vous exaspériez aujourd'hui par votre fougue, se laissera vaincre par votre amour et vous bénira des tendres soins qu'à cette heure il ne sait pas apprécier. C'est le triomphe du chrétien de consentir à être méconnu, tout en continuant à se dévouer, comme Jésus au milieu des mépris, s'est encore dévoué et comme aujourd'hui il attend avec patience le pécheur inconverti.

Oui, Seigneur, donne-nous de supporter ceux que tu supportes, d'attendre ceux que tu attends et de verser au moins des larmes sur ceux pour lesquels tu as versé ton sang. Purifie notre zèle, augmente notre charité; que ce soit toi et non pas nous, ta gloire et non la nôtre que nous cherchions dans nos efforts pour avancer sur la terre ton règne bienheureux.

LVII^e MEDITATION.

(LISEZ MARC VI, 30 à 56).

Les Apôtres voient leur Maître nourrir avec cinq pains une foule de cinq mille hommes; la multiplication s'opère sous leurs yeux; les morceaux, sans cesse renouvelés, passent par leurs mains; et, malgré tout cela, ils sont si peu frappés du miracle, que quelques heures plus tard, Jésus est obligé de le leur rappeler. Ce fait est vraiment si étrange, qu'on reste confondu d'une telle lenteur d'intelligence; disons le mot, d'une telle stupidité. Cependant ce qui nous étonne chez les Apôtres se renouvelle bien souvent sous nos yeux. Des miracles s'accomplissent et le monde n'y prend pas garde. Ainsi les Juifs lisent chaque jour dans l'Ancien-Testament que leur Messie devait naître d'une Vierge, vivre dans le mépris, mourir les pieds et les

mains percés; et toutefois, ils ne veulent pas reconnaître ce Messie en Jésus-Christ. Ainsi les incrédules savent fort bien que les succès du christianisme, la diffusion de la Bible, la dispersion des Juifs, tous trois à l'état de prédictions dans la Bible, sont, deux mille ans plus tard, à l'état de faits sous leurs yeux, et en cela ils ne voient point de miracle, rien d'étonnant ! Des pécheurs scandaleux, convertis à l'Évangile, deviennent, par l'influence du Saint-Esprit, des hommes purs, sobres, dévoués; et le monde, en voyant ces métarmorphoses, n'en est ni ému, ni frappé. Ne sont-ce pas là autant de miracles qui, comme la multiplication des pains, devraient ouvrir les yeux ? et leurs impassibles témoins ont-ils, moins que les Apôtres, un cœur appesanti ? Non, sans doute, aussi n'est-ce là que la vérification de ces paroles de Jésus : « S'ils n'écoutent pas Moïse et les Prophètes, ils ne seraient pas plus persuadés quand même quelqu'un des morts ressusciterait. »

En y réfléchissant plus, peut-être sera-t-on moins étonné. La conviction que le miracle tend à former dans l'esprit, la volonté s'efforce de la détruire dans le cœur. Nous sommes cette toile de Pénélope, avancée au jour de l'intelligence, et retardée dans la nuit de la passion. Ou pour mieux dire, l'amour du mal obscurcit l'entendement; le pécheur ne voit que ce qu'il veut voir, et il est vrai de dire que spirituellement deviennent sourds ceux qui ne veulent pas voir. Jésus l'a dit : les hommes fuient la lumière quand ils veulent rester dans leurs œuvres mauvaises, comme ils la cherchent dès qu'ils veulent en sortir.

Ne soyons donc pas surpris de trouver des incrédules dans le monde; que leur nombre n'ébranle pas notre foi. S'ils repoussent l'Évangile, ce n'est pas qu'ils l'aient examiné et trouvé faux, c'est parce que pour y croire, il leur en coûterait le sacrifice de leurs passions. Oh ! si cet Évangile était moins sévère, si Jésus prêchait une doctrine relâchée, combien il y aurait plus de croyants ! Ce ne serait plus le petit nombre, mais la foule qui voudrait entrer, car alors la voie large serait devenue celle du salut.

Mais si l'amour du péché obscurcit l'entendement, l'amour de

la sainteté, au contraire, l'illumine de nouvelles clartés : « Celui qui voudra faire la volonté de mon Père, a dit Jésus, reconnaîtra si ma doctrine est de Dieu, ou si je parle de mon chef. » Voulons-nous donc que notre foi s'accroisse ? écartons les pierres et les épines du péché qui gênent son développement. Ne demandons pas à voir des miracles, mais travaillons à nous sanctifier. Ici comme ailleurs, les préceptes de l'Évangile semblent se contredire ; après nous avoir conseillé de croire pour être saints, Jésus nous dit d'être saints afin de croire. Mais sans nous inquiéter des contradictions apparentes de la théorie, rapportons-nous au témoignage de la pratique. Tour à tour, effet et cause, la foi et la sainteté s'entr'aident l'une l'autre, et de leurs mains entrelacées, portent plus doucement le chrétien dans le sein de son Dieu.

LVIII^e MEDITATION.

(LISEZ MARC VII, 1 à 23.)

L'Évangile et le monde suivent, pour juger de la valeur morale d'une action, deux voies bien différentes. L'Évangile regarde avant tout au principe : le monde s'enquiert uniquement de la fin. Si l'intention est pure, l'Évangile est satisfait ; si le résultat est bon, le monde est content. Une aumône tombe-t-elle dans la main de l'indigence ? les hommes disent : c'est bien, un pauvre est secouru ; Jésus, au contraire, s'informe si c'est amour ou vanité, dévouement ou calcul de la part du donateur, et selon la réponse, il déclare cette même action bonne ou mauvaise ; cette aumône, charité ou péché.

Ces deux appréciations diverses d'une même œuvre nous découvrent à la fois la divinité de l'Évangile et l'humanité de toute autre morale. En effet, si l'Évangile s'enquiert des motifs qui inspirent les actes, c'est que les motifs, inhérents à l'âme, vivront pendant l'éternité. Si le monde, au contraire, ne regarde qu'aux faits, c'est que les faits, indépendamment des

motifs , influent sur l'état de la société. Chacun se préoccupe donc de son royaume : l'un du Ciel, l'autre de la terre; l'un du corps, l'autre de l'âme; l'un du temps, l'autre de l'éternité; ainsi chacun montre son origine, en dévoilant son but, et nous avons à la fois la preuve que toutes les morales utilitaires viennent des hommes, comme la preuve que la morale évangélique seule vient de Dieu.

Mais la morale utilitaire est tellement dans les goûts de notre nature, que bien des hommes soi-disant chrétiens l'adoptent et prétendent même l'avoir trouvée dans l'Évangile. C'est ainsi qu'on entend citer en sa faveur cette description du jugement dernier, où le Roi place les hommes à sa droite, ou à sa gauche, selon qu'ils ont ou n'ont pas secouru, visité, consolé Jésus dans les indigents, les malades et les prisonniers. Et cependant cette parole montre mieux que tout ce qui précède que ce n'est qu'à l'intention que Dieu regarde. En effet, ce ne peut être que par la foi que les chrétiens charitables voient Jésus-Christ dans la personne des malheureux; le Roi ne récompense pas les uns pour avoir secouru, et ne punit pas les autres pour avoir négligé les prisonniers, les indigents, les malades; mais pour avoir secouru ou négligé Jésus-Christ dans ces infortunés; en d'autres termes, c'est l'intention, le sentiment pour Dieu qu'il couronne dans l'œuvre accomplie envers les hommes. De même Jésus dit ailleurs : « Quiconque donnera un verre d'eau en mon nom en recevra la récompense; » et saint Paul ajoute : « Alors même que je donnerais tous mes biens aux pauvres, si je n'ai pas l'amour, je ne suis rien. »

Aussi, voyons-nous l'Évangile, dans la portion que nous venons d'en lire, s'élever avec force contre cette morale tout extérieure, fruit brillant au dehors et rongé au dedans, que les Pharisiens étalent avec tant de complaisance dans leurs demeures et dans leurs rues; ces aumônes vaniteuses, ce culte des genoux, cette purification des mains, tout ce fatras d'œuvres sans vie, sans amour et sans foi; et Jésus appelle-t-il hypocrite ce peuple qui s'approche de Dieu des lèvres, mais qui s'en éloigne de cœur.

Sans doute personne n'approuve un tel formalisme; toutefois, qu'on y regarde de près, et l'on reconnaîtra que ce formalisme, condamné par tout le monde, n'est cependant que la conséquence inévitable de la morale utilitaire approuvée par tant de gens. Dès qu'on ne s'observe plus sur les intentions, que Dieu sonde jusqu'au fond, on devient bien vite accommodant sur les résultats, laissés au jugement des hommes si faciles à tromper. De la morale d'actes à la morale de formes, il n'y a qu'un pas; il suffit de mettre l'apparence à la place de la réalité, et cela est toujours aisé dès qu'on n'agit plus que devant des créatures aveugles comme nous. Il y a plus : sur cette voie on s'égaré soi-même; comme l'acte suffit, on l'accomplit sans y songer, par devoir, comme une tâche; pourvu qu'on l'ait fait, on est content de soi, et l'on oublie que « tout ce qui n'est pas accompli dans la foi est un péché. »

Où en sommes-nous arrivés sur cette pente insensible, mais glissante, d'une morale oublieuse du principe, et toute préoccupée du résultat? Que chacun de nous l'examine lui-même, la main posée sur la conscience et le genou fléchi devant Dieu.

LIX^e MEDITATION.

(LISEZ MARC VII, 24 à 37.)

De toutes les voix qui s'élèvent du sein de la Bible pour monter en prières devant Dieu, celle qui se fait entendre le plus habituellement est celle de Jésus-Christ. Jésus prie des nuits entières sur la montagne; Il prie à chaque miracle qu'il opère; Il prie en se mettant à table; Il prie à Golgotha; Il prie sur la croix; il prie en expirant. Après Jésus, les Apôtres, et les Prophètes, hommes choisis de Dieu, sont ceux que nous voyons le plus souvent invoquant le Seigneur. A chaque pas qu'il fait, Néhémie prie dans son cœur, et saint Paul nous dit lui-même qu'il fait sans cesse mention de ses amis dans ses

prières. De nous-mêmes on peut présumer, par cela seul que nous parcourons ces lignes, que nous ne sommes pas étrangers à la prière. Enfin, s'il est des hommes qui ne prient jamais, ce sont les incrédules avoués et les pécheurs scandaleux.

Ces observations peuvent se généraliser ainsi : plus on en a besoin, moins on prie. Cette vérité semble un paradoxe ; mais on va la comprendre. Pourquoi prie-t-on ? parce qu'on éprouve le désir d'être sanctifié, et ce désir, on l'éprouve d'autant moins qu'on aime plus le péché. Pourquoi prie-t-on encore ? parce qu'ayant déjà été exaucé, on a confiance en l'efficacité de la prière. Il est donc tout simple que plus un homme a déjà prié, plus aussi il ait reçu de grâces, et plus, par conséquent, il acquiert d'assurance pour en demander de nouvelles ; en sorte que ses prières se multiplient, non en raison de ses besoins, mais à proportion de ses richesses.

Sur cette règle, que penser de nous-mêmes, qui prions si rarement et si languissamment ? que penser de nous, qui ne nous mettons guère à genoux qu'à l'heure dite, non parce que nous en éprouvons le besoin, mais par simple habitude ; de nous, qui prions par acquit de conscience et non sous l'inspiration du cœur, qui nommons la prière un devoir et non un privilège ? Hélas ! ce qu'il faut penser, c'est que nous aimons encore trop le péché pour pouvoir souvent et ardemment en demander la délivrance ; ce qu'il faut penser, c'est que nous avons jusqu'à ce jour si rarement prié, véritablement prié, que nous n'avons eue encore fait que de rares expériences des grâces de notre Dieu, et qu'ainsi rarement exaucés, nous n'avons acquis que bien peu de foi à la prière.

Oh ! si nous avons véritablement la conviction que Dieu nous entend, nous écoute, nous exauce ; si nous avons l'intime persuasion que le Saint-Esprit tourne autour de notre cœur, n'attendant qu'un appel pour entrer, si nous avons en Dieu la confiance qui fit crier à Jésus, poussant un soupir, en présence de ce sourd et muet : « *Hephphatah*, ouvre-toi ; » ah ! nous prions plus souvent, avec plus de ferveur, avec une

telle importunité, que nous ne commencerions plus une œuvre, ne prendrions plus une décision, avant d'avoir élevé nos cœurs à Dieu. Non, non, véritablement nous ne croyons pas à l'efficacité de la prière, ou nous y croyons si peu, si faiblement, que cette foi vacillante est toujours près de s'éteindre sous le premier souffle du péché.

Mon Dieu ! mon Dieu ! apprends-nous à prier ; donne-nous le premier désir, ranime, réchauffe, enflamme ce lumignon fumant encore, et que notre foi vivifiée par ton Esprit, l'appelle encore plus abondant, pour purifier entièrement notre cœur et sanctifier complètement notre vie ; et Seigneur, si cette prière elle-même n'était encore qu'une prière de lèvres, ouvre toi-même notre cœur, afin que nous apprenions enfin à te prier.

LX^e MEDITATION.

(LISEZ MARC VIII, 1 à 21.)

Le Dieu souverainement miséricordieux de l'Évangile a fait à ceux qui se confient en lui cette magnifique promesse : Si vous cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice, tout le reste vous sera donné par-dessus ; et telle est, en effet, la vérité que nous allons voir confirmer par la conduite de Jésus envers le peuple qu'il nourrit miraculeusement au désert.

Semblables à un troupeau de brebis dont le pasteur a été frappé et qui, dispersé sur le grand chemin, bêle après un nouveau berger pour en obtenir gîte et pâture, les Israélites, depuis longtemps privés de tout conducteur inspiré, mais confiants en leurs prophéties, attendent avec anxiété un envoyé divin. Mais qu'espèrent-ils trouver en lui ? un simple prophète. Et qu'y rencontrent-ils réellement ? Le Fils unique de Dieu ! Premier indice que le Seigneur nous accorde plus que nous ne savons désirer.

Mais suivons ce peuple au désert, où lui-même accompagne

le Sauveur. Jésus, après avoir accompli de nombreux miracles en présence de la foule, se retire au-delà du lac de Génézareth pour prendre quelque repos. Mais frappée de sa doctrine, émerveillée de sa puissance, la foule s'attache à ses pas, se grossit en avançant, et enfin quatre mille hommes se trouvent amoncelés autour de lui. La plupart, pour le suivre, ont dû abandonner affaires et famille; n'importe, ils restent là. Ils marchent depuis trois jours et sont harassés de fatigue; n'importe, ils demeurent. Venus sans provisions, ils éprouvent les tourments de la faim; n'importe, ils persistent. Ils sont loin de toute habitation; n'importe, ils s'assoient sur le sol du désert, et là, l'œil fixé sur Jésus, l'oreille tendue au souffle de ses lèvres, ils attendent, immobiles et patients. Mais qu'attendent-ils du Maître? Uniquement une parole ou un miracle. Et que leur accorde Jésus? Non-seulement la parole et le miracle pour sauver leur âme, mais en sus les pains et les poissons multipliés pour nourrir leur corps. Nouvel indice de cette bonté de Dieu, dépassant tous nos désirs et accomplissant littéralement cette promesse : « Recherchez avant tout le Royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par-dessus. »

Ces exemples ne feront-ils aucune impression sur nous? continuerons-nous encore à nous tant préoccuper de nos besoins d'ici-bas, et si peu de nos besoins d'en-haut? Donnerons-nous encore longtemps à nos affaires célestes les courts loisirs que nous laissent nos travaux, nos soucis et nos plaisirs? L'éternité n'obtiendra-t-elle jamais que nos minutes, tandis que le monde dévore nos jours et nos semaines? Ah! ce n'est pas nous que Jésus sur la terre eût entraînés au désert pour écouter sa parole pendant trois jours, nous que cette Parole écrite n'a peut-être jamais fait supporter pour l'entendre une heure de fatigue et de faim; ce n'est pas nous qui courons après le Royaume de Dieu et sa justice; nous qui aimons mieux consumer notre vie à la recherche de ce dont le Seigneur tient si peu de compte, qu'il le donne par-dessus.

Oui, il y a dans ce renversement de la mesure d'importance

que nous devrions donner au Ciel et à la terre une démence telle, que la séduction de Satan peut seule l'expliquer. Comment, si le Démon n'était pas notre conseiller, pourrions-nous courir jour et nuit après le monde, et jour et nuit oublier Jésus-Christ? Aussi n'y a-t-il que la puissance du Saint-Esprit qui, après nous avoir fait sentir notre folie, soit capable de nous y arracher. Oh! prions, prions souvent, prions avec ferveur notre Dieu de redresser nos esprits, de changer nos cœurs, et de nous donner enfin la force d'être conséquents avec la foi dont nous faisons une si haute profession.

LXI^e MEDITATION.

(LISEZ MARC VIII, 26 à 39.)

Pour avoir honte de Jésus-Christ devant les hommes, il faut le tenir pour le Fils de Dieu; car, comment un incrédule pourrait-il rougir d'un maître qu'il ne reconnaît pas? Il repousse Jésus, mais n'en a pas honte. Ce sont donc des chrétiens plus ou moins affermis, ou plutôt plus ou moins faibles, qui peuvent avoir et qui souvent ont, en effet, honte de Jésus-Christ.

N'est-ce pas, dès lors, une chose bien étrange, qu'on puisse tenir dans son cœur un être pour le Fils de Dieu, pour le Sauveur de son âme, et en même temps rougir devant les hommes de porter son nom et d'espérer en lui? N'est-ce pas une bizarrerie inexplicable qu'on puisse le matin et le soir s'agenouiller devant Dieu, prier Jésus-Christ, implorer l'Esprit-Saint, et, entre ces deux génuflexions, courir dans le monde pour y garder un prudent silence en face du moqueur qui tourne en ridicule ce Père, ce Fils ou ce Saint-Esprit? N'est-ce pas une monstruosité sans nom, qu'on puisse baser ses espérances pour l'éternité, régler les circonstances les plus graves de sa vie, s'imposer même des sacrifices d'or, de temps, de fatigue, en vue d'un Christ qu'on n'ose ni défendre contre les

incrédules, ni proclamer devant les indifférents, ni même porter à la connaissance des affligés, dans la crainte de se voir repoussé et méprisé soi-même avec sa foi, son Christ et ses évangéliques exhortations? Oui, c'est là la conduite la plus inconséquente qu'il soit possible de concevoir! voyez les hommes du monde, quel que soit leur système religieux ou philosophique, aucun d'eux n'a honte de l'avouer. Sans doute, ils ne s'occupent guère d'y faire des prosélytes, ayant pour principes qu'il est assez indifférent d'être chrétien ou juif, déiste ou athée, pourvu qu'on soit honnête. Mais interrogez tous ces hommes, et tous vous feront volontiers connaître leur opinion. Tel vous dira qu'il croit en un Dieu et à un avenir, sans croire à l'Évangile; tel autre, que son Dieu est l'univers et son attente le néant. Si même vous attaquez leurs doctrines, tous vous présenteront leurs preuves, combattront vos objections, et enfin sans hésitation ni honte, vous diront ce qu'ils croient ou ne croient pas, tandis que nous, chrétiens, nous rougissons seuls de notre foi et de notre Dieu, nous qui seuls possédons la vraie foi et connaissons le vrai Dieu.

Je le répète, comment expliquer cette contradiction entre nos sentiments secrets, si prononcés, et notre profession extérieure, si timide, de christianisme? Le voici : L'Évangile se prouve au cœur, et pour nous, satisfaits de telles preuves, nous avons cru. Mais comme cet Évangile est de sa nature folie aux yeux du monde, nous regrettons tout bas cependant notre impuissance pour en établir la vérité devant l'orgueilleuse raison; nous nous avouons même qu'il est facile, sur le terrain de l'esprit, de tourner notre foi en ridicule, et nous craignons enfin que, nous enveloppant dans le mépris qu'ils ont pour nos doctrines, les incrédules ne nous considèrent comme des intelligences faibles et étroites. Or, nous avons si grande peur de perdre notre réputation d'hommes sensés dans le monde, que nous aimons mieux taire notre foi devant lui que de passer pour des fous selon l'Évangile.

Oui, triste aveu pour des chrétiens, mais aveu qu'il faut faire, puisqu'il explique notre conduite. Nous consentirions

plus volontiers à ce qu'on pensât mal de notre cœur que de notre esprit, et s'il fallait absolument choisir, nous aimerions mieux passer pour des méchants que pour des imbéciles !

Eh bien ! n'aurons-nous donc pas honte, une honte profonde d'une telle préférence ? Ne nous frapperons-nous pas le front, ne nous tordrons-nous pas les mains d'être assez faibles, assez lâches pour préférer la sotte et vaine approbation d'un monde bel-esprit, à la sérieuse et douce satisfaction de notre conscience ? Ah ! si nous sommes encore assez frivoles pour viser à la gloire humaine, même au prix de la paix de notre âme, et si la honte est assez pesante à notre front pour nous faire perdre de vue notre devoir de chrétien, regardons à une honte plus grande, plus longue, à la honte que Dieu, devant ses anges, nous jettera pour une éternité, et rougissons dès ici-bas en pensant que c'est à nous chrétiens, que Jésus a dû dire : « Quiconque aura honte de moi parmi cette race adultère et pécheresse, le Fils de l'homme aura aussi honte de lui lorsqu'il viendra dans la gloire de son Père avec ses saints Anges. »

LXII^e MEDITATION.

(LISEZ MARC IX, 1 à 29.)

Pour mieux apprécier le fait que nous rapporte ici l'Évangile, que chacun de nous se représente le plus cher de ses parents ou de ses amis, étendu sur un lit, malade ou mourant ; qu'il suppose encore auprès de cette couche de souffrance, le Fils du Dieu tout-puissant, offrant de guérir le malade par un seul mot, pourvu que nous, son parent, nous puissions le lui demander avec confiance. Oh ! c'est là une de ces positions qu'il est impossible de se bien représenter, et qu'il faut avoir traversées soi-même pour les bien comprendre. Quelle angoissante situation que celle de ce père ! Son fils est là, torturé par la souffrance ; Jésus est là, prêt à prononcer le mot qui doit le soula-

ger ; mais entre le malade et le Sauveur il faut que le père intervienne par la foi, qu'il fasse entendre une seule prière, qu'il éprouve un simple sentiment, qu'il croie enfin, et son fils sera guéri. Ce père tient entre ses mains la vie et la mort de son enfant ; il le comprend et cherche comment il pourra le sauver. S'il ne fallait qu'espérer, la chose serait facile ; mais croire, mais se confier, mais attendre comme certain un miracle, oh ! c'est ce dont il n'ose encore se flatter. Et cependant il est venu vers Jésus ; il l'a même prié ; il aime à se persuader qu'il est bien le fils de Dieu ; mais tout cela suffit-il ? Est-ce de la foi, de la foi efficace et puissante ? Ce tendre père n'oserait l'affirmer. Alors, jetant un coup-d'œil sur son enfant comme pour puiser dans la vue de ses souffrances un nouvel élan à son amour, portant ensuite son regard sur Jésus pour s'inspirer de sa divine majesté, le malheureux père rassemble toutes les forces de son âme, et s'écrie en versant des larmes abondantes : « Je crois, Seigneur, aide à mon incrédulité ! »

Parole admirable de vérité et de droiture ! Parole qu'il est impossible d'entendre sans se dire : elle a été prononcée ; un cœur l'a sentie ; ce père a existé ; son histoire est vraie, et Jésus l'a exaucé. Parole où l'on sent l'amour paternel et la foi chrétienne se fécondant l'un l'autre ; parole contradictoire pour l'esprit de l'incrédule ou de l'indifférent, mais lumineuse pour un croyant ou un père. Oui, celui qui croit et qui aime peut dire avec assurance : « je crois, » et ajouter en même temps avec larmes : « aide-moi, Seigneur, dans mon incrédulité ; » car cette confiance qu'il possède déjà, il la voudrait plus grande, et s'il doute, ce n'est pas de Jésus et de sa puissance, mais de lui-même et de sa foi. Je crois et je prie ; mais je désire croire davantage, et dans la vivacité de mon désir, je nomme la foi que je possède, de l'incrédulité.

Oui, voilà le double caractère de la foi chrétienne : se sentir elle-même et sentir sa faiblesse. Celui qui ne croit pas, c'est celui qui pense avoir toujours cru ; celui qui doute, c'est celui qui s'imagine n'avoir jamais douté. Si donc vous croyez déjà, vous le savez, et vous priez pour croire mieux et davantage.

Toutefois, il ne faudrait pas s'imaginer qu'il suffise à un homme de penser qu'il a la foi, et de confesser que sa foi est encore faible, pour qu'en effet cette foi soit la véritable. Tout le monde vous dira, même le froid et vide formaliste : « Je crois, mais je pourrais croire encore plus. » Non, le père dont parle l'Évangile et dont la foi était vraie, puisqu'elle obtint un miracle, ce père n'avoue pas seulement la faiblesse du sentiment qui l'anime, mais il s'en afflige, il en verse des larmes et appelle une telle foi, de l'incrédulité; et surtout, remarquez-le bien, il prie pour que cette foi lui soit augmentée.

Confessons-nous donc que nous croyons peu? Cette confession ne prouve rien; pour que nous puissions nous rassurer sur notre foi, il faut trembler sur elle, gémir, pleurer, prier pour elle. Est-ce là ce que nous faisons? Oh! mon Dieu, mon Dieu, que notre calme est effrayant! Combien facilement nous prenons notre parti de ne pas assez nous confier en toi! Seigneur, viens à notre aide; Seigneur, inspire-nous la prière; Seigneur, donne-nous des larmes; nous ne croyons pas, Seigneur, aide à notre incrédulité!

LXIII^e MEDITATION.

(LISEZ MARC IX, 30 à 50.)

« Dans le feu de la géhenne, là où leur ver ne meurt point, où leur feu ne s'éteint point; » et par trois fois Jésus répète solennellement ces terribles paroles : « là où leur ver ne meurt point, où leur feu ne s'éteint point! »

Ce qu'il y a de plus effrayant dans le sort prédit au pécheur, mourant dans l'impénitence, ce n'est pas la nature de la peine, fût-ce d'être plongé dans un étang de soufre et de feu; mais c'est sa durée sans fin! Si toutes les paroles sont insuffisantes pour faire concevoir un bonheur éternel, elles le sont bien plus encore pour faire comprendre une éternelle condamnation, une roue douloureuse tournant sur elle-même, un feu s'alimen-

tant de sa propre cendre, un ver sans cesse renaissant, et toujours, toujours attaché à sa proie, toujours, toujours rongé sa victime ! Oh ! une telle pensée, suspendue devant l'imagination, la frappe, l'ébranle, et il faut que celui qui la contemple se convertisse ou l'oublie !

Non, il n'existe pas dans tout l'Évangile une vérité plus puissante pour réveiller le pécheur assoupi et le jeter tremblant aux pieds de son Sauveur. Si l'état futur de l'impénitent devait être une peine limitée dans sa durée, quelque atroce qu'elle fût dans son intensité, on comprendrait encore que l'homme passionné ne fût pas retenu dans ses désordres par la crainte de l'encourir. Qu'est-ce, en effet, qu'une souffrance éloignée, comparée à des plaisirs présents, quand cette souffrance doit finir ? Qu'est-ce qu'une douloureuse existence, même de quelques siècles, quand elle doit finalement être suivie d'un bonheur qui ne finira point ? Et puisque le péché, comme la sainteté, conduit en définitive au Ciel, en obligeant seulement à un détour, ne vaut-il pas mieux, tout compte fait des privations qu'impose la vertu, et des plaisirs qu'assure la licence, ne vaut-il pas mieux accepter un Purgatoire suivi d'un Paradis avec la liberté dans ce monde, qu'un Ciel immédiat avec tant de contrainte ici-bas ?

Où, ce calcul est juste, il est selon le cœur humain, et pour en déjouer les conséquences, il n'y avait qu'un moyen, celui de l'éternité des peines s'ouvrant à la porte du tombeau. Essayez en face de cette vérité, essayer de pactiser avec le péché, et vous verrez tout votre être s'épouvanter à la pensée d'une impossible comparaison. Que la passion soit forte, que le péché soit doux ; ce n'est que pour un temps ; aurez-vous jamais le triste courage de jouer ce temps contre l'éternité ? Quelque insensé que vous puissiez être, en viendrez-vous jamais à dire qu'une vie terrestre, délicieusement pécheresse, rachète une éternité légèrement souffrante ? Une éternité, fût-ce dans le repos ; une éternité, fût-ce dans l'absence de toute douleur ; une éternité seulement dans les ténèbres, loin d'un Dieu qu'on sait exister, loin d'un Ciel qu'on sait avoir perdu ; une éternité de regrets, de

remords ; cette éternité satanique, aussi adoucie qu'il est possible de la concevoir, n'est-elle pas encore épouvantable et sans terme de comparaison avec la vie terrestre la plus longue, saturée des joies les plus vives ?

Aussi, les hommes qui veulent continuer une vie plus ou moins facile dans ce monde ont-ils imaginé de nier l'éternité des peines. Ils ont bien compris qu'en face de cette alternative, la conversion ou la géhenne, il n'y avait pas de comparaison possible, et que s'ils consentaient à croire au feu qui ne s'éteint point, il faudrait bien forcément se couper un bras, s'arracher un œil, plutôt que d'y tomber vivant. Aussi ont-ils ôté à la géhenne ses flammes, au feu son éternel aliment, au ver sa vie sans fin ; et tandis que Jésus dit : « Leur feu ne s'éteint point, leur ver ne meurt point ; » eux, pour vivre plus à l'aise, cherchent-ils à se persuader que le feu s'éteindra et que le ver mourra.

Tenons-nous donc en garde contre cette doctrine relâchée ; croyons-en plutôt Jésus que les hommes ; que la pensée d'une peine sans terme porte le pécheur encore irrégénéré dans les bras du Sauveur, et double la reconnaissance du chrétien sanctifié envers le Dieu qui s'est donné pour qu'il ne périsse point. »

LXIV^e MEDITATION.

(LISEZ MARC X, 1 à 31.)

A Pierre, demandant quel sera le sort de lui et de ses collègues après avoir tout quitté pour le suivre, Jésus répond qu'il n'est personne qui ait abandonné quoi que ce soit sur cette terre pour l'amour de l'Évangile, qui n'en doive retrouver cent fois plus dans ce monde.

La promesse paraît étrange d'abord, surtout quand on se rappelle que Jésus promet cent fois plus de frères, de sœurs, de mères et de maisons. Mais cette étrangeté même donne l'explication du passage. Toute la parenté et toutes les richesses de

ce monde n'ont, après tout, de prix pour nous que par les joies qu'elles procurent à notre cœur. Or, si l'adoption de l'Évangile dans ce cœur nous donne une joie infiniment plus grande, plus vive, plus pure que tous les objets et toutes les affections terrestres, ne sera-t-il pas vrai de dire que le chrétien, même le chrétien persécuté, aura retrouvé plus qu'il n'a perdu? Comparez, en effet, les deux positions d'un homme, d'abord incrédule, mais riche en parents et en fortune, et ensuite croyant, mais appauvri de tous ces biens terrestres; et jugez du gain immense que lui apporte sa conversion, même dans ce monde.

Représentez-vous cet homme chassé de sa patrie, dépouillé de sa fortune, séparé de sa famille; mais mis en possession de la foi en Jésus-Christ Sauveur de son âme; qu'éprouvera-t-il? Oui, la misère a remplacé l'abondance; mais aussi l'attente du Ciel a remplacé la crainte de la mort. Riche, mais incrédule, il torturait en vain les objets extérieurs pour en exprimer la satisfaction de ses besoins infinis de vie, de connaissance et de bonheur; croyant, mais pauvre, il porte en lui-même la source d'où jaillissent la foi vive, l'amour sans bornes, le calme de la conscience puisé dans le pardon des péchés, et par-dessus tout la communion avec son Dieu par le témoignage intérieur du Saint-Esprit. La richesse portait du pain à sa bouche; l'Évangile porte de la joie dans son cœur; des terres et des maisons lui gagnaient la considération des hommes, goutte d'eau jetée dans l'abîme de son insatiable vanité; sa vigilante piété lui vaut l'approbation de Dieu, source intarissable qui désaltère si bien l'âme. Cet homme a-t-il perdu à cet échange? et dût-il mourir de faim, ne serait-ce pas encore dans la joie de son salut?

Pour accomplir sa tâche de chrétien, peut-être a-t-il dû s'éloigner de sa famille; supposons même qu'il ait dû la fuir pour éviter de sa part des persécutions; qu'a-t-il perdu? des parents pécheurs et incrédules, que jadis il regardait comme des êtres passagers, poussés vers le néant, et qui ne lui donnaient des marques d'affection qu'à travers les larmes de la maladie ou les terreurs de la tombe. Mais par sa conversion ne les a-t-il pas retrouvés plus grands et plus précieux? N'a-t-il pas dès lors

appris à voir en eux des êtres mortels? son affection ne s'est-elle pas accrue et affermie à la pensée qu'elle ne serait pas éteinte par la mort? Et ce père, cette mère bien-aimés, pour lesquels jadis il pouvait si peu de chose, n'a-t-il pas aujourd'hui acquis par sa foi le privilège de prier pour eux, et l'espérance de les amener au céleste bonheur? Les aimera-t-il moins parce qu'il les aime pour l'éternité? Non, non, la foi lui rend sa famille plus chère, bien qu'éloignée; et ici, comme pour la fortune, il a retrouvé plus qu'il n'avait perdu. Il avait cru se dépouiller, et il s'est enrichi; il pensait avoir donné sa vie à Christ, et Christ la lui rend plus douce, plus belle, plus heureuse.

Et que serait-ce, si maintenant nous voulions tenir compte de cette vaste famille chrétienne dont la foi nous fait membres, et de ces joies que le chrétien est assuré de trouver partout où il rencontre un autre chrétien, de cette communion de sentiments si douce, de cet échange de pensées, si facile maintenant qu'un même Esprit vibre dans les deux cœurs? Ce sont là de ces avant-goûts célestes jetés sur la terre pour faire comprendre au chrétien son avenir, et qui valent, non pas cent, non pas mille fois ceux qu'il a perdus, mais qui ne peuvent trouver ici-bas de terme de comparaison.

Apprenons donc à nous renoncer nous-mêmes, à tout donner à Christ, sachant bien qu'en lui nous retrouverons, dès ce siècle même, plus que nous n'aurons donné, et dans le siècle suivant, la vie bienheureuse et sans fin.

LXV^e MEDITATION.

(LISEZ MARC X, 32 à 53.)

Par trois fois déjà, Jésus avait dit à ses Apôtres : il faut que le Fils de l'Homme soit livré aux Gentils, qu'il soit rejeté par les Sénateurs, qu'il souffre beaucoup, et enfin qu'il meure à Jérusalem, où nous montons. Attristés par ces prédictions, ses Apôtres marchent en silence, et tandis que leur Maître, d'un

pas ferme, monte à Jérusalem, eux, d'un pas ralenti par la crainte, ne le suivent que de loin. Alors Jésus s'arrête, les attend, et leur dit encore : « Le Fils de l'Homme sera livré aux principaux Sacrificateurs et aux Scribes; ils le condamneront à la mort; ils le livreront aux Gentils; ils se moqueront de lui; ils le fouetteront; ils lui cracheront au visage, et le feront mourir. »

A ces tristes nouvelles, les Apôtres persévèrent dans leur silence. Mais quand Jésus ajoute : « Il ressuscitera le troisième jour; » s'attachant aussitôt à cette pensée de triomphe, deux Apôtres, Jacques et Jean, fils de Zébédée, s'empressent de lui demander une faveur; ils voulaient être assis à sa droite et à sa gauche quand il viendra dans sa gloire.

Ainsi, quand il s'agit de souffrances, les Apôtres se taisent et ralentissent le pas. Dès qu'il est question de résurrection et de triomphes, ils répondent et courent au-devant des promesses.

Tels ne sommes-nous que trop nous-mêmes. En acceptant l'Évangile, nous songeons plus à nous qu'à la gloire de Dieu; comme en lisant ses paroles, nous nous attachons plus à ses promesses qu'à ses exhortations. Nous voulions bien être consolés par Christ, restaurés par les espérances de la vie à venir, rafraîchis par les joies du Saint-Esprit; mais nous avons beaucoup de peine à porter nos regards du côté des devoirs positifs, journaliers, que ce même Christ nous impose. Il semble que nous ayons accepté la foi chrétienne comme un soulagement à nos misères, comme un moyen d'éloigner l'idée du néant ou de la condamnation, et non point comme une puissance pour relever nos mains, fortifier notre cœur et consacrer tout notre être au service de notre Sauveur et de nos frères. En sorte que lorsqu'on nous parle d'un brillant avenir, nous sommes tout attention, tout cœur, et presque fiers d'avoir senti couler une larme pieuse; tandis que si l'on nous rappelle nos devoirs de chrétiens, nous sommes attristés, nous restons en arrière, loin, bien loin de Jésus, montant à Jérusalem, où il s'en va mourir.

Serait-ce donc encore nous-mêmes et nous seuls que nous cherchons dans l'Évangile? Serions-nous encore égoïstes jusque dans la religion de renoncement? Notre moi n'aurait-il fait que changer de place? Sans doute, il est impossible que nous nous perdions complètement de vue, même en face de notre Créateur; mais au moins devrions-nous commencer par sacrifier notre vie au service du Maître pour la retrouver en lui, et ce serait dans ce renoncement lui-même que se trouverait notre bonheur. Sans doute encore, à parler juste, ce qu'on nomme devoirs dans l'Évangile serait beaucoup mieux appelé privilèges. Mais il n'en est pas moins vrai que parmi ces privilèges, il en est qui nous plaisent, il en est qui nous répugnent; les uns, que nous appelons obligations, et que nous écartons autant que possible; les autres, que nous nommons promesses, et que nous acceptons toujours; si bien qu'en fin de compte, ce n'est que sous bénéfice d'inventaire et en marchandant les conditions, que nous sommes chrétiens.

Ah! ce n'est pas ainsi que Jésus a fait pour nous; ce n'est pas pour Lui qu'Il monte à Jérusalem; ce n'est pas pour Lui qu'Il y souffre, pour Lui qu'Il y meurt, mais uniquement pour nous. Ce n'est pas sa récompense qu'Il cherchait en marchant au supplice, c'était notre salut. Et maintenant si nous sommes véritablement ses disciples, ce n'est pas notre gloire, mais la sienne que nous devons ambitionner. Notre bonheur, sans doute, se rencontrera sur ce chemin; mais nous ne le cueillerons qu'en marchant vers le but : le dévouement pour nos frères, et la gloire de notre Dieu.

LXVI^e MEDITATION.

(LISEZ MARC XI, 1 à 14.)

Sortant de Béthanie pour se rendre à Jérusalem, Jésus aperçoit de loin un figuier couvert d'un abondant feuillage. Bien que la saison de cueillir les figues ne soit pas encore venue, le

Sauveur se dirige vers l'arbre, espérant y trouver quelques figues, rares, sinon abondantes, vertes, sinon en maturité. Mais il n'y trouve que des feuilles et pas un seul fruit. Alors il maudit l'arbre; l'arbre sèche, et perd, en un seul instant, l'apparence menteuse qui avait appelé le Seigneur près de lui.

La leçon est claire, ne nous arrêtons pas à l'expliquer; mais aussi elle est sérieuse, fixons-la quelques instants pour mieux l'apprécier.

L'apparence et la réalité, voilà ce que Dieu oppose constamment dans sa Parole. L'apparence du bien, sans sa réalité, est un péché, et s'attire de la part de Jésus une malédiction. Tant s'en faut que cette mesure soit en usage dans notre société. Ce serait trop sans doute que de dire que l'apparence y est tout, et la réalité rien; mais du moins peut-on affirmer que l'apparence y est toujours de rigueur, et la réalité bien rarement exigée. On regarde l'arbre de loin, on le voit couvert d'un luxuriant feuillage et l'on s'écrie : Voilà un beau figuier, sans faire un pas pour s'assurer s'il porte une seule figue. De même que nous ornons nos jardins de plaisance de certains arbres qui ne portent jamais que des fleurs, sans que nous songions seulement à leur demander des fruits; de même le monde n'exige de nous que ce qui peut plaire à ses yeux, charmer son oreille, chatouiller sa vanité; il tient plus à nos démonstrations d'amitié qu'à notre amitié elle-même; il désire plus nos éloges que notre estime, et il accepte tous les jours nos protestations pour des actes accomplis. Il est vrai qu'il nous paie de même en signes démonstratifs et en douces paroles; mais il n'attend guère plus de nous que nous ne lui donnons.

De cette facilité du monde à se contenter de nos semblants d'affection et de sainteté, résulte pour nous la funeste tendance à ne donner que juste ce que le monde demande : plus de bonnes paroles que de bonnes œuvres; et quant à ces œuvres elles-mêmes, à tenir plus de compte de leur nombre que de leur intention; ainsi, nous, jadis clairvoyants, nous arrivons à nous contenter nous-mêmes de ce dont ce monde se contente, jusqu'à ce qu'enfin nous devenions la dernière dupe du beau feuil-

lage qui couvre notre vie. Oui, nous nous séduisons nous-mêmes ; cette explication seule peut atténuer un tort qui, sans elle, serait de l'hypocrisie. Nous nous payons de simulacres, parce que les hommes, les acceptent pour des réalités, et, insensés que nous sommes ! nous poussons l'aveuglement jusqu'à croire que Dieu s'en contentera, Lui qui sonde le cœur et n'a point d'égard à l'apparence des personnes.

Ah ! fixons nos regards sur la scène que nous venons de lire, et appliquons-nous-en la sérieuse leçon. Oui, Jésus un jour s'approchera de l'arbre de notre vie ; sa main écartera le beau feuillage de nos paroles ; son regard plongera jusqu'aux plus profondes ramifications de notre cœur ; il cherchera les fruits de notre activité. Que trouvera-t-il ? Lui seul le sait ! Puisse-t-il nous le révéler dès ici-bas, en faisant tomber nos illusions ; et, s'il y travaille dans ce moment, puissions-nous nous-mêmes ne pas fermer les yeux à la lumière, importune mais salutaire qu'il jette dans notre conscience, et reconnaître qu'après tout, nous, lecteurs ou auditeurs de ces lignes, nous pourrions bien être de ces figuiers stériles dont le monde vante les belles apparences, et que Jésus maudira un jour, si nous ne nous hâtons d'y appeler nous-mêmes la sève puissante du Saint-Esprit.

LXVII^e MEDITATION.

(LISEZ MARC XI, 15 à 35.)

Ce n'est pas dans un seul passage de la Parole de Dieu, mais dans cent et dans mille que nous est faite cette promesse : demandez et vous recevrez. Et cependant ce n'est pas non plus une seule fois, mais cent et mille que nous avons demandé et que nous n'avons pas reçu. Comment concilier cette contradiction entre la promesse de l'Évangile et l'expérience de notre vie ? D'abord, par la nature de nos demandes, qui se rapportent souvent aux biens temporels, et non aux dons spirituels, tandis que ce sont uniquement ceux-ci dont Jésus nous dit : « Tout

vous sera accordé. » En effet, dans le récit que nous venons de lire, il s'agit du pardon des péchés. Si ailleurs Jésus offre « des biens » à la prière, il a soin d'expliquer le mot dans un passage parallèle, en le remplaçant par celui-ci : « le Saint-Esprit. » Et enfin il dit clairement, dans son discours sur la montagne : « Cherchez le royaume des cieux et sa justice, et les autres choses vous seront données par-dessus. » Ne soyons donc pas étonnés de ne pas être exaucés quand nous prions dans le sens précisément contraire. « Vous demandez, dit saint Jacques, et vous ne recevez point, parce que vous demandez mal et dans la vue de fournir à vos voluptés. »

Toutefois, il faut le reconnaître : il nous est parfois arrivé de demander les dons spirituels sans cependant les obtenir. L'explication de ce fait n'est pas difficile : nous prions, il est vrai, mais avec l'esprit et non avec le cœur, comme l'exige ici Jésus. Nous nous disons froidement : Dieu accorde ses grâces, nous en avons besoin : donc prions ; et sur ce sec raisonnement nous nous mettons à genoux, nous parlons à Dieu pendant quelques minutes, et nous nous relevons exactement ce que nous étions auparavant. Est-il donc bien étrange que le bruit de nos lèvres n'ait pas eu la puissance d'émouvoir le Seigneur ? Non, il ne le pouvait pas, pas plus que les longues et vaines répétitions des païens, pas plus que la machine à prières des Indoux. Ce n'est pas là ce que Dieu nous a promis. D'après sa Parole, c'est le cœur qui doit prier ; c'est de l'âme que doivent s'échapper brûlants ces soupirs inexprimables, accompagnés de larmes silencieuses ; ce sont ces ferventes prières suivies de l'action immédiate, ces prières constantes qui se mêlent à la vie et se confondent tellement avec elle, que le chrétien ne sait plus distinguer dans quels moments il prie et dans quels moments il agit ; ce sont ces prières que Dieu nous a promis d'exaucer en tous points. Or, prions-nous ainsi ? Ne semblons-nous pas, au contraire, attendre que la fontaine des grâces coule sur nous, dès que nous avons aspiré du bout des lèvres quelques faveurs dans une courte et froide invocation ? Ah ! ce n'est pas ainsi que priaient Moïse sur Horeb, les bras tombant de fatigue ; ce n'est pas ainsi

que priait David, dont les yeux se fondaient en larmes ; ce n'est pas ainsi même que priait Jésus, passant des nuits entières sur la montagne en saintes communications avec son Père. Et pourquoi Dieu nous accorderait-il si facilement ce que nous lui demandons si faiblement ? Ne serait-ce pas contredire ce qu'il a déclaré ? D'ailleurs, Dieu voulût-il faire plus que nous ne lui demandons ; voulût-il nous jeter à la tête les grâces dont nous ne sentons pas le prix ; n'est-il pas plus que probable que nous ne les accepterions pas ? N'est-ce pas même ce que nous avons déjà fait ? N'avons-nous par plus d'une fois contristé le Saint-Esprit qui parlait dans notre cœur, et laissé dehors Jésus qui frappait pour entrer ? Dieu, en prodiguant ses offres au delà de nos demandes et de nos désirs, ne nous fournirait-il pas par cela même de nouvelles occasions d'ingratitude et de chute ? Non, non ; la sagesse de Dieu, comme notre propre bien, exige que ses grâces ne soient que proportionnées à nos prières parties du fond de notre cœur. Il ne peut et ne doit nous exaucer que dans la mesure de notre foi.

Maintenant, quelqu'un oserait-il affirmer qu'il a prié du cœur et n'a cependant pas été exaucé ? Non, ce serait dire qu'un père offre un serpent à son fils lui demandant du pain ; non, ce serait dire qu'une mère ferme les yeux et se bouche les oreilles devant son enfant criant et lui tendant les bras ; ce serait dire enfin qu'il n'existe pas de Dieu !

Toutefois, reconnaissons-le : Dieu n'exauce pas toujours sur l'heure, ni de la manière qu'on lui désigne. S'il accorde les biens spirituels demandés, c'est comme et quand il le juge bon. Ayons donc, sur l'heure et sur la marche qu'il doit choisir pour nous exaucer, la même confiance que nous avons pour nos demandes elles-mêmes. Ne croyons pas à demi, et Dieu nous exaucera complètement.

LXVIII^e MEDITATION.

(LISEZ MARC, XII, 1 à 17.)

Dans la parabole qui ouvre ce chapitre, nous voyons, sous les images d'un père de famille et de ses vigneronn révoltés, Dieu et les hommes pécheurs suivre, chacun dans son sens, une ligne de conduite constamment progressive. Dieu n'envoie d'abord qu'un serviteur, ensuite plusieurs ensemble, et enfin son propre Fils; c'est la charité s'accroissant sans cesse. Mais les vigneronn chassent et battent les premiers, blessent gravement ceux qui suivent, et mettent enfin à mort les derniers et le Fils bien-aimé; c'est la dureté de cœur augmentant toujours.

Ce qu'il y a d'effrayant dans la conduite de ces hommes, ce n'est pas seulement que leurs crimes se multiplient, c'est encore qu'en les commettant plus nombreux, ils s'endurcissent davantage. Bien que leur conscience doive être plus chargée à l'époque de leurs derniers forfaits qu'au jour des premiers, cependant nous les y voyons marcher avec un égal sang-froid, et même avec plus de cruauté; quand ils chassent le premier serviteur, c'est sans préméditation, mais quand plus tard ils tuent le Fils, c'est après en avoir délibéré; leur première faute ne tend qu'à retenir injustement le tribut de l'année, mais leur dernier crime a pour but de s'emparer de l'héritage tout entier. Si bien que leur conscience se durcissant sur le sentier du vice, comme le talon du voyageur sur un chemin pierreux, ils arrivent au dernier degré de méchanceté, sans soupçonner seulement qu'ils aient aggravé leur position devant leur Seigneur.

Fidèle et triste image de l'aveuglement du pécheur, en réalité toujours pire, et cependant à ses propres yeux toujours le même; toujours plus chargé et jamais plus fatigué. Au contraire, comme d'autres s'exercent dans le bien, il s'exerce dans

le mal, le trouve toujours plus doux et plus facile à faire, jusqu'à ce qu'il boive l'iniquité comme de l'eau !

Et n'allons pas nous imaginer que cet endurcissement de la conscience soit particulier aux grands pécheurs, capables, comme ces vigneron, de dérober ou de tuer : cet endurcissement se retrouve dans les petites comme dans les grandes fautes ; c'est toujours l'âme qui s'accoutume à ce qu'elle pratique ; c'est toujours le ressort de la conscience plus pesamment chargé qui s'affaisse sur lui-même ; ici ce sont des crimes qui l'écrasent, là ce sont de mauvaises habitudes qui le compriment ; mais dans les deux séries d'expériences, le résultat reste le même pour tous : la conscience s'endurcit dans la pratique du péché.

La cause première de ce funeste assoupissement est sans doute dans la patience avec laquelle Dieu supporte ici-bas le pécheur, dans cette miséricorde croissant durant des années dans la proportion de nos besoins et de nos fautes. Mais, quelque prolongée que soit cette patience, vient enfin l'heure où elle cesse ; quelque persévérante que soit cette miséricorde, vient au bout le moment où elle nous abandonne, et tôt ou tard, mais à un jour certain, Jésus doit nous dire : Que fera donc le Maître de la vigne, après vous avoir tant et tant supporté ?

Sans doute, nous sommes loin de penser que tout cela nous concerne ; mais remarquons que notre tranquillité vient précisément de la nature de la faute qu'on nous reproche ici : c'est un endurcissement. Notre plus grand mal, c'est de ne pas sentir notre mal ; en cela, semblables à ces paralytiques qui n'ont plus conscience de leurs membres morts, ou à ces impotents insensibles sur le point même que ronge la gangrène. Ah ! puisse cette pensée nous réveiller en sursaut ! Puisse ce trait de lumière pénétrer notre cœur et nous, nous tourner vers Dieu, tandis qu'il nous adresse encore ses appels de miséricorde. Son Fils vient, non pour venger les serviteurs de son Père, mais pour nous annoncer notre pardon. Le repousser serait le dernier terme de l'endurcissement. Jetons-nous donc

à ses pieds, pleurons notre passé, marchons désormais sous son regard, et notre conscience, renouvelée, fera l'expérience inverse de celle que nous avons déjà faite : jadis c'était le mal qui nous devenait toujours plus doux et plus facile, à l'avenir ce seront les commandements de Dieu qui nous seront sans cesse plus légers à porter.

LXIX^e MEDITATION.

(LISEZ MARC XII, 18 à 44.)

Une pauvre mendiante de nos rues, versant à sa sortie d'une église dans le tronc des pauvres la seule aumône qu'elle aurait reçue dans la journée, nous paraîtrait sans doute bien digne d'admiration. Cependant, cette charité qu'on pourrait dire héroïque, n'égalerait pas encore celle de la femme israélite déposant ici son quadrin. Elle est veuve, nous dit Jésus, c'est nous apprendre qu'elle était seule et délaissée; son offrande est prise sur son nécessaire; il y a plus : c'est tout ce qu'elle avait pour vivre, ajoute le Seigneur; en sorte qu'à la lettre, on peut se représenter cette pauvre femme rentrant dans son réduit et souffrant de la privation qu'elle vient de s'imposer pour soulager ses frères.

En même temps que Jésus relève le faible don de cette femme, il rabaisse les brillantes offrandes des riches qui l'entourent, et cela parce que, pour donner, la veuve a pris sur son nécessaire, tandis que le riche n'a fait que retrancher à son superflu. La règle qui ressort de ces paroles est donc celle-ci : nous devons faire l'aumône en proportion de nos ressources; voilà le strict devoir, et si l'on est louable pour aller au delà, en est coupable pour faire moins.

On ne peut disconvenir d'un fait, c'est qu'en général les riches donnent plus que les pauvres; mais il faut reconnaître en même temps que ce plus n'est pas en rapport avec le plus de leur fortune, et que finalement ce qu'ils donnent leur

coûte peu à sacrifier. Il semble que la richesse endure et que l'indigence attendrisse le cœur. C'est dans les classes inférieures de la société que la charité revêt ses caractères les plus touchants; le pauvre vous recevra à sa table, le riche ne vous donnera que son argent; le pauvre se gênera dans son réduit pour vous y faire place, le riche vous enverra chercher ailleurs un gîte à ses frais; le pauvre soignera vos malades, bandera vos plaies, veillera au chevet de votre lit; le riche, hélas! fera faire tout cela. Oui, disons-le, c'est au-dessous de nous, plus souvent qu'au-dessus, que nous avons trouvé des modèles de charité, et pour l'abondance des dons, et pour la délicatesse du sentiment; tandis que les uns paient de leur or, les autres paient de leurs personnes.

Dans laquelle de ces deux classes chacun de nous peut-il se placer? Dieu le sait.

Toutefois, il est vrai que le choix ne nous est pas toujours laissé, et que bien souvent le pauvre donne son temps parce qu'il n'a pas d'argent à donner; et que le riche offre son argent, parce que sa personne est plus utilement employée autre part. Ainsi revenons donc à la règle posée par Jésus, de donner en raison de sa fortune. Cette règle est-elle généralement suivie? Non; loin, bien loin de là; et si nous suivons une règle dans nos offrandes pour les œuvres de bienfaisance ou d'évangélisation, c'est bien plutôt celle-ci : nous donnons à proportion de ce que les autres ont donné pour le même objet. Notre première question aux collecteurs de dons, ou notre premier regard sur la liste qu'ils nous présentent, se porte sur les sommes versées par d'autres. Si le donateur qui nous précède est plus riche que nous, nous pensons être autorisés à moins faire que lui; s'il est plus pauvre, nous aurions honte de ne pas faire plus; en sorte que nos motifs, tantôt puisés dans l'avarice, tantôt dans la vanité, ne le sont que bien rarement dans le besoin des indigents, ou dans l'étendue de nos ressources.

Eh! que nous importe ce que font les autres! Plaçons-nous directement en face de l'œuvre à laquelle Dieu nous sollicite de

prendre part. Si le riche a peu donné, c'est une raison pour nous de donner davantage. Nulle part l'Évangile ne nous mesure aux autres hommes, mais partout au devoir. Jamais Jésus ne fait pour nous à proportion de ce qu'ont fait ses prédécesseurs, envoyés de Dieu ; mais il nous donne tout ce qu'il a : sa vie, pour nous obtenir le plus grand des dons : l'éternité. Ah ! si nous avons reçu ses promesses dans nos cœurs, ce ne serait pas aux aumônes des hommes plus ou moins égoïstes, que nous comparerions nos offrandes ; ce ne serait pas même à nos ressources, mais aux nécessités du pauvre ; et dussions-nous parfois en souffrir, nous verserions aussi dans le tronc du Temple une part du quadrin qui nous reste pour vivre !

LXX^e MEDITATION.

(LISEZ MARC XIII.)

« Depuis le commencement de la création, il n'y a jamais eu une telle affliction et il n'y en aura jamais de semblable. » C'est de l'épouvantable ruine de Jérusalem que Jésus parlait ainsi ; et avant que que la génération, vivant alors, fût éteinte, un écrivain juif, témoin oculaire de cette catastrophe unique dans l'histoire, racontait aux peuples étonnés que Jérusalem avait été assiégée par une armée romaine ; que ses habitants, divisés en trois partis, s'étaient entretués ; que la famine avait été si complète, que des mères avaient été conduites par les tourments de la faim à dévorer leurs propres enfants ; qu'un million de victimes étaient tombées ; que le temple avait été incendié, la ville détruite, et le soc de la charrue promené dans son enceinte en signe de complète destruction ! Il faudrait un volume pour redire en détail toutes les particularités de ce siège, qui vinrent successivement vérifier chaque verset, chaque mot des prophéties de Moïse et de Jésus sur la ruine de Jérusalem. Mais ce qui nous frappe le plus, c'est moins encore l'accomplissement littéral de la prophétie, que la mesure que ce fait nous donne de

l'inexorable justice de Dieu, une fois qu'elle s'appesantit sur l'homme. Nous pouvons nous faire une idée assez exacte des miséricordes de Dieu envers le pécheur repentant, car la Bible est pleine de ses témoignages; mais peut-être n'avons-nous qu'une notion imparfaite de sa justice, que nous ne voyons pas aussi souvent s'exercer durant une existence terrestre où ce Dieu supporte, attend, appelle le coupable et retarde toujours la punition. Pour bien juger de sa sévérité, rappelons donc les rares exemples où Dieu ait puni dès ici-bas les iniquités, et nous serons comme frappés de stupeur!

Depuis Adam jusqu'à Noé, Dieu supporte, et rien ne nous étonne; mais sa justice arrive, le monde entier est enseveli sous les eaux; et nous sommes consternés.

Depuis Noé à Lot, le Seigneur use de patience, et tout nous semble marcher dans l'ordre; mais sa justice se réveille: Sodome, Gomorrhe, et cinq autres villes, sont à la fois et subitement englouties dans un étang de soufre et de flammes; et nous restons glacés d'effroi.

Depuis Abraham jusqu'à Jérémie, Dieu allège les coups de sa verge, et les prospérités passagères du peuple nous semblent chose toute simple; mais la justice parle: le peuple entier est conduit en esclavage, et nous nous lamentons avec le prophète.

Enfin, du retour de la captivité à la mort du Sauveur, les Juifs semblent vivre en paix avec Dieu, chose à nos yeux toute naturelle; mais quand les rues de Jérusalem ruissellent de sang, quand ses édifices enflammés tombent et écrasent le reste d'un million d'hommes, nous sommes épouvantés et tremblants. Cependant ce n'est non plus ici que la justice de Dieu.

Nos longs étonnements à l'ouïe de toutes ces catastrophes, ne viendraient-ils pas de ce que nous avons de cette justice des notions inexactes, et que nous attendons de Dieu une longanimité qui s'étende jusque dans ses jugements? Ne serait-ce pas que, habitués aux doux sons de ses paroles paternelles, nous avons peine à croire qu'il puisse frapper un jour l'enfant qu'il caresse aujourd'hui? Prenons-y garde! S'il en était ainsi, c'est nous-mêmes qui nous serions séduits, car la Bible qui nous

raconte les bontés sans fin de notre Dieu, est la même Bible qui fait briller de loin en loin son glaive sur l'histoire des peuples, et qui nous montre à ses lueurs la terre submergée, Sodome engloutie et Jérusalem ruinée de fond en comble ! N'effaçons donc pas ces pages de la Parole de Dieu. Si nous aimons à méditer sur sa miséricorde, n'oublions pas sa justice, et que de temps à autre notre conscience, comme une sentinelle vigilante, nous crie cette Parole de Jésus : « Veillez ! je vous le dis à tous ; veillez ! »

LXXI^e MEDITATION.

(LISEZ MARC XIII, 20 à 37.)

Jésus remonte toujours aux principes. Pour nous conduire à la pratique du bien, il ne nous dit pas d'entrée d'agir, mais de prier ; de même pour nous faire échapper au mal, il ne nous recommande pas de combattre d'abord, mais de veiller. Oui, après la prière, la vigilance est le grand secret de la vie chrétienne. Elle épargne des luttes, ce qui vaut mieux que bien des chances de victoire ; car pour n'être pas vaincu, le plus sûr est de fuir le combat, et c'est précisément ce que Jésus nous conseille en nous disant : Veillez.

Mais ce conseil n'est pas, en général, de notre goût. Forts de nos bonnes intentions, rassurés par notre aversion instinctive pour le mal encore éloigné, nous nous laissons volontiers aborder par la tentation. Il semble en vérité que nous trouvions une certaine volupté à jouer avec l'instrument qui peut nous blesser où nous donner la mort. Aussi qu'arrive-t-il ? c'est qu'au moment où nous y songeons le moins, notre main faiblit, un éblouissement passe devant nos yeux, la tête nous tourne, et nous tombons sur le glaive que nous pensions examiner en simples spectateurs. Ensuite nous sommes tout étonnés, tout honteux de notre chute. Nous parlons de la violence de la tentation, de l'irrésistibilité de nos penchants. Si nous avions

veillé, certes nous n'en serions pas venus là. La tentation, combattue dès son apparition, eût été facilement vaincue, et le mal finalement épargné. Le péché est d'abord un jeune enfant qui paraît si faible, si innocent, qu'on ne s'en défie guère; mais son développement est vraiment magique, et il est sur nous avant que nous ayons eu le temps d'y songer.

Comme Jésus, remontons donc aux principes; cherchons la cause de ce manque de vigilance, et nous la trouverons dans notre présomption. Nous ne nous défions pas assez de nous-mêmes, nous ne nous disons pas assez que nous sommes radicalement impuissants; et de là, notre témérité ou notre sommeil sur les bords du gouffre de nos passions. D'un autre côté, nous ne sommes pas assez vivement pénétrés de cette pensée que c'est Satan, Satan en personne qui rôde autour de nous, nous sollicite au mal et nous pousse dans l'abîme; nous ne nous disons pas assez que nous avons à faire à forte partie; et ainsi, présomant de nous-mêmes, dédaigneux de l'ennemi, nous sommes doublement exposés à des défaites aussi complètes qu'inattendues.

Veillons, veillons donc afin de n'avoir pas à combattre. Celui qui connaît bien notre nature, Jésus, dans l'Oraison dominicale, avant cette demande: « délivre-nous du mal, » nous enseigne à faire celle-ci: « préserve-nous de la tentation. » La tentation, voilà l'arme la plus terrible de Satan, car elle frappe en restant invisible; comme la vigilance est contre elle le bouclier le plus sûr, parce qu'il tient l'ennemi éloigné.

Cette vigilance pour éloigner la tentation paraît à quelques esprits de la pusillanimité, elle leur semble nous humilier mal à propos; il y aurait à leurs yeux plus de courage à marcher la tête haute et d'un air de noble confiance. Il est possible qu'il y ait dans cette conduite une certaine satisfaction intérieure, mais certes, une telle satisfaction n'est pas selon l'Évangile; c'est toujours de l'orgueil recherchant sa propre justice sous le nom de dignité. Quand il s'agit du péché, la honte n'est pas d'éviter le combat; c'est d'être vaincu. La gloire du chrétien, c'est l'humilité. Plus il s'y plonge, plus il grandit, et ce n'est

que lorsqu'il se sera complètement anéanti qu'il sera quelque chose. Laissons donc là la gloriole des luttes suivies de victoires; c'est Satan qui nous la conseille; c'est Goliath qui nous appelle à la bataille; retirons-nous dans nos tentes et veillons pour tenir l'ennemi éloigné. S'il faut absolument combattre un jour, Dieu nous enverra son puissant Esprit; alors, comme David, c'est en son nom que nous prendrons les armes; mais jusque-là veillons et prions.

LXXII^e MEDITATION.

(LISEZ MARC XIV, 1 à 34,)

Lorsque pour la première fois vous avez lu l'histoire de cette femme, brisant ce vase d'albâtre pour répandre un parfum d'une valeur de trois cents deniers sur la chevelure du Sauveur, n'est-il pas vrai qu'avant d'avoir entendu Jésus louer cette action, et les Apôtres la blâmer, vous aviez déjà jugé vous-même cet acte, une grande prodigalité? De ce parfum répandu, que revenait-il à Jésus? Rien! tandis que sa valeur recueillie eût soutenu bien des familles indigentes! Oui, soyons sincères; cherchons à bien démêler quel a été notre premier mouvement, et nous reconnaitrons que c'était un mouvement de surprise, presque un sentiment de regret; comme les Apôtres, nous nous sommes dit: « on aurait pu distribuer trois cents deniers aux pauvres. »

Ce raisonnement est juste; toutefois, mettons-nous par la pensée à la place de Marie, et peut-être jugerons-nous moins froidement son action.

Marie croit en Jésus; c'est-à-dire qu'elle se considère par lui pardonnée de tous ses péchés, et mise en possession du Ciel sans que jamais elle puisse le perdre. Cette pensée a profondément pénétré dans son cœur, car nous voyons ailleurs que sa foi est assez ferme pour obtenir la résurrection d'un mort. Maintenant, si vous ne le pouvez par le cœur, essayez par l'i-

magination de mesurer la joie qu'inonde un être vivement animé de cette persuasion ; une femme qui voit dans le Ciel ouvert, sa place marquée ! une femme qui sait qu'elle a été tant et tant aimée par le Sauveur, que dans quelques jours Il va mourir pour elle ! dites quelle reconnaissance ne doit pas remplir le tendre cœur de cette pauvre femme ? et si sa reconnaissance n'est pas un sentiment stérile, que peut faire Marie pour l'exprimer à son Maître, pour donner une forme saisissante à son sentiment, pour manifester enfin ce qui se passe en elle, que peut-elle faire pour le Fils de Dieu, qui n'a besoin ni d'or, ni d'argent, qui ne manque ni de vêtements, ni de pain, ni de serviteurs ; que peut-elle faire pour lui témoigner vivement cette reconnaissance ? Ah ! je le comprends : pleine d'amour, tourmentée du besoin de le manifester et portant dans sa demeure ses regards autour d'elle pour y chercher l'objet le moins indigne du Seigneur, elle saisit ce vase d'albâtre, son joyau le plus précieux, et dans un saint transport, elle se dit que ce trésor, si péniblement acquis, elle le versera jusqu'à la dernière goutte sur la tête de son Maître ; il faut que son Sauveur sache que rien ne lui coûte, et dût-elle paraître, aux yeux secs et aux cœurs froids, commettre une folie, elle satisfera le désir de son âme, elle donnera jour à l'effusion de ses doux sentiments. Le vase est pris, apporté, rompu, le parfum coule, et Jésus sait maintenant combien il est aimé !

Si nous en avons le courage, blâmons encore cette femme !

Ah ! c'est nous qu'il faudrait blâmer, nous dont l'amour est si raisonnable, la reconnaissance si mesurée, nous qui enregistrons chacune des miettes de notre vie, de nos aises, de notre fortune que nous laissons tomber pour le Seigneur. C'est contre nous qu'il faudrait s'indigner, nous qui n'avancons que stimulés par l'aiguillon du devoir, nous qui nous faisons traîner sur la route étroite, tandis que, rachetés à si grand prix, enrichis du Ciel, de Dieu, de l'éternité, nous devrions trouver de la joie et du bonheur dans le sacrifice de nous-mêmes, et courir légers et joyeux dans les commandements du Seigneur. Que dois-je faire ? Voilà la plus haute question à laquelle s'élève

notre christianisme; tandis que notre cœur devrait s'élaner et dire : que m'est-il permis de sacrifier? Ah! si nous aimions véritablement, nous eussions eu une intelligence plus juste de la conduite de Marie; notre premier mouvement eût été une douce satisfaction et notre seul regret de n'avoir pas été à sa place pour faire ce qu'elle a fait.

Eh bien! il en est temps encore. Jésus est aussi notre Sauveur; il vit encore, bien que dans les cieux. Consacrons-lui toute notre vie, rompons le vase de pierre de notre égoïsme, et répandons sur ses enfants le parfum précieux de notre amour. Nous n'avons plus le Fils de Dieu sur la terre; mais, comme il l'a prédit, nous y avons toujours des pauvres; et puisque c'est en leur faveur que nous nous sommes d'abord prononcés, que ce soit sur eux que tombent aujourd'hui en bienfaits l'expression de notre amour pour Jésus.

Mais prenons garde! c'est avec le parfum de Marie que les Apôtres auraient voulu faire l'aumône; et à ceci nous reconnaitrons la sincérité de notre charité, si nous désirons soulager nos frères malheureux, non avec les biens que prodiguent les autres hommes, mais avec le peu de richesses que nous possédons nous-mêmes. C'est là que le Seigneur nous attend; c'est là qu'il jugera si véritablement nous sommes siens!

LXXIII^e MEDITATION.

(LISEZ MARC XIV, 31 à 72.)

Quelque perversi que soit un homme, il sentira toujours, plus ou moins vif, l'aiguillon de sa conscience. Il peut bien l'éteindre, mais jamais le rompre, jamais l'arracher de ses chairs. Il peut perdre ses sens, ses facultés, sa moralité jusqu'à descendre au niveau de la brute; mais ce qui l'en distinguera toujours, c'est le lumignon de sa conscience, fumant encore malgré tous ses efforts pour l'étouffer sous ses passions et ses crimes. Véritable doigt de Dieu qui nous montre clairement un

monde de justes rétributions ! Mais pour nous mieux convaincre de la ténacité de cette conscience, même chez le méchant, suivons-en les effets chez les persécuteurs de Jésus.

Et d'abord Judas, l'instrument de Satan, Judas, le plus odieux des criminels, le plus infâme des traîtres, Judas, dont on peut dire, sans crainte de manquer de charité, qu'il a mérité et obtenu l'éternelle damnation; Judas, quelque perversi qu'il soit, arrivé dans le jardin, tremble encore en secret devant son Maître sans défense, lui qui se sent soutenu par une troupe armée d'épées et de bâtons, car il ne s'en approche qu'avec une caresse hypocrite, et en recommandant bien aux soldats de le saisir et « l'emmener sûrement. » Sûrement ! comme si Jésus risquait d'échapper aux soldats, et de venir lui reprocher sa lâcheté ou le punir de son crime. Sûrement ! comme si la brebis pouvait se défendre contre la main qui la mène à la boucherie, et de son faible bêlement épouvanter l'homme armé du couteau déjà ensanglanté. Sûrement ! ah ! ce mot met à nu ce qui se passe en Judas : nous voyons son cœur battre, son sang se précipiter, la crainte le saisir, et tout cela parce que, même chez le plus grand criminel, la conscience a parlé.

Suivons, d'un autre côté, la conduite des sénateurs et des prêtres qui vont juger le Sauveur. Nous le savons déjà, leur véritable motif, pour se défaire de sa personne, sont les dures vérités que Jésus leur a fait entendre en face du peuple; ils le haïssent parce qu'il leur a cent fois arraché de la figure le masque d'hypocrisie dont ils se couvraient pour obtenir gloire et fortune. Maintenant ils sont seuls; ils ont un intérêt commun; ils sont maîtres, maîtres absolus de condamner le Sauveur; et cependant, voyez que de précautions, de détours, de ruses, de ménagements ils emploient pour tromper leur propre conscience. C'est de nuit qu'ils envoient à sa recherche, non pas un ou deux hommes au service du sanhédrin, mais une troupe de soldats et de serviteurs. Quand Jésus est à la barre de leur tribunal, quand sa sentence est déjà portée dans leurs cœurs, ils s'efforcent de retenir encore la forme de la justice qu'ils outragent; ils cherchent de faux témoins; les premiers ne suffisant

pas, ils en cherchent d'autres, et quand ils semblent réduits à le condamner sans aucune forme de procès, ils imaginent d'aller demander à Jésus lui-même un aveu qui puisse au moins donner le change à leur conscience, et servir de prétexte à une condamnation qu'ils désirent et craignent de prononcer. Jésus leur jette cet aveu plus complet qu'ils n'osaient l'espérer, et cependant encore, comme pour couvrir la voix du remords, les juges vocifèrent tous ensemble, et le Grand-Prêtre déchire ses vêtements. Il n'est pas jusqu'à cette tourbe de soldats et d'esclaves qui ne sente l'aiguillon de la conscience; aussi, pour s'étourdir passent-ils de la garde paisible qu'on leur impose, aux outrages les plus lâches contre leur prisonnier. Ils lui bandent les yeux; lui crachent à la figure; et, avec l'éclat de rire de l'ignoble raillerie, lui disent : « devine ! » Telle n'est pas la conduite du fort contre le faible, du juste contre le criminel; mais telle est bien celle du coupable, impuissant, même au milieu de ses triomphes, pour étouffer dans le bruit la voix intérieure et divine, qui le poursuit de ses reproches importuns.

Et maintenant, admirez la bonté et la sagesse de Dieu, jusque dans les cris de cette conscience chez le méchant. Il semble que les remords ne soient qu'une punition du crime qui les fait naître; et cependant c'en est au contraire le miséricordieux prédicateur. Si Dieu a voulu que le pécheur souffrît dans sa conscience en accomplissant le mal, c'est précisément pour l'en détacher par la souffrance, et l'engager à chercher la paix ailleurs. La position la plus terrible serait celle où Dieu, abandonnant le coupable à lui-même, le laisserait jouir en paix des fruits de son péché. Aussi est-ce le dernier terme du malheur et du crime, que de ne pas sentir les tourments du remords. Si cet état pouvait complètement se réaliser, ce serait la plus grande preuve que Dieu nous aurait abandonnés.

Écoutez donc cette conscience, bénissons Dieu des souffrances dont elle nous aiguillonne, et prenons garde de ne pas nous y habituer; sachons voir la main paternelle de Dieu là-même où jusqu'à ce jour, peut-être, nous n'avions aperçu que des traces de sa justice et de sa sévérité.

LXXIV^e MEDITATION.

(LISEZ MARC XV, 1 à 21.)

En lisant la condamnation de Jésus, on est étonné de voir les prêtres, Pilate et le peuple lui-même y concourir, déterminés par d'aussi faibles motifs. Sans doute le crime est toujours crime; mais quand l'homme s'y décide, poussé par des intérêts puissants, sans approuver sa conduite, on se l'explique cependant. Ici rien de semblable; Sacrificateurs et Scribes livrent Jésus à la mort, au dire du gouverneur lui-même, uniquement par envie; humiliés de voir le peuple écouter Jésus plutôt qu'eux-mêmes dans le temple, ils en conçoivent un violent dépit, souhaitent sa mort, la préparent; et ce simple mouvement d'envie les conduit à l'assassinat!

Chez Pilate, la disproportion entre le mobile et la conséquence est non moins excessive. Pilate n'a reçu aucun mal de Jésus; il le croit innocent, il fait même plusieurs tentatives pour lui rendre la vie et la liberté. Comment passe-t-il donc subitement à la résolution de le faire mourir? Un autre Évangéliste nous l'apprend; c'est qu'une voix partie du sein de la foule s'est écriée: « Si tu délivres celui-ci, tu n'es point ami de César; car quiconque se fait roi est ennemi de César. » Oui, c'est en entendant cette parole sans autorité, cette accusation sans fondement, que le représentant de l'empereur faiblit, et livre Jésus pour être crucifié! Ainsi donc chez Pilate, une crainte vague, chimérique, que lui, gouverneur romain, ne fût accusé de soutenir la cause d'un pauvre Juif contre le maître du monde, cette crainte absurde le porte d'un seul bond au meurtre d'un innocent.

Et quant au peuple, comment s'expliquer sa conduite inconstante? En supposant que les voix qui criaient hier: « Hosanna! gloire au fils de David! » ne soient pas celles qui sollicitent aujourd'hui la mort de Jésus, cette populace amoncelée devant

le tribunal de Pilate n'est-elle pas du moins la même qui, dans les rues de Jérusalem, courait après Jésus pour être témoin de ses miracles ? n'est-ce pas le même peuple qui, dans le temple, admirait ses discours, et dont la présence seule contenait la main des Grands, prête à saisir le Sauveur ? Comment donc les satellites des Pharisiens qui, venus hier pour arrêter Jésus, ne l'avaient pas osé, et s'en étaient retournés disant : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme ; » comment le serviteur du Grand-Prêtre dont Jésus avait miraculeusement guéri l'oreille ; comment de tels hommes s'agitent-ils, en foule onduleuse et bruyante, devant le prétoire, et vocifèrent-ils ces mots jusqu'à effrayer Pilate : « Crucifie ! crucifie ! » et quand le gouverneur veut leur opposer une dernière objection, comment ces hommes sont-ils assez acharnés contre Jésus pour répéter avec un redoublement de fureur ; « Crucifie ! crucifie ? » Hélas ! rien au monde n'explique une telle contradiction, si ce n'est ce triste besoin de la nature humaine qui se trouve surtout chez le peuple, ce besoin d'éprouver de fortes émotions. Pour de tels hommes, le spectacle d'un jugement est un plaisir, celui d'un supplice, une fête ; dans ce moment, ils jouissent du premier : ils espèrent et demandent le second. Comme le goût du sang anime le tigre qui lèche la main de son maître, la vue de Jésus, au front ensanglanté par une couronne d'épines, au corps meurtri par des coups de fouet, réveille chez la populace cette soif meurtrière ; et pour la satisfaire, ces hommes réclament une croix, des clous et un marteau. Hier, pour être vivement émus, ils demandaient à Jésus un miracle ; aujourd'hui, par le même besoin, ils demandent sa mort. Hier, pour assister à un beau spectacle, ils se rendaient à Béthanie, où Lazare allait ressusciter ; aujourd'hui, par le même désir de scènes émouvantes, ils courent à Golgotha, où Jésus va mourir. Suivez-les au pied de la croix, et vous les verrez rire et se moquer à la vue d'un martyr, comme on a vu naguère une populace danser de joie autour d'un monceau de suppliciés ! Oui, le peuple est le même dans tous les temps : il fera tout, il donnera tout pour des spectacles, doux ou horribles, attendrissants ou sévères, mais du moins émouvants.

Ainsi, quand nous cherchons dans le cœur des coupables les faibles et premiers ressorts mis en jeu pour en venir au plus épouvantable de tous les crimes, nous trouvons chez Pilate une crainte vague et chimérique, chez les prêtres un simple mouvement d'envie, et chez le peuple un simple désir d'émotion.

Voilà donc comment Satan nous conduit aux fautes les plus graves. Il sait bien que s'il se présentait à nous de face, nous le repousserions avec horreur; mais plus rusé que nous ne sommes vigilants, il nous aborde de côté. Nous frémirions, si l'on nous proposait d'être injustes sous le nom de larrons, ou d'être violents sous le nom de meurtriers; et toutefois, poussés par de petites passions, nous marchons à l'injustice; animés d'un sentiment de colère, nous nous approchons de la violence; et, chose étrange! c'est presque toujours par des causes infimes que nous tombons de nos plus lourdes chutes. Rien n'est inconséquent comme les passions; aussi devons-nous veiller sur les plus faibles, et comme le dit l'Apôtre, fuir non-seulement le mal, mais encore son apparence; non-seulement le vice dégoûtant, mais aussi le plus léger péché.

LXXV^e MEDITATION.

(LISEZ MARC XV, 22 à 47.)

A Jésus suspendu à la croix, le peuple, les prêtres, les sénateurs et les brigands crient tour à tour: « Si tu es le fils de Dieu, descends de la croix, et nous croirons en toi. »

Rien ne semble plus légitime, plus raisonnable que ce vœu. Cependant Jésus ne l'exauce pas. Aussi les Juifs continuent-ils à se moquer et à dire? « Il sauve les autres, et ne peut se sauver lui-même! »

Sans entrer dans cet esprit de raillerie, et, au contraire, avec les meilleures intentions, peut-être regrettons-nous aussi que Jésus ne soit pas descendu de la croix pour confondre les uns et convaincre les autres; peut-être même pensons-nous que

ce dernier prodige eût été un heureux appui donné à notre propre foi.

Tel est le raisonnement de la sagesse humaine, qui demande des miracles et qui se scandalise de la folie de la croix.

Mais supposons que Jésus, les pieds et les mains cloués au bois, s'en fût aisément détaché à la vue du peuple étonné, qu'en serait-il résulté? L'histoire de ce même peuple nous l'apprend. Comme il y a quelques jours, à la vue d'un sourd-muet guéri miraculeusement par Jésus, les Pharisiens auraient dit au Fils de Dieu descendant sans effort de la croix : tu opères des prodiges par le pouvoir de Belzéboul; et fiers de cette absurde explication, ils ne s'en seraient pas plus convertis. Comme ils le firent quelques heures plus tard, à la vue de Golgotha tremblant, du voile déchiré, des morts ressuscités et du ciel obscurci, les prêtres, en voyant Jésus descendre plein de vie de la croix ensanglantée, au lieu de croire, seraient restés indifférents et seraient allés demander à Pilate des soldats, non plus pour garder le sépulcre, mais pour crucifier le Sauveur de nouveau et plus solidement!

Mais si d'après la conduite déjà connue de ces hommes, on ne voulait pas conclure encore qu'ils eussent tenu celle que nous venons de leur attribuer, qu'on écoute avec quels accents de moquerie ils s'adressent à Jésus. Ce n'est pas la parole d'un Nathanaël, d'un Thomas demandant sincèrement un miracle avant d'accorder leur confiance; non, c'est l'expression de l'ironie exigeant ce qu'elle juge impossible, c'est « en hochant la tête » qu'ils crient à celui qu'ils estiment un imposteur : « Christ, roi d'Israël, descends maintenant de la croix, afin que nous le voyions et que nous croyions! » Ah! vous avez trop de haine pour croire, trop de prévention pour comprendre, trop d'orgueil pour vous soumettre; tous les miracles sont impuissants pour ouvrir les yeux et les oreilles que la passion appesantit, et vos cruelles railleries témoignent assez s'il y a de la passion dans vos cœurs!

Mais alors même que tous les spectateurs de Golgotha, Pharisiens, prêtres et peuples, se fussent laissés persuader par

Jésus descendant de la croix, qu'en serait-il résulté pour eux et pour le genre humain entier? — Que Jésus n'étant pas mort, nous ne serions pas pardonnés, et qu'il nous faudrait aller expier dans d'éternels tourments les fautes que ce Sauveur a rachetées sur cette croix dont il n'est pas descendu. Voilà quel serait le fruit du miracle demandé. Voilà le résultat de la courte vue de la sagesse humaine! O mon Dieu! combien ta folie est plus sage et plus miséricordieuse! Apprends-nous donc Seigneur, à nous confier plus complètement en toi; que cet exemple d'un vœu insensé, formé par les Juifs, répété par nous-mêmes, nous montre enfin qu'alors même que nous ne comprenons pas toujours tes voies, tes voies n'en sont pas moins admirables. Oui, Seigneur, nous te rendons grâce maintenant de ce que Jésus, au lieu de confondre les moqueurs, a mieux aimé leur laisser dans sa mort un dernier moyen de salut, et nous comprenons enfin que ce n'est qu'après l'avoir vu rendre le dernier soupir, que la foule juive a pu se frapper la poitrine, et le centenier romain s'écrier : « Cet homme était vraiment le Fils de Dieu! »

LXXVI^e MEDITATION.

(LISEZ MARC XVI, 1 à 20.)

Après une vie remplie de miracles telle que la fut celle du Sauveur, ce qu'il y a de plus étonnant n'est pas sa résurrection, mais l'incrédulité avec laquelle la nouvelle en est accueillie par ses Apôtres. Plusieurs femmes viennent au sépulcre, le trouvent vide, voient un ange, parlent à Jésus lui-même; ces femmes racontent tout cela aux Apôtres avec l'émotion la plus vive; et ceux-ci, jadis témoins de tant de prodiges de leur Maître, ne veulent pas les croire! Deux d'entre eux se rendant à la campagne, rencontrent le Sauveur, parlent avec lui, marchent avec lui, mangent avec lui; ils narrent ensuite tout cela avec détail à leurs collègues; et ceux-ci ne veulent pas les

croire! Enfin Jésus se montre à tous, un seul excepté, réunis dans un lieu fermé; il leur adresse la parole, leur montre ses mains percées, souffle sur eux le Saint-Esprit; ces dix Apôtres rendent compte au onzième de ce qu'ils ont vu de leurs yeux, touché de leurs mains et senti dans leur cœur; et Thomas ne veut pas les croire! Il faut que Jésus revienne, se montre à lui, lui parle, lui présente ses mains percées, place son doigt dans son côté encore ouvert, pour qu'il se rende enfin à l'évidence.

Conçoit-on des hommes plus difficiles à persuader, plus lents à croire? Non, et rendons-en grâce à Dieu, car cette incrédulité des Apôtres, que Jésus a pu leur reprocher, se transforme pour nous, chrétiens, qui en lisons l'histoire, en un véritable bienfait. Nous y trouvons une preuve que ce n'est pas à la légère que de tels hommes se sont laissés persuader, et que si plus tard ces Apôtres, si défiants des autres et d'eux-mêmes, sont enfin arrivés à proclamer la vérité des faits évangéliques et à se faire martyriser pour leur rendre témoignage, il a fallu qu'ils eussent, pour en venir là, des preuves toutes-puissantes, celles des sens, celle de la vue et du toucher.

Il y a plus, cet aveu de l'incrédulité des Apôtres, fait par les quatre Évangélistes, dont deux sont eux-mêmes Apôtres, et dont les deux autres sont leurs amis, cet aveu montre clairement la sincérité des écrivains. On ne s'accuse pas à plaisir; on ne se fait pas adresser des reproches de dureté de cœur par son Maître et par la postérité, sans y être poussé par la vérité du fait, et jamais un narrateur n'est plus digne de foi que lorsqu'il témoigne contre lui-même ou contre son meilleur ami. Oui, les Évangélistes, Apôtres ou compagnons des Apôtres, nous disant que les onze refusèrent jusqu'à trois fois de croire, et s'attirèrent, de la part de Jésus, le reproche d'hommes incrédules et durs de cœur, nous montrent jusqu'à l'évidence que leurs écrits sous l'expression naïve de la vérité, et que dès lors Jésus est bien ressuscité!

Enfin, cette incrédulité des Apôtres porte avec elle un cachet de vérité dont nous sommes nous-mêmes, hélas! la triste con-

tre-épreuve. Il est vrai qu'au récit de cette persévérance à repousser les témoignages des saintes femmes et des disciples d'Emmaüs, à la vue de la résistance obstinée d'un Thomas, nous sommes presque irrités contre ces Apôtres; et il nous semble dans ce moment, où nous sommes paisiblement occupés d'une pieuse lecture, que, mis à leur place, nous nous y serions plus dignement conduits envers notre bon Maître. Mais il est un moyen infallible de savoir comment nous aurions cru à cette époque: c'est de voir comment nous croyons aujourd'hui. Et pour en bien juger, attendons que nous ayons refermé le saint Volume, que nous nous soyons relevés de dessus nos genoux, et que nous soyons rentrés dans la vie active; alors nous verrons quelle est notre foi par nos œuvres, ou plutôt nous verrons quelle est notre incrédulité! N'avons-nous pas vu cependant Jésus ressuscité dans la naissance et l'extension de son Église, qui couvre aujourd'hui le monde, dans la diffusion de sa Parole, dans la civilisation de l'univers? N'est-ce pas là une résurrection aussi visible, aussi palpable que celle d'un corps sortant du sépulcre? Ah! ne nous étonnons pas si les Apôtres ne voulurent pas croire avant d'avoir vu, nous qui, après avoir vu, ne croyons pas encore, et reconnaissons que l'histoire de notre propre cœur prouve l'exactitude de l'histoire de l'Évangile.

Et maintenant, puisque notre foi est si faible, cherchons dans les réflexions qui précèdent, un secours pour la fortifier. Oui, les Apôtres ont été lents à croire; ils n'ont donc pu nous annoncer que ce dont ils s'étaient bien assurés; oui, les Évangélistes ont parlé de leur propre dureté de cœur et de celle de leurs amis: ce sont donc des témoins sincères et dignes de foi; oui, l'incrédulité des Apôtres est un fait historique qui se prouve à notre esprit par notre propre expérience. Donnons donc sans réserve notre confiance à un Livre qui porte un cachet de vérité si profondément empreint. Oh! que le Saint-Esprit dépose lui-même ses convictions dans notre cœur, afin qu'elles n'y soient pas stériles, qu'elles en jaillissent en actes de dévouement et d'amour, chaque jour de notre vie!

LXXVII^e MEDITATION.

(LISEZ LUC I, 1 à 38.)

Le Seigneur envoie son Ange tour à tour à Zacharie, son prêtre, et à Marie, sa servante; Il prédit à chacun un fait semblable : la naissance miraculeuse d'un fils; cette nouvelle est accueillie des deux côtés presque dans les mêmes termes : Zacharie oppose sa vieillesse et celle de sa femme à la déclaration du Seigneur, et Marie y fait objection par son état de vierge; et cependant, malgré cette similitude de position, Dieu punit son prêtre, tandis qu'il répond avec bienveillance à sa servante. Pourquoi donc recevoir si différemment deux réponses presque semblables? Probablement plus d'un lecteur de la Bible s'est déjà fait cette question. Il ne sera donc pas inutile d'y répondre.

Nous l'avons déjà dit, c'est au cœur que Dieu regarde, et non pas aux actes et aux paroles, signes souvent trompeurs de ce qui se passe dans le secret de nos esprits. Les mêmes mots peuvent être dictés par deux sentiments bien différents, et induire l'homme qui les écoute dans une erreur où Dieu ne peut tomber. Ainsi, dans cette circonstance, celui qui sonde les cœurs voit de suite que Zacharie fait cette réponse parce qu'il doute, et il le punit; tandis qu'il juge que Marie fait une question uniquement pour s'éclairer sur ce qu'elle croit, et il lui donne l'explication demandée.

Rappelons-nous que nous serons jugés par le même Dieu qui jugea Marie et Zacharie, et qui, sans s'arrêter aux manifestations extérieures de la vie, va chercher dans le fond de nos âmes le motif de ses décisions. Cette pensée, effrayante pour l'homme qui cherche à faire illusion à lui-même, à ses frères et à Dieu sur ses vrais sentiments, est bien douce, au contraire, pour quiconque, sentant et avouant le peu qu'il vaut, implore son pardon et les secours de l'Esprit, comme le ferait

le plus grand des pécheurs. Oui, le chrétien est heureux que Dieu lise dans son cœur, car il sait que, là du moins, il y a plus et mieux qu'il ne peut dire et faire, et que si les hommes le méconnaissent, ou si les circonstances extérieures lui manquent, Dieu ne le méconnaîtra pas et le jugera sur ses intentions droites et pures.

Mais ces deux réponses de Zacharie et de Marie si rapprochées par l'expression, si distantes par la pensée, doivent aussi nous apprendre à imiter Dieu dans nos jugements. Autant qu'il est donné à l'intelligence humaine, tâchons de pénétrer les intentions réelles des hommes en rapport avec nous; tenons moins de compte des mots, cherchons à découvrir sous leur épaisse enveloppe la véritable pensée, et nous éviterons ainsi deux grands dangers : celui d'être dupes des hypocrites, et celui de juger trop sévèrement les hommes droits, dont la parole franche nous a peut-être blessés. Oui, bien souvent nous donnons plus de confiance qu'elle n'en mérite à la parole d'un homme qui a su séduire notre cœur en entrant dans nos idées ou en professant une bonne opinion pour nos personnes, et qui lève ainsi un lourd impôt sur notre vanité. D'autres fois, et plus souvent encore, nous tombons dans l'excès contraire. Jugeant toujours un homme par son langage, expression peut-être un peu rude de sa pensée, nous nous irritons d'une parole, dure par sa valeur, insignifiante par le sentiment qui la dicte, et nous traitons le malheureux, non pas en conséquence de ce qu'il a voulu dire, mais de ce qu'il a dit. Avec plus de justice et moins de susceptibilité, nous eussions rendu nos rapports plus faciles et nous tendrions peut-être aujourd'hui une main amie à celui que quelques paroles imprudentes nous ont fait repousser.

Allons donc au fond des cœurs chercher la véritable pensée, et si nous ne le pouvons pas toujours, du moins soyons indulgents envers ceux que nous pouvons supposer n'avoir pas bien compris. Hélas ! combien de fois ne nous est-il pas arrivé à nous-mêmes de regretter d'avoir prononcé une parole qu'à l'instant même nous aurions voulu retirer, parce qu'elle ren-

daît mal notre pensée ou n'exprimait qu'une pensée passagère. Ce qui nous arrive, arrive à d'autres, qui, comme nous, s'ils l'osaient, désavoueraient aujourd'hui ce qu'ils ont dit hier. De l'indulgence ! du support ! ce sont des vertus peu brillantes : elles conviennent d'autant mieux au chrétien.

LXXVIII^e MEDITATION.

(LISEZ LUC I, 39 à 80.)

Dès les premières pages, l'Évangile met en lumière l'existence et les effets du Saint-Esprit que nous, chrétiens, laissons peut-être trop dans l'ombre. Étudions donc ici cet Être tout-puissant, l'Inspirateur des Écritures, le principe de toute sainteté, enfin l'égal et du Fils et du Père. Voici ce que nous en apprend le chapitre que nous venons de lire : Jean-Baptiste fut rempli du Saint-Esprit dès le sein de sa mère ; c'est par la vertu du Saint-Esprit que Marie conçut ; Élisabeth fut remplie du Saint-Esprit à l'arrivée de sa cousine ; enfin Zacharie, saisi par l'Esprit-Saint, éclata, comme sa femme, en louanges à la gloire du Seigneur.

Ce quadruple retour du même Être, et dans des circonstances aussi graves, ne montre-t-il pas en même temps et sa réalité, et son importance ? Il semble que sans lui rien ne puisse s'accomplir. Comme il présida à la création de l'univers, il se retrouve à la naissance de Christ ; il revient à son baptême ; nous le retrouvons à la Pentecôte, préparant la création d'un monde moral par la conversion et l'inspiration des douze Apôtres. Certes, si c'est à l'importance de l'œuvre qu'on reconnaît la grandeur de l'ouvrier, nous devons croire que le Saint-Esprit, présent et agissant à l'origine de l'univers, à la naissance du Sauveur, à la sanctification du monde chrétien, est un Être non moins puissant que Dieu, ou plutôt, comme le dit Paul, qu'il est Dieu lui-même, avec le Fils et avec le Père.

Mais à quelle époque de notre vie cet Esprit pourra-t-il nous

être communiqué? Sera-ce après notre baptême, après notre instruction religieuse, après le développement de toutes nos facultés, ou bien vers ce qu'on appelle l'âge de raison? L'Évangile répond : « Jean-Baptiste fut rempli du Saint-Esprit dès le sein de sa mère. » Oui, dès le sein de sa mère; aussi nous est-il dit qu'à l'approche de Marie portant Jésus, Élisabeth sentit le petit enfant tressaillir de joie dans ses entrailles. Si un homme nous disait cela, nous pourrions être tentés de le taxer d'exagération; mais ici c'est la Bible, ou plutôt c'est le Saint-Esprit qui parle et nous affirme qu'il a rempli le cœur de Jean-Baptiste dès le sein d'Élisabeth, sa mère.

Combien cette pensée est douce! Nous pouvons espérer le don de l'Esprit pour nos enfants, quel que soit leur âge, et par conséquent obtenir leur salut dès le berceau, dès le sein de leur mère. Et si l'enfant peut alors être sauvé, ce n'est pas à ses prières qu'il le doit, car il n'a pas même conscience de lui-même; mais c'est à nos prières que son salut peut être rapporté. Quel encouragement à prier pour eux, à espérer dans toutes leurs circonstances, à tous les âges, apporte cette pensée, que le bonheur éternel de ces êtres bien-aimés est en quelque sorte mis entre nos mains; et aussi, quel puissant motif cette pensée nous donne pour nous occuper de les instruire, dès le plus bas âge, des choses magnifiques de Dieu. Oui, disons-nous-le bien, l'Évangile n'est ni trop difficile, ni trop profond pour l'enfant qui peut en bégayer les paroles, car ce n'est pas lui qui comprend, c'est le Saint-Esprit qui lui fait comprendre, et le Saint-Esprit peut lui être donné dès sa plus tendre enfance.

Remarquons ensuite que le Saint-Esprit accordé à l'enfant ne se communique pas pour cela aux parents, et qu'il faut que plus tard Élisabeth et Zacharie le reçoivent eux-mêmes. Jean-Baptiste est déjà né, déjà rempli de l'Esprit-Saint, que son père est encore frappé de mutisme pour son incrédulité. Si l'Esprit-Saint ne se communique pas de l'enfant aux parents, évidemment il ne se communiquera pas davantage des parents à l'enfant. C'est toujours de Dieu même qu'il vient, et la conversion d'un homme ne préjuge rien pour la conversion de sa famille.

Cette vérité est bonne à rappeler pour couper court à l'illusion dans laquelle l'homme se complait quelquefois, que la sainteté ou la foi des parents met en quelque sorte à couvert leurs enfants, et que Dieu tiendra compte aux uns de ce qu'ont été les autres. Non, rien de semblable n'est dit dans l'Évangile; s'il est parlé de bénédictions réservées à la postérité du juste, c'est parce que le juste a prié pour sa postérité; mais comme le fils ne portera pas l'iniquité du père, il ne recevra pas non plus les fruits de sa sainteté. Ici tout est individuel; dans la famille du Précurseur, composée de trois personnes, il fallut trois effusions du Saint-Esprit. Ne comptons donc pas pour notre salut sur les dons spirituels répandus à nos côtés, et ne soyons rassurés que par ceux que nous recevrons nous-mêmes dans nos cœurs.

Enfin, pour nous assurer si l'Esprit de Dieu est ou n'est pas en nous, soyons attentifs à ses manifestations dans ceux qu'il anime déjà. Élisabeth et Zacharie n'en furent pas plus tôt remplis, qu'ils éclatèrent en chants d'allégresse et de louanges pour le Seigneur. Oui, voilà les signes non équivoques de la présence de l'Esprit-Saint : une activité immédiate et une activité à la gloire de Dieu; une joie sainte et une joie en Dieu; en un mot, dès lors, la vie et la vie en Dieu.

En faisant un retour sur nous-mêmes, trouvons-nous une époque de notre vie où ce changement se soit opéré? Ou bien, sommes-nous ce que nous avons toujours été? Dans ce dernier cas, ne désespérons encore de rien; si tout ce qui précède nous paraît nouveau, étrange même, disons-nous que cette étrangeté prouve seulement que ce qui existe pour d'autres n'existe pas encore pour nous, et puissions dans cette humble réflexion le désir de prier avec ardeur et persévérance jusqu'à ce que nous recevions ces dons efficaces et puissants de l'Esprit, qui seul régénère et sanctifie les cœurs.

LXXIX^e MEDITATION.

(LISEZ LUC II, 1 à 20.)

Si dans le cours des événements ordinaires, rien n'arrive sans la volonté de Dieu, combien à plus forte raison devons-nous supposer que, dans un des événements les plus considérables qui se soient jamais vus sur la terre, la naissance d'un Sauveur pour le genre humain, tout avait été prévu et déterminé de Dieu? Nous pouvons donc étudier jusqu'aux plus petites circonstances qui environnent le berceau de Christ, pour y chercher la pensée divine. Or, voici ce qui frappe d'abord le regard, c'est que tout ici se passe dans les lieux et parmi des personnages, humbles aux yeux de Dieu, bas aux yeux des hommes. Le père de Jésus selon la chair est un charpentier; sa mère, fiancée d'un charpentier, doit appartenir au même rang de la société. Leur retraite, passagère il est vrai, mais par cela même plus significative, puisque Dieu l'a choisie ainsi, leur retraite est une étable, et le berceau du Fils de Dieu, une crèche. Les hommes invités par un Ange à visiter le Sauveur sont de pauvres pâtres, et enfin le signe donné par Dieu pour reconnaître le Christ, le Seigneur est celui-ci : « Qu'il sera trouvé emmaillotté et couché dans une crèche. »

Certes, si ceux qui parlent du hasard pouvaient lui attribuer une de ces circonstances, il leur serait difficile de regarder encore comme disposée par lui une série d'événements qui forment un ensemble si propre à prêcher l'humilité.

Oui, Jésus notre Maître a voulu que sa naissance, comme sa vie, comme sa mort, nous fût un exemple, et que nous, ses disciples, nous comprissions que rien n'est trop petit pour ceux qui adorent un Dieu déposé à sa naissance dans une étable. Nous avons une pente si fortement prononcée à nous croire toujours placés dans des circonstances au-dessous de nos mérites, et un désir si vif de nous élever à des destinées plus

hautes, qu'il est bon que chaque jour cet Évangile, mis sous nos yeux, nous dise dans l'une de ses pages : Ton Maître est né dans une crèche, il a vécu parmi les péagers, il est mort sur une croix.

Oui, conçus dans le péché, élevés au sein d'un monde corrompu, nous avons des idées si fausses sur la véritable grandeur, que les plus fortes leçons nous étaient nécessaires pour redresser notre jugement vicié. Il fallait que le Seigneur naquit de parents obscurs, pour nous convaincre qu'il n'y avait pas plus de honte dans la pauvreté que de mérite dans la fortune ; il fallait que des bergers fussent invités par des anges à la même fête où des mages étaient conduits par une étoile, afin que les chrétiens sentissent qu'en présence de Dieu, les pâtres et les rois sont parfaitement égaux, et que tous ont un égal besoin d'un Sauveur.

Oui, cette naissance de Christ place au même niveau tous les hommes, en les rabaisant également ; et au même niveau toutes les conditions, en les élevant à la même hauteur ; l'homme le plus orgueilleux est ici humilié, et la position la plus humble relevée ; admirable doctrine qui, selon l'expression de Marie, « abaissant les coteaux, relevant les vallées, » conduit l'homme à chercher sa grandeur dans la sainteté et lui fait accepter l'indigence et l'obscurité aussi volontiers que la richesse et que la gloire.

Pour voir plus clairement le doigt de Dieu dans toutes les circonstances qui accompagnèrent la naissance du Sauveur, supposez un moment que tout soit changé : Jésus naît dans un palais ; les rois de la terre seuls sont appelés auprès de sa couche d'or et de soie, et ce n'est que par le mouvement de fête de sa somptueuse demeure que le peuple est informé de sa naissance. Qu'aurions-nous pu conclure de cet ensemble de circonstances, nous, chrétiens du dix-neuvième siècle, aussi bien que les bergers de Bethléem ? hélas ! que Jésus était trop grand et nous trop petits pour que nous pussions jamais l'approcher ; qu'à ses yeux le rang, la fortune et le luxe sont quelque chose en eux-mêmes, et que nous, pauvres et petits, c'est-à-dire, nous,

la presque totalité du genre humain, somnites, par notre misère, méprisables à ses yeux. Dès lors l'orgueil des riches, sanctionné, écrase le pauvre, déjà si faible sur la terre. Dès lors le pauvre, refoulé dans les besoins de son cœur, s'irrite davantage, comme un fils déshérité, ou se dégrade encore plus comme un être qui sent son infériorité.

Ah ! que le Dieu qui dispose des événements et des hommes est bien plus sage, bien plus juste et bien plus saint ! Pour le comprendre, il nous a fallu mettre en contraste la crèche que lui-même a choisie pour son Fils, avec le faste creux de nos propres idées, et nous avons vu qu'il n'y avait de vraie grandeur que dans la sainteté, de véritable petitesse que dans le péché. Aussi pouvons-nous reconnaître qu'à cette mesure-là nous sommes tous petits ; mais, Dieu en soit loué ! tous destinés à grandir.

LXXX^e MEDITATION.

(LISEZ LUC II, 21 à 52.)

« De l'abondance du cœur la bouche parle. » Les goûts d'un homme se révèlent à son langage, et il est aussi pénible de se taire sur les objets qu'on affectionne, que de parler de ceux qu'on n'aime pas. Voyez Anne, la prophétesse, qui a pour le Seigneur un amour tel, qu'elle passe dans le Temple ses jours et ses nuits en jeûnes et en prières ; de qui parle-t-elle ? de Jésus. Et à qui ? à tous ceux qui, dans Jérusalem, attendent la délivrance. Une pauvre veuve vient-elle au Temple se plaindre de ses infirmités ? Anne lui parle de Jésus qui vient de naître. Un péager y monte-t-il se frappant la poitrine et disant : Je suis un pécheur ? Anne l'entretient du Christ le Sauveur ; à l'aveugle qui demande l'aumône, à la mère qui pleure son enfant, à l'Israélite qui use sa vie dans les jeûnes, à tous ceux qui cherchent une délivrance quelconque, la prophétesse annonce toujours Jésus. C'est pour elle un besoin ; elle se sent

délivrée par lui, et veut faire partager aux autres le soulagement qu'elle éprouve. Quand elle est seule, elle y pense; dès qu'un Israélite s'approche, sa bouche s'ouvre, et coulent de ses lèvres les pensées qui jaillissent de son cœur.

Est-ce là ce que nous faisons nous-mêmes? Allons-nous chercher des hommes pour répandre devant eux nos sentiments de gratitude envers le Sauveur? En parlons-nous seulement à ceux qui nous approchent? ou même les faisons-nous connaître à ceux d'entre eux qui soupirent après une délivrance inconnue? Non. Nous acceptons bien Christ pour notre libérateur, nous voulons bien croire et vivre en lui; mais en parler aux autres, nous semble la tâche d'un pasteur, et si nous la prenons un instant nous mêmes, c'est dans de bien rares exceptions. Qu'en faut-il conclure? Hélas! que nous aimons bien peu Celui dont nous ne parlons pas. Si le cœur était vivement touché, il ne pourrait se taire; nous ne demanderions pas si c'est ou n'est pas notre affaire. Nous nous inquiéterions peu d'être capables, ou d'être favorablement écoutés. Voyez les hommes passionnés pour leurs plaisirs ou leur profession: il faut qu'ils en entretiennent qui veut et qui ne veut pas les entendre; qu'on les écoute de bonne grâce ou avec contrainte, ils continuent toujours; ils seraient seuls qu'ils parleraient encore! Pourquoi? simplement parce que leur cœur en est plein; il faut qu'ils se soulagent. Oui, de l'abondance du cœur la bouche parle; si donc nous ne parlons presque jamais de Jésus aux hommes, c'est simplement que nous ne l'aimons presque pas.

Dirons-nous que les nécessités de la vie nous pressent de toutes parts, et que nous avons autre chose à dire et à faire qu'à causer de Jésus à nos frères? Vaine défaite! si nous aimions, nous trouverions du temps pour tout. Sans négliger nos occupations terrestres, nous serions ingénieux pour en remplir de plus hautes; à nos conversations futiles, nous substituerions des paroles sérieuses; à une aumône d'argent, nous joindrions une parole de foi; à un voisin, nous donnerions une Bible; à un passant, un traité; à un ami, avec des conseils,

lucratifs, des avis chrétiens. Le nom et la pensée de Christ viendraient se mêler à toutes nos relations de société, sans nous prendre du temps, et notre tâche matérielle avancerait de front avec notre tâche évangélique. Ne cherchons donc pas à nous justifier, avouons plutôt que nous n'aimons pas assez le Sauveur, que nous ne sentons pas assez le prix de son salut, et que dès lors, peu reconnaissants, nous éprouvons peu le besoin d'exprimer notre amour et notre reconnaissance.

Convenons d'abord de cette vérité; ce sera le premier pas vers une meilleure direction à donner à notre vie. Après cet aveu, prenons une résolution, celle de parler plus souvent à l'avenir, de ce Jésus qui apporte la délivrance à toutes les infortunes, et pour que cette résolution ne soit pas vaine, demandons dès à présent au Seigneur de la bénir.

LXXXI^e MEDITATION.

(LISEZ LUC III, 1 à 14.)

Jean-Baptiste, le prédicateur de la repentance est au désert; les Israélites, peuple choisi de Dieu, se rangent autour de lui; devant ses yeux s'élèvent quelques palmiers; à ses pieds gisent quelques cailloux; et le Précurseur, montrant de la main les uns et les autres, dit à la foule juive, orgueilleuse de ses ancêtres: « Ne dites pas : nous avons Abraham pour père, car de ces pierres, que vous foulez, Dieu peut faire naître des enfants à Abraham; mais convertissez-vous, car ces arbres sans fruits, contre lesquels vous vous appuyez, seront coupés et jetés au feu. »

Ces paroles énergiques sont provoquées par la folle prétention de ces Juifs, qui croient leur nation supérieure à toutes les autres, uniquement parce qu'elle descend d'un homme choisi et approuvé de Dieu; comme si deux races, l'une noble, l'autre vile, se partageaient le genre humain! comme si le sang qui coule dans nos veines nous donnait des vertus ou des vices! ou plutôt, comme si nous nous étions créés nous-mêmes! Quelle

folie que celle de l'orgueilleux, qui, ne pouvant être quelque chose par lui-même, va chercher ses titres de gloire dans des faits accomplis, même avant qu'il fût né !

Mais cette folie des Juifs, qui nous étonne tant, est-elle donc bien rare au milieu des chrétiens ? Aucun de nous n'est-il fier de porter un nom plutôt qu'un autre ? de descendre de tel père ? de compter dans sa famille tel personnage ? d'être né dans telle ville ou dans tel royaume ? d'être venu dans ce monde plus tôt ou plus tard, revêtu d'un corps plus ou moins gracieux ou doué de plus ou moins d'intelligence ? comme si lui-même avait choisi son père, sa patrie ! comme si, de ses propres mains, il avait pétri son corps, et du souffle de sa propre intelligence, allumé son esprit ! comme si, enfin, tout cela ne venait pas de Dieu !

Oui, cette folie est tout aussi commune de nos jours que jadis, parmi nous que parmi les Israélites ; l'orgueil a toujours été la lèpre incurable du cœur humain ; elle y ronge et détruit tout : la sensibilité, la justice, et jusqu'aux principes du simple bon sens. Voyez : si nous regardons au-dessus de nos têtes, nous sommes prêts à dire avec conviction que tous les hommes sont égaux ; mais si nous regardons à nos pieds, nous nous prévalons d'un nom, d'une figure d'un habit, pour établir notre supériorité ! Niveleurs pour les grands, aristocrates pour le peuple, nous accepterons tour à tour tous les rôles qui tendent à nous élever, excepté celui de chrétien, parce que l'Évangile ne nous offre d'autre grandeur qu'une profonde humilité.

Ah ! profitons de l'éclair de bon sens qui traverse notre esprit, et avant de retomber dans cette folie, constatons que c'est bien la nôtre. Après avoir gémi sur les Israélites orgueilleux, gémissons sur nous-mêmes. Répétons-nous souvent ces mots : « Qu'as-tu que tu ne l'aies reçu ? et si tu l'as reçu, pourquoi t'en glorifies-tu ? »

Mais toutes ces réflexions seront vaines, si nous n'invoquons contre nous-mêmes le secours de Celui qui donne la sève à l'arbre, qui de la pierre tire un enfant d'Abraham ; mais qui ne nous changera que lorsque nous le lui demanderons avec humilité !

LXXXII^e MEDITATION.

(LISEZ LUC III, 15 à 38.)

Au baptême de Jésus, une voix venant du Ciel dit : « Tu es mon Fils bien-aimé. »

Que devons-nous entendre par la qualification de Fils, donnée par Dieu à Jésus-Christ? Jésus est-il le Fils de Dieu? au même titre qu'Adam, c'est-à-dire, pour avoir été créé par Lui? ou bien est-il son Fils comme ici-bas tout être est fils de son semblable, de son égal, d'un être, enfin, de la même nature que la sienne? Dans le premier cas, Jésus serait une créature; dans le second, il est Dieu. La distance est grande; la question vaut la peine d'être examinée.

La pensée qui domine tout l'Ancien-Testament est la répression constante de l'idolâtrie. Depuis les trois mille hommes frappés au désert pour avoir adoré le veau d'or, jusqu'aux derniers Juifs traînés en captivité à Babylone pour leur abandon du vrai Dieu, l'histoire d'Israël n'est qu'une longue série de châtiments infligés par Jéhova, dès que le peuple se fait des idoles, d'une nature ou d'une autre. Moïse répète mille fois et inscrit en tête du Décalogue les plus terribles menaces contre les idolâtres. Les Prophètes semblent avoir pour première mission d'arracher la nation à ses pratiques religieuses sur les hauts lieux. Ce n'est pas tout. Le Dieu de l'Ancien-Testament est placé si haut au-dessus de tout homme, de toute créature, que les plus grands personnages de ce livre, même ceux choisis et approuvés de l'Éternel, s'humilient constamment devant le Seigneur : Moïse craint de mourir pour avoir entendu la voix divine; David se prosterne dans la poussière devant Dieu; Ésaïe s'appelle un homme souillé de lèvres; enfin partout une distance immense est mise entre Dieu et tous les autres êtres; et d'épouvantables malédictions pèsent sur tout idolâtre et sur toute idolâtrie. Les précautions les plus minutieuses sont prises

contre tout ce qui peut conduire à ce crime, selon Dieu, le plus grand de tous les crimes, puisqu'il détrône le Créateur des cieux et de la terre pour mettre à sa place ou bien à ses côtés une simple créature. Voilà le sens bien clair de l'Ancien-Testament; et on pourrait dire que la pensée qui le résume, c'est l'absolue condamnation de l'idolâtrie.

Maintenant, ouvrons le Nouveau-Testament, et demandons-nous aussi quelle est la pensée dominante qui le caractérise. On peut répondre sans hésiter que le centre auquel tout vient aboutir dans ce livre, c'est Jésus-Christ et sa glorification. Jésus y est appelé le Sauveur du monde, le Seigneur, le Créateur de toutes choses, le Commencement et la Fin. Dieu et Jésus y sont représentés assis dans les Cieux sur un seul et même trône; tout genou doit ployer devant le Fils; on y parle de la gloire, du règne et de la toute-puissance de Christ, en même temps et de la même manière que de la gloire, du règne et de la toute-puissance de Dieu. Enfin, depuis la première page de saint Mathieu, qui lui donne le nom « d'Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous », jusqu'à la dernière page de l'Apocalypse, qui le nomme « l'Alpha et l'Oméga, » tout le Nouveau-Testament exalte Jésus-Christ et conduit à son adoration; et si l'on ne voulait pas reconnaître que Jésus y est clairement déclaré identique avec Dieu, il faudrait du moins avouer que dans ce livre tout tend à relever le Sauveur, à diriger les affections sur lui, comme à publier sa gloire.

Si maintenant nous supposons que Jésus ne soit pas Dieu lui-même dans le sens le plus complet du mot, et que par conséquent il ne soit qu'une créature souverainement élevée, il faudra conclure en rapprochant les deux Testaments, qu'il existe une grande, une profonde contradiction dans la Parole de Dieu. L'Ancien-Testament exècre toute idolâtrie et en condamne jusqu'à son apparence; le Nouveau-Testament, au contraire, pousse vivement à l'idolâtrie, en donnant à Jésus des titres, et demandant pour lui des sentiments et des honneurs qui ne sont dus qu'à Dieu. Ce qu'un livre repousse, l'autre l'appelle. Ce qu'un livre défend, l'autre le commande; ici tout

pour Jéhova, là tout pour Jésus-Christ; et finalement entre les deux parties de la même Bible se trouve la plus grossière des contradictions... à moins qu'on ne reconnaisse que Jéhova et Jésus-Christ ne sont qu'un seul et même être, et qu'on ne fasse disparaître l'opposition des deux livres en plaçant, comme saint Jean, le Père et le Fils dans le même Ciel, sur un seul et même trône, recevant ensemble les mêmes honneurs, et entendant ces paroles à tous deux adressées : « A Celui qui est assis sur le trône, et à l'Agneau soit louange, honneur, gloire et force aux siècles des siècles ! »

Oui, Jésus, notre Sauveur, tu es aussi notre Dieu ! Avec ta Parole, notre cœur nous le dit ; nous te devons trop, nous t'aimons trop pour ne pas t'adorer ; il faut que nous te confondions avec notre Créateur, sans cela nous craindriens de détrôner ton Père. Oui, c'est toi qui nous a créés, sauvés, et c'est encore toi qui nous feras vivre pendant une éternité. Gloire à toi, Seigneur ; gloire à toi, Père, Fils et Saint-Esprit, un seul Dieu béni éternellement.

LXXXIII^e MEDITATION.

(LISEZ LUC IV, 1 à 30.)

Dans une synagogue de la ville où il fut élevé, Jésus fait entendre à ses concitoyens des paroles dures, mais vraies, qui reviennent à celles-ci : Si je ne fais pas des miracles ici dans ma patrie, comme j'en ai fait au dehors à Capernaüm, c'est que vous ne voulez pas me considérer comme prophète ; et en cela vous ne faites que continuer l'histoire du passé : Élie le prophète n'a pas été envoyé vers une veuve de sa nation, mais vers une veuve étrangère ; Élisée n'a pas guéri un lépreux israélite, mais Naaman, lépreux syrien.

En entendant ce discours de Jésus, qui les assimile à ceux que le Seigneur avait jadis rejetés pour faire grâce à des étrangers, les Juifs s'irritent contre lui, le saisissent, le traînent au

sommet de la montagne et veulent le précipiter ! Les faits cités par Jésus sont historiques ; n'importe, ils ne veulent pas les entendre ; l'application que le Sauveur leur en fait est irréprochable ; n'importe, ils ne veulent rien examiner ; ils s'irritent, s'emportent, s'indignent, et ils conduisent à la mort le censeur importun qui cherche à les instruire.

Il en fut toujours ainsi ; il en sera toujours de même : on aime mieux se perdre que d'entendre de dures vérités. Voyez autour de nous que de luttes de paroles, d'où les combattants se retirent, tous se disant vainqueurs, bien qu'il soit impossible qu'un des deux partis n'ait pas été vaincu ; voyez l'antipathie qu'ont pour l'Évangile les hommes qui, n'y croyant pas, devraient se contenter de le mépriser ; voyez la haine du monde pour ceux qui l'annoncent comme Jésus à Nazareth. Mais remarquez surtout l'effet produit sur nous-mêmes par des paroles dures, bien que vraies : à l'étranger qui se permet envers nous une critique, nous lançons des injures ; à l'ami qui nous donne un avis, nous témoignons notre reconnaissance par des récriminations ; au prédicateur qui nous instruit, mais qui nous blesse, nous disons, comme les Juifs à Jésus : commence par toi-même. Il n'est pas jusqu'à la Parole de Dieu que nous ne combattions quand elle nous fatigue, ici, en la détournant de son sens naturel, là, en restreignant ses menaces, et toujours en nous mettant à part de ceux sur qui tombent ses condamnations.

Mais de tous ces efforts que sort-il ? La vérité en est-elle moins la vérité ? parce que nous nous irritons, les faits changent-ils de nature ? Élie en avait-il moins été envoyé à une veuve étrangère, et Élisée en avait-il moins guéri Naaman le Syrien, parce que les Juifs de Nazareth ne voulaient pas l'entendre dire à Jésus ? De même, les torts que nous reprochent nos amis, les prédicateurs et la Bible seront-ils moins fondés, parce que nous n'aurons pas voulu les écouter et les reconnaître ? Oh ! folie, folie, que notre orgueilleux entêtement ! Nous sommes heureux de fermer les yeux aujourd'hui, bien que demain la lumière plus intense doive nous forcer à les ou-

virir ! Nous nous plaisons à retenir une bonne opinion de nous-mêmes, dût-elle nous coûter une condamnation ! et nous voulons conserver le bras gangrené, la jambe morte, au risque de perdre la vie elle-même un peu plus tard !

Ah ! soyons à l'avenir plus sages que par le passé. Dans un monde où règne le mensonge, laissons ouvertes toutes les portes par lesquelles peuvent nous arriver quelques paroles de vérité. Écoutons la Parole de Dieu qui nous menace ; écoutons la parole d'un ami qui nous conseille ; écoutons la parole d'un adversaire qui nous censure ; la vérité est toujours bonne à entendre, d'où qu'elle vienne ; et quand le monde dit du mal de nous, il y a toujours au fond un peu de vérité. Si nous voulons réduire l'exagération, et retenir ce qui lui sert de base, nous retirerons encore quelque profit de ces mêmes paroles, qui, reçues avec irritation, n'auraient été pour nous qu'une occasion de chute. Ouvrons donc les yeux, tendons l'oreille à ce qu'on dit de nous, non en bien, mais en mal, et ne chassons pas Jésus comme les Nazaréens, parce que sa parole est dure ; car ce Jésus, précipité du haut de la montagne, se relèverait au dernier jour pour nous condamner au nom de la même vérité.

LXXXIV^e MEDITATION.

(LISEZ LUC IV, 31 à 44.)

Un jour, les huissiers du sanhédrin, envoyés pour s'emparer de Jésus, revinrent sans avoir osé mettre la main sur lui et, pour toute justification, dirent à leur maître : « jamais homme ne parla comme cet homme. » Quel était donc le caractère distinctif du langage de Jésus ? celui, sans doute, qu'indique le chapitre que nous venons de lire : C'est que Jésus, différant en cela des scribes, « parlait avec autorité. » Sa parole s'imposait, elle subjuguait les cœurs ; il fallait faire effort pour lui résister.

Un tel langage, en effet, n'est pas celui de l'homme. L'homme argumente, compare, déduit, conclut, et en fin de compte, ne produit que peu d'effet par sa parole; il prouve surtout, ou plutôt il s'efforce de prouver, et chose étrange! plus il fait d'efforts, moins il convainc; il lasse, il fait naître la défiance, ou s'il produit un ébranlement, ce n'est guère que pour l'instant où l'air résonne encore du bruit de ses discours.

A côté de ces grands moyens et de ces insignifiants résultats, placez les moyens et les résultats de la parole de Jésus. Il parle « avec autorité; » c'est-à-dire sans argumenter, sans prouver, ou, si parfois il donne des preuves, ce sont encore des déclarations de Dieu, prise dans l'Ancien-Testament. Il est vrai que Jésus fait des miracles; mais remarquez que ce n'est pas sur ses miracles qu'il compte pour convaincre, car il dit lui-même : « Si les hommes n'écoutent pas Moïse et les Prophètes, ils ne seraient pas persuadés, quand même un mort ressusciterait. » Ce que le sauveur dit ici, les faits le démontrent : ainsi le peuple, un jour miraculeusement nourri dans le désert, court après Jésus le lendemain, non pour en recevoir instruction, mais pour lui dire : « Donnez-nous toujours de ce pain! » Tandis que si parfois cette même multitude s'étonne et admire, c'est lorsque « Jésus parle avec autorité. »

Ce qui se passait au temps du Sauveur et des Juifs, se passe encore de nos jours : les paroles de Jésus convainquent plus que ses miracles. En effet, que chacun de nous cherche à se rendre compte comment il est arrivé à la foi chrétienne. Est-ce parce que la Parole de Dieu lui a donné des preuves mathématiques de sa divine origine? Est-ce parce qu'elle lui a démontré, par des preuves historiques, son authenticité? Non, rien de tout cela, bien que tout cela puisse lui être présenté. Mais cette Parole s'est imposée à notre cœur par sa propre autorité, elle-même s'est servi à elle-même de lettre de créance; dès que nous l'avons écoutée avec attention et sincérité, elle a murmuré tout bas à notre oreille de doux sons, les sons inimitables d'une voix céleste et persuasive. Et, chose étonnante! alors

les preuves d'histoire, les arguments de logique, tous ces faits extérieurs à la sainte Parole, que nous avons peut-être déjà étudiés, mais qui ne nous avaient pas jusque-là convaincus, se sont présentés avec force et ont produit chez nous l'évidence; en sorte que ce ne sont pas les raisons venues du dehors qui ont établi l'autorité de la Parole de Jésus; mais c'est au flambeau de cette Parole d'autorité qu'est venu s'allumer le flambeau des preuves extérieures.

Et voyez ce qui se passe pour la plupart des hommes qui arrivent à la foi. Est-ce parce qu'ils ont lu l'histoire ancienne ou l'histoire moderne, que les habitants de nos campagnes croient en Jésus-Christ? Est-ce parce qu'elles ont compté et pesé les preuves de son authenticité, que les masses de nos villes ont reçu la Bible comme la Parole de Dieu? Non; mais tous, en lisant cette Bible, ont cru; par la raison toute simple que cette Parole étant vraiment la Parole de Dieu, il était impossible qu'elle ne parlât pas à leur cœur avec autorité.

Consultons donc cette divine Parole avec toujours plus de confiance, toujours plus de respect; qu'elle nous parle avec autorité, et alors elle nous parlera efficacement, non-seulement pour nous convaincre, mais encore pour nous sanctifier.

LXXXV^e MEDITATION.

(LISEZ LUC v, 1 à 16.)

Jésus guérit un lépreux, et lui défend d'en rien dire à personne, en même temps qu'il lui ordonne d'aller se montrer au Sacrificateur. Ces deux ordres semblent se contredire; nous verrons, cependant, qu'ils sont en parfaite harmonie.

Dans le passage parallèle de saint Marc, nous voyons, dès que le lépreux a divulgué sa guérison miraculeuse, une foule immense affluer de toutes parts, et venir gêner les mouvements du Sauveur dans la ville, au point de le contraindre à suspendre ses travaux, et à se retirer dans des lieux déserts. Voilà sans

doute ce que Jésus avait prévu et voulait éviter; ce n'est donc pas pour cacher sa conduite, mais au contraire pour vaquer plus librement aux travaux de son ministère, que le Sauveur avait ordonné au lépreux de garder le silence.

D'un autre côté, si Jésus envoie cet homme au Sacrificateur pour présenter l'offrande qu'exigeait la loi de tout lépreux guéri, c'est afin, dit-Il, que cela serve aux prêtres de témoignage pour bien constater la guérison miraculeuse du lépreux, et prouver la divine mission de Celui qui l'avait opérée. C'est donc encore pour accomplir un devoir de son ministère que Jésus impose au lépreux, qui devait se taire devant le peuple, l'obligation de parler devant le Sacrificateur.

Ainsi donc, un seul motif inspire le Sauveur quand il donne deux ordres différents : qu'il cache ou publie le bien qu'il a fait, c'est toujours en vue d'avancer le règne de Dieu.

Est-ce le même motif qui nous fait publier ou cacher le bien que nous accomplissons? Oui, quelquefois, peut-être; mais non pas toujours, bien certainement. Si nous descendons dans notre conscience, nous reconnaitrons ceci : Souvent nous ne parlons pas de nos œuvres, parce qu'elles sont faites; mais nous les faisons, afin d'en parler. Peut-être ce mobile vicié de nos bonnes actions, qui n'échappe pas au monde, échappe-t-il à notre propre perspicacité; car, semblables à certain oiseau stupide poursuivi par le chasseur, nous fermons les yeux sur nous-mêmes pour n'être pas vus des autres. Mais, encore une fois, descendons, descendons jusqu'au double et au triple fond de notre conscience, et nous avouerons que nous n'eussions pas accompli telle œuvre chrétienne, si l'écho de notre famille, de notre ville, ou de la presse, n'avait pas dû en porter la nouvelle plus loin; nous reconnaitrons qu'il est en nous plus d'un dévouement, plus d'un sacrifice, plus d'une vertu, dont un désert n'eût pas été témoin. Sans doute, nous n'avons pas espéré l'approbation de la multitude; peut-être même nous sommes-nous fait gloire d'être désapprouvés par elle; mais nous avons mendié l'approbation d'un petit nombre d'hommes, à nos yeux l'élite du genre humain, parce qu'ils étaient enfants de Dieu.

Oui, nous faisons le bien, nous le faisons même en vue de Dieu, mais, il faut le dire, nous serions bien fâchés que le monde ne sût pas ce que nous faisons ! Voilà pourquoi nous prenons quelquefois la parole ; voyons maintenant pourquoi d'autres fois nous gardons le silence.

Ces mêmes motifs humains, que nous découvrons chez les autres, nous ne pouvons guère espérer que les autres ne les soupçonnent pas en nous, et c'est afin de les mieux cacher, que nous tenons souvent secrètes nos bonnes œuvres que nous brûlons du désir de publier ; nous en réprimons le récit prêt à s'échapper de nos lèvres ; nous nous faisons, non pas humbles, mais modestes, uniquement pour ne pas paraître vaniteux. Mais tout en nous taisant, combien nous souhaitons qu'on nous devine ! Combien nous aimerions qu'une voix indiscrete dévoilât nos mérites ! Combien nous faisons de tours et de détours pour en parler, sans en rien dire ! Comme nous sommes, sinon habiles, du moins industriels pour laisser échapper volontairement le mot qui nous trahit, et que nous voudrions ensuite paraître retirer. Oh ! qu'il nous est pénible de nous taire sur nous-mêmes, et que de prétentions encore sous un tel silence ! Oui, de même qu'en Jésus un seul motif explique les paroles et le silence, son dévouement ; de même en nous, un seul mobile rend compte de notre silence et de nos paroles, la triste l'éternelle vanité !

La vanité, l'orgueil, voilà notre lèpre ; mal incurable pour tous les docteurs humains ; mais mal dont Jésus peut nous délivrer. Les hommes sauront nous en décrire les ravages sur notre cœur, mais Dieu seul en possède le remède ; allons donc à lui comme y vint le lépreux, afin que, comme cet homme, Jésus nous guérisse ; et que, guéris, nous allions, encore comme lui, raconter au loin la gloire de notre Dieu.

LXXXVI^e MEDITATION.

(LISEZ LUC V, 17 à 39.)

Les Pharisiens, scandalisés de voir les disciples de Jésus assis au milieu d'un festin, viennent demander pourquoi, comme eux, ils n'observent pas les jeûnes? Jésus répond que ses disciples ne peuvent pas témoigner de la tristesse aussi longtemps qu'ils ont la joie de posséder leur Maître, et qu'ils auront raison de jeûner quand ils l'auront perdu. Ce qui revient à dire que nos actes doivent toujours être en rapport avec nos sentiments, et n'exprimer plus, ni autre chose que ce qui se passe en nous.

Pour faire mieux comprendre cette vérité, Jésus présente une double parabole : celle d'un homme assortissant la pièce d'étoffe avec l'habit qu'il veut raccommoder, ou choisissant des vaisseaux en rapport avec le vin qu'il compte y renfermer, et Il fait ensuite remarquer que si l'on néglige d'approprier la forme et le fond, le vase et son contenu, on risque de tout gâter et de tout perdre. Ainsi comprises, ces deux paraboles viennent à l'appui de la première sur des noces où les amis ne peuvent être tristes aux côtés de l'époux joyeux; et le tout signifie, dans l'application particulière concernant les Apôtres, qu'ils ne peuvent faire contraster la tristesse du jeûne sur leur visage avec la joie de la présence du Maître dans leur cœur; et dans un sens général, que les actes des chrétiens ne doivent être qu'une expression exacte de leurs sentiments.

Cette règle est sage. En la suivant on ne court pas le risque de s'exagérer, comme le faisaient les Pharisiens, ce qu'on peut avoir de bon en soi; on ne s'expose pas surtout à remplacer le fond par la forme, et à négliger d'autant plus le premier, qu'on se tient plus collé à la seconde.

Oui, c'est un travers de bien des chrétiens, que de s'em-
mailloter dans les langes étroits d'une tenue extérieure, raide

et toujours la même; exhortant, par exemple, sur le même ton l'enfant et le vieillard; priant leur Dieu avec un accent à part qui, toujours le même, ne rend jamais exactement des pensées chaque jour différentes; usant d'un langage d'habitude avec les hommes du monde les plus divers; adressant un reproche à des frères auxquels il échappe une parole, un sourire, un geste qui n'entrent pas dans le cadre étroit de leurs idées, et ôtant ainsi toute vie, toute spontanéité à la parole et aux formes qui devraient laisser battre, à travers leur enveloppe, lent ou rapide, le cœur agité de sentiments divers.

Rien n'est plus opposé à l'esprit de l'Évangile : c'est là du judaïsme et même du judaïsme dégénéré. Avant tout, le Dieu de l'Évangile « est esprit et vérité; » nous devons, nous, ses enfants, être esprit et vérité : esprit, en nous préoccupant moins de tout ce qui tient à l'extérieur; et vérité, en mettant toujours nos actes religieux en rapport exact avec nos sentiments. Que celui qui croit, le dise; que celui qui doute, le dise; que celui qui aime Jésus, le dise; que celui qui se sent froid pour Lui, le dise; disons toujours, et ne disons juste que ce que nous sentons. Pourquoi jeûnerais-je aujourd'hui, si je me sens joyeux d'être sauvé? Et pourquoi vous parlerai-je demain de mes joyeuses espérances, si demain ma foi languit? Ah! que j'aime bien mieux ce naïf chrétien qui, placé devant une belle page de la Bible qu'il devait expliquer, et sentant son cœur vide, dit avec simplicité : Je n'ai rien à vous dire; je suis un misérable, priez, priez pour moi, et que le Seigneur me donne des paroles! Pensez-vous qu'à l'ouïe d'un tel aveu, l'on puisse rester longtemps froid soi-même et laisser froids les autres? Pensez-vous qu'en entendant du haut des cieux une telle prière, Dieu puisse ne pas l'exaucer, et qu'il ne l'exaucera pas mieux qu'une vaine formule de louanges banales ou de gratitude mensongère que tant d'autres auraient alors fait entendre? Non, non; avant tout, l'esprit, la vérité, voilà le fond de l'Évangile, voilà ce que demande Jésus à ses disciples, et voilà ce qui, d'après lui, manquait aux Pharisiens.

LXXXVII^e MEDITATION.

(LISEZ LUC VI, 1 à 19.)

En quoi consiste l'observation du sabbat ? La loi de Dieu répond : Souviens-toi du jour du repos pour le sanctifier, tu ne feras aucune œuvre en ce jour. Ainsi, lire et méditer la sainte Parole, répandre son cœur en prières et en actions de grâces devant Dieu ; et, pour en avoir le temps, se décharger de tout travail manuel, de toute préoccupation d'intérêt, voilà ce qui constitue l'observation du sabbat. Le lien qui existe entre l'ordre de sanctifier ce jour et la défense d'y travailler est facile à saisir : la sanctification voilà le but, le repos tel est le moyen.

Mais les Juifs, ici comme dans tant d'autres circonstances, s'arrêtaient à mi-chemin ; ils se reposaient bien durant le saint jour, mais ils s'inquiétaient fort peu de le sanctifier, et ils en étaient venus à donner une telle importance au repos, au détriment de la sanctification, que les mêmes hommes qui se scandalisaient de voir les Apôtres froisser quelques épis de blé pendant le sabbat, ne craignaient pas d'espionner eux-mêmes Jésus et d'entrer en fureur contre lui dans ce saint jour.

Sans en pousser aussi loin les fâcheuses conséquences, bien des chrétiens, de notre temps, tombent dans la même erreur et croient observer le sabbat, parce qu'ils le passent dans le repos. Il est vrai que ceux qui attachent assez d'importance à la loi de Dieu pour se dispenser de travailler le Dimanche, s'imposent aussi l'obligation, dans ce jour, d'entendre à l'église ou de lire chez eux un discours chrétien ; mais n'est-il pas vrai aussi que, ce sermon une fois écouté ou parcouru, le reste de la journée semble leur être à charge, que ce n'est qu'avec bien de la peine qu'ils traînent leur repos jusqu'au soir, et que la seule pensée qui le leur rend supportable, c'est qu'il va bientôt finir ? Voilà ce que bien des personnes appellent observer le jour du Diman-

che. Comme les Juifs, ces personnes sont dans une grave erreur : elles prennent le moyen pour le but ; elles annulent le sabbat au lieu de le sanctifier.

Que faire donc, dira-t-on peut-être, après avoir reconnu la justesse de cette observation, que faire pour remplir cette longue journée ? on ne peut pas toujours prier, toujours lire, toujours chanter les louanges de Dieu. — Non, sans doute ; mais pour cela s'ensuit-il qu'il n'y ait aucun autre emploi de notre temps en rapport avec le jour du Seigneur ? Ah ! si nous avions un sincère désir d'utiliser nos heures désoccupées, les moyens ne nous en manqueraient pas : nous visiterions un malade qui, moins heureux que nous, n'a pas pu se rendre à la maison de prière, et que nous pourrions facilement édifier, ne fût-ce qu'en lui répétant ce que nous avons entendu. — Nous irions lire une page des Saintes-Écritures à ceux qui ne le peuvent pas, ou n'y songent pas ; mais qui nous accueilleraient peut-être avec plaisir. — Nous porterions dans le cercle de notre famille ou de notre voisinage une de ces conversations sérieuses que le choix du jour y ferait d'autant plus facilement accepter. — Nous nous créerions une occupation chrétienne, ayant en vue nos frères, telle que la direction d'une école du Dimanche pour des enfants. — Nous nous retirerions dans le secret du cabinet pour y parcourir un de ces livres utiles et intéressants qui soutiennent l'attention sans la fatiguer. — Nous répandrions autour de nous ces courts écrits religieux dont l'offre nous fournirait plus d'une occasion d'entretien. — Eh ! combien d'autres emplois sanctifiants de nos heures du Dimanche, qu'une connaissance de notre position spéciale pourrait seule permettre d'énumérer, et que chacun de nous trouverait bien vite lui-même, s'il en avait véritablement le désir !

Oui, c'est ce désir qui manque, ce n'est pas l'occupation pure et sainte ; et si nous ne l'éprouvons pas, nous avons d'autant plus besoin de sanctifier nos Dimanches pour l'acquérir. Prenons donc aujourd'hui la résolution de nous créer, pour Dimanche prochain, une œuvre petite, mais chrétienne, qui sanctifie notre sabbat, et qui nous prépare à l'accomplissement

d'une œuvre plus grande le Dimanche suivant. Ne renvoyons pas toujours; commençons une fois, et que cette fois soit à présent!

LXXXVIII^e MEDITATION.

(LISEZ LUC VI, 20 à 49.)

Il y a entre les préceptes et les actions de Jésus-Christ une admirable harmonie; sa vie est le meilleur commentaire de ses discours, elle en est aussi le conseiller le plus persuasif. Exposons par des faits cette double vérité.

Jésus nous dit : « A celui qui te frappe sur une joue, présente aussi l'autre. »

Ce précepte peut-il être suivi? et s'il faut y poser des limites, où les placer? N'est-il pas également dangereux, pour la charité de le restreindre, et pour nous de l'accepter dans toute son étendue? quel est donc le sens exact qu'il faut y attacher? Pour trouver la réponse à cette question, vous pourrez discuter longtemps rapprocher bien des textes sans en être finalement beaucoup plus éclairés. Mais consultez la vie de Jésus, voyez ce qu'il a fait lui-même dans une circonstance semblable, et vous aurez la solution la plus satisfaisante de cette difficulté.

Jésus devant le sanhédrin, fait au Grand-Prêtre une réponse qui déplaît à l'huissier; celui-ci lui donne un soufflet. Jésus agit-il contre son précepte, et rend-il le mal pour le mal? non. Tend-il l'autre joue selon la lettre de son commandement? Pas davantage. Mais se tournant, il dit à son agresseur : « Si j'ai mal parlé, fais voir ce que j'ai dit de mal; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu? » Réponse admirable de modération et de noblesse! Après l'avoir entendue, quel est le simple croyant qui pourrait demander encore ce que signifie ce précepte de tendre la joue? et quel est l'incrédule qui oserait encore s'en moquer?

Après un précepte difficile à comprendre, examinons un pré-

cepte difficile à pratiquer, et voyons comment la vie de Jésus, qui a expliqué le premier, nous persuadera de suivre le second.

Jésus dit : « Aimez vos ennemis ; faites du bien à ceux qui vous haïssent ; priez pour ceux qui vous persécutent. »

Le précepte est admirable, sans doute ; et beaucoup d'autres après Jésus l'ont répété ; toutefois, si peu d'hommes l'ont mis en action, qu'à la fin on a vu dans ces paroles une de ces maximes bonnes à conserver dans un livre pour moraliser le monde, bien que la stricte observation en fût à peu près impossible. Mais avant de tirer cette triste conclusion, consultons la vie de Jésus ; après avoir entendu prêcher notre Maître allons le voir agir. Suivons-le à Golgotha, chargé de sa croix, meurtri sous la verge, déchiré sur le bois et moqué par les prêtres, les soldats et la populace. Que va-t-il faire maintenant qu'il n'a plus rien à perdre, lorsque la douleur devrait lui arracher des cris de désespoir et des paroles d'imprécation ? que fera-t-il quand le bruit tumultueux de la foule, ne permet plus d'entendre ses paroles ? Ecoutez ! Il prie, il prie pour ses ennemis, comme il l'a commandé lui-même, et il prie en les excusant aussi bien que possible auprès de Dieu : « Mon Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! » Oh ! que cet élan de cœur est magnanime, ou plutôt comme la divinité de Jésus y brille avec éclat ! et combien le disciple chrétien haï, méprisé, persécuté, comme son Maître, se sent encouragé, après en avoir été témoin, à suivre un tel exemple !

Voilà comment la vie du Sauveur explique et justifie ses préceptes. Si Jésus n'avait fait que parler, nous pourrions penser que sa morale est impraticable ; s'il n'avait fait qu'agir, nous pourrions croire que nous ne sommes pas appelés à l'imiter ; mais ses paroles et ses actes, s'empruntant un mutuel appui, nous portent ensemble à une sainte activité. Quand donc nous ne comprendrons pas les discours de Jésus, lisons sa vie ; elle nous en donnera l'explication, et si sa vie nous semblait trop élevée pour que nous puissions y atteindre, écoutons ce précepte de sa Parole : « Christ vous a laissé un modèle, afin que vous suiviez ses traces. »

LXXXIX^e MEDITATION.

(LISEZ LUC VII, 1 à 17.)

Jésus déclare qu'il n'a pas trouvé, non pas même en Israël, une foi aussi grande que celle du centenier. Il y a donc différents degrés de foi, ou, pour parler plus clairement, des foies différentes dont une, celle du centenier, obtient même des miracles ; et dont une autre, par exemple, celle des démons, qui n'obtient absolument rien. Or, comme d'après l'Apôtre, « il n'y a qu'une seule foi » qui sauve et sanctifie ; il nous importe de bien nous rendre compte des diverses manières erronnées dont on peut croire inutilement en Jésus-Christ. Le chapitre que nous venons de lire, nous en fournit une excellente occasion, puisque nous y découvrons trois espèces de foi différentes, et à l'une desquelles seulement Jésus donne son approbation ; étudions-les toutes, et sachons enfin si celle que nous avons est bien celle que nous devrions avoir.

La foule qui, attirée par le bruit des miracles opérés par Jésus l'entoure quand il ressuscite le fils de la veuve de Naïn, croit, sans doute, à la puissance du Sauveur ; car, si elle n'espérait pas être témoin d'un nouveau prodige, elle ne le suivrait pas ainsi, et après l'avoir vu ressusciter un mort, elle ne serait pas remplie de crainte. La foule juive croit donc à la puissance de Jésus ; toutefois ce n'est pas en sa faveur que le miracle s'accomplit.

En second lieu, les Anciens qui viennent demander à Jésus d'exaucer le centenier romain, parce que, disent-ils, cet homme, « est digne qu'on lui accorde cela, lui qui aime leur nation et leur a fait construire une synagogue, » ces Anciens croient certainement à la justice de Jésus, car s'ils lui demandent un miracle pour le centenier, c'est comme une juste récompense de ses bonnes œuvres ; ce mot révèle bien leur pensée : « il est digne qu'on lui accorde cela. » Ces hommes ont donc foi à la

justice de Christ ; cependant ce n'est pas non plus en leur considération que le miracle s'accomplit.

Enfin, le centenier croit aussi ; mais sur quoi porte sa confiance ? Court-il après Jésus pour être témoin de sa puissance ? Non, il reste chez lui et envoie d'autres hommes vers le Sauveur. En appelle-t-il à sa justice pour obtenir que le Fils de Dieu récompense son dévouement à la nation juive par la guérison de son serviteur ? Non, il ne parle en aucune manière de ce qu'il a fait. Mais ce qui caractérise sa conduite, c'est qu'il déclare « ne pas mériter que Jésus vienne vers lui ; » bien plus, c'est qu'il se juge « indigne d'aller lui-même vers Jésus ! » Indigne de recevoir la visite, indigne de la faire, indigne de tout et plus que tous les autres, car il envoie ses amis où lui-même n'a pas osé se présenter, voilà le sentiment qui domine le centenier : c'est celui de sa profonde et complète indignité. En quoi donc a-t-il foi pour venir dès lors demander un miracle ? Ah ! vous avez répondu : il a foi en la bonté toute gratuite de Jésus ; il ne met aucune limite à cette miséricorde ; il espère d'autant plus d'elle, qu'il désespère plus complètement de lui-même, et cette foi grande, cette confiance entière en la miséricorde de Jésus est précisément celle que Jésus admire et à laquelle il répond par un miracle !

L'histoire de la foule, des Anciens et du centenier, est aussi notre histoire. Parmi nous, les uns croient à la puissance de Dieu, mais c'est tout ; ils ne le prient pas. Les autres croient à sa justice ; mais ils ne songent guère à demander des grâces. Enfin, les plus avancés sont poussés par le sentiment de leur misère spirituelle à compter sur la bonté de Dieu ; mais chacun de ces derniers pose des limites, plus ou moins étroites, à cette bonté. Presque tous disent : elle « viendra jusque-là, mais n'ira pas plus loin. » Ils n'osent pas croire, mais ils espèrent. Le pardon de leurs péchés leur paraît possible, la vie éternelle probable ; mais ils ne tiennent pas tout cela pour certain, parce qu'ils ne conçoivent que restreinte, l'immense bonté de Dieu.

Oui, voilà le point le plus dangereux de notre incrédulité ;

nous n'avons pas de la miséricorde divine d'assez larges idées. Comparant Dieu aux hommes au milieu desquels nous vivons, mesurant le Ciel et l'éternité sur l'espace et le temps dans lesquels nous sommes renfermés, nous avons la plus grande peine à nous figurer quelque chose d'infini, et nous restons incertains et timides, quand nous pourrions nous avancer avec confiance, appuyés sur le bras du Sauveur.

Mais voulons-nous avoir plus de confiance en la bonté du Seigneur? Ayons-en toujours moins en nous-mêmes; moins nous compterons sur nos droits, plus nous attendrons et obtiendrons de sa bonté. C'est parce que le centenier ne pense pas mériter, c'est parce qu'il se croit indigne, qu'il est contraint à tout attendre de Jésus, et c'est aussi pourquoi il en obtient tout ce qu'il en attend. Le salut est le fruit de la foi; mais d'une foi qui ne se développe que dans l'humilité!

XC^e MEDITATION.

(LISEZ LUC VII, 18 à 50.)

Il n'y a pas dans la Bible entière une page qui expose plus clairement le plan de Dieu à notre égard, que cet épisode de l'histoire de Madeleine, et que la parabole que Jésus y ajoute pour l'expliquer. Ceci mérite toute notre attention. Madeleine, jadis grande pécheresse, témoigne aujourd'hui à Dieu un grand amour. Que s'est-il passé entre ces deux époques de sa vie, et comment ces deux faits se lient-ils l'un à l'autre? Jésus le dit, cette femme a été pardonnée de beaucoup de péchés, et ce grand pardon, de la part de Dieu, provoque, de la part de Madeleine, un grand amour. Cette pensée est simple, juste et claire. Toutefois, pour la faire mieux comprendre, Jésus la revêt de la forme d'une de ses paraboles: il montre un créancier faisant l'abandon à deux débiteurs insolubles de deux sommes fort différentes, et recevant en retour de chacun d'eux

un amour proportionné à la dette dont il l'a déchargé. La parabole n'est pas moins claire que l'histoire de Madeleine, qu'elle explique : c'est toujours le pardon faisant naître l'amour, toujours le bienfait produisant la reconnaissance, et cela, dans la juste mesure de ce pardon et de ce bienfait : « Celui à qui il est moins pardonné aime moins, » dit Jésus lui-même.

Et cependant, le croirait-on? cette doctrine si belle, expliquée par une histoire si simple, n'a pas été comprise par tous ceux qui ont lu cette page de l'Évangile. Les hommes sont tellement imbus de la doctrine contraire du travail obtenant sa récompense, qu'ils n'ont pas pu voir ici la doctrine de la grâce! Bien plus : ils y ont trouvé une confirmation de leurs propres idées; ils ont dit : « Vous le voyez, Madeleine en aimant beaucoup le Seigneur, en obtient le pardon de beaucoup de péchés. » Interprétation qui renverse le sens de la parabole, et lui fait signifier : les deux débiteurs ayant inégalement aimé leur créancier, celui-ci leur a fait en conséquence l'abandon de dettes inégales. Ainsi, ce n'est plus le pardon de Dieu qui produit l'amour de l'homme, c'est l'amour de l'homme qui attire le pardon de Dieu.

Oh! si jamais nous avons été persuadés de l'aveuglement spirituel de l'esprit humain, c'est bien en entendant l'explication que nous venons de répéter! Jamais non plus nous n'avons plus vivement senti la nécessité de recevoir, pour comprendre l'Évangile, les secours du Saint-Esprit. Ne soyons donc plus à l'avenir surpris en voyant des hommes interpréter la Parole de Dieu de deux manières opposées, puisqu'ils la lisent sous l'influence de deux esprits différents. Le fait, d'ailleurs, n'est pas nouveau. Simon, qui ne veut pas croire que Jésus soit un prophète, et Madeleine, qui arrose les pieds du Sauveur de ses larmes, certes, Simon et Madeleine comprennent le même fait de deux manières bien différentes! et quand Jésus en a donné l'explication à tous les convives, tous n'en restent pas moins scandalisés, en même temps que Madeleine se retire tout aussi paisible et tout aussi croyante. C'est qu'avant comme après l'explication de Jésus, Madeleine et les Pharisiens écoutaient,

comprendraient et jugeaient avec deux esprits opposés : eux, avec l'esprit de l'homme; elle, avec l'Esprit de Dieu.

Oh! demandons à ce Dieu de nous donner toujours plus abondant cet Esprit qui nous révélera toujours mieux que tout en Lui s'obtient par pure grâce. Pour aimer un être, il en faut être aimé, et celui qui aime le premier, ce ne peut pas être l'homme naturellement égoïste; ce ne peut être que Dieu, dont l'essence est charité. Contemplons son amour, croyons à sa miséricorde, acceptons le pardon de nos péchés; alors, comme Madeleine, nous serons en paix, et si jadis on nous a vus, comme elle, plongés dans le péché, à l'avenir, on nous verra, comme elle, à la suite de Jésus, allant de lieu en lieu faire le bien; au pied de sa croix dressée, pleurant sur ses douleurs; à la tête de son sépulcre ouvert, nous réjouissant de sa résurrection, et, le reste de notre vie, au milieu de ses disciples, vivant dans la foi et dans la sainteté.

XCI^e MEDITATION.

(LISEZ LUC VIII, 1 à 25.)

C'est encore la foi que Jésus demande à ses Apôtres. Nous ne pouvons tourner un feuillet de cette Bible, qu'il ne soit de nouveau question de cette foi. Et cependant nous trouvons par moment assez dur de nous soumettre à cette condition; nous éprouvons quelquefois le désir de connaître, de voir, de toucher.

Pour réprimer ce désir insensé de notre esprit, il ne sera donc pas inutile de nous arrêter quelques instants à considérer quelles peuvent être les raisons pour lesquelles Dieu nous impose l'obligation de croire.

Pour nous amener à la sanctification, et par la sanctification à l'éternelle félicité, Dieu avait à choisir entre ces deux chemins : la foi, ou la vue. Puisque la première nous paraît pénible à suivre, nous eussions donc préféré la seconde? Voyons ce qu'il résulterait de notre désir exaucé.

Soit, nous ne serons plus obligés de croire; c'est Dieu qui devra mettre sous nos yeux et dans nos mains ce qu'il voudra nous persuader. Il ne suffit plus qu'il nous dise : Il existe un ciel, il faut qu'il nous le montre; ce n'est plus assez de nous promettre une vie éternelle, il faut qu'il la déroule devant nous. Quand Il nous donnera un ordre, Il devra nous en expliquer le pourquoi; quand Il nous placera dans telle ou telle circonstance, il faudra qu'Il nous en donne la raison. Ainsi, pour nous en tenir à l'exemple que nous offre ici l'Évangile, Jésus aurait dû donner une réponse à ces questions faites par les Apôtres : Pourquoi nous fais-tu monter sur une barque au moment où s'élève un orage, toi, Fils de Dieu, qui pouvais prévoir la tempête? Pourquoi te livrer au sommeil, tandis qu'un danger nous menace? Pourquoi souffle ce vent? Comment se soulèvent ces flots? A l'ouïe de ces questions des Apôtres adressées à Jésus, il me semble entendre un enfant dire à son père : Pourquoi le ciel est-il rouge, — le jour brillant, — la nuit obscuré, — le feu brûlant, — et l'eau glacée; et le père, moins embarrassé pour répondre que pour se faire comprendre, lui dit : Tu le sauras plus tard; en attendant, regarde ce ciel; jouis de ce jour, repose-toi la nuit, savoure cette onde fraîche et ranime tes membres près de ce feu ardent. En d'autres termes, si Dieu ne nous conduit pas par la vue, c'est que, pour le faire, Il aurait dû à chaque instant expliquer le principe et le but de toute chose dans l'immense création; à nous, incapables de comprendre comment pousse un brin d'herbe et pourquoi souffle le vent.

Ce n'est pas tout. Admettez un moment que nous fussions rendus capables de pénétrer tous les mystères de la nature, et qu'ainsi nous pussions voir et toucher les justes motifs que Dieu nous donnerait pour nous sanctifier : alors ce serait cette sanctification qui nous deviendrait impossible, puisque, déterminés à faire le bien par des raisons irrésistibles, nous ne serions plus des êtres libres et moraux, mais semblables à la brute conduite par le bâton, ou à la machine mue par un ressort de fer.

Pour expliquer notre pensée, reprenons la navigation sur le lac de Génésareth. Nous qui en connaissons l'issue, nous comprenons que le but de Jésus, en faisant monter ses Apôtres sur une barque au moment de l'orage, et je dirai même le but de son sommeil au plus fort du danger, était d'éprouver la foi de ses disciples. Supposez donc que les Apôtres eussent connu d'avance ce motif de leur Maître; supposez encore qu'ils eussent justement apprécié par la vue la puissance qui, plus tard, devait calmer les flots: ils seraient montés sur la barque sans crainte; ils auraient senti souffler les vents sans terreur, c'est vrai; mais aussi, auraient-ils vu sans reconnaissance Jésus apaiser la tempête et les ramener sains et saufs au large.

Or, ce qui serait arrivé aux Apôtres arriverait de même à tous les chrétiens: le malade que Dieu laisse souffrir, incertain sur l'époque de son rétablissement, et qui, par cette incertitude même, est amené à sentir sa dépendance et à prier son Dieu; ce malade, conduit par la vue, connaissant d'avance l'heure de sa guérison, ne pourrait plus prier, plus être exaucé, et dès lors il ne sentirait plus son amour s'accroître par une délivrance inattendue. L'homme que Dieu éprouve par un revers de fortune, par une longue attente, par une série de contrariétés, en découvrant, dès l'origine, l'issue de son épreuve, ne serait plus exercé dans la patience, et par conséquent plus, par la patience, mûri pour la sanctification. Enfin, pour que l'homme pût être conduit par la vue et non par la foi, il faudrait tout renverser dans l'économie actuelle; il faudrait que Dieu refit notre cœur et notre esprit. Que dis-je? Il devrait anéantir ce monde, pour le reconstituer sur de nouvelles bases!

Ah! que ces réflexions si simples nous fassent enfin comprendre la folie de nos prétentions et la sagesse de Dieu. Puisque nous sommes incapables de tout voir, jugeons de la beauté de ce qui nous échappe par la beauté de ce que nos yeux voient; le Dieu de l'univers révèle la puissance et la bonté du Dieu de l'Évangile; et les expériences chrétiennes que nous

avons déjà faites de la foi et de la grâce nous sont garants de la fidélité de Celui qui nous dit : Croyez, confiez-vous, et vous verrez de grandes choses.

XCVII^e MEDITATION.

(LISEZ LUC VIII, 26 à 56).

A la vue du démoniaque Légion guéri et paisiblement assis aux pieds de Jésus, les témoins de ce miracle ont peur. — Peur ! et de quoi ?

A l'ouïe de cette nouvelle répandue aux alentours, les Gadaréniens arrivent et prient Jésus de se retirer de leur pays; car ils ont une grande crainte. — De la crainte ! et pourquoi ?

N'y avait-il pas dans cette guérison miraculeuse, signe évident de l'intervention divine, un puissant motif de se réjouir ? Ceux qui en avaient été les spectateurs n'avaient-ils pas eux-mêmes des maladies en leurs corps, des péchés sur leur conscience ? Comment donc l'idée de demander leur propre guérison ne leur vient-elle pas, et comment, au lieu de trembler de peur, ne tressaillent-ils pas d'allégresse ?

La source de leur crainte est évidemment dans leur état de péché. Il est en effet tout naturel que, lorsqu'un homme se trouve d'une manière inattendue placé en présence de Dieu, ou d'un de ses envoyés, il fasse un retour sur lui-même, se demande ce qu'il vaut devant son juge, et quel arrêt il peut en attendre. Or, comme tout homme, quel qu'il soit, et à quelque heure que vienne le message divin, retrouve bien vite entassés dans sa mémoire les péchés de sa vie passée, il est tout simple encore qu'il craigne et qu'il tremble. Ce n'est donc pas sur ce point que porte notre étonnement, mais bien sur celui-ci : pourquoi les Gadaréniens, en face d'une manifestation éclatante de la grâce de Dieu, ne demandent-ils pas à leur tour une faveur pour eux-mêmes, et en particulier le pardon de ces péchés qui, précisément à cette heure, les font

trembler devant l'envoyé céleste ? Ah ! c'est que sans doute, bien qu'angoissés par leurs fautes, ils ne veulent cependant pas renoncer à la passion qui les a fait naître, et dès lors ils n'oseraient implorer le pardon d'un péché qu'ils comptent commettre encore ; ils sentent que demander leur guérison dans le passé serait aussi la demander pour l'avenir : or ce serait aller au delà de leur désir ; car ils prétendent nourrir encore, au sens littéral comme au sens figuré, de ces animaux immondes dont la loi interdit la chair, et que Jésus vient de précipiter au fond de l'abîme. Dès lors, ce qu'ils ont de mieux à faire, ce n'est pas d'implorer leur guérison, mais d'éloigner le médecin importun et ses remèdes amers au palais du pécheur.

Voilà précisément aussi ce qui nous tient nous-mêmes éloignés de Jésus, ce qui nous fait fermer sa Parole, repousser sa pensée et fuir la prière. Oui, tout en déplorant nos fautes, même tout en désirant en être pardonnés, nous voudrions conserver dans un coin de notre cœur un des fils du Serpent séducteur que nous caressons encore avec plaisir, et dont nous serions bien fâchés d'être délivrés. Nous demanderons, s'il le faut, la guérison de toutes nos maladies spirituelles, cette faiblesse seule exceptée, et c'est elle précisément qui se place comme un interdit entre nous et le Seigneur, nous dégoûte de sa présence, et nous empêche de le prier. Si quelqu'un en doute, nous lui proposons de faire une expérience : qu'il cherche d'abord dans les replis de son cœur la passion qui le domine le plus habituellement, et qu'il se demande ensuite si véritablement, sincèrement, il consentirait à en être radicalement guéri ; s'il voudrait prendre à l'heure même un remède infail-
 lible, une boisson souveraine qui coupât net et pour toujours la fièvre de son goût favori ; dites, dites, le voudriez-vous ? Pesez bien votre réponse ! sondez-vous bien au fond, étudiez bien vos secrets désirs ? voudriez-vous être instantanément guéri de votre vice de prédilection que nous ne pouvons nommer, mais que vous connaissez bien ? Je ne le pense pas ; et c'est pourquoi vous ne pouvez prier, pourquoi vous ne vous

plaisez pas en la présence de Dieu, pourquoi la lecture de la Bible vous pèse; pourquoi plus d'une fois, pendant ce culte domestique, il vous arrive d'en attendre la fin avec une certaine impatience; pourquoi à cette heure même vous êtes mal à l'aise: non, vous ne voulez pas être radicalement guéri, et guéri sur tous les points.

Eh ! quel besoin le Seigneur a-t-il donc de nous pour que nous marchandions ainsi avec Lui? Est-ce Lui qu'Il enrichit, en nous donnant ses grâces? Est-ce Lui qu'Il guérit, quand Il nous pardonne? Est-ce pour Lui qu'Il vient à nous, et par amour pour Lui qu'Il nous aime? Non; c'est nous, et nous seuls, qui gagnons à sa présence et à ses pardons; mais il faut choisir: Jésus ne veut pas nous pardonner à moitié, nous sauver à moitié; ou plutôt, Il ne veut pas nous pardonner et nous sauver tout en nous laissant encore à demi-plongés dans le borbier du mal. Aucun pacte n'est possible entre Dieu et Satan, aucun mélange admissible entre la sainteté et le péché. On ne peut pas plus, dans cette vie, être chrétien et marcher un pied dans l'Évangile et un pied dans le monde, qu'on ne pourra être sauvé dans la vie à venir et vivre les pieds dans le Ciel et le cœur dans l'Enfer.

XCIII^e MEDITATION.

(LISEZ LUC IX, 1 à 27.)

Dans les vérités qui en font l'essence, le christianisme est un renversement complet de nos idées naturelles. Ainsi, il est très vrai que naturellement nous sommes enclins à penser que Dieu doit nous récompenser en raison de nos mérites, et cependant, d'après l'Évangile, Dieu nous fait grâce à proportion de nos péchés. Ainsi il est certain que naturellement nous nous attendons à voir le coupable subir lui-même la conséquence de sa faute; et toutefois, selon l'Évangile, c'est un autre, c'est le Saint, c'est Christ qui expie les fautes commises par nous-

mêmes. Enfin, Jésus lui-même nous dit, dans le chapitre que nous venons de lire, que « quiconque voudra sauver sa vie, » c'est-à-dire se la consacrer à soi-même, la perdra, tandis que » quiconque la perdra pour l'amour de Jésus, c'est-à-dire se » dévouera à son service, la sauvera, au contraire. »

Cela veut-il dire que Jésus-Christ récompensera du prix d'une vie éternelle et bienheureuse le sacrifice de notre vie passagère, employée à faire son œuvre? Non, ce serait encore le travail suivi de son salaire, idée naturelle, pensée humaine toute contraire à l'Évangile. La vie éternelle est donnée à l'homme par Jésus avant que la vie terrestre ait été consacrée à Jésus par l'homme; le don du salut fait par Christ est la semence qui produit le dévouement du chrétien; comment donc le dévouement produirait-il le salut? Mais quelque étrange que cela puisse paraître, voici ce que signifient les paroles de Jésus : quiconque se dévoue à Lui dès ici-bas trouve dans ce dévouement lui-même la vie, le bonheur, la récompense qu'il n'y avait pas cherchés; en s'oubliant, il se retrouve; en travaillant pour Christ, il travaille pour lui; son œuvre se transforme en plaisir; le dévouement porte en lui-même sa volupté, c'est une passion généreuse qui renouvelle l'être même qu'elle dévore, c'est un feu qui se nourrit de sa flamme; c'est... Mais le dévouement est impossible à décrire, impossible à comprendre, il faut se dévouer pour savoir combien il est doux de vivre dans un autre, surtout quand cet autre est Jésus, Dieu et Sauveur.

Si nous sommes encore incapables de ce dévouement complet que Jésus nous demande, efforçons-nous du moins, pour y mieux parvenir, de contempler quelle serait notre vie du moment où nous l'accepterions.

Du jour où nous consentons à nous donner complètement au Seigneur, à nous demander constamment ce qui, de notre part, lui serait agréable, il est évident que nous nous déchargeons sur lui du soin de nous-mêmes. Plus d'inquiétudes pour le lendemain, plus de craintes de la mort, plus de tourments pour nos péchés passés, car ils sont pardonnés, ni pour ceux à venir, puisque nous n'avons plus la pensée d'en commettre. Nous

nous sommes chargés des affaires de notre Dieu; mais Dieu s'est chargé de nos affaires; et ainsi notre activité changeant de principe, perdant son égoïsme pour s'inspirer de l'amour, devient douce, savoureuse, paisible, et nous retrouvons pleine de joies pour nous cette même vie, que nous pensions avoir sacrifiée au Seigneur.

Ce n'est pas tout : en renonçant à notre œuvre pour nous charger de l'œuvre de Dieu, ou plutôt en faisant de son œuvre la nôtre, nous sentons nos idées et nos affections s'élever, s'agrandir et se mettre en rapport avec nos nouveaux intérêts. Ce n'est plus de nous, pauvres et chétives créatures que nous pensons le jour, et que nous rêvons la nuit; c'est de Dieu, Créateur de l'univers et de sa gloire; c'est de l'humanité entière et du salut des âmes; nous ne traitons plus de la terre et du temps, nous traitons du ciel et de l'éternité; les transactions politiques d'un royaume ne sont pas à la hauteur du salut éternel d'une âme : la seule pensée que nous sommes ouvriers avec Dieu dans l'œuvre la plus grande, la plus belle, la régénération du monde, double en nous le sentiment de la vie, élève notre cœur, élargit notre intelligence, grandit tout notre être, et porte à chacun de nos instants, avec un nouveau devoir, une nouvelle jouissance. Nous désirons encore vivre, mais c'est pour avoir plus d'heures à consacrer au Seigneur; et quand il nous faudra mourir, nous ne regretterons pas de n'avoir pas assez savouré cette existence, mais de ne l'avoir pas assez complètement dépensée au service de Jésus. Maintenant, que Dieu nous laisse ou nous retire : pour nous, qu'importe! nous ne désirons qu'une chose, le servir; si nous ne le servons plus sur cette terre, ce sera dans les cieux. Encore du dévouement, encore du bonheur!

Voilà ce qui pourrait être; mais, hélas! voilà ce qui n'est pas, ou du moins ce que nous n'éprouvons que par moments. Oh! que le Seigneur nous multiplie de telles heures, qu'il nous en donne des jours, des mois, des années; qu'il en compose toute notre existence, et que vivre soit pour nous à l'avenir se dévouer à Lui.

XCIV^e MEDITATION.

(LISEZ LUC IX, 28 à 62.)

Nous sommes naturellement despotes. Cette assertion générale peut surprendre; cependant nous la croyons fondée; et, pour convaincre ceux qui en doutent encore, étudions-nous de près.

Voyez d'abord les Apôtres. Ils rencontrent un homme qui fait le bien au nom de Jésus; mais, parce que cet homme ne marche pas avec eux, ils l'entraient dans sa sainte occupation. N'est-ce pas du despotisme, que de vouloir contraindre un frère à nous imiter jusque dans nos mouvements, et à n'agir qu'en notre compagnie? Mais suivons le récit.

Arrivés près d'un bourg samaritain qu'ils désirent traverser avec leur Maître, les Apôtres en sont repoussés par les habitants. Indignés de cette conduite, ils veulent faire descendre le feu du ciel sur des hommes qui osent leur refuser l'hospitalité. N'est-ce pas encore de la tyrannie et de la plus révoltante, que de prétendre soumettre des étrangers à son service et de les punir pour un refus qui est, après tout, dans leur droit?

Et remarquez que ce qui justifie probablement cette conduite aux yeux des Apôtres se trouve précisément ce qui la rend plus condamnable aux yeux de Jésus. C'est par zèle qu'ils disent avoir empêché l'homme qui marchait solitaire en chassant les démons, et par zèle qu'ils appellent la colère céleste sur ceux qui repoussent Jésus-Christ. Mais dans l'une et l'autre circonstance, le Maître les censure, et leur répond : « Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés! »

L'application de la conduite des Apôtres se présente si naturelle et si facile, qu'il semble presque inutile de la développer ici. De tout temps, des disciples de Jésus ou du moins des hommes qui en portaient le nom se sont montrés jaloux du

bien accompli sans leur participation, ou à côté de leur église ; comme de tout temps, quand ils en ont eu le pouvoir, ils ont persécuté ceux qui prétendaient adorer Dieu à Garisim plutôt qu'à Jérusalem ou à Jérusalem plutôt qu'à Garisim. Mais laissons ces vagues applications aux temps passés ; ne nous arrêtons pas même à celles que de nos jours on pourrait faire à des hommes blâmant telle œuvre, bonne, mais à eux étrangère ; s'irritant de toute volonté rebelle à leur volonté, et qui broyeraient volontiers sous leurs pieds les moissons chrétiennes qui n'ont pas été semées de leurs mains ; venons-en à nous-mêmes, à nous simples individus, à nous petits, ignorés, et voyons si nous ne sommes pas aussi entachés de cet esprit dominateur.

Il est vrai que nous n'appelons le feu du ciel sur aucun peuple, et que nous n'entravons aucun homme faisant des miracles ; savez-vous pourquoi ? parce que nous n'en avons ni la force, ni l'occasion. Notre tyrannie est plus mesquine parce que nos circonstances sont plus petites. Mais voyez ce que nous faisons déjà dans notre étroite sphère : jetez un regard sur notre intérieur où chacun tend à exercer librement sa propre volonté et à fléchir la volonté d'autrui ; voyez ces contestations journalières entre des époux ou des frères ; ces luttes où la victoire reste toujours au plus entêté, ces discussions où les esprits s'aigrissent parce que tous prétendent également et sans y réussir, imposer leurs idées ; ces injures attirées sur quiconque résiste et veut marcher de sa propre impulsion. Regardez au dehors, comme nous sommes prompts à condamner un homme qui n'a pas voulu prendre nos conseils, à critiquer une œuvre qui n'est pas faite sur nos plans. Il semble en vérité que nous ayons le monopole de tout ce qui est vrai, de tout ce qui est bon, qu'il n'y ait qu'à nous écouter ou à nous suivre pour réussir, et qu'il suffise de s'éloigner de nous pour s'égarer. Pour que le bien soit bien, il doit être jeté dans notre moule ; toute action qui n'est pas nôtre est plus ou moins imparfaite ; elle doit être refondue. Si du moins nous nous disions que les autres aussi bien que

nous se croient dans la vérité; comme nous, sont sincères; comme nous, ont quelque intelligence et quelque piété. Mais non; dès qu'ils ne suivent pas notre ornière; nous soupçonnons leur droiture, incriminons leurs intentions; heureux encore si nous n'entravons pas leur marche, heureux si, abrités sous le manteau du zèle, nous ne prétendons pas faire le bien en les empêchant eux-mêmes de l'accomplir!

Eh bien! c'est là de la tyrannie, mesquine parce que nous n'avons pas la force de la faire plus grande; mais de la tyrannie criante, car elle est non-seulement injuste, mais encore antipathique à l'esprit de Christ au nom duquel nous l'exerçons. Quoi! Jésus lui-même permet à un homme de chasser les démons, sans l'obliger à le suivre; il passe outre quand des Samaritains lui refusent l'hospitalité, il parle même de sauver leurs amis; et nous, en son nom, nous ne permettrons pas à des hommes, nos égaux ou nos frères, d'exercer librement leur volonté, comme nous voulons exercer la nôtre? Nous serions plus zélés que le Maître, ou plutôt nous voudrions être plus maîtres que lui? Ah! que cet excès de prétention nous ouvre enfin les yeux et nous remette à notre place; or cette place est marquée par Jésus, précisément dans le passage que nous venons de lire. Quand les Apôtres entrent en dispute pour savoir quel est le plus grand parmi eux (car il en est toujours ainsi, les dominateurs, après s'être accordés pour dominer ceux du dehors, veulent encore se dominer les uns les autres,) Jésus, plaçant un enfant au milieu d'eux, leur dit: « Celui qui est le plus petit d'entre vous, c'est celui qui sera grand. »

Si donc vous voulez être le plus grand dans le ciel, prenez votre véritable place, et soyez le plus petit sur la terre.

XCV^e MEDITATION.

(LISEZ LUC X, 1 à 24.)

Jésus dit : « Je te loue, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents et que tu les as révélées aux petits enfants. »

Il faut que ce soit là pour nous une bien douce vérité, car il nous est dit que c'est avec un tressaillement de joie que Jésus prononça ces paroles. Cherchons donc ce qu'elles peuvent avoir de si précieux. D'abord fixons-en bien le sens : ces choses dont parle Jésus sont sans doute les choses évangéliques, les doctrines du salut ; les sages et les intelligents que Jésus nomme sont évidemment les hommes qui prétendent comprendre la vérité religieuse avec le secours de la sagesse et de l'intelligence humaines, et enfin les petits enfants ici mentionnés doivent être par contre ceux qui, savants ou ignorants, se reconnaissent impuissants par eux-mêmes pour découvrir cette même vérité qu'alors ils se laissent révéler. Ainsi les paroles de Jésus reviennent à ceci : la plus forte intelligence, laissée à ses propres forces, ne saurait s'élever jusqu'aux vérités chrétiennes ; tandis que la plus faible, aidée du secours de Dieu, y parvient sans effort. Les hommes de génie qui ont mesuré la terre, décrit les cieux, compté les astres, peuvent fort bien ne pas comprendre l'Évangile qu'un simple pâtre et qu'un pauvre artisan saisissent parfaitement ; il suffit pour cela que Dieu ait parlé aux uns et non aux autres ; or ce Dieu est assez puissant pour se faire aussi facilement comprendre de David, berger, que de Salomon, roi ; et ses motifs pour distribuer ses grâces ne sont pas puisés dans l'étendue de notre esprit, mais dans les dispositions de notre cœur.

Et maintenant voyez quelles précieuses conséquences découlent de cette vérité. Êtes-vous trop jeunes pour que votre intelligence puisse encore saisir les sciences humaines ? Réjouissez-

vous cependant, car Dieu peut déjà vous révéler la science divine, et vous donner dès à présent, petits enfants, qui peut-être écoutez ces paroles, assis sur les genoux de votre mère, vous donner dès à présent, par les lumières de son Saint-Esprit, la joie de son salut. Êtes-vous trop âgés pour étudier les livres des philosophes et craignez-vous de mourir avant d'avoir seulement compris ce que d'autres ont passé leur vie à méditer et à écrire? Rassurez-vous encore: votre intelligence fût-elle plus affaiblie, votre âge plus avancé, eussiez-vous déjà un pied dans la tombe, Dieu peut encore vous révéler son amour et vous faire accepter son pardon. Êtes-vous trop pauvres, trop occupés, trop bornés pour espérer de jamais arriver à un grand développement intellectuel? Qu'importe, qu'importe! A vous pauvres, à vous manœuvres, à vous ignorants qui sentez votre faiblesse, ce Dieu peut montrer sa gloire, expliquer ses desseins, faire goûter sa bonté et saisir sa grandeur. Ce n'est pas vous qui aurez à vous élever par vos propres efforts, c'est lui qui vous portera sur les ailes de son Esprit; et, qui que vous puissiez être, vous comprendrez bien ce que Dieu fait comprendre à de petits enfants.

Mais hélas! c'est précisément ici que se trouve la difficulté: personne ne veut être un petit enfant, pas même devant Dieu! De même que le plus grand obstacle que rencontre un professeur dans les sciences humaines n'est pas toujours la faiblesse de l'intelligence de son élève, mais au contraire la présomption qui empêche cet élève d'écouter la pensée de son maître, de même l'obstacle que Dieu rencontre à se révéler aux hommes n'est pas l'incapacité de ces hommes pour comprendre les leçons de son Saint-Esprit, mais au contraire leur prétention de tout saisir même avant que cet Esprit ait soufflé, et leur manque d'attention et de respect quand leur parle le Seigneur. Plus humble, l'enfant serait plus attentif et comprendrait mieux son professeur; plus humble aussi l'homme tendrait une oreille plus attentive et saisirait enfin la pensée de son Dieu. Tout le mal vient donc de ce que ni l'homme, ni l'élève ne veulent être de petits enfants.

Il est vrai qu'il se trouve des chrétiens qui ont reconnu la nécessité de se laisser instruire par le Seigneur et qui, devenus petits à leurs propres yeux, ont écouté et compris la révélation des grandes vérités évangéliques, faite à leur cœur par le Saint-Esprit. Mais encore ici la prétention à la grandeur propre, à l'intelligence propre reparaît à travers l'humble manteau du croyant. On ne s'enfle plus au nom de sa propre sagesse, mais au nom de la sagesse qu'on a reçue d'en haut. On a écouté quelques instants le divin instructeur; mais, comme s'il en avait dit assez, on a fermé l'oreille pour achever la leçon soi-même. Parlons sans figure : des chrétiens, qui sous la conduite du Saint-Esprit sont arrivés à l'intelligence du salut par Jésus-Christ, se sont crus dès lors en état de se conduire eux-mêmes; ils ont réfléchi, comparé, pesé les systèmes religieux; ils en ont choisi un, si encore ils ne s'en sont pas fait un eux-mêmes, et avec ce plan théologique bien arrêté, ils se sont placés devant la Bible pour s'instruire et devant Dieu pour lui demander de les éclairer; ou, pour parler plus exactement, ils sont venus puiser dans la Parole sainte des arguments pour étayer leur propre pensée : si un mot, un verset leur a paru les justifier, ils s'en sont emparés, comme d'une arme; si telle autre phrase leur a semblé les contredire, ils en ont tordu le sens; et finalement ce sont eux, qui imposent leur pensée à la Bible et non la Bible qui se soumet la leur.

Un tel abus porte avec lui sa punition : chacun de ces petits théologiens, épris de sa perspicacité spirituelle, veut mettre en saillie le trait de lettre, la simple virgule qu'il croit avoir découvert; il fait de son point, imperceptible à l'horizon, un nuage qui s'étend, grandit, envahit le ciel évangélique où brillaient encore pour lui quelques rayons; alors le soleil de l'Esprit disparaît; le présomptueux tombe et va se perdre dans le gouffre de l'orgueil spirituel, dont il ne sortira peut-être que pour retomber dans le gouffre, non moins profond de l'indifférence ou de l'incrédulité.

Heureux, bienheureux celui qui veut rester petit enfant

devant Dieu, devant l'Église, devant ses amis, devant sa famille, et qui pour cela commence par rester petit à ses propres yeux !

XCVI^e MEDITATION.

(LISEZ LUC X, 25 à 42.)

Une parole de la Bible, isolée de ce qui la précède et de ce qui la suit, risque parfois de dire le contraire de ce qu'elle signifie dans l'ensemble du passage. C'est ainsi que cette réponse de Jésus au docteur demandant ce qu'il faut faire pour hériter de la vie éternelle : « Fais cela et tu vivras, » signifie, selon qu'on l'extrait du texte, ou qu'on l'y laisse enchâssée, que l'homme peut se sauver par lui-même ou qu'il ne le peut pas. Etudions cet exemple pour nous apprendre comment on doit user de la Bible et comment on risque aussi d'en abuser.

Un docteur adresse à Jésus cette question (et, remarque l'Évangéliste, dans l'intention coupable de l'éprouver) : « Que dois-je faire pour avoir la vie éternelle ? » Puisque Jésus est le Fils de Dieu, nous devons supposer qu'il pénètre la pensée de cet homme et que sa réponse sera faite en vue de le confondre. C'est en effet ce qui arrive : le Sauveur, après avoir amené le docteur à dire que la foi impose l'amour de Dieu et du prochain, lui répond : « Fais cela et tu vivras. » Ce qui, appliqué à lui-même, car c'est pour lui-même qu'il fait la question, revient à dire : puisque, pour obtenir la vie éternelle, tu dois aimer Dieu de tout ton cœur et ton prochain comme toi-même, juge si tu en es digne, toi qui me hais jusqu'à me tendre un piège !

Le docteur le comprend bien ainsi ; car, repris dans sa conscience et s'avouant qu'il n'a pas toujours aimé son prochain, il veut cependant « paraître juste, » nous dit l'Évangéliste ; aveu indirect, mais clair, qu'il ne l'est pas. Voulant donc paraître juste, le docteur dit à Jésus : « Qui est mon

prochain. » Comment la réponse du Sauveur pourra-t-elle justifier le questionneur ? Ce ne sera qu'en restreignant la qualité de prochain à une certaine classe d'hommes que le docteur puisse prétendre avoir aimés ; si, par exemple, Jésus limite l'amour du prochain à l'amour des membres de sa famille, de sa nation ou de ses frères en la foi, cet Israélite espère pouvoir dire qu'il a aimé tous ces hommes, et ainsi se faire reconnaître pour juste. Mais le Sauveur devinant encore sa ruse la déjoue encore, et la déjoue d'autant mieux qu'il semble mieux l'ignorer. Il raconte au docteur l'histoire d'un Juif secouru par un Samaritain, et délaissé par ses compatriotes ; d'où il résulte que le prochain de tout homme, c'est même l'homme d'une nation et d'une foi différentes, même un étranger, même un païen, même un ennemi. En d'autres termes, Jésus enseigne au docteur que le prochain, ce sont tous les hommes, et lui fait sentir par là qu'il manque de cet amour sans bornes ; qu'ainsi il n'a pas accompli la loi, et qu'enfin il n'héritera pas par ses œuvres, comme il le prétend, de l'éternelle félicité.

Le but poursuivi par Jésus est donc celui-ci : faire sentir à cet homme son impuissance pour se sauver lui-même, afin de le porter à chercher ailleurs son salut. Nous sommes donc bien loin de l'interprétation qui faisait de sa loi le moyen d'arriver au Ciel, et, quoique par un détour, nous voici ramenés à l'absolue nécessité de la grâce.

Combien d'autres passages de la Parole de Dieu que les hommes tordent à leur perdition, et qui rentreraient dans l'unité de la foi si l'on savait, ou plutôt si l'on voulait, les étudier à leur place, entourés du cortège de circonstances qui les expliquent ! On a exprimé, sous une forme peut-être un peu tranchante, une grande vérité ; on a dit de la Bible : « La division en versets et en chapitres est la source de bien des hérésies. » Sans doute la source est dans notre cœur ; et ces coupures multipliées sur le terrain de la Bible n'ont été que des canaux pour répandre l'erreur ; mais il n'en est pas moins vrai que cette division factice, à côté de grands avantages, a

de grands dangers, et que nous devons nous tenir en garde contre tout morcellement de la pensée divine.

Lisons donc la sainte Parole avec suite; jugeons-la dans son ensemble, rapprochons de son milieu sa fin et son commencement; éclairons ses passages obscurs pour nous en les étudiant à la lumière de passages plus lumineux; et surtout, pour n'y pas jeter d'ombre, tenons-nous en garde contre nos désirs de lui trouver un sens plutôt qu'un autre. Ne ternissons pas le miroir de la vérité, jusqu'à ce qu'il ne nous renvoie plus que la quantité de lumière que notre œil se plait à supporter; retenons devant lui notre plus léger souffle, afin qu'il nous renvoie plus pur tout le dessein de Dieu. Le faux docteur pour nous le plus dangereux, ce n'est pas l'incrédule, ce n'est pas l'hérétique, c'est nous-mêmes; car si, grâce à Dieu, nous avons peur des premiers, par la ruse de Satan, nous sommes enclins à écouter le second, en sorte que nous risquons souvent de croire plus en nous qu'en la Parole du Seigneur.

XCVII^e MEDITATION.

(LISEZ LUC XI, 1 à 28.)

Le Sauveur guérit un démoniaque. Les Juifs attribuent ce miracle à la puissance de Belzébub, prince des démons. Jésus leur fait sentir qu'il est absurde de supposer que Satan détruise lui-même son ouvrage, et que la seule conclusion raisonnable à tirer, c'est que le démoniaque a été guéri par la puissance de Dieu. Dans ce combat entre Dieu et Satan, il faut que l'homme prenne parti; il ne peut rester spectateur indifférent, car son indifférence même serait déjà contre Jésus.

Tel est le sens de ce passage, où les pensées se succèdent si rapides qu'il est peut-être difficile pour quelques-uns d'en saisir l'enchaînement.

Et cependant cette position intermédiaire entre le vice et la sainteté, entre le zèle et le relâchement, ce terme moyen

que le monde appelle la sagesse et qui serait bien mieux nommé la tiédeur, est aussi celui que bien des chrétiens prennent de préférence. Cette position n'a pour eux ni les tourments d'une conscience angoissée par le péché, ni la fatigue de la vie remplie par le dévouement; les saints et le monde, Dieu et Satan, le ciel et l'enfer se livrent autour d'eux des combats; mais eux regardent faire, assis paisiblement loin du champ de bataille, discutant les chances de succès, jetant leur blâme aux uns et aux autres, et se félicitant eux-mêmes de leur propre modération.

Eh bien! sachez-le, ce n'est pas de la modération, c'est l'amour de vos aises. La crainte de la fatigue vous retient loin du combat. Vous n'avez ni le courage du bien, ni l'énergie du mal; votre Dieu, c'est le repos; votre volupté, la paresse; votre péché, la lâcheté! En vain vous vous déguisez tout cela à vous-mêmes, et cherchez à le cacher aux autres; ces autres vous pénètrent et vous dévoilent à vos propres yeux. Votre indifférence abritera vos bien terrestres, mais elle ne calmera pas votre conscience; votre modération vous gagnera bien l'estime du monde, mais elle vous aliénera l'estime des chrétiens; plus vous serez ainsi modérés, plus le monde vous aimera, jusqu'à ce que cette mollesse vous attire enfin l'opprobre des saints.

Mais que dis-je? il s'agit bien de l'estime du monde ou de l'approbation des chrétiens! Qu'importe après tout ce que les hommes, les meilleurs même, penseront de vous? Il s'agit de savoir ce qu'en pense le Seigneur; et lui-même va vous l'apprendre; lui-même va juger votre prétendue neutralité: « Vous » qui n'êtes pas pour moi, dit-il, vous êtes contre moi; vous » qui n'assemblez pas, vous dispersez, vous n'êtes ni froids, » ni bouillants; plutôt à Dieu que vous fussiez froids! Mais vous » êtes tièdes, et je vous vomirai de ma bouche. »

Ainsi donc les timides, les prudents, les sages de ce monde se trouvent enrôlés malgré eux; ils pensaient n'être d'aucun parti, mais ils se trompent; et comme Jésus leur déclare qu'ils ne sont pas du sien, il faut bien qu'ils soient de celui de Satan.

Voilà ce qu'il faut enfin et absolument reconnaître; il n'y en a que deux, et quand on a choisi, il est impossible de ne pas agir dans la position de son choix. Celui qui n'avance pas dans la foi et dans la sainteté recule. C'est ce que Jésus fait comprendre par la parabole qui suit immédiatement : Quand un homme est délivré d'un mauvais esprit, s'il reste alors vide de bonnes choses, l'esprit malin revient accompagné de sept autres, et la nouvelle condition de cet homme est pire que la première. Donc, pas de neutralité possible, pas d'immobilité tenable; il faut reculer ou avancer, devenir pire ou meilleur; car s'endormir où l'on se trouve, c'est déjà croupir dans le mal et abandonner Jésus-Christ.

Eh quoi! notre Seigneur et Maître serait venu sur la terre pour détruire l'empire du mal sur nous et sur nos frères; nous verrions aujourd'hui Jésus dans le ciel, ses enfants sur la terre combattre vaillamment pour étendre le royaume de Dieu en eux et autour d'eux; nous prétendrions même dire du fond du cœur : « que ton règne vienne, » et nous ne nous jetterions pas dans cette lutte contre le mal? Nous laisserions lâchement tomber les coups sur nos frères; nous n'aurions aucune pitié de ceux que Satan étouffe dans ses serres! Ah! encore une fois, prenons-y garde! De tels indices ne prouvent pas seulement que nous sommes indifférents au triomphe de notre Maître; mais encore qu'il n'est pas notre Maître, que nous ne sommes pas ses enfants, parce que des fils ne peuvent pas voir frapper leur père et rester calmes et immobiles sous prétexte de modération.

Disons-nous le donc bien : si nous refusons de nous classer, Jésus nous classe d'avance, et si nous ne voulons pas être franchement et complètement pour lui, Il nous le déclare : nous sommes pour Satan. Voyez si vous pouvez vivre et vous endormir dans cette pensée.

XCVIII^e MEDITATION.

(LISEZ LUC XI, 29 à 54.)

Par une bizarrerie de sa nature, il semble que l'homme estime les choses, moins d'après leur valeur qu'en raison de leur rareté. Plus il se voit rapproché d'un bien, plus il le dédaigne; plus il s'en croit éloigné, plus il le convoite. Il en est ainsi des biens spirituels, comme des biens terrestres. Jésus nous donne plus d'un exemple de cette vérité.

La reine du Midi, nous dit-il, vint jadis du bout du monde pour entendre la sagesse de Salomon; mais aujourd'hui les enfants d'Israël ne veulent pas même tendre l'oreille à la sagesse bien plus grande du Fils de Dieu qui passe à côté d'eux.

Les habitants de Ninive se convertirent à la voix du seul prophète qui leur ait jamais été envoyé, tandis que la génération perverse des Pharisiens reste incrédule après avoir lu Moïse, entendu Jean-Baptiste et vu les prodiges du Sauveur.

Les habitants de Sichem, ville étrangère, pressent Jésus de rester au milieu d'eux; les habitants de Nazareth, sa patrie, le chassent au contraire de leur ville, en disant : « N'est-ce pas le fils du charpentier. »

Ce que Jésus disait de son temps, nous pouvons le dire du nôtre. A la place de Tyr et de Sidon, mettez les païens de nos jours; voyez ces Ninivites modernes qui, dès qu'ils ont entendu la voix d'un Jonas, missionnaire, se réveillent et crient : Que ferons-nous? Voyez ces sauvages de l'Océanie et du sud de l'Afrique apprécier mieux que nous cette Bonne Nouvelle que nous leur envoyons sans la garder, lire avidement cette Bible fermée dans nos demeures, marcher des heures entières pour aller entendre un ministre de Christ prêchant chez nous au désert, remplir des temples vides dans nos hameaux et dans nos cités; enfin faire leur tout de cet Évangile de salut mis par nous au rang de nos nombreuses affaires!

Jetez ensuite un regard d'un autre côté. Siècle et contrée furent-ils jamais mieux partagés que les nôtres? Les Bibles furent-elles jamais plus abondantes et plus vivement poussées jusque dans nos mains? Les ouvrages pieux qui l'expliquent furent-ils jamais plus faciles à trouver, plus attrayants à lire? les sociétés religieuses pour exciter le zèle, jamais plus multipliées? les pasteurs fidèles, jamais plus nombreux? enfin les lumières furent-elles jamais plus vives et les encouragements plus puissants qu'à l'époque et dans les contrées où nous vivons? Et cependant, que de langueur dans les membres de l'Église! On ne peut pas dire que nous laissions tout cela complètement de côté, mais nous nous en occupons en hommes saturés qui goûtent du bout des lèvres à la plus savoureuse liqueur. Comme les Pharisiens dont parle ici Jésus; nous nous inquiétons du vase et non du trésor qu'il renferme; nous discouons sur l'éloquence du prédicateur chrétien, au lieu de scruter sa pensée; nous discutons sur le gouvernement de l'Église, bien plus que sur le salut des âmes; et si nous parlons de la seule chose nécessaire, c'est pour savoir comment nous la ferons accepter des autres, et non comment nous nous l'appliquerons à nous-mêmes. Tout en un mot : nous nous occupons du dehors et non du dedans; et même de cette nourriture raffinée, pétrie de nos mains délicates, nous sommes déjà rassasiés; nous désirons de nouveau d'autres occupations, d'autres biens, je dirais presque d'autres distractions! Qui sait si dans nos moments de lassitude nous n'allons pas jusqu'à convoiter la position religieuse de ceux qui sont moins bien partagés que nous, par cela seul que cette position serait pour nous étrange? Qui sait si nous n'avons jamais soupiré après la cabane de l'Indien converti ou du Hottentot chrétien, tout en foulant les perles que l'Évangile jette ici sous nos pieds?

Tel est l'homme, ou disons plutôt tels sommes nous. Quelle misère! quelle folie! et cependant quelle indéniable vérité! Ah! si l'abondance des biens nous a rendus prodigues et insoucians, si l'amour de Dieu n'a fait que nous endurcir, et si nous ne sommes plus accessibles à la douce reconnaissance, peut-

être le serons-nous encore à la juste terreur ! Écoutez donc Jésus tonnant contre Capernaüm et Bethsaïda, car c'est à nous aussi que sous d'autres noms il pourrait dire : Malheur à vous ! Si les lumières qui ont été répandues au milieu de vous l'avaient été au milieu de Pékin ou de Constantinople, il y a longtemps que ces villes se seraient converties, couvertes d'un sac et assises sur la cendre ! Les sauvages d'O-Thaïti, les cannibales de l'Afrique s'élèveront au jour du jugement contre vous, et vous condamneront, car ils se sont repentis à la prédication de quelques rares missionnaires !

Seigneur, ouvre donc nos yeux, amollis nos cœurs, et rends-nous sensibles à tout ce que tu as fait pour nous ! Donne-nous de compter les talents que tu nous as confiés, et de rougir de honte en les voyant rouillés entre nos mains. Nous avons beaucoup reçu ; que nous nous souvenions qu'il nous sera beaucoup redemandé !

XCIX° MEDITATION.

(LISEZ LUC XII, 1 à 34.)

Dans le précédent chapitre, Jésus reproche aux Pharisiens tous leurs vices, et il leur crie à plusieurs reprises : Malheur, malheur, malheur à vous ! Aussi Scribes et Pharisiens cherchent-ils dans les paroles du Sauveur un moyen de l'accuser. Les Apôtres pouvaient s'en effrayer, et alors leur Maître, pour les prémunir contre toute crainte, leur adresse une exhortation que nous pouvons développer ainsi : « Ne soyez point hypocrites comme eux, ayez le courage de dire toute la vérité. Ne les craignez pas, ils ne peuvent, après tout, tuer que votre corps, tandis que Dieu pourrait tuer votre âme ! » Et d'ailleurs, pouvez-vous croire que Dieu vous abandonnera quand vous défendrez sa cause, « Lui qui nourrit les oiseaux de l'air et revêt les lis des champs ? »

Voilà la suite des idées par lesquelles Jésus commence ses

discours, et que nous ferons bien d'examiner de plus près, car nous aussi sommes ses disciples, chargés de dire toute la vérité; comme de notre temps aussi se trouvent des Scribes et des Pharisiens qui ne veulent pas l'entendre.

Ne semble-t-il pas d'abord étrange que les hommes puissent refuser d'entendre la vérité, quand il s'agit de religion, eux qui désirent si vivement la connaître dans toute autre science? Il en est cependant bien ainsi, et la raison en est facile à saisir : l'Évangile, avant d'être une Bonne-Nouvelle, est une dure vérité; il déclare à l'homme qu'il est méchant, et ainsi blesse son orgueil; il lui demande de changer complètement de vie, et par là contrarie sa passion. Aussi, voyez-vous qu'on peut discourir surtout dans un livre, dans un salon, sur la place publique, et trouver des auditeurs attentifs et bienveillants; mais qu'on ne peut parler de l'Évangile sans fatiguer le lecteur, chasser l'auditoire, et faire sourire le passant; si l'on insiste, on emporte, on blesse, on irrite, on se fait des ennemis, on s'attire des moqueurs; nouveaux Pharisiens qui seraient bienheureux s'ils pouvaient vous prendre en faute pour vous accuser vous-mêmes.

En face de ces hommes, quel est notre devoir? de dire à haute voix ce que Jésus nous a dit tout bas par son esprit; de crier à plein gosier ce que dans le secret nous a révélé sa Bible, enfin de placer le flambeau de l'Évangile devant ceux mêmes dont il offusque le plus vivement les yeux.

Mais, dira l'un, c'est parfaitement inutile; ce monde est plongé si profond dans l'incrédulité et le péché, que c'est perdre son temps que de lui annoncer un Christ, un Évangile qu'il a déjà mis au rang des rêveries. — C'est possible, mais ce n'est pas notre affaire; s'il plaît à Dieu de répandre sa semence par notre main, nous devons la jeter en terre, dût-elle tomber sur le grand chemin. Paul ou Apollos, semons toujours sans regarder en avant ou en arrière, mais en levant les yeux au ciel pour que Dieu donne l'accroissement.

Mais, dira peut-être un autre, ils se moqueront de moi, si je parle du ciel à des hommes tellement préoccupés de la terre; si je jette mon Évangile sur leur table de jeu ou de débauche,

je crains bien de passer à leurs yeux pour un extravagant. — C'est possible; mais mieux vaut braver la honte des hommes que la honte de Dieu, et Jésus nous dit ici même : « Qui-conque me reniera devant les hommes sera renié devant mon Père et ses anges. »

Mais, dira sans doute un troisième, si j'ose parler de l'Évangile devant cet homme qui me fournit des moyens d'existence, lorsque je sais qu'il ne l'aime pas et que je l'importune en paraissant lui donner des leçons, il finira par me chasser de sa présence, par me retirer mon gagne-pain, et j'aurais exposé mes faibles ressources sans avancer son salut. — C'est encore possible; peut-être même altérera-t-on votre santé, abrégera-t-on votre vie, et selon l'expression de Jésus, tuera-t-on votre corps; mais ce même Jésus vous rappelle qu'il en est Un qu'il faut encore plus craindre, celui qui peut envoyer l'âme immortelle dans la géhenne!

Mais enfin, diront des chrétiens, nous l'avons déjà fait; nous avons parlé du Sauveur et l'on n'a pas voulu nous entendre; quand nous avons insisté, on nous a repoussés, maltraités de toutes les manières. — C'est possible, ou plutôt c'est heureux, car Jésus vous dit : « Réjouissez-vous quand vous êtes persécutés à cause de moi; vous êtes bienheureux si les hommes disent du mal de vous, car votre récompense est grande dans le Ciel! »

Ainsi personne ne nie les difficultés que nous opposons; Jésus même les prévoit, les annonce, et nous dit cependant de parler et de crier jusque sur les toits les paroles de son Évangile. Maintenant c'est à nous de choisir entre la honte qui vient des hommes et la honte qui descendra de Dieu; entre la mort du corps et la perte de l'âme, entre la persécution des méchants sur la terre ou l'anathème du Seigneur dans les cieux.

Mais que parlons-nous de persécutions, de perte de la vie, de haine du monde? Le Dieu qui nous prépare des trônes dans le ciel nous oubliera-t-il donc, en attendant, sur la terre? ne prend-il pas soin même des petits passereaux dont cinq se

vendent deux pites? et s'il en prend soin, nous négligera-t-il, nous qui valons plus que beaucoup de passereaux? Le Dieu qui a formé l'herbe n'a-t-il pas créé notre corps? et s'il revêt le lis des champs, nous laissera-t-il sans pain et sans vêtement? Oh! gens de petite foi que nous sommes, qui croyons à un Sauveur de notre âme, et qui ne voulons pas croire à un conservateur de notre corps! Sentons donc cette folie, reconnaissons la justesse de cette accusation : notre foi n'égale pas en grosseur un grain de sénevé! et allons puiser ensuite à sa source, dans la prière, ce courage qui nous fera dire avec joie, par notre vie comme par nos paroles : Oui, il existe un Sauveur offert à tous, reçu par nous, et dont nous n'avons pas plus honte dans ce monde, à côté des incrédules, que nous n'en rougirons dans le ciel, loin des réprouvés!

C^e MEDITATION.

(LISEZ LUC XII, 32 à 59.)

Jésus est à cette heure dans un lieu où il s'était rendu pour se mettre en prière. Ses Apôtres sont auprès de lui et écoutent ses leçons; les Pharisiens et les Scribes arrivent et épient ses paroles; le peuple en grande foule vient de toutes parts, et quand ce peuple, plus curieux de ses miracles qu'intéressé par ses discours, et ces grands, plus désireux de l'accuser que de le comprendre, quand ces milliers d'hommes l'entourent, lui et ses Apôtres, Jésus dit à ceux-ci, sans doute effrayés à la vue de tant de sages et de tant de peuple : « Ne crains rien, petit trou- »
 » peau, car il a plu à votre Père de vous donner le royaume. »
 Ces encouragements, bien nécessaires sans doute pour rassurer douze pauvres pêcheurs du lac de Génésareth, hommes sans science, sans fortune, timides même, ne le sont pas moins de nos jours pour soutenir les chrétiens placés au milieu de la foule indifférente ou hostile. Étudions donc ces paroles une à une, pour en extraire le suc doux et fortifiant.

Quand nous méditons sur les magnifiques promesses de vie et de bonheur que nous fait l'Évangile, à nous qui croyons en Jésus-Christ, nous risquons parfois de nous étonner et de dire : Est-il bien possible que nous, le petit nombre, ayons été seuls choisis dans ces multitudes innombrables, et que, plus que les autres, nous soyons pardonnés et sauvés? Ne serait-ce pas une folle imagination? Dieu peut-il faire de si grandes choses pour nous si peu nombreux?

Voici la réponse : « Ne crains point petit troupeau. » Vous le voyez : Jésus nous appelle « petit troupeau; » Il savait donc que ses enfants, dans tous les siècles, seraient peu nombreux, et c'est probablement pour cela qu'il les rassure. Vous n'êtes que quelques-uns, mais n'importe! le grand nombre n'est pas un motif déterminant pour Dieu. Il ne lui en coûte pas plus de donner un ciel qu'une terre, une vie éternelle qu'une vie de quatre jours, la félicité que l'espérance; et s'il a jugé qu'il valût la peine de donner à chacun de vous la terre, le temps, la foi, pourquoi ne vaudrait-il pas la peine à ses yeux de vous donner, à tous réunis, le ciel, l'éternité et le bonheur? Sa puissance est assez vaste, son amour assez grand pour que le bien d'une seule créature soit pour lui un motif déterminant.

Mais une autre crainte s'élève quelquefois dans nos cœurs : ce n'est pas tant le petit nombre des chrétiens que la petitesse de chacun d'eux qui nous effraie. Comment, en me considérant en moi-même, moi, chétive créature, étroit de cœur, débile d'esprit, moi qui passe si vite dans le temps, sans laisser même de trace dans l'espace, comment puis-je penser que le Créateur de l'Univers me destine une place à côté de lui, parmi ses anges, sur le trône de son Fils, et veuille me remplir de son Esprit?

La réponse est toujours celle du Berger qui nous nomme son « troupeau. » Quelle distance entre l'homme qui garde un troupeau et les brebis qui le composent! Ce berger, bien que petit comparé à Dieu, est grand comparé à la brute privée de raison et de conscience; et cependant il la conduit, il l'aime, l'appelle par son nom, la soigne, la porte sur son sein! Jésus, en nous comparant à de simples brebis, et lui à leur berger, ne montre-

t-il pas ainsi qu'il a mesuré toute la distance qui nous sépare de Dieu et qu'il n'a pas voulu que cette distance nous effrayât? D'ailleurs, si nous y réfléchissons bien, n'y a-t-il pas plus de distance du néant dont nous avons été tirés à l'existence que nous avons, que de cette existence à la vie éternelle qui nous est promise? De rien que nous étions, Dieu a fait quelque chose; pourquoi sa puissance et son amour ne pourraient-ils pas, à plus forte raison, du peu que nous sommes, faire quelque chose de plus grand? Ah! regardons en arrière, et nous oserons ensuite regarder en avant!

Enfin il est encore une circonstance en nous qui pourrait contrister nos espérances : en admettant que Dieu soit assez bon et assez puissant pour nous donner l'éternelle félicité, malgré notre petit nombre de chrétiens et malgré notre petitesse personnelle, n'avons-nous pas, hélas ! un motif de craindre que ces bienveillantes intentions à notre égard n'aient été changées par nos désobéissances à sa loi naturelle ou écrite? en un mot nos péchés, nos péchés horribles et nombreux, n'ont-ils pas fermé le Ciel que Dieu nous avait ouvert?

Cette fois, oui! nous avons raison de nous affliger et de craindre, et même ce n'est qu'autant que notre affliction aura été profonde, notre crainte vive, que nous pourrons comprendre ce que Jésus va nous dire. Si donc véritablement vous tremblez à cause de vos iniquités, sachez que ce n'est pas pour vos mérites que Dieu vous donne le royaume. Jésus vous dit que c'est parce que cela « a plu à votre Père; » c'est sa volonté, son bon plaisir, cela lui plaît; voilà le seul motif de son don tout gratuit et de votre bonheur tout immérité. Comment dès lors pourriez-vous craindre? La volonté de Dieu risque-t-elle de changer? Quelqu'un peut-il s'opposer à ce qui lui plaît? et vos péchés fussent-ils rouges comme le cramoisi, ne peut-il pas, lui, les blanchir comme la neige? fussent-ils nombreux comme les grains de sable du rivage, ne peut-il, lui, les jeter au fond de la mer?

Ah! sans doute notre misère est grande, mais la miséricorde de Dieu est plus grande encore! et c'est sur elle uniquement

que repose notre espérance. Non, point de mérite en nous, mais **uniquement** son bon vouloir; voilà pourquoi nous n'avons rien à craindre et tout à attendre!

Oh! mon Dieu, mon Dieu, élargis notre cœur pour qu'il comprenne mieux ton amour. Chasses-en la crainte, mets-y la confiance, afin que, joyeux en la foi, il puisse à son tour t'aimer et t'obéir, se donner à toi et à nos frères, te rendre grâce et se sanctifier!

C1^e MEDITATION.

(LISEZ LUC XIII, 1 à 17.)

On entend chaque jour des hommes se plaindre de la fragilité et de l'incertitude de cette vie; et toutefois cette incertitude voulue par le Créateur est, à le bien prendre, un véritable bienfait. Rien n'éloigne plus de Dieu les cœurs inconvertis que la prospérité, même passagère; que serait-ce donc si cette prospérité pouvait leur être garantie pendant une longue vie? Représentez-vous une société d'hommes assurés de ne pouvoir, avant le terme fixe de cent ans, ni mourir, ni souffrir, ni jamais manquer de pain, de vêtement ou d'asile: quelle pensez-vous que serait la conduite de tels hommes à l'abri pour un siècle de tout fâcheux événement? Il me semble les voir se plonger dans les plaisirs dont les excès ne sont plus à craindre, vivre dans l'oisiveté qui n'amène plus la pauvreté, mais qui reste la mère de tous les vices; braver Dieu et la mort, qui sont encore si loin, et les plus sages renvoyer à la dernière période de leur existence toute pensée sérieuse, toute idée de conversion. Mais du moment que la misère, la souffrance, la mort peuvent nous saisir à dix, à vingt comme à cent ans, voyez comme tout change de face: l'homme ne peut tomber dans l'insouciance, sans avoir à redouter les étreintes du besoin; il ne peut se livrer aux voluptés, sans trembler sur leurs suites, et l'incertitude d'une mort, possible à toute heure, le place à toute heure en

face du jugement de Dieu. S'il porte ses regards sur la foule qui l'entoure, cette grêle de maux descendant sur ses frères de tout rang et de tout âge l'avertit qu'un de ces grêlons meurtriers tombé à ses côtés aurait bien pu tomber sur lui-même et le renverser sanglant.

Si l'incertitude de la vie et l'épreuve toujours pendante sur nos têtes ne produisent pas ces effets sur nos esprits, tel est du moins le but auquel le Seigneur les destine, et telle est aussi la sévère leçon que nous donnent les lignes sacrées que nous venons de lire. Des Galiléens, persuadés qu'ils n'ont d'autre souverain que l'Éternel et qu'ils ne doivent rien à César, se rendent au temple de Jérusalem pour offrir à Dieu leur sacrifice d'action de grâce. Durent-ils jamais se croire mieux à l'abri de tout danger ? Cependant les soldats de Pilate pénètrent dans l'enceinte, s'approchent de l'autel, massacrent ces Galiléens et mêlent leur sang au sang des taureaux offerts par eux en sacrifice. Cette nouvelle se répand dans tous les quartiers de Jérusalem, bientôt vole de bouche en bouche, et dans toutes les parties de la Judée; quelques hommes arrivent vers Jésus, lui racontent ce triste événement, lui parlent de Pilate irrité, des soldats en armes, des Galiléens gisant sur le parvis, de l'autel ensanglanté et du temple retentissant des cris du peuple en épouvante; mais ils racontent tout cela sans songer un seul instant à faire un retour sur eux-mêmes. Alors Jésus, les rappelant au véritable but de cet avertissement terrible, leur demande s'ils pensent que ces Galiléens fussent plus coupables que d'autres, plus coupables qu'eux-mêmes, et il termine en leur déclarant que tel doit être leur propre sort s'ils ne se convertissent.

Mais, comme l'intervention de Pilate dans cette tragédie pouvait empêcher les Juifs d'y voir un événement conduit par la Providence, Jésus évoque un autre souvenir. Non loin du temple de Jérusalem étaient la tour et le réservoir de Siloé; les Juifs venus pour remplir leurs devoirs religieux dans le temple, avant d'y entrer, descendaient au réservoir pour y faire les ablutions ordonnées par la loi. Un jour la tour s'ébranle, croule et ense-

velit sous ses ruines dix-huit Israélites. Ici la main de Dieu n'est-elle pas visible? et, « pensez-vous, dit Jésus à ceux qui » l'écoutent, que ces dix-huit fussent plus coupables que tous » les habitants de Jérusalem? Non, répète-t-il encore, mais, » si vous ne vous repentez, vous périrez de la même manière. »

En écoutant le récit de ces calamités publiques fait à Jésus, nous croyons entendre ceux qu'on nous a faits à nous-mêmes d'événements inattendus arrivés de nos jours. Tout à coup on nous apporte la nouvelle d'une grande catastrophe : les vents ont soufflé, et vingt navires couverts d'âmes vivantes sont descendus dans l'abîme. Une étincelle s'est élevée au milieu des ténèbres de la nuit, et une ville entière a été réduite en cendres; ses habitants, assis aujourd'hui sur des ruines, expirent de misère et de faim. La terre a tremblé, une contrée s'est entr'ouverte, et dix mille hommes ont passé en quelques secondes dans l'éternité. A ces nouvelles tout le monde s'agite, s'étonne, écoute, parle, interroge, répète; tous veulent savoir le pourquoi, le comment; combien il y a eu de morts, combien il reste de vivants; mais, hélas! presque personne ne se dit : La même terre me porte, les mêmes dangers m'entourent, un même Dieu règne sur moi et les mêmes péchés remplissent ma vie! Ecoutons, écoutons donc Jésus qui vient interrompre nos relations des malheurs survenus à nos frères, et tournons nos regards sur nous-mêmes; les vents n'ont pas soufflé pour la dernière fois, d'autres étincelles peuvent jaillir, la terre peut encore trembler, et nous, surpris, être engloutis comme nos frères déjà morts à nos côtés. Hâtons-nous donc, dans l'incertitude du jour, de faire notre paix avec Dieu, de régler nos affaires; tenons-nous prêts, veillons, et surtout, si le péché pèse sur notre conscience, allons décharger notre conscience dans le sein de Jésus; quand nous aurons reçu ce pardon certifié par le Saint-Esprit à notre cœur, quand nous pourrons dire que nous vivons selon la piété, adviennent alors les vents et la tempête, l'incendie et les flammes, nous sommes prêts à paraître, et notre mort, nouveau bienfait pour nous-mêmes,

sera peut-être, encore pour les autres un avertissement salutaire. Mais qu'en attendant, la mort des autres soit un avertissement pour nous-mêmes !

CII^e MEDITATION.

(LISEZ LUC XIII, 18 à 35.)

N'est-il pas bien étrange de voir, dans le tableau que Jésus nous présente ici du jugement dernier, des hommes venir jusque devant le tribunal de Dieu demander une récompense lorsqu'ils méritent un châtiment ? et répondre au Seigneur qui leur refuse l'entrée du ciel : « N'avons-nous pas mangé et bu en ta présence ? toi-même n'as-tu pas enseigné dans nos rues ? » Si de telles illusions sont encore possibles de l'autre côté de la tombe, combien plus devons-nous supposer qu'elles existent de ce côté, et par conséquent avec quelle triste conviction nous pouvons dire : Il se trouve sur la terre, aujourd'hui, vivant au milieu de nous, des hommes qui se croient enfants de Dieu et qui ne le sont pas ; qui s'imaginent devoir entrer dans la vie et qui vont à la mort ! Mais ici se présente une question importante : sommes-nous, ou ne sommes-nous pas du nombre de ceux qui s'abusent ainsi sur leur propre compte ? Nous croyons être sauvés, c'est bien ; jamais la pensée que nous-mêmes pourrions être condamnés ne nous vient à l'esprit ; c'est encore bien ; les véritables enfants de Dieu pensent ainsi ; ils possèdent même l'assurance de leur salut ; mais il est des hommes qui se font illusion et qui pensent de même, en sorte que cette persuasion commune ne prouve encore rien pour nous ; sommes-nous du nombre des premiers ou du nombre des seconds.

Nous avons bu et mangé en la présence du Seigneur, c'est-à-dire, pour prendre ces paroles dans leur sens le plus relevé, nous avons communiqué à sa table, de la main d'un de ses minis-

tres, à côté de chrétiens fidèles qui nous appelaient frères; nous avons écouté les paroles de Jésus, enseignées dans nos temples et dans nos maisons; nous affirmons avoir compris et goûté ces enseignements. Mais que prouve notre sincère affirmation de tout cela? Rien, car c'est précisément la réponse que font au Seigneur ceux qu'Il repousse : « Nous avons bu et mangé en ta présence; tu as enseigné dans nos rues. » Il est vrai que nous avons en notre faveur le témoignage de nos pasteurs et de nos frères, mais que valent ces témoignages quand le nôtre ne suffit pas? Si nous nous faisons illusion sur nous-mêmes, nous qui pensons nous connaître si bien, ces frères et ces pasteurs ne peuvent-ils, à plus forte raison, se tromper sur notre compte?

Il y a plus : dans un passage parallèle à celui-ci, Jésus fait répondre à ces hommes qui se sont abusés dans leurs espérances : « Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé, c'est-à-dire, n'avons-nous pas parlé, prêché en ton nom? N'avons-nous pas fait des miracles, c'est-à-dire, n'avons-nous pas instruit et converti des âmes en ton nom? » Et cependant à ces hommes aussi, le Seigneur répond : « Retirez-vous de moi. » On peut donc connaître l'Évangile, l'enseigner à d'autres, opérer même des conversions, et ne pas être finalement soi-même converti, en un mot se faire encore illusion! Oh! que cette pensée est sérieuse, effrayante! comme elle tombe d'aplomb et pèse sur la conscience coupable qui n'est pas entièrement étouffée! Que nos désirs fassent donc silence et que cette conscience seule écoute et prononce.

Tout en nous accordant à nous-mêmes qu'il est possible que nous soyons sauvés, avouons-nous qu'il se pourrait bien aussi que, sur ce point capital, nous nous fissions illusion. Ensuite, cherchons un signe indubitable auquel nous puissions reconnaître ce qu'il en est. Ce signe, Jésus le présente dans les paroles mêmes que nous venons de lire. On lui fait cette question : « N'y a-t-il que peu de gens qui soient sauvés? » Il répond : « Faites effort pour entrer par la porte étroite; » et dans le passage parallèle il ajoute : « Car la porte est étroite,

qui mène à la vie, et il y en a peu qui la trouvent ; tandis que la porte large mène à la perdition, et il en est beaucoup qui passent par elle. » Enfin, ailleurs, il résume ainsi cette pensée : « Il y en a beaucoup d'appelés et peu d'élus. »

Voilà donc le signe auquel nous jugerons sûrement si nous sommes sauvés : n'est-ce qu'au prix de beaucoup de vigilance et d'efforts que nous sommes parvenus à suivre la ligne de conduite où nous nous maintenons ? ou bien notre vie nous est-elle commode et facile ? Nous rappelons-nous avoir, à une époque de notre vie, quitté la voie naturelle que tout le monde suit pour entrer par la porte difficile de l'Évangile, et, depuis lors, marchons-nous dans un sentier étroit, sans dévier ni à droite ni à gauche, sans poser le pied sur la route spacieuse où se promène la foule ? Résumons, comme Jésus, cette pensée : vivons-nous comme un petit nombre d'hommes d'élite sur la terre, ou comme la multitude qui ne se distingue ni par le bien ni par le mal ? Si l'on faisait deux catégories dans notre ville, dans notre patrie, l'une dans laquelle on ne dût admettre que quelques noms, l'autre où l'on inscrivit la grande majorité, dans laquelle des deux prendrions-nous place ? Toute la question est là ; il s'agit de savoir si nous brillons par nos vertus sur nos alentours, comme un phare sur une montagne, ou si nous sommes confondus dans la foule des honnêtes gens qui se font illusion et que personne ne songe à distinguer de leurs voisins.

Nous seuls pouvons résoudre cette question pour nous-mêmes, car, si quelqu'un le tentait à notre place, nous penserions peut-être qu'il se trompe. C'est à nous, à nous-mêmes de prononcer !

Mais toi, Seigneur, tu le sais ; dis-le nous donc par ton Esprit ! Si nous sommes véritablement du nombre de tes enfants, augmente notre confiance, afin que nous puissions te servir avec plus de joie et plus d'amour. Mais si nous sommes encore de ceux du dehors, oh ! révèle-le-nous aussi tandis qu'il en est temps encore. Dissipe l'illusion répandue par le péché, déchire le voile tissu par l'orgueil ; que nous nous voyions tels que nous sommes, afin que, réveillés de notre fausse sécurité,

nous mesurons le danger, nous changions de route, et qu'à l'avenir nous ne marchions plus qu'appuyés sur ton bras tout-puissant.

CIII^e MEDITATION.

(LISEZ LUC XIV, 1 à 14.)

« Quand tu fais un dîner, nous dit Jésus, n'invite point tes amis, ni tes frères, ni tes parents, ni tes riches voisins, de peur qu'ils ne te convient à leur tour, et que la pareille ne te soit rendue; mais, quand tu feras un festin, convie les pauvres, les impotents, les boiteux, les aveugles, et tu seras bienheureux de ce qu'ils n'ont pas de quoi te rendre la pareille; car la pareille te sera rendue dans la résurrection des justes. »

Donner afin de recevoir, c'est de l'égoïsme; mais ce n'est pas précisément contre cette passion que Jésus s'élève ici. Sans doute, rendre un service au riche, qui pourra vous témoigner sa reconnaissance par un retour, est un plaisir; mais en accorder un au pauvre, qui ne pourra pas nous rendre la pareille, est un plaisir plus grand encore. C'est la pensée de saint Paul, qui lui-même l'attribue au Seigneur : « Il y a plus de joie à donner qu'à recevoir. »

Où, il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir, ou plutôt c'est un bonheur d'une nature toute différente : le bonheur de recevoir tient de l'avarice, celui de donner tient du dévouement; l'un est un calcul, l'autre un sentiment. Il est vrai qu'on peut recevoir d'un être bien-aimé, et recevoir alors avec joie ce qui est un don de l'amour; mais il est plus doux encore de donner à cet être. L'oubli de soi-même, si peu pratiqué, ne peut s'analyser et se faire comprendre à quiconque ne s'est jamais oublié; mais d'autres nous comprendront quand nous essaierons de dire que ce bonheur a quelque chose d'étranger à la terre, de noble, de doux, d'infini, de céleste, dirai-je, qui nous transporte hors de nous-mêmes pour nous associer aux

autres êtres, élargir notre sphère de jouissances, et l'élargir d'autant plus que nous nous oublions davantage, et que nous enserrons plus d'êtres dans notre dévouement. Le bonheur de recevoir, au contraire, quelque pur qu'il puisse être, nous ramène sur nous-mêmes; il est plus vif si vous voulez, mais aussi plus âcre; plus palpable, mais plus grossier. L'être qui recevrait toujours sans donner jamais marcherait inévitablement à l'égoïsme; celui qui donnerait toujours sans jamais recevoir, s'il lui était possible, toucherait à la souveraine félicité.

Mais, quoiqu'on puisse dire des joies qu'on éprouve à donner, on ne persuadera jamais personne, et l'homme préférera recevoir, aussi longtemps que la nature terrestre de son cœur ne sera pas changée par une influence venue du ciel. L'homme inconverti peut bien soupçonner quelque joie dans un sentiment dont, malgré sa déchéance, il conserve encore quelque souvenir; mais ces soupçons n'iront pas jusqu'à lui donner le désir, encore bien moins la force de se dévouer pour être heureux. Le chrétien seul, le chrétien racheté de ses péchés, enrichi de l'éternité, assuré de l'amour de son Dieu, désintéressé d'avance de tous les sacrifices qu'il peut faire ici-bas, peut seul mettre sa joie dans l'oubli de lui-même, dans une sollicitude constante pour ses frères. A le bien prendre, ses sacrifices n'en sont pas parce que la distinction entre lui et les autres a disparu : quand il donne, c'est une de ses mains qui verse dans l'autre; c'est un frère qui prête à un frère; le bien ne sort pas de la famille. Et d'ailleurs, il sait que, si lui-même en a besoin, son Père céleste lui rendra au centuple dès cette terre ce qu'il aura donné. On le voit : le bonheur de donner est vrai, noble et grand; mais il n'est possible que dans la foi.

Oui, il est plus doux de donner que de recevoir; et s'il en faut encore une preuve, la voici éclatante. Que fait Dieu, créateur de l'univers et auteur de l'Évangile? Il donne, donne constamment, sans jamais recevoir; il nous a donné ce monde, donné la vie, donné la santé, donné des parents, donné tout ce que nous possédons ici-bas. Et pouvons-nous penser que Dieu n'a pas su choisir pour lui la souveraine félicité? Vient-il, pour être heu-

reux, nous demander quelque bien en échange de ses dons? Ah! cette pensée seule nous ouvre l'intelligence de l'Évangile, de la bonne nouvelle du salut où tout est don, tout est grâce de la part de ce Dieu. Oui, Dieu verse à grands flots sur nos têtes le pardon de nos fautes, les dons de son Esprit, la sanctification de notre vie, la promesse du ciel, l'assurance de l'éternité; et un jour, bientôt, il nous mettra gratuitement en possession de ces dons magnifiques, jusqu'à la fin des siècles; ou plutôt, sans se lasser et sans fin, il nous donnera encore la vie, la joie, l'amour, le bonheur. Il n'attend rien de nous; il nous dit de croire, mais lui-même donne encore cette foi à quiconque la demande, et la met dans le cœur de quiconque ne la repousse pas obstinément jusqu'à la fin. Donner, toujours donner, rien que donner, sans jamais recevoir, voilà la vie de notre Dieu!

Ne voudrions-nous pas aussi participer à cette vie, goûter ce bonheur, et puiser à la source de la félicité divine? Oui, Jésus nous y appelle; il le demande lui-même: « Mon père, que tous soient un, ainsi que toi, Père, tu es en moi. » C'est à nous maintenant à dire *amen* du fond du cœur à cette prière, jusqu'à ce que Dieu l'exauce, et nous en donne, par son Esprit, le témoignage dans notre cœur.

CIV^e MEDITATION.

(LISEZ LUC XIV, 15 à 35.)

Il est de ces mots magiques qui enlèvent presque toujours les suffrages, même lorsqu'ils sont prononcés à contre-sens; tel est celui de modération. Le sage s'en sert, le paresseux en profite, le lâche s'en abrite; et sous prétexte d'être modéré, on devient infidèle et coupable. Qu'on regarde de près cet étalage de vertu, et l'on verra qu'il ne brille qu'à la faveur d'un abus de langage; on est dupe d'une expression mal employée. La modération est belle, sans doute, dans le triomphe, dans le privilège, dans la jouissance d'un bien terrestre quelconque; mais

ce mot n'a plus de sens quand il s'agit de devoir et de sainteté ; le même motif qui doit nous modérer dans le premier cas doit nous pousser à une activité toujours croissante dans le second ; il faut être modéré dans les plaisirs, précisément pour être d'autant plus actif dans l'accomplissement des devoirs, jusqu'à ce que nous arrivions à remplacer les uns par les autres et à retirer une joie de ce qui jadis nous coûtait une douleur. C'est donc se contredire dans les termes qu'on emploie que de dire qu'il faut être modéré dans le bien, aimer Dieu modérément, lui obéir modérément, se sanctifier et croire avec modération. Jésus dit tout autre chose : écoutons seulement les quelques paroles qu'il prononce à la fin de ce chapitre :

« Si quelqu'un veut venir vers moi et ne hait pas son père et »
 » sa mère, et sa femme et ses enfants, et ses frères et ses sœurs,
 » et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple. »

Prenez ces paroles dans leur esprit, et non pas à la lettre ; il restera toujours que nous devons préférer Jésus à toute notre famille et à nous-mêmes, tout abandonner, tout sacrifier plutôt que de manquer à notre amour envers lui. — Est-ce là de la modération dans l'obéissance ? Mais poursuivons.

« Et quiconque ne porte pas sa croix et ne vient pas après »
 » moi, ne peut être mon disciple. » Quand il parlait ainsi, Jésus se dirigeait sur Jérusalem pour gravir le Calvaire. Ne faisons pas, si vous voulez, de la vie chrétienne une crucifixion inévitable et constante ; toujours est-il que, d'après cet ordre, nous devons être prêts à charger notre croix, et à mourir pour Jésus, comme il est mort pour nous. — Est-ce là de la modération dans le sacrifice ? Poursuivons encore.

« Vous êtes le sel de la terre ; mais si le sel devient insipide, »
 » avec quoi le salera-t-on ? Il n'est plus propre ni pour la terre,
 » ni pour le fumier ; mais on le jette dehors. » Disciples de Jésus-Christ, notre Maître nous compare au sel qui est incorruptible et qui préserve ce qui l'entoure de la corruption ; c'est-à-dire que non-seulement nous devons devenir les êtres les plus saints de la terre, mais encore si purs, si saints, que notre exemple contraigne les autres à se sanctifier. Nous devons

différer du monde, comme le sel diffère en saveur des aliments douceâtres qu'il est destiné à conserver et à vivifier. — Je le demande encore : pour être des flambeaux sur une haute montagne, faut-il de la modération dans la sainteté ?

Non, non; une telle modération est de la lâcheté; c'est Satan, déguisé en ange de lumière, qui nous la conseille. Apprenons à découvrir les ruses cachées dans son mielleux langage. Or, voici comment d'ordinaire il nous parle : « Le mieux est l'ennemi du bien. » — Mensonge ! car Jésus répond : « Soyez parfaits » comme votre Père céleste est parfait; » saint Paul : « Tendez » à la perfection, » et saint Pierre : « Ajoutez à votre foi la vertu, » à la vertu la science, à la science la tempérance, à la tempérance la patience, à la patience la piété, à la piété l'amour » fraternel, à l'amour fraternel la charité. »

Le modéré dit : « Il ne faut pas se singulariser; il ne faut rien exagérer. » — Mensonge ! car Jésus reproche au contraire aux Pharisiens « de ne rien faire d'extraordinaire; » et l'exagération dans la piété est impossible, puisque, avant d'y atteindre, il faudrait dépasser la perfection.

Le modéré dit : « On ne peut pas toujours prier; d'ailleurs qui travaille prie. » — Mensonge ! car saint Paul dit : « Priez sans cesse. »

Le modéré dit : « Nous ne sommes pas des saints. » — Ce qui signifie : « On ne peut pas exiger de nous de vivre en saints; tandis qu'il faudrait conclure : Nous avons donc à nous sanctifier. »

Le modéré dit : « Dieu sait de quoi nous sommes faits. » — Oui, sans doute, Il le sait, et c'est pourquoi ce Dieu, connaissant notre profonde faiblesse, nous invite à demander son secours, bien loin de nous autoriser à rester faibles, ce qu'on voudrait nous faire entendre.

Le modéré dit : « Charité bien ordonnée commence par soi-même; chacun pour soi, et Dieu pour tous. » — Effroyable mensonge, qui justifie l'égoïsme au nom de la religion, et enlève à l'Évangile ce qui en fait l'essence, l'amour du prochain poussé jusqu'à l'oubli de soi-même.

Ce n'est pas toujours sous des maximes aussi grossières que se cachent la lâcheté, la faiblesse et la peur ; ces filles du mensonge savent parfois choisir un langage plus spécieux, des raisons plus subtiles, des prétextes plus habiles ; mais si celui qui les entend parler veut en même temps écouter le premier cri de sa conscience, il saura bien découvrir le piège caché sous le feuillage trompeur de cette modération.

Non, aussi longtemps que nous sommes sur cette terre, notre tâche de chrétiens sera de grandir en foi, en zèle, en sainteté jusqu'à ce que nous soyons parvenus à la stature parfaite de Jésus-Christ ; c'est par cette croissance que nous prouverons notre vie, et c'est dans ce progrès que nous trouverons nos joies ; il faut que toujours actifs, comme toujours en prière, nous puissions dire avec saint Paul : « Je ne suis pas » arrivé à la perfection ; mais je tâche d'y parvenir, oubliant » les choses qui sont derrière moi, pour marcher en avant. »

Et qu'on ne s'imagine pas que pour cela le chrétien doive entrer dans une fièvre d'activité, qui nuirait à sa sanctification, loin de la seconder. Non : mais ce que le chrétien peut et doit faire, c'est de marcher d'un pas égal, ferme et paisible dans une voie directe dont le but est la perfection. Il ne nous est pas dit que Jésus se soit hâté de parler ou d'agir une seule fois ; mais nous le voyons agir constamment, parler dans toutes les occasions, et, sans s'arrêter jamais, aller de lieu en lieu faisant du bien jusqu'à la rencontre de Golgotha !

CV^e MEDITATION.

(LISEZ LUC XV, 1 à 10.)

Elevons nos pensées à la hauteur où les porte ici Jésus ; contemplons dans un ciel infini d'innombrables créatures, heureuses de la présence de Dieu et cependant jetant encore un regard sur nous souffrant ici-bas. Tandis que ces milliers d'anges, d'archanges et de séraphins fixent ensemble leurs pensées

et leurs yeux sur un coin de notre terre, un des pauvres pécheurs qui l'habite se convertit, et aussitôt des chants d'allégresse retentissent sous la voûte des cieux. Il est sauvé ! s'écrient des millions de voix célestes, il est sauvé ! c'est un frère de plus pour nous, lui aussi partagera notre éternité et notre bonheur : qu'il vienne, qu'il vienne bientôt prendre place à son côté et répéter avec nous : gloire, gloire à Dieu !

Je le demande : cette pensée que le ciel se réjouit à la nouvelle de sa conversion, n'est-elle pas bien propre à ouvrir le cœur du pécheur repentant aux plus douces émotions et à le rendre heureux lui-même en songeant à la joie qu'il fait naître ?

Telle est en effet la merveilleuse dispensation de l'Évangile qui multiplie notre existence, en nous faisant vivre encore de la vie des autres, et qui accroît nos joies en proportion du nombre d'êtres que nous aimons et qui nous aiment. Admirable sagesse de Dieu qui, en appelant de nouveaux êtres à l'existence, non-seulement donne le bonheur à de nouvelles créatures, mais ajoute encore à la félicité de celles déjà heureuses ! La simplicité, la grandeur de cette pensée en révèle la divinité : en effet comparez-la à la pensée humaine, et vous sentirez la beauté de la première par son opposition à la seconde.

L'homme en dehors du christianisme ne jouit que de lui-même et de ce qu'il possède, en sorte que son bonheur est nécessairement borné. Dans l'Évangile, au contraire, le chrétien, par le lien de l'amour, est heureux de la félicité de milliers d'êtres, et ainsi son bonheur, répété autant de fois qu'il existe de créatures heureuses, est en quelque sorte un bonheur infini. L'homme du monde se sent frustré de ce qu'on accorde à d'autres ; le chrétien, par l'amour qu'il leur porte, jouit même des bienfaits répandus sur eux. En donnant, l'homme du monde s'appauvrit ; en donnant, le chrétien ne fait que déplacer sa richesse, il la possède encore dans le bien-être qu'elle procure à autrui.

Oui, être heureux du bonheur des autres, voilà le grand secret de la félicité chrétienne, voilà le bonheur des anges ; que

dis-je? voilà le bonheur de Dieu ! Dieu est amour, nous est-il dit; or Dieu est heureux, devons-nous nécessairement penser; c'est donc dans son amour qu'il puise son bonheur, c'est en créant sans cesse de nouveaux êtres, les douant de facultés, les comblant de bienfaits, qu'il satisfait sa nature aimante. Aussi, voyez les multitudes de créatures dont il peuple l'espace : ces armées éternelles dans les cieux ; ces générations passagères, mais toujours renouvelées sur la terre, ces myriades de mondes, sans doute habités comme le nôtre ; enfin cette vie, ces joies, ce bonheur qui pullulent dans l'espace infini. Pourquoi Dieu créerait-il sans cesse, pourquoi jetterait-il les jouissances à pleine main dans l'univers, si créer et douer n'étaient pas pour lui les plus douces occupations ?

Mais, si des anges qui se réjouissent à la conversion d'un pécheur, vous avez peine à vous élever au Dieu qui se plaît à répandre partout la vie, le mouvement et l'être, redescendez sur la terre et lisez dans un cœur d'homme chrétien ; rappelez-vous seulement ce que vous-mêmes avez éprouvé à la nouvelle inattendue qu'un malheureux pécheur, pour lequel vous aviez prié peut-être, s'est enfin converti. Cet homme vivait depuis longtemps dans le désordre, il se faisait gloire de son incrédulité. Mais tout à coup vous apprenez qu'un rayon de la grâce est tombé dans son cœur, que cet Évangile, jadis l'objet de ses moqueries, est devenu celui de sa vénération, que ses blasphèmes se sont changés en bénédictions, que le lion s'est fait petit enfant, que le débauché s'est réformé et que maintenant il marche sans honte sous la bannière du crucifié; il vous écrit, il vous parle; mais c'est un langage tout nouveau parce que lui-même est un nouvel être. Dites : votre cœur fut-il jamais plus délicieusement remué qu'à l'instant où vous parvint cette nouvelle ! fûtes-vous jamais plus heureux que par la conversion et le bonheur d'un autre ?

Eh bien ! comprenons par là la nature du bonheur qui nous attend dans le Ciel où nous avons des milliers d'anges amis qui nous connaissent aujourd'hui et que nous connaissons un jour, et tendons à ce bonheur dès ici-bas ; il est mis à notre

portée, nous pouvons le saisir : pour être heureux, aimons non pas quelques êtres privilégiés qui nous comblent de soins et d'affection; mais, comme Dieu et les anges, aimons le pécheur, l'inconnu, l'indifférent, l'idolâtre qui vivent loin de nous, et travaillons par nos prières, nos sacrifices et nos efforts, à leur conversion. Chaque pécheur ramené est un nouvel ami que nous nous faisons pour l'éternité, et qui dès ici-bas peut nous faire participer à la joie des anges et à la félicité de Dieu.

CVI^e MEDITATION.

(LISEZ LUC XV, 11 à 32.)

Il est impossible de concevoir une image de bonté, de patience, de douceur, plus parfaite que celle que Jésus nous présente ici de notre Dieu, sous le nom d'un père de famille; suivons-en les traits, l'un après l'autre, et que la contemplation de cette figure aimante contribue à faire de nous, sous l'influence de l'Esprit-Saint, des fils reconnaissants.

L'enfant prodigue demande la part du bien qui doit lui revenir. Son père, sans lui présenter d'observations qui aient valu la peine de nous être rapportées, satisfait son désir.

Ce père ignore-t-il donc les dangers que court son enfant en devenant si jeune son maître et possesseur d'une fortune? Non sans doute; mais il sait aussi qu'il est de ces vérités que l'expérience seule enseigne à la jeunesse, et qu'on perd son temps à vouloir communiquer par des paroles. Il sait que trop restreindre la liberté d'un subordonné, c'est donner à celui-ci un plus vif désir de l'élargir, et le pousser ainsi à de nouvelles fautes. Il laisse donc partir son fils, mais sans l'oublier et bien convaincu que l'adversité le persuadera mieux que tous les discours.

Mais voyez avec quelle anxiété il attend son retour! il semble qu'à chaque instant il lève les regards autour de lui, pour s'as-

surer s'il ne l'aperçoit pas déjà au loin; car, lorsque l'enfant prodigue, couvert de haillons, revient, la tête baissée, les traits amaigris, avant même qu'il ait vu ce père qu'il cherche, c'est ce père lui-même qui le découvre le premier, sent bondir son cœur, court au-devant de lui, se jette à son cou et le couvre de baisers et de larmes.

Ne croirait-on pas que ce vieillard soit le coupable qui implore son pardon? Cette condescendance ne remue-t-elle pas profondément le cœur? et conçoit-on une scène plus attendrissante que celle d'un père pleurant de joie, suspendu au cou de son fils et lui prodiguant ses caresses, avant même que ce fils ait ouvert la bouche pour témoigner son repentir?

Telle est cependant la conduite de notre Père céleste à notre égard. Nous n'avons peut-être pas encore conçu nous-mêmes une première pensée de retour, c'est lui qui la jette dans notre cœur. Quand il nous fait faire un pas à sa rencontre, c'est encore lui qui s'avance vers nous; c'est son amour qui nous attire, c'est son amour qui le pousse; des deux côtés c'est toujours lui qui nous rapproche; et quand nous consentons à ne pas résister, quand nous voulons bien ne pas fermer nos bras, ne pas repousser ses avances, il se précipite dans notre cœur, l'inonde de larmes, de joie, de son Saint-Esprit, et nous console avant que nous ayons senti l'amertume du repentir.

Combien de pères, après les premiers moments donnés à l'émotion, auraient cru devoir prendre un air sévère et faire entendre à leur enfant de justes reproches! Mais, chez le père de l'enfant prodigue, rien de semblable. Son fils lui confesse ses fautes : « J'ai péché contre le Ciel et contre toi »; et aussitôt le père semble vouloir lui épargner de nouveaux aveux; il appelle ses serviteurs, fait apporter la plus belle robe, demande un anneau d'or, ordonne un splendide repas et veut que toute la maison avec lui se réjouisse.

Quelle délicatesse dans cet amour qui efface même jusqu'au souvenir des torts d'un fils coupable et qui cherche en quelque sorte à noyer dans les joies du ciel les regrets du coupable

repentant ! « Vos péchés fussent-ils rouges comme le cramoisi, dit l'Eternel, ils seront blanchis comme la neige ; » « je les jette au profond de la mer ; » je les oublie pour ne me rappeler que mon amour ; « mon enfant, donne-moi ton cœur ; » assieds-toi à ma droite et reste éternellement heureux dans ma maison « où toute larme est essuyée, » tout souvenir pénible effacé.

Le frère aîné arrive ; il s'informe du sujet de la fête ; en l'apprenant il s'en irrite et se *montre* aussi impitoyable que son père a été miséricordieux. Encore un fils coupable qui mérite d'être censuré, lui qui ose blâmer l'auteur de ses jours ; et cependant encore un fils coupable au-devant duquel le père court lui-même ! Le vieillard sort de la maison, vient trouver l'enfant boudeur et le prie (l'entendez-vous ?), le prie d'entrer.

Ce n'est pas tout ; le fils aîné expose ses prétendus griefs ; le père, loin de répondre qu'il est le maître de ses biens, lui dit avec douceur : « Mon fils, tu es toujours avec moi et tout » ce que j'ai est à toi ; mais il fallait bien faire un festin et se » réjouir quand ton frère que voilà était mort et qu'il est res- » suscité, quand il était perdu et qu'il est retrouvé. »

Patience envers le pécheur, bon envers le chrétien, notre Dieu se montre envers tous et toujours tendre père : attendant celui qui tarde, courant au devant de celui qui revient, consolant celui qui se repent, s'expliquant et se faisant mieux comprendre de l'enfant soumis qui ne s'était pas fait encore une juste idée de son amour.

Oh ! si nous voulions enfin nous montrer les dignes fils d'un tel père ! Si nous voulions seulement ne pas repousser ses caresses, ses bienfaits, son amour, combien nous serions plus heureux ! Mais hélas ! nous sommes encore terrestres et nous avons à chaque instant besoin d'être de nouveau soulevés par la prière vers ce Dieu que nous ne devrions jamais quitter. Prions-le donc encore, et demandons-lui de nous révéler tout son amour pour nous apprendre à mieux l'aimer !

CVII^e MEDITATION.

(LISEZ LUC XVI, 1 à 18.)

Un livre tombé feuille après feuille, durant l'espace de seize siècles, de la plume de trente auteurs divers; un livre écrit dans un pays où les mœurs, le climat, les lois, tout était différent de ce qui se voit au milieu de nous; enfin, un livre terminé il y a près de deux mille ans, et rédigé en d'autres langues que celle dans laquelle nous le lisons, un tel livre doit inévitablement renfermer des difficultés pour la majorité des lecteurs; s'il y a quelque chose de surprenant, c'est que la Bible, dont nous venons de décrire les destinées, reste encore aussi accessible à toutes les intelligences; et pour nous expliquer tant de clarté après tant de causes de ténèbres, il faut nécessairement admettre l'intervention de Dieu dans la rédaction de ce Livre.

Malgré toutes ces excellentes raisons pour ne pas être surpris à la rencontre de quelques difficultés, nous avons peine à nous défendre d'un certain mouvement d'incrédulité, lorsque nous tombons sur un de ces passages qui laissent une objection dans notre esprit. Nous voudrions l'éclaircir; mais, comme nous commençons par douter, il nous devient plus obscur encore, et nos doutes se fortifient jusqu'à ce qu'enfin un rayon de l'Esprit-Saint vienne projeter sur ces lignes profondes sa vive clarté, et nous faire rougir de n'avoir pas été plus humbles.

Le fragment de chapitre que nous venons de lire présente deux exemples de ces difficultés qui peuvent arrêter un moment, et que nous examinerons pour apprendre à recevoir une autre fois, avec plus de confiance, ce que nous ne comprenons pas pleinement, de prime abord, dans la Parole de Dieu.

On s'étonne, en lisant la parabole de l'économe infidèle, que Jésus puisse nous présenter, comme modèle à suivre, un homme

qui, pour se faire des amis, commet des injustices; on s'étonne aussi que son Maître, ici représentant Dieu, après avoir censuré cet économe pour son infidélité, puisse lui donner un éloge pour ses nouvelles ruses. Est-ce donc ce que fit ce serviteur que nous devons faire? et notre Dieu est-il ce qu'était son seigneur? Voilà peut-être des objections qui se sont élevées dans l'esprit de plus d'un lecteur de cette parabole.

Si vous y voulez une réponse, remarquez que Jésus peint les hommes tels qu'ils sont, et que ce n'est pas ici la conduite morale de l'économe qu'il nous propose en exemple, mais son habileté dans la conduite des affaires. Voici sa pensée: Cette habileté que les hommes du siècle mettent à faire le mal, vous enfants de Dieu, mettez-la donc à faire le bien; ils méditent, prévoient, calculent; méditez, prévoyez, calculez comme eux; eux pour le monde, vous pour le Ciel; eux pour le péché, vous pour la sainteté; en un mot: soyez actifs et vigilants dans une autre sphère, avec un autre esprit, mais enfin, actifs et vigilants comme les enfants du siècle.

Quelques lignes plus bas une nouvelle difficulté s'élève: « Faites-vous des amis avec des richesses injustes, » nous dit le Seigneur. Qu'est-ce à dire? Jésus nous conseille-t-il donc d'acquérir des richesses par de mauvais moyens, pour acheter le Ciel? ou bien nous engage-t-il dans le même but à répandre en aumônes des biens que nous aurions déjà mal acquis? Dans les deux cas, le conseil serait étrange et bien opposé à l'esprit du reste de l'Évangile.

Mais une lecture plus attentive et un peu de réflexion conduisent bien vite à comprendre que l'expression de « richesses injustes, » mise ici en opposition avec celle de « richesses véritables, » signifie richesses fausses, mensongères, trompeuses, comme le sont les hommes injustes; c'est donc la passion de l'homme transportée à son objet qui fait dire à Jésus que la richesse est injuste, qu'elle trompe ceux qui se confient en elle. Voyez comme dès lors le passage devient clair et satisfaisant: Si vous avez été fidèles dans les richesses fausses, on vous confiera des richesses véritables; ce qui est en parfaite harmonie

avec la pensée précédente : « Celui qui est fidèle dans les petites choses, sera fidèle dans les grandes. »

Voilà comment un peu d'attention et surtout beaucoup d'humilité conduisent à mieux comprendre la Parole divine et illumine ce qui d'abord s'enveloppait d'obscurité.

Que ces exemples nous servent de leçon à l'avenir. Quand un mot, une pensée, une doctrine, nous paraissent difficiles, sachons attendre sans les juger. Disons-nous, au contraire, qu'en elles-mêmes ces choses sont vraies, mais que notre esprit trop étroit ne peut les concevoir. Attendons s'il le faut, ou cherchons ailleurs avec confiance un passage plus facile pour nous expliquer celui qui nous arrête; si l'éclaircissement de cette difficulté est utile à notre salut, ou peut avancer notre sanctification, soyons bien assurés que Dieu ne nous laissera pas sans lumière, et qu'au jour et à l'heure convenables la vérité brillera, subite et radieuse, à nos regards étonnés. Alors nous bénirons Dieu de nous l'avoir cachée d'abord, pour nous la faire mieux saisir plus tard. Plus l'obscurité première aura été profonde, plus la lumière finale sera éclatante, notre foi ravivée, notre cœur réjoui; et si nous devons quitter ce monde sans pénétrer jamais le sens de telle ou telle parole divine, disons-nous bien qu'il ne nous était pas nécessaire de le connaître sur la terre, et qu'il vaut mieux pour nous qu'il nous soit expliqué par le fait même dans les Cieux.

CVIII^e MEDITATION.

(LISEZ LUC XVI, 19 à 31.)

Dans la parabole que nous venons de lire, un pauvre meurt et monte au Ciel; un riche meurt et descend en enfer. Il est inutile sans doute de faire remarquer que ce n'est pas en raison de leur pauvreté ou de leur richesse que ces deux hommes furent ainsi traités, mais bien à cause de l'usage qu'ils en avaient fait. Le riche avait employé son or à se nourrir avec recherche

et se vêtir avec splendeur, tout en laissant Lazare dans la misère et la douleur; le pauvre avait supporté ses épreuves avec patience et résignation. Mais pourquoi Jésus ne nous présente-t-il pas aussi le pendant de ce tableau, celui d'un riche faisant un bon usage de ses biens, et d'un indigent méprisant les avertissements de Dieu? C'est que sans doute la première scène se retrouve plus habituellement dans la vie, et qu'il y a une pente naturelle de la fortune à son mauvais emploi; comme il existe un lien entre la pauvreté et les dispositions pieuses. Dans un sens, être riche est une charge, être pauvre est un soulagement; être riche porte à l'orgueil, être pauvre à l'humilité; l'or fait oublier Dieu, le besoin le fait prier; et s'il fallait choisir entre les deux extrêmes, certes un ami sage et chrétien demanderait pour nous la pauvreté comme la moins dangereuse pour notre salut et notre sanctification.

Ce souhait d'un ami pour nous est-il aussi le nôtre pour nous-mêmes? Quelqu'un a-t-il jamais désiré la pauvreté? Que dis-je? y a-t-il quelqu'un qui n'ait pas une fois convoité la richesse? Hélas! c'est le vœu de tous nos jours, l'occupation de toute notre vie. Et n'allons pas répondre que non, que nos prétentions se bornent à gagner notre pain quotidien; car j'en prends notre conscience à témoin: tous nous désirons accroître notre fortune quelle qu'elle soit déjà; tous nous faisons quelques efforts pour acquérir des ressources au delà de nos besoins, et s'il en est qui ne songent pas au superflu, c'est qu'ils sont assez occupés à chercher le nécessaire. Mais, s'il n'y avait qu'un vœu à former, soyez certain que le plus indigent accepterait, avec ses périls, la position du riche de la parabole. Pauvre aveugle! qui ne contemple dans l'avenir qu'il convoite que ces vêtements splendides, cette table abondante, cette maison commode! pauvre aveugle! qui porte ses regards jusque sur la manière dont il sera enseveli, qui voit d'avance le cortège nombreux qui l'accompagne, la pierre orgueilleuse qui doit le couvrir, et qui n'aperçoit pas au delà les tourments de l'enfer et ne pressent pas cette soif ardente qu'un abîme infranchissable sépare de la goutte d'eau fraîche!

Tel est le vœu journalier du pauvre; il soupire après la tentation qui conduit au péché. Mais le riche est-il plus sage? lui, qui se plait à narrer aux indigents les pièges de la fortune, se précautionne-t-il pour n'y pas tomber? fuit-il le luxe, la bonne chère, le superflu? Les Lazare venus affamés à sa porte s'en retournent-ils rassasiés? Ne trouve-t-on pas, au contraire, assez souvent chez nos riches chrétiens cette recherche de leurs aises qui leur semble toute simple, et que les pauvres, leurs spectateurs, jugent excessive? ce luxe de vêtements ou d'intérieur qui s'efforce de se christianiser par les objets auxquels il s'applique? cette table exquise, sous prétexte qu'il faut user des fruits de la terre que Dieu répand autour de nous, mais qui, chargée d'autres fruits, venant aussi de Dieu, moins précieux et plus abondants, aurait pu laisser tomber plus de miettes sur le pauvre?

Pauvres riches chrétiens! qui ne voient pas en eux-mêmes ce qui frappe si vivement les yeux de l'indigent, et qui se croient simples parce qu'il ont toujours été somptueux! Pauvres riches chrétiens! qui, tout en secourant plus d'un Lazare, ne songent pas que leur devoir serait d'en secourir un plus grand nombre et qu'il n'y a de limites légitimes à leur charité que celles qu'y pose leur fortune. Pauvres riches chrétiens! qui imitent le riche de la parabole, tout en prenant parti pour son Lazare!

Oh! qu'il est difficile, qu'il est dangereux de posséder la fortune! Tels sont les riches; qui sait ce que nous, pauvres, serions à leur place? Hélas! nous ne sommes pas pétris d'une autre boue; il n'est que trop probable que nous agirions comme ils agissent; et si quelqu'un de nous ose affirmer que pour son compte il ferait mieux, cette pensée présomptueuse est déjà l'indice qu'il ferait pire. Songeons plutôt à plaindre ceux que nous blâmons, à prier pour eux; surtout demandons à Dieu de nous apprendre à être contents de notre sort, à mieux apprécier la position obscure, qui nous préserve de mille tentations et nous épargne tant de péchés. Si nous sommes un jour fortunés, rappelons-nous alors ce que nous pensions jadis de ceux qui possèdent la fortune; si quelqu'un de nous l'est déjà,

qu'il remarque bien que le riche condamné par la parabole ne fut ni injuste, ni impur, ni méchant; mais que seulement il se revêtit de fin lin, et se traitait avec magnificence, tandis qu'il laissait Lazare impotent souffrir le froid et la faim, couché sur le seuil de sa porte. Qu'il remarque surtout que tous deux moururent, que dès lors les rôles furent changés, et changés pour une éternité!

CIX^e MEDITATION.

(LISEZ LUC XVII, 1 à 19.)

Dix lépreux, dont neuf sont Juifs et un seul Samaritain, se présentent à Jésus, et lui demandent de les soulager. Jésus leur dit d'aller trouver le grand-prêtre, et, chemin faisant, les dix malheureux sont guéris. Un seul s'arrête et retourne vers le Sauveur pour lui témoigner sa reconnaissance. Les autres, sans s'émouvoir ni s'étonner du bienfait qu'il ont reçu, continuent leur marche, et vont on ne sait où. Or, ce lépreux, seul reconnaissant, était précisément, nous apprend Jésus, le Samaritain, un étranger; tandis que les neuf que le Sauveur ne sait où prendre, ceux qui ne sont pas même venus pour le remercier, sont des Juifs, enfants de la maison.

Il faut que les Juifs aient eu grand besoin d'une semblable leçon, car Jésus la leur donne bien des fois. Ici, c'est un Samaritain qui, seul, revient vers ce Sauveur, que neuf Juifs oublient; là, c'est un autre enfant de Samarie qui se montre charitable envers un malheureux qu'un lévite et un grand-prêtre laissent expirant sur la route. Ailleurs, c'est une femme syro-phénicienne, ou un centenier romain, dont la foi ne trouve pas son égale dans tout Israël. Plus loin, ce sont les habitants de Sichem qui convient Jésus à rester au milieu d'eux, tandis que les Gadaréniens l'avaient prié de se retirer de leur sein, bien que, dans les deux cas, Jésus eût fait un miracle en leur faveur. Enfin, bien des fois le Sauveur déclare aux prêtres, aux scribes, aux pharisiens, tous juifs, qu'il en viendra d'Orient et d'Occi-

dent qui seront à table avec Abraham dans le Ciel, tandis que les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres de dehors; où se feront entendre les pleurs et les grincements de dents.

Cette différence dans la manière dont les Juifs d'un côté, les citoyens de Samarie, de Sidon ou de Rome de l'autre, reçoivent les bienfaits de Jésus; ce contraste entre l'ingratitude des enfants et la reconnaissance des étrangers, s'est vu de tous les temps. Ainsi nous, élevés dans un pays chrétien, enfants de chrétiens, fréquentant depuis l'enfance des écoles et des églises chrétiennes; nous, lisant la Bible, priant le vrai Dieu, nous sentons bien moins vivement combien est magnifique le salut de l'Évangile, que ne le sentent ces pauvres et ignorants sauvages dont nos missionnaires nous apprennent chaque jour la conversion. Voyez : ici, ce sont des églises désertes, des Bibles fermées; et dans l'Océanie, ce sont des églises combles, des Bibles apprises par cœur. Ici, on a peine à sacrifier à la profession du christianisme quelques habitudes mondaines, tandis qu'au sud de l'Afrique, pour recevoir le baptême, des hommes renoncent à la rapine, à la débauche, à l'anthropophagie, vices et crimes au milieu desquels ils sont nés, et qu'une longue habitude avait transformés chez eux en seconde nature. Chez nous, l'Évangile prend dans la vie une place à côté de mille autres intérêts; chez eux, l'Évangile devient la grande affaire de la vie. Ils sont heureux d'un lambeau de livre qu'on leur cède, d'une prédication qu'on leur fait entendre, d'un alphabet qu'on leur enseigne pour apprendre à épeler la Bible; et à nous, il n'est pas même venu dans la pensée que ce fussent là des bienfaits; en sorte que, si Jésus descendait aujourd'hui sur la terre, nous, chrétiens de naissance, serions dans ses discours les anciens Juifs, fiers et dédaigneux, et ces sauvages, les Samaritains, humbles et reconnaissants. Un phénomène qui revient le même, à des époques si diverses, doit tenir à des causes semblables. Cherchons donc celles qui l'amènent chez les Juifs, et nous saurons celles qui le produisent chez nous.

Les Juifs, comme peuple, avaient été l'objet de tant de bienfaits de Dieu, qu'ils avaient fini par se croire, par cela seul qu'ils

étaient Juifs, plus dignes et plus saints que les autres peuples, ou plutôt ils s'estimaient les seuls dignes et les seuls saints. Quand ils avaient dit : Nous sommes « enfants d'Abraham, » ils pensaient avoir produit un titre incontestable à la protection divine, et ils attendaient comme une rémunération ce que Dieu ne leur donnait qu'en pure grâce. Ne serait-ce pas aussi là notre cas? Ne nous semble-t-il pas que l'Évangile nous appartienne mieux qu'aux peuples étrangers auxquels nous l'envoyons? Ne croyons-nous pas être, à plus juste titre qu'eux, enfants de la maison? Ne nous considérons-nous pas, en quelque sorte, comme leurs protecteurs naturels et leurs supérieurs-nés? Que chacun s'examine et réponde en lui-même à ces questions, et voie si, par une ruse de son cœur, il n'aurait pas aussi changé un salut gratuit en une récompense méritée.

Une seconde cause de l'indifférence des Juifs à la vue des miracles et des instructions de Jésus, c'est que de tout temps ils avaient eu des prophètes et s'étaient sentis sous une protection spéciale, même dans leur dure captivité; ainsi habitués à ces bienfaits, ils ne les apprécient plus à leur juste valeur; dignes fils de leurs pères qui, fatigués même de la manne dans le désert, l'avait méprisée comme les pierres du chemin.

Hélas! nous aussi, habitués depuis des années aux doux sons de l'Évangile, nous y prenons déjà moins de plaisir. Nous sommes las d'entendre les mêmes promesses, nous nous fatiguons de la même perspective sur le Ciel. Jésus nous a sauvés; mais il y a si longtemps que nous le savons! Le Saint-Esprit nous est offert; mais on nous l'a déjà tant répété! Ennuysés des biens que nous avons reçus, nous voudrions du nouveau, et nous nous retrouvons à peu près aussi froids qu'avant d'avoir connu le Seigneur.

Oui, nous sommes rassasiés, et voilà ce qui nous empêche de sentir la saveur des biens spirituels que Dieu nous a donnés. Ah! prenons-y garde, ce mal est pire que la soif et que la faim! Celui qui se sent altéré et affamé a la ressource de demander; mais celui qui perd chaque jour le goût de la nourriture ne trouve bientôt plus de remède, et meurt de langueur.

CX^e MEDITATION.

(LISEZ LUC XVII, 20 à 37.)

Combien peu l'expérience du passé sert aux hommes du présent ! Il semble que chaque génération s'estime d'une nature supérieure à la précédente et s'imagine devoir échapper aux vicissitudes qu'elle contemple dans la vie de ses pères ; il faut que la catastrophe vienne, tombe, écrase l'homme pour le convaincre qu'il peut en être atteint ; alors il racontera son histoire en exemple à ses enfants ; ses enfants l'écouteront, n'en profiteront pas ; et ainsi jusqu'à la fin !

Adam avait sans doute plus d'une fois redit à ses fils que sa désobéissance lui avait attiré la malédiction de Dieu ; et cependant l'aîné tue le second, comme si ce Dieu vengeur n'existait plus.

Les histoires d'Adam et de Caïn, racontées de génération en génération, durent d'autant plus occuper les esprits qu'elles ouvraient les annales criminelles du genre humain ; et, toutefois, au milieu de ces récits de la désobéissance de l'homme et des châtiments du Seigneur, les peuples se plongent dans le mal, les enfants de Dieu se corrompent et s'unissent aux enfants du monde, la malice de leurs descendants couvre la terre, l'imagination de leurs pensées n'est plus que mal en tout temps, et, au milieu de ces désordres, ils s'attendent si peu à voir se renouveler la vengeance divine, qu'ils se marient, boivent et mangent paisiblement, à la voix tonnante de Noé, jusqu'au jour où le grand abîme s'ouvre et les engloutit sous les débris de leurs festins !

Le souvenir de cette nouvelle catastrophe, facilement conservé au sein de l'immobile Orient, ne peut être ignoré de la peuplade assise sur les bords de la mer Morte à l'époque d'Abraham, et cependant Sodome et Gomorrhe méconnaissent jusqu'à des envoyés célestes ; frappés d'aveuglement, ils courent encore

au crime, et ce n'est que lorsque le soufre et le feu pleuvent sur leurs têtes qu'ils se persuadent enfin que la colère de Dieu, pour être longtemps contenue, n'est pourtant pas éteinte, et qu'elle éclate comme la foudre au milieu d'un jour serein, bruyante, terrible, inattendue!

Les exemples d'Adam, de Caïn, des contemporains de Noé, des habitants de Sodome et tant d'autres sont transcrits par Moïse et les prophètes, rassemblés dans un livre, lus devant le peuple pendant deux mille ans; Jésus vient lui-même dire encore aux Pharisiens qui violent les commandements de Dieu : « Il en sera un jour du Fils de l'homme comme au temps de Noé et de Loth; il apparaîtra comme l'éclair, vu en même temps d'un bout du ciel à l'autre; » et malgré ces avertissements, les Pharisiens et les Scribes, le peuple et les prêtres se moquent de Jésus, le crucifient, persécutent les Apôtres et se livrent à leurs plaisirs, à leurs affaires, avec la plus profonde sécurité, jusqu'à ce que tout à coup ils se trouvent enveloppés dans Jérusalem, assiégés, affamés, brûlés, massacrés, et qu'il n'en reste plus qu'un petit nombre pour reconnaître qu'eux aussi pouvaient tomber sous la malédiction différée de Jéhova.

A notre tour, quel effet produit sur nous le récit de toutes ces catastrophes? il faut le dire : l'effet d'histoires si vieilles, survenues à des hommes si différents de nous, par des dispensations si exceptionnelles, que nous restons parfaitement rassurés à leur récit, et bien loin de songer que nous ayons nous-mêmes rien de semblable à craindre.

Eh bien! pour nous mieux convaincre, prenons un exemple plus près de nous, chez nos amis dans notre famille. Dans quelles circonstances la mort est-elle venue fondre sur eux? N'est-ce pas au milieu de projets restés inachevés? N'avaient-ils pas marié leur fils ou leur fille le mois précédent? N'étaient-ils pas la veille encore assis à une table, et quelques heures auparavant, debout, un travail à la main? Enfin combien de fois n'avons nous pas été surpris par la nouvelle d'une mort, ou plutôt, quand la nouvelle d'une mort ne nous a-t-elle pas surpris? Quest-ce donc qui nous rassure sur nous-mêmes?

Serait-ce parce que nous formons encore des projets, marions nos enfants, buvons et mangeons, plantons une vigne ou construisons un édifice? serait-ce parce qu'il nous reste quelques travaux à terminer ici-bas, que la mort diffèrera d'une heure de nous appeler là-haut devant le tribunal de Dieu? Inconcevable illusion! Parce que le soleil brille aujourd'hui sur nos têtes, tout aussi éclatant qu'hier, parce que le printemps fleurit tout aussi beau que l'an passé, il nous semble que nous devons infailliblement les accompagner dans leur cours! Mais le retour des jours et des saisons se continue depuis soixante siècles, et depuis lors des centaines de générations sont disparues! Nous laisserons-nous donc prendre à cette marche constante et infatigable de la nature et des affaires humaines? Ah! c'est au plus fort du courant que nous serons engloutis! Aujourd'hui comme demain, la main de Dieu seule nous supporte sur le flot de la vie; nous enfoncerons à l'instant même où il la retirera, et pour cela il ne consultera ni les saisons, ni nos affaires, ni notre âge, ni nos désirs. Tenons-nous donc prêts; veillons, les reins ceints, car le jour du Seigneur, comme un larron, vient inattendu au milieu de la nuit.

CXI^e MEDITATION.

(LISEZ LUC XVIII, 1 à 17).

Encore une de ces similitudes que nous risquons bien d'interpréter à contre-sens si, nous arrêtant aux détails qui sont à la surface, nous n'allons pas de suite à la pensée générale, qui est au fond. Ce n'est pas que la parabole du juge inique soit imparfaite; non, mais notre esprit imparfait lui-même pourrait la mal comprendre; et, si nous savons nous placer au point de vue de Jésus, c'est précisément ce qui nous faisait paraître cette similitude étrange qui nous en fera mieux sentir la justesse et la force. Résumons-la d'abord :

Un juge inique, qui ne craint ni Dieu, ni les hommes,

laisse une pauvre veuve lui demander longtemps justice sans faire droit à sa requête; mais à la fin, importuné pas ses demandes, il se décide, non par un esprit d'équité, pas même par respect humain, mais uniquement pour se débarrasser de ses importunités, à prononcer sur la cause de cette femme. De là Jésus conclut que Dieu doit nécessairement exaucer ses élus.

Si l'on prend les détails de la parabole pour les comparer aux détails du sujet qu'elle figure, on sera blessé sur chaque point du rapprochement : les élus du Seigneur seront représentés par une femme à procès; le Dieu saint deviendra un juge inique; et le principe de ses bienfaits, un désir égoïste de se défaire de nos importunités. Evidemment ce ne peut être là la pensée du Sauveur. Il faut donc nous élever plus haut et prendre la parabole dans son ensemble; alors le raisonnement du Sauveur est celui-ci : Si un homme rend la justice, à plus forte raison un Dieu la rendra-t-il; si un juge inique fait parfois des actions utiles à d'autres, combien plus le Dieu saint n'en fera-t-il pas? si le premier cède au faible motif de l'importunité, combien mieux le Seigneur ne suivra-t-il pas l'impulsion de son amour? et enfin, si un juge impitoyable a égard aux larmes d'une pauvre et faible veuve, Dieu ne tiendra-t-il aucun compte de ses nombreux et saints élus? En deux mots : si l'homme faible et méchant exauce une prière, comment le Dieu puissant et bon ne l'exaucera-t-il pas? A ce point de vue, tout change d'aspect dans la parabole : plus le juge est inique, son motif vil et la cause de la veuve mesquine, plus aussi le raisonnement prend de force pour établir qu'un Dieu bon, juste et saint, doit faire beaucoup plus et beaucoup mieux en faveur de ceux qui lui demandent la sainteté. Cette similitude revient exactement à cette autre parole si simple et si puissante de Jésus : « Quel est l'homme d'entre vous qui » donne une pierre à son fils lui demandant du pain, ou qui » lui donne un serpent quand il lui demande un poisson? Si » donc vous, tout méchants que vous êtes, savez donner de » bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père céleste » donnera-t-il de bonnes choses à ceux qui les lui demandent? »

Oui, il est impossible que Dieu n'exauce pas les bonnes prières de ses enfants : le raisonnement de Jésus le prouve avec une telle évidence qu'on n'ose pas y ajouter une pensée, et qu'en y réfléchissant on reste confondu de sa propre incrédulité à l'égard de la prière. Dieu existe-t-il, oui ou non? Entend-il, Lui, qui a fait l'oreille? Voit-il, Lui, qui a formé l'œil? A-t-il un cœur et des entrailles, Lui, qui nous en a donné à nous-mêmes? et s'il a eu la puissance de nous créer, n'aura-t-il pas celle de nous soutenir? S'il nous accorde chaque jour les biens temporels qui peuvent nous exposer contre son désir à la tentation, nous refusera-t-il les biens spirituels qui nous sanctifieront selon sa volonté? Non, ces raisons sont si claires, si simples, que nous n'avons pas le courage d'insister. Toutefois, écoutez :

On raconte qu'un enfant, malade depuis de longues années, s'était obstiné à taire ses souffrances, bien que son père l'eût engagé souvent à venir, au besoin, chercher auprès de lui des remèdes appropriés à chacun de ses maux. Mais un jour le fils, vaincu par la violence de la douleur, se décide à recourir à la bonté de l'auteur de ses jours; il le fait appeler près de sa couche, lui dépeint ses douleurs et le supplie d'avoir pitié de lui. Alors le tendre père lui présente une coupe, l'enfant boit et tombe mort! La coupe contenait du poison!

Cette histoire vous semble-t-elle vraisemblable? Non, elle est absurde! elle est impossible! La croire, c'est calomnier la nature humaine, et surtout méconnaître le cœur d'un père! Eh bien! en dire autant de Dieu, soutenir que notre Père céleste n'exauce pas et même trompe ses enfants qui le supplient, ce n'est pas une calomnie, c'est un blasphème, c'est une monstruosité!

Non, non, ce n'est pas Dieu qui refuse d'exaucer ceux qui le prient; c'est nous qui ne voulons pas le prier, parce que nous n'avons pas de confiance en notre Créateur, ou plutôt parce que nous ne désirons pas véritablement les biens spirituels qu'il veut nous donner. Oh! si son ciel était plein d'or et d'argent, et qu'il eût promis à nos prières de verser ces

trésors sur nos têtes, nous aurions bien déjà essayé de ces prières, et une fois repoussés, nous serions bien revenus à la charge ! Mais non ; c'est le Saint-Esprit que Dieu nous offre, c'est le Saint-Esprit que nous ne demandons guère et que nous désirons encore moins : est-il donc étonnant que nous ne l'obtenions pas ?

CXII^e MEDITATION.

(LISEZ LUC XVIII, 18 à 43.)

Jésus, se dirigeant sur la Ville sainte, dit à plusieurs reprises à ses Apôtres : « Nous montons à Jérusalem, et toutes » les choses écrites par les prophètes, touchant le Fils de » l'homme, vont être accomplies. Car il sera livré aux Gentils, » on se moquera de lui, il sera outragé, et on lui crachera au » visage. Après qu'ils l'auront fouetté, ils le feront mourir, et » le troisième jour il ressuscitera. »

Ces paroles ne sont-elles pas aussi claires qu'on peut le désirer ? et cependant, nous dit l'Évangéliste, « les Apôtres n'enten- » dirent rien à tout cela ; ce discours leur était si obscur, qu'ils » ne comprenaient point ce que Jésus leur disait. »

Ce que nous ne comprenons point, nous, aujourd'hui, c'est que les Apôtres n'aient pas alors compris Jésus ! Son langage est si simple, ses déclarations si positives, et elles ont été déjà si souvent répétées ! Ces disciples ont vu d'ailleurs tant de fois les Pharisiens tendre des pièges à leur Maître pour le faire mourir, que cette animosité des Juifs devrait cependant bien être une explication suffisante de ces prédictions elles-mêmes, déjà si faciles à comprendre ! Mais non ; loin de prévoir la mort prochaine de Jésus, les Douze se préoccupent de son règne dans ce monde et de la place qu'ils occuperont, eux, auprès de son trône. Qui donc peut boucher ainsi leur intelligence ? Hélas ! c'est le préjugé, l'opinion bien arrêtée d'avance qu'il ne doit pas en être ainsi. Simon-Pierre et son frère, les deux fils de

Zébédée, Matthieu le péager et leurs collègues, avant d'être Apôtres, avaient été de simples Israélites; ils avaient dès leur enfance entendu dire, dans la synagogue et au foyer domestique, qu'un Messie glorieux viendrait délivrer leur nation, conquérir le monde et régner avec eux sur l'univers. Pour les Apôtres, Jésus est le Messie devant réaliser ces grandes espérances de prospérité matérielle; ce Messie même a beau leur dire qu'il n'en sera pas ainsi, que son règne n'est pas de ce monde, qu'eux-mêmes seront persécutés, que lui s'en va mourir; rien, rien ne peut ouvrir leurs yeux; ils veulent absolument que leur Maître soit un roi terrestre, puissant et glorieux; et contre cette opinion bien arrêtée viennent tomber inintelligibles, comme contre une oreille d'airain, toutes les explications du Sauveur. — Tel est l'aveuglement produit par le stupide préjugé!

Mais rappelons-nous les effets de ce préjugé, dont nous avons été nous-mêmes les témoins. Il nous est arrivé, peut-être, d'exposer nos vues sur l'Évangile, ou sur tout autre sujet, à des hommes obstinément attachés aux principes qu'ils s'étaient formés ou qu'ils avaient reçus dans leur enfance, et qui, en tout cas, différaient des nôtres. Mais nous avons parlé en vain, et nous sommes restés tout étonnés de leur incapacité pour saisir nos doctrines, et confondus de l'absurdité de celles qu'ils nous ont eux-mêmes exposées. D'où vient tout cela? Peut-être d'une seule opinion erronée, acceptée sans examen depuis longtemps, et qui fausse depuis lors tout ce qu'on présente... à leur esprit, allais-je dire. Mais pourquoi ne dirai-je pas au nôtre? Nous croyons nos voisins sous l'empire du préjugé; eux de même nous croient sous l'empire du préjugé; l'erreur est d'un côté, la vérité de l'autre; mais duquel? Eh! pourquoi donc ne nous ferions-nous pas la question que nous voudrions qu'ils se fissent eux-mêmes?

Oui, voilà ce que chacun de nous devrait se dire: c'est que lui, lui-même, est peut-être sous l'influence de quelque faux principe qui obscurcit son intelligence et l'empêche de saisir de nouvelles vérités. Rappelons-nous, en effet, ce qui nous arrive, par exemple, quelquefois en ouvrant la Bible à une page

que nous avons déjà lue. Notre pensée devance nos yeux et nos lèvres; nous n'avons pas encore parcouru le passage, que son sens, ou plutôt le sens que nous lui attribuons, est déjà présent à notre esprit; en sorte que ce ne sont pas les mots placés sous nos yeux qui nous donnent l'intelligence de ce que nous lisons, mais c'est notre interprétation arrêtée d'avance qui s'impose à la Bible. Combien de pages ainsi lues et relues à l'ombre de nos préjugés, sans lumière, sans joie, sans saveur, et qui nous auraient éclairés et réjouis, si nous avions voulu en écouter les paroles avec l'oreille attentive et le cœur humble du jeune élève qui vient à l'école de Jésus pour être instruit, et non pour réciter une orgueilleuse leçon !

Ce qui est vrai de la lecture de la Bible est encore vrai de l'audition d'un discours chrétien ou d'un entretien entre frères. C'est toujours notre esprit prévenu qui écoute : il choisit telle pensée, non parce qu'elle est vraie, mais parce qu'elle est conforme aux siennes; il en repousse telle autre, non parce qu'elle est fausse, mais parce qu'elle blesse sa manière de sentir. Comment s'instruire en s'écoutant soi-même ? C'est impossible.

Oh ! avec quelle profonde sagesse Jésus nous dit dans ce même chapitre : « que le royaume de Dieu n'est ouvert qu'à ceux qui le reçoivent comme de petits enfants, » à ceux qui se sentent vides de science, qui sont exempts de préjugés et surtout humbles de cœur !

Ne nous contentons donc pas de nous lamenter contre le préjugé en général; mais cherchons-le là précisément où nous le supposons le moins, où nos frères l'aperçoivent si bien; là enfin où nous en recevons le plus grand dommage, c'est-à-dire en nous-mêmes ! Il est de l'essence du caractère chrétien de se défier de son propre jugement, d'avoir meilleure opinion des autres que de soi-même, et surtout de sentir son propre néant intellectuel et moral devant Dieu. En nous tenant en garde contre nos propres idées, nous ne perdrons jamais grand'chose, et nous pourrons beaucoup gagner, car nous aurons rendu notre intelligence plus accessible à l'instruction que Dieu veut nous donner par sa bonne Parole et son Saint-Esprit.

CXIII^e MEDITATION.

(LISEZ LUC XIX, 1 à 27.)

Comment s'opère une conversion ? Telle est la question que bien des hommes se sont adressée, soit qu'ils aient douté de sa réalité chez les autres, soit qu'ils aient désiré pour eux sa réalisation. Or, l'histoire de Zachée va leur répondre.

L'existence de cet homme se partage en deux périodes bien distinctes : la première, où, chef des péagers, il s'enrichit par des exactions et des rapines, et où, comme tout péager, il mène une mauvaise vie. C'est le témoignage que ses concitoyens lui rendent, et que lui-même accepte par son silence en face de ses accusateurs et par ses aveux en présence de Jésus. Tel est Zachée jusqu'au jour où le Sauveur entre dans Jéricho.

La seconde partie de sa vie est tout autre : Zachée recherche Jésus, le reçoit dans sa maison, est prêt à distribuer aux pauvres la moitié de ses grands biens, et à restituer au quadruple tout ce dont il a pu jadis s'emparer injustement ; c'est ce que confirme Jésus en déclarant Zachée un digne fils d'Abraham et un élu de Dieu.

Entre ces deux époques si différentes de la vie d'un même homme, que s'est-il passé ? Jésus a appelé Zachée, est entré dans sa maison et lui a déclaré qu'il était sauvé. C'est tout. Mais aussitôt, cet appel du Maître et ce salut donné par Jésus font naître dans le cœur du pécheur une joie féconde en bonnes œuvres. Zachée n'a pas plus tôt entendu la voix du Seigneur, qu'il s'élançe du haut de ce sycomore où la simple curiosité l'avait fait monter, et court plein d'allégresse mettre sa demeure à la disposition de son Sauveur. S'il vient annoncer à Jésus son intention de consacrer la moitié de sa fortune à soulager les indigents et le reste à réparer ses injustices, ce n'est pas vanterie de sa part : car Jésus, Fils de Dieu, connaît trop bien le cœur humain pour s'y tromper, et Jésus lui donne

un éloge. Non, mais c'est chez un pécheur pardonné le besoin d'exprimer sa reconnaissance, de manifester sa joie, de témoigner son amour. Tout en deux mots : Jésus déclare à Zachée qu'il est sauvé; dès lors Zachée, heureux, exprime son bonheur en répandant des bienfaits sur ses frères; sa joie produit sa charité.

Voilà donc comment s'accomplit la conversion du chrétien : Jésus soulage sa conscience du poids de ses péchés; il lui donne, non pas l'espoir, mais l'assurance d'une éternelle félicité, et cela à l'instant même : « Aujourd'hui, » dit-il aux Pharisiens en parlant de Zachée, « *aujourd'hui* le salut est » entré dans cette maison; » et cette simple mais profonde assurance de pardon fait tressaillir le cœur, le bouleverse, le convertit; d'un homme, elle fait un chrétien; d'un pécheur, elle fait un saint, sous la bénédiction du Saint-Esprit.

Remarquez bien que les nouveaux sentiments et la nouvelle conduite de Zachée n'existent pas avant l'entrée du salut éternel dans sa maison, car c'est à son sujet que Jésus dit qu'il est venu chercher « ce qui était perdu. » C'est donc dans son état de perdition que le Sauveur a pris cet homme, et ce n'est qu'après avoir été tiré de l'abîme, après avoir été sauvé, que Zachée, jadis pécheur, peut donner une nouvelle direction à son existence; remarquez que c'est avec Jésus que ce salut est entré chez le chef des péagers, et que ce n'est que lorsque le Sauveur est déjà son hôte, que Zachée prend la résolution de changer de vie.

Eh! comment pourrait-il en être autrement? Comment le pécheur de goût et d'habitude aurait-il trouvé en lui-même le désir ou la force de se réformer, quand il était le plus profondément enraciné dans ses vices? Alors, ami de l'argent et du plaisir, comment aurait-il pu se sentir porté vers un Dieu saint et juste, qui lui demanderait compte de son passé sans rien lui promettre pour son avenir? Non; mais du moment où Jésus lui donne le pardon, lui donne la vie éternelle, se donne lui-même pour lui assurer le salut, dès lors comment aussi Zachée resterait-il froid en face de si grands témoignages d'amour?

Telle est donc la voie qui conduit à la conversion : cette voie est ouverte, non par nous, mais par Jésus; son but, le salut, est atteint, non par nos œuvres, mais par la grâce du Seigneur, et ce n'est que lorsque cette grâce nous est assurée qu'elle féconde en nous de saintes dispositions, et produit des œuvres abondantes; ce n'est donc que lorsque nous aurons reçu complet et gratuit le salut de Christ, que notre cœur sera régénéré.

On comprend maintenant quelle est l'erreur de ces hommes, chrétiens encore faibles, si du moins ils sont déjà chrétiens, qui tombent dans le découragement, et doutent de leur salut, parce que leur vie n'est pas assez pure, leur zèle assez ardent, leur amour pour Dieu et pour les hommes assez vivant et dévoué : ils veulent voir les fruits avant d'avoir planté l'arbre, atteindre la sainteté avant d'avoir reçu l'élan du salut. Sans doute l'erreur ne serait pas moins grande si l'on prétendait croire sans aimer; et Jésus répondrait alors : « On connaît l'arbre à son fruit. » Mais nous ne parlons pas ici pour des hypocrites, qui nient par leur vie la foi qu'ils affirment par leurs lèvres; nous parlons pour des hommes qui, droits et sincères, ont cependant le tort d'attendre pour croire à leur salut d'avoir sanctifié leur vie. Non, non, chers frères, croyez d'abord que vous êtes sauvés; sauvés par la foi, sauvés par grâce, réjouissez-vous de ce don inestimable, et quand vous saurez que « rien au monde ne peut vous séparer de l'amour que Dieu vous a témoigné en Jésus-Christ, » alors vous saurez que votre salut acquis ne peut plus se perdre; lorsque vous verrez par la foi les trônes que Dieu vous a dressés d'avance pour l'éternité, alors une nouvelle perspective s'ouvrira devant vos yeux, réjouira votre cœur, ennoblira vos pensées et peuplera votre vie d'actions pures, saintes et dévouées, car le salut était entré déjà dans sa maison, quand Zachée conçut sa première pensée de justice, d'amour et de sainteté.

CXIV^e MEDITATION.

(LISEZ LUC XIX, 28 à 48.)

Jamais un plus beau triomphe ne fut décerné à Jésus que celui dont l'entoure la foule de ses disciples et du peuple à sa dernière entrée à Jérusalem. Une monture lui est envoyée, les habitants de la Ville sainte viennent à sa rencontre; les uns détachent des rameaux de palmiers, et en jonchent la route, les autres étendent leurs vêtements sur son passage, et tous crient : « Gloire, gloire au Fils de David; gloire, gloire à Celui qui vient au nom du Seigneur! » A peine a-t-il traversé la porte que la ville s'émeut; les uns demandent : Qui arrive, pourquoi ces cris, cet enthousiasme, cette marche triomphale? Les autres répondent : c'est Jésus le Prophète; et cette parole répétée de bouche en bouche par des milliers d'Israélites, venus de tous les points de la Judée à Jérusalem avec l'espérance d'y voir le Sauveur, cette parole excite une allégresse générale; la foule afflue de toutes parts; la foule accompagne Jésus au temple, les marchands obéissent à ses ordres, le peuple écoute ses enseignements, les enfants chantent ses louanges, et les Pharisiens eux-mêmes restent confondus en présence d'un succès qui rongé leur cœur d'envie.

Ne semble-t-il pas que Jésus approche d'un triomphe final, que le vœu populaire va vaincre enfin ses puissants ennemis et mettre entre ses mains la double autorité du Grand-Prêtre et du monarque? Et cependant Jésus touche à Golgotha! Un traître se trouve, de faux témoins s'élèvent, un jugement se prononce, et Jésus passe de la monture du prophète à la croix de l'esclave!

Image frappante de la vie du chrétien, où l'abaissement n'est jamais plus prochain qu'au milieu de l'exaltation la plus haute et même la plus pure!

Examinez votre propre histoire : n'est-il pas vrai que, lorsque vous étiez heureux dans un sentiment de communion avec Dieu,

lorsque la charité vous était devenue facile et la prière douce ; lorsque vous vous sentiez comme porté sur les ailes du Saint-Esprit, et que vous pensiez devoir être aisément maintenu dans cet état de béatitude, vous avez tout à coup glissé, vous êtes tombé dans un piège inaperçu et vous êtes trouvé, à votre grande surprise, livré au doute et au péché? N'est-il pas vrai qu'au sein d'une prospérité temporelle, lorsque vous ne songiez qu'à bénir Dieu pour vous et pour les vôtres, et ne formiez plus aucun désir, pas même celui de conserver une félicité qui vous paraissait trop bien assise pour être jamais ébranlée, n'est-il pas vrai que c'est dans ce moment de profonde sécurité qu'est venu fondre sur vous le trait d'adversité le plus imprévu et le plus acéré? Oui, vos souvenirs ont déjà répondu. Eh bien! consolez-vous : vous n'avez fait que renouveler l'expérience de votre Maître; et sachez qu'il vous en reste encore une à répéter après lui. La voici.

Jésus est pris, jugé, condamné, mis à mort et scellé sous une pierre. Tout espoir s'est évanoui dans le cœur de ses amis. Les saintes femmes viennent le troisième jour pour embaumer son corps ; ses Apôtres, craignant les Juifs, vont cacher leurs larmes dans une chambre haute, lorsque sa résurrection, non moins inattendue que sa mort, vient tout changer de face. Jésus est ressuscité ! ce nouveau cri vole de bouche en bouche, et répand partout une joie d'autant plus vive qu'elle était inespérée. Pierre et Jean courent précipitamment au sépulcre et admirent ; les Disciples d'Emmaüs sentent brûler leurs cœurs, les femmes sont dans le ravissement, et répètent à l'envi qu'elles ont vu Jésus ressuscité. Mais cette fois le triomphe est définitif et la joie ne risque plus de se transformer en pleurs.

Maintenant les Apôtres revenant sur le passé, se rappelant les paroles de Jésus, s'expliquant les prophéties de Moïse et d'Esaië, les Apôtres comprennent que la mort de la croix n'était pas pour Jésus un supplice honteux, mais un pas de plus dans une marche triomphale commencée sur la terre, poursuivie à travers le sépulcre, pour aboutir aux cieux.

Et c'est là ce que nous-mêmes avons besoin d'apprendre. Si

nous sommes enfants de Dieu, nous n'avons plus rien à craindre; les revers qui pourront nous être dispensés ne sont que des voies détournées, mais qui, finalement, doivent conduire au triomphe. La douleur n'est plus un châtiment, mais une épreuve pour nous purifier; une chute même devient une expérience qui nous préservera d'une nouvelle chute à l'avenir. Tous les maux concourent aux succès de celui qui aime le Seigneur, et si Dieu jette sur son passage maladies, humiliations, pauvreté, pertes d'amis, de parents, de fortune, ce n'est pas pour déchirer ses pieds, mais pour les fortifier, que Dieu sème ainsi d'écueils la voie étroite du chrétien.

Courage donc dans l'affliction, mais aussi humilité dans le triomphe. Dans les deux cas nous sommes également près d'un changement d'état. La chute nous menace, si nous sommes prospères; le triomphe nous attend, si nous sommes éprouvés. Tenons-nous, sans inquiétude et sans orgueil, constamment sous la main de notre Dieu, acceptant tout, comme venant de lui; et tout, comme arrivant pour notre plus grand bien. Nous seuls pourrions entraver ses miséricordieux projets à notre égard par notre impatience ou notre orgueil: que notre activité se borne donc à chercher et accepter sa volonté.

Et n'en avons-nous pas déjà fait l'expérience? n'avons-nous pas été bien des fois tout à coup retirés de l'angoisse, comme tout à l'heure nous nous rappelions y avoir été subitement plongés? Notre délivrance ne nous a-t-elle pas semblé miraculeuse, et à son heure même n'avons-nous pas vu, à travers le nuage des événements, une clarté partir du Ciel et nous montrer en quelque sorte la main de notre Dieu? Avec notre danger s'est évanoui le souvenir de la vision; mais revienne l'épreuve, et reviendra le secours, car notre Dieu est le même hier et aujourd'hui. Reposons-nous avec confiance sur le sein d'un Père qui n'a pas de plus grande sollicitude que celle que lui inspirent ses enfants.

CXV^e MEDITATION.

(LISEZ LUC, XX, 1 à 26.)

Pour apprécier toute la sagesse de la réponse de Jésus à ceux qui viennent lui demander si l'on doit, oui ou non, payer le tribut à César, il faut connaître quel est le piège que ces hommes lui tendent. La Judée est sous une domination étrangère que le peuple juif supporte avec une impatience d'autant plus grande qu'il attend chaque jour un Messie conquérant qui le délivre, et qu'une partie de ce peuple croit déjà voir ce Messie en Jésus. Mais, en même temps, le César qui réside à Rome, a placé en Palestine un gouverneur pour le représenter et faire respecter ses droits et son autorité. Voici donc maintenant en quoi consiste le piège que les Pharisiens tendent au Seigneur, en lui faisant poser une question insidieuse : Si Jésus, pensent-ils, répond qu'il faut payer le tribut, il sanctionnera par là l'autorité étrangère que le peuple déteste, et ainsi lui-même tombera sous le coup de cette haine ; alors nous pourrions l'arrêter sans craindre une émeute populaire. S'il déclare que, au contraire, le tribut ne doit pas être payé à l'empereur romain, nous l'accuserons devant le gouverneur, représentant du monarque, d'avoir poussé le peuple à refuser l'impôt, et même d'avoir songé à s'emparer du pouvoir suprême. Dans les deux cas, il se sera fait un puissant ennemi : le peuple juif, ou le gouverneur romain que dès lors nous aurons en aide pour le faire mourir.

On le voit, les Pharisiens sont adroits ; mais Jésus est encore plus prudent. Il demande à voir un denier qu'il place sous les yeux de tous, il oblige ses ennemis à dire eux-mêmes que l'image et l'inscription empreintes sur cette monnaie, acceptée par la Judée, sont de César, et alors, après avoir ainsi contraint ses adversaires à lui fournir son argument, il ne lui reste qu'à tirer cette conclusion : « Rendez à César ce qui appartient à

» César ; » et pour mettre à sa pensée la restriction qui le justifiera auprès du peuple juif, sans le rendre coupable aux yeux du gouverneur romain, il ajoute : « Et à Dieu ce qui appartient » à Dieu. » Ainsi les agents provocateurs eurent la bouche fermée, et le peuple redoubla d'admiration.

Mais, en répondant avec une prudence qui confond ses ennemis, Jésus nous donne en même temps dans cette parabole un enseignement qui mérite d'être étudié.

En y faisant bien attention, on voit que la réponse du Sauveur est en quelque sorte un refus de résoudre la question politique qu'on lui adresse ; car on lui a demandé un oui ou un non ; mais Lui donne en quelque sorte l'un et l'autre, à la faveur d'une distinction. De là résulte pour nous une leçon : c'est que le disciple de Jésus, ses ministres surtout, doivent se tenir éloignés, en tant qu'ouvriers dans la vigne du Sauveur, de toute intervention dans les intérêts matériels des familles ou des peuples. Ils ont mieux à faire que cela ; leur œuvre spirituelle risquerait d'y perdre son désintéressement, ou du moins son éclat. Aussi Jésus avait-il déjà répondu, dans une autre occasion, à celui qui le priaît de partager entre lui et son frère un héritage : « O homme ! qui m'a établi pour être juge ou faire des partages ? »

Mais, si Jésus refuse de répondre à la question qu'on lui pose, il en résout une autre : il distingue entre les droits de César et les droits de Dieu, il les sépare pour les placer dans deux sphères qui n'ont rien de commun. N'y a-t-il pas là un enseignement susceptible, sans doute, d'être diversement interprété, mais dont finalement le sens incontestable est la distinction entre les affaires de l'État et celles de l'Église ? Sans trancher ici une aussi vaste question, rappelons-nous, toutefois, la direction dans laquelle Jésus place ici nos esprits.

Mais la leçon la plus touchante que renferment ces paroles est celle du désintéressement de Jésus. Pour que les Grands lui aient posé cette question, il faut bien qu'il y ait eu quelques chances pour lui de se faire accepter, s'il l'eût désiré, comme roi par la nation ; si Jésus eût été un ambitieux, il eût certai-

nement aperçu ces chances, et même se les fût probablement exagérées, lui qui en était l'objet. Mais non, Jésus referme lui-même la voie qu'on lui ouvre vers le trône, comme jadis, au désert, il avait refusé d'être proclamé roi par cinq mille hommes, et comme plus tard nous l'entendrons dire : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Sans doute, nous ne sommes pas surpris de cette absence complète d'ambition, car nous regardons Jésus comme le Fils de Dieu ; mais combien doivent en être étonnés ceux qui ne le considèrent encore que comme un homme ! Ne devraient-ils pas apprendre à reconnaître un être divin dans celui qui n'a pas eu même la plus noble des faiblesses humaines, l'ambition ? Aussi, cette sage réponse de Jésus nous rappelle-t-elle ces paroles d'autres espions envoyés par les mêmes Pharisiens : « Jamais homme ne parla comme cet homme, » et nous fait-elle ajouter nous-mêmes : Jamais homme n'agit, ni ne pensa comme cet homme ; c'est pourquoi, c'est un Dieu.

CXVI^e MEDITATION.

(LISEZ LUQ XX, 27 à 47.)

Habitué que nous sommes à exiger de l'homme, orateur faillible, de longs discours et des preuves surabondantes, avant d'admettre ses assertions, nous sommes parfois entraînés, oubliant la différence des deux autorités, à user de la même exigence envers l'infaillible Parole de Dieu. En chaire, par exemple, le prédicateur doit nous apporter passage sur passage pour nous convaincre de l'orthodoxie de sa doctrine. Dans nos conversations religieuses, nous dirons volontiers à celui qui nous cite une parole biblique, qu'un seul verset ne suffit pas. Dans nos propres lectures de l'Écriture-Sainte, lorsqu'une déclaration claire, forte, mais nouvelle pour nous, se présente, nous hésitons à en tenir compte et préférons l'oublier que de renoncer à notre préjugé. Dans ces diverses occasions, nous demandons, pour nous rendre à l'opinion contraire,

qu'on nous accable de citations, comme si chacune d'elles venait ajouter un nouveau poids dans le plateau de la balance qui doit enlever dans l'autre notre tenace conviction.

Il y a là quelque chose de respectable : le désir d'être éclairé d'une lumière abondante et vive; mais il s'y trouve aussi un tort et un danger. En effet, quand Dieu a parlé une seule fois, sa parole ne doit-elle pas être tenue pour aussi ferme que s'il l'avait vingt fois répétée? Si, par exemple, Noé avait exigé que Dieu vint lui renouveler l'ordre de construire l'arche, si Lot avait attendu que le Seigneur lui mandat de nouveaux anges, Lot et Noé n'eussent-ils pas infailliblement péri? Tout ce que nous pouvons donc raisonnablement demander, c'est qu'un enseignement soit clair et non qu'il soit réitéré. Quand Dieu a parlé, sa promesse ou sa menace est plus forte que celle que tout un peuple d'hommes aurait successivement répétée. Les malédictions prononcées une seule fois par les Léuites, au nom de l'Éternel, sur le mont Hébal, se sont accomplies jusqu'au dernier iota, tandis que l'amen redit par des milliers d'Israélites au pied de la colline fut des milliers de fois violé.

Aussi, voyez de quelle autorité est pour Jésus une seule déclaration des Saintes-Écritures : « L'Éternel a dit, je suis le » Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; or, l'Éternel n'est pas » le Dieu des morts, mais des vivants. »

Quelqu'un de nous eût-il jamais songé à chercher dans cette citation une preuve de la résurrection des morts? et s'il avait cru l'y trouver, se fût-il contenté d'elle seule? Non sans doute. Et cependant c'est ce que fait Jésus. C'est que le Fils de Dieu accorde à cette parole une autorité sans limite, comme ailleurs pour tout raisonnement il se borne à dire : « Il est écrit. »

Quelques lignes plus bas, nous trouvons un second exemple de cette autorité décisive donnée à une simple et unique déclaration, même à une déclaration indirecte de la Parole de Dieu. Jésus veut prouver aux Juifs que le Messie ne doit pas être un homme comme ils le pensent, mais bien le Fils de Dieu. Pour cela il ne fait pas de longs discours, il n'emprunte pas un argument à chacun des prophètes; mais il rappelle un

seul mot du Psalmiste : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur, assieds-toi à ma droite; » et à cette courte citation il ajoute ce court raisonnement : « Si donc David appelle le Messie son Seigneur, comment est-il son fils? »

Voilà l'autorité, voilà le respect, voilà la force qu'il faut laisser à la Sainte-Écriture, si nous voulons qu'elle ait enfin quelque empire sur nous; mais si nous contestons avec chacune de ses pages, si nous affaiblissons chacun de ses mots, si nous noyons dans les flots de flasques commentaires sa sève vivifiante, comment voulons-nous qu'elle nous nourrisse, nous redresse, nous fasse porter des fruits? c'est impossible, et c'est parce que nous assimilons la Parole de Dieu à la parole de l'homme, qu'elle nous laisse calmes alors qu'elle devrait nous faire trembler de crainte ou tressaillir de joie.

Supposez qu'à l'instant même la voûte du ciel s'entrouvre sur nos têtes et qu'une voix nous fasse entendre ces paroles : « Fils des hommes, il y a une résurrection, et de ces deux choses l'une doit infailliblement vous arriver : vous monterez dans le Ciel avec les anges, ou descendrez dans l'abîme vers Satan: » croyez-vous que cette parole ne fût pas suffisante pour bouleverser tout votre être et changer toute votre vie? Et cependant cette pensée a été vingt fois exprimée par Jésus Sauveur; elle revient sous mille formes dans cette Bible, inspirée de Dieu; pourquoi donc cela ne nous suffit-il pas? Pourquoi nous faut-il tant de répétitions, tant d'exhortations? Oh! mon Dieu, quelle n'est pas notre incrédulité, si tout un volume de tes déclarations n'est pas un témoignage assez puissant pour nous convaincre! Ah! si tu eusses été plus avare de tes dons, peut-être en eussions-nous été moins dédaigneux! Comme l'enfant gâté, nous gaspillons le pain de ta Parole, trop abondant dans ta maison; nous le méprisons parce que tu le places à nos côtés, dans nos mains et jusque sur nos lèvres! Pardonne, Seigneur, pardonne et ouvre nos yeux sur notre folle ingratitude, comme sur ta sainte prodigalité! Fais-nous apprécier ta Parole, et que désormais elle soit une lampe à nos pieds, un cordial pour notre cœur et un appui pour nos espérances jusque dans l'Éternité!

CXVII^e MEDITATION.

(LISEZ LUC XXI, 1 à 19.)

Pour l'homme impartial qui médite sur l'établissement si rapide du christianisme par douze Apôtres ignorants et pauvres, c'est-à-dire sur la plus gigantesque des entreprises accomplie par le plus faible des instruments, chaque jour s'élève, de la contemplation de ce fait merveilleux, un nouveau sujet d'admiration. Sous quelque face qu'il étudie ce phénomène, quelque supposition qu'il admette, toujours jaillit la même, la seule explication possible : ce triomphe final du christianisme ne s'explique que par l'intervention de Dieu.

La nation juive en général et les Apôtres de Jésus-Christ en particulier s'attendaient, nous l'avons déjà dit, à voir paraître un Messie conquérant qui donnât à Israël la domination de l'Univers. Dans l'entretien même que nous venons de lire les disciples adressent à leur Maître une question qui nous les montre encore préoccupés de ce règne prochain de Jésus sur la terre. « Quels seront les signes de ton avènement ? » disent-ils à Jésus dans l'Évangile selon saint Matthieu.

Ainsi donc jusqu'à la veille de la mort du Sauveur, jusqu'au moment de leur propre dispersion, les Apôtres s'attendent à un triomphe temporel qui les place autour du trône du Seigneur venant dans sa gloire.

A ces brillantes espérances, comment répond Jésus ? Par des prédictions de ruine pour Jérusalem, de persécution pour les chrétiens, et de mort violente pour ses Apôtres ; guerre, famine, peste, destruction de fond en comble : voilà pour la ville sainte. Vous serez haïs de tous, livrés par vos parents, mis en prison, traînés devant les tribunaux, mis à mort : voilà pour ses disciples. Et tandis que les Apôtres si ambitieux écoutent ces prédictions, subissent les maux qu'elles dénoncent, et meurent en martyrs, le christianisme étend chaque jour ses triomphes !

Comment s'expliquer ce phénomène extraordinaire ? Les Apôtres, après avoir longtemps prêché l'Évangile, pouvaient-ils se faire illusion sur le résultat final, espérer encore des honneurs, des richesses, du pouvoir, après une longue et pénible lutte ? Non, car leur Maître leur avait clairement prédit le contraire et promis la persécution et le dernier supplice. Ces Apôtres, à leur point de départ, étaient-ils de leur nature des hommes assez spirituels, assez détachés du monde pour accepter volontiers une vie de tourments dans l'espoir d'une éternité bienheureuse ? Non, car nous venons de les voir profondément enracinés dans le terrain du préjugé qui faisait attendre à Israël un règne temporel et glorieux. Hommes terrestres, s'il en fut jamais, comment donc ont-ils été tout à coup amenés à se contenter de promesses célestes ? Hommes timides et faibles, comment sont-ils subitement transformés en courageux confesseurs et en martyrs dévoués ? et finalement comment leur cause s'est-elle élevée au milieu des instruments d'oppression qui en auraient brisé, anéanti tant d'autres ? L'homme impartial a déjà répondu : la force de Dieu s'accomplissait dans leur infirmité ; vases de terre, ces hommes portaient, en eux, un trésor, le Saint-Esprit qui parlait par leur bouche pour gagner les cœurs, qui faisait des prodiges par leurs mains pour convaincre les esprits ; et plus ces Apôtres étaient naturellement faibles et charnels, mieux la présence de l'Esprit divin se trahit dans leur œuvre.

Oh ! bénissons Dieu d'avoir ainsi mis en évidence la vérité de sa sainte religion et placé notre foi sur une aussi ferme base. Nous pouvons dire de notre esprit ce que Jean disait de ses yeux et de ses mains : il a vu et touché le rocher de notre salut !

Mais cet Esprit divin, agissant sur les Apôtres et leur faisant supporter patiemment les plus rudes épreuves, nous a-t-il nous-mêmes rendus capables de quelque chose de semblable ? Si Jésus nous annonçait à nous, pour demain, la haine de tous les hommes, la trahison de nos parents, la poursuite des tribunaux, les ténèbres des cachots et la mort du martyr, sentons-nous à cette heure en nous, une énergie suffisante pour affronter alors tant de douleurs ? Non, mille fois non ; ces dangers où il va de

nos aises, de notre santé, de notre vie, tout cela nous semble d'un autre temps; tout cela nous paraît beau chez les autres, mais impossible chez nous; et si Dieu voulait nous soumettre à l'épreuve, lui seul sait si nous y résisterions !

Qu'en faut-il conclure ? Que l'Esprit de Dieu a perdu sa force chez les chrétiens de nos jours ? Non, les persécutions supportées au loin par nos frères récemment amenés à la foi, le martyr accepté par nos missionnaires et même la vie de dévouement de quelques chrétiens au milieu de nous, sont là pour démontrer que l'Esprit de Dieu est le même hier, aujourd'hui et éternellement; si nous avons pu le croire un moment dégénéré, c'est que nous n'avons pas voulu ouvrir les yeux sur notre propre compte et reconnaître que notre manque d'énergie vient de l'absence en nous de l'Esprit-Saint qui la donne; et si nous n'avons pas reçu cet Esprit, c'est que nous ne l'avons pas demandé. Sans doute nous n'en avons pas besoin pour supporter aujourd'hui des persécutions qui paraissent bien éloignées de nous, mais nous serait-il inutile pour sanctifier notre vie, activer notre zèle et faire de chacun de nous, sinon un apôtre martyr, mais du moins un disciple dévoué, pour répandre l'Évangile autour de nous ? Ne nous endormons donc pas dans une fausse sécurité, appelons l'Esprit de Dieu; qu'il nous ranime, nous fasse vivre, nous transforme, comme il a ranimé, vivifié et transformé les premiers disciples de Jésus-Christ.

CXVIII^e MEDITATION.

(LISEZ LUC XXI, 20 à 38.)

Au milieu de sa prédiction relative aux Juifs et à la ruine de leur ville, Jésus dit : « Ils tomberont sous le tranchant de l'épée ; » ils seront menés captifs parmi tous les peuples ; Jérusalem » sera foulée par les nations jusqu'à ce que les temps des nations soient accomplis. » Suivons maintenant, l'histoire à la main, l'accomplissement de chacun des détails de cette prophétie.

« Ils tomberont sous le tranchant de l'épée, » dit d'abord Jésus-Christ. Or, quarante ans plus tard, l'empereur romain fit la guerre aux Juifs, les poursuivit dans leurs bourgs, assiégea leur capitale, dont il incendia le temple, affama les habitants et détruisit par le glaive les malheureux restes échappés à la peste ou au fer de leurs propres concitoyens. Ce n'est pas la Bible, ce ne sont pas des auteurs chrétiens qui racontent ces faits et constatent ainsi l'exactitude de la prédiction de Jésus-Christ : c'est Josèphe, historien juif, ennemi des chrétiens ; ce sont des auteurs païens vivant à Rome ou en Asie ; et c'est de la bouche même de ses adversaires que le christianisme reçoit la confirmation de sa vérité.

« Ils seront menés captifs, » ajoute le Sauveur. Moïse avait donné sur ce point des détails qui méritent d'être notés : « L'Éternel te fera retourner sur des vaisseaux en Égypte, pour » faire le chemin dont je t'ai dit : il ne t'arrivera plus de le voir, » et vous vous vendrez là pour être esclaves, et il n'y aura per- » sonne qui vous achète. » Or, l'histoire rapporte que, pendant cette guerre d'extermination qui eut lieu deux mille ans après cette prédiction de Moïse, quatre-vingt-dix mille Juifs furent conduits par mer en Égypte, pour y être vendus comme esclaves ; mais que ne trouvant pas assez d'acheteurs, en raison de leur grand nombre, une partie de cette multitude y mourut de misère et de faim. Quelle précision dans l'accomplissement ! « Sur des vaisseaux, » avait dit Moïse ; « par mer, » raconte l'histoire ; — « esclaves en Égypte, qu'ils ne devaient plus revoir, » dit la prédiction ; oui, « esclaves en Égypte, » où ils périrent en arrivant, répond l'événement ; — « où il n'y aura personne qui vous achète, » annonce le Deutéronome ; « où ils ne trouvèrent pas d'acheteur, » déclare l'historien. Mais reprenons la prédiction même de Jésus-Christ.

« Emmenés dans toutes les nations, » dit le Sauveur. C'est en effet sur tous les points de la terre que les Juifs furent dispersés, et qu'ils le sont encore aujourd'hui, en sorte que l'accomplissement de la prophétie, commencé il y a dix-huit siècles, se poursuit de nos jours et sous nos yeux.

« Jérusalem sera foulée par les nations. » C'est en effet par des nations étrangères au christianisme que Jérusalem a, depuis lors, été habitée et possédée. Romains, Grecs, Arabes, Turcs, l'ont tour à tour soumise à leur domination; et toute la chrétienté conjurée a fait de vains efforts pour garder le berceau de sa foi et la tombe de son Dieu.

« Jusqu'à ce que les temps des nations soient accomplis, » dit enfin le Sauveur. Ce dernier trait de la prophétie est encore à réaliser dans l'histoire; mais les événements contemporains semblent déjà le préparer. Cette déclaration, que les nations doivent fouler Jérusalem, jusqu'à ce que leurs temps soient accomplis, bien comprise, signifie que les nations posséderont Jérusalem jusqu'au rétablissement des Juifs dans leur ancienne patrie. Or, c'est ce qu'on peut présager en voyant d'un côté les Turcs demeurer encore possesseurs de cette ville, et de l'autre les restes d'Israël s'agiter déjà, et rêver leur retour dans la Terre-Sainte. Ici des Juifs, toujours Juifs, se dirigent plus nombreux que jamais vers Jérusalem. Là, des enfants d'Abraham convertis à l'Évangile restent toutefois unis entre eux et séparés des autres chrétiens, comme s'ils attendaient le jour fixé pour rentrer, en masse et comme nation, dans la terre une seconde fois promise. De toutes parts les puissances chrétiennes allègent le joug de ces malheureux et même les traitent à l'égal de leurs autres sujets. Tout présage un retour prochain par une voie encore mystérieuse, mais assez courte pour qu'on puisse dire que les nations ont foulé Jérusalem jusqu'à l'époque où les Juifs y seront rétablis.

Je le demande, est-il possible de fixer son attention sur tous les détails de cette prophétie minutieusement vérifiés par l'histoire, sans être frappé d'admiration? Peut-on, après un tel examen, ne pas se sentir ébranlé si l'on est incrédule, et rempli de joie si l'on croit déjà? Et cependant ce n'est là que l'examen d'un seul verset; que serait-ce donc si nous avions le temps et l'espace pour superposer tous les points des prédictions de Christ, de Moïse, d'Ésaïe et de tous les autres prophètes, relatives à la nation juive, sur les points correspondants de l'his-

toire de ce peuple ? Quel faisceau de lumières tomberait alors dans notre esprit, et comme cette étude serait largement récompensée !

Etudions donc Moïse et les Prophètes ; car si Jésus a dit qu'un mort ressuscité ne persuaderait pas mieux que leur lecture, ce n'est pas que le miracle d'une résurrection ne puisse convaincre ; c'est, au contraire, que Moïse et les Prophètes bien examinés présentent au lecteur attentif des prodiges tout aussi éclatants que celui d'une résurrection.

Oui, lisons la prophétie pour fortifier notre foi, et nous conduire à l'intelligence des événements qui se préparent ; mais faisons cette étude avec humilité et avec prière ; que ce soit l'Esprit de Dieu qui nous remplisse de sa sagesse, et non notre propre esprit qui s'enfle de notre propre science, et alors ce que nous apprendrons ne restera pas à l'état de connaissance spéculative, mais se transformera en activité et sainteté de vie.

CXIX^e MEDITATION.

(LISEZ LUC XXII, 1 à 34.)

Dans le récit que nous venons de lire, nous voyons trois forces solliciter le cœur de l'homme : Satan d'abord, qui entre dans le cœur de Judas et demande à cribler les Apôtres ; Dieu que Jésus prie et qui relève Simon Pierre ; enfin l'homme veillant sur lui-même, puisque Jésus ordonne à son disciple, quand il sera converti, de raffermir ses frères. Ainsi Dieu, notre volonté et Satan concourent ensemble à donner une direction à notre vie. Mais comment ces trois actions se coordonnent-elles ? Si deux êtres puissants et distincts de nous nous poussent l'un à droite, l'autre à gauche, en quoi consiste notre part d'action ? et quelle est notre responsabilité ? Telles sont les questions qui s'élèvent sur ce sujet ; questions difficiles, sans doute, si nous voulons construire une théorie satisfaisante de tous points pour l'esprit, mais faciles, au contraire,

si nous nous contentons de lumières suffisantes pour la pratique. Ne disons qu'un mot de la première pour laisser plus d'espace à la seconde.

Que Dieu d'un côté, et que Satan, de l'autre, sollicitent notre cœur, l'un au bien, l'autre au mal, c'est ce que dit et redit la Parole de vérité; ensuite, que nous soyons appelés à jouer un rôle actif dans ce drame sérieux et terrible qui se passe en nous, c'est ce que prouvent mille exhortations de la même Parole. Mais quel est ce rôle pour nous? voilà toute la question. Or, nous croyons qu'il consiste à résister au malin esprit et à laisser agir l'Esprit-Saint.

Uniquement frappés de cette pensée, que Satan nous pousse au mal, peut-être pourrions-nous dire que nous sommes irresponsables des fautes qu'une puissance occulte nous fait commettre. Mais notre objection tombe dès que l'Évangile nous impose le devoir de résister. En vain dirions-nous qu'on nous a appelés et séduits, Dieu nous dirait toujours que nous avons répondu à ces appels, cédé à ces tentations, et qu'ainsi nous sommes complices et coupables comme la sentinelle qui permet à l'ennemi d'entrer dans la forteresse, dans la pensée de partager avec lui le butin.

D'un autre côté, si nous laissons l'Esprit de Dieu agir sur nous, il nous sanctifie; mais remarquons-le bien, sans que nous puissions pour cela nous attribuer le mérite de cette sanctification, car c'est Dieu lui-même qui la met en nous. Si, au contraire, nous repoussons cette action de l'Esprit, c'est par un effet de notre volonté propre, et nous devenons encore coupables et dignes de condamnation. Toujours donc notre responsabilité reparait dans le bien par nous combattu, comme dans le mal par nous accepté.

Ainsi se concilie cette triple action, qui d'abord paraît difficile à comprendre: Satan pousse au mal, Dieu au bien, et l'homme a pour tâche de résister au premier et de céder au second. Ainsi chacun a sa part, sans dénier la part des autres.

Mais, supposez qu'un chrétien ne se soit jamais avisé de chercher une explication théorique de ces difficultés, sera-t-il

pour cela arrêté dans la pratique? Non, grâce à Dieu. Sans s'inquiéter de concilier les prétendues oppositions que l'homme voit dans la Parole divine, lui saura prendre dans cette Parole une arme appropriée à chaque combat. Quand il se sentira faible, il se rappellera cette promesse : « Tout ce que vous » demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera. » Quand il se verra tenté, il se souviendra de cette exhortation : « Résistez au diable, et il s'enfuira de vous. » Si jamais quelqu'un songeait à dire qu'il ne peut résister à la puissance de Satan, sa conscience lui rappellerait cette déclaration : « Chacun est tenté quand il est attiré et amorcé par sa propre convoitise. » Dans la pratique, plus de difficultés; mais la prière et la vigilance marchant de front, s'appuyant l'une l'autre, et produisant le courage et l'humilité.

Judas l'Ischariot tomba sous les coups du démon; mais il sentit si bien sa coupable participation, que, par une restitution, il voulut effacer son crime, et qu'il n'eut recours au suicide que pour échapper au sentiment du désespoir. Pierre sentit si bien, après la résurrection de son Maître, que l'amour pour Jésus, rallumé dans son cœur, n'était pas sa propre œuvre, que, trois fois interrogé s'il aimait le Sauveur, ce ne fut qu'en baissant la tête avec tristesse qu'il répondit : « Seigneur, tu » connais toutes choses, et tu sais que je t'aime. »

Et nous-mêmes, ne nous sentons-nous pas repris dans notre conscience après avoir cédé à l'impulsion violente vers le mal qui nous vient du dehors? Quand nous sommes de bonne foi avec nous-mêmes, ne reconnaissons-nous pas la participation de Satan, en même temps que nous confessons notre complicité? D'un autre côté, quand nous avons eu la première pensée d'une bonne action, n'avons-nous pas eu la conscience qu'elle nous était inspirée? Ne l'avons-nous pas sentie se glisser dans notre cœur, nous tomber dans l'esprit sans que nous sachions d'où, ni comment? Et en réalisant cette bonne pensée, ne nous sommes-nous pas encore sentis soutenus de telle sorte, que nous faisons avec joie ce qui, dans un autre moment, nous eût été impossible?

Avouons donc ces deux actions étrangères sur notre pauvre cœur; luttons contre l'une, laissons agir l'autre; ne nous excusons pas d'avoir cédé à la première, et ne soyons pas fiers d'avoir agi sous la seconde; car, encore une fois, quand nous faisons le mal, nous sommes complices de Satan; quand nous faisons le bien, c'est Dieu qui le fait en nous. Mais réjouissons-nous en pensant que la victoire finale nous appartient. Ne craignez point, nous dit Jésus, « j'ai vaincu le monde; » et notre ennemi doit être bientôt lié dans des chaînes d'éternité.

CXX^e MEDITATION.

(LISEZ LUC XXII, 35 à 71.)

Si le spectacle d'une vie dévouée est doux à contempler, il l'est bien plus encore quand l'être qui se dévoue est lui-même malheureux et souffrant. Qu'une mère riche et en santé consacre toutes ses pensées à sa jeune famille, votre cœur en sera réjoui; mais que cette mère, malade et pauvre, se prive le jour de nourriture, la nuit de repos pour ajouter au bien-être de son enfant, et vous sentirez couler sur votre joue des larmes d'attendrissement et d'admiration.

Telle est la vie de Jésus pendant ses derniers jours. Lorsqu'au commencement de son ministère, encore sans ennemis et sans entrave, il convoquait le peuple sur la montagne pour l'instruire, dans le désert pour le nourrir par un miracle, dans ses villes pour guérir ses malades; lorsqu'il allait ainsi, libre et admiré de tous, de lieu en lieu, faisant du bien, vous étiez déjà captivés par cette charité sans borne; mais à cette heure où la faveur populaire s'est enfuie, où ses Apôtres se dispersent, où Judas le trahit, où le sanhédrin délibère, où les soldats prennent leurs armes pour conduire l'accusé de Caïphe à Pilate, de Pilate à Golgotha; dans ce moment où Jésus semble succomber à sa propre douleur, où des grumaux de sang coulent de son corps courbé en prière, venez voir ce martyr s'ou-

bliant lui-même et priant pour ses disciples ! Son cœur est plein d'amertume à la pensée de la coupe qui se prépare pour lui, et cependant il se relève et interrompt sa prière pour aller exhorter ses Apôtres. Toutefois, comme les Douze sont ses amis, on comprend encore que, Maître dévoué, il se perde lui-même de vue pour songer à eux ; mais, un instant plus tard, voyez le même Jésus s'occuper avec amour et compassion d'un misérable traître. Judas s'approche, le baise pour le désigner à ses bourreaux, et Jésus, sa victime, pour le rappeler à sa conscience comme pour essayer encore sur lui l'effet de sa tendre charité, lui dit : « Mon ami, que veux-tu ? Judas, tu me trahis donc par un baiser ! »

Des mains du déicide, Jésus tombe dans celles de ses satellites ; un de ses disciples, n'écoutant que son zèle inconsidéré, frappe de l'épée un serviteur du Grand-Prêtre, et Jésus, loin d'applaudir à son défenseur, s'occupe encore de guérir l'esclave venu pour le saisir. Il adresse quelques mots à cette troupe, non pour en obtenir son élargissement, mais pour la faire rentrer en elle-même et lui donner une dernière leçon. Il leur révèle que leur œuvre est celle de Satan, afin qu'un jour, plus calmes et repentants, ils puissent se rappeler ces paroles, et trouver alors le salut dans Celui qu'ils insultent et maltraitent aujourd'hui.

Jésus arrive devant ses juges. Les soldats l'accablent d'injures, les prêtres de questions, les valets de crachats et de soufflets ; on pourrait le croire tout absorbé dans sa propre souffrance, mais non, il pense à son bouillant Apôtre, il l'entend le renier pour la troisième fois, et, loin de se plaindre, il se retourne lentement, lui jette un tendre et long regard, et ramène ainsi le parjure au repentir.

Oh ! quel admirable dévouement ! Abandonné de ses amis, entouré de bourreaux, à quelques heures de la mort, Jésus s'oublie pour ses disciples et pour ses ennemis, exhorte les uns, instruit les autres, prie pour tous, et quand la dernière goutte de son sang tombe expiatoire sur la terre, son dernier soupir monte en prière vers les Cieux.

Et nous, ses disciples, nous, ses imitateurs, quand est-ce que nous nous dépensons pour nos frères? Est-ce dans la santé et dans la maladie? dans la prospérité et dans l'adversité? Hélas! le contraste est si grand entre nous et notre Maître, que faire un tel rapprochement paraît une dérision! Nous aimons le bien, oui; nous le faisons parfois, c'est encore vrai. Mais remarquez comme pour l'accomplir nous prenons nos aises; pour peu qu'il nous gêne, nous le renvoyons au lendemain, nous en abrégeons la tâche. Nous commençons par parler de tout ce que nous ferions si nous étions dans de meilleures circonstances; ensuite nous justifions la faiblesse de nos dons par l'exiguité de nos ressources; et enfin nous renvoyons le dévouement à l'époque ou nos moyens se seront accrus. Nous accorderions bien un secours à ce pauvre; mais, après tout, ne sommes-nous pas pauvres aussi, et ne faut-il pas d'abord songer à soi? Nous irions bien visiter et consoler ce malade; mais le soin de notre propre santé n'exige-t-il pas lui-même que nous restions à la maison? A ceux qui se plaignent de leurs épreuves, nous répondons en nous plaignant des nôtres; nous ne voulons pas les comprendre, et s'ils nous y forcent, nous disons au devoir clairement reconnu ce que Félix disait à Paul : « Pour le moment va-t'en, une autre fois je te rappellerai. »

Oh! Jésus, qu'il est aisé d'admirer ta vie! qu'il est difficile de l'imiter! Nous t'aimons jusqu'à pleurer à l'ouïe de ta Parole, mais non pas jusqu'à obéir à tes ordres; nous sommes tes disciples, ici, paisibles, quand un devoir immédiat et pénible ne nous appelle pas. Nous ne le serons peut-être plus dans une heure, quand l'œuvre à faire sera sous nos yeux. Seigneur, pardonne; Seigneur, aie pitié; Seigneur, donne-nous des forces et que nous apprenions enfin par ton exemple à nous dévouer dans la santé comme dans la maladie, dans la prospérité comme dans l'infortune, et s'il le faut, à nous dévouer, comme toi, jusqu'à la mort!

CXXI MEDITATION.

(LISEZ LUC XXIII, 1 à 26.)

Des hommes qui n'ont accepté la révélation qu'après avoir abaissé ses doctrines au niveau de leur superficielle intelligence ont fait de la mort du Sauveur, que l'Évangile nous présente comme l'expiation volontaire et libre de nos péchés, un simple martyre. S'il en est ainsi, la mort de Christ est donc un supplice accepté, et non un supplice cherché; or, c'est précisément le contraire que démontre à chaque pas le récit que nous venons de lire.

Après avoir plusieurs fois parlé de la nécessité de ses souffrances et de sa mort, Jésus se dirige sur Jérusalem, non pas conduit par ses Apôtres qui marchent attristés derrière lui, non pas entraîné par les Pharisiens et les Grands-Prêtres qui redoutent son arrivée au milieu d'un peuple son admirateur; mais il se dirige sur Jérusalem volontairement, pour venir mourir à Golgotha. Si Jésus ne sacrifie pas sa vie à l'impérieuse obligation d'effacer nos péchés, pourquoi donc courir ainsi au devant d'un supplice qu'il peut éviter? Si cette mort volontaire n'est pas une expiation, elle n'est pas mieux un martyre, c'est un suicide coupable devant Dieu.

Suivons Jésus pas à pas, depuis l'heure où il s'est volontairement livré aux soldats qui, frappés d'épouvante, n'osent pas le saisir, et venons avec lui devant le sanhédrin. Là, de faux témoins sont cherchés et trouvés; mais, comme ils se contredisent, ils sont écartés. Alors le Grand-Prêtre interroge Jésus, espérant tirer de ses paroles un motif de condamnation. Que Jésus se borne à garder un prudent silence, comme il l'a fait d'autres fois devant les scribes lui tendant des pièges, et Jésus est sauvé; car les armes légales manquent dès lors à ses juges pour le frapper. Mais non; à cette question insidieuse: « Es-tu le Fils de Dieu? » le Sauveur réplique: « Je le suis. »

Pourquoi donc parler devant le Grand-Prêtre qui mendie un prétexte à sa sentence, et se taire devant de faux témoins, ses accusateurs, si ce n'est parce que Jésus cherche encore la mort qui devait nous sauver ?

Conduit devant Pilate, Jésus reste muet, quand celui-ci lui fait des questions inspirées par le désir de lui conserver la vie ; mais lorsque le gouverneur lui dit : « Es-tu le Roi des Juifs, » seule prétention qui pût donner une apparence de culpabilité à un accusé devant le représentant de César, Jésus répond : « Tu le dis. » Or, remarquez que les Juifs l'accusent précisément d'usurper la souveraine autorité de l'Empereur, de pousser le peuple à refuser le tribut, et qu'ainsi se prétendre roi des Juifs, c'est venir à l'appui de l'accusation et demander sa sentence de mort.

Du tribunal de Pilate, Jésus se rend au palais d'Hérode, depuis longtemps désireux de le voir. Si Jésus est simplement un envoyé de Dieu, et non pas l'Agneau qui doit nécessairement « être immolé pour ôter les péchés du monde, » quel sera son devoir devant ce monarque et sa cour ? D'opérer des prodiges qui puissent le convertir, ou du moins de prononcer quelques paroles d'exhortation ou de menace ; de lui parler comme à ses disciples, ou comme aux Phariséens ; mais enfin de parler à Hérode, élu ou réprouvé, à Hérode qui l'interroge avec instance et dont la faveur peut lui sauver la vie. Au lieu de cela Jésus garde un silence profond, obstiné, dirais-je, si je ne savais qu'il veut la mort et la demande en quelque sorte à ses juges, comme à ses bourreaux.

Cette conduite si différente de celle qu'aurait dû tenir le juste défendant sa vie pour la consacrer à ses frères et à son Dieu, ne prouve-t-elle pas jusqu'à la dernière évidence que Jésus, comme il le dit lui-même, « devait mourir, » selon les prophéties, afin que « son sang répandu fût en rémission des péchés à plusieurs ? »

Une dernière réflexion achèvera d'éclaircir notre pensée. Dans les premiers siècles du christianisme, les martyrs furent nombreux ; l'histoire nous apprend même, que parmi ces cou-

rageux confesseurs qui aimaient mieux être jetés aux bêtes que de renier leur foi, il s'en trouva d'assez téméraires pour aller au-devant de cette mort violente, afin d'être plus tôt mis en possession de la gloire du Ciel. Or, je le demande, une telle conduite n'a-t-elle pas quelque chose de blâmable? Sans doute, et la postérité en a jugé ainsi. Eh bien! si la mort de Jésus n'est qu'un simple martyr, sa conduite est également répréhensible, car il a cherché, désiré, demandé le supplice qu'il pouvait et devait éviter; sa mort n'est ni si belle, ni si pure que celle d'un Étienne ou d'un Paul qui ont disputé leur vie à leurs bourreaux autant qu'ils l'ont pu, afin d'être plus longtemps utiles à leurs frères.

Mais, pourquoi poursuivre aussi longtemps une supposition qui se réfute elle-même? Seigneur, tu sais que nous ne l'avons admise un seul instant que pour la repousser ensuite. Oui, nous croyons que ta mort nous était nécessaire; que c'est « par tes meurtrissures, que nous avons la guérison; » que tu es « l'Agneau immolé qui ôtes les péchés du monde » et que, si tu restes brebis muette, c'est par dévouement pour nous. Oh! sois-en béni, Sauveur, sois-en béni! Ton sacrifice nous procure la paix de l'âme, nous décharge de nos péchés, nous ouvre le Ciel, nous le donne et nous y porte pour une éternité. Aussi, maintenant, Seigneur Jésus, rachetés à un si grand prix, nous voulons vivre et mourir pour toi qui as vécu et qui es mort pour nous.

CXXII^e MEDITATION.

(LISEZ LUC XXVIII, 27 à 56.)

Au brigand converti qui lui demande de se souvenir de lui quand il viendra dans son règne, Jésus répond : « Aujourd'hui » (remarque bien ce mot), *aujourd'hui* tu seras dans le paradis dis avec moi. »

Comme cette parole dut adoucir les souffrances de ce mal-

heureux ! Il croit en Jésus ; et Jésus lui promet le paradis, non pas à la résurrection des corps, non pas dans un siècle, non pas dans un an ; mais le jour même, le jour qui déjà touche au soir ; dans une heure peut-être il va fermer les yeux sur cette terre, et ce ne sera que pour les ouvrir dans les cieux ! Aujourd'hui ! aujourd'hui ! Oh ! comme cette parole dut agréablement retentir à l'oreille de cet infortuné !

Mais il n'est pas le seul à qui cette parole ait été adressée ; cette promesse de Jésus, faite à un pécheur pardonné, nous révèle le sort de tous les élus qui l'ont suivi. Eux aussi, au jour de leur mort, ont pu se dire : Aujourd'hui je serai dans le paradis ; mes douleurs sont cuisantes, ma séparation d'avec ma famille est pénible ; mais encore un instant et ces maux prendront fin ; aujourd'hui même je serai dans le paradis.

Et à nous-mêmes combien cette parole doit être douce, si nous avons déjà perdu un des objets de nos affections. Qu'il est précieux de pouvoir se dire pour sécher ses larmes : Il est heureux, elle est heureuse ; et cela dès aujourd'hui !

Que sera-ce donc si nous faisons un retour sur nous-mêmes, et nous disons avec l'assurance que peut donner la foi en Jésus-Christ : Je sais que je suis pardonné ; je sais que l'éternel bonheur m'attend, que chaque heure qui s'écoule m'en rapproche, et qu'au jour de ma mort je pourrai me dire : Aujourd'hui certainement je serai dans le paradis ! Non, après l'assurance du salut, il n'est pas de pensée qui remplisse mieux le cœur de joie que celle de la proximité de ce salut. Pour des êtres à courte vie, comme nous, savoir qu'ils seront heureux un jour, c'est beaucoup ; mais savoir que ce jour est *proche*, que ce jour touche au dernier jour de cette existence ; que pour les recevoir le Ciel vient se mettre en contact avec la terre ; qu'il n'y a ni attente, ni abîme entre la vie et l'éternité ; qu'il n'y a pas même suspension du souffle de notre âme, Oh ! c'est là ce qui donne tout son prix au bonheur qui nous attend.

Et cependant il est des chrétiens qui veulent croire que

notre état, après la mort, est un sommeil jusqu'au jour de la générale résurrection.

Cette doctrine oppresse le cœur, et nous ne voudrions de sa fausseté que cette preuve-ci : autant la pensée d'être immédiatement heureux après la mort anime d'une joie sainte, autant l'attente d'un sommeil glace d'épouvante !

Mais de simples impressions ne peuvent pas suffire au chrétien qui cherche la vérité ; demandons-en donc d'autres indices à la Parole de notre Dieu.

Si les morts dorment en attendant la résurrection, comment Jésus a-t-il pu dire au brigand repentant : Aujourd'hui tu seras dans le paradis avec moi ? Si les morts dorment en attendant la résurrection, comment Lazare se trouve-t-il heureux dans le sein d'Abraham, et le mauvais riche tourmenté dans des flammes ? Dira-t-on que ce n'est là qu'une parabole ? Mais alors même, comment supposer que Jésus ait fait reposer son enseignement de la vérité sur une parabole mensongère ? — Si les morts dorment, comment le Sauveur a-t-il pu répondre aux Saducéens que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob était non pas le Dieu des morts, mais celui des vivants ? Et surtout, qu'on le remarque bien, comment a-t-il pu ajouter que ces patriarches « vivaient » en Dieu ? Si les morts dorment, comment Elie et Moïse sont-ils revenus parler à Jésus transfiguré sur la sainte montagne ? comment saint Paul a-t-il pu dire : « La vie m'est une perte et la mort m'est un gain ; je suis pressé du désir de partir pour être avec Christ, ce qui m'est beaucoup meilleur ? » Non, non, le système du sommeil après la mort, qui blesse le sentiment du chrétien, heurte encore plus la Parole de Dieu.

Et maintenant, voyez combien est douce la pensée que la mort est la porte de la vie. Pleurez-vous sur une perte prématurée ? Rassurez-vous, chrétiens, cet être est bienheureux, et bienheureux dès aujourd'hui ! Etes-vous harassés sous le poids des travaux et des souffrances de cette vie ? prenez courage, ce n'est pas l'engourdissement du sommeil qui vous attend au delà du tombeau : c'est le bonheur, c'est le ciel, c'est la vie

éternelle liée à la vie dont vous vivez déjà. Que la mort vienne à l'instant, demain notre dépouille mortelle sera mise en terre, mais dès aujourd'hui notre âme, nous-mêmes, serons portés dans le Paradis !

CXXIII^e MEDITATION.

(LISEZ LUC XXIV, 1 à 32.)

C'est un phénomène bien digne de remarque que la diversité des jugements portés sur un même livre, la Bible, par des êtres d'une même nature. On ne peut pas dire que cette diversité de jugements vienne du plus ou du moins d'instruction acquise, ou du plus ou du moins de génie naturel chez ceux qui les portent; car il y a des ignorants qui croient, et des ignorants qui ne croient pas; des savants qui ont la foi, et des savants qui ne l'ont pas; ignorance et science sont égales de part et d'autre, et cependant avec l'une comme avec l'autre, des hommes arrivent à des résultats différents. Comment s'expliquer cette difficulté?

Dira-t-on que l'homme, pour croire ou ne pas croire, consulte plus son cœur que son esprit, et que sa foi ou son incrédulité est plutôt le fruit de ses passions que de ses raisonnements? Il y a du vrai dans cette observation. Toutefois, remarquez que des hommes, également moraux ou également pécheurs, arrivent encore, comme les hommes instruits et les hommes ignorants, à des conclusions toutes contraires: parfois un impie se moque de la Bible, et parfois un impie s'y convertit; ici, un homme moral (autant que l'homme naturel peut l'être) vit loin de la foi chrétienne; et là, un autre homme tout aussi moral embrasse cette foi; on vient à la Bible d'Orient et d'Occident, comme en Orient et en Occident on s'en tient éloigné. Ce n'est donc pas plus la moralité ou le péché qui conduisent à la foi que l'ignorance ou le savoir; ou plutôt moralité et péché, ignorance et savoir peuvent également y

conduire, et toujours reste cette question : d'où vient la différence des jugements portés sur la Bible ?

On sera peut-être tenté de répondre : C'est que les uns ont lu ce livre, et dès lors l'ont apprécié; tandis que les autres ne le connaissent pas, et ainsi n'ont pas pu parvenir à la foi. Cette réflexion n'est pas sans justesse non plus, mais elle ne peut suffire encore à expliquer la diversité de sentiments sur nos Saintes-Écritures, car on trouve des incrédules qui ont attentivement étudié la Bible pour la réfuter, et de prétendus chrétiens qui l'ont lue et relue pour y trouver finalement des opinions tellement opposées à celles que d'autres y voient, qu'il faut reconnaître que, si les uns la comprennent bien, les autres ne la comprennent pas du tout, et ainsi avec tout autant de lectures bibliques, ces théologiens sont encore arrivés à des résultats complètement différents.

Ainsi donc pour nous résumer, avec l'ignorance ou le savoir, avec la moralité ou le péché, avec l'étude hostile ou bienveillante de la Bible, les hommes peuvent arriver à porter sur ce livre des jugements complètement opposés, encore une fois comment expliquer ce phénomène? C'est ce que l'histoire des disciples d'Emmaüs va bientôt nous révéler.

Cléopas et son compagnon, en quittant Jérusalem, avaient déjà lu bien des fois Moïse et les prophètes, puisqu'ils étaient Juifs; ils avaient été témoins de bien des miracles de Jésus, puisqu'ils vivaient de son temps, près de lui, et qu'ils en étaient devenus les disciples; enfin ils connaissaient sa mort, puisqu'ils en parlent ici, sa résurrection, puisque les femmes et les Apôtres la leur ont racontée; et cependant, avec tout cela, ils ne comprennent pas encore les prophéties qui annonçaient mot par mot tous ces événements. Pourquoi? Jésus le dit : c'est parce que l'esprit de ces deux disciples, comme le Seigneur l'avait déjà dit des Apôtres, et comme on peut le dire par conséquent de tout homme naturel, leur esprit est sans intelligence et leur cœur tardif à croire.

Mais suivez ces mêmes hommes encore quelques instants; voyez-les prêter une oreille attentive aux explications de Jésus :

dès lors les prophéties deviennent pour eux lumineuses; leur cœur brûle au-dedans d'eux-mêmes; ils se trouvent si heureux qu'ils retiennent celui qui les instruit si bien; enfin leurs yeux s'ouvrent, et ils reconnaissent Jésus-Christ. Pourquoi tout cela? Qui donc a dessillé ces intelligences fermées? Qui donc a touché ces cœurs endurcis? c'est l'explication sortie de l'Esprit de Jésus, en un mot, l'explication venue du Saint-Esprit.

Oui, voilà la grande cause de ces différences entre les jugements portés sur la Bible : c'est que les uns s'en approchent et l'étudient avec le secours de leur seule intelligence, tandis que les autres ne la lisent qu'après avoir imploré et reçu le secours de l'Esprit-Saint; et ce double fait expérimenté par le même homme devient encore plus frappant. Cléopas et son compagnon se mettant en voyage ne comprennent pas; et une heure plus tard ils comprennent si bien, qu'ils sentent brûler leur cœur à l'ouïe des explications de Jésus. Ces hommes sont les mêmes intellectuellement et moralement, entre Jérusalem et Emmaüs, avant et après leur entretien avec le Sauveur; et cependant avant et après ils entendent tout différemment : le changement ne vient donc pas d'eux, mais du Seigneur Jésus-Christ.

Et quelques-uns de nous n'ont-ils pas fait la même expérience? N'ont-ils pas lu et médité la Bible, d'abord comme une lettre morte, comme un livre obscur? et plus tard, en reprenant ce même livre aux mêmes pages, n'en ont-ils pas vu jaillir un sens lumineux et sanctifiant? Cette lettre morte n'a-t-elle pas pris la vie sous leurs yeux? et, à ces douces explications qui leur appliquaient à eux-mêmes les promesses de pardon et de salut, n'ont-ils pas aussi senti brûler leur cœur? N'ont-ils pas été les premiers à s'émerveiller de la différence qu'il y avait entre eux-mêmes et eux-mêmes? Eh bien! que cette expérience faite par les uns serve aux autres et les engage à demander le secours de cet Esprit. Qu'ils ne s'étonnent pas, toutefois, si le Seigneur tarde à leur répondre. Jésus laissa d'abord les deux disciples dans leur ignorance pour la leur faire mieux sentir, et il ne s'en fit pleinement connaître que lorsqu'ils l'eurent vivement pressé de rester avec eux. Qu'ils ne s'étonnent pas non plus de voir

tant d'hommes incrédules dans le monde; car ils ne le sont pas pour être savants ou moraux; mais simplement pour n'avoir pas reçu le Saint-Esprit. Ils ne l'ont pas reçu parce qu'ils ne l'ont pas demandé, et ils ne l'ont pas demandé parce qu'ils sont orgueilleux.

CXXIV^e MEDITATION.

(LISEZ LUC XXIV, 33 à 53.)

Au moment de quitter la terre, Jésus dit à ses disciples que la repentance et la rémission des péchés devaient être prêchées en son nom à toutes les nations. Cette obligation d'annoncer aux hommes la Bonne-Nouvelle s'impose à tous les chrétiens. Mais, acceptée par quelques-uns, elle est repoussée par les objections du plus grand nombre.

On dit : La prédication est l'affaire des pasteurs; pour nous, simples laïques, nous n'avons qu'à écouter.

Il est vrai que la Parole de Dieu institue des prédicateurs proprement dits. Mais remarquez aussi qu'on se laisse trop facilement effrayer par le mot prêcher; ce mot, de nos jours, rappelle les fonctions d'un homme consacré au saint ministère, élevé dans une chaire et instruisant tout un peuple avec quelque science et quelque autorité. Mais c'est à tort que ce mot est pris par nous dans un sens aussi restreint. Il signifie, dans le Nouveau-Testament, annoncer, proclamer, comme le ferait un héraut pour la nouvelle qu'il est chargé de faire entendre. Le héraut se présente sur la place publique ou dans le palais des rois, il délivre son message, et dès lors son œuvre est accomplie. Eh bien, de même tout chrétien peut être un héraut de l'Évangile, et crier : « Jésus est le Sauveur; quiconque croit en Lui sera » pardonné de ses péchés. » Maintenant que la foule, qui l'entend et qui passe, l'écoute ou ne l'écoute pas, le croie ou ne le croie pas, ce n'est pas son affaire; sa tâche est de crier à haute voix et de passer pour aller répéter à d'autres le même cri de pardon et de salut.

Si l'on en doutait encore, il suffirait, pour s'en convaincre, de faire attention aux circonstances qui accompagnent l'ordre que donne ici Jésus-Christ. D'abord, c'est Lui, c'est le Fils de Dieu qui ouvre l'esprit des Apôtres pour leur faire comprendre les Écritures. De même donc c'est Lui, c'est le Fils de Dieu, qui restera chargé de faire comprendre, à ceux qui nous écouteront, la Parole que nous ne faisons que répéter de sa part. Ainsi, vainement le simple laïque arguerait-il, comme Moïse, de son défaut d'habileté pour argumenter et persuader : Jésus ne lui demande que de semer la Parole ; Lui se charge de la faire croître sous la rosée de son Saint-Esprit. Or, qui prétendra n'être pas assez instruit pour redire au monde quelques versets de l'Évangile, et qui ne sera pas assez habile ensuite pour prier Dieu de les bénir ?

Une autre parole de Jésus vient encore à l'appui de cette simple exposition de l'Évangile faite par tout chrétien. Le Sauveur dit ici à ses disciples : « Vous êtes témoins de ces choses. » Oui, voilà le rôle de tout prédicateur chrétien : c'est, non pas tant de prouver, de combattre, d'établir, mais c'est surtout de *témoigner* ce qu'il sait. Les Apôtres pouvaient témoigner ce qu'ils avaient vu ; nous, nous pouvons témoigner ce que nous avons senti ; dire au monde combien il est doux de vivre dans la foi ; lui raconter la paix qui réside dans le pardon des péchés ; lui parler des arrhes que le Saint-Esprit a déposées dans nos cœurs ; et en nous faisant, tour à tour, les témoins de ces doux sentiments, nous pouvons porter d'autres hommes à les désirer, les demander à Dieu, encouragés qu'ils seront par nos propres expériences.

Si quelques-uns se dispensent d'annoncer l'Évangile, d'autres en l'annonçant s'y prennent mal ; il sera donc bon de mettre sous leurs yeux l'exemple que Jésus nous donne dans cette entrevue avec ses disciples. De nos jours, plusieurs chrétiens ont essayé de parler de l'Évangile autour d'eux ; mais ils ont souvent rencontré des difficultés inattendues : ici, l'on s'est moqué de leur foi ; là, on y a fait des objections diverses ; ailleurs, on leur a opposé l'indifférence ou la superstition ; et eux, impa-

tients de succès, se sont presque irrités contre ceux qu'ils voulaient amener à une doctrine de charité; ils les ont repris avec aigreur; ils leur ont jeté à la face des paroles de condamnation, et se sont orgueilleusement retranchés eux-mêmes derrière leurs privilèges de chrétiens.

Ah! ce n'est pas ainsi que Jésus traite ses Apôtres encore incrédules, même quand il revient pour la cinq ou sixième fois se présenter à eux depuis sa résurrection. « La paix soit » avec vous, » leur dit-il d'abord; et eux, loin de croire, sont tout épouvantés! alors Jésus, s'accommodant à leur faiblesse, leur dit avec bonté; « Pourquoi êtes-vous troublés? et pour- » quoi s'élève-t-il des pensées dans vos cœurs? Voyez mes » mains et mes pieds, car c'est moi-même. Touchez etregar- » dez-moi, car un esprit n'a ni chair ni os, comme vous » voyez que j'ai. » Cependant les Apôtres ne croient point encore! Que fera donc Jésus? Prononcera-t-il un anathème contre leur incrédulité? Non, mais, oh! condescendance sans égale! Jésus persiste dans sa démonstration: « Avez-vous » quelque chose à manger? » leur dit-il; et, pour les convaincre qu'il est bien là présent dans son corps, il porte à ses lèvres un rayon de miel et du poisson. Ainsi, après s'être montré aux femmes, après avoir parlé aux disciples d'Emmaüs, après avoir placé Pierre et Jean devant le sépulcre ouvert et vide, après maintes entrevues, et quand tout cela n'a pas suffi pour persuader les Apôtres, Jésus pousse la condescendance jusqu'à revenir prouver avec une patience admirable par sa présence, sa parole, son toucher et son dernier repas, qu'il est bien ressuscité! Et nous, nous serions moins patients que notre Maître? Parce que nous avons déjà prononcé quelques paroles, nous voudrions qu'on s'y soumit plus docilement que les Apôtres ne se rendirent à la vue et au contact de Jésus? Oh! comprenons notre folie, notre orgueil faudrait-il dire, et apprenons de Jésus à être doux et humbles de cœur. Ah! si l'amour des âmes était le vrai mobile de nos enseignements, nous serions plus tendres, plus compatissants pour ceux qui s'égarèrent, nous les attendrions s'ils ne voulaient pas venir de

suite, et nous pleurerions encore sur eux s'ils s'éloignaient pour toujours !

CXXV^e MEDITATION.

(LISEZ JEAN I, 1 à 18.)

Tandis qu'il faut aux hommes de longs discours pour nous exposer leurs plus faibles pensées, Dieu nous élève aux plus hautes révélations par les plus simples paroles. Ainsi, Jésus nous dit quelque part : « Je suis le chemin, la vérité, la vie ; » et non-seulement par ces trois mots il nous présente vivement trois grandes vérités, mais encore, par l'ordre de ces mots, il nous indique les rapports qui lient ces vérités. En effet, il faut d'abord le chemin pour conduire ; ensuite vient la vérité, à laquelle aboutit cette route ; et enfin la vie, qui découle de la connaissance de cette vérité. Mais remarquez comme cet enseignement perd de sa force, enveloppé, comme nous venons de le présenter, dans une expression humaine ; et combien est vive, au contraire, la même pensée dans l'expression divine : « Je suis le chemin, la vérité, la vie ! »

Mais peut-être l'importance que nous venons d'attacher à ces trois mots et à leur enchaînement paraîtra-t-elle exagérée à quelques-uns, qui ne voudront voir dans ces paroles qu'une pensée tout ordinaire, et dans leur ordre qu'un arrangement tout à fait fortuit. Pour leur faire sentir qu'il n'en est pas ainsi, et que la Bible mérite plus d'attention et plus d'autorité, étudions le commencement de l'Évangile selon saint Jean, et nous y retrouverons les mêmes vérités qui viennent de jaillir d'un passage emprunté à sa fin.

Jésus y est appelé « la parole » —

Ensuite « la lumière » —

Et enfin « la vie. »

Ces trois expressions, rapprochées et mises dans la bouche du Sauveur, formeraient donc cette phrase : Je suis la parole, la

lumière et la vie. Qui n'a pas déjà remarqué, dans cette réunion de mots, une répétition presque identique à celle que nous avons citée: « Je suis le chemin, la vérité, la vie »? Mais, pour rendre le parallèle plus sensible, rapprochons les parties correspondantes. — « La parole. » Que signifient ces mots, Jésus est la parole? La parole est le moyen employé par l'homme pour manifester sa pensée, faire connaître des êtres ou des faits. Eh bien, de même Jésus est pour nous la parole, le moyen par lequel nous est manifestée la pensée de Dieu, le milieu au travers duquel ce Dieu lui-même nous est rendu sensible; en un mot, dire que Jésus est la parole, c'est dire qu'il est la voie par laquelle nous arrivons à connaître Dieu. Evidemment donc, la parole qui conduit à l'intelligence et le chemin qui mène au but sont deux expressions différentes d'une seule et même idée. Passons au second mot.

Jésus est, ici, « la lumière »; là, il est « la vérité. » Est-il nécessaire d'insister pour faire sentir l'identité de ces deux idées? N'avons-nous pas vu cent fois, dans la Parole de Dieu comme dans le langage humain, que *lumière* et *vérité* sont synonymes? que la lumière éclaire les corps comme la vérité éclaire les esprits? Sans doute; et les deux se confondent en un, tout aussi bien que parole et chemin.

Enfin reste le mot « vie », qui est le même dans les deux passages, en sorte que le premier chapitre de saint Jean, comme le quatorzième, donnent exactement le même enseignement sous deux formes différentes. Est-ce un heureux hasard? N'est-ce pas plutôt le résultat de la sagesse de Dieu?

De cet exemple doit découler pour nous une utile leçon. Habités à lire à la course les livres humains pour y chercher une seule et pauvre idée dans bien des pages, nous parcourons beaucoup trop rapidement le Livre de Dieu, où les pensées sont presque aussi nombreuses que les mots. Nous croyons avoir tout fait quand nous avons lu, et nous ne pensons pas qu'il nous reste encore souvent à comprendre. Quand nous avons saisi le sens de l'ensemble, nous passons outre, comme désireux de trouver du nouveau, ou pressés d'en finir. Mais il

y aurait toujours du nouveau pour nous dans la même parole vingt et cent fois relue, si nous y donnions une plus sérieuse attention. À coup sûr la pensée divine est assez profonde pour absorber toute notre force de méditation ; et s'il est vrai qu'elle soit claire et utile, même pour le simple et l'ignorant qui ne la regardent qu'à la surface, il n'est pas moins vrai que dans le fond elle renferme pour l'œil exercé mille détails admirables qui échappent à tous au premier regard.

Ce n'est pas tout. Les beautés profondes de la Bible ne sont pas toujours de nature à être exposées par la parole de l'homme ; sensibles au cœur, elles restent inaccessibles à l'esprit ; elles échappent à l'analyse ; elles sont trop délicates pour se fixer par le langage. N'attendez donc pas qu'un prédicateur vous les montre, ou qu'un livre vous les explique : il faut que vous les trouviez vous-mêmes, sous la direction du Saint-Esprit. D'ailleurs, mises au jour par un autre, vous ne les apercevriez peut-être pas : c'est une facette étincelante du diamant que votre œil et le sien, placés à la même distance, mais sous un autre rayon, ne sauraient s'indiquer l'un à l'autre ; il faut que ce soit vous-mêmes qui trouviez votre point de vue, et quand vous l'aurez rencontré, vous serez éblouis !

Ce n'est pas tout encore. La même parole biblique qui ne vous a pas frappés hier, et que vous seriez tentés de juger insignifiante, prend tout à coup, à la lecture d'aujourd'hui, un sens plein et radieux ; vous êtes étonnés de ne l'avoir pas appréciée plus tôt, et cependant vous l'aurez peut-être oubliée ce soir ! preuve évidente que le livre de la Bible, comme celui de la nature, est clair ou obscur, selon que le soleil d'en haut tombe sur ses pages ou se cache sous l'horizon, et que le même point, éclairé de diverses manières, peut présenter mille aspects différents, tous agréables à l'œil et tous sanctifiants pour le cœur.

Aussi Jésus ne nous dit-il pas : Lisez les Écritures, mais bien « Sondez les Écritures ; » et le Psalmiste ne se contentait-il pas de la psalmodier sur sa harpe, mais « il médite la sainte Parole jour et nuit. »

CXXVI^e MEDITATION.

(LISEZ JEAN I, 19 à 51.)

Jean-Baptiste, parlant de Jésus et de lui-même avait dit : « Il faut qu'il croisse et que je diminue, » paroles prophétiques qui se sont vérifiées jusqu'à nos jours. Un moment, en Judée, petits et grands, prêtres et soldats, tous couraient au bord du Jourdain pour écouter la courageuse prédication de Jean, et recevoir de sa main le baptême de repentance; alors le Précurseur brillait de toute sa gloire, et Jésus était inconnu hors de Nazareth. Mais bientôt le Sauveur est baptisé, il commence son ministère, prêche de ville en ville, fait des miracles, soulève la foule sur ses pas, meurt, ressuscite et fait naître avec lui tout un peuple de croyants qui se multiplie de jour en jour, de siècle en siècle et se répand sur toutes les contrées du globe; en sorte qu'aujourd'hui Jésus est devenu le Dieu et le Sauveur de millions et de millions de chrétiens. Il s'est donc en effet accru de gloire et de puissance, et l'on peut penser, d'après les faits contemporains, que cet accroissement, jusqu'ici incessant, ne s'arrêtera pas avant que le nom de Jésus ait retenti sur tous les points de l'univers.

Voyez au contraire Jean-Baptiste à dater du jour où il se retire devant le baptême du Saint-Esprit répandu par Jésus, voyez-le aller toujours en décroissant aux regards du monde : il ne prêche plus; il est jeté en prison, mis à mort; ses disciples se transforment en disciples de Christ et bientôt il n'est guère plus question ni de Jean, ni de son œuvre. Plus on avance dans les siècles, plus les hommes l'oublient, et plus sa gloire pâlit devant la brillante auréole du Sauveur.

Mais la gloire du Précurseur, affaiblie sur la terre, n'en est que plus resplendissante dans les cieux; le Sauveur l'a dit : « Jean-Baptiste était non-seulement un prophète, mais le plus grand des prophètes. » Cette parole ne nous étonne-t-elle

pas? Nous figurons-nous le fils de Zacharie placé au-dessus de Moïse et d'Esaië? cependant c'est Jésus qui l'a dit; et si nous avons encore peine à le comprendre, rappelons-nous cette déclaration du Maître: « Les premiers seront les derniers et les derniers seront les premiers; » parole admirable qui mesure la hauteur morale d'un homme sur la profondeur de son humilité.

Oui, l'humilité de Jean-Baptiste, voilà ce qui l'a fait décroître à nos yeux, et voilà ce qui le grandit aux yeux du Seigneur. Cette vertu cachée qu'on n'aperçoit qu'en la cherchant dans le silence, et dans l'ombre, cette vertu chrétienne est si fortement empreinte dans son caractère, qu'on la retrouve dans chacune de ses paroles et de ses actions.

Quand les sacrificateurs, émerveillés de sa réputation, envoient de Jérusalem vers lui pour savoir s'il est le Christ: — « Je ne le suis point, répond-il. — Es-tu donc Élie? — Non plus. » — Es-tu un prophète? — Non, répond le plus grand des prophètes. — Qu'es-tu donc? — Je ne suis qu'une voix, la voix qui crie dans le désert. » Ainsi, Jean-Baptiste refuse le titre que lui reconnaît Jésus; il ne prend pas même le simple nom de prédicateur, il se désigne comme l'organe invisible, impalpable de la parole qu'il vient annoncer; il n'est qu'une voix; voix sans nom, sans personnalité; une voix, un son, un bruit qui frappe l'air et s'évanouit à l'instant.

Toutefois, comme on lui demande s'il est le Christ et que du reste il en est le précurseur, il faut bien qu'il parle de ses rapports avec son Maître; mais écoutez en quels termes il le fait et quelle place il prend à côté de Jésus: « Je vous baptise d'eau; » mais lui vous baptisera du Saint-Esprit; il est plus grand que moi, et même je ne suis pas digne, en me baissant, de délier la courroie de ses souliers! »

Quand Jésus vient lui demander le baptême, Jean s'y refuse par humilité et ne cède qu'aux ordres du Fils de Dieu. Quand ses disciples, blessés de l'extension et de la supériorité que prend l'œuvre de Christ, les lui font remarquer, Jean répond qu'il ne veut rien s'attribuer de ce que le Seigneur ne lui a pas donné; il reconnaît Jésus venu du ciel, et se confesse lui venu

de la terre ; il prédit l'élévation du Sauveur, et son propre abaissement. Toujours Jean-Baptiste s'humilie devant les hommes, voilà ce qui le grandit devant Dieu ; partout il prend la dernière place, c'est pourquoi dans le ciel il sera des premiers.

Oui, l'humilité, voilà la première vertu chrétienne, ou plutôt la vertu distinctive du chrétien. Nous la fuyons parce que nous ne la connaissons pas ; mais elle renferme plus de joie paisible que n'en donne toute la gloire humaine. L'homme humble coupe par leur racine ces bourgeons d'amertume qui croissent si nombreux et si vivaces sur l'arbre de notre vie ; vanité, orgueil, envie tombent comme des feuilles mortes à ses pieds. Peu soucieux d'approbations, il ne saurait être déçu dans son attente ; car si le monde l'oublie, il ne s'en aperçoit pas, et, s'il pouvait s'en apercevoir, ce serait pour s'en réjouir. Heureux de son obscurité, plus que d'autres ne le sont de leur éclat ; paisible dans la poursuite de ses projets qui, dussent-ils échouer, le laisseraient encore satisfait puisqu'il n'y perd rien n'en ayant rien attendu, le chrétien véritablement humble est toujours serein et content, parce que son bonheur est placé hors des atteintes de l'homme et complètement puisé dans le Seigneur. Son sort ne fera peut-être envie à personne, on ne parlera de lui ni pendant sa vie, ni après sa mort ; mais, à la grande surprise du monde et de lui-même, il sera trouvé aux premiers rangs dans les cieux.

CXXVII^e MEDITATION.

(LISEZ JEAN II.)

Jésus, aux noces de Cana, répond à sa mère lui demandant un miracle pour suppléer au vin qui manque : « Femme ! qu'y a-t-il entre toi et moi ? mon heure n'est pas encore venue. »

Il faut en convenir, cette parole étonne d'abord dans la bouche d'un fils. En vain on veut en adoucir le sens en faisant remarquer que cette interpellation : « femme ! » est moins rude

dans la langue originale que dans nos traductions ; en vain on fait observer que la phrase entière est aussi moins vive en grec qu'en français : tout cela ne fait que modifier la forme ; la pensée reste intacte, et c'est cette pensée elle-même tout adoucie qui choque encore le sentiment filial du lecteur. Voilà la difficulté ; il faut se l'avouer entière ; la dissimuler, ce n'est par là résoudre.

Eh bien, remarquez la fidélité du Seigneur envers ceux qui ont toute confiance en sa Parole et qui ne cherchent pas à la corriger pour la rendre plus acceptable : du moment où nous recevons cette pensée dans toute sa force, nous en trouvons ailleurs une excellente explication. Reprenons la parole de Jésus : « Femme ! qu'y a-t-il entre toi et moi ? » dit le Sauveur, « mon heure n'est pas encore venue. » La première partie de cette phrase marque la distance qui sépare Jésus de sa mère. Et en effet, remarquez qu'il n'en doit pas être du lien de famille entre Jésus et Marie, comme du même degré de parenté entre nous. Jésus est Fils de Dieu, Marie est fille de l'homme ; Jésus est Créateur, Marie est créature. Les Apôtres, pauvres pécheurs portant au monde l'Évangile capable de sauver des âmes immortelles, se disent « des vases d'argile » contenant un trésor ; de même, on peut dire que Marie ne fut que le vase destiné à recevoir du Ciel pour le déposer sur la terre le salut incarné du genre humain. Il est donc bon, non-seulement que Marie le sache, mais encore que cette parole conservée le rappelle à tous les chrétiens. Il eût été si facile à l'homme qui juge tout d'après lui-même de rapprocher ici le fils de la mère, et dès lors si dangereux de confondre la créature avec le Créateur, d'élever la première ou d'abaisser le second, que nous devons bénir Dieu d'avoir creusé sous nos yeux l'abîme qui les sépare.

La seconde partie de la réponse « mon heure n'est pas encore venue » nous montre Jésus faisant comprendre à Marie qu'elle ne peut ni lui donner un ordre, ni même lui présenter une requête, dès qu'il s'agit des affaires de son Père, comme jadis, pour s'en occuper dans le Temple, il ne s'était pas inquiété de lui en demander la permission.

Mais ce refus de Jésus d'exaucer sa mère ne vous semble-t-il

pas maintenant admirablement calculé pour faire comprendre aux générations futures que Jésus-Christ n'accorde par plus de faveur aux hommes à la demande de Marie, qu'à la prière de toute autre créature? N'est-ce pas une condamnation anticipée de l'erreur funeste qui devait en faire plus tard un intermédiaire entre les hommes et le Sauveur? Cette conclusion est frappante; et admirable est la sagesse divine, déposant, dans une parole en apparence inutile, le germe de l'heureux préservatif qui ne pouvait être apprécié que dans les siècles alors à venir et au milieu desquels nous vivons.

Sentons donc, chrétiens, plus vivement que nous ne le faisons, le privilège de nous adresser au Fils de Dieu lui-même, au lieu de laisser s'égarer sur la créature quelques-unes de nos prières. Ce n'est pas à la créature que nous avons à faire; c'est à Dieu. Le Créateur n'a pas mis entre notre terre et le soleil un globe intermédiaire pour renvoyer à nos yeux une lumière réfléchie. Non, les rayons de l'astre du jour tombent jusqu'à nos pieds, descendent jusque dans les vallées les plus profondes, comme nos regards peuvent atteindre jusqu'à son disque radieux; de même l'auteur de l'Évangile, toujours simple et sublime dans ses moyens, n'a pas voulu d'être intermédiaire pour porter jusqu'à lui nos prières et nos adorations; sa bonté est assez grande pour s'abaisser jusqu'à nous, et sa puissance assez vaste pour nous élever jusqu'à Lui; tandis que nous renvoyer au ministère d'une créature, comme le ferait un roi terrestre, c'est rapetisser cette puissance et cette bonté du Roi des Cieux.

Oui, Seigneur Jésus, c'est à toi, à toi-même que nous voulons nous adresser, car c'est à toi seul que nous avons affaire; c'est toi qui recevras nos prières et nos larmes; nous avons plus de confiance en toi qu'en personne: ou plutôt c'est en toi seul que nous nous confions; et, puisque tu nous écoutes à cette heure, exauce cette humble et fervente prière; donne-nous, Seigneur, foi, pardon, amour et sainteté!

CXXVIII^e MEDITATION.

(LISEZ JEAN III, 1 à 21.)

A trois reprises différentes, Jésus dit à Nicodème : « Pour entrer dans le royaume de Dieu, c'est-à-dire, pour devenir chrétien, tout homme doit naître de nouveau, être régénéré par le Saint-Esprit. »

Cette déclaration du Sauveur confond Nicodème, qui s'écrie avec sérieux ou ironie, mais en tout cas, avec la surprise d'un homme qui ne croit pas : « Comment un homme peut-il naître quand il est vieux ? peut-il rentrer dans le sein de sa mère ? »

Par ce qui précède, nous apprenons deux choses : d'abord, que, pour devenir chrétien, il faut recevoir le Saint-Esprit ; ensuite, que ceux qui n'ont pas reçu cet Esprit ne sauraient se persuader qu'un tel prodige soit possible.

Peut-être est-il parmi nous des personnes qui, semblables à Nicodème, ne croient pas encore à la possibilité pour l'homme de recevoir, dans son cœur, cet hôte divin ; il ne sera donc pas inutile de consacrer quelques instants à développer l'explication que Jésus donne de cette vérité.

Quand Nicodème demande comment peut s'accomplir la nouvelle naissance, le Sauveur répond qu'elle s'opère par le Saint-Esprit, et lui dit : « Le vent souffle où il veut, et tu en entends le bruit, mais on ne sait ni d'où il vient, ni où il va ; il en est de même de tout homme né de l'Esprit. » C'est-à-dire : je ne puis pas plus te faire comprendre comment l'Esprit de Dieu pénètre dans le cœur de l'homme, que je ne puis t'expliquer comment souffle le vent ; quand le vent souffle, tu le sens ; de même, quand le Saint-Esprit soufflera dans ton cœur, tu le sentiras ; son expérience est son unique preuve. Mais la comparaison ne s'arrête pas là : le vent n'a pas de direction fixe, il ne part pas toujours du même point pour se

rendre dans la même contrée; il siffle en violente tempête, ou souffle en léger zéphyr, sans qu'aucun homme puisse assigner les principes qui le dirigent. Tel est encore le Saint-Esprit : il souffle où il veut, sans règle connue des hommes, et même contre toutes les prévisions humaines ; de deux cœurs voisins, il prend l'un, et laisse l'autre; il ouvre l'intelligence de l'enfant, et laisse fermée celle du savant; personne ne peut apprécier sa marche, et les plus habiles théories sont contredites par les faits. Dieu inspire qui il veut.

Cette comparaison de Jésus que nous avons paraphrasée, mais que nous avons fidèlement reproduite, est juste, parfaite, admirable pour quiconque a reçu l'Esprit de Dieu ; mais il faut en convenir, elle ne satisfait pas encore celui qui ne le connaît pas. Cet homme dira sans doute : Mais si la volonté de Dieu, son caprice peut-être, est la seule règle qui dirige son Esprit sur les cœurs, ce Dieu ne peut donc pas demander compte aux irrégénérés de n'être pas entrés dans son royaume par l'influence d'un Esprit qui leur est refusé.

Jésus répond à cette difficulté : « Celui qui croit est sauvé : » mais celui qui ne croit pas est déjà condamné ; or, voici le » motif de sa condamnation, c'est que la lumière est venue » dans le monde et que les hommes ont mieux aimé les ténè- » bres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mau- » vaises ; mais celui qui agit selon la vérité vient à la lu- » mière. »

D'après cette réponse, voici donc ce qui peut s'opposer à ce que l'homme soit divinement éclairé : c'est qu'en aimant le mal, il ferme les yeux pour y rester plongé sans remords. Sa culpabilité n'est-elle pas alors évidente ? n'est-il pas, en effet, coupable alors, non-seulement pour avoir mal fait, mais encore pour avoir refusé de voir qu'il faisait mal ? Oui, la condamnation d'un tel homme est deux fois juste et méritée. Il en est de la lumière du christianisme comme de celle du soleil ; le malfaiteur qui cherche les ténèbres pour accomplir ses projets criminels en est importuné. Qu'on ne dise donc plus : Je ne demande pas mieux que de croire ; que Dieu me donne la

foi, et je serai chrétien ; non , c'est un mensonge. Dieu vous offre la foi tous les jours par la prédication de ses serviteurs, par le dépôt de sa Parole entre vos mains, par les cris de votre conscience, par les sollicitations de son Esprit à la porte de votre cœur ; et si vous ne croyez pas, c'est que vous ne voulez pas croire ; encore une fois , votre condamnation est doublement méritée.

Qu'avons-nous donc à faire si nous sentons la justesse de cette réponse de Jésus-Christ ? il nous le dit lui-même : pour arriver à la lumière, il suffit d'agir selon la vérité, c'est-à-dire, agir avec droiture, avec simplicité, en véritable Nathanaël ; reconnaître la vérité quand elle se présente, et même l'appeler par de ferventes prières. Oui, soyons vrais et désireux de connaître la vérité, voilà tout ce que Dieu demande de nous ; il fera le reste : il mettra la lumière sous nos yeux, en fera pénétrer la chaleur dans notre âme jusqu'à nous faire croire et pratiquer l'Évangile ; consentons seulement à le laisser faire.

CXXIX° MEDITATION.

(LISEZ JEAN, III, 22 à 36.)

Quand les incrédules s'élèvent contre la doctrine évangélique, ils ne sont pas tant irrités du salut de ceux qui croient que de la condamnation de ceux qui ne croient pas. Ne serait-ce pas parce qu'ils pressentent que cette condamnation pourrait bien se réaliser ? S'ils la jugent impossible, pourquoi s'emporter contre elle ? Il leur suffirait de la mépriser et de se taire. Mais non, ils y reviennent avec une espèce d'acharnement, sans qu'on leur en parle, sans nécessité, même quand on les entretient de tout autre chose. Qu'ils y songent : un proverbe populaire dit : « Il n'y a que la vérité qui blesse » ; il pourrait bien se faire que cette parole fût ici applicable. Toutefois essayons de répondre plus directement.

Le fait est que, pour trouver la doctrine évangélique en

défaut, ses adversaires la dénaturent. Ils lui font dire : les uns sont sauvés parce qu'ils croient; les autres sont condamnés parce qu'ils ne croient pas. Or, ce n'est pas là ce que déclare l'Évangile. Il n'est pas dit que la colère de Dieu *vient* sur celui qui ne croit pas, mais qu'elle *demeure* sur lui. Dieu ne s'irrite donc pas contre l'homme parce qu'il refuse de croire, mais il reste irrité contre lui à cause de ses péchés. Avant que la foi fût présentée à cet homme, il était déjà pécheur et déjà condamné; son refus de croire n'y change donc rien, il reste pécheur et condamné. Ce qui serait vraiment étrange, ce serait que, parce qu'il a repoussé le Sauveur, son sort fût amélioré, et qu'il fût sauvé à cause de son incrédulité! Une comparaison nous fera mieux comprendre.

D'innombrables malades viennent dans un vaste hôpital chercher la guérison des maux qu'ils se sont attirés par leurs débauches, leurs vices ou leurs crimes. Tous souffrent, tous appellent du secours. Un habile médecin arrive, il apporte un remède infallible et crie : « Quiconque boira cette eau sera » guéri! quiconque la refusera restera souffrant et finalement » mourra! » Quelques malades tendent la main, boivent à longs traits et retrouvent la santé. D'autres se moquent du docteur et refusent un remède qu'ils jugent trop simple pour être efficace, et ces hommes meurent, non de l'eau qu'ils n'ont pas bue, mais de la maladie qu'ils avaient déjà. .

Qui pourra dire que leur mort est injuste et la reprocher au généreux médecin? Je dis plus : qui pourra faire un reproche de cette mort au Créateur qui avait donné la vie à ces malades? N'est-ce pas par leur faute qu'ils ont souffert et qu'ils sont morts? Ce Créateur leur devait-il quelque chose? En leur donnant les quelques années de vie qu'ils ont déjà goûtées, ne leur a-t-il pas accordé plus qu'il ne leur devait, lui qui ne leur devait rien? Et enfin, si quelqu'un prétendait encore qu'il est injuste que le Créateur laisse mourir d'une mort sans retour l'homme coupable d'une faute passagère, je répondrais : Je n'examine pas si c'est injuste; mais vous, convenez du fait : *cela est*, cela se voit tous les jours, et, quoi que vous puissiez

dire, cela est, cela se voit. Or, il ne m'en faut pas davantage pour vous faire maintenant comprendre que le Dieu de l'Évangile peut bien et doit même, pour être le vrai Dieu, faire ce que fait le Dieu de la nature.

Ce monde est le vaste hôpital encombré, non de malades, mais de pécheurs qui tous, par le fait seul de leur désobéissance, ont encouru la condamnation et la mort. Que personne ne vienne à leur secours, et tous mourront sans qu'aucun puisse se plaindre avec raison. Mais Jésus arrive, entre dans ce grand réceptacle de souffrances morales, et crie dans tous les rangs de la société : « Quiconque veut se confier en moi et » jeter sur moi un seul regard ne mourra point ; fût-il déjà » expirant, il passera de la mort à la vie ; si d'autres refusent » mon secours, je ne veux, ni ne puis les contraindre ; je ne » viens pas les condamner, mais les laisse où ils sont déjà, » sous la condamnation ; ce n'est pas moi, ce sont eux-mêmes » qui le veulent ainsi. La colère de Dieu demeure donc sur » eux. » Les uns tournent les yeux et les mains vers ce Sauveur, et revivent. Les autres le raillent et meurent. Qui pourra se plaindre ? Jésus les a-t-il fait mourir ? Ne se sont-ils pas deux fois suicidés, d'abord par leurs péchés, ensuite par le refus du pardon ? Et maintenant dira-t-on qu'il est injuste que le Dieu de l'Évangile ait créé des êtres qui finalement devaient tomber sous sa colère ? A cela nous n'avons qu'un mot à répondre : Le Dieu de l'Évangile est le Dieu de la nature ; il ne s'agit pas pour nous, faibles intelligences, d'examiner si la conduite du Créateur est juste, mais de nous assurer ce qu'elle est. Or, quoi que vous puissiez dire, il est certain que Dieu laisse mourir des hommes à la fleur de l'âge, en laisse souffrir d'autres pendant de longues années ; et si cela est, si cela se voit dans la nature, cela peut bien être et se voir dans l'Évangile ; cette analogie d'action me montre, au contraire, que c'est bien le même Dieu.

Voilà l'Évangile : Dieu offre sa grâce à tous ; les uns la reçoivent, les autres la repoussent ; c'est à nous de voir si nous voulons la repousser ou la recevoir ! C'est à nous de sonder

notre cœur et de juger s'il est malade de péché et s'il a besoin de pardon ; c'est à nous de voir si par nous-mêmes nous pouvons effacer nos fautes passées, et si par nos forces nous pouvons éviter le mal à l'avenir. Si nous sommes justes, comme le demande la conscience, et saints, comme l'exige la loi de Dieu, c'est à nous de nous lever, de le dire et de congédier le médecin Sauveur ! Ah ! malheureux disputeurs que nous sommes, qui aimons mieux discourir sur nos plaies que de les voir guérir ! Insensés qui souffrons en disant : Ce n'est rien, et qui expirerons bientôt de douleur en criant : Je me porte bien ! Semblables à cet orgueilleux païen qui, la jambe rompue, laissait échapper cette parole : « O douleur ! tu ne m'obligeras jamais à dire que tu sois un mal ; » nous, brisés par le péché, nous crions : J'aime mieux en souffrir que de l'avouer ! Ne l'avouons donc pas, si bon nous semble, mais ne nous étonnons pas si la mort éternelle s'ensuit ! ou plutôt laissons là l'orgueil de la propre justice ; sentons nos misères, laissons à Dieu le soin de composer, d'analyser et d'expliquer ses mystérieux remèdes ; pour nous, acceptons-les de sa main. Ils sont bien simples et se réduisent à un : pauvres pécheurs souffrants, confiez-vous en l'amour et en la puissance de Jésus-Christ ; celui qui croit au Fils a dès à présent et pour toujours une vie éternelle et bienheureuse !

CXXX^e MEDITATION.

(LISEZ JEAN IV, 1 à 30.)

Une parole résume et domine toute la conversation de Jésus avec la Samaritaine. Jésus lui dit : « Quiconque boira de » cette eau aura encore soif ; mais celui qui boira de l'eau que » je lui donnerai n'aura jamais soif, car l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau vive qui jaillira » jusque dans la vie éternelle. »

Sans doute, si l'on pouvait nous offrir aujourd'hui une eau

matérielle telle qu'on vît ceux qui l'auraient goûtée ne plus boire ni l'onde de nos fontaines, ni le vin de nos vignes, on pourrait en toute sécurité dire que cette eau est merveilleuse et divine.

Eh bien, quelque chose d'analogue se passe dans le monde spirituel où vivent les chrétiens. On trouve des hommes qui longtemps ont été, comme tous les autres, vivement altérés du désir de connaître et du besoin de jouir. Jésus leur a versé dans le sein l'eau vive de la vérité et de la joie chrétiennes; dès lors ces hommes se sont trouvés satisfaits; tandis que d'autres continuent à goûter les jouissances de cette terre toujours renouvelées et toujours impuissantes pour calmer leur soif de science et de félicité, eux se sentent sevrés de la soif de cette eau trompeuse, et pleinement désaltérés à la source vivifiante que Jésus leur a ouverte. Si cette expérience est bien constatée, ne restera-t-il pas évident que cette eau spirituelle est une eau merveilleuse et divine? Arrêtons - nous donc quelque instant à considérer l'impuissance du monde et la suffisance de l'Évangile pour combler ici-bas nos désirs de lumière et de bonheur.

Que toutes les découvertes des philosophes anciens et des savants modernes ne nous aient pas encore conduits à la vérité sur Dieu, sur nous-mêmes et sur notre avenir; que tout ce que nous savons à cet égard nous laisse encore sous le tourment d'une soif de science; c'est ce qu'il serait superflu de prouver. Que les biens de cette terre, la gloire et la richesse, même des biens plus réels, la santé et les affections terrestres soient encore insuffisants pour combler l'immense capacité de notre cœur soupirant jusqu'au milieu de ses joies après des joies plus vives, plus nobles, plus éthérées, qu'il appelle sans pouvoir les nommer; c'est encore ce qu'il serait inutile d'établir. Si quelques-uns en doutent encore, ce ne sont guère que des hommes trop jeunes pour avoir expérimenté la vie dans ses derniers mensonges. Nous regardons donc comme avouée l'impuissance du monde pour nous donner la vérité et le bonheur; voyons si l'Évangile satisfera mieux ces deux besoins.

Il est des hommes qui ont longtemps cherché la vérité dans les

livres de ce monde sans jamais la trouver. Un jour ils ont ouvert la Bible, l'ont lue, méditée, et se sont déclarés pleinement satisfaits. Depuis lors ils n'ont plus varié dans leurs opinions; aujourd'hui toutes les théories philosophiques leur paraissent faibles, pauvres, mensongères; non-seulement ils espèrent, mais ils savent qu'ils ont la vérité; du moins, ce que personne ne peut leur dénier, c'est qu'ils n'éprouvent plus cette soif dévorante qui jadis leur faisait courir le monde sans trouver nulle part une source capable de l'étancher.

Dès lors, je le demande à ceux qui n'en ont pas encore fait l'expérience : ce fait, qui se reproduit chez des hommes de tous les temps et de tous les pays, n'est-il pas un indice, pour un esprit non prévenu, qu'il y a là quelque chose de plus qu'ordinaire? N'est-ce pas une preuve que la doctrine chrétienne est la vérité, elle qui seule a des partisans, jamais détrompés et toujours plus vivement déclarés?

En second lieu, ces mêmes hommes, jadis amateurs du plaisir, altérés de passions et jamais assouvis, même en se plongeant dans les passions et les plaisirs, ont aujourd'hui trouvé dans la foi chrétienne une pleine satisfaction de ces désirs insatiables de jouissance. La seule pensée qu'ils sont pardonnés, et que le Ciel leur est assuré répand dans leur âme une paix, un calme, une douce joie, parfois des tressaillements d'allégresse incomparables à tout ce qu'ils avaient senti jusque-là. Ils ont encore un désir, c'est que cette foi s'augmente et les nourrisse mieux; mais, à coup sûr, ils ne songent pas à l'abandonner!

Ici encore, je le demande, le phénomène qui se passe chez ces hommes n'est-il pas digne de fixer l'attention? N'est-il pas une preuve qu'ils ont enfin trouvé ce bonheur pour lequel tout homme sent qu'il est né? Sans doute, et ici, comme tout à l'heure, nous pouvons dire: Là se trouvent la vérité, le bonheur; là se trouve l'eau merveilleuse descendue des cieux.

Essayons donc, si nous ne l'avons pas fait encore, de goûter cette onde jaillissante. Après avoir vainement creusé dans la vase des jouissances terrestres pour n'arriver jamais qu'à une

eau irritante ou croupie, abandonnons enfin un travail fatigant et trompeur, creusons l'Évangile, nous y trouverons le trésor caché : assurance de pardon, don du Saint-Esprit, et paix de l'âme jaillissant jusque dans l'éternité.

CXXXI^e MEDITATION.

(LISEZ JEAN IV, 31 à 54.)

La conduite de Jésus, pendant cette journée, justifie bien ces déclarations : « Ma nourriture est de faire la volonté de mon » Père, qui veut que je ne laisse perdre aucun de ceux qui » m'ont été donnés. » Voyez, en effet, quelle constante activité déploie Jésus pour instruire tous ceux qu'Il rencontre : harassé de fatigue, Il s'assied sur le bord d'un puits ; mais bientôt, oubliant sa propre soif, Il entretient la Cananéenne de son salut. Ses Apôtres arrivent, le pressent de manger ; mais Lui néglige ses besoins pour leur parler de la moisson des âmes. Dans ce moment Jésus se rend en Galilée, mais Il retarde son voyage et consacre deux journées aux habitants de Sichem attentifs à sa parole. Toujours occupé de sa mission, Jésus y fait concourir tout ce qu'Il voit, touche ou entend : ici l'eau d'un puits Lui fait comparer la foi à une onde jaillissante ; là les aliments apportés par ses Apôtres Lui donnent l'occasion de dire, que faire la volonté de Dieu est sa nourriture. Plus loin, les moissons blanchissantes Lui rappellent les âmes mûres pour le salut qu'il faut recueillir et transporter aux Cieux.

C'est donc avec vérité que Jésus a dit : « Ma nourriture est » de faire la volonté de mon Père. » Mais pour nous, ses disciples, est-ce aussi notre nourriture que de faire cette volonté ? Voyons.

Nous regardons, avec raison, la nourriture de notre corps comme indispensable à notre vie. De même, faisons-nous de l'accomplissement de la volonté divine un aliment indispensable à la vie de notre âme ? Ne savons-nous pas vivre, non-

seulement sans nous inquiéter de cette volonté, mais encore sans y songer, et au besoin tout en la repoussant? Poursuivons la comparaison. La nourriture de notre corps doit être prise chaque jour et plusieurs fois le jour; c'est un besoin tellement impérieux, que retarder de quelques heures de le satisfaire nuit à notre santé. Quant à la volonté de Dieu, la prenons-nous pour nourriture avec cette journalière régularité? et lorsque nous renvoyons de l'accomplir, non pas d'une heure, mais de plusieurs jours, en souffrons-nous beaucoup? Notre conscience est-elle aussi sensible que notre estomac? et quand la première crie, la satisfaisons-nous aussi vite et aussi bien que le second? Non, loin de là; et s'il est un point sur lequel nous puissions comparer notre manière de prendre notre nourriture à celle dont nous accomplissons la volonté de Dieu, c'est bien plutôt celui-ci : il est des hommes qui mangent moins pour vivre qu'ils ne vivent pour manger; ils prennent leur nourriture, non par appétit, mais par gourmandise; non comme elle se présente, mais choisie; non avec mesure, mais à profusion; et tout cela, remarquez-le bien, non parce que leur corps le demande, mais pour satisfaire leur propre convoitise.

Telle est notre manière de faire l'œuvre de Dieu quand nous la faisons. D'abord, loin de l'accepter tout entière, avec ses difficultés, nous commençons par choisir ce qui nous plaît et repousser ce qui ne nous agrée pas, plus fiers de l'avoir faite en partie que confus de l'avoir laissée inachevée. Ainsi transformée, la volonté de Dieu n'est plus la sienne, c'est la nôtre; aussi l'accomplissons-nous, non pour lui, mais pour nous; non parce qu'il l'impose, mais parce qu'elle nous plaît; non pour les rapports qu'elle a avec la grande œuvre du salut du monde, mais parce qu'elle cadre avec la petite œuvre que nous avons façonnée et circonscrite autour de nous. Cette volonté de Dieu, ainsi rapetissée à la mesure de la nôtre, nous la faisons avec plaisir chaque jour : que dis-je? nous la faisons jour et nuit avec dérèglement; travaillant par bourrasque, brisant les obstacles, nous irritant contre les événements dirigés par ce

Dieu même auquel nous prétendons obéir ! Aussi, sous un tel régime, avec une semblable activité, nous sommes à la fin dégoûtés, harassés, malades, et nous appelons cela du dévouement ! Non, c'est de la vanité, de la volonté propre et de l'entêtement. Ne soyons donc pas surpris si nous sommes entravés dans nos œuvres chrétiennes ; c'est tout autre chose que Dieu demandait de nous, et il veut nous le faire sentir en mettant notre œuvre à néant et en barrant notre fiévreuse activité.

Non, ce n'est pas là ce que Dieu réclame de notre part. Moins de mouvement, moins de bruit, moins d'activité, surtout pas de volonté propre ; mais une acceptation de sa volonté divine telle qu'elle se présente : entière, ardue ou facile, faite avec régularité et modération ; car cette modération est elle-même une partie de cette sainte volonté. Dieu ne nous demandera pas : Combien as-tu fait ? mais : Comment as-tu fait ? Que sa volonté soit ainsi pour nous une nourriture simple ; constante, régulière ; et bientôt elle nous deviendra douce et agréable. Notre conscience se calmera, notre âme sera nourrie, nous ne souffrirons plus de cette impatiente activité qui voudrait tout faire en un jour, et qui, comme l'avalanche stérile, détachée du haut de la montagne, va toujours grossissant et accélérant sa marche jusqu'à ce qu'elle vienne infailliblement se briser au fond de la vallée.

CXXXII^e MEDITATION.

(LISEZ JEAN V, 1 à 23.)

Non loin du Temple de Jérusalem, près de la porte des Brebis, à l'ombre d'un portique dont les ruines sont encore debout, s'élevait jadis le réservoir de Béthesda. Là de nombreux malades passaient leurs jours et leurs nuits à attendre qu'un envoyé céleste vint agiter l'eau, pour y descendre, après lui, chercher la santé dans une simple ablution. Parmi ces impo-

tents se trouvait un homme infirme depuis trente-huit ans, qui déjà plusieurs fois, au mouvement divin de l'onde, s'était levé, mis en marche, mais qui toujours était arrivé trop tard. Alors, sans perdre courage, l'infortuné remontait. prendre sa place et attendait avec confiance, bien que contre toute probabilité, le jour où, plus heureux, il pourrait arriver assez tôt pour être miraculeusement guéri.

Tandis qu'il est là couché parmi les boiteux, les aveugles et les impotents, et le regard fixé sur l'onde qui doit s'émouvoir sous le doigt de l'ange, peut-être dans un jour, peut-être dans un mois, peut-être dans un an, Jésus s'approche et lui dit : « Veux-tu être guéri ? » Qu'on se représente l'étonnement et la joie de cet homme à une telle question ! Cependant il se calme, car il ne connaît pas encore le Sauveur ; sa réponse prouve seulement qu'il se confie en Dieu. A peine a-t-il donné cette preuve de sa foi, que Christ lui répond : « Lève-toi, emporte ton lit et marche. » Aussitôt le malade est guéri, et le perclus, redressé et libre, se met à marcher.

Cette guérison matérielle est une image fidèle de la guérison spirituelle que nous offre le même Sauveur.

Depuis vingt, trente, quarante ans, hélas ! depuis aussi loin que remontent nos souvenirs, nous souffrons d'un malaise sourd et constant qui travaille notre conscience ; cette douleur causée par le péché se renouvelle et s'accroît tous les jours. En vain nous demandons à l'oubli le soulagement de ces pensées ; toujours le remords attaché à sa proie revient tourmenter notre cœur.

Eh bien ! à cette heure même la Bible s'ouvre, et de la part de Jésus nous dit : Veux-tu être guéri ? guéri, non pas demain, le mois prochain, dans un an, mais guéri tout de suite, à l'instant même et radicalement, de telle sorte que tes péchés les plus criants se taisent, que tes souvenirs les plus sombres soient effacés, et que ta conscience soit blanchie comme la neige ? Parle ! veux-tu être instantanément et complètement guéri ? Regarde à Jésus, l'Agneau de Dieu, dont le sang répandu lave les péchés du monde, et tu seras déchargé du poids de ton passé.

Rassuré sur le passé, crains-tu pour l'avenir les morsures venimeuses de ce serpent séducteur qui t'attire par ses enchantements dans ses pièges? Veux-tu non-seulement être guéri dans ta conscience, mais encore dans ton âme; de sorte que tu sois endurci contre le mal et fortifié pour le bien? Regarde à Jésus qui te donnera son esprit de force pour te renouveler et te sanctifier.

Plus tranquille sur ton passé et sur ton avenir terrestres, trembles-tu encore à la pensée de la mort s'approchant prompt et inévitable? Voudrais-tu être guéri même de la mort? Regarde à Jésus, c'est Lui qui donne la vie « a qui il veut, » dit-il lui-même. Comprends bien cette parole : cette vie, il te la donne. Il ne te la prête pas pour te la retirer; il te la donne pour toujours! Il ne te la vend pas de telle sorte que tu aies à craindre de ne pouvoir la payer; mais Il te la donne sans condition! Il ne te l'accorde pas faible, malade, limitée; Il te la donne vive, sainte, éternelle; Il te la donne, enfin! comprends ce seul mot : Il te donne aussi complètement cette seconde vie, qu'il t'a complètement donné l'existence dont tu jouis déjà.

Mais, diras-tu, qui m'assure que cette promesse soit fidèle, et que, fût-elle accomplie pour d'autres, elle doive m'être appliquée? en un mot, à quoi reconnaitrai-je que Jésus m'a guéri?

Je réponds : le malade de Béthesda reconnut sa guérison à ceci, qu'aussitôt que Jésus eut parlé, lui prit son lit et marcha. Ce moyen de se convaincre qu'il était en santé était simple et facile : celui de vous assurer si vous avez cru, et si par conséquent vous êtes sauvé, est tout aussi simple et tout aussi facile; si vous avez été guéri par Jésus, vous devez être si joyeux, si plein de reconnaissance, qu'il doit vous être possible maintenant, soutenu par l'Esprit de Dieu, de vous lever et de marcher dans la sainteté. La marche, la conduite chrétienne, voilà le signe manifeste de la guérison du chrétien.

Et n'allez pas croire que votre marche dans la sainteté soit la condition de votre salut, de votre guérison; non : c'en est

le signe, rien de plus. Jésus n'a pas dit à l'impotent : Si tu marches, je te guérirai ; mais Jésus l'a d'abord guéri, et le malade guéri a pu marcher. De même Jésus ne vous dira pas : Si tu es saint, je te sauverai ; mais : Je te sauve à l'instant ; sois saint à l'avenir ; je te donne des forces à cette heure, emploie-les désormais ; je te rends la santé, maintenant lève-toi donc et marche ! marche, non pour être guéri, mais parce que tu es guéri ; sanctifie-toi, non pour être pardonné, mais parce que tu es pardonné ; et à ceci tu reconnaîtras que le salut t'appartient, si tu vis comme un de mes élus.

CXXXIII^e MEDITATION.

(LISEZ JEAN V, 24 à 47.)

Pour bien apprécier ici la conduite de Jésus, il faut se rappeler à qui cet adorable Sauveur adresse son discours. Jésus a guéri un malade dans un jour de sabbat, et pour cela les Juifs le cherchent afin de le faire mourir. Le Sauveur le sait ; il se laisse trouver, et quand ces Prêtres, ces Scribes, ces Phariséens, envieux et sanguinaires sont là, Jésus dit avec amour à ses plus cruels ennemis : « Je dis ceci afin que vous soyez » sauvés. Mais vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la » vie ; en vérité, en vérité, je vous dis que celui qui écoute » ma parole ne sera point sujet à la condamnation. Sondez, » sondez les Écritures, car elles rendent témoignage de moi. »

C'est par ces tendres invitations que Jésus presse ses futurs bourreaux à recevoir de sa main le salut. Il fait plus : Il va au-devant des difficultés qui peuvent les arrêter, leur expose les témoignages que rendent de lui Jean-Baptiste et ses propres œuvres, et leur fait toucher du doigt la cause de leur incrédulité pour les aider à la faire disparaître ; et tout cela avec amour, tout cela en vue de leur bien ; tandis que, de leur projet criminel à son égard, Jésus ne leur dit pas un mot, ne leur fait pas un seul reproche.

Or, cette confiance en la toute-puissance de la grâce, cette douceur envers les incrédules et les méchants les plus endurcis, sont elles aussi les nôtres ? Hélas ! il faut le dire, nous ne les avons pas. Bien qu'en théorie nous admettions que tout vient de Dieu dans l'œuvre du salut, et que son Esprit peut rendre la vie à des os desséchés, cependant nous démentons ces principes dans la pratique. Nous parlerons volontiers de l'Évangile à un frère pour l'édifier, à un faible pour l'affermir, à une de ces personnes que nous appelons bien disposées pour la convertir complètement ; mais de parler de l'Évangile à des hommes ouvertement incrédules, ou à des pécheurs scandaleux, voilà la pensée qui ne nous vient pas ; et, si l'on ne nous la suggérait, nous la repousserions, persuadés que parler de choses si saintes à des hommes si pervers, c'est perdre son temps ; ou, si nous nous décidons à leur en dire un mot, c'est un mot sans foi, sans prière de notre part ; un mot prononcé par acquit de conscience et qui nous laisse convaincus, après comme avant de l'avoir prononcé, que de tels cœurs sont trop durs pour que la Parole divine puisse y germer.

Tout cela ne va à rien moins qu'à déclarer la grâce de Dieu impuissante dans certains cas et à prouver que, si c'est d'elle que nous attendons en grande partie le succès, c'est bien aussi quelque peu de nous-mêmes ; or, jugeant la tâche trop rude pour nos propres forces, nous sommes bien aises de la déclarer impossible, afin de nous en affranchir. Oh ! si nous avions, en la puissance de Dieu, de la foi, gros comme un grain de sénevé, ne dirions-nous pas à cette montagne : « Jette-toi dans la mer ; » et à ces cœurs endurcis : Soyez brisés par la grâce du Seigneur ? ne prierions-nous pas, n'espérerions-nous pas, même contre toute espérance ? Eh ! qui nous dit que cet homme aujourd'hui railleur de la parole chrétienne, sortie de notre bouche, n'en gardera pas involontairement l'aiguillon dans son cœur et n'en sera pas touché à l'heure de sa mort ? Cette seule possibilité ne mérite-t-elle pas d'être comptée ? et serait-ce un grand sacrifice que dix-mille paroles perdues si la dernière avait pour fruit une seule âme sauvée ?

Toutefois, il faut le reconnaître, tous ne sont pas capables de cette infidélité : il en est même parmi nous qui s'attachent avec force aux grands pécheurs et leur « déclarent tout le conseil de Dieu » Mais, hélas ! ceux-ci tombent dans un autre écueil. Comme leurs adversaires sont profondément ancrés dans le mal et dans l'incrédulité, ils résistent d'abord avec vigueur ; ils outragent ceux qui leur parlent de leur âme et tournent en ridicule la Parole de Dieu. Si l'on revient à eux une seconde, une troisième fois, ils se croient en droit d'être plus agressifs, plus insultants, et finalement ils lassent la patience, épuisent la charité des chrétiens dont nous parlons. C'est alors que ceux-ci vont se heurter contre le redoutable écueil de l'irritation. Forts de cette pensée qu'ils défendent la vérité, ils prennent bien vite un ton d'autorité, citent sans mesure et appliquent sans tact des paroles de condamnation. Ils croient avoir tout légitimé, quand ils ont dit que c'étaient là des déclarations prises dans les Saintes-Écritures, oubliant que, si la Parole est de Dieu, l'application en est d'eux-mêmes. Enfin, ils usurpent la place du Maître, prononcent, jugent, anathématisent. Comme les fils de Zébédée, ils appelleraient volontiers le feu du Ciel sur ceux qui leur résistent, ne fût-ce que pour leur prouver, en les écrasant, qu'ils avaient bien raison !

Le résultat de tels efforts est facile à prévoir : le chrétien se retire le cœur plein d'amertume, et l'incrédule, plus que jamais, enfoncé dans son incrédulité.

Oh ! comme une telle conduite fait bien ressortir notre faiblesse, et comme aussi elle fait bien apprécier tout ce qu'il y a de patience, d'amour, de foi dans la conduite de Jésus, disant à ses ennemis : « Venez à moi pour avoir la vie ; ce que je dis, c'est afin que vous soyez sauvés ! »

Non, Jésus, nous n'avons pas encore regardé d'assez près le modèle que tu nous as laissé ; nous n'en sommes pas encore assez vivement illuminés. Donne-nous donc de l'examiner attentivement et surtout de nous y tenir collés comme le lierre au chêne, afin que nous, créatures faibles et tendant à la terre, nous puissions, avec toi, nous élever vers les Cieux.

CXXXIV^e MEDITATION.

(LISEZ JEAN VI, 1 à 21.)

La peur! que révèle la peur? non pas celle que prend un homme en face d'un précipice ou d'un malfaiteur; mais cette peur qui vous saisit dans les ténèbres, au passage d'une ombre, ou à la pensée de la mort? Cette peur est réelle, elle tombe sur les plus intrépides; elle exprime donc un sentiment vrai de notre nature; et je demande ce que signifie cette peur instinctive?

Elle signifie que cet homme, mis tout à coup en présence d'une image qui lui rappelle un pouvoir surnaturel, se sent pécheur et prévoit sa condamnation. Voilà ce que le sentiment intime nous enseigne lui-même, et voilà ce que la Parole de Dieu va nous confirmer.

Lorsque le Seigneur accorde, à un des personnages de l'Ancien ou du Nouveau-Testament, une apparition surnaturelle, nous voyons ces personnages donner quelques signes de crainte, ou bien les envoyés célestes prendre soin de les rassurer. « J'ai » entendu ta voix, dit Adam à Dieu qui l'appelle, et j'ai eu peur » parce que j'étais nu. » Mais non, Adam avait peur parce qu'il avait péché. L'Éternel parlant à Abraham dans une vision, lui dit avant tout : « Ne crains point; » et pourquoi le rassurer si ce n'est parce que sans cet encouragement Abraham eût tremblé? A la descente de Jéhova dans le buisson ardent; Moïse cache son visage dans ses mains. A son arrivée auprès de Marie, Gabriel la rassure et lui dit : « Ne crains point. » Quand l'ange du Seigneur se montre dans les champs au milieu de la nuit où naquit Jésus, « les bergers ont une grande frayeur. » Quand le Sauveur fait un premier miracle en présence de Simon Pierre, cet Apôtre se jette à ses genoux et s'écrie : « Retire-toi de moi, » je suis un grand pécheur! » Toujours et partout l'approche de Dieu ou de ses envoyés excite un mouvement de terreur; mais pourquoi? A le bien prendre, l'homme ne devrait-il pas plutôt

se réjouir en acquérant une preuve visible, palpable de l'existence d'un Dieu, et en se voyant honoré d'une communication avec la divinité? Pourquoi donc craindre plutôt que de se réjouir? La Bible comme la conscience répond : C'est que l'homme a péché, et qu'il ne peut se trouver en présence de son juge, sans se dire que peut-être il va entendre sa sentence ou subir sa condamnation.

A force de sophismes, nous sommes parvenus à si bien endormir notre conscience sur l'oreiller du péché, que, si l'on nous interrogeait à nos heures de sécurité, nous répondrions avec assurance que notre vie est, sinon irréprochable, du moins exempte de ces fautes criantes qui font rougir ou trembler. Mais ce n'est pas à cette réponse calculée dans le calme, et préparée par la passion, qu'il faut s'en rapporter quand, surprise par un événement inattendu, notre conscience est arrachée à son sommeil, à cette vie factice et mensongère créée par l'habitude du péché, et qu'elle pousse un cri d'épouvante : c'est qu'elle se réveille, c'est qu'elle redevient elle-même; et c'est alors que nous pouvons la croire; elle nous fait entendre par surprise la vérité; et si nous sommes effrayés, c'est que nous avons sujet de l'être; il n'y a que le malfaiteur qui tremble, en passant, à la vue d'un code, d'un juge ou d'un échafaud! Maintenant transportons-nous au milieu de la scène qui nous a suggéré ces tristes réflexions.

Sur les bords du lac de Génésareth, les Apôtres s'embarquent à la nuit tombante et sous le souffle d'un vent impétueux. Ils ont déjà fait environ trente stades, quand ils voient s'avancer au milieu des ténèbres, et glissant sur la surface des eaux, un corps qu'à travers les ombres de la nuit ils jugent d'une taille démesurée et que sa marche silencieuse leur fait prendre pour un fantôme. Les Apôtres cessent de ramer; le corps étranger s'approche, il touche à la barque, il va y poser le pied, et les disciples poussent un cri de terreur! Voilà l'homme; toujours pécheur, il est toujours tremblant. Mais écoutez la réponse du Dieu vengeur, manifesté en Jésus-Christ : « C'est moi, n'ayez pas peur! »

Oh ! quelle douce parole : « c'est moi, n'ayez pas peur. » Plus de Dieu terrible de Sinaï, armé de foudres et de menaces pour le transgresseur de sa loi ; mais son Fils nous apportant le pardon de ces innombrables transgressions et venant nous donner sa vie pour nous arracher à la mort : c'est Jésus ; « c'est moi, » n'ayez pas peur. — Plus de tâche pénible imposée par le devoir ; plus de mesure stricte de tant d'œuvres à faire ; mais la sanctification dans la liberté chrétienne, inspirée par l'amour, accomplie en nous, par l'Esprit de celui qui nous dit : « C'est moi, n'ayez pas peur. » — Plus d'incertitude sur notre éternité ; plus de crainte d'une mort angoissante et d'un jugement incertain ; plus de peut-être pour notre salut ; mais l'assurance, parce que la vie éternelle n'est plus la récompense de notre vie terrestre ; mais le fruit de la pure grâce de Jésus : « C'est moi, » n'ayez pas peur !

Non, Seigneur, nous n'aurons plus peur, nous savons que celui qui s'avance vers nous, c'est toi, Fils de Dieu ; toi, mort pour nous ; toi qui pardones, toi qui fais grâce, toi qui donnes le Ciel, toi qui dans ce moment intercèdes pour nous, toi qui nous aimes et que nous voudrions mieux aimer ! Non, Seigneur Jésus, nous n'aurons plus de crainte ; et, maintenant libres de toutes préoccupations pour notre éternité, nous pouvons te consacrer notre vie avec joie et liberté ; c'est toi qui nous l'as dit, nous te croyons, et nous n'avons plus peur !

CXXXV° MEDITATION.

(LISEZ JEAN. VI, 21 à 71.)

On s'est bien souvent demandé si l'homme va de son propre mouvement vers Dieu, ou si c'est Dieu qui fait le premier pas vers lui. On a cité des paroles bibliques en faveur de chacune de ces deux opinions. Ainsi, dans le chapitre précédent, il est dit : « Vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie ; » et de là on a conclu que la volonté de l'homme était le premier mobile de

son salut. Mais qu'on accorde à ce passage plus d'attention, et l'on verra qu'au contraire la volonté de l'homme y est présentée comme le mobile, non de son salut, mais de sa perte : « Vous ne » voulez pas venir à moi pour avoir la vie. »

On cite encore dans le même sens la fin d'un verset dans le chapitre d'aujourd'hui : « Je ne mettrai point dehors celui qui » viendra vers moi ; » donc, a-t-on dit, l'homme va le premier vers Jésus, et Jésus ensuite le reçoit. Mais ce passage, pas plus que le précédent, ne prouve que le premier mouvement vienne de nous ; il prouve au contraire qu'il vient de Dieu, et, pour s'en convaincre, il suffit de lire le verset dans son entier : « Tout ce » mon Père me donne viendra à moi ; et je ne mettrai point » dehors celui qui viendra vers moi. » On le voit : les chrétiens sont d'abord donnés par Dieu ; alors ils viennent, et Jésus les reçoit. C'est toujours le Seigneur qui fait le premier pas.

S'il fallait d'autres paroles pour éclaircir et fortifier celles-ci, nous citerions deux passages pris encore dans la lecture de ce jour. Voici le premier : « Nul ne peut venir à moi si le Père qui » m'a envoyé ne l'attire ; » et voici le second : « C'est pour cela » que je vous ai dit que nul ne peut venir à moi s'il ne lui est » donné de mon Père. » De même, il est dit ailleurs : « Cela ne » vient point de celui qui veut ou de celui qui court, mais de » Dieu qui fait miséricorde ; » et encore : « C'est Dieu qui pro- » duit en vous avec efficace le vouloir et l'exécution selon son » bon plaisir. » Ainsi l'action et son principe, la volonté, tout chez l'homme est donné par Dieu quand il s'agit d'aller vers le bien et de le faire. En rapprochant cette conclusion de celle que nous avons tirée en commençant, nous aurons une vérité plus générale et plus complète ; ces mots : « Vous ne voulez pas venir » à moi pour avoir la vie, » prouvent que l'homme perdu est lui-même la cause de sa perte ; il n'a pas voulu venir. D'un autre côté, ces paroles : « Nul ne vient à moi s'il ne lui est donné de » mon Père, » démontrent que l'homme sauvé n'est pour rien dans son salut, pas même pour un premier désir. Tout en deux mots : le réprouvé se perd lui-même, l'élu est sauvé par Dieu.

Nous savons qu'à l'ouïe de cette doctrine quelques-uns diront :

Mais si l'homme ne peut faire le premier pas, il n'a plus qu'à attendre que Dieu l'attire. Nous répondrons : La Bible ne nous est pas donnée pour discuter sur les autres, mais pour nous guider nous-mêmes ; et à ceux qui tiendraient ce langage, il faudrait dire : De deux choses l'une, ou vous êtes disposés à venir à Christ, ou vous ne l'êtes pas ; si vous ne l'êtes pas, peu vous importent les doctrines de son Évangile ; laissez-les, vous n'en avez que faire. Mais si vous vous sentez portés à croire en Jésus, quel danger voyez-vous à penser que vous y êtes portés par la volonté de Dieu ? Ne comprenez-vous pas que c'est là le plus puissant motif d'encouragement ? Ne voyez-vous pas que c'est une heureuse découverte que vous faites aujourd'hui que d'apprendre que les désirs que vous avez eus viennent du Ciel, qu'ils sont saints, puisqu'ils sont inspirés par le Saint-Esprit, qu'ils seront soutenus, ravivés et désormais ineffaçables, puisque c'est le Dieu immuable qui les a formés en vous ? Ne sentez-vous pas que cette vérité doit faire toute votre joie, toute votre sécurité, puisque ce n'est plus vous, êtres inconstants et faibles, mais Dieu, qui est l'auteur de votre salut ?

Un voyageur, portant son jeune fils entre ses bras, traverse seul, à pied et sans armes, un désert peuplé de bêtes sauvages. Depuis plusieurs jours il avance sans avoir été attaqué ; il s'en réjouit en songeant au chemin déjà fait ; mais il tremble encore pour l'avenir. Tout à coup un éclair céleste lui montre ce que la lumière naturelle du soleil ne lui avait pas permis de voir autour de lui : toute une armée d'anges veillant sur son enfant, et chassant les bêtes féroces. Pensez-vous que, après cette vision subitement aperçue et subitement retirée, ce père puisse encore être triste ? Et cependant, croyez-vous qu'il cesse pour cela de veiller sur son enfant ? Non ! cette vision ne fait que doubler ses forces et son courage ; car il sait maintenant que Dieu veille sur lui ; et dès lors il marche avec joie et liberté d'esprit.

Tel est le chrétien portant la foi, fille du Ciel, dans son sein. Il sait que ce dépôt vient de Dieu, et que Dieu est fidèle pour le garder. Si cet homme avait, par la force de sa volonté, ravi son salut à son Dieu, il pourrait craindre que cette volonté hu-

maine ne vint à changer, ou que son Dieu, mécontent, ne lui retirât son trésor; mais non, c'est Dieu qui a voulu le premier, qui a agi le premier, et qui a promis d'agir jusqu'à la fin! Comment dès lors l'élu pourrait-il craindre?

Oui, chrétiens, Dieu veut, que dis-je? Dieu a voulu de toute éternité notre salut. Écoutez maintenant la conclusion que saint Paul tire de cette liberté d'esprit.

« Travaillez à votre salut avec crainte et tremblement, car »
 « c'est Dieu qui produit en vous le vouloir et l'exécution. »
 C'est-à-dire : travaillez à vous sanctifier; ne méprisez pas les forces que Dieu vous a données; s'il s'agissait d'une œuvre qui fût vôtre, peut-être pourriez-vous n'y pas attacher autant d'importance; mais songez que Dieu est là, que c'est lui qui vous sollicite, que c'est son œuvre que vous faites; il est ouvrier avec vous. Le Roi des Cieux et de la terre est descendu dans votre chétive demeure pour mettre avec vous la main à l'ouvrage; oseriez-vous rester inactifs en travaillant à ses côtés, soutenus par son regard, animés de son Esprit? N'agirez-vous pas, au contraire, avec un saint empressement, et une crainte filiale de lui déplaire? Courage donc! Dieu est là, son Esprit est votre hôte, Jésus est votre compagnon d'œuvre : travaillez, travaillez à vous sanctifier; vous êtes sous les yeux du Seigneur!

CXXXVI^e MEDITATION.

(LISEZ JEAN VII, 1 à 24.)

« Si quelqu'un veut faire la volonté de Celui qui m'a envoyé, »
 « il reconnaîtra, dit Jésus, si ma doctrine est de Dieu ou si je »
 « parle de mon chef. » En d'autres termes : l'homme qui a le désir sincère de faire le bien trouvera dans l'étude des Ecritures des preuves suffisantes de leur divinité.

La droiture, voilà donc la condition requise, mais seule requise pour sentir la divinité de l'Évangile; en sorte que

l'homme ignorant, mais sincère, peut découvrir dans la Bible ces traces de beauté morale et de vérité divine que l'homme savant, mais tortueux, ne saurait y trouver. Cette voie était la plus large et en même temps la plus sage qu'il fût possible d'ouvrir vers le salut.

En effet, supposez un moment que Dieu n'eût exigé de l'homme, pour arriver à la conviction que l'Évangile est la vérité, aucune disposition, ni intellectuelle ni morale, et que cette doctrine portât dans son sein un tel éclat de divinité, que tous les yeux, même les yeux obstinément fermés, en eussent été frappés; que devenait dès lors l'homme devant ces preuves mathématiques? Un être qui, ne pouvant refuser son assentiment ni reculer devant l'obligation impérieuse d'une conduite matériellement pure, n'aurait plus été qu'une machine agissant sous l'impulsion d'une irrésistible nécessité; un être qui n'était plus ni libre, puisqu'il ne pouvait choisir le mal sans folie; ni moral, puisqu'il n'accomplissait sa tâche qu'au prix d'un salaire; ni affectueux, puisqu'il ne s'approchait du Seigneur que pour éviter les gouffres infernaux béants sous ses yeux.

Mais puisqu'il fallait exiger de l'homme une certaine disposition pour arriver à l'Évangile, supposez maintenant que ce soit une disposition intellectuelle que Dieu ait choisie, et un désordre non moins grand va s'ensuivre. Si pour découvrir la divinité de l'Évangile, il faut un certain degré de science acquise ou de génie naturel, vous excluez du salut l'immense majorité du genre humain; les hommes doivent abandonner cette charrue qui nous nourrit, cette navette qui nous revêt, cette truelle qui nous abrite, pour venir sur les bancs d'une école développer une intelligence qui seule peut les conduire au salut. Dès lors vous repoussez du Ciel tous ceux qui sur cette terre n'auront eu ni le temps, ni la fortune, ni la force de tête pour suivre vos profondes études: l'enfant qui meurt passe infailliblement à la condamnation; l'indigent qui manque de livres, le malade qui manque de force, le vieillard qui manque de jours, tous, pour partir trop tôt ou pour venir trop tard, sont impuissants pour comprendre la Bible, et tous éternelle-

ment condamnés ! L'absurdité de ces conséquences démontre suffisamment la fausseté du principe dont nous sommes partis.

Enfin essayez d'une dernière supposition : Dieu, pour faire sentir à l'homme la divinité de son Évangile, exige d'abord de lui qu'il purifie son cœur de tout mal, et il lui promet qu'alors cet œil moral, nettoyé comme un verre transparent, lui laissera voir les beautés de l'Évangile que le nuage de ses passions lui dérobe aujourd'hui. Sans doute ce moyen d'apprécier les divines beautés du christianisme eût été efficace; mais il était impraticable; car évidemment la connaissance de la vérité doit précéder la pratique de cette vérité; comment donc Dieu pourrait-il nous demander de pratiquer d'abord la vie pour arriver à la connaissance? Ce serait nous ordonner de planter l'arbre par ses branches pour lui faire produire des racines, ou de voler vers le Ciel pour y chercher des ailes ! ce serait nous demander l'impossible.

Mais entrez maintenant, non dans le plan que vous auriez pu suggérer à Dieu, mais dans le plan que Dieu a suivi. Il n'illumine pas l'homme de manière à en faire une machine; il ne lui demande pas non plus le génie, apanage du petit nombre: il n'en exige pas d'avance la vertu, impossible à sa nature encore dégénérée; mais il requiert de tous ce que tous peuvent donner, enfant et vieillard, homme simple et homme de génie, honnête homme et pécheur scandaleux; il requiert simplement la droiture, la sincérité; il dit: « Si quelqu'un veut » faire (non pas si quelqu'un fait), mais si quelqu'un veut » (désire) faire la volonté de mon Père, il connaîtra si ma doctrine est de Dieu ou si je parle de mon chef. »

Maintenant qui pourrait se plaindre? Qui ne peut au moins être droit et sincère? Qui ne peut vouloir, désirer le bien? Qui dira: Cette condition est trop dure? ou elle n'est pas suffisante? Nous ne savons ce que d'autres sentent en face de cette déclaration de Jésus; mais elle est à nos yeux à la fois si sage et si miséricordieuse, que son étude aussi nous prouve sa divinité.

Courage donc, vous qui désirez entrer dans la connaissance des voies du salut. Votre Dieu ne vous demande ni de monter

au Ciel, ni de descendre dans les entrailles de la terre ; il vous demande seulement d'être droits et sincères , et il vous révélera sa vérité ; ouvrez sa Parole avec le désir de la comprendre, et Lui, par son Esprit, vous en fera sentir les beautés morales, les preuves frappantes ; Il l'illuminera pour vous de tout l'éclat de sa divinité.

CXXXVII^e MEDITATION.

(LISEZ JEAN VI, 25 à 53.)

Le peuple et les grands de Jérusalem sont divisés d'opinion sur Jésus : les uns croient en lui, les autres n'y croient pas, et tous donnent leurs motifs. Etudions les paroles de tous ; nous sentirons la sagesse des premiers et la folie des seconds.

Quelques incrédules du peuple disent : « Nous savons bien d'où est Celui-ci ; mais quand le Christ viendra, personne ne saura d'où il est. » Les Sénateurs, non moins opposés à Jésus, tiennent un langage analogue : « Aucun Prophète n'a été suscité de Galilée. » Ainsi, peuple et Sénateurs, tous pour nier sa mission tiennent compte du lieu d'où Jésus est sorti.

Mais si quelques-uns de la populace et du sénat repoussent le Sauveur, il en est d'autres qui, parmi les Sénateurs et le peuple, croient en Lui ; et pourquoi ? Est-ce parce qu'ils le trouvent à Jérusalem, la Ville sainte, la capitale du royaume ? Non ; mais écoutez ce que dit l'Évangéliste : « Plusieurs d'entre les troupes crurent en Lui, et ils disaient : Quand le Christ sera venu, fera-il plus de miracles que celui-ci ? » Ecoutez ensuite Nicodème le Sénateur : « Notre loi juge-t-elle un homme avant d'avoir connu ce qu'il a fait ? » Ainsi, ceux de la foule comme ceux du sénat, qui croient en Jésus-Christ, s'accordent à s'informer de sa conduite et de ses œuvres.

Donc, en résumant ce qui précède, les incrédules demandent d'où vient Jésus ; les croyants demandent ce qu'il fait, et nous disons que la première question est aussi folle que la

seconde est sage. En effet, un homme ne choisit pas le lieu de sa naissance, mais il décide de ses actions; il est donc absurde de lui demander compte de sa patrie, et prudent de s'informer de sa conduite. Ensuite, si Dieu peut laisser naître partout le bon et le méchant, il ne peut pas donner à l'un et à l'autre le pouvoir de faire des miracles; et c'est en jugeant sur ses prodiges que la foule juive et Nicodème le Sénateur se sont décidés à croire en Jésus.

Eh bien! voilà aussi les motifs qui ont déterminé la foi des croyants de nos jours. Frappés de l'admirable caractère de Jésus-Christ, caractère qu'un crayon imposteur ne pouvait pas plus tracer qu'un héros humain ne pouvait le revêtir, ils se sont dit : Cet Etre si pur, si calme, si saint, toujours le même, comme le Dieu immuable, cet Etre ne saurait mentir quand il se dit le Fils de Dieu; cet Etre qui, pendant sa courte vie, laisse tomber sur la terre une parole accomplissant, après sa mort, l'œuvre qu'il avait méditée et voulue; cet Etre qui donne depuis deux mille ans, à chaque génération, des témoignages de sa puissance, en attirant à lui l'adoration des peuples et en civilisant les nations; cet Etre ne peut opérer ces permanents prodiges sur la terre, s'il ne commande lui-même dans les Cieux. Voilà pourquoi les chrétiens donnent leur foi à Jésus-Christ : c'est qu'ils ont regardé à sa vie et à ses œuvres, et non à sa naissance dans une étable, ou à sa mort entre deux brigands. Certes, ces raisons valent bien celles des incrédules, qui repoussent le Dieu de l'Évangile, parce qu'il se montre sur tel coin du globe et revêtu de la forme humaine.

Mais entre ceux qui croient et ceux qui ne croient pas, notre récit nous montre des hommes qui doutent; ce sont ces huisiers qui, après avoir écouté les discours de Jésus, s'écrient : « Jamais homme ne parla comme cet homme; » c'est-à-dire que ceux-ci, sans s'arrêter à la patrie de Jésus, ni s'élever à ses œuvres, vont à mi-chemin, et s'informent de ses paroles.

Telle est aussi la position équivoque où se trouvent bien des hommes de nos jours. Ils passent leur vie dans une atmosphère

chrétienne, mais sans la respirer. Parasites du Royaume des Cieux, ils se trouvent partout où se réunissent des enfants de Dieu, pour goûter au festin sans toucher aux affaires; ils écoutent le prédicateur, mais non pas ce qu'il dit; ils raisonnent des églises et oublient la religion; ils discutent sur les moyens de convertir et ne se convertissent pas; ils lisent des livres évangéliques, fréquentent une société évangélique, et pour cela se croient évangéliques. Enfin, nouveaux huissiers pharisaïques, après avoir de bonne foi admiré l'Évangile et dit : « Jamais livre ne parla comme ce livre, » ils retournent vers leurs maîtres : le monde et le péché.

Ah ! c'est à ces hommes partagés que nous voudrions surtout faire sentir leur folie. Leur position est pire que celle de l'incrédule; l'incrédule ne croit pas, mais du moins il le sait, et un jour il peut, fatigué de ses angoisses, s'élançer vers la foi. Mais celui qui se borne à étudier le christianisme comme on étudie une œuvre littéraire, celui qui, en feuilletant l'Évangile, pense le pratiquer, celui-là est dans la position la plus dangereuse, parce qu'il ne songe pas à en sortir. Prenons-y donc garde, le Sauveur ne distingue pas trois classes devant le tribunal au jugement dernier : les croyants sont à droite, les incrédules à gauche; et si nous voulons savoir où vont les incertains, rappelons-nous que ces mêmes huissiers des Pharisiens se retrouvèrent quelques jours plus tard, les uns pour arrêter Jésus au jardin des Oliviers, les autres pour le souffleter devant le Grand-Prêtre, et que tous se montrèrent dignes et complaisants valets des bourreaux de Golgotha !

CXXXVIII^e MEDITATION.

(LISEZ JEAN VIII, 1 à 20.)

On ne saurait se lasser d'admirer la sagesse de Jésus pour échapper aux pièges de ses ennemis. En voici un exemple frappant.

Les Pharisiens, toujours rongés d'envie et du désir d'accuser Jésus, amènent devant Lui une femme surprise en adultère, et lui demandent s'il faut oui ou non la lapider, conformément à la loi de Moïse. Si Jésus absout cette femme, ces hommes venus pour tenter Jésus, nous dit l'Évangéliste, l'accuseront devant l'autorité ecclésiastique d'avoir violé la loi de Moïse; si au contraire Jésus la condamne, ils l'accuseront devant l'autorité civile d'avoir usurpé les fonctions de juge en prononçant cet arrêt de mort. Comment le Sauveur échappera-t-il à ce double piège? Après avoir entendu la question des Pharisiens, Il s'incline vers la terre, et de son doigt trace sur le sable des caractères d'écriture. Les Pharisiens le croient sans doute embarrassé pour répondre, et ils redoublent d'instance; alors Jésus se relève et leur dit: » Que celui de vous qui est sans péché jette le premier la pierre contre elle; » et, s'inclinant de nouveau, Il continue à écrire sans donner plus d'attention à ce qui se passe autour de lui. Il me semble voir à ce moment le trouble et la honte se peindre sur tous les visages; les souvenirs de ses fautes monter au cœur de chacun, et sa conscience lui reprocher le piège que dans l'instant même il tend à l'innocent. Aussi tous, à commencer par les plus vieux, se retirent-ils en silence.

Admirez maintenant les résultats obtenus ainsi par Jésus: Il n'a pas violé la loi de Moïse, puisqu'il en ordonne l'exécution; il ne pourra donc pas être accusé devant les Prêtres. Il n'a pas non plus usurpé les fonctions de juge, puisqu'il se décharge sur les accusateurs du prononcé du jugement; il ne pourra donc pas non plus être accusé devant les magistrats. Ce n'est pas tout: non-seulement Jésus évite le piège, mais il y fait tomber ceux qui le lui tendent; Il les place dans la position où ils voulaient le mettre, Il les fait juges; mieux que cela: Il les fait exécuteurs de l'œuvre même qu'ils auraient voulu tourner en accusation contre Lui; mais (adorable sagesse où la justice et la charité se tiennent embrassées!) Jésus dans tout cela se défend et attaque ses adversaires de manière à leur être utile; Il les oblige par sa réponse à rentrer en eux-mêmes, à

sentir leur état de péché pour les conduire à la repentance et au salut ; ainsi, d'une main Il écarte l'arme de ses ennemis, et, de l'autre, Il leur tend l'Évangile !

Mais pourquoi Jésus s'incline-t-il à deux reprises et trace-t-il des caractères sur le sable ? Cette circonstance, si mince en apparence, nous paraît avoir une haute portée parce qu'elle décelle une profonde sagesse. Fils de Dieu, Jésus devait non-seulement deviner l'intention coupable des Pharisiens, mais encore prévoir l'effet que produirait sur eux sa réponse ; avant de leur avoir dit : « Que celui de vous qui est sans péché jette » le premier la pierre contre elle, » Il savait que ces hommes, tous pécheurs, seraient tous repris dans leur conscience, et que tous, pour échapper à la honte d'un aveu, se retireraient volontiers. Pour faciliter cette retraite des Pharisiens, Jésus, la tête courbée et la main occupée, ne paraît s'apercevoir ni de la présence, ni de la fuite de ceux qui en sortant s'avouent pécheurs. Il veut les chasser par la honte : s'Il les regarde, par la honte Il les retient ; Il se détourne donc, écrit sur le sol et laisse partir à leur aise ceux qui pensent n'être pas vus ; et ce moyen lui réussit si bien, que tous, jusqu'au dernier, sortent silencieux et condamnés.

Un détail du récit semble d'abord contredire cette explication : le Sauveur n'attend pas pour écrire d'avoir fait aux Pharisiens la réponse qui doit les chasser ; mais il trace des caractères, même avant d'avoir ouvert la bouche. C'est vrai ; mais cette circonstance ne montre que mieux la sagesse du Sauveur, en prouvant qu'il avait prévu jusqu'aux plus petits détails de ce qui devait se passer. Jésus écrit avant de répondre afin que les Pharisiens trouvent tout naturel qu'Il se remette à écrire après avoir répondu, et qu'ils ne puissent pas ainsi soupçonner son intention secrète de faciliter leur honteuse retraite.

Mais si Jésus avait tout prévu, et que tout ait parfaitement répondu à ses prévisions, Jésus avait donc une sagesse surhumaine ? Si quelqu'un pouvait contester cette conclusion, nous lui demanderions d'indiquer un moyen qui eût également

réussi ? Sans doute, à nous qui le connaissons déjà, l'expédient du Sauveur paraît tout simple ; mais si l'on avait pu nous proposer la difficulté et nous en demander la solution avant de nous faire connaître celle de Jésus, certes nous eussions été bien embarrassés pour répondre ; et en apprenant ensuite la conduite du Sauveur, peut-être l'eussions-nous jugée encore toute simple ; mais en y reconnaissant cette fois la main du Fils unique de Dieu.

CXXXIX^e MEDITATION.

(LISEZ JEAN VIII, 21 à 59.)

Il n'est pas de privilège dont l'homme soit plus jaloux que celui de sa liberté. Liberté ! ce cri seul est une force ; jeté à travers le monde, il soulève les peuples, fait des héros ou des martyrs. Et cependant ce même homme, si fier de sa liberté matérielle, reste sans se plaindre sous la plus dure des tyrannies, celle de Satan ! Sans doute, confondant son corps et son âme, lui-même et sa passion, il est loin de soupçonner cette tyrannie ; mais qu'il s'étudie et il verra qu'à la lettre il est esclave ; dans toute la force du terme, esclave.

Qu'est-ce qu'un esclave ? Celui qui fait la volonté d'un être qui peut être près de lui, mais enfin qui n'est pas lui. Or, n'est-il pas vrai que lorsque, nous voulons résister au mal, nous sentons comme une force étrangère qui nous attire et à laquelle finalement nous cédon ? Comment expliquer ces deux volontés qui nous poussent dans deux sens contraires, si ce n'est en reconnaissant que l'une d'elles est celle d'un être mal-faisant qui lutte contre nous-mêmes ?

Qu'est-ce qu'un esclave ? Celui qui remplit des ordres, même contraires à ses désirs, à ses intérêts, à sa santé, et qui va jusqu'à sacrifier, bon gré mal gré, son existence au service de son maître. Or, n'est-ce pas là notre position vis-à-vis du Tentateur ? Alors même que notre propre volonté se prononce

pour le bien, alors que notre raison nous a dit que telle habitude vicieuse ruine notre santé, que telle faute perd notre âme, alors que nous avons pris la veille la résolution bien ferme de résister, ne courbons-nous pas la tête le lendemain? et tout en criant à la tyrannie, ne tendons-nous pas les pieds et les mains aux douces chaînes du péché?

Qu'est-ce encore qu'un esclave? Celui qui, par la force de l'habitude, se soumet tous les jours plus docilement à la volonté de son tyran. Or, n'est-il pas encore vrai qu'à notre seconde, notre troisième chute dans un même piège nous avons moins souffert qu'à la première, et qu'avec le temps notre conscience devenue calleuse a marché dans l'ornière de ce péché sans scrupule et sans souffrance?

Qu'est-ce encore qu'un esclave? Celui chez qui l'obéissance passive et l'abandon de toute volonté propre ont dégradé l'âme et abruti l'esprit. Cet esclave, c'est encore le pécheur qui ne goûte plus ni les nobles idées, ni les grandes actions; qui finit par perdre jusqu'à l'amour du bien, et qui reste maintenant volontiers accroupi dans la case fétide de ses passions.

Enfin, qu'est-ce qu'un esclave? Celui qui, vieux et cassé, n'est pas même rendu à la liberté; mais qui passe de maître en maître jusqu'à ce qu'il meure sous le bâton du dernier. Juste et terrible image de l'esclave du péché qui passe de l'incrédulité au libertinage, du libertinage à l'ambition, de l'ambition à l'avarice, où viendra le surprendre la mort!

Voilà l'esclave et voilà le pécheur. Maintenant conçoit-on la folie d'être, comme nous, qui se croient libres dans un tel esclavage; qui s'abusent jusqu'à croire faire leur volonté en faisant la volonté de Satan? Ah! reconnaissons-le donc enfin, nous sommes si loin d'être libres que le tyran est dans notre propre maison, dans notre cœur. Ce n'est pas nous, c'est lui qui commande, et si nous pouvons échapper un moment à l'illusion dont il nous fascine, rappelons-nous que nous n'avons jamais été plus heureux que lorsque nous avons su lui résister; tandis que nous n'avons connu le remords qu'en lui obéissant. Aujourd'hui, nous rougissons d'avoir jadis cédé sur des points.

qui maintenant nous paraissent faciles à défendre. Eh bien ! disons-nous que demain nous aurons honte d'avoir abandonné ceux que Satan nous dispute aujourd'hui, jusqu'à ce qu'enfin, dépouillés de notre chair et de ses convoitises, nous gémissions, mais trop tard, d'avoir fait la plus légère concession. Alors nous verrons clairement que le péché, ce n'est pas nous ; que nos passions, ce n'est pas nous ; mais que la passion et le péché ne sont que Satan, notre irréconciliable tyran !

CLX^e MEDITATION.

(LISEZ JEAN IX, 1 à 23.)

Parmi les nombreux personnages qui s'occupent ici du miracle accompli par Jésus sur l'aveugle-né, nous n'en voyons qu'un seul arriver à la foi : c'est l'aveugle lui-même ; tandis que tous les autres se contentent de voir le prodige et de juger son auteur. Nous allons nous en convaincre.

De la foule qui voit revenir l'aveugle du réservoir de Siloé, les yeux ouverts et sans guide, les uns disent : « C'est lui ; » d'autres : « Il lui ressemble. » Pour mieux les convaincre, le mendiant dit : « C'est moi-même. » Voilà donc le peuple assuré du miracle, et cependant ce peuple s'empare de cet homme, et le conduit aux Pharisiens, ennemis déclarés de Jésus. Cette foule, persuadée du prodige, reste donc étrangère à la foi en Jésus-Christ.

A leur tour, les Pharisiens voient l'homme né aveugle, les yeux ouverts ; ils l'interrogent, apprennent de lui tous les détails de sa guérison. Pour plus de garantie, ils font venir ses parents qui certifient le miracle ; alors ils se rendent à l'évidence ; toutefois ils rappellent l'aveugle devenu clairvoyant, et lui disent : « Rends gloire à Dieu, nous savons que cet homme est un méchant. » Il est donc évident que ces Pharisiens, après avoir bien étudié la guérison miraculeuse, ne croient pas non plus en Jésus-Christ.

Enfin, observez la conduite plus que prudente du père et de la mère du mendiant : personne ne sait mieux qu'eux que leur enfant est né aveugle, et qu'il a recouvert la vue; ils le confessent même devant les Pharisiens; mais remarquez aussi comme ils ont peur de se compromettre, refusent d'expliquer de quelle manière leur fils a été guéri, et surtout de parler de Jésus. Lâches et ingrats envers le bienfaiteur de leur fils, eux non plus ne croient donc pas en Jésus-Christ.

Mais tandis que peuple, Pharisiens et parents, témoins et scrutateurs du miracle, repoussent la foi, l'aveugle guéri seul l'accepte, et dit même avant de connaître qui est Jésus : « C'est un prophète; » et quand il apprend du Sauveur qu'il est le Christ, il s'écrie : « Je crois, Seigneur, » et il l'adore. Ainsi donc, tous ceux qui ne firent que voir, examiner et juger le prodige opéré sur un autre, restèrent étrangers à la foi; et l'aveugle, qui seul en fut l'objet, seul aussi la reçut tout de suite et complètement dans son cœur.

Cette remarque se vérifie de notre temps et sur nous-mêmes. Aussi longtemps que nous nous bornons à reconnaître dans l'Évangile un remède bon pour guérir le genre humain en général, sans nous l'appliquer à nous en particulier, il est certain que, quelle que soit du reste l'orthodoxie de nos opinions, nous ne croyons pas encore en Jésus-Christ. Et combien de tels hommes sont nombreux ! Combien qui désirent la religion pour leur famille, et qui ne pensent pas en avoir besoin pour eux-mêmes ! Combien qui admirent la vie de Jésus, comptent ses disciples, discutent sur la foi chrétienne, sa douceur, sa puissance sur les cœurs, et qui ne la reçoivent pas dans la leur ! Combien qui s'emploient à l'œuvre de Dieu, travaillent du matin au soir à convertir des pécheurs, en sorte qu'il ne leur reste plus le temps d'examiner si eux-mêmes sont bien convertis !

Aussi, voyez une foule de ces chrétiens, après avoir dépensé leur vie à tourner autour des affaires religieuses, maintenant qu'ils cherchent à se rendre compte à eux-mêmes du point où il en sont, avouer que, tout en admettant le pardon des péchés.

et le don gratuit du Ciel pour les croyants, ils ne peuvent cependant pas s'appliquer ces promesses à eux-mêmes ; qu'ils ne se sentent pas en paix, qu'ils tremblent encore en pensant à la mort, et s'étonner qu'on puisse leur parler de l'assurance du salut !

Ah ! ce n'est pas pour l'admirer que Dieu nous a donné son Évangile, c'est pour le croire, le croire nous-mêmes ; ce n'est pas pour le prêcher aux autres qu'il nous a envoyé son Fils, c'est d'abord pour nous sauver, nous sauver nous-mêmes. Oublions un moment le monde entier pour nous étudier et nous rendre bien compte du point où nous en sommes. Il n'y a point d'égoïsme à craindre en ceci ; car c'est à notre propre salut qu'avant tout nous sommes appelés ; et, d'ailleurs, ce n'est que lorsque nous aurons affermi notre foi et notre élection que nous pourrions être véritablement utiles à nos frères.

CXLI^e MEDITATION.

(LISEZ JEAN IX, 24 à 41.)

Jésus dit aux Pharisiens « qu'Il est venu pour exercer ce jugement : que les aveugles deviennent voyants, et que les voyants deviennent aveugles. »

On comprend tout de suite qu'il s'agit ici de vue et d'aveuglement spirituels. On comprend facilement encore que Jésus veuille éclairer ceux qui n'y voient pas ; mais, il faut en convenir, au premier abord on s'arrête étonné devant la seconde partie de sa déclaration, qu'Il est venu pour aveugler ceux qui voient, ou plutôt ceux qui prétendent voir sans son secours. Cependant il en est bien ainsi d'après ce que vient de dire le Sauveur, et d'après ce qu'ont dit après lui ses Disciples. Siméon avait déjà prédit que Jésus « serait aux uns une occasion de relèvement, aux autres une occasion de chute ; » et saint Paul déclarera plus tard que « l'Évangile est une odeur de vie pour

» les uns, et de mort pour les autres.» Ces déclarations sont formelles, et il en résulte que les doctrines chrétiennes éclairent ceux qui les reçoivent et aveuglent ceux qui les repoussent ; ou, comme il est dit ailleurs, la Parole divine une fois prononcée devant les hommes, « ne peut retourner à Dieu sans effet ; effet » de lumière ou d'aveuglement, de vie ou de mort.» Qu'on juge de cette vérité par l'expérience.

Aussi longtemps que le véritable Évangile n'est pas prêché dans une église, ou cru dans une maison, tout y reste tranquille ; tranquille, il est vrai, dans le borbier du péché, mais enfin tranquille ; car chacun, désirant n'être pas censuré, se garde bien de censurer personne. Mais que la bonne nouvelle du salut soit apportée à cette église ou dans cette famille, aussitôt les uns l'acceptent et déclarent « qu'ils sont passés des ténèbres à une merveilleuse lumière ; » les autres la repoussent et s'irritent contre les premiers. Si les incrédules restaient calmes, on pourrait dire que l'Évangile n'a été pour eux ni lumière, ni ténèbres ; mais non, personne n'y reste indifférent ; ceux qui n'en veulent pas, dénaturent ses doctrines, calomnient ses disciples, les poursuivent de leur haine et souvent, hélas ! de leurs coups ; en sorte qu'il est vrai de dire que l'arrivée de Jésus a été pour eux comme l'apparition subite d'une lumière qui éblouit et aveugle.

Maintenant, lequel de ces deux effets l'Évangile a-t-il produit sur nous en particulier ? Ne nous hâtons pas de répondre ; mais examinons.

Puisque la lumière spirituelle est apportée par l'Évangile, et qu'enfin nous ne sommes pas nés cet Évangile dans le cœur, mais que nous l'avons reçu à certaine époque de notre vie, ce ne peut être que depuis lors que nous en avons été spirituellement éclairés. Or, la lumière que nous avons en nous date-t-elle de notre naissance ou bien d'une époque postérieure ? Les principes et les sentiments religieux que nous avons, ont-ils toujours été les nôtres ou les avons-nous acquis ? Nous sont-ils naturels ou inspirés ? En un mot, s'est-il opéré dans nos vues un renversement, de sorte que ce qui jadis nous semblait droit nous

paraisse aujourd'hui renversé; ou bien le voyons-nous du même œil que par le passé?

Remarquons bien, avant de répondre, qu'il ne s'agit pas de savoir si nos lumières naturelles se sont accrues, si notre vue première s'est étendue; mais si nos lumières ont été changées, notre vue renouvelée, nos yeux arrachés et remplacés; c'est un passage des ténèbres à la lumière, et l'accroissement de la première vue ne serait, selon l'Évangile, qu'un épaissement de ténèbres. C'est ici la même vérité que Jésus nous a enseignée sous le nom de nouvelle naissance. Il s'agit non d'une modification, mais d'un renouvellement radical; dès lors il est heureusement très facile à chacun de juger si ce renouvellement s'est, oui ou non, fait en lui.

L'abîme large et profond qui sépare ainsi les deux états, est surtout un bienfait pour ceux qui sont encore sur la première rive. S'il n'y avait qu'un pas facile à franchir, qu'un faible ruisseau à traverser, ces hommes risqueraient de se persuader qu'ils sont déjà sur l'autre bord, et dès lors de marcher dans une fausse sécurité. Mais non, devant de telles déclarations, ils ne peuvent se méprendre.

Sommes-nous ainsi régénérés, ainsi éclairés d'en haut? Bénissons-en Dieu. Ne le sommes-nous pas encore? Prions ce même Dieu d'agir sur nos cœurs; ce qu'il a pu pour d'autres, il le pourra pour nous; mais prenons garde de nier la lumière, parce que nous n'y voyons pas encore; disons-nous plutôt que des écailles sont devant nos yeux, et que le Saint-Esprit peut les faire tomber. Nous ne sommes probablement pas plus incrédules à Christ que Saul partant de Jérusalem; nous pouvons donc comme lui devenir croyants en arrivant à Damas.

CXLII^e MEDITATION.

(LISEZ JEAN X, 1 à 21.)

« J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie; il faut aussi que je les amène; elles entendront ma voix, et il n'y aura qu'un seul troupeau et qu'un seul berger. »

C'est au peuple juif que Jésus adresse ces paroles. Les brebis qu'il doit avoir hors de cette bergerie sont donc les élus qui doivent se manifester parmi les païens, et dès lors son troupeau se compose des Israélites et des Gentils convertis, semés sur tous les points du globe.

Mais s'agit-il seulement des élus existant déjà quand parlait Jésus? Non, car son Église, la bergerie, s'est développée plus tard. S'agit-il uniquement d'un troupeau à naître dans l'époque où tous les habitants de la terre seront convertis? Non plus; car Jésus dit qu'il a déjà des brebis à l'instant où il parle. Nous pensons donc qu'il est ici question du grand troupeau dont les brebis ont vécu, vivent ou vivront dans les temps passés, présents et à venir.

Maintenant, s'il s'agit de ce troupeau qui existe dans tous les pays et dans tous les siècles, comment Jésus a-t-il pu dire qu'il devait y avoir un seul troupeau et un seul berger? Saint Paul nous répond que, lorsque les élus ont revêtu le nouvel homme par la connaissance du Sauveur, il n'y a plus parmi eux « ni Grec ni Juif, ni barbare ni Scythe; mais que Christ » est tout en tous. » Et ailleurs, faisant allusion précisément à l'état antérieur d'isolement où Israël vivait de toutes les autres nations, l'Apôtre dit que de deux peuples Jésus n'en a fait qu'un en abattant le mur de séparation. Le monde est la vaste bergerie où sont répandues les brebis de Jésus; çà et là s'élèvent des cloisons et des haies, plantées par l'orgueil national ou des intérêts mondains. Le Sauveur vient, pousse un cri d'appel qui court sur toute la terre; ses brebis recon-

naissent sa voix et y répondent ensemble; à l'ouïe de cette réponse unanime, ces membres dispersés se reconnaissent mutuellement pour appartenir au même Maître; dès lors haies d'orgueil, séparations d'intérêt, cloisons de haines tombent de toutes parts, et les peuples étonnés se trouvent dans une seule bergerie sous la houlette d'un seul Berger. La bergerie est vaste, cela est vrai; les brebis sont éparses et mêlées à des boucs et à des loups ravissants, c'est encore vrai; à côté d'elles des mercenaires cherchent à les dérober ou à les mettre à mort; mais il n'en reste pas moins vrai aussi que dans cet état elles se connaissent, s'aiment, s'entre-répondent et poussent ensemble le même bêlement vers leur commun Pasteur. Voilà le seul troupeau et le seul Berger dont parle ici Jésus : il a existé et il existera de tous temps.

De cette vérité découlent des conséquences de la plus haute importance.

D'abord, puisque l'expérience prouve que l'unité du troupeau est toute spirituelle, nous ne devons pas trop compter sur une unité extérieure, matérielle, visible. L'unité d'esprit peut exister sans unité d'Église, comme l'unité d'Église pourrait exister sans unité d'esprit. Ce qu'il importe, c'est que nous ayons tous un même sentiment et non pas que nous le manifestations par le même langage et par les mêmes gestes. La race humaine renferme des nains et des géans; mais les âmes des uns ne sont pas plus grandes que les âmes des autres. Aussi n'y a-t-il jamais eu plus d'unité de foi sur la terre que depuis le seizième siècle, où chaque individu, devenu libre de lire la Parole de Dieu sous l'inspiration du Saint-Esprit, a pu arriver à une foi sincère, moulée sur sa personnalité, et cependant selon la vérité; comme l'eau du baptême, la flamme de l'Esprit peut, sans changer de nature, prendre la forme du vase qui la contient; tandis que cette unité d'esprit est mensongère quand on prétend la pousser jusqu'à l'unité de forme, impossible dans des organisations différentes. Sachons donc moins regretter que ne le font quelques-uns cette unité d'Église visible, irréalisable, et nous réjouir davantage de l'u-

nité spirituelle, seule vraiment précieuse. Ainsi nous apprendrons à nommer les hommes nos frères en Christ avant de nous informer s'ils montent à Jérusalem ou à Garisim, et dès que nous saurons qu'ils adorent en esprit et en vérité.

Voilà le seul troupeau ; mais songeons aussi que nous n'avons qu'un seul Berger, qui est Christ. Il est deux classes d'hommes doués de deux fâcheuses dispositions qui s'emboîtent si bien entre elles, qu'il en peut résulter un grand mal pour toutes deux ; ceux-ci sont possédés d'un esprit de domination ; ceux-là, d'un penchant à se laisser mener ; et les premiers offrant le guide que les seconds cherchent, il s'ensuit que l'homme marche appuyé sur le bras de l'homme ; un aveugle conduit un autre aveugle. A Dieu ne plaise que nous voulions blâmer l'institution du pastorat ; non, Jésus l'a lui-même établie ; mais nous voudrions que les troupeaux regardassent un peu moins à leurs conducteurs humains pour élever leurs regards plus souvent jusqu'au souverain Pasteur. Si nous sommes chrétiens, nous sommes doués du Saint-Esprit ; nous sommes de ceux dont le Prophète dit que parmi eux personne ne dira à son frère : « Connais le Seigneur, car tous » seront enseignés de Dieu même. » Agissons donc dans une sainte liberté à l'égard des hommes, mais que ce soit afin d'être d'autant plus esclaves de Jésus-Christ.

CXLIII^e MEDITATION.

(LISEZ JEAN X, 22 à 42.)

En parlant de ceux qu'il a sauvés, Jésus dit : « Personne ne » les ravira de ma main ; » et puis, comme s'il craignait que cette première affirmation ne fût pas tenue pour suffisante, il ajoute : « Personne ne peut les ravir de la main de mon » Père. »

Quelle précieuse assurance ! Personne, aucune force humaine ou diabolique, personne ne peut, si nous sommes chré-

tiens, nous déshériter de la vie éternelle ! Cette conviction est efficace pour procurer la paix à notre âme, puissante pour nous porter à la sanctification ; examinons donc la base sur laquelle Jésus la fait reposer ici.

« Personne ne peut les ravir de la main de mon Père. » Cette image nous présente Dieu nous portant dans sa main. C'est donc lui qui nous tient et non pas nous qui nous tenons à lui. De plus, pour nous prendre, il a fallu qu'il vint le premier vers nous, et non pas que nous allassions les premiers vers lui. Cette double différence est d'une haute importance, nous allons en juger.

Supposons que ce soit l'homme qui le premier se tourne vers Dieu et aille de son propre mouvement prendre la main du Seigneur. Qui peut lui garantir que ce Dieu qui n'est pas venu le chercher, mais qui simplement se laisse prendre, ne le repoussera pas un jour, par exemple, lorsque cet homme commettra quelque faute ? Qui lui dit d'ailleurs les dispositions, à son égard, de ce Dieu qu'il a fallu venir trouver et qui n'a peut-être cédé qu'avec peine à des importunités ? Rien ; aussi l'homme dans cette position serait toujours craintif, se demandant si tôt ou tard il ne sera pas abandonné. Mais lorsque nous savons que Dieu s'est approché le premier, que pourrions-nous craindre ? Ce Dieu ne nous a-t-il pas montré qu'il voulait fortement notre salut, en l'accomplissant lui-même, bien loin d'en confier l'œuvre ni à nous, ni à d'autres ? Pouvons-nous supposer que Dieu cessera de nous aimer, quand nous savons que son amour pour nous est venu nous saisir au milieu de notre haine pour lui ?

Mais faites une supposition moins désavantageuse que la première : admettez que Dieu vienne nous tendre la main lui-même, ne nous laissant plus que le soin de la saisir et de nous y tenir fermes pour être sauvés ; la crainte ne sera pas encore chassée de notre cœur ; car si Dieu vient nous chercher, c'est à condition que nous tiendrons à lui ; et si malheureusement la rudesse de la route ou la faiblesse de nos pieds nous fait chanceler, tomber et lâcher prise, nous pouvons nous retrouver fi-

nalement dans notre premier état de délaissement. Mais non encore ; il n'en est pas ainsi : non-seulement c'est Dieu qui vient le premier vers nous, mais c'est encore Lui qui nous saisit, nous serre, nous porte de sa puissante main ; celui qui a lancé les mondes dans l'espace, et qui les retient dans leurs orbites, est le même qui nous maintient dans la voie du salut d'où nous ne pouvons pas plus sortir que le soleil ne peut s'échapper du cycle qu'il parcourt.

Quel encouragement à vivre en sécurité et à progresser dans la sainteté ! Si une pensée est capable sous la bénédiction de Dieu de combler le cœur de joie et par cette joie de remplir la vie d'amour et de bonnes œuvres, oh ! oui, c'est bien cette persuasion que Dieu nous tient et que personne ne peut nous ravir de sa main. Un homme conduit son fils sur une route étroite et bordée de précipices ; l'enfant placé du côté de l'abîme ne pose qu'en tremblant ses pieds l'un devant l'autre ; mais son père lui saisit une main qu'il étreint avec force et lui dit : Marche, marche ! ne crains pas ! Je te tiens ! pose le pied sur cette pointe, franchis ce torrent, traverse ces ténèbres ; et l'enfant reprend courage ; ses pieds se raffermissent ; il marche, il court, il vole de rocher en rocher ; parfois il perd le sol, il reste suspendu sur l'abîme, mais la main de son père le tient ; il est sans crainte à l'instant même où son regard plonge dans le gouffre.

Tel est le chrétien saisi, porté par la main de Dieu. Il sait que le sentier de la vie est étroit, les pièges de la tentation nombreux, les précipices du péché profonds ; mais il sait aussi que Dieu ne peut l'abandonner ; et quoi qu'il arrive, dût-il être posé sur le vide de l'abîme, dût-il s'échapper de la main de son père, il ne craindrait rien ; car il sait que Dieu enverrait encore ses anges pour le ressaisir avant qu'il eût atteint le fond du gouffre de la perdition. Ainsi, confiant quand la route est facile et qu'il avance, confiant même quand elle se déchire en vallées ou en montagnes et qu'il tombe çà et là dans le péché, il se relève toujours ranimé par cette conviction que son Dieu ne peut pas le délaisser ; et sans perdre de temps

dans les angoisses du désespoir, il se remet à l'instant même en marche, plus fort et mieux aguerri que par le passé.

Courage donc, chrétiens.... Mais peut-être n'avez-vous pas cette sainte assurance, peut-être doutez-vous encore de votre salut? Il est vrai que vous pourriez être déjà dans la foi sans avoir encore atteint à cette conviction profonde que vous êtes sauvés. Mais dites-vous bien que, si tous les chrétiens n'y arrivent pas, du moins tous y sont appelés, et que la volonté du Seigneur est que vous sachiez avec saint Paul que « rien au » monde, ni la vie, ni la mort, ni les anges, ni les principautés, » ni les choses présentes, ni les choses à venir, ni la hauteur, » ni la profondeur, ni aucune créature ne peuvent vous sé- » parer de l'amour que vous a témoigné le Dieu qui vous dit : « Personne, personne ne vous ravira de ma main ! »

CXLIV^e MEDITATION.

(LISEZ JEAN XI, 1 à 44.)

Je cherche à me représenter ce que pourrait écrire un imposteur pour faire recevoir son héros comme un envoyé de Dieu. Il me semble d'abord que dès qu'il aurait pris le parti de lui attribuer des miracles, ce seraient des miracles nombreux et ravissant en extase tous ceux qui en seraient témoins. Ce n'est pas la résurrection d'un mort, mais de centaines de morts qu'il lui accorderait; ce ne sont pas des miracles considérés comme l'œuvre de Dieu par le peuple, comme l'œuvre de Satan par les grands, dont il illustrerait la vie de son céleste messager; mais bien des miracles qui auraient fermé la bouche à tout le monde, changé les adversaires en amis, arraché à tous des cris d'admiration et des salves d'applaudissements. Il me semble qu'ensuite cet imposteur, pour captiver ses lecteurs, aurait soin d'ajouter çà et là quelques adroites réflexions sur son héros, de relever l'éclat de ses prodiges, la sainteté de sa vie, enfin d'appeler l'attention sur ce qu'il y

aurait de prodigieux dans ses actions et de beau dans ses paroles.

Est-ce là ce qu'ont fait les Évangélistes en parlant de Jésus leur maître? Non, tant s'en faut! et j'en prends à témoin le récit que nous venons de lire, sur la résurrection de Lazare. Suivons-en les détails.

Lazare est mort; Jésus veut le ressusciter; l'Évangéliste devrait donc prendre grand soin de nous l'apprendre: mais non, il fait dire, au contraire, à Jésus que Lazare dort. Enfin s'il plaît à l'Écrivain de mettre dans la bouche de son héros un langage métaphorique, il pourrait au moins accorder aux Apôtres, et par conséquent à lui-même, l'un des douze, assez d'intelligence pour saisir cette expression figurée; encore non; il faut, en fin de compte, que son héros parle le langage ordinaire pour se faire comprendre. Poursuivons:

Quand Jésus arrive auprès de Marthe, même ambiguïté. Il annonce que Lazare ressuscitera, mais sans dire que ce doit être le jour même et par sa puissance. Quand Marie arrive, même silence, et comme cette femme pleure, Lui, le héros de la scène, se prend à frémir, et laisse percer son émotion. Je le demande: un disciple prudent eût-il avoué cela de son maître? Et s'il eût été contraint de le faire, n'aurait-il pas cru du moins devoir l'excuser d'un frémissement qui semble trahir la faiblesse humaine? Ne l'aurait-il pas au contraire fait marcher triomphant et serein au milieu de cette foule éplorée? Mais attendez, nous ne sommes pas à la fin.

Jésus demande où le mort est enseveli; on lui montre la grotte, le sépulcre et probablement le cadavre; on lui dit: « Vois. » Jésus regarde, et il pleure! Quoi! l'écrivain fait pleurer Celui qui dispose de la vie et de la mort? Il ne craint pas que les témoins du prétendu prodige ou les lecteurs de son récit ne voient là une faiblesse? Mais c'est une invraisemblance, si cet auteur invente; c'est une maladresse, si cet auteur rapporte. Quand un historien non inspiré veut montrer le courage surhumain de son héros, voici ce qu'il est capable de dire: Une bombe tomba dans la pièce voisine, et comme le secrétaire du

monarque en fut un moment interdit, le prince dit avec calme : Qu'a de commun la bombe qui tombe avec la dépêche que je vous dicte? Voilà ce qu'un historien moderne a pu faire dire à un roi qu'il voulait grandir; mais, certes, il n'eût pas songé à la faire pleurer au moment de livrer une bataille que devait couronner une victoire.

Enfin, Jésus fait enlever la pierre du sépulcre, et au lieu de ressusciter Lazare par sa propre puissance, il prie son Dieu d'intervenir, et ce n'est qu'alors, après des retards, après des demi-mots, après des gémissements, après des larmes, et par la puissance d'un autre que le héros de l'Évangéliste ressuscite un seul mort! Non, ce n'est pas là le merveilleux comme les hommes aiment à le voir, à le raconter et à le dire, surtout ce n'est pas ainsi qu'on exalte. Si donc l'Apôtre Jean a écrit tout cela, ce n'est pas qu'il l'ait inventé; c'est qu'il l'a vu, et qu'il a trop de confiance en la simple vérité pour songer à l'embellir, à la défigurer, dirai-je, par de vaines et mensongères exagérations. Oui, cette modération de langage, cette simplicité de style, cet oubli de la précaution font toucher du doigt la sincérité de l'Écrivain; et maintenant que je lis son récit au flambeau de la foi, je comprends que puisque c'est l'Esprit-Saint qui inspire celui qui traça jadis et ceux qui lisent aujourd'hui ces lignes divines, il ait dédaigné ces ornements dont le débile esprit humain, défiant de lui-même, ne saurait se passer. Je comprends que le Sauveur n'ait pas parlé de sa puissance, Lui qui me prêche l'humilité; et qu'en même temps Il donne une vie, Lui qui me prêche la charité. Je comprends que Jésus frémissse et pleure sur les souffrances et la mort subies par son ami qu'Il veut encore ressusciter, et je comprends qu'Il prie à haute voix son Père, afin que nous croyions que c'est Dieu qui l'a envoyé, et qu'en le croyant, nous, témoins du miracle et lecteurs du livre, nous soyons sauvés. Oui, Seigneur, tout ici est resplendissant de vérité, de candeur, de divinité! Et nous croyons ton naïf historien, précisément parce qu'il n'a pas fait de toi, notre Dieu, l'homme héroïque qu'en eût fait sans doute un orateur humain.



CXLV^e MEDITATION.

(LISEZ JEAN XI, 45 à 57.)

C'est un des traits les plus admirables de la sagesse de Dieu que de faire accomplir sa volonté par les hommes et même par ses ennemis, sans gêner cependant leur liberté. L'histoire des fils de Jacob, pensant envoyer Joseph en esclavage, et le dirigeant vers un trône; celle des Syriens, croyant triompher d'Israël, tandis qu'ils ne sont, dans la main de Jéhova, qu'une verge destinée au feu, après avoir frappé; et tant d'autres récits bibliques nous montrent sous un jour éclatant cette sagesse adorable : mais peut-être aucun trait historique de la Bible ne la met mieux en évidence que celui que nous avons maintenant sous les yeux.

Les prêtres et les Pharisiens rassemblés apprennent que Jésus vient de faire un nouveau miracle; ils veulent à tout prix se défaire de sa personne, dans la crainte qu'un jour les Romains, instruits de ses prétentions au trône de David, ne viennent détruire leur ville et leur nation. Ils décrètent donc la perte de Jésus, et amènent précisément ainsi la ruine de Jérusalem, que le prophète Daniel avait annoncée devoir suivre la mort du Messie. Ils croient entraver les triomphes de Jésus en le mettant à mort; ils ne font ainsi que préparer sa résurrection. Ils s'imaginent se défaire d'un prédicateur importun; ils en suscitent douze intrépides qui viendront bientôt les faire trembler dans cette même salle du Sanhédrin.

Mais c'est Caïphe surtout qui met en saillie la vérité que nous voulons faire remarquer. « Vous n'y entendez rien, dit-il, vous ne considérez pas qu'il est à propos qu'un homme seul meure pour le peuple et que toute la nation ne périsse pas. » C'est un crime juridique que conseille le Grand-Prêtre, et cependant c'est la sainte volonté de Dieu qu'il accomplit. Ses paroles ont deux sens, ou plutôt un sens double : l'un matériel,

l'autre spirituel ; l'un voulu de l'homme, l'autre voulu de Dieu ; l'un à la surface, aperçu par les Pharisiens, l'autre dans le fond, découvert par les enfants de Dieu ; en sorte que le sacrifice criminel d'un innocent aux intérêts politiques d'une nation menacée par les Romains se trouve aussi le sacrifice volontaire de Jésus pour racheter son peuple de ses péchés. L'avis de Caïphe est adopté ; Caïphe se croit un habile homme, il triomphe ; et cependant son but est doublement manqué : les Romains viennent, détruisent la nation ; Jésus ressuscite et couvre la terre de ses adorateurs.

Cependant Caïphe peut-il se plaindre d'avoir été gêné dans sa liberté ? Non, c'est sa propre volonté qui s'exécute. D'un autre côté, les décrets de Dieu ont-ils été arrêtés par les machinations du Sanhédrin ? Non, Jésus triomphe précisément par la honte, les souffrances, et la mort qu'on lui impose. Où sont aujourd'hui les résultats de l'opiniâtre résistance du Grand-Prêtre ? La seule trace qu'il en reste est l'opiniâtreté des Juifs traversant les siècles pour montrer par leur dispersion leur misère et leurs bassesses, l'acceptation par Dieu de leur horrible imprécation : « que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! »

Ces réflexions sont fertiles en conséquences. Que deviennent, par exemple, les objections de l'incrédule qui prétend n'être pas libre, si rien ne peut s'opposer à la volonté de Dieu, ou qui nie la Providence, si l'homme est libre de faire sa volonté ? L'exemple de Caïphe ne montre-t-il pas clairement l'homme et Dieu, également libres, l'un pour faire le mal, l'autre pour en tirer le bien, et ces deux actions, emboîtées l'une dans l'autre, se mouvant toutefois en sens contraire, en toute liberté ?

Cette sagesse de Dieu, qui ferme la bouche à l'incrédule, doit aussi faire trembler le pécheur. Qu'il poursuive ses coupables projets, réussisse et triomphe, il trouvera le dessein contraire de celui qu'il a sous les yeux. Il fait son œuvre, elle est maintenant visible et passagère ; mais il accomplit aussi l'œuvre de Dieu, qui sera visible et restera permanente quand la toile de sa vie sera close et renversée !

Cette sagesse divine rassure autant le chrétien qu'elle doit effrayer le méchant. L'enfant de Dieu, marchant par la foi, s'inquiète peu des apparences contraires qui le frappent ici-bas; alors même que l'homme s'agite, il sait que Dieu le mène; alors même que les éléments se déchaînent, il sait que ce ne sont que les Anges de Dieu exécutant sa volonté, et que l'atmosphère, déchargée par des tempêtes, livrera bientôt un ciel serein. Dès lors ce chrétien laisse prophétiser Caïphe, sans s'émouvoir ni s'inquiéter.

Puisque c'est toujours la volonté de Dieu qui doit se faire par nos mains, ne vaut-il pas mieux que ce soit de bon gré que malgré nous?

Ainsi, de quelque côté que l'homme sage se tourne, il trouve un nouveau motif d'obéir à son Dieu, aujourd'hui c'est la nécessité, comme hier c'était l'amour; demain ce sera peut-être la crainte; mais toujours ces motifs, marchant dans le même sens, vont au même but : l'obéissance à la sainte volonté de Dieu. Suivons donc toutes ces impulsions, toutes ont leur degré de force; toutefois, heureux celui qui se sent moins poussé par la contrainte qu'entraîné par le dévouement; moins effrayé par Caïphe prophétisant comme Grand-Prêtre, qu'attiré par Jésus mourant comme Sauveur!

CXLVI° MEDITATION.

(LISEZ JEAN XII, 1 à 34.)

Quelques personnes ont fait remarquer que la rédemption des croyants par la mort de Christ, si souvent mentionnée dans les Épîtres, l'était beaucoup plus rarement dans les Évangiles; et afin de jeter de la défaveur sur ce dogme, ces personnes ont affecté de donner une préférence à la partie du Nouveau-Testament où parlait le Maître sur celle où parlaient les Disciples.

D'abord, cette préférence qu'on veut donner aux Évangiles sur les Épîtres est sans raison plausible. En effet, qui a écrit les

Évangiles ? Les Apôtres ; et qui a écrit les Épîtres ? Encore les Apôtres ; en sorte que ces deux classes de livres écrits par les mêmes hommes ont la même autorité ; et si une place de distinction devait être accordée, c'est aux Épîtres qu'elle serait due, car Jésus déclare aux douze que bien des choses qu'il ne peut leur enseigner, « parce qu'elles sont au-dessus de leur portée, » leur seront enseignées plus tard « par le Saint-Esprit. »

Mais laissons toute comparaison ; reconnaissons que les Évangiles et les Épîtres, écrits sous l'inspiration du même Esprit, ont la même valeur ; et demandons-nous pourquoi les premiers ne parlent pas aussi longuement que les secondes de la rédemption des croyants par la mort expiatoire de Jésus. La raison en est facile à trouver. La rédemption n'est pas une opinion ; c'est un fait, un fait qui s'est passé dans le temps et dans l'espace ; c'est la mort même de Jésus-Christ : comment donc serait-il raconté dans les Évangiles qui se terminent avec sa vie ? La mort de Christ, voilà le principe ; la rédemption, voilà la conséquence ; attendez que le principe soit posé dans les Évangiles, alors viendra la conséquence tirée dans les Épîtres.

Mais enfin, ces Évangiles ne disent-ils donc rien de ce salut de l'homme par la mort de Jésus-Christ ? Au contraire, ils en parlent avec clarté et bien des fois. Ils en parlent sans doute avec la brièveté qu'on doit attendre lorsqu'il ne s'agit que d'indiquer un événement encore à venir. Ainsi, Jésus déclare deux fois le but pour lequel il est venu ; la première en ces termes : « le Fils de l'homme est venu pour sauver ce qui » était perdu ; » la seconde en ces mots, relatifs à l'instant de sa mort : « c'est pour cette heure même que je suis venu. » Si le but de la venue de Christ est caractérisé par ces deux idées : *sauver* et *mourir*, c'est donc en mourant qu'il sauve. Mais, il le répète plus clairement encore. En approchant pour la dernière fois de Jérusalem, il dit et redit à ses Apôtres : « Il faut, il faut que le Fils de l'homme soit livré, et mis à » mort. » Au souper de la Cène, il dit : « C'est ici le sang de » la nouvelle alliance répandu pour la rémission des péchés. »

Et enfin, après sa résurrection, Jésus, expliquant les Prophètes aux deux disciples d'Emmaüs, leur montre « qu'il fallait, » que c'était une chose nécessaire, indispensable, en un mot, « il fallait que le Christ souffrit. » Quand Jésus s'adresse aux femmes qui le cherchent, il revient toujours à cette nécessité et envoie dire aux Apôtres : « Il fallait, » comme je vous l'ai « dit, il fallait que le Fils de l'homme fût livré. »

Est-il possible d'être plus clair, plus insistant ? Et ne pas voir la rédemption de l'homme par la mort de Christ dans les Évangiles après toutes ces citations, n'est-ce pas fermer les yeux pour éteindre un soleil resplendissant ?

Oui, la mort de Christ est la vie du chrétien ; c'est la base, c'est le centre, c'est le tout du Christianisme. C'est ainsi que l'ont compris les Apôtres dans leurs Épîtres ; les Pères dans leurs écrits, et toutes les Églises dans tous les siècles, si bien que la croix, signe de la rédemption, est devenue le signe par excellence de la religion de Jésus-Christ. Il était réservé à notre siècle, grand amateur de nouveautés, d'user ses forces à ébranler la vérité restée la dernière à démolir, précisément parce qu'elle était la base de l'édifice chrétien.

Mais prenons-y garde, il y a, dans ce refus de voir la rédemption par la mort de Christ, autre chose que l'amour de la nouveauté, il y a l'éloignement pour l'humiliation qu'imprime au pécheur la nécessité de se croire perdu, afin d'être racheté, non par ses œuvres, mais par les œuvres d'un autre ; non par sa propre vie mais par la mort de Christ. Oui, au fond c'est l'orgueil qui repousse cette vérité, et ce n'est que l'humilité, le sentiment profond de nos misères, qui peut nous la faire recevoir. Aussi ferons-nous bien en terminant de détourner nos pensées des discussions théologiques suscitées par le dogme de la rédemption pour les porter sur notre état de péché ; alors nous comprendrons ces paroles de Jésus parlant de sa mort et de notre salut : « C'est pour cette heure » même que je suis venu. »

CXLVII^e MEDITATION.

(LISEZ JEAN XII, 35 à 56.)

L'Évangéliste nous apprend que plusieurs des principaux Juifs crurent en Jésus, mais qu'ils ne le confessaient point à cause des Pharisiens, et de peur d'être chassés de la synagogue.

Quel mal pouvaient donc leur faire ces Pharisiens, et quel dommage entraînait l'exclusion de la synagogue? Ces Nicodèmes risquaient-ils leur vie ou leur fortune? Non, mais ils en agirent ainsi, nous dit saint Jean, parce qu'ils aimaient mieux la gloire qui vient des hommes que la gloire qui vient de Dieu!

Ainsi, voilà des hommes, « principaux d'entre les Juifs, » par conséquent riches, instruits, puissants, qui croient Jésus le Fils de Dieu, donnant la vie éternelle ou l'éternelle condamnation, et qui cependant sont retenus de confesser leur foi par la seule crainte d'être désapprouvés par des Pharisiens, et exclus de la gloire d'appartenir à la synagogue. Ils tremblent à la pensée qu'en les montrant du doigt, on ne dise dans les rues de Jérusalem : « Vous voyez cet homme, il est disciple de ce Jésus de Nazareth, d'où il ne peut rien sortir de bon, et d'où un seul prophète n'a jamais été suscité; il croit en ce faiseur de miracles, qui guérit les aveugles et ressuscite les morts par la puissance de Belzébuth! » Et à la seule pensée que leurs collègues, assis avec eux dans le sanhédrin, ou leurs voisins sur les bancs de la synagogue, peuvent dire d'eux une chose si énorme, ces hommes, disciples secrets de Jésus, gardent le silence, et laissent condamner à mort Celui qu'ils savent être un envoyé de Dieu!

Quand on songe à la folie, à la stupidité d'une telle conduite, on reste confondu! Quoi! avoir peur d'un homme plus que de Dieu! fuir devant les mépris de pauvres et misérables créatures, et courir au-devant de la colère de son Créateur! Oh! c'est là le comble de la folie! Les hommes qu'on renferme ou qu'on lie sont plus dangereux, mais ils ne sont pas plus insen-

sés que ces principaux Juifs croyant en Jésus-Christ, et se prosternant devant les Phariséens !

Sans doute, nous sympathisons tous avec ce mouvement d'indignation. Mais alors reconnaissons donc notre propre folie, car notre conduite est exactement celle de ces Juifs insensés. Oui, il n'y a pas au monde de monstre dont nous ayons plus peur que de la désapprobation des hommes; pour nous, leur raillerie est pire que la morsure du serpent; un de leurs sourires ironiques nous fait saigner le cœur. Nous consentirons bien, s'il le faut, à rester dans l'obscurité, sans nom et sans gloire; mais supporter les dédains des hommes, cela nous est impossible; nous aimerions mieux être anéantis. Qui de nous prend, pour plaire à Dieu, la millième partie de la peine qu'il se donne pour plaire aux hommes? Le remords d'une faute commise en secret, c'est-à-dire en présence de Dieu, n'est-il pas bien prompt à s'assoupir, et le tourment d'une faute connue des hommes bien lent à se calmer? Pour nous en tenir à des exemples analogues à celui des principaux Juifs, confiants en Jésus, et tremblant devant les Phariséens, n'est-il pas vrai que, tout en croyant au même Jésus, nous n'osons cependant pas le confesser devant ceux qui s'en moquent, dans la crainte d'exposer notre réputation d'hommes sensés? La conscience ne nous a-t-elle pas cent fois reproché notre silence, et cependant notre silence n'a-t-il pas continué? Eh bien! n'était-ce pas alors préférer la gloire qui vient des hommes à la gloire qui vient de Dieu? Non, rien ne nous excuse, comme rien n'excusait les principaux Juifs. Aussi sommes-nous tout disposés à prononcer notre condamnation sur ce point. Mais remarquez que cette condamnation contre nous-mêmes nous l'avons déjà portée vingt fois; vingt fois nous nous sommes dit que nous étions des fous, des lâches; et ensuite, comme si cette confession avait racheté notre faute, nous sommes retombés à nouveau; en sorte qu'aujourd'hui, fatigués par tant de luttes et toujours vaincus, nous sommes sur le point de désespérer de nous-mêmes, et de nous consoler en disant que notre maladie est incurable.

En vérité, parvenu à ce point, on ne sait plus comment s'exciter à mieux. Se faire honte à soi-même? on l'a déjà fait. Se dire que c'est une folie? nous venons de le dire. Nous le répéter encore ne paraîtrait plus qu'une vaine déclamation.

Hélas! dans cette extrémité, comme toujours du reste, nous n'avons plus qu'une ressource, celle de prier. Le découragement lui-même est une force pour le chrétien; c'est quand nous sommes brisés, que nous sommes le plus près d'appeler l'appui de notre Dieu. Prions donc, non par habitude, non pour la forme, mais prions du fond du cœur; puisque nous sommes malades, crions comme le malade, avec angoisse, avec larmes, et alors nous serons secourus.

O mon Dieu! nous voudrions te confesser devant les hommes, même devant les Phariséens; brise donc l'orgueil de notre cœur; humilie-nous, s'il le faut, devant ces incrédules jusqu'à ce qu'enfin nous rompions avec la gloire qui vient du monde, et que nous n'aspirions plus qu'à celle qui vient de toi, Seigneur.

CXLVIII^e MEDITATION.

(LISEZ JEAN XIII, 1 à 20.)

L'orgueil est le péché originel de l'homme; aussi l'humilité lui est-elle profondément antipathique. La seule pensée de ce sentiment ne lui serait jamais montée d'elle-même à l'esprit. Ainsi les législateurs humains, les faiseurs de religion qui ont exploité tous les mobiles de notre cœur, n'ont-ils jamais imaginé de faire appel à notre humilité; au contraire, il s'en est trouvé pour dire: « Soyez fiers de vous-mêmes; » en sorte qu'en abondant dans notre folie, ils nous ont toujours plus éloignés de cette humble opinion de nous-mêmes qui, comme un puissant ressort, nous oblige à chercher des forces jusque dans les Cieux. Aussi peut-on affirmer sans crainte que cette humilité à laquelle n'avait jamais songé aucun homme n'a pu être apportée sur la terre que par un envoyé de Dieu.

C'est peu encore que d'apporter une idée nouvelle et étrangère aux hommes : il s'agit ensuite de la leur faire accepter. Il s'agissait, par exemple, pour Jésus, de jeter à deux genoux, sur le chemin de Damas, un Saul, orgueilleux pharisien ; de faire accepter la perspective de la misère et de la honte aux fils de Zébédée, demandant place à la droite et à la gauche d'un trône ; de comprimer, par la patience, l'impétuosité d'un Pierre, tirant l'épée. Tout cela, Jésus l'a fait, et en le faisant, il a justifié la vérité de sa promesse : « Je vous enverrai le Saint-Esprit. »

Aussi cette humilité est-elle ce qui fait la force du chrétien : « c'est quand je suis faible que je suis fort, » dit Paul, parce que, sentant sa propre faiblesse, il se fortifie de la force de Dieu ; et si l'on étudie bien l'Évangile, on verra que tout s'y rapporte, la suppose et la prêche. Le Fils de Dieu quittant le Ciel pour la terre, naissant dans une crèche, se choisissant des pécheurs pour Apôtres, vivant avec les péagers, guérissant les mendiants, s'adressant au peuple, enfin mourant sur une croix, nous place toujours l'humilité sous les yeux. Écoutez ensuite ses instructions : ici, il se fait annoncer par les prophètes, comme « un homme méprisé dont on détourne les regards ; » là, il se dit lui-même « humble de cœur ; » plus loin, il donne « de petits enfants » pour modèle à ses Apôtres ; à une autre page, il veut que ses disciples soient « serviteurs les uns des autres, » et déclare que « les premiers sur la terre seront les derniers dans les cieux. » Enfin, comme si toutes ces paroles ne suffisaient pas pour recommander assez cette sublime humilité, Jésus se ceint d'un linge, met un genou en terre et lave dans un bassin les pieds de ses Apôtres ! Après les exemples et les leçons, parcourez tous les dogmes de l'Évangile, et voyez si tous ne nous poussent pas à l'humilité : l'homme pécheur est perdu par lui-même, donc qu'il s'humilie ; il faut qu'il soit sauvé gratuitement par Jésus-Christ, donc qu'il s'humilie ; arraché à la perdition, il ne peut encore faire une seule bonne œuvre par ses propres forces ; il faut qu'il reçoive le secours du Saint-Esprit, et que, pour le recevoir, il le demande à genoux ; donc qu'il s'humilie ; que toujours il s'humilie. Et, alors même,

Dieu donnera-t-il à cet homme une force propre dont il puisse disposer à son gré à l'avenir? Non; cet homme, secouru aujourd'hui, pourra retomber demain; il faut qu'il mendie chaque jour, à chaque instant, le pain quotidien qui nourrit son âme, comme celui qui soutient son corps; il faut donc qu'il se sente sous une dépendance continuelle, qu'il prie sans cesse, sans pouvoir jamais s'enorgueillir de ce qu'il a reçu. Au contraire, plus il deviendra saint, plus il doit être humble; et il n'y a pas de pires chrétiens que les chrétiens orgueilleux, si du moins il est possible d'être à la fois orgueilleux et chrétien!

Disons-nous-le donc bien : sans humilité il n'y a pas de christianisme. On a dit : c'est aux œuvres qu'on reconnaît si la foi existe; on pourrait dire aussi : c'est à l'humilité qu'on reconnaît si un homme a goûté le salut. Déguisez vos prétentions sous les formes les plus séduisantes; couvrez-les de lambeaux d'humilité; cachez-les sous les apparences modestes d'un langage évangélique, faites-vous aussi petits que vous voudrez aux yeux des hommes : si vous ne l'êtes pas à vos propres yeux, vous n'êtes pas chrétiens. Dieu voit votre orgueil; bien plus, sachez que les hommes que vous voulez tromper le voient aussi, qu'ils ont pitié de vous, bien loin de vous admirer! Si vous êtes humbles par imitation, humbles comme ce monarque qui lavait naguère et ce pontife qui lave encore aujourd'hui les pieds de douze vieillards, sachez que c'est toujours de l'orgueil qui veut singer le Dieu dans son humilité. Il n'y a qu'un moyen pour paraître humble devant Dieu, c'est de l'être réellement, et quand vous le serez le plus, vous le saurez le moins; si donc vous croyez l'être déjà, c'est précisément l'heure de travailler à le devenir.

Jésus, en terminant son exhortation à ses Apôtres, qui, sans doute, savaient tout cela depuis longtemps, puisque leur Maître le leur avait bien souvent enseigné, leur dit : « Si vous » savez toutes ces choses, vous êtes bienheureux si vous les » pratiquez! »

CXLIX MEDITATION.

(LISEZ JEAN XIII, 21 à 38.)

On nous a bien souvent rendus attentifs au dévouement de Jésus mourant pour de pauvres pécheurs, mais trop rarement à la manière simple et touchante avec laquelle ce Maître humble et débonnaire se dévoue. Jetons un coup d'œil sur sa conduite envisagée à ce point de vue pendant les quelques instants retracés par le récit que nous venons de lire.

Rappelons-nous que Jésus est à la veille de sa mort, et que demain, à la même heure où il dit aujourd'hui : « aimez-vous » les uns les autres », il aura cessé de vivre. Il le sait, il y pense, et cependant il n'en parle qu'en termes couverts à ses Disciples qui ne comprendront ses paroles que plus tard. Pour le moment, il semble craindre de les trop affliger ; il se borne à leur dire : « Où je vais, vous ne pouvez venir. » Quelle occasion c'eût été pour un homme de faire parade de sa généreuse conduite ! et, à Simon-Pierre qui dit : Seigneur, ou vas-tu ? de répondre tragiquement : A la mort ! — Non, Jésus ne songe pas à se faire admirer : il songe au contraire à ménager la sensibilité de ses amis et leur dit : « Là où je vais, vous ne pouvez venir. »

Voulez-vous savoir ce qu'aurait dit un simple homme dans une semblable circonstance ? Ecoutez, non plus une supposition gratuite, mais écoutez ce qu'a fait un Apôtre. Presque indigné que Jésus ose affirmer qu'il ne peut le suivre, Pierre lui répond : « Pourquoi ne ne puis-je pas te suivre ? Pour toi, je donnerais ma vie. » Voilà l'exaltation de l'homme, et peut-être l'ostentation du présomptueux ; et combien est différente la noble simplicité du Dieu, l'admirable humilité de Jésus-Christ !

Toujours doux et compatissant envers ses amis, Jésus ne se laissera-t-il pas aller à un sentiment plus vif envers son

meurtrier ? ou, s'il veut mourir, ne se donnera-t-il pas la satisfaction de lui faire sentir que c'est volontairement qu'il tombe dans ses pièges ? Non, rien de cela, mais Jésus dit simplement : « Fais vite ce que tu fais » ; parole claire pour Judas, mais qui reste obscure pour les Apôtres ; en sorte que, d'un côté, au lieu d'un reproche, il adresse presque une requête à son ennemi, de hâter du moins le mal qu'il veut lui faire ; et de l'autre, au lieu d'afficher sa modération, il parle de manière à n'être pas compris de ces amis qui pourraient l'admirer. Plus tard enfin, il désigne Judas, en lui donnant un morceau de pain trempé ; mais c'est encore de telle sorte, que le traître seul s'en aperçoit, tandis que les autres Disciples restent ignorants de son criminel projet.

Dans toute cette scène, Jésus sort un seul instant de ce calme si noble et si touchant ; et s'il est ému, ce n'est pas pour lui, mais pour le malheureux qui, en vendant son Maître aux Phariséens, va vendre son âme immortelle à Satan ! Et c'est alors qu'il dit, toujours avec la même simplicité et la même modération : « L'un de vous me trahira. »

Sans doute, cette simplicité est bien peu de chose comparée au dévouement lui-même ; mais elle en relève singulièrement la beauté. La manière de donner, a-t-on dit avec raison, double le bienfait ; de même, la manière de faire une belle action en double la valeur. Si nous n'avions pas encore bien compris cette vérité par le beau côté que Jésus nous en présente, il suffirait, pour achever de nous convaincre, de l'envisager sous la triste face que le bienfaiteur humain met trop souvent sous nos yeux.

Voyez, en effet, de quelle manière nous faisons le bien, en admettant que nous le fassions ; nous obligeons un homme, mais nous aimons à le lui faire sentir, si non pour l'humilier, du moins pour nous obtenir sa reconnaissance. S'il nous la refuse, soyez sûrs qu'à lui, ou à d'autres, nous le ferons savoir, et que, s'il nous paye d'ingratitude, notre indignation lui reprochera nos bienfaits. Nous accordons un pardon ; mais il serait souvent plus juste de dire que nous le vendons contre

le droit de faire des observations pénibles et sermoneuses. Nous donnons, mais sans être fâchés qu'on sache que le don vient de nous ; peut-être prendrons-nous des précautions pour que notre nom de bienfaiteur ne soit pas écrit en toutes lettres, mais aussi des précautions pour qu'on puisse le deviner. Tout cela n'est pas avarice, ce n'est pas même vanité, admettons même qu'un bon mouvement se mêle aux motifs qui nous inspirent ; mais encore une fois, ne s'y mêle-t-il pas aussi quelque chose d'impur qui ferait croire que nous faisons plus le bien par devoir que par amour pour nos frères, et même plus pour notre satisfaction propre que par obéissance à Dieu ? Nous voulons tirer parti même de nos vertus ; et nous devenons mesquins dans leur pratique. Aussi nos obligés, en tendant la main à nos dons, baissent-ils la tête au lieu de sentir battre leur cœur, et notre bienfait, loin de faire épanouir en eux de généreux sentiments, devient pour leur mémoire un lourd et pénible fardeau.

Mais, grâce à Dieu, nous sentons la vérité de ces paroles ; elles ne nous apparaissent pas comme un reproche, mais comme un avertissement ; et nous y puiserons un nouveau motif de nous humilier et de prier, afin d'apprendre de notre Dieu à faire, comme Jésus, le bien avec amour, délicatesse et grandeur.

CL^e MEDITATION.

(LISEZ JEAN XIV, 1 à 14.)

Nous nous sommes si souvent répété que toutes choses sont possibles à Dieu, que parfois nous sommes étonnés de voir le Créateur employer tel ou tel moyen pour arriver au but qu'il se propose. Ainsi peut-être quelques-uns de nous se sont-ils dit : Comment donc le départ de Jésus est-il nécessaire « pour préparer le lieu, » comme il le dit ? Dieu dans le Ciel, ou Jésus sur la terre, ne peut-il pas faire tous les préparatifs sans se déplacer et par un seul acte de sa volonté ?

Des réflexions de cette nature paraissent d'autant plus plausibles, qu'elles s'appuient sur la toute-puissance de Dieu ; mais, disons-le, sur sa toute-puissance mal comprise ; et comme cette erreur a de graves dangers, nous ferons bien de donner quelques instants à la dévoiler.

Oui, Dieu peut tout ; mais tout ce qui est possible, et non tout ce qu'il nous plaît d'imaginer : or, cette distinction est importante. Ignorants comme nous le sommes de la nature intime des choses, nous devons nécessairement tomber dans l'erreur dès que nous voulons déterminer ce qui est possible, et ce qui ne l'est pas. Comme nous n'avons rien à faire dans l'administration de l'univers et dans l'économie de l'éternité, nous ne craignons pas de donner carrière à notre imagination, et notre esprit, pendant la veille, rapproche et lie les diverses parties de la révélation, comme dans le sommeil il lie et rapproche les parcelles de nos connaissances terrestres ; c'est-à-dire sans s'inquiéter de la possibilité de ses combinaisons et sans s'étonner ensuite des produits monstrueux que lui-même s'est créés. Mais réveillez cet homme qui rêve, et vous le verrez sourire de la bizarrerie de ses conceptions ; de même, si nous pouvions nous éveiller de nos méditations terrestres sous l'impression subite d'une céleste clarté, nous resterions confondus en voyant démenties les fausses imaginations que nous nous faisons chaque jour ici-bas.

Ce n'est pas tout : ce qui nous importe le plus de savoir, ce n'est pas ce que Dieu peut, mais ce qu'il veut. On nous aurait tant et plus démontré que Dieu peut nous faire vivre dix mille ans sur cette terre, que, si sa Parole et l'expérience prouvent qu'il ne le veut pas, ce serait bien en vain que nous perdriions notre temps à nous nourrir d'une vaine spéculation : autant la puissance de Dieu est vaste, autant sa volonté est immuable ; et, après tout, il nous importerait peu de savoir que Dieu peut nous sauver, si nous ne savions pas qu'il le veut en effet.

Devant ces simples réflexions, tombent les questions vaines qu'on entend ou qu'on se fait si souvent. Pourquoi Dieu ne

nous sauverait-il pas aussi bien d'une manière que d'une autre, avec ou sans la foi, et plus ou moins sanctifiés? Pourquoi ne convertirait-il pas dans le Ciel ceux qui ne seront pas convertis sur la terre? Pourquoi? Nous ne savons; mais ce que nous savons bien, c'est qu'il ne le veut pas; et cela nous suffit. Toutes nos folles questions, toutes nos vaines espérances doivent tomber devant ce qui est écrit; or, la réponse écrite est celle-ci : « Sans la foi, il est impossible d'être agréa-
 » ble à Dieu; sans la sanctification personne ne verra le Sei-
 » gneur, et nul ne peut entrer dans le royaume de Dieu s'il ne
 » naît de nouveau. » Chassons donc ces conjectures sur le possible, qui ne nous sont inspirées que par le désir d'élargir « la porte étroite » et qui risquent de nous jeter dans « le chemin spacieux. » Ce que Dieu veut est assez réjouissant pour que nous n'ayons pas la prétention d'y ajouter encore. Écoutez seulement quelle est ici la volonté de Jésus à notre égard.

« Que votre cœur ne se trouble point, » dit le Sauveur. Vivez et dormez en paix, votre salut éternel est assuré. Écoutons maintenant les motifs que Jésus va nous donner pour établir cette paix dans notre âme. D'abord, dit-il, « il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père; » c'est-à-dire le Ciel est vaste, et quelque nombreux que soient mes Disciples, tous sont assurés d'y trouver place; les uns n'en excluront pas les autres; le bonheur de ceux-ci ne retranchera rien à la félicité de ceux-là; Dieu vous a tous élus, tous créés, tous fait croire et aimer; ce ne sera pas pour vous jeter maintenant dans les ténèbres de dehors; votre place, votre propre place, est marquée dans les Cieux!

Non-seulement tous les élus sont assurés de trouver place dans le Ciel, mais encore Jésus nous dit « être allé leur préparer le lieu, » leur dresser des trônes. Hélas! nous savons comment il nous a ouvert et préparé ce séjour! Oui nous avons une demeure éternelle, mais une demeure cimentée avec son sang! voilà la préparation, ou plutôt l'accomplissement de notre salut.

Jésus ajoute : « Je retournerai et je vous prendrai avec moi. »

Déjà, chrétiens, notre salut est accompli, notre place marquée; toutefois Jésus n'est pas encore revenu, afin de nous introduire auprès du Père. Mais, « Je viens bientôt, » dit-il. Il descend de son trône, il est en marche, il touche à la porte du ciel, et la porte du ciel touche à notre tombe. Quel doux spectacle que de voir, d'avance par la foi, Jésus venant pour nous en particulier du haut des Cieux à l'heure de notre mort, nous prendre par la main et nous conduire au céleste séjour ! Notre œil se ferme à la lumière du soleil, mais à l'instant même Jésus ouvre notre esprit à la clarté des Cieux ; notre cœur cesse de battre, mais notre âme dégagée vient, sous la conduite du Sauveur, se mêler à la multitude des bienheureux. Le souvenir de nos fautes ne devrait jamais être plus pénible qu'à cette heure suprême ; mais Jésus est là, il nous rassure, il les efface, et c'est notre main dans la sienne que nous nous présentons devant Dieu.

Enfin « où je serai vous serez aussi. » Si Jésus nous avait seulement dit qu'il nous a préparé un lieu d'éternelles délices, nous pourrions déjà nous rejouir. Mais remarquons que le lieu qu'il nous donne, c'est le lieu où lui-même va prendre place ; en sorte que ce qu'il verra, nous le verrons ; sa compagnie sera la nôtre, ses joies nos joies, ses amours nos amours, sa vie notre vie. C'est ce qu'il a choisi pour lui qu'il nous offre ; bien mieux, c'est ce qu'il a choisi pour lui qu'il partage avec nous ! Oh ! indicible amour de mon Dieu qui m'élève à sa gloire et me confond avec lui ! Cette perspective émeut le cœur, écrase l'imagination, et en même temps dispose à l'obéissance et à l'amour envers Celui qui nous a dit : « Que votre cœur ne se trouble point ! » Béni soit donc ce Sauveur qui nous procure ainsi la paix de l'âme, et qui, par cette paix, sanctifie lui-même notre vie.

CLI MEDITATION.

(LISEZ JEAN XIV, 15 à 31.)

La paix, la douce paix ! ce mot seul fait du bien par la pensée qu'il apporte à notre âme. Quand, fatigués par le travail, l'inquiétude, la maladie, le remords ou la discorde, nous formons un vœu, ce n'est pas celui de posséder tel ou tel bien, c'est de posséder la paix. Que d'autres cherchent le bruit et le plaisir, le bruit et la fortune, le bruit et la gloire : pour moi, je ne veux ni plaisir, ni fortune, ni gloire ; je demande une seule chose : la paix, la douce, la bienheureuse paix !

Sans doute, jeunes encore, vous avez peine à comprendre ce souhait ; il vous sembla que fêtes, agitations, émotions tumultueuses sont le sang de la vie. Hélas ! je reconnais que je ne puis rien pour vous désillusionner ; l'expérience seule vous instruira, et vous un jour, comme d'autres aujourd'hui, vous demanderez la douce, la bienheureuse paix.

Mais peut-être entendez-vous par là la tranquillité du corps dans la solitude et de l'esprit loin des affaires. Non, ce n'est pas là la paix si désirable et si douce. L'homme est en guerre constante avec tout ce qui l'environne, et même en guerre avec lui-même. Là il dispute à ses voisins quelques parcelles d'or ou de terre : ici il veut arracher à ses rivaux la gloire que ceux-ci lui disputent. D'autres fois il s'inquiète et tremble sur sa vie terrestre ; ses souvenirs le troublent, la pensée de la mort l'épouvante, et le plus sage frémit en songeant au jugement. Donnez-lui fortune, gloire, santé, rien ne le délivrera de ces guerres incessantes avec ses semblables, ses pensées et son Dieu ; rien, si ce n'est Jésus Sauveur venant lui dire : « Je vous » donne la paix, non point comme le monde la donne ; ainsi que » votre cœur ne soit point agité ni craintif. »

Oui, le monde lui-même, après avoir traversé une vie agitée par toutes les passions, a fini par reconnaître que la paix était

le bien le plus désirable, et au temps de Jésus déjà le souhait ordinaire d'un homme qui vous rencontrait ou vous quittait était celui-ci : « Que la paix soit avec vous ! » Mais que produisait ce vœu ? ce que produit aujourd'hui notre adieu, vaine formule de politesse, parole d'habitude, étrangère au cœur. De Jésus il en est tout autrement. Ce qu'il exprime, il le sent, il le veut et le peut faire. En même temps qu'il nous souhaite la paix sur la terre, il la puise dans le Ciel pour la déposer dans notre cœur ; et si par nos péchés nous la chassons un instant, Lui peut encore la ramener par son Saint-Esprit.

Mais le vœu du monde pour nous procurer la paix n'est pas seulement impuissant, il est surtout incomplet. Ce qu'il souhaite pour nous, c'est cette paix qui naît de l'indépendance des hommes, cette paix qu'attendait, de ses greniers combles, « l'insensé oubliant que cette nuit même son âme pouvait lui être redemandée. » Riche, glorifié, plein de santé, vous vous lamentez encore ; le pauvre et le malade étonnés vous disent : De quoi vous plaignez-vous ? pourquoi ne pas dormir en paix ? Vous n'avez rien à répondre à cette sagesse, et cependant, pour être réduit au silence, vous n'êtes pas satisfait ; l'inquiétude, l'ennui, la crainte, remontons à la source, le remords empoisonnent votre vie. Peut-être même ne soupçonnez-vous pas la véritable cause de votre mal, comme le malade qui n'ose s'avouer le germe de mort qu'il porte dans son sein. Oui, voilà ce qui trouble et gâte tout dans la vie, c'est le malaise produit par le péché qui pèse sur la conscience ; voilà ce qui mêle son amertume à tous nos aliments de bonheur ; mais secouez le ver impur qui se promène sur ce fruit, extirpez le principe de gangrène qui ronge ce corps, aussitôt le fruit reprendra sa fraîcheur et le malade sa santé.

Voilà précisément la paix que Jésus donne ; et pour purifier notre conscience, comme vous purifieriez ce fruit souillé et ce corps malade, il n'a qu'un seul mot à prononcer : pardon, pardon sur vos péchés, effacés par mon sang. Aussi Jésus ajoutait-il immédiatement : « Si vous m'aimiez, certes, vous seriez

» joyeux de ce que j'ai dit : je m'en vais au Père! » Oui, si nous sommes ses disciples, son départ, sa mort nous donnent la paix jusqu'à la joie, puisque cette mort assure notre éternelle félicité par un éternel pardon.

Maintenant Jésus est parti; le croyant est pardonné; la paix est dans son cœur : paix avec les hommes, car s'ils le haïssent, lui les aime; il ne peut donc plus avoir de guerre avec eux; paix avec ses passions qui sont encore là, mais que l'amour de Dieu tient en bride jusqu'à ce qu'elles soient domptées; paix avec la conscience qui peut bien renouveler le souvenir de ses péchés, mais de péchés maintenant pardonnés; paix avec l'adversité qui, sous la confiance en Dieu, concourt elle-même au bien de ceux qui l'aiment; paix avec la mort qui n'a plus d'aiguillon, plus de terreur, plus de froide tombe, plus de néant, plus d'enfer, et qui se transforme en un passage ouvert sur la bienheureuse éternité. La paix en toutes choses et toujours; la paix dans le cœur alors même que tous les hommes s'agitent autour de nous; la paix au milieu du monde, des luttes, des combats; la paix, alors même que la terre croulerait sur sa base! car cette paix ne repose ni sur les hommes, ni sur le monde, mais sur le rocher inébranlable, notre Dieu!

« Oh! si dans cette tienne journée; disait Jésus à Jérusalem, tu connaissais les choses qui appartiennent à ta paix! » Oh! si dans ce jour nous aussi nous connaissions les choses qui appartiennent à la paix chrétienne, les inquiétudes dont elle délivre, les joies qu'elle procure, certes, comme Jérusalem, nous ne laisserions pas fuir cette courte journée pendant laquelle il nous est encore possible de l'obtenir; jetons-nous donc aux pieds de Jésus, et nous ne nous relèverions pas de dessus nos genoux, que cette paix céleste ne soit descendue dans nos cœurs!

CLII^e MEDITATION.

(LISEZ JEAN XV.)

Je suis le cep, mon Père, le vigneron; vous les sarments. Unis à moi, vous porterez des fruits, c'est-à-dire des bonnes œuvres; mais, séparés, vous ne produirez rien.

Pour nous rendre bien compte de cette pensée du Sauveur, demandons-nous : qu'est-ce que demeurer en Jésus, et qu'est-ce qu'en être séparé?

Le but final du sarment est de porter du fruit; le but final de l'homme est de faire le bien; mais comment le sarment atteint-il ce but? c'est en puisant sa force, sa vie, sa sève dans le cep. De même l'homme fera donc le bien en puisant en Jésus la force pour l'accomplir. Ainsi, quand il s'agit de se sanctifier, l'homme n'a donc de puissance que celle qu'il emprunte à Jésus-Christ. Ensuite, quand le sarment cessera-t-il de produire? Lorsque, détaché de la souche, il n'en recevra plus ni sève, ni soutien; de même donc l'homme devient incapable de produire aucun bien dès qu'abandonné à sa propre faiblesse il veut trouver ses forces en lui-même. Examinez de près toute œuvre d'un homme séparé de Christ, et vous verrez qu'elle est frappée de stérilité, c'est un fruit avorté qui n'est bon ni à manger, ni à conserver, et qui, avec le temps, doit sécher, tomber, pour être jeté avec la feuille morte au milieu du fumier.

Voyez les peuples auxquels le christianisme est resté inconnu, tous ont successivement disparu de dessus la terre; si quelques-uns se sont distingués, c'est par leurs armes, c'est-à-dire par leurs crimes; ou dans les arts et les sciences, c'est-à-dire la recherche des biens matériels; mais aucun par l'amour de Dieu et du prochain, aucun par la pratique de la sainteté. Babylone, Rome, Athènes, se sont évanouies, le mahométanisme s'en va, et les peuples soi-disant chrétiens qui ont voulu se détacher de Christ, pour s'enter sur la créature, sont déjà à demi-morts, à demi-corrompus.

Voyez les simples individus, les philosophes de tous les temps, qui, de bonne foi, ont cherché la sagesse; les plus habiles en ont trouvé la règle, mais aucun la pratique, et aujourd'hui les sages les plus connus ne le sont pas moins par les souillures de leur vie que par la beauté de leurs maximes, à tel point qu'on n'ose pas nommer les vices et les crimes d'un Socrate ou d'un Rousseau!

Et sans aller si loin chercher vos exemples, prenez-les dans la foule incrédule qui fourmille autour de vous. Vous y trouverez des hommes qui s'instruisent, des hommes qui font des découvertes, des hommes qui acquièrent de la prudence et du savoir-faire, afin de traverser plus doucement la vie. Mais voyez-vous beaucoup d'incrédulés qui fassent des progrès dans la sanctification? qui soient aujourd'hui plus charitables ou plus purs qu'il y a dix ans? que dis-je? Voyez-vous seulement des incrédulés qui s'inquiètent de devenir purs ou charitables? Leur poser à eux-mêmes ces questions serait les inviter à sourire; ils n'y songent même pas; ils ont bien d'autres affaires!

Chrétiens, vous trouverez des exemples en vous-mêmes. Plus d'une fois, dans vos œuvres, vous avez perdu de vue Celui qui devait vous fortifier; vous avez cessé de le prier, vous n'avez plus cherché sa gloire, mais vous avez compté sur vos propres forces et cherché votre propre satisfaction. Pendant ce temps vous avez travaillé avec effort, avec persévérance, soutenus par des succès apparents; vous vous êtes réjouis en vous-mêmes de vous-mêmes; vous triomphiez déjà, lorsque votre œuvre a croulé par la base, et sa ruine a été grande. Cette conversion, que vous aviez tentée chez un autre par vos raisonnements plus que par la Bible, s'est trouvée menteuse; cette mauvaise habitude, que vous pensiez avoir vaincue chez vous par vos résolutions orgueilleuses plus que par vos humbles prières, est revenue et plus hideuse. Alors il vous a été évident que, séparés de Christ, vous n'avez rien fait, rien produit, pas plus qu'un sarment détaché du cep et enfoncé dans le sable, qui reste vert un instant et tombe ensuite desséché sur la terre.

Mais quand avons-nous porté quelques fruits? quand avons-

nous été heureux de nos travaux ? quand avons-nous senti notre être intérieur se fortifier, alors même que nos œuvres extérieures n'avaient aucune apparence ? N'est-ce pas lorsque défiant de nous-mêmes, nous nous sommes tenus collés à Christ, enracinés en Jésus, le priant, le suppliant d'agir en nous et par nous, mais pour lui et pour sa gloire ? Avons-nous jamais plus progressé que lorsque nous avons consulté la Parole, imploré son Esprit, anéanti notre moi pour vivre de sa vie ?

En terminant, remarquons une particularité de cette parabole admirable. Le vigneron retranche les branches mortes et émonde celles qui portent du fruit ; c'est-à-dire qu'il fait sur les unes et sur les autres la même opération et obtient cependant des résultats complètement différents.

Telle est en effet la conduite de Dieu à l'égard des hommes ; Il frappe l'incrédule et le croyant, et le coup qui fait blasphémer l'un, fait bénir l'autre ; la maladie, qui aigrit le premier, exerce le second dans la patience ; par là l'un est retranché et tombe ; l'autre est émondé et redouble de vie. C'est que pour le chrétien l'adversité même est une bénédiction ; c'est par des afflictions qu'il avance dans la foi, et « toutes choses contribuent à son bien ; que Dieu frappe ou caresse, c'est toujours un Père, et toujours le fils en devient plus soumis et plus reconnaissant.

Comprenons donc enfin notre bien véritable et restons enracinés en Jésus-Christ, n'attendant de force que de Lui, ne cherchant que sa gloire, et soyons bien convaincus que chaque jour nous aimerons davantage, nous nous sanctifierons mieux ; en un mot, nous porterons plus de fruits.

CLIII^e MEDITATION.

(LISEZ JEAN XVI, 1 à 15.)

Le Père, le Fils et le Saint-Esprit nous sont présentés par l'Écriture dans une telle communauté d'action, qu'il est im-

possible d'assigner à chacun la part qu'il a prise à la création de l'univers et au salut des âmes ; ou plutôt cette communauté est telle, qu'il devient évident que le Père, le Fils et l'Esprit ne sont qu'un seul et même Dieu. Quels rapports les unissent ? Quels points les différencient ? Comment les trois personnes ne forment-elles qu'un seul être ? C'est ce que tout homme ignore ; ce que la Bible ne dit pas ; et dès lors c'est ce qu'il nous est inutile de savoir. Arrêtons-nous donc à ce qui nous est révélé et tirons-en les conséquences ; car il y a autant de danger à prétendre arracher à la Bible plus qu'elle ne veut dire qu'à négliger la plus claire de ses révélations.

Si nous rapprochons quelques passages semés dans l'Écriture, nous verrons que le Père « a créé le monde ; » mais « créé par la Parole, » en même temps que se mouvait l'Esprit ; — nous verrons que le chrétien est à la fois « né de l'Esprit ; » « né de Dieu ; » et « créature de Jésus-Christ ; » — nous y verrons que « Christ habite en nous jusqu'à la fin du monde ; » que « l'Esprit reste en nous éternellement » et que « le Père n'abandonne jamais ses enfants ; » — nous y verrons que « personne ne ravit ses brebis de la main de Jésus ; » « ni de la main du Père » et qu'elles « sont scellées par le Saint-Esprit ; » — « qui croit au Fils, croit à Celui qui l'a envoyé ; » — « le Saint-Esprit procède du Père ; » « vient de la part du Fils ; » et il accomplit l'œuvre commencée par tous deux ; « tout ce que mon Père a est à moi, » dit le Fils, et « l'Esprit prendra de ce qui est à moi pour vous l'annoncer. »

Laissons là l'étude théologique que provoquent ces déclarations pour étudier les leçons pratiques qui en découlent. Quelle harmonie entre le Père, le Fils et l'Esprit ! Quelle admirable ensemble de pensée et d'action ! Ce que l'un commence, l'autre le poursuit, le troisième l'achève ; ou plutôt tous trois agissent et il n'en résulte qu'une seule action ; comme le dit Jésus, ils ne font qu'un.

Voilà l'unité à laquelle aussi nous sommes appelés, nous enfants d'un seul Père, rachetés d'un seul Sauveur, élus, sanctifiés par un seul Esprit. Comme le dit l'Apôtre, nous sommes

les membres d'un même corps, et sommes appelés à ne former qu'une seule âme.

Oh ! que deviendrait le monde, si cette idée se réalisait sur la terre ! Quelle joie, quel bonheur ! Joie si vive, bonheur si grand que la méditation en paraît un rêve, une vaine utopie ! Mais poursuivez un instant par la pensée le changement de scène : si cette unité de sentiment et d'action s'accomplissait ici-bas, plus de crimes, plus de vices, plus de péchés sur la terre ; plus de malfaiteurs dans nos prisons et dans nos rues ; plus d'armées pour défendre une patrie respectée ; plus de loi humaine, la loi divine étant écrite dans le cœur ; plus de tribunaux pour rendre une justice jamais violée ; plus de juges, plus d'hommes de loi, plus de gardiens du mien et du tien ; plus de luttes d'intérêts, de vanités, de passions ; mais une paix universelle dans le monde et dans les cœurs ; une action réciproque des uns pour les autres, la vie doublée en retrouvant les heures employées maintenant à préserver les autres heures ; surtout quelle douceur dans ce concours de tant d'êtres à une seule et même œuvre, la gloire de Dieu ! et quelle douceur dans cet appui offert par tous au besoin de chacun ! La maladie et la misère ne seraient peut-être pas invinciblement bannies de ce monde ; mais combien, en tous cas, elles seraient adoucies, embellies dirai-je, par les témoignages d'affection qu'elles feraient naître !

Resserrez ce trop vaste horizon, et renfermez-vous dans le tableau plus étroit d'un cercle de famille. Plus de querelles entre époux, de division entre frères, d'envie entre parents ; le fils est toujours soumis, le père toujours patient, la mère jamais faible, et les frères unis jusqu'à la mort. Ce que l'un désire, l'autre le veut ; c'est un combat, non d'intérêts, mais de prévenances, et l'on ne sait, en voyant agir chacun, si c'est à lui ou aux autres qu'il pense.

Mais je m'arrête ; car, au milieu de ce tableau enchanteur, une triste pensée vient me saisir. J'ai voulu peindre un monde chrétien, et je m'aperçois que je n'ai fait que renverser le monde où nous vivons ! Ma description joyeuse semble une critique

amère; et chaque mot chrétien, un trait aigu qui vient percer le cœur de celui qui parle et de ceux qui l'écoutent. Comment donc a-t-il pu en être ainsi? Je le déclare : j'ai commencé avec l'intention toute simple de peindre le monde régénéré par l'Évangile; et si, pour faire la statue du chrétien, je n'ai fait que creuser ce qui était en saillie sur nos traits, et relever les cavités, c'est en quelque sorte à mon insu, et entraîné par la facilité de l'œuvre.

Que faut-il en conclure? hélas! que le monde tel que nous l'avons fait est le renversement complet du monde tel qu'il devrait être, et que, pour remplir notre devoir, nous pouvons indifféremment imiter Dieu, ou faire le contraire de ce que nous faisons! En effet, tout est commun entre le Père, le Fils et l'Esprit : tout est partagé, morcelé et disputé entre nous. Comme l'enfant prodigue, chacun réclame sa part, et distingue entre lui et son frère; la division à l'infini est réalisée, non-seulement dans nos biens matériels où la présence des méchants sur la terre peut nous servir d'excuse, mais jusque dans nos sentiments, jusque dans nos idées. Il semble, en vérité, que la bienveillance nous dépouille, que la sympathie nous coûte, et que nous ayons peur de dépenser notre vie en émotions pour autrui! Nous nous disputons un projet, une idée, une simple pensée dont chacun veut avoir la gloire, et qu'il revendique comme sienne! Le bien même, le bien accompli par les autres nous est étranger; il ne nous réjouit pas comme le bien accompli par nous-mêmes; en sorte qu'il devient évident qu'en agissant pour autrui, c'était à nous d'abord que nous avions songé.

Oh! perversité de notre cœur, abîme insondable d'égoïsme! Mon Dieu, mon Dieu, quand nous aimerons-nous donc un peu véritablement les uns les autres? Quand serons-nous un, entre nous, comme Jésus et Toi vous êtes un? Hélas! ce sera quand nous laisserons ton Esprit pénétrer dans nos âmes, et nous inspirer l'amour qui t'anime toi-même. Donne-nous donc, Seigneur, donne-nous un nouveau cœur, afin que nous puissions désormais nous aimer et nous unir comme les membres d'un

même corps; comme un seul être n'ayant qu'une seule âme; comme toi, Père, Fils et Saint-Esprit ne faites et ne ferez éternellement qu'un !

CLIV^e MEDITATION.

(LISEZ JEAN XVI, 16 à 33.)

L'homme naturel a peur de la solitude. S'il la rêve parfois, c'est pour une heure, et si cette heure se prolonge, il soupire déjà après son retour au milieu du bruit et du monde. Si cet homme était satisfait par un intérieur de famille, ou s'il partageait son temps entre la retraite et la compagnie de ses semblables, on pourrait ne voir là qu'un instinct de sociabilité, donné par le Créateur à des êtres faits pour s'aimer et s'aider les uns les autres : mais non ; dès que l'homme peut disposer de son temps, il se hâte de chercher auprès d'autres hommes le bruit, les plaisirs, les affaires. Il semble que, réduit à lui-même, il se soit à charge ; qu'il n'ait rien à se dire, rien à penser, ou plutôt il semble qu'il ait peur de réfléchir sur son compte. Si une circonstance imprévue l'oblige à rester complètement isolé, il fait provision de livres, d'armes, de jouets pour combler le vide que la vague du monde, en se retirant, a fait pour quelques heures.

Tel n'est pas le chrétien. Sans doute il aime la société de ses frères qui l'édifient, il cherche même celle des incrédules que lui-même peut édifier. Mais en même temps il se plaît avec lui-même, il désire la solitude des champs ou du cabinet, autant que d'autres souhaitent les réunions bruyantes. Si la maladie, le voyage, les affaires le séparent pour un temps de toute société humaine, non-seulement il s'en console, mais il trouve dans cet isolement de nouveaux plaisirs.

Cette différence de goût est surtout sensible pour l'homme qui a passé par les deux états de foi et d'incrédulité. Il se rappelle le temps où il se fuyait lui-même, et il sent qu'aujourd'hui

d'hui cette horreur de la solitude est passée. C'est donc à lui surtout qu'il convient de demander l'explication de cette différence; or, en étudiant son présent et son passé, voici peut-être ce qu'il pourrait dire :

Jadis j'avais peur de la solitude parce que j'avais peur de moi-même. Rien dans ma vie écoulée n'était bien agréable à contempler. Au contraire, mes souvenirs étaient tachés de fautes, de regrets, de remords. Dans mon présent, je ne trouvais à méditer que mes affaires dont j'étais séparé ou fatigué. Pour mon avenir, je construisais des espérances; mais je prévoyais aussi des mécomptes, des douleurs et la mort. Si par moments j'oubliais tout cela, je me trouvais à vide, ne sachant que penser, et pour fuir l'ennui je cherchais la distraction dans la société.

Mais aujourd'hui tout est changé; plus de craintes sur des péchés que je sais pardonnés, plus de terreurs sur une mort qui m'ouvre la vie. Aujourd'hui mille sujets de méditations douces et sérieuses se présentent à moi dans la solitude. Je pèse les preuves de ma foi, je compte les promesses de mon Dieu; je bénis mon Sauveur, et surtout je prie dans la solitude. Mais ce n'est pas encore là le secret de la différence qui me fait aimer l'isolement que je fuyais jadis; et pour l'expliquer, il me faut emprunter les paroles de Jésus à ses Apôtres : « Vous me laisserez seul; mais je ne suis pas seul, parce que » mon Père est avec moi. » Oui, le fait est que je ne suis jamais seul, mon Dieu est avec moi et même il n'est jamais plus près de moi que dans la solitude; plus le monde fait silence à mes côtés, mieux j'entends la voix de mon Dieu; et plus le monde s'agite autour de moi, plus aussi la voix de mon Dieu s'affaiblit dans mon cœur.

Eh! n'allez pas croire que, lorsque j'affirme que Dieu est avec moi, ce soit là une façon de parler pour dire que je pense à lui et médite ses promesses. Non; la présence de mon Dieu dans mon cœur est réelle; je sens là l'hôte divin qui habite en moi, qui me parle, me répond, me console et m'éclaire. Si cet état avait toujours existé chez moi, je pourrais supposer qu'il

est naturel et commun à tous les hommes. Mais cet état a eu son commencement au milieu de ma vie, je me rappelle le temps où il n'existait pas; je me souviens de ce que vous appelez méditation avec soi-même, et je vous assure que la société de mon Dieu est tout autre chose. Je sens que Dieu est là, je le sens de mon esprit, comme de ma main je touche mon corps; et cette présence est si manifeste à mon âme que je vous avoue qu'elle est la plus forte base de ma foi. Je ne crois pas parce que les hommes m'ont prouvé la vérité de l'Évangile, mais je crois parce que Dieu en personne la témoigne dans mon cœur.

Et maintenant que la solitude s'étende autour de moi, que le monde fasse taire ses plaisirs, que les hommes ne m'envoient plus le bruit de leur science; s'il le faut même, que la mort éteigne les voix affectueuses qui murmurent près de moi dans un cercle étroit d'amis et de famille, qu'un abîme se creuse large et profond entre moi et l'univers; alors encore je ne serai pas seul, j'emporte avec moi plus que le monde, les amis, la famille; j'emporte Dieu dans mon cœur, et rien, pas même la mort, ne pourra m'arracher cette douce société.

O mon Dieu, mon Dieu, oui, tu suffis à mon âme : tu es là; je ne demande rien de plus. Seulement, Seigneur, ne t'éloigne pas, sois-moi toujours plus sensible. On est si bien avec toi! Reste-là, Seigneur, parle-moi, écoute mes prières et réponds-y par l'envoi de tes grâces; sois avec moi, Seigneur, comme tu étais avec Jésus-Christ.

CLV^e MEDITATION.

(LISEZ JEAN XVII.)

Quel émouvant spectacle pour le cœur de l'homme que celui de Dieu le Père tendant l'oreille dans les cieux à la prière de son Fils agenouillé sur la terre en faveur de quelques pauvres créatures que ce Père et son Fils s'unissent pour sauver!

Quelle douce pensée que celle-ci : le Créateur de l'univers s'occupe de moi, grain de poussière, au milieu des mondes, et son Fils éternel et divin oublie jusqu'à ses propres angoisses pour songer à mes dangers ! et afin que je n'ignore pas que c'est aussi pour moi qu'Il prie, pour moi qui vis aujourd'hui, deux mille ans après sa prière sacerdotale, ce compatissant Sauveur a soin d'ajouter en présence de ses Apôtres : « Je ne te prie pas seulement pour eux, mais pour ceux qui croiront en moi par leur Parole ; » en sorte que je puis me dire : Quelque petit que je sois à mes propres yeux et quelque ignoré que je sois du monde, néanmoins Christ me connaît, Il me connaissait il y a dix-huit siècles, et c'est pour moi, pour moi personnellement qu'Il priait alors son Père. Mais que dis-je ? Sa prière n'a pas cessé avec sa vie terrestre ; Jésus prie encore à l'instant où je parle ; assis à la droite de son Père, Il lui montre son côté percé, et au nom de son sacrifice Il le supplie de me pardonner, de m'envoyer l'Esprit de sa part, de me préserver du mal et de faire sentir à mon cœur que Lui, intercesseur tout-puissant, s'occupe de moi, si faible et si indigne ! Oh ! il y a dans ces pensées tombant sur l'âme, non comme de vaines paroles, mais comme autant de réalités, une douceur ineffable, et ce n'est qu'avec un tressaillement de joie qu'on les contemple !

Oui, c'est pour nous que Jésus a prié sur la terre ; sa prière seule explique les grâces que nous avons reçues de son Père. C'est quand nous ne songions pas à Lui qu'il est venu nous chercher, et que, sans que nous ayons pu nous rendre compte du comment, sans que nous y ayons donné notre coopération, presque malgré notre volonté, Dieu est venu nous tirer du borbier de nos vices et de notre incrédulité. Comment la vue de nos fautes n'aurait-elle pas depuis longtemps fait éclater la colère de ce Dieu de sainteté, si Jésus n'avait interposé sa sainteté et sa prière ? Oui, la prière de Jésus en faveur de nous, pauvres misérables, dont il a connu par expérience les épreuves, sa prière seule explique la compassion pour nous d'un Dieu justement irrité.

Oui, Jésus prie encore maintenant pour nous dans le Ciel, et nous en avons mille témoignages. Pourquoi Dieu nous a-t-il envoyé une grâce signalée précisément dans le temps où nous avons cessé de prier ? C'est que Jésus à cette époque priait pour nous. Pourquoi nous a-t-il épargné une chute à l'heure même où nous caressions le péché ? Pourquoi, lorsque nous tournions autour de la tentation, lorsque nous étions décidés à satisfaire notre convoitise, une circonstance inattendue est-elle venue nous barrer le passage ? C'est que Jésus priait pour nous. Et pourquoi par moments, au contraire, le bien nous devient-il si facile ? pourquoi les pensées saintes abondent-elles dans nos cœurs et tombent-elles sur nous à l'improviste, comme une douce rosée d'été ? C'est qu'alors Jésus dans le Ciel prie encore pour nous.

Ah ! nous ne connaissons pas tous les trésors d'amour qu'Il verse sur nos têtes. Si nos yeux pouvaient pénétrer la voûte céleste et contempler ce magnifique spectacle du Saint des saints, envoyant ses Anges sur la terre à la prière de son Fils pour nous fournir à chaque instant précisément la grâce dont nous avons besoin ; si nous pouvions voir aujourd'hui ce qui s'accomplit dans le Ciel pour nous-mêmes, comme nous en serons témoins dans quelques années pour la génération suivante, ah ! sans doute nous ne fermerions pas si étroitement notre cœur aux grâces que Jésus nous envoie ; nous ne repousserions pas le Saint-Esprit frappant à notre porte, nous ne chasserions pas devant nous par nos mépris ou nos paroles le frère dans la foi, le serviteur de Dieu ou le saint Livre qui nous sont envoyés de la part de Jésus-Christ.

Un homme simplement vêtu se présente, une missive à la main, à la porte d'un grand de ce monde ; celui-ci s'imagine qu'on lui adresse une requête et repousse l'envoyé ; l'ambassadeur se retire et reporte à son roi le pli encore cacheté qui donnait un royaume et qui vient d'être refusé. Voilà notre conduite envers Jésus. A sa prière, un messenger divin part du Ciel à notre adresse personnelle sur la terre, il nous apporte ou la lettre de grâce, ou le don d'un royaume éternel ; et nous, comme

si Dieu nous faisait demander l'aumône, nous fermons la porte sur son envoyé, qui retourne tout triste annoncer nos refus à Jésus priant encore pour nous !

Oh ! Jésus, pardonne tant d'ingratitude; ne te lasse pas encore; prie encore, intercède encore; nous voulons joindre notre prière à la tienne; nous voulons enfin recevoir à cœur ouvert les grâces que tu nous envoies. A cet instant prie avec nous, joins tes instances aux nôtres, assiégeons ensemble le trône de ton Père, et ne le laissons pas aller qu'Il ne nous ait bénis, nous, pauvres créatures, mais créatures par ton sang rachetées !

CLVI MEDITATION.

(LISEZ JEAN XVIII, 1 à 27.)

La conduite de Pierre, pendant les derniers jours de la vie terrestre du Sauveur, présente un contraste qui étonne d'abord. A Jésus, qui lui prédit sa fuite, il répond que, loin de l'abandonner, il affrontera pour lui la prison et la mort. Au serviteur du Grand-Prêtre qui ose porter la main sur son Maître, il porte un coup de glaive; et toutefois, après cette parole et cette action hardies, Pierre nie lâchement de connaître son bienfaiteur; il jure, il blasphème; et, autant qu'il est en lui, pour sauver sa propre vie, il pousse à la mort son ami. Qui nous expliquera ce changement subit? Un seul mot : la présomption. Oui, en y regardant de près, la conduite de Pierre ne se contredit pas; les premiers actes, au contraire, expliquent les seconds; et c'est précisément parce que, sans y réfléchir et sans prier, il promet d'affronter tous les dangers, que, lorsque le danger vient, il y tombe pour ne l'avoir pas mesuré, et ne s'y être pas préparé.

Supposez que, moins bouillant et moins présomptueux, Pierre eût seulement écouté son Maître annonçant la dispersion de ses Apôtres, cette prédiction l'eût porté à réfléchir, au lieu de le pousser à répondre. Supposez que, lorsque Jésus ajoute pour lui la prophétie d'une trahison, il se fût dit qu'après tout la

chose était possible et qu'il eût prié le Sauveur de le fortifier contre cette lâcheté, sans doute le Seigneur l'eût exaucé; et si Pierre n'en avait pas eu l'assurance, du moins se fût-il éloigné du piège de la tentation. Mais non, précisément parce qu'il compte sur lui-même, il avance, parle, agit avec précipitation et tombe dans l'abîme sur lequel il n'a pas daigné jeter un seul regard. Qu'il pleure maintenant, son Maître n'en reste pas moins condamné; qu'il pleure, Jésus n'en marche pas moins au supplice; et lui, mêlé aux femmes qui regardent de loin, peut se dire en voyant souffrir et mourir le Fils de Dieu : Moi, comme Caïphe et comme Pilate, j'ai fourni un clou pour le suspendre à ce bois!

Maintenant, que chacun de nous s'adresse cette question : Aurais-je moi, pendant trois ans nourri de la doctrine de Jésus, et témoin de ses miracles, aurais-je au jour de l'adversité nié de le connaître? Aurais-je juré trois fois et trois fois blasphémé? Ou nous nous trompons beaucoup, ou chacun se répondant à lui-même dira : « Non, certes non! » — Cette réponse est la meilleure preuve qu'il aurait fallu dire : « Oui, certes oui! » Car elle-même vient de cette présomption, cause première de la chute de l'Apôtre. Et si quelqu'un de nous persiste à croire que, mis à la place de Simon, il n'eût pas renié Jésus, qu'il se pose la question en d'autres termes, et se dise : Aurais-je mieux fait qu'un Apôtre, qu'un Apôtre choisi par Jésus-Christ? Ai-je vu de mes yeux ces prêtres furieux contre le Sauveur, ces soldats en armes dans la cour, et ces Pharisiens se demandant à voix basse les uns aux autres, dans l'ombre, même avant le jugement, de quelle genre de mort ils supplicieront cet homme? Ai-je entendu tomber sur moi cette accusation : « tu es de ces gens-là, » qui, trois fois répétée par les valets des bourreaux, semble indiquer le projet arrêté de me faire aussi mourir? Me suis-je vu moi-même à quelques heures d'un supplice lent et dégouttant de sang pendant six heures? Suis-je bien sûr qu'alors j'aurais été plus courageux que celui qui plustard brava le Sanhédrin, et voulut mourir crucifié la tête en bas par respect pour son Maître? Et quand j'ai osé dire que, mis à la place de Simon,

je n'aurais pas renié Jésus-Christ, avais-je pour cela compté sur le secours de mon Dieu? Ne m'en étais-je pas seulement reposé sur l'indignation qu'avait excitée dans mon cœur cette seule pensée? — Oui, comme Pierre, chacun de nous a été présomptueux dans sa réponse; il est donc à croire que chacun de nous, comme Pierre, eût renié son Maître! Plus nous nous raiderons contre cette supposition, plus nous la rendons probable, car mieux nous prouvons combien nous sommes présomptueux.

Oui, la présomption est un des plus grands écueils de la vie chrétienne, comme l'humilité en est le plus sûr gardien. La présomption s'oppose à la prière, éloigne la vigilance, empêche la réflexion et conduit droit à l'abîme qu'elle cache sous nos pas. L'homme naturel en fait sa gloire, le chrétien y voit sa chute; elle peut plaire à la foule qu'elle étonne et amuse; mais elle déplaît à Dieu qui l'abandonne à elle-même. Plus nous tremblerons sur nous-mêmes, plus notre marche sera sûre, parce que notre œil veillera à nos pieds et notre voix appellera le secours d'en haut; nous ne partirons pas de nuit sans provision, sans arme, sans amis; et alors nous ne serons pas pris au dépourvu. Le monde appellera peut-être toutes ces précautions de la faiblesse; l'Évangile les nomme de l'humilité, et cela doit nous suffire. Prenons garde d'être téméraires pour paraître courageux à ceux qui nous entourent; c'est encore une des formes dont Satan revêt ses pièges. Mieux vaut être honteux devant les hommes, et se préserver d'une faute, que bourrelé de remords devant Dieu après l'avoir commise. Si Pierre se fût caché derrière Jésus, ou attaché à sa robe devant Caïphe, il aurait plus tôt aperçu le regard qui le releva de sa chute, et peut-être, ainsi soutenu, ne fût-il pas tombé. Avouons donc notre faiblesse, c'est ce qui fait notre force, et fuyons la présomption, comme la pente douce qui conduit à l'abîme.

CLVII^e MEDITATION.

(LISEZ JEAN XVIII, 28 à 40.)

Qu'est-ce que la vérité? dit Pilate à Jésus; et sans attendre de réponse, Pilate se retire. Cette conduite étrange est celle de bien des hommes qui n'ont pas encore accepté l'Évangile comme une révélation de Dieu. Vous pouvez voir ceux-ci consulter des livres, ceux-là prêter l'oreille à des prédicateurs, d'autres s'écouter eux-mêmes, et tous se dire: Qu'est-ce que la vérité? Mais sans attendre, non plus que Pilate, la réponse, ils referment le volume, s'éloignent du prédicateur, et suspendent leur propre méditation, parce qu'une feuille sèche, un insecte imperceptible ou le plus léger bruit a traversé les airs!

Et cependant il est aussi clair que le jour qu'il existe une vérité; quoi que vous supposiez, fût-ce une négation absolue, cette négation serait encore la vérité.

En second lieu, il n'est pas moins évident que la vérité religieuse, quelle qu'elle soit, entraîne de graves conséquences pour nous, et que, par exemple, notre vie ne peut pas être la même s'il existe un Dieu, ou s'il n'en existe pas. Si les morts ne ressuscitent pas, mangeons et buvons, car demain nous sommes morts; mais si le jugement est derrière la tombe, soyons sobres et veillons!

Voici donc trois points incontestables? il y a une vérité; — il est pour nous du plus haut intérêt de la connaître; — et toutefois la plupart des hommes ne songent pas même à s'informer de son existence. — Si tout cela est exact, il en faut conclure que l'homme qui méprise ainsi la vérité est fou, à la lettre fou, à moins qu'on ne le suppose poussé par ses passions à la méconnaître. Dans le premier cas, le désordre est dans l'esprit; dans le second, il est dans le cœur; mais, dans tous les cas possibles, un tel être est évidemment hors de l'ordre de la nature; c'est un être déchu, et c'est précisément ce qui explique pourquoi il ne peut plus par lui-même trouver la vérité.

Cette impuissance de l'homme nous conduit tout droit à supposer une révélation de Dieu. L'Évangile se présente, et (coïncidence admirable !) le dogme qui lui sert de base est précisément l'aberration intellectuelle et morale que nous venons de découvrir. Voyez comme il s'emboîte dans tous les angles que nous venons de rencontrer. Il y a nécessairement une vérité, avons-nous dit, et l'Évangile affirme qu'il y a une vérité; cette vérité est importante à connaître, avons-nous ajouté, et l'Évangile fait dépendre de sa connaissance une éternité de bonheur ou de souffrance. L'homme naturel cependant, avons-nous dit encore, s'en inquiète fort peu, et l'Évangile nous présente entre autres l'exemple de Pilate. De cette insouciance, nous avons déduit la folie ou le péché de l'homme, l'erreur de l'esprit et du cœur; et de même cet Évangile affirme que tous les hommes sont, pour les choses de Dieu, « dépourvus d'intelligence » et plongés dans le gouffre du mal. C'est pourquoi, une révélation, avons-nous conclu, était nécessaire à l'homme, incapable de trouver lui-même la vérité; et c'est pourquoi, conclut aussi l'Évangile, Dieu s'est révélé à nous par son Fils et sa Parole. Ainsi donc tout ce que nous avons pressenti, l'Évangile l'a dit clairement, et nous a donné par là le premier indice qu'il pourrait bien être lui-même cette vérité.

Voilà du moins un motif suffisant pour prêter l'oreille à ses paroles, et pour descendre plus avant dans les détails de sa révélation. Or tous ces détails, ou, si vous le voulez, tous ces dogmes viennent s'appuyer sur cette unique base que nous avons nous-mêmes découverte sur la terre : le péché. Oui, le péché de l'homme est un tronçon de colonne que chacun peut déterrer à ses pieds; il faut que le reste de l'édifice descende du ciel; et quand l'homme l'aura reçu pierre après pierre, et qu'il aura vu que chapiteau, couronne et fronton s'y superposent carrément, il reconnaîtra que l'œuvre est bien de Dieu, et que lui-même était bien fait pour cette œuvre. Le salut par Christ vient et se cimente avec notre besoin de pardon; la force du Saint-Esprit arrive et s'unit à notre impuissance : voilà en

deux mots l'édifice du ciel assis sur sa base terrestre, et l'emboîtement parfait de toutes ces parties. Telle est la seconde preuve de la vérité du christianisme.

Il en est une troisième, plus forte que toutes les autres : celle de l'expérience. Si la Bible est bien la vérité, elle se démontrera à votre cœur et à votre esprit ; si Jésus est bien un Sauveur, vous le reconnaîtrez à votre conscience apaisée ; si l'Esprit-Saint est bien réellement envoyé, il agira sur vous et vous serez changés. A cette preuve d'expérience, rien à répondre ; mais aussi cette preuve s'expérimente et ne s'expose pas. Si vous la connaissez, réjouissez-vous et bénissez votre Dieu ; si vous ne la connaissez pas, que les deux premières, accessibles pour vous, vous encouragent à chercher la dernière. Pour cela, comme Pilate, demandez à la Bible : « Qu'est-ce que la vérité ? » Mais, de grâce, attendez la réponse ; lisez jusqu'au bout, lisez avec attention, surtout lisez avec prière, et Dieu tiendra pour vous la promesse qu'il a tenue pour tant d'autres ; ils ont cherché, comme vous ; comme eux, vous trouverez.

CLVIII^e MEDITATION.

(LISEZ JEAN XIX, 1 à 22.)

A Jésus qui garde le silence, au lieu de se défendre, Pilate dit : « Ne parles-tu point ? Ne sais-tu pas que j'ai le pouvoir » de te faire mourir et le pouvoir de te délivrer ? » Voilà bien le langage de l'homme qui, subordonnant sa conscience à son autorité, s'étonne que d'autres, subordonnant leurs intérêts à leur conscience, tiennent si peu compte de sa puissance. Pauvre machine passionnée qui n'est jamais plus esclave que lorsqu'elle croit agir spontanément et qui ne voit pas que l'homme consciencieux seul fait sa propre volonté ; tandis que le pécheur, privé du gouvernail de la loi divine, se trouve à toute heure entraîné dans le courant des passions étrangères !

Contemplez la scène prolongée du jugement de Jésus, et vous verrez chaque acteur venir confirmer cette vérité. Les soldats mandés pour conduire Jésus veulent lui faire sentir leur propre puissance; au strict devoir de le garder, ils ajoutent l'insulte, la raillerie, le sceptre de roseau et le diadème d'épine. Mais, au fait ils ne font que suivre l'impulsion d'Hérode qui, le premier, avait fait jeter ironiquement la pourpre sur les épaules de Jésus; cette soldatesque croit accomplir sa volonté; elle ne fait qu'obéir au caprice d'un prince.

Observez ensuite Pilate : lui qui se vante d'avoir le droit de faire vivre ou mourir, lui qui, par trois fois, répète qu'il ne voit aucun mal en cet homme, lui qui tente tout pour le délivrer, qui en a non seulement la puissance, mais encore le désir, remarquez ce Pilate : finalement il cède et suit la volonté de la populace qui lui crie à tue-tête : « Crucifie! crucifie! » Il se lave les mains pour témoigner son innocence de la mort de cet homme, mais par là même il constate son crime et met en évidence qu'il agit contre sa volonté.

Maintenant, suivez cette populace qui pousse Pilate, et vous verrez qu'elle-même est poussée par les Grands-Prêtres. Parce qu'elle s'agite à flots tumultueux devant le prétoire, parce qu'elle hurle de ses mille voix, et parce que le Gouverneur hésite en présence de l'émeute, elle se croit puissante, elle est fière de la victoire qu'elle va remporter; elle se dit que, quand elle voudra, elle pourra par le nombre désarmer même le dépositaire de l'autorité légale, et imposer sa propre volonté. Mais, insensée et stupide! elle n'observe pas ces prêtres hypocrites, qui vont de groupes en groupes souffler le mot d'ordre à son oreille, la haine dans son sein, et faire d'elle, une machine populaire pour accomplir la volonté des grands! La foule aussi croit commander et ne fait qu'obéir aux Pharisiens qui caressent sa vanité et ses passions.

Et ces Prêtres, ces Sénateurs, ces Scribes, ces Pharisiens, ligués contre le Sauveur, de qui donc remplissent-ils la volonté? Hélas c'est bien la leur; c'est pourquoi ils sont doublement coupables. Mais remarquez encore qu'ils se laissent conduire

par Judas qui avait pris Satan pour conseiller; en sorte que ceux mêmes qui sont les plus indépendants des hommes agissent encore sous le souffle du Démon et n'ont d'autre puissance que celle que leur prête contre eux-mêmes l'éternel ennemi de leurs âmes ! Où donc est l'être vraiment fort et libre au milieu de ces volontés qui se croisent, se heurtent, se renversent et tombent devant des volontés plus vigoureuses ou mieux cachées ? C'est Jésus qui reste inébranlable, enraciné dans le bien, et qui marche à une mort volontaire. En vain le Sanhédrin s'efforce-t-il de tirer de sa bouche une parole répréhensible pour le condamner : Jésus se tait, et les juges sont réduits à chercher de faux témoins. En vain Pilate le pousse à saluer son autorité pour en obtenir une sentence favorable : Jésus lui dit que sa puissance n'est que d'emprunt, et, à cette déclaration, le juge tremble devant l'accusé. En vain Hérode lui demande une parole ou un prodige pour amuser sa cour : Jésus garde le silence et ne veut plus faire de miracle que pour sauver le genre humain. Le prince est contraint de fléchir devant cette inébranlable volonté qui ne lui jette que le dédain du prisonnier qu'il croyait faire agir. Enfin, vainement les soldats, les huissiers et la foule, s'efforcent-ils, par leurs insultes et leurs coups, d'arracher une plainte, un cri, un blasphème à cette bouche dont le silence les confond et les condamne : Jésus se tait, marche, prie et meurt, exempt de péché et de faiblesse, sans avoir jamais fait que sa propre volonté.

Ainsi l'a voulu notre Dieu : aussi longtemps que nous nous tiendrons collés au devoir, nous serons libres et puissants, et même en succombant sous les coups des méchants nous ferons notre volonté. Mais, du moment que nous détrônerons la conscience pour mettre la passion à sa place, plus de règle sûre, plus de conduite régulière; dès que nous nous croyons en droit de choisir notre chemin, nous sommes livrés à mille hésitations; nous faisons leur part aux difficultés, à la volonté d'autrui, aux circonstances, et après avoir bien marchandé avec le devoir, longtemps lutté avec nos solliciteurs, nous arriverons à mécontenter les uns, à fléchir sous les autres, et en

fin de compte à ne pas même satisfaire nos propres désirs.

Honte, honte, à tant de lâcheté! Redressons la tête, non au-dessus du ciel, mais au-dessus de la terre; non pour nous affranchir de Dieu, mais pour nous affranchir des hommes. N'ayons qu'un Maître au lieu de vingt tyrans, et ce Maître, notre Dieu, nous rendra plus de liberté, plus de joie, plus de bonheur que si nous eussions en nous-mêmes les puissances réunies d'un Pilate, d'un Hérode, d'un Sanhédrin pour faire mourir Jésus, trois jours après ressuscité!

CLIX^e MEDITATION.

(LISEZ JEAN XIX, 23 à 42.)

Remontant dans les siècles passés, je me représente un étranger traversant sur le soir, un vendredi, le mont de Golgotha pour se rendre à Jérusalem. A la vue d'une foule joyeuse et de trois croix sanglantes, il s'arrête et contemple cet étrange spectacle; mais comme il ne peut le comprendre, il interroge, ici, un passant arrêté qui, comme lui indifférent, regarde, et là, un jeune homme au milieu de quelques femmes en pleurs.

— Que font, dit-il, ces soldats, riant et jouant autour de ce manteau de pourpre, de cette longue robe et de tous ces vêtements sans maître?

— Ils se partagent les dépouilles de cet homme que tu vois là condamné au dernier supplice, répond le calme spectateur.

— Non, dit le jeune homme essuyant une larme, ces soldats accomplissent une prophétie écrite il y a près de mille ans, au Psaume vingt-deuxième: « Ils se partagent mes vêtements » et jettent le sort sur ma robe. » Regarde, en effet: chacun de ces soldats a pris sa part, et la robe, restée seule, est dans ce moment tirée au sort; admirable accomplissement des plus petits détails de la Parole de Dieu!

— Mais que fait cet homme armé d'une branche d'hysope,

à laquelle il fixe une éponge trempée dans ce vase de terre?

— Il se raille du supplicé, répond le passant, et lui donne à boire du vinaigre, porté là pour ces soldats romains.

— Non, reprend le jeune homme à la douce figure, il accomplit une autre prophétie de David, qui, faisant parler le Messie, a dit au Psaume soixante-neuvième : « Ils m'ont nourri de fiel » et abreuvé de vinaigre. »

— Et ce malheureux, quel crime expie-t-il sur cette croix?

— Celui d'avoir usurpé le titre de roi, dit encore le curieux.

— Non, répond l'adolescent, il expie les crimes de toutes les générations qui croiront en lui, et sa mort passagère va donner la vie éternelle à des millions de créatures. Entends sa dernière parole : « Tout est accompli; » et à cette heure, écoute son dernier soupir !

— Mais pourquoi ces soldats brisent-ils les jambes de deux brigands, tandis qu'ils respectent les os de leur compagnon?

— C'est, dit le passant, pour terminer la fête du supplice, avant de commencer la fête de Pâques, que nos grands prêtres font expédier les deux premiers, et s'ils ne touchent pas au troisième, c'est qu'il est déjà mort.

— Non, ces soldats, instruments aveugles de la prophétie, accomplissent cette parole du Psalmiste : « Pas un de ses os ne sera brisé. »

— Et pourquoi chez vous, peuple juif, qui lapidez les criminels, a-t-on choisi la croix pour faire mourir cet homme?

— Parce que c'est le supplice qu'imposent aux esclaves les lois de nos maîtres, les Romains.

— Non, mais parce qu'il est encore écrit : « Ils ont traversé mes pieds et mes mains, et ils regardent vers moi, qu'ils ont percé. »

Voilà donc les mêmes faits, vus par deux hommes différents; jugés par l'un comme des circonstances toutes vulgaires, qui ne valent pas la peine d'être regardées; et pris par l'autre pour des événements merveilleux, tels qu'il ne s'en est jamais accompli et ne s'en accomplira jamais sur la terre.

C'est ainsi que tous les jours des hommes découvrent dans le spectacle de la nature la manifestation éclatante d'un Dieu tout bon et tout puissant; tandis que d'autres n'y voient qu'un peu d'herbe, un peu d'eau, un peu de vent, éclairé d'un peu de lumière, toutes choses très ordinaires, car on les a toujours vues !

Oui, la nature et la grâce sont pleines de merveilles; sur chaque point de la Bible et de la terre brille un rayon de la Divinité. Mais, dans la grâce comme dans la nature, tout est terne, tout est silencieux, pour celui qui a des yeux pour ne point voir, et des oreilles pour ne point entendre.

Oh! si nous savions observer tout ce qui se passe de merveilleux autour de nous, combien d'événements, que nous jugeons aujourd'hui sans importance, prendraient du prix à nos yeux! Un monde tout nouveau nous apparaîtrait à travers ce vieux monde, nous reconnâtrions la sagesse de Dieu, où nous n'apercevons aujourd'hui que le chaos des hommes; derrière ces actions qui se pressent sur la scène, nous découvririons les fils directeurs de la Providence, et dans les plus grands comme dans les plus petits traits de l'histoire se vérifierait pour nous cette remarque: « l'homme s'agite, et Dieu le mène. »

Mais c'est surtout dans notre propre histoire que nous pourrions tirer du fruit d'une attentive observation. Ici, nous nous irritons contre la rude épreuve que Dieu destine à nous sanctifier; là, nous appelons hasard heureux la délivrance que, depuis longtemps, ce Dieu nous avait préparée; et finalement, nous subissons le fait matériel, sans en comprendre le sens divin! Nous voyons mourir un homme, percer ses mains de clous, abreuver sa bouche de fiel, et nous ne voyons pas, sous ces circonstances extérieures, se vérifier les prophéties et s'accomplir le salut du genre humain.

Encore une fois, regardons, écoutons, et tout autour de nous murmurer le nom de Dieu, parlera de sa Providence et réchauffera notre cœur. Si nous fermons les yeux, le soleil n'en brillera pas moins sur nos têtes, et quand il sera derrière l'horizon, ce sera une mauvaise excuse que de dire que nous ne

l'avons pas vu. Le soleil de justice est levé; il éclaire chaque page de la Bible; la Providence de Dieu chemine; elle accompagne chaque jour de notre vie; quand notre carrière sera fournie, ce sera une mauvaise excuse aussi que de dire que nous n'avons rien vu; tout n'en aura pas moins marché, et, comme le dit Jésus, bien que dans un sens diamétralement opposé, nous pourrions dire: «Tout, tout est accompli.»

CLX^e MEDITATION.

(LISEZ JEAN XX.)

Le Sauveur est ressuscité et continue à vivre sur la terre; mais sa vie a pris un tout autre caractère. Sans doute, avant comme après sa résurrection, Jésus est pur, saint, digne d'adoration; ce n'est donc pas dans ce sens que nous le trouvons différent de ce qu'il était jadis; mais comme aujourd'hui Il se trouve dans de tout autres circonstances, son caractère se montre sous un autre aspect; en sorte que la convenance parfaite de ses actions et de ses paroles dans ces deux positions devient une preuve de plus de sa divinité. Comparons entre elles les deux périodes de cette admirable existence, et l'on saisira mieux la remarque que nous venons de faire.

Avant sa mort, Jésus vivait constamment au milieu du peuple, fréquentait le Temple, censurait les Pharisiens, guérissait les malades; enfin se montrait actif sur tous les points de la Galilée et de la Judée. Aujourd'hui, au contraire, ni le peuple, ni les grands ne le voient apparaître dans leur ville, ni dans leur Temple. Il n'instruit plus la foule, ne guérit plus les malades, et ce n'est même qu'à de longs intervalles qu'il accorde à ses Apôtres des apparitions, assez rares pour que l'Évangéliste prenne soin de les compter.

Pourquoi cette différence? Elle s'explique par la mission même que Jésus est venu remplir sur la terre. Le Sauveur est venu expier nos péchés par sa mort; sa mort est accomplie, sa

mission est donc terminée; et s'il agit encore de loin en loin avec les siens, c'est comme un père de famille qui, à la veille d'un long voyage, fait ses préparatifs de départ. Quand il se montre à ses Apôtres, c'est moins pour les instruire qu'afin de les bien convaincre de sa résurrection. Ainsi aux deux disciples d'Emmaüs, ainsi aux saintes femmes, ainsi dans la retraite fermée des Apôtres, Il se montre, fait toucher ses mains et son côté; Il mange, non par besoin, mais pour prouver que c'est Lui, et non pas un esprit. C'est qu'en effet il n'avait pas à instruire davantage ceux auxquels il allait envoyer le Saint-Esprit; et en se taisant Il nous montre la sincérité de sa promesse; comme plus tard l'intelligence des Apôtres, tout à coup développée, nous montrera sa promesse réalisée.

Dans ses diverses apparitions, après sa résurrection, Jésus agit par de tout autres voies que jadis. Ainsi il donne rendez-vous en Galilée à ses Apôtres, mais sans les accompagner, comme autrefois; — Il apparaît à Marie, mais sans que Marie sache d'où Il vient; — Il arrive dans une chambre fermée, mais sans qu'on sache comment Il y est entré; — Il mange du pain et du miel, non plus pour se nourrir, mais pour constater sa résurrection. Son existence n'a plus rien de terrestre, Il est déjà d'un autre monde, déjà glorifié; et s'Il se montre encore par moments sur la terre, c'est sans y être soumis aux nécessités de la vie humaine. C'est qu'en effet, comme Il l'avait dit en expirant, « tout était accompli, » Il avait été fait chair et victime expiatoire; à cette heure, habitant des Cieux, Il ne fait plus que visiter la terre; ne vit plus d'elle ni sur elle. Semblable à l'arc radieux et fugitif de Noé, Il effleure du pied notre monde, passe rapide et ne se montre que pour témoigner aux hommes l'alliance de paix.

Enfin, les instructions que Jésus donne à ses Apôtres, après sa résurrection, respirent un calme qui semble d'un autre monde. Quand jadis l'incrédulité empêchait ses Apôtres d'accomplir un miracle, Jésus s'écriait : « O race incrédule ! jusqu'à » quand vous supporterais-je ? » Mais aujourd'hui, quand une incrédulité non moins grande fait dire à Thomas : « Si je ne

» vois la marque des clous, et si je ne mets la main dans son
 » côté, je ne croirai point; » Jésus lui montrant ses mains
 percées et son côté entr'ouvert, lui dit avec douceur : « Re-
 » garde, touche et ne sois plus incrédule. »

Comparez encore les paroles de Jésus à Pierre avant et après sa mort. Lorsque, dans un mouvement de compassion que chacun de nous comprendra, Simon dit à Jésus prédisant ses prochaines souffrances : « A Dieu ne plaise, Seigneur, que
 » cela t'arrive! » le Sauveur lui répond avec une ardeur qui étonne notre pauvre humanité : « Arrière de moi, Satan; tu
 » m'es en scandale! » Mais aujourd'hui, après sa résurrection, venez voir avec quelle douceur extrême ce même Jésus reprend une faute que nous-mêmes sentons devoir être bien plus grave; écoutez comment Il punit Pierre de l'avoir trois fois renié : Il lui dit par trois fois : « M'aimes-tu? » L'allusion n'est-elle pas très-intelligible; et cependant peut-on la concevoir plus douce?

Voilà comment la conduite de Jésus, étudiée jusque dans ses plus petits détails, se trouve en parfaite harmonie avec toutes les circonstances qu'elle traverse : toujours admirable, toujours divine; mais d'une divinité changeant d'aspect et se colorant des objets qui l'entourent, comme le ciel étendu sur nos têtes reste toujours le ciel admirable et divin, qu'il reflète le jour, la lumière du soleil, ou, la nuit, celle des étoiles.

Et maintenant, qu'on nous dise comment une plume humaine, une plume menteuse aurait pu si parfaitement approprier une vie supposée à des événements imaginaires? qu'on nous dise si la réalité ne palpite pas dans chacune de ces lignes évangéliques, et si nous serions plus certains de l'existence de Jésus en la voyant passer rapide sous nos yeux, comme l'ont vue les Apôtres, qu'en l'étudiant à loisir, comme il nous est donné de le faire aujourd'hui?

Non, non, la divine clarté de l'Évangile ne manque pas plus à nos cœurs que la clarté du soleil à nos yeux; il suffit de regarder, et si un de nous était né aveugle, à lui encore il suffirait de prier pour recouvrer la vue, croire et être enfin sauvé.

CLXI^e MEDITATION.

(LISEZ JEAN XXI.)

Qu'est-ce que le véritable repentir, le repentir chrétien, celui qui décèle l'action de la grâce sur le cœur ? En un mot, quel est le repentir qui démontre la conversion ? La conduite de Pierre va nous répondre.

Pierre a commis une faute grave ; il le sait ; ses pleurs amers en sont la preuve. Aujourd'hui, Jésus veut la lui faire sentir, et lui adresse cette simple question : « Simon, fils de Jonas, » m'aimes-tu ? »

Cette question, bien que douce, a quelque chose de blessant, parce qu'elle suppose dans le cœur de Jésus un doute sur l'amour de son disciple. Jadis Pierre y eût répondu avec cette véhémence qui lui avait fait dire : « Je te suivrai en prison et à la mort. » Mais aujourd'hui il est tombé : il se défie de lui-même, et, loin d'en appeler à la vivacité de ses sentiments, il invoque la toute-science de Jésus, et répond : « Seigneur, tu sais » que je t'aime. » Et comment oserait-il se fier à lui-même, lui qui a déjà pesé ce que valent ses meilleures résolutions et ses plus vifs sentiments ? Il sait bien qu'il aime son Dieu ; mais jusqu'ou ? C'est ce qu'il n'oserait dire ; il l'ignore lui-même, et il se contente d'en appeler à ce que sait son Maître.

Tel est l'homme repentant qui vient à la foi : il a la conscience de sa repentance ; il sait qu'elle est réelle ; mais il n'ose affirmer ni qu'elle soit profonde, ni qu'elle doive être durable. Il ne songe guère à s'en vanter, surtout il n'en parle que rarement aux autres, pas plus que Pierre, invitant ses condisciples, non à l'écouter, mais à aller prêcher avec lui. Ce chrétien en parle à son Dieu, mais avec mesure, simplicité, et s'en rapportant à l'appréciation du Seigneur.

Jésus renouvelle sa question à son Apôtre, et pour la rendre plus significative, Il la répète dans les mêmes termes : « Simon-Pierre, m'aimes-tu ? »

Cette insistance de Jésus semble autoriser l'Apôtre à faire des protestations plus énergiques; mais non, il se borne à répéter sa réponse. C'est que la repentance la plus sincère est encore timide; elle contemple plus les fautes qui l'ont amenée qu'elle n'ose se contempler elle-même; elle pleure sur le passé, et, sans douter du présent, elle n'a pas encore la force de s'en réjouir. Aussi, lorsqu'un ami chrétien viendra demander à ce frère naissant s'il est bien assuré de son repentir, ce chrétien nouveau-né, comme le fils de Jonas, l'affirmera; mais sans emphase, et plutôt avec une craintive défiance.

Jésus sait, à n'en pas douter, que son Apôtre l'aime; mais il poursuit un autre but en répétant encore sa question, et pour la troisième fois Il lui dit: « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu? »

Il est impossible que Pierre n'aperçoive pas maintenant l'intention de son Maître, qui veut le punir en manifestant son doute sur son amour, et en lui rappelant la faute qui l'autorise à en douter. Que fera Pierre? Sa repentance est vraie; il le sait, il le sent, il ne peut en douter, lui, malgré le doute apparent de Jésus. Il répètera donc la même affirmation, en employant toutefois une expression un peu plus vive: « Seigneur, tu sais toutes » choses, et tu sais que je t'aime. »

Si donc la repentance est vraie, elle pourra être vive et cependant se montrer calme; se produire sans démonstration comme sans désespoir; elle fuira ces cris, ce bruit, ces larmes publiques et bruyantes; mais en même temps, dans le secret du cabinet, elle osera dire à son Dieu: « Tu sais toutes choses, » et tu sais que je t'aime! »

Enfin, rappelons la remarque de l'Évangéliste: « Pierre fut » attristé de ce que le Seigneur lui avait dit pour la troisième » fois: M'aimes-tu? » Mais d'où vient sa tristesse? Serait-ce de ce qu'il craint de n'être pas pardonné? Non, car Jésus, par deux fois, lui a dit: « Pais mes brebis. » La tristesse de Pierre a une source plus pure: elle vient de ce que Jésus, en lui répétant trois fois sa question, lui rappelle son triple reniement, et lui témoigne son propre déplaisir.

Voilà donc aussi la source de la tristesse du chrétien repen-

tant : ce n'est pas d'avoir exposé son salut ; non , son salut est acquis et assuré ; ce n'est pas la crainte d'avoir irrité son Dieu contre lui ; non, il est pour toujours réconcilié : ce qui l'attriste, ce n'est ni des dangers pour l'avenir , ni des remords sur le passé ; mais c'est d'avoir lui-même attristé son Dieu en faisant le mal ; c'est de s'être montré ingrat et d'avoir donné le droit de douter de son amour.

Est-ce là notre repentir, lorsque nous tombons dans quelques lourdes fautes ? Dans ce cas, ayons confiance : c'est le repentir de Pierre, le repentir chrétien, le repentir qui accompagne le salut.

Mais, au contraire, estimons-nous notre repentir profond ? en faisons-nous étalage dans le monde ? craignons-nous en secret que nos fautes ne soient trop grandes pour être pardonnées, ou qu'elles ne nous aient fait perdre un pardon acquis par Jésus-Christ ? Alors notre repentance n'est pas chrétienne, ou, si du moins elle est selon l'Évangile, elle n'est pas encore arrivée à maturité. Tant parler de son repentir, c'est s'en faire un mérite ; comme craindre encore pour ses péchés, c'est douter des mérites de Jésus. Le but du repentir n'est pas seulement d'amener par la foi au salut, mais aussi à l'assurance du salut qui produit l'amour. Et comment aimer un Sauveur qui nous laisse gémir, un Sauveur dont on n'est pas sûr, un Sauveur qui nous abandonne suspendu entre le Ciel et l'enfer ? Ne cherchons donc pas un motif de sécurité en nous , non pas même dans la valeur de notre repentir ; mais uniquement dans le pardon de Christ ; et à ceci nous reconnaitrons si nous croyons à la plénitude de ce pardon, si nous redoutons le péché, non pour ses conséquences funestes à notre égard , devenues impossibles, mais si nous redoutons le péché dans notre vie pour la blessure qu'il fait à la gloire de Dieu et au cœur de Jésus-Christ.

CLXII^e MEDITATION.

(LISEZ ACTES DES APÔTRES I.)

La dernière heure que Jésus doit passer sur la terre est venue. Les Apôtres l'ignorent. Leur Maître les conduit sur la montagne des Oliviers. Après leur avoir promis le Saint-Esprit et donné l'ordre d'aller prêcher l'Évangile par toute la terre, il les bénit, et en les bénissant, ô prodige ! Jésus, enveloppé d'une nuée, se détache lentement de la terre et s'élève vers le ciel. Les Apôtres, stupéfaits, gardent le silence, admirent, et le suivent des yeux. Il monte, monte toujours ; en sorte que la distance rend bientôt son mouvement imperceptible à la vue. N'importe, les Apôtres restent immobiles ; leurs yeux sont cloués sur ce point bienheureux qu'ils aperçoivent encore. La nuée lumineuse et son hôte divin s'enfoncent dans l'azur des cieux et disparaissent enfin au regard le plus perçant et le mieux soutenu. Mais les Apôtres, infatigables, plongent toujours leurs regards dans l'infini de l'espace, et si leur œil ne peut suivre Jésus jusqu'au terme de son voyage, leur pensée achèvera la route !

Oh ! comme notre cœur comprend bien ce sentiment et ce regard ! Sans être un des Apôtres, on peut facilement ici se mettre à leur place, pénétrer leur pensée en sondant la sienne propre. Jésus, notre maître, notre ami, est parti. C'est Lui qui monte sur cette nue, Lui qui s'enfonce dans la profondeur des airs ; et sans doute c'est auprès de ce Père, dont Il nous a si souvent parlé, qu'Il se rend. Je l'aperçois encore, mais c'est avec peine ; ma vue se trouble ; mais non, c'est Lui qui disparaît ! Où est-Il maintenant ? Il touche peut-être à cette heure au terme de sa course ; Il entre dans ce ciel qui a Dieu pour soleil, les anges pour étoiles, et pour atmosphère la sainteté et le bonheur. Quelle joie, quel triomphe à son entrée ! Mais quel est ce lieu que j'ai tant de peine à me figurer ? Quelle est sa forme ; sa place, sa grandeur ? De quelle occupation l'éternelle journée y

est-elle remplie ? De quels plaisirs le cœur peut-il y tressaillir ? Y revoit-on ses frères ? Renoue-t-on là-haut les amitiés interrompues ici-bas par la mort ? Une langue commune transmet-elle les pensées ? Y verrons-nous Dieu ? et ce Dieu, que sera-t-il à notre vue ? Oh ! que ne puis-je pénétrer ces mystères, que ne puis-je à l'instant, frappant du pied la terre, m'élever aussi sur la trace lumineuse de mon Maître ! Que ne puis-je quitter ce monde de douleur et de péché ! que ne puis-je déjà vivre, aimer, jouir, comme on vit dans le Ciel, comme on aime près de Dieu, comme on jouit dans l'éternité !

« Hommes galiléens, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder » au ciel ? » viennent dire à cet instant deux personnages splendides de blancheur, interrompant ainsi le regard et la méditation des Apôtres. Hélas ! on sent bien, à cette seule parole, que ce n'est pas un homme, mais un Ange qui parle. Un homme aurait bien compris, lui, ce pourquoi, et il n'eût pas fait une telle question. Mais le Seigneur ordonne, le regret doit se taire ; le devoir, écouter.

Oui, que ce regard levé vers les Cieux redescende sur la terre. Si nous sommes avidés de bonheur, d'autres le sont aussi, et ceux-là souffrent ici-bas sans espérance. Nous, chrétiens, nous pouvons attendre ; le ciel nous appartient : eux ne le peuvent pas ; et s'ils meurent aujourd'hui, ils meurent condamnés. Courons donc à leur secours, portons-leur cet Évangile, allons leur témoigner ce que nous avons vu. Peut-être nous croiront-ils, et de nouvelles âmes seront sauvées.

Oui, c'est un danger à signaler aux chrétiens, que de se renfermer dans une vie contemplative, et de fuir le monde sous prétexte de fuir le péché, et peut-être en réalité pour mieux savourer nos espérances célestes, en secouant l'obligation qui nous appelle auprès du lit de tant d'hommes malades de vices et d'incrédulité. Ne séparons pas ce que Dieu a joint : le privilège et le devoir ; ou plutôt reconnaissons que c'est un privilège, et le plus grand de tous, que de redescendre sur la terre après la méditation et la prière, pour y travailler à l'avancement du règne de son Dieu autour de soi et en soi-même. Nous contemplerons

plus tard, agissons aujourd'hui; nous jouirons un jour, sanctifions-nous maintenant, car l'heure vient où il n'y aura plus de temps, plus de travail, plus de sanctification à accomplir. A l'œuvre, chrétiens, pendant cette courte vie; il nous restera toujours une éternité pour jouir et contempler!

CLXIII^e MEDITATION.

(LISEZ ACTES DES APÔTRES II, 1 à 21.)

Après le départ de Jésus, de quoi se composait toute l'Église chrétienne sur la terre? Luc vient de l'avouer: elle se réduisait à cent vingt personnes, cent vingt personnes cachées dans une chambre haute.

Aujourd'hui, de combien de membres se trouve formée cette même Église sur cette même terre? De deux cent cinquante millions.

Qui nous expliquera ce merveilleux changement? Qui nous expliquera surtout la rapidité avec laquelle le christianisme se propagea dans les temps apostoliques, rapidité telle qu'au bout de trente ans on trouvait déjà des chrétiens sur tous les points de l'empire romain? Ce fait dont nous avons la preuve matérielle dans l'état actuel de la chrétienté, ce fait, si l'on veut en chercher l'explication dans des causes humaines, ne peut donner lieu qu'à une de ces trois suppositions: le christianisme s'est si rapidement établi et répandu ou par la force des armes, ou par le prestige de l'autorité, ou enfin par le profond génie de ses promoteurs.

Or, les Apôtres eurent-ils recours aux armes? Leurs plus violents ennemis ne les en ont jamais accusés: au contraire, on leur a fait un crime de se faire martyriser!

Les Apôtres mirent-ils en jeu quelques puissants ressorts politiques? Étaient-ils princes ou rois, pour captiver les peuples ignorants par le prestige de l'autorité? Non: ils étaient, au contraire, persécutés par les rois et par les princes: Hérode

fait trancher la tête à Jacques; les chefs de la synagogue emprisonnent Pierre et Jean; Néron décapite Paul.

Les Apôtres se firent-ils tribuns, pour soulever les peuples contre leurs tyrans, au nom de la liberté? Loin de là: ils prêchèrent l'obéissance non-seulement aux puissances fondées sur la justice, mais à toute puissance établie; et il est à remarquer que la nation juive, qui attendait un Messie conquérant, la nation juive qui, avant, pendant et après l'établissement du christianisme, se montra toujours disposée à suivre à la révolte les premiers instigateurs venus, et qui fut enfin écrasée par les Romains pour s'être soulevée, la nation juive n'eut jamais la pensée de conquérir sa liberté sous la bannière des Apôtres; elle fut, au contraire, leur première persécutrice, et plus d'une fois les traîna devant les proconsuls romains.

Ces Apôtres étaient-ils donc des génies qui, par la hardiesse de leur conception, la hauteur de leur intelligence, l'entraînement de leur parole, enfin par leur adresse à manier l'esprit humain, soient parvenus à s'attirer l'admiration des peuples? En tous cas, remarquez que ces génies n'avaient pas encore compris leur Maître après avoir vécu trois ans à ses côtés: dix jours avant la Pentecôte, ils croyaient avoir un royaume matériel à fonder sur la terre, et non un empire spirituel à jeter dans les âmes. Ces génies avaient fait leurs études sur la grève du lac de Génésareth, entre une barque et des filets, ou sur le comptoir d'un péager. Ces génies « ne comprenaient pas ce que » c'était que ressusciter des morts », eux qui fondèrent plus tard une religion dont ce dogme fait la base. Ces génies ne surent pas prévoir qu'on leur opposerait la prison et l'échafaud, et ils eurent assez peu de bon sens pour ne pas se retirer quand ils virent que leur sang devait être le ciment de leur édifice! Ces douze génies étaient ambitieux sans doute, puisqu'ils voulaient fonder une religion à leur gloire? Cependant ils eurent la sottise de ne travailler qu'à la gloire de leur Maître, et de s'humilier eux-mêmes; et ce qui est plus étonnant, tout ambitieux qu'ils étaient, chacun pour son propre compte, ils ne se divisèrent jamais entre eux: quand une population,

gagnée à leur foi, se disait disciple de Paul ou d'Apollon, Paul se levait aussitôt et leur écrivait avec indignation : « Qui est Paul ? Qui est Apollon ? Rien ! Vous êtes de Jésus-Christ ! »

Les trois suppositions que nous venons de faire se sont une fois trouvées réalisées et réunies dans l'histoire sur des hommes aussi héritiers d'un être qui se disait Dieu avant sa mort : Ces hommes avaient moins de prétentions que les Apôtres : chacun n'aspirait qu'à un royaume restreint ; ensuite, leur tâche était bien plus facile, car l'empire qu'ils devaient se partager était déjà dans leurs mains ; et, pour se le conserver, ces hommes avaient l'armée la plus nombreuse qui jamais ait pesé sur la terre ; les trésors les plus vastes, dépouilles de vingt rois ; un courage personnel qui les avait conduits à la conquête du monde. Or, avec tout cela, comment ont réussi ces hommes, héritiers de rois, généraux d'armées ? Hélas ! en quelques jours ils se sont divisés entre eux, déchirés les uns les autres ; et en peu d'années avaient déjà disparu de la terre les trônes, les familles et l'autorité des successeurs d'Alexandre-le-Grand !

Les Apôtres de Jésus-Christ n'avaient, pour fonder leur empire, ni ces armes, ni ces trésors, ni cette autorité, ni ce génie ; ils n'avaient rien, et cependant ils ont réussi.

Qui nous expliquera maintenant ce fait, aussi irrécusable qu'extraordinaire ? C'est une seule parole de la Bible : « Le jour de la Pentecôte, ces hommes reçurent le Saint-Esprit ! » Nous pourrions éclater en justes exclamations sur l'évidence de cette démonstration ; mais elle apparaît si forte, que nous aimons mieux la laisser dans toute sa simplicité, nous en reposant sur ce Saint-Esprit lui-même pour la faire pénétrer dans les cœurs et porter des fruits de foi et de sanctification.

CLXIV^e MEDITATION.

(LISEZ ACTES DES APÔTRES II, 22 à 47).

Quel touchant tableau nous présente l'Église primitive ! On croit lire une scène de la vie des Anges, et l'on retombe triste,

en songeant au disparate qu'on eût produit soi-même au milieu d'une telle Église. . . ou, peut-être, aime-t-on mieux se dire que si les chrétiens de nos jours eussent été déplacés dans l'église de Jérusalem, soi-même, en particulier, on y eût mieux harmonisé ; c'est-à-dire que chacun de nous pense que s'il ne vit pas aussi chrétiennement qu'il le devrait, cela ne tient pas tant à lui qu'à ceux qui l'entourent, et qu'il ne lui manque pour être saint, que de vivre au milieu des saints. Ruse de notre cœur, qui prouve bien elle-même que nous sommes loin de ressembler à ces frères dont un des traits caractéristiques consistait précisément à vivre en chrétiens au milieu de ceux qui ne l'étaient pas : « se rendant agréables au peuple, » est-il dit. Étudions donc cette parole, et jugeons-nous ensuite à son égard.

Le peuple auquel les chrétiens primitifs se rendaient agréables n'était pas celui de leurs frères en la foi ; car avec ceux-là, il est dit qu'ils partageaient leurs biens : mais c'est le peuple de Jérusalem, le peuple indifférent, le peuple incrédule, le peuple pécheur ; ce même peuple qui cinquante jours auparavant avait poursuivi Jésus sur Golgotha. Voilà le peuple auquel les chrétiens cherchaient à se rendre agréables.

Se rendre agréable ne signifie pas ici prêcher l'Évangile, car nous savons qu'annoncer Christ, c'est bien souvent déplaire. Mais cette expression désigne ici plutôt une manière d'agir qu'une action ; une conduite plus en rapport avec les affaires de la terre qu'avec le royaume des Cieux : un service rendu, même avant qu'il soit sollicité ; de la prévenance pour qui n'attend rien de nous ; du support pour qui est exigeant ; de la patience envers les faibles ; un accommodement aux misères de chacun ; ce sourire du cœur, cette main caressante, cette parole douce, et par dessus tout cette humilité qui permet aux plus petits, comme aux plus méchants, de passer près de vous sans se piquer à l'une de vos prétentions. C'est la bonne odeur de l'Évangile répandue sur tous ceux qui approchent le chrétien, semblable à celle de la modeste fleur qui se cache sous l'herbe et envoie son parfum même à ceux qui la foulent aux pieds.

Voilà ce que faisaient les chrétiens du premier siècle; pouvons-nous dire que ceux du dix-neuvième les imitent en cela? nous rendons-nous agréables au peuple encore étranger à la foi? C'est à ce peuple incrédule à répondre; lui seul peut dire si nous lui sommes agréables; car, s'il se trompe quand il juge nos doctrines, du moins ne se trompe-t-il pas quand il rend compte de l'effet que nous produisons sur lui. Or, cet effet, nous le lui avons entendu plus d'une fois exprimer; et s'il fallait le rendre par un seul mot, c'est celui de désagréable qu'il faudrait employer.

Oui, en général, les chrétiens se rendent désagréables au monde; c'est le monde qui le dit, c'est le monde qui le sait : désagréables par un air de juge qu'ils prennent envers ce monde, leur égal devant Dieu, et qui fait plutôt sentir la condamnation du serviteur que le pardon du Maître; désagréables par ce ton tranchant d'autorité qui ne permet pas la réplique et qui irrite au lieu de calmer, qui éloigne au lieu d'attirer, qui fait haïr au lieu de faire aimer; désagréables par ces saintes paroles lancées comme des dards envenimés à l'honneur du combattant et non à la gloire de Dieu; désagréables par cet orgueil spirituel qui perce de toutes parts, et qui, semblable à la cuirasse du porc-épic, ne laisse personne s'approcher sans danger d'être blessé. Eh! que serait-ce si ce peuple, si ce monde pouvait entendre ces conversations privées où les chrétiens parlent de ses fautes, de ses vices, de ses ridicules avec ce plaisir du chirurgien qui dissèque et étudie, et non avec cette tendre compassion de la mère qui touche légèrement la plaie pour la laver; écouter ces prières en sa faveur, faites avec le ton du Pharisien qui dit : « Je ne suis pas comme ce » péager; » oh! comme ce peuple, ce monde s'éloignerait rapidement de cet Évangile dont aujourd'hui il se contente de ne pas s'approcher.

Ah! ce n'est pas ainsi que notre Dieu se conduit à l'égard de ces mêmes hommes : son soleil brille sur tous, sa pluie tombe sur tous; Il aime ceux qui l'aiment et ceux qui le haïssent, la brebis qui s'égare est précisément celle qu'Il cherche, celle

après laquelle Il court, non pour la ramener sanglante sous son fouet, mais portée sur ses épaules. Ayons donc quelque chose de notre Maître, si nous sommes ses disciples ; ne nous montrons pas moins chrétiens en sanctifiant notre vie qu'en réclamant nos privilèges. Le chrétien véritable s'oublie lui-même, compatit aux misères d'autrui ; il se fait doux, humble, affable, petit ; on l'aborde avec facilité, on lui parle avec plaisir, on revient à lui avec empressement, et il laisse à tous un doux souvenir des rapports qu'ils ont eus avec lui. Voilà ce que faisaient les chrétiens de la primitive Eglise, et voici ce que saint Luc ajoute aussitôt comme une conséquence naturelle de leur conduite : « et le Seigneur ajoutait tous les jours à l'Eglise des gens pour être sauvés. »

CLXV^e MEDITATION.

(LISEZ ACTES DES APÔTRES III.)

Ces méditations portant chacune sur un point spécial, afin d'être mieux comprises et plus utiles, ne doivent pas dispenser ceux qui les lisent ou les écoutent de creuser eux-mêmes les passages qui ne sont pas ici développés. La Bible est une source intarissable de science et d'édification que nous n'épuiserons jamais, pas plus que le creux de notre main, sans cesse rempli et vidé, n'épuiserait l'Océan ; pas plus que notre œil, s'enfonçant toujours dans l'abîme des cieux, ne parviendrait à compter les étoiles nous apparaissant toujours plus nombreuses dans notre ascension dans l'espace. Ainsi, les trésors que nous découvrirons dans l'Écriture sainte ne seront jamais proportionnés à ceux qui s'y trouvent, mais toujours en rapport de l'étude que nous ferons du livre ; et cette étude sera fructueuse pour notre âme selon la mesure de foi, de prière et d'humilité dont nous l'aurons entourée.

Pour donner la preuve de ces richesses cachées dans la Parole de Dieu, et fournir un exemple de la manière dont on

peut les découvrir, prenons un seul des versets de ce chapitre, et faisons-en jaillir, non les pensées que tout le monde peut y voir en y jetant les yeux, mais celles qui ne se laissent découvrir qu'à l'œil qui fouille avec attention et persévérance.

Voici le verset que nous choisissons : « Pierre lui dit : je » n'ai ni or, ni argent; mais ce que j'ai, je te le donne : au » nom de Jésus-Christ le Nazaréen, lève-toi et marche. »

Et d'abord examinons ces mots : « je n'ai ni or, ni argent. » Ce ne sont pas des pièces d'or ou d'argent qu'un mendiant s'attend à recevoir; il est heureux de la plus petite monnaie de cuivre. En s'exprimant ainsi, Pierre fait donc comprendre non-seulement qu'il n'a pas de l'or ou de l'argent à donner, mais encore qu'il n'en possède pas pour lui-même; en d'autres termes, il nous apprend qu'il est pauvre. Et cependant les chrétiens convertis par lui étaient déjà venus nombreux déposer leur fortune à ses pieds. Pierre n'y avait donc pas touché; il avait donc laissé pauvres et riches se répartir ces biens selon leurs besoins, et n'avait accepté pour lui-même que le pain du jour, la couche du soir, sans même retenir la pite à donner au mendiant. Pierre était resté pauvre à la tête de l'Église qui croissait à vue d'œil dans Jérusalem; voilà la première leçon cachée que renferme cette parole. Poursuivons.

« Mais ce que j'ai, je te le donne. » « *Mais,* » dit Pierre. Ne semble-t-il pas qu'il va donner moins que de l'or et de l'argent? moins même que l'obole attendue? Et cependant il donne incomparablement plus : il donne la santé! C'est ainsi que le chrétien, précisément à l'inverse du monde, parle avec modestie, et agit avec largesse; promet peu, et tient beaucoup. Exemple de modération dans le langage, telle est la seconde leçon cachée dans ce verset. Continuons.

« Au nom de Jésus-Christ le Nazaréen. » On se souvient que c'est pour s'être dit le Christ que Jésus a été condamné; Pierre le sait, et cependant c'est ainsi qu'il le nomme, avec une intention marquée; et ce qui le prouve, c'est qu'il avait déjà dit : « Sachez que Dieu a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous » avez crucifié. » Il y avait donc du courage de sa part à rappre-

ler les prétentions de son maître, quand il aurait pu se borner à faire le miracle, et peut-être se concilier la bienveillance en parlant au seul nom de Jésus. En second lieu, Pierre nomme le Sauveur le Nazaréen, c'est-à-dire qu'il avoue que Jésus était de cette ville d'où les Juifs n'attendaient rien de bon, et qui, disait-on, n'avait jamais produit un seul Prophète. Il y a donc encore, dans cette qualification qui donne une patrie méprisée à son Seigneur, une pensée d'humilité, comme dans celle de Christ il y en avait une de courage; et ce rapprochement de mots fait sentir que la souveraine grandeur ne craint pas de se mêler à l'infime petitesse; que Dieu n'a aucun égard aux lieux, aux temps, au rang, enfin à aucune de ces apparences qui flattent les yeux et les oreilles de l'homme. Courage et humilité en même temps dans le même homme, voilà l'exemple qui découle ici de ces deux mots : « Christ » et « Nazaréen. »

« Lève-toi et marche. » Ces paroles de Pierre au mendiant sont précisément les mêmes que le Sauveur adressait jadis aux paralytiques. Pierre fait sentir ici qu'il n'est que le simple Disciple de Jésus-Christ, et qu'il s'honore de l'imiter jusque dans les plus petites choses, même dans une forme de langage. Un homme du monde, parlant de l'imitation d'un modèle humain, appellerait cela peut-être une imitation servile; mais le sentiment chrétien change la valeur des mots; et la servilité, quand il s'agit d'imiter Dieu, devient de la sainte servilité! Non-seulement le Disciple marche au but où Jésus se dirige, mais encore pose ses pieds dans l'empreinte laissée par son Maître sur la route, en sorte qu'on pourrait croire qu'un seul et même être a passé là.

Arrêtons ici le développement de ces pensées plus ou moins cachées dans ce verset qui disait déjà tant, même au premier regard, et maintenant précautionnons-nous contre l'écueil qui borde cette étude scrutatrice de la Parole de Dieu. Nous avons dit qu'en creusant bien le champ de l'Évangile, nous y découvririons plus d'une perle de grand prix invisible à la surface. Mais aussi, prenons garde de vouloir en extraire ce que Dieu n'y a pas déposé; et pour satisfaire notre curiosité et notre or-

gueil, de prendre les simples pierres du torrent pour des pierres précieuses ; ce serait encore manquer les véritables richesses qui s'y trouvent cachées.

CLXVI^e MEDITATION.

(LISEZ ACTES DES APÔTRES IV, 1 à 22.)

Deux faits contraires, prouvant la même vérité, frappent dans ce récit : la persistance du sanhédrin dans son incrédulité, et le changement survenu dans le caractère de Simon-Pierre.

Le sanhédrin avait déjà reconnu la réalité des miracles de Jésus, et, à propos de la résurrection de Lazare, les sénateurs avaient dit : « Que ferons-nous, cet homme accomplit beaucoup » de miracles? » Et ce qu'ils firent fut de mettre Jésus à mort, au lieu de croire en Lui. Aujourd'hui, les Apôtres continuent l'œuvre de leur Maître, ils opèrent aussi des prodiges ; alors le même sanhédrin se répète : « Que ferons-nous à ces gens ; car » il est connu de tous les habitants de Jérusalem qu'un miracle » s'est accompli par eux? » Et ce qu'ils font, c'est encore de persécuter les disciples, au lieu de croire au Maître. Conçoit-on un tel aveuglement? Non, en vérité ; et l'étrangeté de cette persistance n'est égalée que par le merveilleux du changement opéré dans Simon-Pierre.

Comparez la conduite de l'Apôtre dans deux circonstances analogues de sa vie : devant le sanhédrin réuni pour juger Jésus, et devant ce même sanhédrin assemblé pour le juger lui-même. Dans le premier cas, Pierre n'est qu'en bas, dans la cour ; il n'est interrogé que par une servante ; et cependant, il répond, avec lâcheté et blasphème, qu'il ne connut jamais cet homme. Dans le second, il comparait devant le tribunal lui-même, et dit avec hardiesse aux Grands-Prêtres : « sachez que c'est au » nom de Jésus le Nazaréen, que vous avez crucifié, que cet » homme a été guéri. Il n'y a point de salut en aucun autre, » et la pierre rejetée par vous qui bâtissez a été faite la pierre

» angulaire.» Et comme on lui défend d'enseigner au nom de Jésus, Pierre répond : « jugez s'il est juste de vous obéir plutôt qu'à Dieu? »

S'explique-t-on un changement à la fois aussi complet et aussi rapide ? à deux mois de distance, la lâcheté et le courage, l'ignorance des Écritures et leur juste application, la présomption et l'humilité ? Non. Et, comme nous l'avons dit, la surprise causée par cette sainte métamorphose ne trouve son égale que dans l'étonnement produit par l'incrédule persistance du sanhédrin.

Mais remarquons encore un point de ressemblance entre Pierre et le sanhédrin, qui rendra plus sensible l'opposition de leur conduite : l'Apôtre, comme les Sénateurs, était convaincu des miracles de Jésus avant de l'avoir renié, tout aussi bien qu'après l'avoir vu monter au Ciel ; les prodiges du Sauveur avaient donc laissé Pierre faible, comme les prodiges des Apôtres laissent le sanhédrin incrédule ; ce ne sont donc pas ces miracles qui ont fortifié l'Apôtre, pas plus qu'ils n'ont converti les sénateurs. Encore une fois, où donc chercher l'explication de cette obstination, d'une part, et de cette révolution, de l'autre ? Dans un seul et même fait : la nécessité du Saint-Esprit pour convertir le cœur. Les membres du tribunal juif ne l'ont pas reçu, voilà pourquoi ils restent toujours les mêmes : incrédules en face du Maître, incrédules en face du Disciple. Mais Pierre en a été baptisé le jour de la Pentecôte, et voilà pourquoi il est si complètement différent en face des mêmes hommes et après avoir été témoin des mêmes miracles. Il était donc bien vrai de dire que les deux faits opposés concourent à établir la réalité d'une seule cause : l'action du Saint-Esprit.

C'est là ce que nous ne saurions trop nous répéter ; car ce Saint-Esprit ne fait pas seulement des miracles, tels que la guérison d'un impotent ; mais il change les cœurs, comme nous venons de le voir dans l'Apôtre ; et si les guérisons corporelles ont été réservées aux temps apostoliques, les conversions de cœurs sont offertes à tous les siècles, par conséquent au nôtre. C'est

ce même Pierre qui nous le dit, en s'adressant aux Israélites : « Vous recevrez le Saint-Esprit ; car la promesse en a été faite » à vous, à vos enfants et à tous ceux qui *sont loin*. » Eh bien, c'est nous qui sommes loin du temps où parlait l'Apôtre ; c'est donc à nous aussi qu'est faite la promesse.

Non, nous ne prenons pas ces paroles assez au sérieux ; nous n'avons de l'Esprit Saint que des notions vagues, parce que, le demandant peu, nous le recevons peu. Quelques-uns de nous, qui pensent peut-être le connaître, ne le connaissent pas, et s'imaginent le trouver dans ces désirs passagers de mieux faire, cette prédilection pour la vertu, belle ou malheureuse ; ils ne savent pas encore qu'il y a une différence du tout au tout entre avoir et n'avoir pas reçu le Saint-Esprit ; ils ne savent pas que le Saint-Esprit est un être réel, vivant, agissant en l'homme, comme une nouvelle âme dans un vieux corps, et faisant toutes choses nouvelles dans la créature au sein de laquelle il vient établir sa demeure. Qu'ils contemplent donc ses œuvres, et ils seront conduits à croire à son existence ; surtout qu'ils le demandent, et ils le recevront ; car il est offert à tous : si tous ne le reçoivent pas, c'est que quelques-uns le repoussent, d'autres tournent ses grâces en dissolution ; et si personne ne peut s'enorgueillir pour l'avoir reçu, personne non plus ne peut se justifier en disant qu'il ne l'a pas eu dans son cœur ; car, s'il ne l'a pas, c'est qu'il l'a refusé.

CLXVII^e MEDITATION.

(LISEZ ACTES DES APÔTRES IV, 23 à 54.)

Les Apôtres Pierre et Jean, relâchés par le sanhédrin, viennent rendre compte à leurs condisciples et du miracle qu'il a plu au Seigneur d'opérer par leurs mains, et de leur comparution devant leurs juges. A peine les autres Apôtres ont-ils entendu ce récit, qu'ils éclatent en actions de grâces et se réjouissent devant Dieu des succès de leurs frères. Il y a dans

cette joie, vive et spontanée, des triomphes obtenus par d'autres, quelque chose qui fait du bien à l'âme du lecteur, et qui, cependant paraît si simple à l'écrivain qu'il ne songe pas même à le faire remarquer.

Oui, rien n'est plus doux, rien n'est plus chrétien que cette communauté de cause, de sentiment, qui fait que chacun se réjouit de ce que les autres font de bien, et des témoignages signalés d'approbation qu'ils obtiennent de leur Dieu. Il ne faut pour cela rien moins que le fait indiqué vers la fin du chapitre, c'est que tous ces Apôtres, tous ces disciples, tous les membres de cette Église, ne formaient qu'un cœur et qu'une âme et que personne ne disait d'aucune des choses qu'il possédait qu'elle fût à lui, mais que toutes choses étaient communes entre eux. C'est beaucoup, sans doute, lorsqu'on possède et que les autres n'ont rien, de mettre en commun avec eux ses biens matériels, ses champs et sa fortune; mais c'est beaucoup plus encore pour le pauvre cœur humain, que de renoncer à sa gloire propre pour se réjouir de la gloire d'autrui, même quand cette gloire n'a pour but que le bien général et l'accomplissement de la volonté de Dieu. Nous avons à cet égard tant de peine à nous défaire de notre moi, qu'il est rare qu'une bonne action accomplie par des mains étrangères ne fasse pas naître en nous l'envie d'en avoir été l'auteur, et peut-être le regret que tout autre l'ait opérée! Il est vrai que nous nous réjouissons parfois des succès obtenus par des frères; mais, si nous voulons bien nous étudier, nous reconnaitrons que cette joie vient plus de ce que ces frères ont quelque chose de commun avec nous et de ce qu'ainsi leur gloire rayonne sur notre personne, nos opinions, notre parti, que de toute autre cause. Nous aimons que le bien se fasse, mais surtout par nos mains; que le règne de Dieu s'avance, mais surtout sous notre influence; que le monde se convertisse à l'Évangile, mais surtout à nos idées particulières. Cela est si vrai, que tous nous sommes ardents sur les points secondaires qui nous distinguent de nos frères, et tous assez calmes sur les points principaux qui nous unis-

sent; et si nous reprenons par moments notre zèle à cet égard, c'est quand il s'agit de condamner ceux qui les repoussent. Cela est si vrai, que si d'autres frères de notre Église, de nos amis, de notre famille même, entreprennent et accomplissent sans nous l'œuvre même que nous avons à cœur, notre premier mouvement est un mouvement d'envie; notre première parole, une parole de critique; et notre vœu final, un vœu sans sincérité, qui nous condamne doublement, puisque la conscience nous oblige de le faire, tandis que notre cœur n'y participe pas!

Quand on se sent animé d'un esprit si différent de celui des Apôtres, on se demande en vérité si l'on est chrétien, si l'on cherche le bien pour lui-même, et non pour en faire un instrument à son propre égoïsme! ou plutôt on reconnaît combien est profondément vraie cette doctrine chrétienne, que l'homme est un être déchu, radicalement mauvais, et si lent à démolir son vieil homme que ses ruines cachent encore longtemps et obstruent l'édification de la nouvelle créature par le Saint-Esprit.

Et cependant quelle joie pure dans cet oubli de soi-même, qui ferait consentir le vrai chrétien à servir de marchepied à son frère, tendant à la gloire de Dieu! que de bonheur pour celui qui sait jouir de tout ce qui se fait de bien avec et sans lui, loin et près de sa personne, pour celui qui s'associe à tous les triomphes chrétiens, qui s'émeut à toutes les bénédictions tombant sur les autres, et qui fait son bonheur du bonheur du genre humain! Sa vie se multiplie ou plutôt il vit partout: ce qu'il voulait faire, l'avez-vous fait? tant mieux, il fera autre chose et l'œuvre générale en sera plus avancée. Avez-vous mieux réussi que lui dans une œuvre semblable? tant mieux, il prendra modèle sur vous et fera mieux lui-même une seconde fois; mais en attendant il se réjouit avec vous de vos succès passés, et il espère dans la charité que vous vous réjouirez avec lui de ses succès à venir.

CLXVIII^e MEDITATION.

(LISEZ ACTES DES APÔTRES V, 1 à 18.)

Quel effrayant exemple de la juste sévérité de Dieu nous présente l'histoire d'Ananias et de Saphira ! En voyant tomber raides morts cet homme et cette femme pour une seule faute et à l'instant même où ils la commettent, on reste frappé soi-même de crainte, et l'on se demande quelle peut avoir été la nature d'une faute si gravement punie ?

Pierre reproche à Ananias et à Saphira d'avoir menti à Dieu et au Saint-Esprit, deux expressions différentes qui ne désignent évidemment ici qu'une même idée. Mais comprend-on qu'un homme qui croit en Dieu puisse espérer de le tromper comme il pourrait tromper son semblable ? Non, la seule notion de Dieu exclut la possibilité d'ignorer quelque chose ; ce ne peut donc avoir été là l'intention d'Ananias. Il faut donc que, par ces mots : « mentir au Saint-Esprit, mentir à Dieu », Pierre ait voulu désigner une autre faute. Etudions ce qui se passa, et nous saurons ce que l'Apôtre a voulu dire.

Deux époux d'accord vendent un fonds de terre, et d'accord ne déposent aux pieds des Apôtres que la moitié du prix comme en étant la totalité. Était-ce dans l'espérance d'obtenir, par le partage qui se ferait plus tard entre tous les frères, plus qu'ils n'avaient donné ? Non, car des dons n'étaient pas faits par tout le monde : de nombreux indigents avaient part à la distribution du trésor commun, sans y avoir rien versé ; en sorte qu'il ne revenait jamais au donateur, surtout au riche, une part même égale à son offrande.

Qu'avait donc voulu Ananias, en versant, comme le prix entier d'une terre, une somme qui n'en était que la moitié ? On ne peut plus faire qu'une supposition : c'est que, frappés de la bonne renommée que s'attiraient les chrétiens par leur dévouement et leur piété, les deux époux voulaient, en entrant dans

cette société, participer à la bonne odeur d'amour et de sainteté dont elle jouissait dans le monde.

Voilà donc le tort, le crime, dirai-je, que le châtement venu du Ciel prouve être en abomination devant Dieu : c'est d'avoir simulé une foi et des sentiments qui n'étaient pas dans le cœur, et voilà ce que Pierre appelle mentir à Dieu.

Oui, Dieu a la fausseté en horreur, surtout quand elle se mêle à ce qui touche son ciel et son Évangile. Que les hommes se mentent entre eux dans leurs rapports terrestres, c'est une chose odieuse à ses yeux ; mais qu'ils viennent, en quelque sorte l'insulter, Lui, dans son sanctuaire, de manière à montrer le mépris qu'ils en ont, et à faire rejaillir ce mépris sur l'œuvre sainte aux yeux de l'Église et du monde, voilà ce que ce Dieu a encore plus en horreur, voilà ce qu'Il frappe de ses malédictions les plus terribles et les plus promptes ! Et remarquez que le mensonge d'Ananias et de Saphira n'est pas même articulé ; ils ne font que déposer en silence le prix partagé, laissant supposer qu'il est entier. Si plus tard le mensonge est prononcé, c'est parce que Pierre adresse une question ; mais la réponse faite alors n'est pas le crime : ce n'en est que la manifestation aux yeux de l'Église : le mensonge à Dieu et à l'Esprit était commis du moment que la moitié de la somme avait été déposée aux pieds des Apôtres, et qu'Ananias, se relevant, avait demandé du regard une parole d'approbation. Ce n'est donc pas, il faut bien se le répéter, un mensonge patent, que Dieu punit de mort ; mais un mensonge qui se borne à taire la vérité, un mensonge qui se garde, entr'ouverte, une porte de derrière pour s'enfuir au besoin et laisser connaître la réalité. Voilà le menteur que Dieu hait, foudroie et précipite dans l'éternel abîme, auprès de Satan, son père !

Hélas ! après une condamnation aussi sévère, on n'ose plus faire un retour sur soi-même ; plus examiner son cœur, plus scruter ses aumônes, plus se rappeler ses conversations religieuses, plus songer à l'opinion qu'on a donnée de soi au monde, à côté de celle que le monde devrait en avoir ; on se demande en tremblant si soi, soi-même, on n'a jamais tenté de

grossir aux yeux des hommes des dons partagés par l'avarice et offerts par la vanité? on se demande si jamais on n'a fait étalage de ses sentiments religieux; si jamais on n'en a exagéré l'expression; si jamais on ne s'est mêlé à des œuvres chrétiennes pour être vu du monde et de l'Église? Et à toutes ces questions on n'ose pas répondre, on ferme les yeux, on se cache la figure dans les deux mains; on soupire, et des pointes aiguës pénètrent dans la conscience.

Que d'autres apprécient la distance qui sépare une telle conduite de la conduite d'Ananias et de Saphira, ou que d'autres les rapprochent et les confondent; pour nous, nous n'avons le courage ni de l'un, ni de l'autre : nous sentons notre cœur brisé, et voilà tout; nous pleurons, et rien de plus.

Mon Dieu, mon Dieu, quel abîme d'iniquité que notre cœur! Pourquoi faut-il que chaque jour nous revenions dans la même ornière de lamentations sur nous-mêmes? Quand donc, Seigneur, nous donneras-tu de célébrer nos victoires sur le mal, et surtout sur le mensonge, le mensonge dans les choses saintes? Oh! viens, Seigneur, viens bientôt, non pas nous chercher, car nous tremblerions à cette heure; mais viens nous renouveler par ton Saint-Esprit, et qu'à l'avenir notre vie soit simple, nos actions droites, nos paroles vraies, nos signes non équivoques, et que tout en nous annonce, comme en toi, une profonde horreur même pour l'apparence de toute fausseté!

CLXIX^e MEDITATION.

(LISEZ ACTES DES APÔTRES VI, 9 à 47.)

Qu'on se représente un homme, non à Jérusalem, mais dans nos contrées, non dans l'antiquité, mais de nos jours, allant prêcher l'Évangile dans les rues et les places publiques et pour cela repris par l'autorité avec menace de punition en cas de récidive; qu'on se représente cet homme revenant à la charge, prêchant encore et cette fois condamné à passer par les verges,

mais enfin relâché; qu'on le suppose encore recommençant son œuvre interrompue jusqu'à l'heure où la puissance humaine s'empare de sa personne et le jette en prison. A ce troisième et rude avertissement, que ce même homme aille à la porte du temple habité par ses adversaires prêcher de nouveau et prêcher toujours la vérité qui trois fois l'a fait condamner par ses juges; — je le demande, que pensera-t-on d'un tel homme? Que c'est un fou, ou du moins un fanatique.

Qu'on se représente ensuite un tribunal composé de tout ce qu'il y a d'hommes sages, instruits, élevés en dignité, s'efforçant de persuader à cet homme qu'il pourrait en prêchant l'Évangile troubler l'ordre public, soulever les uns contre les autres les croyances opposées, amener les passions, froisser des intérêts; qu'on se représente ces amis de l'ordre et de la paix employant, pour convaincre ce fanatique, d'abord de simples paroles, ensuite une légère punition corporelle et n'ayant recours à la prison qu'à la dernière extrémité; — que penserait-on de ces juges? Qu'ils ont tenu une conduite sage, prudente, non moins que légale et justement sévère.

Pour nous qui ne voulons pas nous embarrasser dans la discussion des convenances sociales et qui n'avons à parler ici que l'Évangile à la main, nous ferons remarquer que ce fou, ce fanatique dont nous parlions tout à l'heure, ce sont les Apôtres tour à tour censurés, battus, emprisonnés par les autorités réunies et revenant trois fois dire à leurs juges qui grincent des dents: « il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes; » tandis que ces hommes sages et prudents, légaux et justes, sont les membres du sanhédrin lui-même qui frappent et incarcèrent les serviteurs de Jésus-Christ.

Voilà cependant à force de sagesse, d'instruction et de profondeur dans nos jugements, à quel renversement du sens évangélique nous en sommes venus: à condamner la conduite des Apôtres, à louer celle du sanhédrin! et cela seulement parce que l'exemple est pris hors de la Bible et des temps apostoliques; comme si la vérité changeait avec les lieux, les heures et les hommes; comme si les actes des Apôtres nous avaient

été conservés pour être lus et non pas imités; comme si le christianisme était un thème à disputes, à sermons, à livres, et non la Parole de Dieu, ayant le droit de se faire obéir.

A ce compte, que de fanatiques dans les premiers siècles de l'Église, et que de fous dans notre grande réformation ! Ce Paul qui court pendant trente ans sans se lasser de répéter ce que le monde ne veut pas entendre, et qui par ce monde est cinq fois sanglé de coups de fouet, trois fois battu de verges, une fois lapidé, maintes fois mis en prison sans être jamais découragé, ce Paul est un fanatique ! Ces martyrs qui, plutôt que d'invoquer le nom de Vénus ou de Jupiter, meurent sur les bûchers en chantant de saints cantiques à l'honneur de Jésus-Christ, ces martyrs sont des fanatiques ! Un Luther qui se laisse condamner par le pape plutôt que de fléchir, condamner par l'empereur plutôt que de retirer une seule parole, qui réclame pour le peuple toute la Bible et rien que la Bible, cet entêté qui ne veut pas faire la plus légère concession de la vérité à l'erreur, est un insigne fanatique.

Que le monde les nomme comme bon lui semblera, il n'en restera pas moins vrai que ces fanatiques ont changé la face du monde, aboli l'esclavage, répandu la civilisation, émancipé l'intelligence, et que leur modèle est Jésus-Christ mort sous les clous de ce même sanhédrin qui aujourd'hui poursuit les Apôtres. Plût à Dieu qu'il y eût dans notre société chrétienne plus de semblable fanatisme et de pareille folie ! Nous n'en serions pas aujourd'hui à gémir sur la faiblesse de la foi et la corruption des mœurs.

Mais peut-être avons-nous exagéré, et peut-être comprend-on mieux que nous ne l'avons dit l'imprescriptible devoir de prêcher l'Évangile ? Il n'y a qu'à voir la manière dont chacun le prêche lui-même ; que dis-je, prêcher l'Évangile ? qui y songe en dehors de la classe des hommes à cela consacrés ! Qui travaille à répandre des Bibles, en dehors d'un petit cercle de chrétiens entachés d'exagération ? Combien sont-ils dans la foule ceux qui s'occupent activement d'une manière ou d'une autre à avancer le règne de Dieu sur la terre ? On les compte ; et s'ils

ont quelque zèle, on en a presque honte pour eux-mêmes, on ne les comprend pas; ce sont encore là ceux que les sages et les modérés appellent fous et fanatiques.

Que serait-ce donc si, au lieu d'exposer ici, comme nous l'avons fait, la conduite des Apôtres, trois fois condamnés et trois fois tombés en récidive, nous en étions venus à développer cette pensée, que ces mêmes Apôtres battus et emprisonnés se réjouirent d'avoir été rendus dignes de souffrir des injures pour le nom de Jésus-Christ?

Hélas! où donc en sommes-nous, si la vie chrétienne ne peut plus, je ne dis pas être pratiquée, mais pas même être comprise et que, loin de pouvoir communiquer ses sentiments évangéliques, il faille se les faire pardonner?

Il n'y a plus qu'à se taire et à prier.

Mais non, chrétiens, notre affaire n'est pas d'ouvrir les cœurs, c'est d'y frapper; nous ne sommes responsables du succès, mais de l'action. Pense et fasse de nous ce que voudra le monde: pour nous, pensons et agissons, comme les Apôtres, qui persévèrent jusqu'à se réjouir d'avoir souffert pour Jésus-Christ!

CLXX^e MEDITATION.

(LISEZ ACTES DES APÔTRES VI.)

Comme le mal est prompt à se glisser au sein des meilleures institutions! Il y a deux jours, nous admirions les membres de l'Église primitive, mettant leurs biens en commun et vivant tous comme une famille de frères. Hier déjà, Ananias et Saphira jetaient une ombre sur ce tableau; et aujourd'hui, c'est un cri général des Juifs-grecs contre les Juifs-hébreux, sur leur partialité dans la distribution des aumônes. Triste exemple de la faiblesse de notre humanité, qui ne peut se soutenir longtemps à la hauteur où l'Esprit de Dieu lui-même la porte, et qui doit nous apprendre, d'un côté, à veiller sans cesse pour ne

pas choir si nous sommes élevés en sainteté ; et de l'autre, à ne pas nous étonner de voir bien vite des taches s'imprimer sur les meilleures institutions, et des travers se rencontrer chez les meilleurs chrétiens.

Nous avons un tel amour de la perfection chez les autres, ou dans les œuvres auxquelles nous avons d'abord accordé notre admiration, qu'il nous est toujours pénible d'avoir à rabattre de notre opinion première, et il en résulte l'un de ces deux maux : ou bien nous fermons les yeux sur les défauts qui nous blessaient d'abord, pour n'avoir pas à rabaisser ces hommes et ces œuvres dans notre esprit ; ou bien à cause de leurs imperfections, nous repoussons ces œuvres et ces hommes. Dans le premier cas, nous devenons aveugles ; dans le second, nous devenons injustes.

Ces réflexions ne sont que trop applicables aux détails de notre vie ; si chacun veut s'étudier, il le reconnaîtra pour lui-même, et peut-être apprendra-t-il à moins exiger de toutes choses où l'homme met la main.

En effet, que firent les Apôtres distributeurs des aumônes, à l'ouïe des plaintes des Juifs-grecs sur l'inégale répartition des aumônes ? Renversèrent-ils l'institution destinée à soulager les veuves ? Non. Se plainquirent-ils eux-mêmes d'avoir été exposés au soupçon, eux qui servaient aux tables ? Non plus. Mais, tout en conservant leur affection à ceux qui se plaignent et à ceux dont on se plaint, tout en maintenant l'institution établie, ils s'occupent de faire disparaître les imperfections qui s'y sont manifestées. Ils se déchargent de la distribution, non par paresse, mais pour vaquer au contraire à des œuvres plus importantes et plus pénibles ; ensuite ils provoquent un choix d'hommes intègres, fait par la multitude de l'Église, de telle sorte qu'à l'avenir personne n'ait plus sujet de se plaindre, et que l'intégrité préside à la distribution des aumônes. Ainsi les plaintes se calmèrent et la proposition plut à toute l'assemblée.

Voilà donc ce que nous devrions faire nous-mêmes : améliorer et non détruire ; corriger, et non frapper ; et si nous n'en avons ni le courage, ni la force, du moins supporter dans le

bien les imperfections qui ne l'empêchent pas de mériter nos sympathies.

Et prenons-y garde! Ce prétendu amour de la perfection chez autrui, cette loupe de notre critique qui va toujours cherchant ailleurs ce qui serait susceptible d'amélioration, pourrait bien s'expliquer par un principe aussi mauvais que nous le croyons pur. Cette critique, toujours si facile à couler de la source abondante de notre cœur, alors même qu'elle est fondée, pourrait bien n'être que de la médisance; et ce blâme jeté à une œuvre chrétienne imparfaite, qu'un prétexte pour n'avoir pas à la seconder. Car, si nous avons un véritable amour du mieux, nous commencerions par l'introduire en nous-mêmes, et nous mettrions à sa base « la charité patiente qui excuse tout, croit tout, espère tout, supporte tout. »

Quant aux Apôtres, après avoir agi et prié pour instituer les sept diacres, ils poursuivirent leur œuvre de prédication, et l'institution qu'ils venaient de placer sur un nouveau pied marcha si bien que l'exemple de l'Église, comme la prédication des Apôtres, attira une foule de disciples, et dans leur nombre ces sacrificateurs que nous avons vus naguère les plus cruels ennemis de Jésus. Certes, ces hommes ne se seraient pas convertis si les Apôtres, au lieu de soutenir l'œuvre commencée, étaient allés raconter à ces Juifs, encore incrédules, les germes de division qui semblaient vouloir se développer au milieu d'eux. De même, ce ne sera pas en déversant notre blâme sur telle ou telle entreprise chrétienne, que nous avancerons le règne de Dieu dans le monde; imitons donc les Apôtres qui supportent les plaintes; les diacres qui donnent leur service; et, s'il le faut, imitons Étienne qui bientôt va sacrifier sa vie au maintien d'une œuvre que nous étions d'abord disposés à blâmer!

CLXXI^e MEDITATION.

(LISEZ ACTES DES APÔTRES VII, 1 à 53.)

Accusé par de faux témoins d'avoir blasphémé contre la loi de Dieu, Étienne est traduit devant le sanhédrin, et là, prononce un discours resté inachevé. Cette dernière circonstance doit nécessairement jeter quelque ombre sur le dessin général de cette belle oraison; toutefois elle reste assez complète pour qu'il soit possible d'y remarquer deux choses : d'abord qu'Étienne, en narrant avec respect l'histoire du peuple de Dieu, de son prophète Moïse et de son serviteur Salomon, n'a pas pu, comme on l'en accuse, blasphémer contre la loi donnée par le premier de ces deux hommes, ni contre le temple édifié par le second. Ensuite, en citant le rejet de Joseph par les Patriarches ; le rejet de Moïse par un simple Israélite en Égypte, et par tout le peuple dans le désert ; le rejet de la loi de Sinai, dédaignée pour un veau d'or ; le rejet du tabernacle de l'Éternel pour l'adoption du tabernacle de Moloch, Étienne montre à ses juges que leurs pères ont toujours été les mêmes, toujours repoussant les envoyés de Dieu et ses bienfaits, et il termine alors par cette énergique application : « vous êtes bien » les dignes fils de vos pères, gens de col raide, incirconcis de » cœur et d'oreille, qui rejetez aussi le Saint-Esprit ! »

Ainsi compris, ce discours est admirable, même au simple point de vue de l'éloquence ; car il oblige ses auditeurs à l'écouter longemps sans pouvoir deviner où l'orateur en veut venir ; et quand les preuves sont amoncelées, un seul mot décoché suffit pour les faire tomber, comme une grêle de traits, sur la tête de ses juges et de ses ennemis : « vous êtes bien » tels que vos pères ! »

Mais ce n'est pas à ce point de vue que nous voulons étudier les paroles d'Étienne : une circonstance, bien autrement remarquable, fera seule l'objet de nos réflexions.

Le discours d'Étienne est bien moins une défense de sa personne qu'une attaque contre ses juges et ses ennemis ; mais une attaque dirigée de telle sorte qu'elle puisse avoir pour résultat de les éclairer et de les sauver. Comme tout prédicateur chrétien, Étienne commence par faire sentir à ses auditeurs leur état de péché ; il leur annonce ensuite Jésus le juste, et sans doute il les aurait pressés de le recevoir pour Sauveur, si leur rage infernale ne fût pas venue l'interrompre.

Et remarquez que cette noble conduite d'un homme qui s'oublie soi-même pour songer à ses ennemis n'est pas la conduite d'Étienne seulement, mais aussi la conduite de Jésus devant les Pharisiens, lui tendant des pièges et recevant cette réponse : « Que celui de vous qui est sans péché jette le premier la pierre contre elle ; » la conduite de Pierre et de Jean devant le sanhédrin, leur enjoignant de se taire, et leur entendant dire : « il n'y a de salut par aucun autre que par Jésus-Christ ; » la conduite de Paul devant Félix, lui demandant de l'argent, et surpris de l'ouïr lui prêcher « la justice, la continence et le jugement ; » enfin, la conduite de ce même Apôtre devant Agrippa, l'interrogeant par pure curiosité, et tellement impressionné de l'interpellation chaleureuse de Paul, qu'il lui répond : « Tu me persuades presque d'être chrétien. » C'est donc la conduite normale du chrétien.

Rapprochez, de cette manière de se défendre devant un tribunal, les plaidoiries humaines, et mesurez la distance : autant la première était généreuse, autant celles-ci sont égoïstes. Quand avez-vous entendu un accusé se charger de la cause de ses accusateurs, et, au risque de tomber sous leurs coups, leur tendre une main sur le bord de l'abîme ? Quand avez-vous vu un prévenu accepter contre lui de faux témoins et les presser, non de se rétracter, mais de se convertir à Dieu ? Non, nos accusés pour se défendre accusent eux-mêmes ; et ils s'estimeraient heureux de faire retomber leurs chaînes sur ceux qui les en ont chargés. On se rirait dans le monde d'un homme qui devant les tribunaux parlerait avec intérêt et compassion des méchants qui le poursuivent ; on nommerait cela de la

niaiserie. Eh bien ! cette niaiserie que notre siècle n'a plus assez de grandeur d'âme pour comprendre, est de l'héroïsme ! ou plutôt de la simple charité chrétienne.

Oh ! secouons donc le joug de la basse moralité de notre temps ; élevons-nous à la hauteur des sentiments chrétiens, et sachons que ce doit être une chose tout ordinaire pour les disciples de Jésus et les frères de Pierre, d'Étienne et de Paul, que de s'oublier eux-mêmes sur cette terre, pour songer au salut éternel des âmes, même des âmes de ceux qui veulent tuer leur corps.

CLXXII^e MEDITATION.

(LISEZ ACTES DES APÔTRES VII, 54 à 60.)

La mort, ou plutôt le martyre d'Étienne, rappelle involontairement la mort de Jésus-Christ. Bien que les circonstances accessoires, les paroles, le genre de supplice soient différents, le fond reste le même ; et, par son étude, nous pouvons apprendre à la fois comment nous pouvons imiter notre Maître dans l'esprit de sa conduite, sans le copier dans la lettre de ses actions.

Jésus devant le sanhédrin ne s'était pas défendu ; il avait bien plutôt aidé à sa condamnation, en se disant le Fils de Dieu. De même Étienne s'inquiète assez peu de repousser l'accusation de blasphème, mais beaucoup de confesser que son crime a été et est encore de prêcher Jésus-Christ.

Jésus, sur la croix, prie ; Étienne, sous les pierres, prie. Jésus demande « à son Père de recevoir son esprit ; » Étienne demande « au Seigneur Jésus de recevoir son esprit. »

Jésus, au milieu des soldats qui lui transpercent les mains, des prêtres qui se moquent de Lui, du peuple qui Lui crie des injures, s'écrie : « Mon Père, pardonne-leur, car ils ne savent » ce qu'ils font. » De même Étienne, à côté du souverain sacrificeur, qui, aidé de ses collègues, l'a traîné hors de la ville

pour le lapider; en face des faux témoins qui le dépouillent et d'un Saul fanatique, Étienne, à genoux au milieu de ces hommes, meurtri sous les coups de leurs pierres tranchantes, et au moment où la dernière va lui faire exhaler le dernier soupir, Étienne recueille ses forces et s'écrie : « Seigneur, ne leur » impute point ce péché! »

Voilà le Maître et voilà le Disciple. Peut-on mieux se conformer à l'esprit sans copier la lettre? et peut-on mieux montrer ainsi qu'on est animé des vrais sentiments du chrétien, sans en afficher les actes avec formalisme?

Non, sans doute; et cependant, il faut le dire, c'est exactement le contraire qui se voit au milieu de nous : notre imitation de Christ ne part pas d'un élan de notre cœur, mais d'une froide réflexion de notre esprit ; notre imitation est moins dans notre vie secrète que dans notre vie publique, moins dans nos actes que dans nos discours. Notre imitation a quelque chose de tendu, de théâtral qui parle aux yeux du monde, ferme la bouche de nos adversaires, mais ne touche le cœur de personne.

A Dieu ne plaise que nous prétendions qu'il en soit de tous et toujours ainsi. Non, parfois notre imitation de Jésus est plus vraie, plus pure; mais ici la faiblesse de notre imitation se montre d'une autre manière: nous pensons volontiers que, Christ étant un être à part, nous n'avons pas, nous simples disciples, à faire aussi bien que le Maître. Erreur; et l'histoire d'Etienne le montre. Etienne a confessé la vérité, comme Jésus-Christ, et aussi fortement que Jésus-Christ, devant les mêmes hommes, en courant les mêmes dangers; Etienne a prié son Dieu au milieu de souffrances tout aussi aiguës que celles de Jésus-Christ; Etienne a demandé le pardon de ses bourreaux, et jusqu'au dernier soupir, comme Jésus-Christ. Ce n'est donc pas une image effacée, mais une reproduction burinée, que doit être notre imitation. Qu'on ne dise pas qu'il est impossible de marcher de si près sur les traces du Fils de Dieu : cela est possible, puisqu'un homme, Etienne, l'a fait; puisque, plus tard, Jacques, Pierre, Paul et Jean, hommes

aussi, l'ont accompli. Et qu'on ne déplace pas la question, en répondant que les Apôtres étaient des êtres à part, comme on a déjà dit que Jésus était un être à part; car Etienne n'était pas Apôtre, mais un simple diacre. Pour que cette excuse fût admissible, il faudrait ajouter que les chrétiens du premier siècle étaient des hommes à part. Que dis-je? cette concession même ne sauverait pas de la difficulté; car d'autres fidèles imitateurs de Jésus-Christ se sont montrés dans tous les siècles; en sorte que, pour nous donner raison, il faudrait dire que tous les vrais disciples de Jésus-Christ sont des hommes à part, que nous ne sommes pas tenus d'imiter! La vérité est que le même Esprit, l'Esprit-Saint, qui animait Jésus, Etienne, Paul, les martyrs et les chrétiens de tous les temps, peut descendre en nous et nous rendre capables de la même perfection, si nous ne le contristons et ne le repoussons pas quand il se présente à notre cœur.

CLXXIII^e MEDITATION.

(ACTES DES APÔTRES VIII, 1 à 24.)

En lisant l'histoire de Simon le Magicien, qui d'abord croit, et demande ensuite à prix d'argent le don du Saint-Esprit pour en faire commerce, on reste étonné non-seulement qu'un homme ait pu avoir une telle pensée, mais surtout que cet homme ait cru véritablement en Jésus-Christ. Mais qu'on relise le texte, et l'on verra qu'il n'est pas dit que Simon crut en Jésus-Christ, mais seulement qu'il « crut aussi; » c'est-à-dire, comme les Samaritains dont il vient d'être parlé. Et il est dit de ceux-ci qu'ils crurent à Philippe, ce qui ne peut être pris dans le même sens que croire en Jésus-Christ, et doit signifier simplement qu'ils eurent confiance en cet Apôtre; c'était le chemin pour arriver à la foi, mais ce n'était pas encore la foi. Peut-être Simon ne voyait-il jusque là, dans Philippe, qu'un magicien plus habile que lui.

Comment en effet un homme, s'il n'est insensé, pourrait-il jamais supposer que le Dieu créateur des cieux et de la terre pût souiller sa majesté jusqu'à seconder l'avarice et l'orgueil ? Non, le méchant lui-même tremble à la pensée du vrai Dieu ; et pour l'insulter, il faut d'abord qu'il n'y croie pas. Aussi pensons-nous fermement que la source de la demande de Simon n'est autre que l'incrédulité.

Mais son indigne pensée est-elle donc si rare ? N'y a-t-il de nos jours et parmi nous rien d'analogue ? Personne qui fasse métier des choses saintes et cherche plus en elles le pain du corps que celui de l'âme ? Personne qui, sans faire commerce de religion, mêle cependant l'idée religieuse à son commerce pour le faciliter ? Personne qui spéculé sur la foi des autres pour en tirer parti ? Personne qui soit bien aise de jouir d'une réputation évangélique, et que des intérêts mondains aient poussé, de concert avec la foi, dans l'Église de Christ ? Hélas ! hélas ! ces questions sont si délicates, elles soulèvent des accusations si terribles que celui qui les pose n'ose pas les résoudre. Que chacun s'examine en silence et voie s'il n'est pas, dans une mesure ou dans une autre, coupable de simonie.

Nous n'avons jusqu'ici fait sentir l'odieux que de cette pensée : vendre, tirer parti des choses saintes ; mais ce n'est cependant pas la face que Pierre met en saillie ; ce que l'Apôtre reproche à Simon, c'est moins la pensée de revendre que celle d'acheter le don du Saint-Esprit. Et qu'on ne se laisse pas tromper par le mot « argent » qu'ajoute Pierre, comme s'il était criminel de prétendre acheter le don de Dieu pour de l'argent, et qu'il fût loisible de l'acheter au prix de tout autre objet. Non, ce qu'il y a de répréhensible, c'est, avant tout, d'avoir voulu acheter le don de Dieu. Acheter le don, ces deux mots se repoussent : un objet donné n'est pas vendu par celui qui le cède ; il n'est donc pas acheté par celui qui le reçoit. Supposez que Simon eût dit à Pierre : vends-moi le don du Saint-Esprit contre une semaine de jeûne, un mois de pureté, une année de tempérance, enfin au prix de quelques vertus ; pensez-vous que son offre eût été acceptable ? Ne restait-il pas toujours l'odieux de

prétendre payer au Seigneur ce que le Seigneur voulait donner ? N'était-ce pas toujours rabaisser, humilier, souiller sa gloire, et même l'en dépouiller pour s'en revêtir soi-même ? N'était-ce pas toujours l'ingratitude qui ne veut pas se charger du fardeau de la reconnaissance ?

Voilà pourquoi nous croyons que le salut est gratuit et que la prétention de le payer, même au prix d'une vie sainte, est un outrage fait à celui qui nous dit : vous êtes « justifiés gratuitement par ma grâce, par la rédemption qui est en Jésus-Christ. »

Non, Seigneur, nous n'avons pas la prétention de payer tes dons inestimables ; mais puisque tu nous as tant et tant donné, nous nous sentons pressés du besoin de t'exprimer notre reconnaissance par la sainteté de notre vie, et notre bonheur s'accroîtra de cette pensée qu'en nous sanctifiant nous te serons agréables et que nous répondrons à ton amour.

CLXXIV^e MEDITATION.

(LISEZ ACTES DES APÔTRES VIII, 26 à 40.)

L'administration de l'univers par la Providence est couverte d'un voile qui, parfois soulevé, laisse l'esprit en extase devant les admirables moyens dont se sert le Seigneur. Si nos faibles regards pouvaient un instant traverser ce voile et contempler Dieu disposant nos circonstances à venir, notre cœur serait ému d'une sainte reconnaissance et rempli d'une foi profonde. Pour le comprendre, étudions l'histoire de l'Eunuque éthiopien.

Transportons-nous par la pensée à la cour de la reine de Candace, à l'époque où son officier était encore plongé dans le paganisme, et demandons-nous quelle probabilité humaine il y avait alors pour que ce païen, serviteur et courtisan, arrivât jamais à la foi chrétienne. Et cependant, par un moyen qui ne nous est pas révélé, mais qu'on peut supposer avoir été la lec-

ture de l'Ancien-Testament, déjà traduit et répandu en Égypte, ce païen arrive d'abord à la connaissance du vrai Dieu, ce qui l'amène à Jérusalem pour l'adorer. Voilà le premier pas dirigé par le Seigneur, mais dirigé dans une route ténébreuse, dont l'Eunuque ne peut encore apercevoir le but lointain.

Après avoir adoré, il remonte sur son char, quitte la ville sainte, choisit, pour être plus paisible dans sa lecture, la route de Gaza-la-Déserte, et se plonge dans la méditation de ce passage d'Ésaïe : « Il a été mené comme une brebis à la boucherie ; » et, de même qu'un agneau muet devant celui qui le tond, il » n'a pas ouvert la bouche. » Que signifient ces paroles ? Qui les expliquera ? Telle est la perplexité de l'Eunuque ; et voyez maintenant la bonté de Dieu à son égard : Il envoie son Esprit à Philippe, pour lui dire de se rendre sur la route de Gaza. Philippe part, arrive. Il est là, porteur du salut, et l'Eunuque n'en sait rien.

Toujours poussé par le même Esprit, Philippe s'approche du char, entre en conversation avec l'officier, et explique au prosélyte la prophétie relative à la mort de Jésus. La lumière pénètre dans le cœur de l'Eunuque ; il croit, il est converti.

Tout cela sans doute lui paraît bien simple : il a rencontré un homme sur la route ; il l'a questionné, et il a cru. Mais quelle ne serait pas son admiration et sa reconnaissance, s'il savait que, pour l'amener là, Dieu a fait descendre son Esprit du Ciel, voyager son Apôtre, et pénétrer dans son propre cœur l'intelligence de la prophétie !

Toutefois, le prosélyte juif, transformé en disciple de Christ, éprouve encore un désir : c'est d'être baptisé. D'un autre côté, Philippe ne peut l'accompagner plus longtemps. Que fera le Seigneur ? Nous l'avons vu : sur une route déserte et sous un climat brûlant, Il place l'eau nécessaire au baptême désiré. Admirable bonté, qui vient au-devant des plus faibles souhaits, quand ils sont inspirés par la piété !

Voilà donc la providence de Dieu agissant à découvert : elle fait parvenir les saintes Écritures au milieu d'une cour, dans les mains d'un eunuque ; elle envoie le Saint-Esprit en Sama-

rie, pour conduire un Apôtre sur la route ou un pécheur a besoin de lumière ; et enfin, sans laisser voir sa main à celui qu'elle éclaire, elle accomplit le salut éternel de cette pauvre créature.

Après cet exemple, douterons-nous encore de la bonne providence de Dieu à notre égard ? Ne sommes-nous pas, comme cet homme, du nombre de ses enfants ? Le Seigneur a-t-il fait pour l'Éthiopien plus qu'il ne veut faire pour nous ? Non ; mais la seule différence est que la bonté de Dieu nous a permis de regarder derrière le voile ce qu'il disposait pour cet officier, et que sa sagesse nous cache ce qu'il nous prépare à nous-mêmes. Ayons donc confiance, et rappelons-nous cette parole qu'il nous a dite : « Une mère oublie-t-elle son enfant ? » Eh bien, lors même qu'elle l'oublierait, moi je ne l'oublierais pas. »

CLXXV^e MEDITATION.

(LISEZ ACTES DES APÔTRES IX, 1 à 21.)

Nous tombons, à l'égard de l'influence que le Saint-Esprit exerce sur les hommes, dans deux erreurs opposées : tantôt nous estimons la conversion d'un homme presque impossible, parce qu'il est trop pervers ; tantôt nous pensons que la conversion de tel autre s'accomplira comme d'elle-même, tant il est de sa nature bien disposé. Ainsi nous disons, sinon de bouche, du moins de fait : le Saint-Esprit ne saurait accomplir cette œuvre, elle est trop difficile ; ou bien : cette œuvre est trop facile pour nécessiter son secours. Dans les deux cas, c'est manquer de respect et de confiance envers le Consolateur qui doit nous conduire, non pas en ceci ou en cela, mais « en toutes choses » comme l'a dit Jésus. C'est ce qu'établira clairement la conversion de Paul, rapprochée de la conversion de l'Eunuque éthiopien.

Si nous prenons l'Eunuque sur la route de Gaza, Paul sur

celle de Damas, et que nous comparions leurs positions respectives, nous serons disposés à dire que rien ne devait être plus facile que la conversion de l'Éthiopien, homme déjà pieux, lisant la Parole de Dieu, tombant sur la plus claire des prophéties ; cette conversion nous paraîtra d'autant plus facile que cet homme, par sa naissance, étranger aux Juifs et à leur conduite criminelle envers Jésus, doit l'être aussi maintenant à leurs préjugés et à leur haine contre le christianisme, et qu'il n'a dû prendre du judaïsme que la connaissance du vrai Dieu, communiquée par les saintes Écritures. Et cependant cette conversion en apparence si facile, cette conversion d'un homme faisant un long voyage pour venir adorer le Seigneur à Jérusalem ; d'un homme occupé de lire la Parole sainte jusqu'au milieu d'un voyage, sous les cahots de son char, cette conversion ne nécessite rien moins que la descente du Saint-Esprit en Samarie, le voyage d'un Apôtre à Gaza et l'instruction miraculeuse d'un homme déjà pieux, ne comprenant rien à la plus claire des prophéties. Voilà la conversion la plus facile, la plus simple, celle qui semble devoir s'opérer d'elle-même, nécessitant toutefois l'intervention directe et active du Saint-Esprit ! Qui donc maintenant osera penser qu'aucune œuvre spirituelle puisse s'accomplir sans le secours de la même intervention ?

Mais peut-être, loin de croire à la facilité de la conversion de l'homme bien disposé, mettons-nous plutôt en doute la possibilité de convertir le pécheur endurci. Dans ce cas, écoutons l'histoire d'un persécuteur acharné de l'Église, disons mieux, d'un persécuteur acharné de Jésus-Christ.

Certes jamais homme ne fut plus loin de donner la moindre espérance d'arriver un jour à la foi chrétienne, que ne devait l'être celui que nous avons vu naguère présider avec calme au martyre d'Étienne, et qui, encore aujourd'hui, ne trouvant pas assez d'aliments à sa fureur dans Jérusalem, demande une autorisation pour aller en Asie à la recherche de chrétiens à tourmenter ; un furieux que saint Luc nous montre ne respirant « que menace et que carnage ; un homme, enfin, qui, lui-

même, dit de lui-même : « J'étais un blasphémateur, un persécuteur et un oppresseur. » Eh bien ! voyez si l'œuvre de l'Esprit en lui sera vaine ou imparfaite : Paul est saisi, renversé, tremblant, et demande à celui qu'il persécute : « Seigneur, que faut-il que je fasse ? » et après trois jours d'attente dans le jeûne, ce persécuteur de chrétiens prêche que Jésus est le Fils de Dieu. Point d'hésitation, point de lenteur, point d'imperfection ; mais, à l'instant même, Paul est instruit, converti, et même si bien instruit et si bien converti, qu'il est capable de convaincre les Juifs de la vérité chrétienne, qu'il ignorait et combattait hier. L'œuvre n'est-elle pas complète ? Et cependant n'était-elle pas ardue ? Qui doutera maintenant de la puissance de l'Esprit et qui osera dire que le cas de tel ou tel pécheur scandaleux, criminel, est désespéré ?

Non, tout est possible à l'Esprit, comme rien n'est possible sans lui. Apprenons donc à ne jamais désespérer de rien avec son secours, comme à ne jamais rien présumer de nous-mêmes. Confiance en Dieu, humilité sur nous, voilà ce que nous enseigne l'action du Saint-Esprit, toujours nécessaire et jamais impuissant.

CLXXVI^e MEDITATION.

(LISEZ ACTES DES APÔTRES IX, 22 à 43.)

Dans le récit que nous venons de lire, Pierre fait deux miracles qui portent un caractère commun : non-seulement ces miracles sont propres à éclairer spirituellement, mais encore d'une utilité matérielle pour les hommes qui en sont les objets : ici, c'est un paralytique souffrant depuis huit ans qui se lève et recouvre la santé ; là, c'est une veuve pieuse qui retrouve une vie utile à elle-même et utile à ses frères.

Ce n'est pas accidentellement que ce caractère d'utilité se trouve dans les miracles de Pierre ; il s'était déjà rencontré dans ceux de Jésus-Christ : secours à la multitude défaillante

dans le désert, guérisons des malades, résurrections des morts, voilà les prodiges du Sauveur.

L'observation que nous venons de faire sur les miracles du Nouveau-Testament tout entier, se vérifie encore sur ses enseignements. Tandis que de prétendues révélations s'efforcent pour charmer l'homme, ami du merveilleux, de lui donner mille détails sur des faits et des doctrines curieuses, l'Évangile se borne à rapporter ce qui va à l'instruction pour arriver à la sanctification. Ouvrez le Coran, et vous y trouverez des révélations étendues sur les joies impures dans le paradis de Mahomet; ouvrez la Bible, et vous n'y trouverez que quelques lignes sur la sainte félicité dans le ciel de Jésus-Christ; parce que ce n'est pas de savoir exactement ce que nous verrons et ferons près de Dieu qui nous importe, mais bien de connaître les moyens d'y parvenir. Aussi cette sainte Parole, sobre de détails sur la vie à venir, est-elle abondante sur la foi et la sanctification qui peuvent y conduire. Rien d'inutile, rien de curieux, rien pour amuser ni pour plaire; mais tout pour éclairer, améliorer et rendre heureux; voilà le caractère sérieux et toujours soutenu d'un livre qui par cela seul porte avec lui un cachet bien net de divinité.

Mais ce caractère utile et pratique de la sainte Écriture doit faire plus que de nous certifier sa céleste origine; il doit surtout nous apprendre à le réaliser nous-mêmes dans notre propre vie.

Et d'abord, dans notre étude de la Bible, cherchons moins les choses curieuses que les choses édifiantes. C'est ce qu'on ne fait pas toujours. Bien des chrétiens, une fois instruits des vérités fondamentales, éprouvent le besoin de demander à la révélation des choses nouvelles, et ils vont les chercher dans des paroles peu nombreuses, obscures peut-être, qu'ils veulent à toute force pénétrer, et dans lesquelles ils finissent par voir tout ce qu'enfante leur propre imagination; piège de Satan qui, dans la crainte qu'un homme ne travaille à se sanctifier après avoir cru, s'efforce de lui persuader que la Bible renferme des mystères profonds que lui, mieux qu'un autre, saura péné-

trer. Non, non ; avant tout, Paul le dit lui-même, la sainte Écriture est utile; utile pour enseigner, utile pour convaincre, » et non destinée à satisfaire « la démangeaison de ceux qui veulent entendre des choses agréables, ou contester sur de » folles questions. »

Faisons un nouveau pas. Il est des chrétiens qui sentent parfaitement la justesse de cette dernière observation et qui s'attachent dans leur lecture, surtout au côté sanctifiant. C'est bien ; mais ce n'est pas tout, ce n'est pas même l'essentiel. Les enseignements les plus utiles ne doivent pas seulement être étudiés, mais surtout être pratiqués. Traduisons donc nos connaissances bibliques en vie biblique. Il faut le confesser, l'habitude de lire et d'étudier la Bible s'est transformée chez quelques-uns de nous en un devoir isolé et indépendant de tout autre. Nous lisons notre chapitre, nous l'approuvons, le goûtons même, et puis tout est fini ; notre but est atteint : nous avons été édifiés. C'est s'arrêter à l'entrée de la route, chargé des provisions du voyage et se dire : je suis prêt à partir, sans jamais faire un pas. Le lendemain on reprend le bâton de voyage, on ceint ses reins, on remplit son havresac et l'on en reste là.

C'est la manière la plus inconséquente et peut-être la plus commune d'user de la Parole de Dieu ; nous en prenons à témoin la conscience de chacun de nous, cherchant à se rendre compte des fruits qu'a produits dans son âme la lecture plus ou moins régulière ou l'audition plus ou moins attentive de ce *culte domestique*.

Oh ! Seigneur ! je me demande à moi-même quels fruits il a portés dans le cœur de celui qui l'écrit ? Alors humilié, je courbe la tête et j'implore ta grâce et ton pardon.

CLXXVII^e MEDITATION.

(LISEZ ACTES DES APÔTRES X, 1 à 23.)

Un caractère commun à toutes les révélations d'origine humaine, et qui dévoile bien leur humanité, c'est d'être conçues chacune en vue du peuple qui les a d'abord reçues. On reconnaît là les traces d'un législateur qui, pour se faire mieux écouter sur la terre, a cru devoir parler au nom du ciel; et, par contre, on comprend alors que Dieu, législateur de l'univers, n'a pu s'adresser qu'au genre humain entier.

Or, ce caractère révélateur involontaire de l'humanité d'une doctrine, le christianisme n'en porte aucune trace. Au contraire, il affiche hautement sa prétention d'universalité, et par cela même donne un indice de sa céleste origine.

Le judaïsme, base de la foi chrétienne, semble d'abord contredire notre assertion, car les lois cérémonielles et civiles des Hébreux sont évidemment calculées pour ce peuple et son pays; il n'en faudrait pour preuve que cette circonstance, que tout Israélite devait se rendre chaque année à Jérusalem, pour adorer. Le genre humain devenu Juif, un milliard d'hommes pouvait-il, des quatre coins du monde, venir prier dans la ville sainte? Nous le reconnaissons donc, le judaïsme semble d'abord porter la trace d'humanité que nous avons signalée. Mais remarquez de suite que par Moïse lui-même (à l'inverse de tout législateur humain) son œuvre est déclarée passagère, transitoire; et encore ici, pour preuve unique, nous ferons remarquer que la ruine de son centre, Jérusalem, est prédite, et la destruction de son sanctuaire, le temple, annoncée. Ainsi, l'appropriation du mosaïsme à une nation et à une contrée spéciales (dès que ce culte se déclare transitoire pour arriver au culte définitif de l'Évangile) démontre aussi bien la divinité du christianisme, que les prétentions de ce christianisme à l'universalité l'établissent elles-mêmes.

Mais, chose admirable et qui met encore plus à découvert la main de Dieu, ses destinées universelles ne furent pas d'abord aperçues par les premiers gardiens de cette révélation; bien mieux : elles ne furent pas même comprises par les Apôtres, qui devaient y marcher; et ce n'est qu'au jour et à l'heure où elles doivent prendre leur essor en sortant de l'enceinte judaïque, qu'elles sont clairement révélées du ciel à Simon-Pierre.

Ne reconnaît-on pas là l'œuvre d'hommes instruments dociles, aveugles, dirai-je, qui l'exécutent au jour le jour, sans savoir où elle doit aboutir, mais en suivant des ordres supérieurs? Tourbe ignorante de manœuvres, dont chaque individu apporte sa pierre à l'édifice sans en connaître ni l'ordonnance générale, ni le but final que l'architecte tient cachés, et qui cependant, au fur et à mesure que leur travail avance, admirent l'œuvre du maître s'accomplissant sous leurs mains.

Telle fut l'édification du christianisme et tel est en particulier ce qui se passe dans le chapitre que nous venons de lire. Pierre reçoit l'ordre d'annoncer l'Évangile à un premier païen. Cet Apôtre était si loin de méditer cette conquête, que ce n'est qu'avec répugnance qu'il se décide à y marcher. Il faut que la vision se présente trois fois et que le Seigneur ajoute l'autorité de sa voix pour vaincre ses scrupules et le faire avancer; encore, quand il est devant Corneille, a-t-il soin d'expliquer sa conduite, tant il est surpris lui-même de cette nouveauté; enfin, quand il vient à Jérusalem devant ses collègues et ses compatriotes, lui demandant de se justifier d'un tel scandale, il le fait en alléguant qu'il était trop faible pour s'opposer à Dieu; expression qui fait bien comprendre sa répugnance instinctive.

Voilà de ces preuves, à nos yeux grandes, sublimes, de la vérité de notre sainte religion; et cependant de ces preuves perdues pour quiconque lit sans attention les Écritures, à plus forte raison pour quiconque ne les lit pas! Oh! que le Seigneur ouvre toujours plus notre esprit pour les comprendre, et que leur divine clarté non-seulement nous réjouisse, mais surtout nous sanctifie.

CLXXVIII^e MEDITATION.

(LISEZ ACTES DES APÔTRES X, 37 à 48.)

Que signifie le baptême ? A-t-il une valeur spirituelle en lui-même ? Ces questions ont été résolues dans différents sens par les hommes. Dieu veuille nous en donner le sens véritable par l'étude de sa Parole.

Il paraît, d'après l'histoire de Corneille, que le baptême n'est pas destiné à faire descendre une grâce du ciel, car ce n'est que lorsque le Saint-Esprit est descendu sur ceux qui sont rassemblés chez le centenier, que Pierre songe à les baptiser d'eau. Il paraît, d'un autre côté par l'histoire de Simon le Magicien, que le baptême n'apporte par lui-même aucun don spirituel, car Simon est déjà baptisé et n'a pas reçu l'Esprit, puisqu'il demande à l'acheter.

Ces deux faits rapprochés prouvent que le baptême n'emporte pas avec lui de grâce inhérente, car il ne changea pas Simon, et ne fut donné à Corneille qu'après son changement.

Que signifie donc le baptême s'il ne rend pas chrétien, et s'il ne met pas même *forcément* sur la voie de le devenir ? La conduite des Apôtres va nous répondre encore.

L'Eunuque éthiopien dit : « Qui empêche que je sois baptisé ? » et Philippe répond : « Si tu crois de tout ton cœur, cela t'est permis. » L'Eunuque, en acceptant l'eau du baptême, déclare donc croire en Jésus-Christ ; en d'autres termes, il se confesse chrétien.

D'un autre côté, Simon le Magicien demande le même signe, et le reçoit non parce qu'il croit en Jésus-Christ, car nous savons le contraire ; mais parce qu'il déclare y croire, en d'autres termes, parce qu'il se confesse chrétien.

Ainsi le baptême est une simple déclaration d'entrée dans l'Église de Jésus-Christ, et quand il est pratiqué sur un enfant encore privé de connaissance, c'est une déclaration de la part des parents qu'ils désirent l'élever en chrétien.

A la vérité cette cérémonie doit être accompagnée de prières, et ces prières peuvent obtenir pour le baptisé des grâces spirituelles, mais ces grâces sont ici, comme partout ailleurs, le fruit de la prière montant au ciel, et non de l'eau tombant sur le front de l'enfant.

Qu'on ne s'étonne pas de nous voir insister sur ces détails; ils ont plus d'importance qu'on ne le suppose peut-être. Et, après l'autorité de la Bible, on nous permettra d'apporter nos propres réflexions.

La pente la plus dangereuse en religion est celle qui nous conduit à donner aux actes extérieurs une valeur intrinsèque, à croire par exemple, que parce que nous avons mangé tel aliment, ou parce que nous nous en sommes abstenus, Dieu devra nécessairement nous accorder une faveur. Or, supposer que l'eau du baptême attire de toute nécessité une grâce quelconque, c'est entrer dans cette voie dangereuse; et une fois la porte traversée, qui sait où nous nous arrêterons? L'histoire de tous les siècles, l'histoire de notre époque même, met en évidence la grandeur de ce péril. C'est parce qu'on a gardé dans quelques-unes de nos églises ce mauvais levain des grâces matérialisées, qu'on est arrivé de nos jours à mettre le salut moins dans la foi que dans les sacrements, en sorte qu'en poussant ce principe à l'extrême on peut sauver un homme malgré lui; et ce qui est pire, un homme peut se sauver sans croire ni agir en chrétien.

Non, rien de semblable dans la Bible, pas un mot, pas une phrase prise avec simplicité, qui conduise à cette tendance d'un salut matériel et obligé. Mais tout dans ce livre est spirituel et libre; et pour le dire en passant, ce fait est une belle preuve de sa divinité. Les hommes ne pensent pas ainsi, il n'y a jamais eu que Christ pour dire : « Dieu est esprit et vérité, » il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en » vérité. »

CLXXIX^e MEDITATION.

(LISEZ ACTES DES APÔTRES XI.)

Nous pouvons suivre ici pas à pas la marche de la Providence conduisant le christianisme à la conquête du monde païen. D'abord, ce sont des Grecs reçus membres de la synagogue qui, exempts des préjugés juifs, seront mieux disposés à porter l'Évangile à toutes les nations; toutefois cette heureuse disposition reste encore cachée, sans que personne même soupçonne l'intention de Dieu, en appelant ces étrangers à la foi judaïque. Ensuite, c'est une vision révélant à Pierre qu'aucune nation n'est souillée aux yeux de l'Éternel, dès qu'elle se lave dans le sang de Jésus-Christ; et le second pas fait entrer dans l'église Corneille, sa famille et ses nombreux amis. Mais jusqu'ici ce n'est encore qu'une porte bien étroite, et le Seigneur va l'élargir. Or, admirez la voie mystérieuse qu'il prend : la persécution furieuse soulevée contre les chrétiens à l'occasion du martyre d'Étienne fait sortir de Jérusalem et disperse de tous côtés les chrétiens, qui, pleins de zèle et haletants sous le poids des épreuves, vont raconter aux peuples païens des alentours l'objet de leur foi, le motif de leur fuite et la cause de leurs larmes. Ces paroles tombent comme une semence sur ces cœurs ignorants et pécheurs pour s'en élever en gerbes de lumière et de sainteté. Alors les Disciples persécutés, comme étonnés de leur propre œuvre, y reconnaissent la main du Seigneur, et s'en réjouissent. Les yeux s'ouvrent à Jérusalem, et l'Église envoie prêcher dans Antioche Barnabas, qui, à son tour, écrasé sous le poids de l'œuvre, court chercher à Tarse Paul, pour le soulager. Maintenant, le christianisme est éclo, l'enveloppe judaïque est brisée et l'Évangile va se répandre sur le monde entier, sans qu'un seul chrétien judaïsant songe à s'en plaindre; bien au contraire, à la grande satisfaction de tous les disciples de Christ, reconnaissant à cette heure qu'en leur Maître il n'y

a ni Juifs, ni Grecs, ni Barbares, ni Scythes, mais seulement de nouvelles créatures.

N'est-ce pas un admirable spectacle que de voir concourir à l'accomplissement des décrets de Dieu tous les événements, même la persécution et le martyre de ses adorateurs? Sans la mort d'Étienne, la persécution des chrétiens n'aurait pas eu lieu à Jérusalem; et sans cette persécution, les chrétiens ne seraient pas dispersés aux quatre vents pour répandre sur le monde la Parole de l'Évangile.

Mais il y a plus peut-être ici qu'une sagesse tirant parti de tout, pour avancer une cause; on croit y voir encore une préférence pour faire triompher cette cause par la persécution de ses amis; comme si ce moyen était plus efficace que tout autre. En effet, Jésus est persécuté, et deux mois après il a trois mille disciples dans Jérusalem, où avant sa mort il n'en comptait pas cent vingt; — Étienne est persécuté, et les disciples de Jésus se multiplient si rapidement à Antioche, que c'est là qu'on songe pour la première fois à leur donner le nom de chrétiens; — Jérusalem est persécutée, et ses habitants chrétiens en sortent pour répandre, non plus sur les contrées environnantes, mais sur le monde entier, leur foi et leurs espérances. Enfin, jamais il n'y eut plus de martyrs que dans les premiers siècles, et jamais non plus les progrès de l'Évangile ne furent aussi grands. Quand la chrétienté fut paisible, elle oublia sa foi et eroupit dans la superstition, et il fallut les persécutions subies par un Jean Huss, un Jérôme, un Luther, pour faire révivre la foi et gagner cent millions de chrétiens à la cause de la Parole de Dieu.

Aussi tout le monde a-t-il si bien remarqué cette circonstance, qu'une belle parole est devenue proverbiale, « le sang des martyrs est la semence de l'Église. » Les incrédules eux-mêmes, frappés du même fait, l'ont confessé en l'expliquant à leur manière, et ils ont dit : persécuter une croyance quelconque, c'est lui susciter des partisans. Cela n'est pas; ou du moins le zèle excité en faveur de l'erreur par la persécution est un zèle passager qui tombe avec la cause qui l'a fait naître; tandis que le

zèle suscité par la vérité ne se nourrit pas seulement d'épreuves, mais aussi de prospérité. Aujourd'hui les chrétiens ne sont plus persécutés en Europe; mais pour cela, l'Évangile a-t-il cessé de progresser? N'est-ce pas, au contraire, depuis l'ère bienheureuse de paix dont nous jouissons que se sont formées les sociétés qui couvrent le monde de Bibles et de missionnaires? Oui, si vous le voulez, la persécution peut parfois faire vivre l'erreur, mais l'oubli et même la protection la tue; tandis que, s'il existe une vérité religieuse, elle doit, par cela seul qu'elle est la vérité, vivre et grandir sous la hache comme sur le trône, sous la persécution comme dans la prospérité. Or, c'est là le sort du christianisme, et seulement du christianisme.

Courage donc chrétiens, que rien ne vous effraie, ni l'épreuve, ni l'abondance; tout sert la cause de Dieu; tout marche à son but; il faut bien vous le dire, afin que vous ne soyez pas effrayés par les difficultés jetées sur le chemin.

CLXXX^e MEDITATION.

(LISEZ ACTES DES APÔTRES XII.)

Oh! comme la louange qu'on nous donne trouve facilement le chemin de notre cœur! et cependant, combien de motifs nous avons pour la repousser! Qu'on écoute l'histoire des derniers jours d'Hérode-Agrippa.

Hérode est un monstre qui, dans le but unique de faire plaisir au peuple, veut faire mourir des chrétiens, et qui, n'ayant pu faire trancher la tête à Pierre, envoie des gardes au supplice pour ne s'être pas opposés à l'Ange du Seigneur. Et cependant, ce monstre, qui veut faire la guerre à deux peuples, et que ces deux peuples, pour des motifs d'intérêts, veulent apaiser, est assez insensé pour se croire un être divin, parce que des flatteurs s'écrient à l'ouïe de sa parole: « Voix d'un dieu et non d'un homme! »

Oui, insensé; car le plus simple bon sens aurait pu lui dire

qu'il n'est pas d'un Dieu d'amuser un peuple avec du sang humain; de massacrer des gardiens dans un mouvement de dépit, et de faire sans cause la guerre à deux nations. Oui, insensé; car la tête la plus faible, mais saine, aurait compris que les louanges d'hommes intéressés ne sont que des flatteries; et les flatteries, des mensonges qu'on ne peut accepter qu'en fermant les yeux pour se tromper soi-même. Oui, insensé; car la plus simple réflexion aurait pu lui faire sentir que son éloquence et toutes ses facultés étaient des dons de Dieu, et qu'à Dieu devait en retourner la gloire. Mais non, la louange l'étourdit, l'enivre; il se croit un Dieu, et il tombe frappé par un Ange et meurt rongé des vers!

Et nous donc, sommes-nous moins sensibles aux louanges? Sans doute personne ne songe à nous comparer à un Dieu, car nous ne sommes assis ni sur un trône de puissance, ni sur un trône de savoir; ce qu'on nous dirait dans une telle élévation et la manière dont nous le recevrons, personne ne le sait; il ne faut donc pas le mettre ici en question. Mais dans notre humble position, ne sommes-nous pas, comme Hérode, avides d'éloges, de louanges, de flatteries, de caresses? N'allons-nous pas jusqu'à les accepter de ceux mêmes qui ne les sentent pas? Jusqu'à les mendier de ceux qui se taisent? Que serait-ce donc, si l'on nous les jetait à la tête? Leur encens nous égayerait l'esprit, et nous tomberions peut-être foudroyés comme Hérode-Agrippa!

Et cependant quelle folie, quelle folie que cet amour effréné de la louange! Ne savons-nous pas bien, nous qui connaissons les secrets de notre vie et le fond de notre cœur, que nous ne méritons pas d'éloges? Pourquoi donc les appeler quand ils doivent tomber sur notre conscience comme autant de reproches? N'est-il pas évident que ceux qui nous flattent nous trompent, qu'ils poursuivent un but intéressé et qu'en les croyant nous devenons leurs dupes? Eux aussi ont cet amour des louanges, et s'ils le compriment pour nous en encenser nous-mêmes, disons-nous bien que c'est à contre-cœur, et qu'intérieurement ils se rient de l'idole qu'ils élèvent, comme jadis

les prêtres païens se moquaient secrètement des dieux de pierre ou de bois qu'ils faisaient adorer. Enfin, n'est-il pas certain que, nos œuvres eussent-elles mérité ces éloges, c'est à Dieu et non pas à nous qu'en reviendrait la gloire, puisque lui seul nous a faits ce que nous sommes, et qu'un cheveu de notre tête, pas plus qu'une pensée de notre esprit, ne vient finalement de nous ?

Ah ! si notre folie est trop grande pour que de telles raisons puissent nous toucher, songeons du moins au terrible exemple d'Hérode, et disons-nous bien que, si les Anges vengeurs de la gloire de Dieu ne viennent pas nous chercher tous sur cette terre, ils ne nous attendent pas moins au pied du tribunal du Seigneur !

Oui, rendons gloire à Dieu seul, humilions-nous complètement, et nous trouverons dans cette voie nouvelle plus de douceur, plus de joie que dans toutes les vapeurs corruptrices de l'encens. La flatterie enivre, l'humiliation nourrit, et ce qui peut nous arriver de plus heureux, c'est autant de mépris de la part du monde qu'il nous en faudra pour nous apprendre nous-mêmes à nous mépriser. Alors nous chercherons l'approbation de Dieu, et non celle des hommes; et si jamais en nous écoutant, quelqu'un s'écrie : « voix divine, » nous répondrons : « blasphème ! »

Mais rassurons-nous ; nous avons peu de dangers à craindre à cet égard : les hommes sont trop amateurs d'éloges pour eux-mêmes, pour nous en prodiguer souvent. Mais, puisque nous avons une telle confiance en eux lorsqu'ils nous encensent, n'en ayons pas moins lorsqu'ils nous blâment. Leur critique, voilà les éloges qu'il nous faut; elle parlera peut-être plus haut que notre conscience, et peut-être aussi sera-t-elle mieux écoutée. Heureux donc celui qui ferme l'oreille à la louange pour l'ouvrir à la correction fraternelle, et même à la correction du monde !

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MÉDITATIONS

DU PREMIER VOLUME.

Cette table, dressée après la rédaction complète de l'ouvrage, a moins pour but de faciliter le choix d'une méditation à lire que la recherche d'une méditation déjà lue; il ne faut donc pas s'attendre à trouver des rapports bien rigoureux entre les titres et les méditations.

Méditations.	Pages.
1 ^e Le sentiment du péché.	1
2 ^e Contradiction entre la croyance et la conduite.	9
3 ^e La lumière évangélique grandissant avec les siècles.	11
4 ^e Tentation de Jésus par Satan.	13
5 ^e Aveu de notre misère spirituelle.	15
6 ^e Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.	17
7 ^e L'ostentation dans la charité tue la charité.	18
8 ^e Confiance en Dieu.	21
9 ^e Les perles jetées aux pourceaux.	23
10 ^e La foi grande.	25
11 ^e Le Fils de l'homme n'avait pas un lieu où reposer sa tête.	27
12 ^e « Suis moi. » Obéissance immédiate.	29
13 ^e Le paralytique descendu par les toits.	31
14 ^e Prudent comme le serpent, simple comme la colombe.	33
15 ^e Haine du monde pour le chrétien.	35
16 ^e Mon joug est doux.	38
17 ^e Je veux la miséricorde et non le sacrifice.	40
18 ^e Le péché contre le Saint-Esprit.	42

Méditations.	Pages.
19° Pourquoi Jésus leur parle-t-il en paraboles?	45
20° Quelle est l'origine du mal.	47
21° Hérode. Enchaînement des fautes.	49
22° Jésus marchant sur les eaux.	51
23° <i>Corban</i> ; L'interprétation pharisienne de la loi.	53
24° La foi de la Cananéenne.	55
25° Si quelqu'un veut venir avec moi, qu'il renonce à lui-même. . . .	57
26° Transfiguration de Jésus sur le Tabor.	59
27° La prière de deux ou trois faite au nom de Jésus.	61
28° Le pardon des injures.	63
29° Différence entre obtenir la vie éternelle et être sauvé.	65
30° Les ouvriers appelés à différentes heures.	67
31° Jésus, les fils de Zébédée et leur mère,	69
32° Mépris de Jésus pour la gloire humaine.	72
33° L'Évangile donnant la vie ou la mort.	74
34° L'invitation au grand festin.	76
35° Quel sera notre état dans le Ciel?	78
36° Le simple oui et le serment.	81
37° Jérusalem qui tues les Prophètes !	83
38° Prédiction de Jésus sur la ruine de Jérusalem.	85
39° La fin du monde.	87
40° La parabole des talents.	89
41° Le jugement dernier.	91
42° Calme de Jésus.	95
43° Pierre et Jésus comparés.	95
44° Pilate laissant faire le mal.	97
45° Les voies de Dieu ne sont pas nos voies.	99
46° Comment savez-vous que vous êtes sauvé,	101
47° Immensité des dons de Dieu.	105
48° Jésus-Christ, homme et Dieu.	105
49° L'homme est-il sauvé par la foi ou par les œuvres?	107
50° Conduite de Jésus envers Judas.	109
51° La parenté avec Jésus.	112
52° La parabole du Semeur.	114
53° Le grain de sénevé.	116
54° Les démoniaques	119
55° Où s'arrête le miracle, doit commencer notre activité.	121
56° Secouer la poussière de ses pieds contre ceux qui ne nous reçoivent pas.	125
57° La passion obscurcit l'intelligence.	125
58° Les actes jugés par leur principe ou leur fin.	127

Méditations.	Pages.
59° Plus on en a besoin, moins on prie,	129
60° Notre préférence des biens terrestres sur les célestes	131
61° Avoir honte de Jésus-Christ.	133
62° Je crois Seigneur, aide à mon incrédulité!	135
63° Éternité des peines.	137
64° Ce qu'on abandonne pour Jésus, il le rend au centuple même sur cette terre	139
65° L'homme porte son égoïsme jusque dans l'Évangile.	141
66° Le figuier stérile	143
67° Les prières non exaucées.	145
68° La parabole des vigneron.	148
69° La pite de la veuve.	150
70° L'immutabilité de la justice divine	152
71° Veillez!	154
72° L'huile précieuse répandue sur la tête de Jésus.	156
73° La conscience des méchants.	158
74° La pente du mal conduit à des abîmes.	161
75° Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix!	163
76° L'incrédulité des Apôtres.	165
77° La même question recevant deux réponses différentes.	168
78° A quel âge peut-on recevoir le Saint-Esprit?	170
79° Jésus naît dans une étable, vit avec les pauvres, meurt sur une croix.	173
80° De l'abondance du cœur, la bouche parle.	175
81° Des pierres même, Dieu peut susciter des enfants à Abraham.	177
82° La déité de Jésus-Christ.	179
83° Notre obstination à repousser de dures vérités.	181
84° Jamais homme ne parla comme cet homme.	183
85° Jésus ordonne et défend de publier ses miracles.	185
86° Pourquoi tes disciples ne jeûnent-ils pas?	188
87° L'observation du sabbat	190
88° Harmonie entre la vie et les préceptes de Jésus-Christ.	192
89° La foi, du centenier	194
90° La pécheresse pleurant aux pieds de Jésus.	196
91° La foi ou la vue.	198
92° La cause de la crainte, c'est le péché	201
93° Renoncement à nous-mêmes.	203
94° Nous sommes naturellement despotes	206
95° Les choses cachées aux sages et révélées aux enfants.	209
96° Fausse interprétation de ces mots: « Fais cela et tu vivras. »	212
97° Notre modération n'est que l'amour de nos aises.	214
98° Capernaüm plus maltraitée que Sodome.	217

Méditations.	Pages.
99° Annoncer l'Évangile toujours et partout.	219
100° Ne crains point petit troupeau.	222
101° L'incertitude de la vie.	225
102° Ceux qui crient : Seigneur, et ceux qui font la volonté de Dieu.	228
105° Il est plus doux de donner que de recevoir.	231
104° La modération dans la piété.	233
105° Joie des anges à la conversion d'un pécheur.	236
106° L'enfant prodigue.	239
107° L'économe infidèle et les richesses injustes.	242
108° Lazare et le mauvais riche.	244
109° Les dix lépreux.	247
110° A la venue de Christ il en sera comme au temps de Noé.	250
111° Le juge inique.	252
112° La force des préjugés.	255
113° Zachée.	258
114° L'entrée triomphale touche à Golgotha !	261
115° Sagesse des réponses de Jésus.	264
116° Autorité de la Parole de Dieu.	266
117° Etablissement et progrès merveilleux du christianisme.	269
118° Accomplissement de la prophétie sur la ruine de Jérusalem.	271
119° Satan entra dans Judas.	274
120° Dévouement de Jésus.	277
121° La mort de Christ est un sacrifice et non pas un martyr.	280
122° Les morts dorment-ils en attendant la résurrection ?	282
123° D'où vient la différence des jugements portés sur la Bible ?	285
124° Qui doit annoncer l'Évangile ?	288
125° Je suis le chemin, la vérité, la vie.	291
126° L'humilité de Jean-Baptiste.	294
127° Femme, qu'y a-t-il entre toi et moi ?	296
128° La nouvelle naissance.	299
129° La colère de Dieu <i>demeure</i> à cause du péché et ne <i>vient pas</i> à cause de l'incrédulité.	301
130° L'eau jaillissante jusque dans la vie éternelle.	304
131° La nourriture de Jésus est de faire la volonté de son Père.	307
132° L'impotent au réservoir de Bétesda.	309
133° Infidélité et rigorisme en annonçant l'Évangile.	312
134° C'est moi, n'ayez pas peur.	315
135° Dieu attire-t-il l'homme ? ou l'homme va-t-il vers Dieu ?	317
136° La droiture de cœur ouvrant l'intelligence à l'Évangile.	320
137° Pourquoi l'on nie, doute, ou croit.	325
138° La femme adultère conduite devant Jésus.	325

Méditations.	Pages.
139° La vraie liberté.	328
140° L'aveugle-né.	330
141° La lumière de l'Évangile aveugle et éclaire.	332
141° Le Bon Berger.	335
143° Personne ne les ravira de ma main.	337
144° Résurrection de Lazare.	340
145° Le méchant accomplissant la volonté de Dieu.	343
146° Pourquoi les Évangiles parlent-ils moins que les Épîtres de la Rédemption ?	345
147° L'amour de la gloire humaine obstacle à la foi	348
148° L'humilité.	350
149° Comment Jésus se dévoue.	353
150° Pourquoi fallait-il que Jésus allât nous préparer le lieu ?	355
151° La paix que donne Jésus.	359
152° Jésus est le cep; ses disciples, les sarments; son père, le vigneron.	362
153° L'unité du Père, du Fils et du Saint-Esprit, modèle pour les chrétiens.	364
154° Le chrétien n'est pas seul dans la solitude.	368
155° Jésus a prié et prie encore pour nous.	370
156° Reniement de Pierre.	373
157° Pilate dit à Jésus : Qu'est-ce que la vérité ?	376
158° Jésus devant ses juges et ses bourreaux.	378
159° La scène de Golgotha contemplée par un incrédule et par un croyant.	381
160° Jésus après sa résurrection	384
161° Le véritable repentir	387
162° Les apôtres regardent Jésus monter au Ciel	390
163° La Pentecôte.	392
164° L'Église primitive se rendait agréable au peuple	394
165° Guérison d'un impotent par l'apôtre Pierre	397
166° Pierre devant le Sanhédrin	400
167° Le vrai chrétien se réjouit des succès évangéliques de ses frères.	402
168° Ananias et Saphira.	405
169° Mieux vaut obéir à Dieu qu'aux hommes	407
170° Notre amour pour la perfection... chez les autres	410
171° Étienne devant le Sanhédrin.	413
172° Le martyr d'Étienne.	415
173° Simon le magicien.	417
174° L'officier de la reine de Candace	419
175° Conversion de saint Paul	421

Méditations.	Pages.
176° Caractère d'utilité dans les miracles rapportés par le Nouveau- Testament.	425
177° L'universalité du christianisme pour la divinité.	426
178° Que signifie le baptême?	428
179° La persécution comme la prospérité des chrétiens, concourt à ré- pandre l'Évangile	430
180° Mort d'Hérode-Agrippa.	432

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.